Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/histoiredeladevo0002aham

HISTOIRE

DE LA

DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

II

L'Aube de la Dévotion

Histoire de la Dévotion au Sacré Cœur

TOME I. — **Vie de Sainte Marguerite-Marie.** d'après les manuscrits et les documents originaux. 5e *édition revue et corrigée (10e mille).* 1 volume grand in-8, **20** fr. ; *franco*..... **22** fr.

TOME II. — **L'aube de la dévotion.**

TOME III. — **Paray-le-Monial.** *(en préparation).*

TOME IV. — **Luttes indécises.** —

TOME V. — **Royal Triomphe.** —

Même Librairie

DU MÊME AUTEUR

Sainte Marguerite-Marie. *Sa vie intime* (2e édition, 6e mille), 1 vol in-8 couronne, (x-271 pp.), **7** fr. ; *franco* ..... **7** fr. **70**

Le Message du Sacré-Cœur à Louis XIV, à la France. Étude historique et critique. in-8 couronne (96 p.), **2** fr. ; *franco*..... **2** fr. **25**

Un maître de la vie mystique :

Le Père René de Maumigny de la Compagnie de Jésus (2e mille). 1 vol. in-8 couronne (280 p.) avec portrait hors texte, **6** fr. ; *franco*, **6** fr. **75**

Les Auxiliatrices des Ames du Purgatoire (1856-1909) :

I. *Révérende Mère Marie de la Providence* (1856-1071). (3e édit.). 1 vol. in-8 carré (545 pp.), avec 8 gravures hors texte, **12** fr. ; *franco*..... **13** fr. **20**

II. *Mère Marie du Sacré-Cœur* (1871-1877), *Mère Marie de la Miséricorde* (1877-1909), (2e édit.), 1 vol. in-8 carré (550 pp.), avec 12 gravures hors texte, **15** fr. ; *franco*..... **16** fr. **50**

HISTOIRE

DE LA

DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

II

L'Aube de la Dévotion

PAR

A. HAMON, S. J.

DOCTEUR ÈS LETTRES

ALMA COLLEGE
233.739
LIBRARY
H. 185
Alma, California

GABRIEL BEAUCHESNE, ÉDITEUR

A PARIS, RUE DE RENNES, 117

MCMXXIV

2840

Nihil Obstat

J. V. Bainvel

15a Septembris 1924

IMPRIMATUR

E. Lapalme, v. g.

Parisiis, die 27a Septembris 1924

INTRODUCTION

La Dévotion au Sacré-Cœur

La dévotion au Sacré-Cœur, quintessence du christianisme. Le cœur de Jésus, nouveau *Labarum*. *O Cor manans dulcedine.*

L'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur. Qu'est-ce que la dévotion au Sacré-Cœur ? Le décret du 26 janvier 1765 : sa teneur, sa signification : « Le cœur, symbole ou siège naturel de toutes les vertus et de tous les sentiments du Christ Seigneur, surtout de l'immense amour dont il chérit son Père et les hommes. »

Le Cœur de chair objet nécessaire de la dévotion au Cœur de Jésus : cœur symbole et cœur métaphorique, divers sens du mot cœur. Les représentations du cœur ; les *arma Christi*, le cœur du fidèle.

La dévotion au Cœur de Jésus, comme toute dévotion, doit sortir de l'intelligence et devenir un acte de la volonté.

La dévotion au Cœur de Jésus atteint, par le cœur de chair, la personne de Jésus. Le geste de Paray : « *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes.* »

L'heure est-elle venue d'écrire l'histoire de la dévotion au Cœur de Jésus ? Il semble que oui ; les faits essentiels sont connus ; les grandes lignes fixées, même du XI^e^ au XVII^e^ siècle. Les découvertes futures aideront à mieux voir ce que nous connaissons déjà ; elles ne changeront pas cette vision.

C'est une grande chose de suivre une pensée divine qui, lentement, se réalise dans une âme, sous l'action du Saint-Esprit. C'est une chose plus grande encore de suivre une pensée divine qui se développe, dans l'Église, pour la sanctification des élus, sous l'irrésistible force d'une volonté éternelle. L'idée, la semence céleste semble parfois disparaître aux replis des siècles, comme les semences terrestres, aux creux des sillons d'automne ; et puis, vivifiée dans cette mort apparente, elle pousse tout à coup une tige droite et forte qui donne des fleurs de grâce et des fruits d'éternité.

La pensée suprême de Dieu sur le monde, le dernier mot du plan divin c'est la Rédemption ; la plus simple et la plus belle de ses formules est sans doute celle qu'inspire à saint Paul l'Esprit de vérité : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me*[1]. Si limpide soit-elle, elle est trop profonde pour se laisser pénétrer d'un seul regard. Elle emprunte comme une sorte d'infinité, à l'intelligence infinie. La Rédemption, pleinement réalisée sur le Calvaire par l'effusion du sang de Jésus : *mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus, qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus*[2], s'applique aux âmes une à une ; sa plénitude se déverse dans mille canaux, qu'elle remplit. Rien de plus merveilleux que la distribution dans l'Église et par l'Église des mérites divins qui ruissellent de la croix ; ils donnent la vie surnaturelle, ils la grandissent, ils la soulèvent jusqu'au Cœur de Dieu d'où elle jaillit. Les manières varient à l'infini ; celle que la Providence semble aujourd'hui préférer à toutes les autres, c'est la dévotion au Cœur sacré de Jésus.

Depuis les révélations de Paray-le-Monial, le grain de sénevé n'a cessé de grandir, sans doute parce que Dieu le voulait ainsi, sans doute encore parce que le nouveau culte répond mieux aux aspirations de nos âmes modernes. Lui, le dernier venu, il passe, dans la souriante audace de la jeunesse, au milieu des peuples chrétiens qu'il enthousiasme. Son action sur les âmes est si prenante qu'il n'en est plus guère à lui résister. Il est partout à sa place. Comme Jésus, il semble devenir la voie ; comme lui il nous attend à tous les carrefours de la route humaine, il accompagne, il soutient nos pas d'exilés qui se hâtent vers la cité et la patrie éternelles. Au matin de notre voyage, sous l'accablement orageux du soleil de midi, dans le crépuscule apaisé du soir, lumière, force, joie de la vie, la dévotion au Cœur de Jésus, illumine, soutient, ravit nos cœurs ; elle les embaume.

1. *Galat.*, II, 20.
2. *I Timot.*, II, 5.

A l'heure où l'année 1899 scellait la tombe du XIX^e siècle, Léon XIII, l'a montrée au monde, dans la jeune aurore qui se levait, nouveau Labarum, étendard de la victoire :

« Lorsque l'Église, aux temps proches de ses origines était opprimée sous le joug des Césars, une croix apparut dans les airs à un jeune empereur : elle était à la fois le présage et l'instrument effectif d'une insigne et prochaine victoire. Aujourd'hui, un autre signe très divin et du plus heureux présage s'offre à nos yeux, c'est le Cœur très sacré de Jésus, surmonté de la croix, et resplendissant d'un éclat merveilleux au milieu des flammes. C'est en lui qu'il faut placer toutes nos espérances, c'est à lui qu'il faut demander, de lui qu'il faut attendre le salut de l'humanité[1]. »

Mgr Pie écrivait dans une éloquente synodale de 1857 :

« Le culte du Sacré-Cœur, vous le savez, Messieurs, c'est la quintessence même du christianisme, c'est l'abrégé et le sommaire de toute la religion. Le christianisme, œuvre d'amour dans son début, dans son progrès et dans sa consommation, le christianisme dont l'histoire est tout entière dans ce mot sublime : « Dieu a aimé le monde[2] » ; le christianisme dont tout le symbole se réduit à ces trois paroles du disciple bien-aimé : « Nous croyons à l'amour de Dieu pour nous », c'est-à-dire, nous croyons que dans l'œuvre divine le cœur a tout fait : enfin, le christianisme dont toute la morale est renfermée dans ce mot *diliges* : « Tu aimeras », c'est-à-dire tu me rendras amour pour amour, tu me donneras ton cœur en échange de tout ce que le mien a fait pour toi ; le christianisme, disons-nous, ne saurait être identifié aussi absolument avec une autre dévotion comme avec celle du Sacré-Cœur[3]. »

Il appartient aux théologiens et aux philosophes d'étudier avec toute leur science et tout leur génie, d'exprimer, avec toute la tendresse de leur âme, les harmonies et les merveilles de cette

1. Encyclique *Annum sacrum*, 25 mai 1899, édition Bonne Presse, p. 32.
2. JOAN., III, 16.
3. Lettre synodale, décembre 1857. *Œuvres*, t. III, p. 48 ; cf. t. VI, p. 612 et 699.

dévotion. Leurs paroles, leurs écrits doivent tout oser dans les limites de la foi. Le plus grand parmi eux a dit de l'Eucharistie :

Quantum potes, tantum aude[1] ;

ces mots appliqués au Cœur de Jésus gardent leur vérité. Il dépasse tout louange. Les hommes devront toujours reconnaître leur impuissance. Les chants les plus respectueux et les plus passionnés : reconnaissance filiale, adoration profonde, ardent amour, ne peuvent pas même égaler les pensées et les sentiments de leur âme, leur verbe intérieur ; dès lors que peuvent-ils exprimer des pensées et des sentiments de Jésus, du Verbe de Dieu ?

Il est pourtant des strophes triomphales, jaillies de lèvres purifiées comme celles d'Isaïe et brûlées par le charbon de feu : les mots enflammés réchauffent encore nos âmes et nos lèvres :

« O amor, tuæ divinitatis ardor mihi reseravit Jesu mei prædulce Cor. O Cor manans dulcedine, o Cor redundans pietate. O Cor superefluens caritate. O Cor distillans suavitate. O Cor plenum miseratione. Eia fac me mori pro tui amore et dilectione. O carissimum Cor, in te, precor, totum absorbe cor meum. Cordis mei carior margarita ad tuas vitales epulas me invita. Tuæ consolationis vina mihi indignæ propina ut spiritus mei ruina impleatur caritate tua divina, et de tuæ caritatis abundantia suppleatur mentis meæ egestas et inopia.

« O amor, utinam hoc Cor, hoc thymiama dulcissimum, hoc incensum suavissimum, hoc sacrificium dignissimum nunc offeras pro me ad aureum altare reconciliationis humanæ, in supplementum omnium meorum quos vixi dierum, in quibus tibi non detuli fructum. O amor, in illius melliflui cordis profluvium, immerge meum spiritum, in profundo divinæ misericordiæ sepeliens totum pondus iniquitatis meæ et negligentiæ[2]. »

1. Office du Saint Sacrement : *Lauda Sion.*

2. *S. Gertrudis... exercitia...* Parisiis, apud Fredericum Leonard, MDCLXIV, pp. 176, 177.

Cf. *Revelationes Gertrudianæ ac Mechtildianæ*, apud Henricum Oudin, MDCCCLXXV, pp. 710, 711.

Gertrude seule pourrait traduire ce cantique d'amour, et brûler de sa flamme nos mots si froids. Dom Guéranger a tenté l'impossible tâche :

« Ton dévouement digne d'un Dieu, ô Amour, m'a ouvert l'entrée du tendre Cœur de mon Jésus. O Cœur rempli de douceur ! O Cœur débordant de compassion ! O Cœur surabondant de charité ! O Cœur d'où la suavité et la miséricorde distillent en rosée ! O Cœur, objet de ma tendresse, daignez absorber mon propre cœur en vous-même. Vous qui êtes plus cher à mon cœur que la perle la plus précieuse, invitez-moi au festin de la vie. Versez moi le vin de votre consolation, tout indigne que j'en sois ; relevez dans votre divine charité les ruines dont mon âme est couverte, et suppléez à sa misère par votre opulence si généreuse.

« O amour, prends ce Cœur divin, cet encensoir où brûle un si suave encens, cette hostie si noble, offre-le pour moi sur l'autel d'or où est scellée la réconciliation de l'homme, offre-le pour suppléer à ce qui m'a manqué jour par jour dans tout le cours de ma vie, durant laquelle j'ai été pour toi si stérile. O Amour ! plonge mon âme dans les flots qui jaillissent de ce Cœur si rempli de bonté, ensevelis toute la masse de mes iniquités et de mes négligences dans les profondeurs de sa divine miséricorde[1]. »

On peut, aidé par son travail, faire mieux que le vénéré fondateur de Solesme ; pour égaler Gertrude, il faudrait Gertrude elle-même versant son cœur dans les mots de notre langue. Écoutons la Gertrude de Paray-le-Monial, moins lyrique, mais aussi aimante.

« Aimons-le donc ce divin amour de nos âmes puisqu'il nous a aimées le premier, et qu'il nous aime encore avec tant d'ardeur, qu'il en brûle continuellement au très saint sacrement. Et il ne faut que l'aimer, ce Saint des Saints, pour devenir sainte. Qui nous empêchera donc de l'être puisque nous avons des cœurs pour aimer et

1. *Les exercices de sainte Gertrude...* traduits et publiés par le R. P. Dom Prosper Guéranger, Poitiers, Henri Oudin, 1863, p. 336-338.

des corps pour souffrir ! Mais hélas ! Peut-on souffrir quand on aime ? Non, chère amie, il n'y a plus de souffrance à ceux qui aiment ardemment le Cœur de notre aimable Jésus, parce que les douleurs, les humiliations, mépris et contradictions, et tout ce qu'il y a de plus amer en la nature, est changé en amour dans cet adorable Cœur, lequel veut être aimé sans mélange. Il veut tout posséder sans réserve, et il veut tout faire en nous, sans résistance de notre part[1]. »

La dévotion au Cœur de Jésus, la plus magnifique réponse de nos âmes rachetées à l'Amour Rédempteur, est au centre de notre foi et l'essence même du dogme catholique ; doctrine théologique profonde et admirable, elle a dirigé, animé la vie spirituelle de nombreux chrétiens ; elle a donc son histoire, et cette histoire nous voulons avec l'aide de Dieu, en suivre, à travers les âges, les traces les plus humbles et les plus glorieuses. La suite même du récit nous imposera l'examen des raisons théologiques et philosophiques qui donnent à la doctrine sa certitude et la revêtent d'une incomparable beauté ; mais la doctrine ne sera ni étudiée ni développée pour elle-même ; elle se précisera dans l'histoire et par l'histoire. Les faits animeront les idées.

« La vraie et vivante dévotion, ô Philotée, présuppose l'amour de Dieu, ains elle n'est autre chose que vray amour de Dieu, mais non pas toutefois ici amour tel quel : car en tant que l'amour divin embellit nostre âme, il s'appelle grâce, nous rendant aggréables à sa divine Majesté ; en tant qu'il nous donne la force de bien faire, il s'appelle charité ; mais quand il est parvenu au degré de perfection auquel il ne nous fait pas seulement bien faire, ains nous fait opérer soigneusement, fréquemment et promptement, allors il s'appelle dévotion[2]. »

On a reconnu la claire doctrine et la grâce de saint François de Sales ; la théologie de saint Thomas est plus sobre : *Devotio*

1. Lettre à la sœur de la Barge ; *Vie et Œuvres de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*, édition Gauthey, II, p. 468, 469.
2. *Introduction à la vie dévote*, 1re partie, c. 1. *Œuvres de Saint-François de Sales*, édit. Annecy, t. III, p. 14.

est specialis actus voluntatis prompte tradendi se ad famulatum Dei[1].

Cette large acception se restreint quand on veut désigner non plus la dévotion en général mais une de ces dévotions particulières qui, comme dit Suarez, *limitatae sunt ad certas materias*[2] : la dévotion à Notre-Seigneur, à la très sainte Vierge, à saint Joseph, à saint Pierre, à saint Paul. Une dévotion déjà limitée, à Notre-Seigneur par exemple, peut se limiter encore : dévotion à la Passion, aux Cinq Plaies, à la Sainte Eucharistie, au Cœur de de Jésus. Ces dévotions atteignent toutes la personne divine du Verbe Incarné ; chacune d'une manière différente.

Une dévotion peut être particulière, personnelle. Tout chrétien, dans les limites de la foi, peut s'affectionner à certaines pratiques pieuses, essayer même de les répandre, avec une sage discrétion. La dévotion au Sacré-Cœur a été, pendant de longs siècles, pratiquée par des âmes isolées, avant d'être approuvée par l'Église pour tous les fidèles. C'est seulement dans la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle qu'elle entre dans la Liturgie, avec l'approbation de Rome.

L'histoire que nous écrivons commence non pas en 1765, année où la Sacrée Congrégation des Rites approuve l'office et la messe du Sacré-Cœur, pour le royaume de Pologne et l'Archiconfrérie romaine ; nous estimons de son ressort toutes les manifestations individuelles ou collectives qui ont précédé. Plus ou moins précises, plus ou moins solennelles, elles tendent par elles-mêmes, et aussi dans l'intention de ceux qui les pratiquent, à faire connaître et aimer le Cœur de Jésus ; elles sont donc toutes nôtres.

Les nuances varient et les rayonnements. Froide clarté qui traverse le XII^e^ siècle, flamme qui brûle le XIX^e^, il n'est pas toujours facile de les réunir dans un même faisceau. Il faut d'abord définir ces mots : la dévotion au Cœur de Jésus ?

1. 2^a^ 2^ae^, 82, 1, c. . Cf. id., 2, c. ; 83, 3, ad 1.
2. *La théorie de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, par l'abbé Jules THOMAS, Desclées, p. 18.

Penchés sur l'humanité très sainte du Verbe Incarné, les yeux fixés sur la blessure de la lance, adorant, par la poitrine ouverte, le Cœur blessé qui, mort, laissa couler les dernières gouttes du sang rédempteur, nous pourrions, à la lumière de la révélation, rechercher, en théologiens, la nature de la dévotion au Cœur de Jésus, puis juger, d'après nos conclusions, ses manifestations à travers les âges. Une enquête personnelle est toujours délicate, elle manque souvent d'autorité. Nous avons mieux à faire. L'Église a parlé : écoutons.

« Instance faite pour la concession d'un office et d'une messe du très sacré Cœur de Jésus, par le plus grand nombre des très révérends évêques de Pologne et l'Archiconfrérie romaine, érigée sous ce titre, la Sacrée Congrégation des Rites, dans sa séance du 26 janvier 1765, reconnaissant que le culte du Cœur de Jésus est déjà répandu dans presque toutes les parties du monde catholique, favorisé par les évêques, enrichi par le Siège Apostolique de milliers de brefs d'indulgences, donnés à des Confréries presque innombrables érigées canoniquement en l'honneur du Cœur de Jésus, comprenant en outre que la concession de cette messe et de cet office, n'a pas d'autre but que de développer un culte déjà établi, et de renouveler symboliquement la mémoire de ce divin amour, par lequel le Fils unique de Dieu a pris la nature humaine, et, obéissant jusqu'à la mort, a voulu montrer aux hommes, par son exemple, qu'il était doux et humble comme il l'avait dit ; pour ces raisons, sur le rapport de l'Eminentissime et Révérendissime Seigneur Cardinal Evêque de Sabine, après avoir entendu le R. P. D. Cajetan Fortis, promoteur de la Foi, s'écartant des décisions du 30 juillet 1729, ladite Sacrée Congrégation a pensé qu'il fallait consentir à la demande des évêques du royaume de Pologne, et de ladite archiconfrérie romaine[1]... »

1. *De rationibus festorum Sacratissimi Cordis Jesu et purissimi Cordis Mariæ*... auctore Nicolao Nilles s. j. Œniponte[3], 1873, p. 135. « Instantibus pro concessione Officii et Missæ Sanctissimi Cordis Jesu plerisque Reverendissimis Episcopis

Deux points doivent retenir l'attention. La Sacrée Congrégation des Rites, par son décret, et Clément XIII, par son approbation, veulent simplement développer le culte du Sacré Cœur qui existe déjà : *nihil aliud agi quam ampliari cultum jam institutum*. Ce culte quel est-il ? C'est évidemment celui dont Rome s'occupe depuis bientôt trois quarts de siècle, celui dont nous avons un résumé divin dans les paroles que sainte Marguerite-Marie entendit à Paray-le-Monial sortir des lèvres de Jésus, lui découvrant son Cœur : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur montrer son amour » ; le culte qu'ont voulu introduire les postulateurs des débats de 1697, 1727 et 1765 ; on pourrait presque dire le culte tel qu'il a été compris et exposé par le P. de Galliffet, de la Compagnie de Jésus. En 1727, ce théologien a été l'âme de tout le procès ; le mémoire des Évêques polonais présenté en 1765, copie très souvent, mot pour mot, le bel ouvrage du grand jésuite, publié en 1726 : *De cultu sacrosancti Cordis Dei ac Domini nostri Jesu Christi*[2]. »

Le postulateur de la cause, en 1765, dans ses réponses aux difficultés du Promoteur de la Foi, donne de ce culte une idée très nette. Il en est qui semblent croire que les dévots du nou-

Regni Poloniæ, necnon Archiconfraternitate Urbis, hoc sub titulo erecta, Congregatio Sacrorum Rituum habita die 26 januarii hujus anni, probe noscens, cultum Cordis Jesu jam esse per omnes fere catholici orbis partes, foventibus earum episcopis propagatum, sæpe etiam a Sede Apostolica decoratum millenis indulgentiarum brevibus, datis ad innumeras propemodum confraternitates sub titulo Cordis Jesu canonice erectas, simulque intelligens, hujus Missæ et Officii celebratione non aliud agi, quam ampliari cultum jam institutum, et symbolice renovari memoriam illius divini amoris, quo Unigenitus Dei Filius humanam suscepit naturam, et factus obediens usque ad mortem, præbere se dixit exemplum hominibus, quod esset mitis et humilis corde : his de causis referente Eminentissimo et Reverendissimo Domino Cardinali Episcopo Sabinensi, audito R. P. D. Cajetano Forti Promotore Fidei, prævio recessu a decisis sub die 30 julii 1729, annuendum precibus censuit Episcoporum Regni Poloniæ, et dictæ Archiconfraternitatis Urbis ; deliberatura deinceps de Officio et Missa rite approbandis. Quod quidem Congregationis votum per me Secretarium relatum SS. Domino Nostro Clementi Papæ XIII, Sanctitas sua, hujus etiam tenore perlecto, in omnibus approbavit. Hac die 6 februarii 1765.

2. Romæ, apud Joannem Mariam Salvioni.

veau culte considèrent le Cœur divin, comme le cœur de n'importe quel saint, vénéré, dans une châsse sacrée, avec d'autres reliques. Ils se trompent du tout au tout.

« C'est d'une bien autre manière qu'il convient, dans cette fête, d'envisager le Cœur de Jésus. Nous allons dire en quelques articles comment il faut le considérer. Il faut voir le Cœur de Jésus[1] :

« Primo, comme ne faisant qu'une même chose avec l'âme de Jésus et sa divine personne ;

« Secundo, comme le symbole où le siège naturel de toutes les vertus et de tous les sentiments du Christ Seigneur, surtout de l'immense amour dont il chérit son Père et les hommes ;

« Tertio, en outre comme le centre de toutes les douleurs du très aimant Rédempteur, douleurs souffertes pendant toute sa vie, surtout pendant sa Passion, pour le salut des hommes ;

« Quarto, il ne faut pas oublier la blessure reçue sur la croix, blessure faite non pas tant par la lance du soldat, que par l'amour de Jésus qui dirigeait la lance vers le Cœur.

« Tout cela appartient au Cœur de Jésus ; uni à lui, tout cela constitue avec lui, l'objet propre de cette fête. Il en résulte, la remarque est d'importance, que cet objet, ainsi conçu, embrasse vraiment et réellement tout l'intérieur de Jésus. A quel point tout cela est divin et renferme de profonds mystères, chacun le voit d'abord ; inutile d'insister. »

1. Cor Jesu longe diversa ratione in hocce festo sumendum est. Quæ sit autem vera ratio, sub qua considerari debeat, paucis his articulis complectemur. Igitur Cor Jesu considerandum est *primo* : quatenus cum anima Jesu ejusdemque divina persona rem unam quodammodo (propter intimam unionem) constituit ; *secundo*, quatenus est vel symbolum vel naturalis sedes omnium virtutum et affectionum interiorum Christi Domini imprimisque amoris illius immensi quo Patrem et homines prosecutus est ; *tertio* considerandum ulterius est ut centrum dolorum omnium interiorum amantissimi Redemptoris, quos tota vita, sed potissimum passionis suæ tempore pro hominum salute toleravit ; *quarto* non omittenda contemplatio vulneris supra crucem accepti : vulneris, inquam, non tam lancea militis facti, quam ab amore Christi ictum lanceæ ad Cor dirigente profecti. Hæc omnia Cordi Jesu propriissima atque conjunctissima rationem objecti in hocce festo una cum ipso corde vere ingrediuntur ; unde sequitur id quod magna consideratione dignum est, hoc objecto sic concepto omnia interiora Christi Domini vere ac realiter comprehendi. Quæ res quam divina sit, quam mysterii altissimi plenissima, facile patet ; nec explicatione indiget. Nilles, *op. cit.*, p. 127, 128.

La pensée de la Sacrée Congrégation paraît donc bien claire : elle approuve en 1765, le culte rendu au Cœur de Jésus tel qu'il existe déjà, c'est-à-dire le culte rendu au Cœur de chair qui bat dans la divine poitrine ; à tous les sentiments, à l'Intérieur de Jésus dont il est le vivant, glorieux et naturel symbole.

La Sacrée Congrégation ajoute en effet, — les mots sont précieux à recueillir, — *et symbolice renovari memoriam illius divini amoris quo Unigenitus Dei Filius humanam suscepit naturam* : c'est le second point que nous voulons signaler. Plus tard nous étudierons le mot *symbolice* si faussement, — ne faudrait-il pas écrire si déloyalement ? — interprété par quelques adversaires ; une seule remarque est ici nécessaire. Des sentiments intérieurs, des vertus dont le Cœur de Jésus est considéré comme le vivant symbole, la Sacrée Congrégation met surtout en évidence, l'amour divin qui porta Jésus à revêtir la nature humaine à se faire obéissant jusqu'à la mort de la croix, modèle parfait de l'humilité et de la douceur qu'il était venu enseigner.

Quelques années plus tard, le 29 juin 1781, Pie VI répondait aux injurieuses déclamations de Scipion Ricci, évêque de Pistoie : « Sancta haec sedes modum jam turbis et quaestionibus imposuit satisque declaravit, quo *substantia illius devotionis ab omni certe superstitiosa materialitate immunis re vera spectet, ut symbolica cordis imagine immensam caritatem effusumque amorem divini Redemptoris nostri meditemur atque veneremur*[1]. Il est impossible de ne pas comprendre : sous l'image symbolique du cœur, les chrétiens contemplent et vénèrent l'amour du Rédempteur, jailli du Calvaire comme un fleuve de charité et de sang dont les flots couvrent le monde.

Le décret de 1765 et les paroles de Pie VI ne laissent donc aucun doute sur le sens que l'Église donne à notre dévotion. Quand elle en parle pour la première fois, elle y voit la dévotion

1. Nilles, *op. cit.*, p. 217.

au cœur de chair de Jésus, symbole de son amour et des autres sentiments de son âme. Sur la valeur du symbolisme, l'heure viendra de donner des précisions ; il suffit de noter ici la différence profonde entre le cœur symbole et le cœur simple métaphore.

Rodrigue as-tu du cœur[1] ?

demande dom Diègue à son fils. Ni dans l'âme de celui qui parle, ni dans l'âme de celui qui écoute, le mot cœur n'éveille l'idée du cœur de chair ; il n'a qu'un sens métaphorique. Le fier espagnol fait appel à la piété filiale, à la magnanimité, au jeune et bouillant courage de Rodrigue.

...Mets ta main sur mon cœur
Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur[2].

Elvire ne peut s'y tromper ; c'est bien de son cœur de chair, tout ému de son amour pour Rodrigue que parle Chimène. Il n'y a pas de dévotion au Sacré-Cœur sans allusion au cœur de chair de Jésus, au cœur vivant, qui bat dans sa poitrine.

Il n'est pas inutile de brièvement rappeler les sens donnés, dans les langues anciennes et modernes, aux mots καρδία, pectus, cor, cœur, heart, herz : les bien entendre, est une des réelles difficultés de ce travail. Il ne faut pas s'arrêter au son uniforme des syllabes, mais pénétrer, à travers les similitudes trompeuses, jusqu'à la claire idée. Le mot cœur a, comme le mot Dieu par exemple, l'avantage et l'inconvénient de se prêter à un grand nombre de significations.

Dans un des premiers pamphlets publiés contre le beau livre de Mgr Languet : *La vie de la Vénérable Mère Marguerite-Marie*, pamphlet resté manuscrit, dom Gervaise écrit :

« Je sais que le cœur en général se prend pour beaucoup de choses, et a, pour ainsi dire, un nombre presque infini de significations,

1. Corneille, *le Cid.*
2. Corneille, *le Cid.*

tantôt il se prend pour l'estomac ou la partie du corps où se fait la digestion, comme lorsqu'on dit : « Cette graisse lui est demeurée sur le cœur, s'est figée sur son cœur » ; tantôt il se prend pour le courage et pour l'intrépidité comme lorsqu'on dit : « Voilà un homme d'un grand cœur » ; dans le sens figuré il se prend pour l'âme et pour ses principales fonctions, et c'est ce que les latins appellent *animus*... Mais lorsque le mot cœur est déterminé par la personne même dont il est le cœur, comme lorsqu'on dit : « On a porté le cœur de M. le Prince au Val de Grâce, le Cœur de Jésus-Christ a été percé d'une lance », alors ce terme ne peut plus se prendre dans un sens figuré. Ce n'est ni l'âme, ni la volonté, ni les affections, ni l'âme, ni le courage du Prince qui ont été portés au Val de Grâce[1]. »

Dom Gervaise a raison : les mots vivent, leurs racines se développent, leur sens premier s'épanouit en significations, en tiges diverses sur lesquelles poussent des branches chargées de feuilles. Le germe est resté le même ; il n'est pas toujours aisé de le reconnaître dans ses multiples transformations.

Le cœur c'est d'abord le viscère musculaire en forme de cône renversé qui est le centre, l'agent principal de la circulation du sang ; ce mot désigne aussi la poitrine, « presser quelqu'un sur son *cœur* » ; la région épigastrique, voisine du cœur « le *cœur* se soulève de dégoût » ;

...Ce oui se peut-il supporter
Et sans un mal de *cœur* le peut-on écouter[2] !

On appelle cœur, un objet qui en a la forme « porter au cou un *cœur* en or » ; la partie centrale d'une ville, d'un objet, d'une chose : « il habite au *cœur* de la ville... pénétrer au *cœur* d'un sujet..., Filius hominis in *corde* terræ[3]. »

1. Ms. Fr. Nouv. Acquis,. 1832, p. 160.
2. *Femmes savantes*, I, 1.
3. Matt., XII, 40.

Le mot cœur, au figuré désigne les sentiments intérieurs : « avoir le *cœur* sur la main ;

...toujours de mon *cœur* ma bouche est l'interprète[1], »

Ex abundantia enim *cordis* os loquitur, Ἐκ γὰρ τοῦ περισσεύματος τῆς καρδίας τὸ στόμα λαλει[2] ;

Le siège du désir, de la souffrance :

Un songe ; me devrais-je inquiéter d'un songe !
Entretient dans mon *cœur* un chagrin qui le ronge[3],

Cur tentavit Satanas *cor* tuum [4]? contrito *corde*[5] ;

Le siège de l'affection : Loin des yeux, loin du *cœur*,

Je vois partout les *cœurs* voler à mon passage[6].

« Ubi enim thesaurus vester est, ibi et *cor* vestrum erit »[7]. « Iterum videbo vos et gaudebit *cor* vestrum[8] » ;

Le siège du sentiment moral, de la conscience :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon *cœur*[9].

« Ad duritiam *cordis* vestri » ;

Le siège de la force de l'âme :

Si vous avez le *cœur* assez haut pour me suivre[10].

Le mot cœur signifie même quelquefois l'intelligence : « erat enim *cor* eorum obcaecatum[11] » ; Boissier cite ces deux vers de Commodien raillant ceux qui passent tout leur temps à lire

1. *Britannicus*, II, 3.
2. MATT., XII, 34.
3. *Athalie*, II, 5.
4. *Act.*, V, 3.
5. LUC, IV, 18.
6. *Britannicus*, IV, 3.
7. LUC, XII, 34.
8. JOAN., XVI, 22.
9. *Phèdre*, IV, 2.
10. *Polyeucte*, V, 2.
11. MARC, VI, 52.

les écrivains profanes ; qui cultivent leur esprit, sans aucun souci de la vie éternelle :

> Virgilius legitur, Cicero aut Terentius item.
> Nil nisi *cor* faciunt, ceterum de vita siletur[1].

On le voit, le mot cœur peut exprimer presque toutes les formes de notre activité naturelle. Il garde la même extension et la même souplesse quand il traduit nos énergies surnaturelles : il signifie la *foi :* « Obedistis autem ex *corde*[2] » ... « In *corde* tuo credideris quod Deus illum suscitavit a mortuis[3] » ; — *la charité :* « Finis autem praecepti est caritas de *corde* puro[4] ; — *la conscience surnaturelle :* « Epistola nostra vos estis scripta in *cordibus* nostris[5] » ; « Prope est verbum in ore tuo et in *corde* tuo[6] » ; — *le lieu de la demeure du Christ en nous* : « Christum habitare per fidem in *cordibus* vestris[7] » ; — *la demeure de l'Esprit-Saint* : « Caritas Dei diffusa est in *cordibus* vestris[8] ». Misit Deus Spiritum filii sui in *corda* vestra[9]. » Il suffit d'ouvrir les Épitres de saint Paul pour ajouter à cette liste des textes aussi nombreux que l'on voudra.

Cette multiplicité de sens doit nous engager à être prudents. Avant le XVIII[e] siècle, dire ou écrire *le Cœur de Jésus*, ce n'est pas toujours exprimer l'idée de la dévotion, telle que l'ont fixée le décret de 1765 et la lettre de Pie VI. Le P. Eudes développe en 1636, alors qu'il signe encore « prestre de l'Oratoire de Jésus » cette pensée du *Manuale*, longtemps attribué à saint Augustin : « *Amo te, amantissime Jesu, amo te, Bonitas infinita, amo te ex toto corde meo, ex tota anima mea, et ex totis viribus meis, et magis*

1. *La fin du paganisme*[2], t. II, p. 41.
2. *Rom.*, VI, 17.
3. *Rom.*, X, 9.
4. *I Tim.*, I, 5.
5. *II Cor.*, III, 2.
6. *Rom.*, X, 8.
7. *Ephes.*, III, 17.
8. *Rom.*, V, 5.
9. *Galat.*, IV, 6.

atque magis amare volo. Expliquant les mots : *ex toto corde meo*, il écrit :

« Il faut entendre cela du Cœur de Jésus, de celui de la sainte Vierge et de tous les cœurs des anges et des saints du ciel et de la terre, lesquels tous ensemble ne sont qu'un seul cœur, avec le très saint Cœur de Jésus et de Marie, par l'union qui est entre tous ces cœurs, et ce Cœur est notre cœur, puisque saint Paul nous assure que toutes choses sans exception sont à nous : *omnia vestra sunt*, et par conséquent nous le pouvons et devons employer comme chose nôtre à aimer Jésus[1]. »

La pensée du Bienheureux est belle et juste ; il est inutile d'y chercher l'idée de la dévotion, telle que l'expriment les documents cités. Cœur de Jésus signifie dans les lignes du P. Eudes, âme de Jésus, intérieur de Jésus ; ces mots désignent les sentiments divins que Marie et les saints se sont efforcés de reproduire, que tous les chrétiens, à leur exemple, doivent mettre dans leur âme. Il n'y a là aucune allusion au cœur de chair qui, caché au fond de la poitrine du Verbe Incarné, rythme ces divers sentiments. Ce texte dès lors n'a rien à voir directement avec la dévotion au Sacré-Cœur. Nous nous demanderons ailleurs, si celui qui, avant sainte Marguerite-Marie, devait employer un zèle admirable à établir le nouveau culte, y pensait en 1636, et comment l'idée lui en est venue.

Il n'y a pas de dévotion au Cœur de Jésus, s'il n'y a pas contact avec le cœur de chair. Saint Ambroise raconte qu'au milieu des vignes d'Engaddi, croissent des arbres merveilleux. Faites-y une incision : il en découle aussitôt une liqueur parfumée ; elle serait restée enfermée dans le tronc intact. Par la blessure du côté de Jésus suspendu à l'arbre de vie, sont sortis un sang

1. *La vie et le Royaume de Jésus*, par le R. P. Jean Eudes, P. de Loratoire de Jésus. Caen, Pierre Poisson, 1642, p. 466, 467. Le *Manuale* se trouve dans Migne, P. L., XL, col. 951. Le texte cité par le B. Eudes est au chapitre X. Mais le pieux auteur, comme il le dit d'ailleurs lui-même, développe avec des mots de l'Évangile la pensée qu'il attribue au grand docteur.

et une eau plus suaves que tous les parfums. Ils ont répandu sur le monde le baume odorant d'une sainteté ineffable[1].

Saint Jean Chrysostome maudit le crime odieux et barbare des Juifs qui n'ont pas su respecter la mort :

« Ne te trouble pas cependant, ô mon frère bien-aimé, ne perds pas courage, leur mauvaise volonté fait mieux voir la vérité de la prophétie : « Videbunt in quem transfixerunt ». (*Zachar.*, XII, 10.) Par cette blessure l'ineffable mystère était consommé... Les initiés savent que l'eau les purifie, que le sang et la chair les nourrissent Quand vous venez boire au calice trois fois saint, pensez que vous approchez vos lèvres du côté de Jésus[2]. »

Les derniers mots du grand archevêque font presque toucher le Cœur sacré. Comment, après un pareil discours, les lèvres des communiants de Constantinople n'auraient-elles pas tremblé au contact de Jésus-Hostie, et senti, pour ainsi parler, les pulsations de son Cœur ? Avec la lance qui perce le côté, nos yeux aujourd'hui pénètrent dans la blessure sacrée et contemplent le cœur ; le symbolisme de l'eau et du sang en évoquent pour nous un autre plus vivant et plus glorieux. En était-il ainsi pour saint Ambroise, saint Augustin, saint Jean Chrysostome et les premiers docteurs du christianisme ? Ont-ils vu, deviné le cœur de Jésus ; avec son cœur, et par son cœur, son amour. Leur tendresse plus profonde et plus intime que la nôtre était-elle aussi clairvoyante. Eux seuls pourraient répondre. Un mot plus expressif, un frémissement de la poitrine, une grâce plus éclairante du Père des lumières, et ils réalisaient l'idée de la dévotion au Cœur de Jésus ; ils allaient la cueillir, quand ils ont retiré la main.

1. In illis ergo vineis Engaddi lignum est quod si quis compungat, unguentum emittit ; hic fructus est ligni. Si non incidatur lignum non ita flagrat et redolet... sicut et Christus in illo tentationis ligno crucifixus illacrymabat populum... Tunc ergo in ligno compunctus est lancea et exivit de eo sanguis et aqua omni unguento suavior. P. L. t. XVI, col. 751.

2. P. G. XXXII, col. 463.

Il n'est cependant pas nécessaire que le cœur de chair apparaisse dans sa réalité physique, comme un geste divin l'a montré à sainte Marguerite-Marie, il suffit qu'on le devine, qu'un signe, un mot, une sensation fasse sentir qu'il est là. Nous lisons dans *le Chrestien intérieur*, de M. de Bernières : « Divin Jésus... prenez un rasoir, ouvrez mon côté et tirez-moi ce misérable cœur ; j'aime mieux n'en avoir point et mourir, plutôt que d'avoir un cœur qui ait d'autres affections que les vôtres[1]. » Il est inutile de prendre un rasoir, et de faire une blessure au côté, pour apercevoir le cœur : une pulsation, un battement, une flamme, moins encore, un mot qui rappelle sa vie ou sa place dans une poitrine humaine ; ce mot, ce simple rappel suffit pour nous mettre en présence du cœur symbole, élément secondaire, mais essentiel de notre dévotion. Le P. Huby écrit : — le texte n'est guère sûr, et nous ne l'ignorons pas. — « Les flammes de l'amour allumé dans le Sacré Cœur de Jésus, étaient si vives, si brûlantes, qu'à chaque instant elles lui eussent causé la mort, si la puissance ne lui eut conservé la vie[2]. » Ce cœur vivant, ce cœur qui peut mourir, c'est bien un cœur humain, et non pas un cœur métaphorique, et non pas le simple souvenir des idées et des sentiments de l'âme. Quand nous trouverons une expression équivalente, nous n'hésiterons pas à écrire qu'elle exprime l'idée de la dévotion au Sacré-Cœur ; il n'en faudra pas plus pour que nous la reconnaissions dans les écrits de saint Bernard.

L'âme humaine livre sa pensée dans une parole écrite, elle l'exprime encore par des images, dessins, gravures, médailles, tableaux, statues. Saint Vincent Ferrier demande pourquoi l'apôtre saint Jean décrit longuement, au chapitre XIX^e^ de son Évangile, l'ouverture, par la lance, du côté de Jésus ; il

1. *Le chrestien intérieur*[3], Rouen, Claude Grivet, MDCLXI, p. 43.

2. *Œuvres spirituelles du Père Vincent Huby*, Paris, Charles Berton, MDCCLVIII, p. 132. Il n'est toutefois pas évident que le pronom *lui* se rapporte au mot *cœur*.

répond que la peinture est le livre de ceux qui ne sont pas clercs[1]. Personne n'a oublié la délicieuse ballade de Villon, la vieille mère du poète lisant, sur les belles pages des vitraux du moustier dont elle est paroissienne, les mystères de sa foi. Comme les écrits ascétiques, mystiques ou historiques, les gravures, les tableaux, les statues peuvent donc aussi, dans leur langue peinte ou sculptée, exprimer la dévotion au Sacré-Cœur. Les représentations du cœur humain sont très rares dans l'antiquité païenne et chrétienne. « On n'a vraiment, dans l'art chrétien, représenté le cœur humain sous ses formes naturelles, d'une manière certaine et continue qu'à partir du XIII^e^ siècle[2]. » M. de Grimouard de Saint-Laurent, estime « qu'il faut descendre jusqu'à la fin du XIV^e^ siècle pour trouver une image du Sacré-Cœur dont la mention se présente avec un peu de consistance. » Je n'ignore pas plusieurs publications modernes[3]. De nos jours la tendance est nette qui pousse à voir un peu partout au XV^e^ et au XVI^e^ siècle des images du Sacré-Cœur. Nous dirons ce que nous en pensons : notons dès maintenant qu'il est sage de se garder d'affirmations trop hâtives. Personne aujourd'hui, n'admet « que le cœur percé de deux flèches, enfermé dans une couronne d'épines, ce pauvre cœur servant d'enclavure à une croix qui le surmonte[4] », le cœur placé par saint François de Sales dans les armes de la noble maison de la Visitation, représente le Cœur de Jésus : c'est le cœur de la religieuse visitandine. De même le cœur, fut-il percé

1. ...Quare ergo sic depingitur ? dicendum quod pictura est laicorum scriptura... *Sancti Vincentii Opera*, Augustæ Vindelicorum, 1729, p. 226. Cf. Franciosi *Le Sacré-Cœur de Jésus et la Tradition*, p. 263.

2. *Les Images du Sacré-Cœur*, par le comte Grimouard de Saint Laurent, Paris, 1880, p. 33, 34.

3. *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*. Hilaire de Barenton. Bureaux de l'Action franciscaine, 60, rue des Saint Pères ; et surtout l'intéressant ouvrage du R. P. Carl Richstaetter *S. J. : Deutsche Herz-Jesu-Gebete des* 14 *und* 15 *Jahrunderts*. Joseph Kösel und Friedrich Pustet, Regensburg 1921. Cf. du même auteur : *Die Herz-Jesu Veherung des deutschen Mittelalters*. 2 vols Paderborn 1919. On trouve dans ces ouvrages de nombreuses gravures allemandes du Sacré-Cœur, du XIV^e^ et du XV^e^ siècle.

4. Lettre à sainte Jeanne de Chantal, 10 juin 1611, *Œuvres de saint François de Sales*, Annecy, MCMVIII, t. XV, p. 61.

par les clous de part en part, que l'on trouve joint si souvent au chiffre de la Compagnie de Jésus, n'a été qu'assez tard, et dans des circonstances plutôt rares, peint ou gravé pour symboliser le Cœur divin.

Il ne suffit pas qu'un cœur blessé se trouve au milieu des *arma Christi*, des armes du Christ, comme le saint évêque de Genève appelle encore les instruments de la Passion, pour affirmer que ce cœur blessé représente le Cœur de Jésus. Même quand l'artiste, peintre ou sculpteur, pense au Cœur de Jésus, il arrive presque toujours, en pareille occurence, que le cœur représenté est mis là simplement pour figurer la plaie du côté. Les cinq Plaies deviennent, au XV^e^ siècle, l'objet d'un culte universel. Des confréries sont érigées sous ce vocable, des messes fondées, des prières composées en leur honneur. Une oraison très répandue demandait la grâce de ne pas mourir de « vilaine mort ». L'art essaya de suivre ce mouvement et d'interpréter ces sentiments.

« Au XV^e^ siècle, on invente un blason du Christ, comme on avait inventé au XIV^e^, un blason des instruments de la Passion... Les Allemands et les Flamands crurent faire mieux, en mettant sur un écu chacun des membres coupés. D'autres fois, ils enferment l'Enfant Jésus dans un cœur blessé et disposent tout autour deux pieds et deux mains tranverbérés[1]. »

M. Mâle a raison d'écrire « dans un cœur blessé ». Ce cœur blessé n'est pas le cœur de Jésus. L'artiste ne pense qu'à la blessure du côté ; il joint aux mains et aux pieds transverbérés, un cœur ouvert pour figurer la cinquième plaie. On voulut, au XIV^e^ siècle, représenter la blessure du côté elle-même[2] ; deux anges la portent parfois dans une coupe d'or ; mais ces pein-

1. E. Mâle : *L'art religieux de la fin du Moyen Age en France*, p. 102.

2. Le P. Surin écrit le 7 décembre 1664 à Jeanne des Anges : « Cette grande plaie de son côté dont vous m'avez envoyé la figure que j'ai mise devant moi, à mon oratoire ». *Lettres spirituelles*... A Nantes... et à Paris, chez Edme Couterot, MDCCIV, t. III, p. 124.

3. *Les Images du Sacré-Cœur*, p. 43. Le dernier chapitre de ce volume est consacré à l'Iconographie du Sacré-Cœur.

tures sont rares. M. de Grimoaurd de Saint-Laurent, voit dans quelques rares images du XIV^e^ et du XV^e^ siècle, des représentations de Cœur de Jésus et sans doute il a raison. Il reconnaît cependant qu'elles « ont toutes un caractère plutôt emblématique que directement personnel ; nous pouvons dire un caractère héraldique qui persistera jusqu'à la bienheureuse Marguerite Marie ; et sous l'influence de celle-ci les mêmes données s'appliqueront aussitôt très directement à la personne même du Sauveur[3]. » La remarque est d'une justesse parfaite : l'influence des révélations de Paray fut aussi profonde sur les images que sur la dévotion elle-même : s'il veut apprécier les faits à leur juste valeur, l'historien ne doit jamais l'oublier.

L'image du cœur rappelle la blessure du côté, très souvent encore elle représente le cœur du chrétien ; la demande du *Stabat* s'est pour ainsi dire réalisée :

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

Cette idée pénètre toute la piété ardente du Moyen Age. Dans le *Sermo de vita et passione Domini*, attribué à saint Bernard, mais qui, au témoignage de Trithème, de Bellarmin et de plusieurs autres est de saint Anselme, nous lisons :

« Ut integram crucifixi imaginem me portare glorier, illud quoque quod post mortem tuam insatiabilis malitia Judæorum in te exercuit, hanc in me similitudinem exprime : Vulneret cor meum vivus et efficax sermo tuus, penetrabilior omni lancea acutissima, pertingens usque ad divisionem animæ, et producat ex ea tanquam de dextro latere meo, vice sanguinis et aquæ, amorem tuum, Domine, et fratrum meorum[1]. »

L'image du crucifix, les chrétiens doivent, comme saint

1. P. L. CLXXXIV, col. 963.

François d'Assise, la porter sur leur corps, dans leur cœur. C'est l'enseignement des docteurs du Moyen Age de saint Bernard à Gerson, le conseil mille fois répété par les maîtres de la vie ascétique et mystique, d'Albert le Grand à sainte Thérèse. Assis, debout, couché, dans le repos qui suit la fatigue, dans le silence, au milieu des conversations, nous devons toujours penser à Jésus crucifié, garder précieusement, au fond de nous-mêmes l'héroïque et sanglante représentation :

Quando sedes, stas et jaces,
Quando loqueris et taces
Cum fessus quieveris,
Jesum semper in quo speras
Crucifixium corde geras[1].

L'idée devait tout naturellement se traduire aux yeux des fidèles par l'image ; aussi peut-on sans crainte affirmer, avec Grimouard de Saint-Laurent, que le cœur du fidèle surtout est représenté jusqu'au premier tiers du XIII^e siècle[2].

Il faut souvent y regarder à deux fois pour comprendre certaines expressions, ou même certains titres d'ouvrages. Le P. Mathias Haynal, S. J., publia en 1629 à Vienne, un opuscule intitulé : *Cor Jesu sacrum imaginibus, rythmis, orationibus expressum.* Rien de plus net, semble-t-il. M. Grimouard de Saint-Laurent pense trouver dans cet ouvrage d'importants documents pour son travail sur *Les Images du Sacré-Cœur.* Longtemps il cherche le volume sans pouvoir mettre la main dessus. Le 1^er décembre 1878, il reçoit une lettre du R. P. François Hattler, S. J. « L'ouvrage de Mathias Haynal est très rare ; de plus, il ne traite pas du Sacré-Cœur ; *Cor Jesu sacrum imagi-*

1. Ces vers sont attribués à saint Bonaventure dans l'*Oratoire du Cœur*, par M. de Querdu Le Gall, docteur en théologie, et recteur de Servel en Bretagne ; Lyon, MDCCXIII. Nous retrouverons ce précieux petit volume, il développe dans des images symboliques fort laides, mais curieuses, l'idée que nous exposons. Les vers ne sont pas du docteur séraphique.

2. *Les Images du Sacré-Cœur*, p. 83, 84 ; cf. Bainvel : *La dévotion au Sacré-Cœur*[4] p. 405, note. Je citerai toujours cette quatrième édition, sauf avis contraire.

nibus... expressum, signifie non pas *le Cœur sacré de Jésus...* mais le *cœur du chrétien consacré à Jésus*. La matière dont il parle et les illustrations répondent au titre et n'ont aucune relation avec le Sacré-Cœur. » Le P. Hattler exagère, il est question du Cœur de Jésus dans le volume du P. Haynal, mais il a raison d'écrire que les images représentent le cœur du chrétien ; on voit dès lors combien le titre peut facilement tromper un lecteur trop pressé ou prévenu. Aujourd'hui les images et les statues du Cœur divin attirent partout nos yeux et nos prières ; il est dès lors fort naturel, mais contraire à la vérité et à une saine critique de juger les autres siècles aux clartés du nôtre. Quelques-uns de ceux qui, dans ces dernières années, ont écrit sur notre belle dévotion, auraient tendance à l'oublier. Nous nous efforcerons d'être plus réservés, sans oser croire que nous verrons toujours juste.

La vue ou le souvenir du cœur de chair, symbole de l'amour et des sentiments de l'âme de Jésus[1], est nécessaire à l'idée complète de la dévotion au Sacré-Cœur ; il faut en outre, pour réaliser cette dévotion, que l'idée sorte de l'intelligence, atteigne la volonté, s'y réchauffe dans l'ardeur d'un désir ou la flamme d'une affection[2]. Saint Bernard écrit : « *Ferrum pertransiit animam ejus, et appropinquavit cor illius, ut non jam non sciat compati infirmitatibus meis. Patet arcanum cordis per foramina corporis ;... patent viscera misericordiae Dei nostri in quibus visitavit nos oriens ex alto.* » Le fer a transpercé son âme et a touché son cœur, pour qu'il sache compatir à nos infirmités. Les plaies du corps trahissent le secret du cœur et découvrent un grand mystère d'amour, la miséricordieuse bonté de Dieu qui est venu du ciel pour nous visiter[3]. » Ces lignes du grand abbé

1. Ce n'est pas le moment d'énumérer ces sentiments. Fidèles à la pensée de la sacrée Congrégation de 1765, nous n'excluons aucun de ceux qui peuvent être symbolisé par le cœur ; l'heure venue de préciser, nous préciserons.

2. *Devotio est specialis actus voluntatis prompte tradendi se ad famulatum Dei.* S. Th. IIª IIᵃᵉ, 82, 1, c. Cf. 82, 2, c ; 83, 3, ad 1.

3. P. L. t. CLXXXIII, col. 1072.

de Clairvaux, expriment l'idée de la dévotion au Cœur de Jésus, et, seules de toute son œuvre, elles l'expriment nettement. Nous connaissons l'amour de Bernard pour Jésus, sa tendresse enflammée pour l'adorable et sanglante Passion : nous sommes sûrs que les mots sortis de ses lèvres brûlent du feu de son âme ; allons-nous pourtant dire, appuyés sur un seul témoignage, que le saint docteur a été un dévot du Sacré-Cœur. Évidemment non, ou bien alors nous donnerons, pour cette fois, au mot dévot un sens qu'il n'a pas d'ordinaire, et qu'il faudra expliquer. *Devotio est specialis actus voluntatis prompte se tradendi ad famulatum Dei ;* un seul acte ne fait pas un dévot.

Un siècle après saint Bernard écrit saint Bonaventure. Au témoignage d'un illustre Frère Mineur, devenu pape, Sixte-Quint, le docteur séraphique « avait établi sa demeure dans les blessures de Jésus-Christ[1]. » Cette vie, cachée dans les plaies du Sauveur, lui a révélé la tendresse du Rédempteur ; le contact du cœur est trop chaud pour ne pas embraser. La *Vitis mystica* a l'ardeur du feu :

« Votre côté a été percé : c'est pour que, à l'abri de tous les orages du dehors, nous puissions demeurer en cette vigne. Pourquoi encore blessé ? Pour que par la blessure visible nous voyions la blessure invisible de l'amour... Comment mieux montrer cet amour ardent, qu'en laissant blesser non seulement le corps, mais aussi le cœur ? La blessure de la chair montre la blessure spirituelle... Qui n'aimerait ce Cœur blessé ? Qui ne l'aimerait en retour lui qui aime tant ? Qui n'embrasserait un Époux si chaste ?... Rendons amour pour amour, embrassons notre cher blessé... et prions pour qu'il enlace du lien de son amour notre cœur dur encore et impénitent, pour qu'il le blesse d'une flèche d'amour[2]. »

1. *Le Sacré-Cœur de Jésus*, par le P. Henri de Grèzes, O. M. C., p. 72.

2. J'emprunte ces lignes au P. Bainvel, *S. J.* qui traduit sur l'édition de Quaracchi t. VIII, p. 163-164. Cf. P. L. t. CLXXXIV, col. 641-644. Le P. Bainvel m'écrit, et je le note bien volontiers, qu'il persiste toujours à croire que la *Vitis mystica* n'est pas de saint Bonaventure : Non licet... tantas componere lites.

D'autres passages de ses œuvres permettent de croire que la dévotion au Cœur de Jésus avait pénétré assez avant dans l'âme de saint Bonaventure. Mais quelle part a-t-elle dans sa piété intime, quelle influence sur le progrès de sa sainteté ; comment traduisait-il en actes son amour, son adoration, son respect et sa reconnaissance ? Nous l'ignorons. Il ne nous a pas sans doute livré tous les secrets de son intérieur ; nous constatons cependant que dans son œuvre immense, on ne trouve pas une seule invocation au Cœur de Jésus. Quelques années plus tard, la vierge d'Helfta parle bien autrement.

La délicieuse et touchante piété de sainte Gertrude fait la joie de tous ceux qui lisent *le Héraut de l'amour divin*. Les cris brûlants de cette amante du Cœur de Jésus remuent nos âmes, comme s'ils étaient d'hier : six siècles n'ont pas touché leur jeune et radieuse beauté. Bonaventure, Bernard, les docteurs du Moyen Age vont au Cœur de Jésus par la plaie du côté : Gertrude le voit partout, et partout glorieux, même dans la douleur, même sur la croix. Sa dévotion est rayonnante comme son âme. Elle le voit pourtant dissimulé et caché sous des symboles : trésor aux richesses infinies, source vivifiante dont les eaux rafraîchissent la terre et le Purgatoire, encensoir d'or où brûlent les parfums de la divinité, autel sur lequel le Prêtre éternel s'immole lui-même; lampe suspendue entre le ciel et la terre, coupe où s'abreuvent les saints, et que les anges ne touchent pas. Ces symboles voilent un peu le cœur de chair ; en outre, le rayonnement glorieux de la dévotion de Gertrude semble n'être plus de la terre ; elle apparaît trop céleste pour être accessible à tous ; nous aurons à rechercher pourquoi elle resta renfermée dans les murs d'Helfta.

Écrire l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur, c'est sans doute réunir les humbles et magnifiques prières, les textes écrits, peints, sculptés où elle s'est exprimée dans la suite des âges ; des prières et des textes ne constituent pourtant pas un récit. Nous vou-

drions rechercher les faits qui les rapprochent ou les séparent, étudier le développement du germe qui a donné ces fruits de grâce. Pourquoi, pendant près de douze siècles, les rachetés du Calvaire ont-ils ignoré la dévotion au Cœur de ce Jésus que plusieurs ont aimé si ardemment ? Pourquoi est-elle née au XIII^e^ siècle ? Pourquoi ne s'est-elle pas développée dans la chaude atmosphère de saint Bernard, ou dans les cloîtres du Moyen Age ? Pourquoi le mouvement de Cologne auquel sont mêlés trois bienheureux : Canisius, Lefebvre, Louis de Blois, s'est-il brusquement arrêté sans ébranler l'Europe occidentale ? Pourquoi le P. Joseph et les religieuses du Calvaire ont-ils gardé, ensevelie dans leurs monastères et dans leurs âmes, l'admirable dévotion qu'ils comprenaient si bien ? Pourquoi l'influence du P. Eudes réelle et profonde pendant sa vie, se maintient-elle dans les congrégations qu'il a fondées, sans presque en sortir ? Pourquoi la cherchons-nous vainement lors des grandes luttes et des grandes victoires du XVIII^e^ siècle ; en France, à Rome, un peu partout dans notre vieille Europe ? Pourquoi Paray-le-Monial, pourquoi sainte Marguerite-Marie ? Pourquoi l'élan admirable du XIX^e^ siècle, que rien ne semblait devoir surpasser ? Pourquoi le 25 mai 1899 et l'encyclique *Annum sacrum* ? Ces questions, et beaucoup d'autres également passionnantes, il faut essayer de les résoudre, même sans espoir d'y pleinement réussir. Ceux qui viendront plus tard, feront mieux.

C'est la personne de Notre-Seigneur qu'atteignent finalement toutes les dévotions particulières qui honorent l'un des mystères de sa vie ou l'une des parties de son corps. Au jour où nous fêtons les Cinq Plaies, la Sainte Face, Noël, Pâques, l'Ascension, c'est l'adorable personne du Verbe Incarné envisagée tantôt sous un aspect, tantôt sous un autre qui, toujours, reçoit nos adorations respectueuses et notre filial amour. Saint Thomas l'a dit et tous les théologiens comme lui :

« *Proprie... honor exhibetur toti rei subsistenti : non enim dicimus quod manus hominis honoretur, sed quod homo honoretur : et si quandoque contingat, quod dicatur honorari manus vel pes alicujus, hoc non dicitur ea ratione quod hujusmodi partes secundum se honorentur, sed quia in istis partibus honoratur totum*[1]. » « A dire vrai, l'honneur se rend à la personne. Nous ne disons pas : j'honore la main de cet homme ; c'est l'homme lui-même que nous honorons. Si parfois il nous arrive de dire que nous honorons la main ou le pied d'un homme, ces mots ne signifient pas que nous honorons ces membres pour eux-mêmes, mais, en eux, c'est la personne entière que nous honorons. »

Un enfant sait cela comme le plus grand des philosophes : quand il baise la main de son père, ce n'est pas à la main qu'il témoigne sa tendresse filiale, mais à celui dont il baise la main.

Prosternés devant un tableau ou une statue qui représente le Sacré-Cœur, nos hommages vont donc, à travers et au delà du cœur de chair que nos yeux voient sanglant, entouré d'épines, surmonté d'une croix, tout brûlant de flammes, au delà des sentiments de l'âme dont il est le naturel symbole, à Jésus lui-même dont la divine excellence donne au cœur et aux sentiments, leur divine valeur. L'objet premier, ou dernier si l'on veut, de toutes les fêtes et de toutes les dévotions instituées à la gloire du Seigneur Jésus, c'est la personne même du Sauveur avec tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a[2].

Nous ne séparons pas le cœur de la personne, nous allons au cœur pour aller à la personne. On a proposé, surtout dans ces dernières années, de suivre une marche différente : partir de la personne pour atteindre le cœur. On voulait ainsi mettre plus en lumière la personne laissée trop dans l'ombre. Est-ce vrai que nous laissons la personne dans l'ombre, alors que nous voyons le cœur de chair dans la poitrine divine, uni inséparа-

1. III[a], q. 25, a. 1.
2. *De servorum Dei beatificatione*, l. IV p. II, c. xxx.

blement à la personne du Verbe, dont il rythme harmonieusement la vie et les sentiments ineffables ? Encore une fois n'est-ce pas pour arriver à la personne que nous passons par le cœur ? Il nous est défendu de nous arrêter sur cette route glorieuse, il faut nécessairement franchir les trois degrés qui nous élèvent du cœur de chair, à l'âme de Jésus, et à Jésus lui-même. La personne, si pour parler comme les théologiens, elle n'est pas la première dans l'ordre d'exécution, sous nos yeux ; elle est toujours la première dans l'ordre de l'intention, dans la pensée, parce que c'est toujours vers elle que montent nos hommages[1].

Est-il exagéré de dire que cette nécessaire ascension est tout aussi légitime que le mouvement contraire qui, par l'âme, descend de la personne au cœur de chair ? Aussi légitime elle paraît encore offrir de moindres inconvénients. Elle permet de toujours atteindre nettement l'idée de la dévotion au Sacré-Cœur et de n'en point sortir. Qui voit et adore le cœur de chair ne peut oublier la personne de Jésus ; il voit et il adore, symbolisés dans ce cœur, l'amour et tous les sentiments de cette divine personne. Adorer, aimer, prier le Sacré-Cœur de Jésus, c'est toujours adorer, aimer, prier la personne de Jésus, Jésus lui-même.

Adorer, aimer, prier la personne de Jésus, est-ce toujours adorer, aimer, prier le Sacré-Cœur ? La philosophie et la théologie pourraient peut-être permettre de répondre affirmativement ; l'histoire ne le permet pas. Pendant plus de dix siècles les chrétiens ont aimé, adoré, prié Jésus leur Rédempteur divin, et pendant ces dix siècles, ils n'ont pas connu le Sacré-Cœur ; jamais l'idée ne leur est venue de symboliser dans le Cœur de chair de Jésus son amour, son âme tout entière. Le fait s'impose, et, dès lors, est-ce que cette conclusion ne s'impose pas aussi : dans la dévotion au Sacré-Cœur, envisager d'abord Jésus, sa personne sacrée, c'est exposer les fidèles à perdre de vue le cœur

1. Suarez, *De Incarnatione*, LV, s. 2.

de chair. Le Sacré-Cœur c'est toujours Jésus ; Jésus ce n'est pas toujours le Sacré-Cœur.

Quoi qu'il en soit une chose est indéniable. Quand Notre-Seigneur demande à la voyante de Paray-le-Monial, « que le premier vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement, soit dédié à une fête particulière pour honorer son Cœur », il lui montre d'abord son Cœur de chair et dit : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour[1]. » Du cœur de chair où s'appuie le doigt divin, les yeux et la pensée de sainte Marguerite-Marie montent à l'amour et à la personne de Jésus. A faire comme elle, à obéir au geste et à la voix de Jésus : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé », nous ne saurions nous tromper.

Une dernière précision. L'heure est-elle venue d'écrire l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur ? Plusieurs ne le pensent pas. En toute sincérité, leurs raisons ne semblent pas avoir une très grande force[2]. Des recherches habiles et sérieuses ont tiré, ces dernières années, de la poussière des archives publiques et particulières des pages superbes sur le Cœur de Jésus. Le P. Richstaetter S. J., vient de publier deux volumes de textes très curieux. Tous certes ne sont pas inédits ; quelques-uns des plus beaux sont connus depuis toujours, mais il en est de magnifiques que nous n'avions jamais lus, et dont nous lui avons une grande reconnaissance. Les bibliothèques de France, de Belgique, d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre, mieux explorées semblent devoir livrer de précieux secrets. Je le souhaite autant que personne, et j'espère que bientôt, ceux qui viendront après nous, nous-mêmes peut-être, pourrons feuilleter le recueil des vieilles prières qui chantaient dans les âmes et sur les lèvres

1. *Vie et Œuvres*, t. II, p. 102.

2. « La véritable histoire de la dévotion au Sacré-Cœur, j'entends une complète et impartiale n'est pas près d'être faite !... » R. P. Ch. Lebrun eudiste, *Regnabit*, juin 1922, p. 25 ; on peut voir *loc. cit.*, les motifs de cette conclusion qui dépasse largement les prémisses.

de nos pères du Moyen Age. Ces livres seront les bienvenus ; chaque pays d'Europe aura le sien. Joie de tous ceux qui les liront, il sera difficile, impossible, de dire quel est le meilleur et le plus beau de ces humbles et grands manuels.

Quand nous tiendrons dans nos mains respectueuses ces chers petits volumes anglais, italiens, belges, espagnols et français, quand nous pourrons les mettre dans nos bibliothèques à côté de l'ouvrage du P. Richitaetter, nos idées sur l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur seront-elles changées, et faudra-t-il brûler ce que nous avons adoré. Je ne le crois pas. Aux faits connus, nous aurons ajouté des faits nouveaux ; ils donneront à nos conclusions d'aujourd'hui plus de force et de solidité, ils ne les modifieront pas. Les lignes de l'édifice qui révèlent sa forme et sa beauté, resteront ce qu'elles sont. On peut aujourd'hui l'assurer sans crainte d'erreur.

De la fin du XVII^e^ siècle, des révélations de sainte Marguerite-Marie aux premières années du XX^e^ siècle que nous vivons, c'est l'évidence même : les études et les travaux de demain, pourront mettre en lumière tel ou tel point secondaire, ils ne nous apporteront, ils ne peuvent nous apporter rien d'essentiel. De 1690 à 1924, l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur est fixée par des documents certains, à la portée de tous. Il sera toujours permis de s'attarder à tel ou tel aspect de leur physionomie, de les grouper de différentes façons, on ne pourra en tirer que ce qu'ils contiennent. Démarches faites à Rome dès 1696, peste de Marseille, livres de Mgr Languet et du P. de Galliffet, railleries des beaux esprits et des courtisans, cauteleuses attaques des jansénistes, persifflage des philosophes, héroïque et glorieuse défense des évêques, des prêtres, des religieux, et au premier rang des jésuites, le roi Stanislas et Marie Leckzinska, le décret du 25 janvier 1765, l'assemblée du clergé de France de la même année, le vœu de Louis XVI, les scapulaires des Vendéens, le procès de béatification de la vénérable Marguerite-Marie, la guerre de 1870, la consécration, par Léon XIII, du genre humain

au Cœur de Jésus, Montmartre et la royauté du Sacré-Cœur : ces faits, ces noms, ces dates et combien j'en passe ! sont immuables ; on ne changera pas leur lumière, on n'éteindra pas leur flamme. Ils fixent au livre des âges en traits vivants, en traits définitifs, l'histoire de la dévotion au Cœur de Jésus.

En est-il ainsi du XII^e siècle aux dernières années du XVII^e ? Le recueil volumineux du P. de Franciosi[1], les livres du P. Bainvel[2], de M. l'abbé Jules Thomas[3], de M. l'abbé Baruteil[4], les ouvrages du P. Henri de Grèzes[5], de dom Boutrais[6], de dom le Masson[7], de M. l'abbé Dedouvres[8], le beau travail du P. Carl Richstaetter[9], les écrits du P. Le Doré[10] et du P. Lebrun[11], quelques autres encore[12], nous ont remis en mémoire ou révélé une foule de textes curieux, et de noms à peu près ignorés, enfouis dans les in-4° de la collection Migne, ou dans des archives de famille difficilement abordables. Le P. Bainvel a essayé de mettre de l'ordre dans ces matériaux épars, et de montrer comment l'idée de la dévotion au Cœur de Jésus, sortie de l'intelligence pour échauffer la volonté, avait peu à peu pris place dans la vie spirituelle d'âmes ou de familles religieuses privilégiées. M. l'abbé Thomas, le premier, avait esquissé le même glorieux travail. Sur leurs pas, après eux, je marche dans le même sentier ; j'ai tâché de l'élargir, de le débarrasser des broussailles, d'y faire pénétrer plus d'air et de soleil, d'en mieux fixer

1. *Le Sacré-Cœur de Jésus et la Tradition,* Casterman, 1908, VIII-748 col. in 4°.
2. *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus,* Doctrine, histoire, Beauchesne.
3. *La théorie de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus,* Desclées, de Brouwer.
4. *Genèse du Culte du Sacré-Cœur de Jésus,* Paris, Leroy, 185, rue de Vanves.
5. *Le Sacré-Cœur de Jésus,* Études franciscaines, Delhomme et Briquet.
6. *Lansperge le Chartreux et la dévotion au Sacré-Cœur,* Paris, Palmé, 1878.
7. *Semaine du Sacré-Cœur de Jésus,* Toulouse, librairie A. Régnault et fils, 1886.
8. *Le P. Joseph et le Sacré-Cœur,* Angers, 1829.
9. *Die Herz-Jesu Verehrung des deutschen Mittelalters,* Paderborn, 1919.
10. *Les Sacrés-Cœurs et le vénérable Jean Eudes,* Paris, Lamulle et Poisson, 1891.
11. *Le Bienheureux Jean Eudes et le culte public du Cœur de Jésus,* Paris, Lethielleux.
12. Un tout dernier m'arrive qui n'est pas le moins précieux : *La dévotion au Sacré-Cœur dans l'Ordre de Saint-Benoît,* par D. Ursmer Berlière, de l'Abbaye de Maredsous Paris, Lethielleux, 1923.

les étapes, et de les mieux décrire. On pourra sans doute recommencer le grand et beau voyage ; des études particulières pourront éclairer la route, en montrer mieux les aspects, les mille et un détails ; elle ne changera pas. Ceux qui viendront après nous, passeront où nous avons passé.

Avant sainte Marguerite-Marie, la dévotion au Cœur de Jésus jaillit d'une double source : les ascètes et les mystiques la trouvent dans la méditation des mystères de la vie de Jésus, surtout de sa Passion ; Dieu la révèle lui-même à certaines âmes privilégiées.

L'étude et la contemplation de la très sainte Humanité de Jésus devait conduire peu à peu les chrétiens à voir, au fond de la plaie du côté, le cœur sanglant, le cœur de chair, symbole naturel de l'amour du Sauveur, pour son Père et pour les hommes. Au XIVe siècle, Jésus sur la croix n'est plus le Rédempteur, au calme divin qui triomphe dans une paix sereine du péché et sauve le monde. Martyr humilié, bafoué, au corps sanglant, le crucifié du Golgotha, par ses plaies et par ses angoisses, implore, excite la pitié reconnaissante des chrétiens émus, tristes eux aussi jusqu'à en mourir, A la joie qui, pendant des siècles, illumina les âmes rachetées, succède la poignante souffrance qu'inspire cette Rédemption désolée. Des blessures ouvertes dans la chair divine par les fouets, les clous, les épines, la lance et l'amour, celle du côté attire surtout les yeux et la pitié filiale. Les fidèles s'y attardent ; ils y pénètrent. Ils entendent les battements du cœur meurtri, s'échauffent à son contact, baisent sa blessure ; ils en respirent et boivent l'infinie charité ; ils découvrent, ils adorent, ils aiment le Cœur de Jésus.

Entrée dans l'intelligence la dévotion n'y reste pas inactive, elle atteint, elle échauffe la volonté. Les chrétiens du Moyen Age aiment à suivre Jésus au chemin de la Passion pour compatir à sa douleur et à son amour. A Gethsémani ils agonisent avec la divine Victime ; à sa suite ils entrent dans les palais d'Anne et de Caïphe, dans le prétoire de Pilate, ils assistent aux tumultueux

interrogatoires, à la flagellation, au couronnement d'épines, au crucifiement, debouts près de Marie ils recueillent le dernier soupir du Rédempteur, ils entendent le dernier battement d'amour de son Cœur sacré. Leurs yeux ne quittent pas le divin cadavre descendu de la croix, ils comptent les blessures reçues, les coups qui l'ont marqué, ils vénèrent, ils adorent les plaies sanglantes, ils adressent aux pieds, aux mains, au côté, à la poitrine, au cœur, des invocations et des prières qui débordent de charité et de reconnaissances. Quelques-uns des cris jaillis de leurs âmes ne sont plus de la terre ; l'amour qui les pénètre tend les mots jusqu'à les faire éclater et grandit leur signification jusqu'à l'infini.

La dévotion au Cœur de Jésus, qui lentement s'est développée, n'arrive pourtant pas à prendre corps, si l'on ose ainsi dire. Unie à la dévotion à la Passion, qui la retient comme enlacée, elle ne peut se détacher des bras où elle a grandi. Longtemps avant elle, les dévotions aux Cinq Plaies, à la Couronne d'épines, à la Sainte-Lance, aux Clous, au Suaire, auront comme leur être propre, leur fête particulière. Vers le milieu du XVI^e^ siècle seulement, J.-B. Anyès et dans la première moitié du XVII^e^ le P. Druzbicki, S. J., écriront de petits offices du Sacré-Cœur, le bienheureux Jean Eudes fait paraître l'office et la messe du Sacré-Cœur en 1672 ; c'est seulement alors que la dévotion commence à être elle-même, à vivre de sa vie propre.

Dans les révélations faites à des âmes choisies, Dieu, le plus souvent, a voulu, en manifestant la dévotion au Sacré-Cœur suivre la route où marchaient déjà les ascètes et les mystiques : c'est par la plaie du côté qu'il introduit dans son Cœur divin. Il arrive cependant que le souvenir de la Passion semble comme disparaître et même disparaît. Jésus manifeste directement et son cœur de chair, et son amour, et tous les sentiments de son âme. Mais, isolée lors de la manifestation céleste, la dévotion ne se précise presque jamais, ou bien elle se précise mal dans la pensée et la piété des privilégiés divins. Les causes diffèrent,

le résultat est le même. Aux jours de Gertrude, le cœur de chair disparaît sous les images qui le voilent : lyre, autel, encensoir, calice... etc. Des symboles accumulés qui le recouvrent on a peine à dégager le symbole de l'amour : symboles de symbole, on hésite, on s'y perd un peu. Aux jours de Catherine de Sienne, les révélations de l'été de 1370, les plus belles avant celles de sainte Marguerite-Marie, et je n'excepte pas celles de sainte Gertrude n'ont pas eu de lendemain ; pendant les dix années qui suivent si riches d'œuvres et d'apostolat, la grande dominicaine semble les oublier. Avant le plein midi de Paray-le-Monial, les révélations du Cœur de Jésus ne sont qu'une aube lumineuse qui brille et disparaît, une flamme qui vacille et s'éteint souvent ; clarté et chaleur passagères et dans l'âme qui les reçoit, et dans les âmes qui les connaissent.

Ces idées générales sur les premiers siècles de notre dévotion, idées dont ce volume montre l'enchaînement et la solide réalité, ne peuvent pas être modifiées par les découvertes futures. Les plus heureuses trouvailles — et que seront-elles ? — les faits les plus circonstanciés — et que seront-ils ? — viendront facilement se grouper autour d'elles, pour les mieux mettre en valeur. Nous pouvons l'affirmer, sûrs de ne pas nous tromper, et conclure que l'heure est venue d'essayer d'écrire une histoire détaillée de la belle et grande dévotion. Le travail peut dépasser nos forces, les matériaux sont à pied d'œuvre, les chrétiens ne veulent plus rien ignorer du Cœur divin ; daigne ce Cœur sacré nous aider à les satisfaire : n'y va-t-il pas un peu de sa gloire ? Les intérêts de son amour infini ne peuvent qu'y gagner.

Souvent dans la suite de cette histoire nous entendrons des âmes nous raconter leurs extraordinaires relations avec l'au delà, avec les anges bons et mauvais, avec les saints, avec Marie et Jésus, avec Dieu. Faudra-t-il toujours les croire ? Nous ne pourrons évidemment pas discuter chacun de leurs témoignage ; il faudrait des volumes entiers pour ce fastidieux et inutile

labeur. Il est des affirmations qui portent avec elles la claire évidence de leur origine surnaturelle, d'autres se justifient plus difficilement, quelques-unes, nous le verrons, même dans les pages consacrées à sainte Gertrude, sont inacceptables. Le rôle de l'historien paraît d'ailleurs assez simple. Ces paroles, ces visions, ces faits miraculeux d'où qu'ils viennent, sont toujours révélateurs des âmes ; ils nous font connaître des pensées humaines, des actes humains ; pensées, actes qui surtout intéressent notre récit.

Des religieux, des moniales, des chrétiens ou des chrétiennes pensent au Sacré-Cœur, en parlent, le prient, l'adorent, travaillent à le faire connaître et aimer, voilà ce que nous avons à raconter ; voilà les fils de laine ou de soie, les faits humbles ou glorieux qui tissent la trame de notre histoire. On oserait écrire : Qu'importe leur origine ? Qu'ils naissent et se développent dans le rayonnement d'une grâce extraordinaire ou d'une simple grâce commune, il importe assez peu de le discerner ; nous les étudions en eux-mêmes.

Mais, dira-t-on; ceux qui les ont vécus se sont mépris sur leur origine ; ils ont cru à une intervention divine alors que leur imagination ou leur sensibilité seules agissaient !

Quand l'Église canonise un de ses enfants, elle ne se prononce jamais sur la réalité des grâces extraordinaires, révélations ou visions, qu'elle rencontre dans sa vie ; qui pourtant pourrait le faire mieux qu'elle ? Il est sage de l'imiter. Nous ne discuterons pas leur origine, au moins d'ordinaire, nous étudierons ces faits psychologiques historiquement. Nous y trouverons presque toujours une loyauté une pureté, une simplicité qui forcent l'admiration et gagnent la foi ; presque toujours ils fleurissent sur des vies d'héroïque et indiscutable sainteté. Nous nous efforçerons d'être prudents et clairs, le Sacré-Cœur nous donne d'être toujours vrais. Les œuvres du Dieu-Vérité, *Ego sum veritas*, n'ont besoin que de la vérité.

CHAPITRE PREMIER

LUEURS INDÉCISES

Quand commence la dévotion au Sacré-Cœur ? — *Finis legis Christus*, Jésus est dans l'Ancien Testament « comme le jour dans l'aurore ». — Le mot cœur dans l'Ancien Testament.

Amour de Iahvé pour le peuple juif, du peuple juif pour Iahvé. Iahvé n'est pas Jésus, Jésus seul est le Sacré-Cœur. Le Rédempteur, le Messie, c'est Jésus ; *Scio quod Redemptor meus vivit.* — Amour du Messie pour les petits et les humbles. *Foderunt manus meas et pedes meos* « amour triomphant ; amour délicat et tendre, amour de mère, d'épouse. *Surge amica mea, columba mea.*

Comment Israël répond à cet amour : *Rorate coeli desuper*, désir et pitié qui implorent ; joie et reconnaissance ; réponse plus ardente des âmes privilégiées, de la vraie Sulamite ; Marie et le Sacré-Cœur.

Le Cœur de chair de Jésus dans l'A.-T. — Aucun texte ne le révèle nettement. Les saintes Ecritures font pressentir la dévotion au Sacré-Cœur : *Hanc ipsam devotionem sacrae litterae insinuant.*

La dévotion au Cœur de Jésus ce n'est pas la dévotion au Cœur de chair isolé de l'amour et des autres sentiments de l'âme dont il est le naturel symbole, ce n'est pas non plus la dévotion à l'amour et aux divers sentiments de l'âme séparés du cœur de chair où ils viennent battre avec le sang ; les deux éléments réunis dans un même objet, constituent seuls cette dévotion. Le corps et l'âme sont nécessaires pour faire l'unité substantielle d'une seule et même nature humaine. « J'adore le Cœur matériel de Jésus, écrit le R. P. Terrien, dans son bel ouvrage, mais en l'adorant je le regarde comme le symbole vivant qui personnifie pour moi tout son amour ; j'adore l'amour de Jésus, mais, en l'adorant, je le contemple dans la manifestation

naturelle et sensible où Jésus me le montre, dans le cœur de chair. Ce qu'il y a de *principal*, c'est l'amour : car les actes dont ce culte est formé ne descendent pas de l'amour au cœur, ils montent du cœur à l'amour. Cependant le cœur physique est l'*auxiliaire* sacré qui met l'amour à la portée de ma faiblesse : car c'est par lui qu'il se révèle à moi, par lui qu'il me touche, en lui que je l'atteins[1]. » L'amour est le principal, le cœur physique est l'auxiliaire sacré, tous les deux sont nécessaires. A quelle époque de l'histoire de l'ascétisme chrétien trouvons-nous réunis, pour la première fois, ces deux éléments de la dévotion au Cœur de Jésus ?

La vie, physique et morale, se développe sans heurts, dans une harmonieuse évolution, étape par étape ; il est toujours dangereux de sauter l'une ou l'autre. *Natura non facit saltus.* La vie de la grâce, dans les âmes individuelles comme dans l'âme collective de l'Église, suit, au moins pour l'ordinaire, la même lente et paisible progression. Une dévotion a son matin, son midi, quelquefois son crépuscule ; il arrive que des clartés indécises précèdent sa jeune et fraîche aurore : lueurs incertaines, l'œil croit les saisir et elles lui échappent. Quand la première aube de la dévotion au Sacré-Cœur a-t-elle brillé ?

Le Cœur de chair de Jésus a été formé dans le sein de Marie ; avant l'Incarnation, il n'existe pas. La dévotion au Cœur de Jésus n'a pas été la dévotion des Patriarches, des Prophètes, des Justes de l'Ancien Testament : inutile d'ouvrir les pages sacrées pour y lire des mots qu'elles ne contiennent pas. Cependant saint Paul dit que tout dans l'Ancien Testament est figure (*I Cor.*, x, 11), que le Christ est la fin de la Loi : *Finis enim legis, Christus* (*Rom.*, x, 4). Mgr Gay développe bien cette idée :

« Le Christ était dans les promesses surnaturelles. Il était dans les anges qui d'ordinaire les apportaient ou les confirmaient, il était dans

1. *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, d'après les documents authentiques et la théologie, par le R. P. Jean-Baptiste Terrien. Lethielleux, Paris, 1893, pp. 37, 38.

les patriarches, dans leurs noms, dans leurs vies, dans leurs actes, dans leur foi, dans leurs amours, dans leurs mariages, et véritablement dans leurs flancs. Il était dans tous les mystères, dans tous les sacrifices, dans tous les sacrements, dans toutes les formes du culte, enfin dans toute la religion dont il constituait la substance. Il était dans la Loi et dans toute l'Écriture ; il était dans la prophétie et jusque dans l'histoire. Il y était comme le jour dans l'aurore, comme l'épi dans la semence, comme l'enfant dans le sein de sa mère ; il y était comme le but final, et partant comme la raison qui déterminait tout[1].

Avant le pieux et très distingué évêque d'Anthédon, les Saints Pères[2], les écrivains ecclésiastiques avaient exprimé la même pénétrante vérité ; dès lors à lire attentivement le Pentateuque, les Prophéties, les Psaumes, etc., si nous ne trouvons pas l'idée claire de la dévotion au Cœur de Jésus, est-il pourtant impossible d'y rencontrer de lointains et précieux indices ? Les Juifs ne les ont pas vus : leurs yeux s'arrêtaient aux images, trop peu perçants pour atteindre les réalités. L'éclat de l'Incarnation, la lumière qui jaillit des siècles écoulés illuminent merveilleusement les ombres d'autrefois, et nos regards voient aujourd'hui tout ce que contenaient d'espérance certains germes obscurs ; nous aurions tort de ne pas nous y arrêter.

Le mot cœur revient souvent dans les pages de l'Ancien Testament. Dans la Bible, comme dans tous les ouvrages anciens et modernes, chez les Juifs comme chez tous les peuples, il est employé dans son sens métaphorique, il désigne l'amour ou quelque autre sentiment de l'âme humaine. Saint Jérôme, admirable interprète des Écritures, le remarque déjà : *Cor autem in scripturis sanctis pro sensu et anima debemus accipere*[3]. Il suffit

1. *De la Vie et des Vertus chrétiennes*, I, p. 34-35. On connaît le texte de saint Augustin : In vetere Testamento novum latet, in novo vetus patet. Cf. Lebreton : *Les origines du dogme de la Trinité*, 1910, p. 114, note.

2. S. Augustin : *Contra adversarium legis et prophetarum*. P. L. XLII, 659 ; S. Léon le Grand : *Sermones* 63, 5. P. L. LIV, 353. Cf. *Enchiridion patristicum* de M. J. Rouet de Journel, *S. J.*, p. 759.

3. P. L. XXIV, col, 109.

pour s'en convaincre, d'ouvrir les Psaumes : *Cor eorum vanum est* (v. 10) ; *Exsultabit cor meum in salutari tuo* (XII, 6) ; *In ipso speravit cor meum et adjutus sum* (XXVII, 7) ; *Cor autem eorum non erat rectum cum eo* (LXXVII, 37). Duplicité, espérance, joie, vanité, tous les sentiments s'agitent dans l'homme, dans son intérieur, dans son cœur. Pareilles expressions se trouvent à toutes les pages, inutile d'insister.

Le même mot cœur est aussi employé dans son sens littéral, et désigne le cœur physique, le cœur de chair : *Concaluit cor meum intra me* (XXXVIII, 4) ; *Inflammatum est cor meum et renes mei* (LXXII, 21).

Les impressions de l'âme les plus variées sont parfois présentées comme perçues dans le cœur de chair, qu'elles dilatent ou resserrent : « *Cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum* (LXXXIII, 3) ; *Percussum est ut foenum et aruit cor meum* (CI, 5) : *Dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri, et auferam cor lapideum de carne vestra, et dabo vobis cor carneum ...et faciam ut in praeceptis meis ambuletis, et judicia mea custodiatis, et operemini* (*Ezech.* XXXXVI, 26, 27). Le cœur de l'homme exulte de joie, la tristesse le dessèche comme une herbe brûlée à la flamme du soleil ; c'est lui qui aide à marcher dans la voix des commandements.

Jamais les Juifs de l'Ancien Testament n'ont rendu d'hommages ni de culte particulier à un cœur de chair ; les adorations d'Israël ne vont qu'à Jéhovah, et Jéhovah n'a pas un cœur de chair. Mais la reconnaissance et l'amour, avec la fumée des sacrifices et les parfums de l'encens, sont montés vers l'amour de Dieu, objet premier et principal de notre dévotion.

L'ancienne loi est la loi de crainte, personne n'est tenté de l'oublier ; l'éclair de la justice divine la brûle d'une sombre clarté ; le feu du ciel consume les villes coupables, et la voix irritée du Très-Haut a des éclats qui rappellent les tonnerres du Sinaï. A travers les menaces du Tout-Puissant, derrière l'austère volonté du Maître qui s'affirme : « *Ego Dominus* » est-il pourtant

impossible de deviner, et parfois même d'aisément reconnaître les accents de la plus suave et divine charité : *Fili mi, si sapiens fuerit animus tuus gaudebit tuum cor mecum... Audi, fili mi, et esto sapiens... Proebe, fili mi, cor tuum mihi* (*Prov.*, XXIII, 15, 19, 27). Le Fils de l'homme parlera-t-il autrement, toujours même avec une telle suavité ?

Les Juifs sont fiers de Jéovah, le seul dieu : « Il n'y a plus aujourd'hui, lit-on dans le texte grec du livre de Judith (VIII, 18), ni une tribu, ni une race, ni une famille, ni une ville, qui adore des dieux faits de main d'homme, comme il est arrivé autrefois[1]. » Ils opposent leur monothéisme au polythéisme des nations étrangères. Jahvé n'est pas un de ces dieux incapables de se défendre de la rouille et de la teigne, que leurs ministres doivent épousseter, qui tiennent en main un glaive ou une hache dont ils ne savent pas se servir, qu'on enferme sous clef pour les protéger contre les voleurs (*Baruch.*, VI). Avec joie ils répètent chaque jour les belles paroles du Deutéronome (VI, 4), *Audi Israel; Dominus Deus noster, Dominus unus est ;* plus tard Notre-Seigneur sera sûr d'être compris quand il rappellera ce premier précepte de la loi (*Marc*, XII, 26). Les Juifs aiment nourrir leur piété du souvenir de la Toute-Puissance divine qui a tout créé, qui remplit tout, et de qui tout dépend. « O Dieu, notre roi avant tous les siècles, à toi est le jour, à toi la nuit, c'est toi qui as fait l'aurore et le soleil, c'est toi qui as établi les confins de la terre, qui as fabriqué l'été et le printemps. » (*Ps.* LXXIV, 16.) C'est Jahvé qui donne l'herbe aux troupeaux, le pain et le vin aux hommes, il ouvre la main et les richesses en tombent, personne ne peut se dérober à sa présence : « Où fuirai-je loin de ton visage ? Si je monte au ciel, tu y es, si je descends aux enfers, je t'y trouve, si je prends les ailes de l'aurore, et que j'aille habiter aux extrémités de la mer, c'est ta main qui me conduit, ta droite

1. J'emprunte cette traduction, et plusieurs idées de ces pages au beau livre du P. LEBRETON : *Les origines du dogme de la Trinité ;* Livre II : *La préparation juive*, p. 110-116 ; 120-125.

qui me soutient », (*Ps.* CXXXIX, 7-10.) Les préférences de Dieu sont pour Israël ; sa bonté se fait plus paternelle en touchant « son premier né », c'est par lui qu'elle rayonne sur tous les peuples.

S'il s'étend sur tous les peuples, le domaine de Dieu atteint chaque homme en particulier. L'idée de Providence est fondamentale dans la piété juive ; les accents d'une filiale confiance jaillissent naturellement de l'âme du peuple choisi : « *Dominus firmamentum meum et refugium meum, et liberator meus ; Deus meus adjutor meus et sperabo in eum* » (*Ps.* XVII, 3, 4). Cette confiance s'appuie sur les affirmations les plus solennelles d'un amour spécial : « Je t'ai aimé d'un amour éternel, et voilà pourquoi plein de pitié pour toi, je t'ai attiré vers moi. Je graverai ma loi dans leurs entrailles, Je l'écrirai dans leur cœur ; Je serai leur Dieu et ils seront mon peuple » (*Jérém.*, XXXI, 33). Israël est convaincu de sa misère et de son impuissance, de ses fautes et de ses blessures : « Aie pitié de moi, Seigneur, parce que je suis infirme, guéris-moi, Seigneur, le mal a pénétré jusqu'à mes os... Tourne-toi vers moi, Seigneur, délivre mon âme, sauve-moi par ta miséricorde » (*Ps.* VI, 4, 5). Mais impuissance, blessures et faiblesse ne peuvent arrêter l'expression enthousiaste de son amour et de sa reconnaissance : « Je t'aimerai, Seigneur, ma force... (*Ps.* XVII, 2) ; qu'ils se réjouissent tous ceux qui espèrent en toi ; éternellement ils tressailleront d'allégresse, et tu habiteras en eux. Qu'ils se réjouissent en toi, ceux qui chérissent ton nom, car tu béniras les justes » (*Ps.* V, 12). Dans un élan superbe d'espérance et de charité, David s'écrie qu'il ne veut plus que Dieu ; être avec lui au ciel et sur la terre, c'est le seul bonheur :

> Qu'ai-je dans le ciel en comparaison de toi ?
> Et sans toi, rien ne me plaît sur la terre.
> Ma chair et mon cœur se consument.
> Dieu est mon rocher et ma part pour toujours ;

Car voici que ceux qui s'éloignent de toi périssent,
Tu détruis tous ceux qui forniquent loin de toi.
Pour moi mon bien est d'être près de Dieu,
J'ai placé mon refuge en mon Seigneur Iahvé.

Le R. P. Lagrange qui traduit ainsi David (*Ps.* LXXIII, 25), ajoute « Nous ne voudrions pas affaiblir par un commentaire ces paroles, les plus belles de l'Ancien Testament... Nous sommes au centre de la foi d'Israël[1]. »

Amour du Dieu très fort, et très paternel pour son « premier-né », amour du fils préféré, très pur et très reconnaissant, pour son Dieu unique, à ce centre de la foi d'Israël, nous n'avons pas atteint la dévotion au Sacré-Cœur, parce que la Toute-Puissance de Iahvé, sa Providence, son Amour ne nous révèlent pas Jésus, et que Jésus c'est le Sacré-Cœur. Pouvons-nous deviner, derrière les voiles de l'Ancien Testament, la personne de celui qui sera Jésus, et dont l'amour infini battra dans le cœur du Verbe Incarné ? Ici surtout peut-être, il faut dire que l'Évangile seul donne aux figures et aux paroles, toute leur ampleur et toute leur clarté ; elles ont pourtant en elles-mêmes leur humble et timide éclat. Regardons et écoutons.

C'est aux portes de la cité que parle la Sagesse, et sa voix sonne aux oreilles de tous les hommes :

« O viri ad vos clamito, et vox mea ad filios hominum... Iahvé m'a formée au commencement de ses voies, avant ses œuvres, jadis. Avant les siècles, j'ai été établie, dès le commencement, avant l'origine de la terre. Il n'y avait point d'abîmes quand je suis née, point de sources chargées d'eaux. Avant que les montagnes fussent fondées avant les collines, je suis née, lorsqu'il n'avait encore fait ni la terre ni les champs, ni les premiers grains de la poussière du globe. Lorsqu'il établit les cieux, j'étais là ; lorsqu'il traça un cercle à la surface de l'abîme, lorsqu'il amassa les nuages là-haut, et qu'il régla les sources lorsqu'il fixa une limite à la mer, pour que les eaux ne transgressent

1. *Revue biblique*, 1905, p. 189.

pas son ordre ; lorsqu'il affermit les fondements de la terre, j'étais auprès de lui comme un enfant ; j'étais chaque jour ses délices, jouant sans cesse en sa présence, jouant sur le globe de la terre « et trouvant mes délices parmi les enfants des hommes[1]. »

Les commentaires des auteurs sacrés permettent de donner à ce texte toute la plénitude du sens : il s'agit bien de la Sagesse éternelle, personnelle, du Verbe de Dieu, de celui qui deviendra Jésus. C'est encore Lui qui, sous les mêmes traits, est décrit dans l'*Ecclésiastique* (XXIV, 3 sqq.). « Je suis sortie de la bouche du Très-Haut, et comme un brouillard, je couvris la terre, etc... »

Le Verbe de Dieu, c'est le Rédempteur, le Messie attendu, c'est l'enfant de Bethléem et le crucifié du Golgotha ; c'est le Sacré-Cœur. Il ne faudrait pourtant pas croire que la grande espérance messianique, enfoncée si profondément dans l'âme juive, fût pour le peuple d'Israël la révélation du mystère de l'Incarnation. « Aucun prophète, ont pu dire des théologiens, n'a songé à l'incarnation du Verbe, et je n'oserais pas dire pour ma part, écrit M. J. Touzard, qu'un Isaïe en parlant de l'Emmanuel... qu'un Jérémie en lui attribuant le nom de Yahweh... notre justice, aient même entrevu la splendeur du mystère divin[2]. » Nous voyons mieux dans la rayonnante et féconde clarté de l'Évangile : l'Emmanuel, le Rédempteur attendu, c'est Jésus-Christ.

« Christus heri et hodie ipse et in sæcula » (*Hebr.*, XIII, 8). Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans les siècles éternels. La religion du Christ, la religion chrétienne, la dévotion au Sacré-Cœur en est la quintes ence, commence à l'heure même où le Christ Jésus, fils de Dieu et fils de l'homme, paraît comme Rédempteur, et il paraît comme Rédempteur au Paradis terrestre. Avant la faute, à la toute première aurore

1. Traduction du P. LEBRETON : *Op. cit.* p. 113. Cf. *Eccli.*, XXIV, 13-22 ; *Prov.*, VIII, 14-22.
2. LEBRETON, *op. cit.* p. 120, note.

du temps, lorsque la paix entre Dieu et l'homme n'a pas été troublée, le médiateur n'est pas nécessaire. Par la foi, l'espérance et la charité, nos premiers parents se dirigent librement vers leur fin surnaturelle, vers Dieu qui les appelle à jouir de sa propre béatitude, tel est en effet l'incompréhensible héritage que, Père Tout-Puissant et très aimant, il réserve à l'homme qu'il veut traiter en fils très aimé.

Adam, chef de l'humanité, portait en lui l'avenir de sa race : il a lourdement péché. Sa faute orgueilleuse, sa faute personnelle rejaillit sur tous les siens. La souveraine Justice offensée devait punir. Adam et Eve entendent de terribles et vengeresses paroles. La divine et très juste sentence qui les atteint eux et tous leurs descendants, est pourtant déjà comme atténuée par une incompréhensible miséricorde. Avant de connaître leur châtiment, les âmes coupables ont tressailli d'une immense espoir. Iahvé a maudit le tentateur, puis il a ajouté : « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne, elle t'écrasera la tête », (*Gen.*, III, 15). Adam et Eve, dans la mesure où Dieu voulut les éclairer, ont compris. Tremblants et honteux, ils n'ont pas sans doute osé voir tout ce que l'Infinie Bonté venait de promettre, la dignité suréminente de ce Fils de la femme qui écrasera la tête du serpent ; mais ils sentent que, malgré tout, Iahvé pardonne, qu'un médiateur vient de s'interposer entre leur crime et la justice éternelle. Ils pourront redire à leurs enfants la consolante et infaillible parole.

Israël en gardera le précieux souvenir. Quand sous les siècles et les crimes accumulés, elle semble à tout jamais enfouie, Iahvé lui-même prend soin de la dégager. Abraham, par sa foi et son obéissance devient l'héritier des promesses, qui passent à ses descendants. Iahvé bénit Isaac, il bénit Jacob, Jacob bénit Juda qui recueille le royal héritage : « Juda, tes frères chanteront tes louanges. Le sceptre ne sortira pas de Juda, ses fils régneront jusqu'à ce que vienne celui qui doit venir, celui que les nations attendent » (*Gen.*, XLIX, 10). Balaam voit « l'étoile qui sortira

de Jacob et le sceptre qui s'élèvera d'Israël » (*Num.*, XXIV, 17). Les Psaumes célèbrent les hauts faits du roi guerrier, héritier de David :

> Pourquoi les nations s'agitent-elles en tumulte,
> Et les peuples méditent-ils de vains projets ?
> Les rois de la terre se soulèvent
> Et les princes tiennent conseil ensemble
> Contre Iahvé et son Christ,
> Brisons leurs liens, (disent-ils),
> Et jetons loin de nous leurs chaînes !
> — Celui qui est assis dans les cieux rit,
> Le Seigneur se moque d'eux.
> Alors il leur parlera dans sa colère,
> Et dans sa fureur, il les épouvantera :
> Et moi j'ai établi mon Roi (dit-il),
> Sur Sion, ma montagne sainte[1].

La race de Cham elle-même, la race maudite garde le souvenir de l'Eden : « Je sais que mon Rédempteur est vivant » (*Job*, XIX, 25), affirme le grand patriarche de l'Idumée. Sans doute la promesse de Iahvé ne sonne pas toujours nette et distincte aux oreilles des nations. Sous le bruit des siècles les mots divins sont parfois étouffés. Iahvé lui-même les fait retentir à nouveau. Le peuple choisi les oubliera souvent ; les envoyés de Dieu ne se lasseront pas de les redire, de préciser tout ce qu'ils renferment d'espoir et de miséricorde.

La création était une merveille d'amour, la Rédemption la dépasse magnifiquement.

« Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret ; (*Joan.*, III, 10). Dieu avait montré de l'amour à l'homme dans l'ouvrage de sa création ; lorsqu'il le créa, dit Tertullien, non par une parole de commandement ainsi que les autres, mais par une voix

1. J'emprunte cette traduction à l'excellent petit livre du R. P. D'ALÈS, *S. J.* ; *Lumen vitæ*, p. 81. Beauchesne, 1916.

caressante et comme flatteuse : « Faisons l'homme » ; *non imperiali verbo sed familiari manu ; etiam verbo blandiente præmisso : Faciamus hominem.* »

Bossuet continue :

« Voilà l'amour dans la création, mais qui ne va pas encore jusqu'à cette extrême tendresse, que la Rédemption nous a fait paraître. Ce second amour du Père Éternel par lequel il a voulu réparer les hommes, n'est pas un amour ordinaire ; c'est un amour qui a du transport. Dieu a tant aimé le monde ! Voyez l'excès ; voyez le transport ! Et c'est pourquoi le Dieu incarné brûle d'un si grand amour pour les hommes : « Parce qu'il ne fait, nous dit-il lui-même, que ce qu'il voit faire à son Père ». (*Joan.*, v, 19[1].)

L'amour du Dieu incarné, c'est l'amour du Sacré-Cœur, l'amour qui battra dans le cœur de chair de Jésus. Comment, sous l'inspiration de l'Esprit divin, nous est-il révélé, aux pages de l'Ancien Testament ? « L'esprit du Seigneur est sur moi, parce que le Seigneur m'a donné son onction : il m'a envoyé pour annoncer (sa parole) aux doux, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher la grâce aux captifs, et la liberté aux prisonniers, (*Isaïe*, LXI, 1)... Voici mon serviteur, je le soutiendrai, mon élu en qui mon âme s'est complue... Il ne rompra pas le roseau à demi brisé et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore » (*Isaïe*, XLII, 1, 3)... Ézéchiel compare l'élu de Iahvé à un pasteur qui visite son troupeau ; il aime à se trouver au milieu de ses brebis, il choisit pour elles les meilleurs pâturages, les grasses prairies des hautes montagnes d'Israël : dans les herbes verdoyantes elles goûtent le repos : « C'est moi qui ferai paître mes brebis, dit le Seigneur, c'est moi qui les ferai reposer. Ce qui était perdu, je le chercherai, ce qui était égaré, je le ramènerai, ce qui était brisé je le consoliderai, ce qui était faible je le fortifierai,

1. *Œuvres oratoires de Bossuet*, édition critique et complète par l'abbé J. LEBARQ docteur ès-lettres ; t. II, p. 227, 228. Desclées, MDCCCXCI.

et ce qui était fort et gras, je le conserverai » (*Ezec.*, XXXIV, 16). N'est-ce pas déjà de bon Pasteur la brebis infidèle sur ses épaules ; le père du Prodigue, heureux de serrer sur son cœur le fils qui était perdu et qui est retrouvé ? Dans le Psaume LXXI, qu'à si bon droit on appelle le « divin psaume », l'auteur sacré après avoir décrit le règne du Messie, sa durée éternelle, son éternelle prospérité, après avoir chanté sa gloire qui s'étend d'une mer à l'autre et jusqu'aux extrémités de la terre, montre l'envoyé de Dieu penché avec amour sur les humbles et sur les petits : « Il délivrera le pauvre des mains du puissant, le pauvre que personne n'assistait ; il aura compassion du pauvre et de l'indigent, et il sauvera les âmes des pauvres » (*Ps.* LXXI, 12, 13). Jamais, semble-t-il, le Psalmiste n'a dit assez que le Rédempteur aime les petits et les faibles ; quatre fois en deux versets il répète le mot *pauvre* ; a-t-il peur qu'on ne le remarque pas assez ? Aux Pharisiens et aux Scribes qui murmurent de le voir prendre son repas avec les publicains et les pécheurs, Jésus, le Messie prédit par les Prophètes, répondra : « Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de médecin, mais les malades » (*Luc*, V, 31).

Cet amour miséricordieux du Rédempteur, amour qui ne fait acception de personne, amour qui s'incline vers les petits, enrichit les pauvres, réchauffe ceux qui ont froid, est un amour puissant, fort comme la mort. Il ne redoute pas l'épreuve, il la désire ; par elle seule il se manifeste pleinement. Au soir de la Cène, quand Jésus livre à ses disciples le fond de son âme, dans le discours qui est le testament de son cœur, il affirme que la plus grande preuve d'amour qu'un homme puisse donner à un autre, c'est de mourir pour lui : *Majorem caritatem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (*Joan.*, XV, 13). Elles sont célèbres les pages de l'Ancien Testament qui racontent les mortelles douleurs du Messie : la prophétie a la clarté de l'histoire.

...Il a pris sur Lui nos souffrances,
Et de nos douleurs il s'est chargé ;
Et il paraissait à nos yeux châtié,
Frappé de Dieu et humilié ;
Il a été transpercé pour nos péchés,
Broyé pour nos iniquités,
Le châtiment qui nous sauve a pesé sur Lui
Et par ses plaies nous sommes guéris.
Tous nous étions errants comme des brebis,
Chacun suivait sa propre voie,
Et Iahvé a fait tomber sur Lui
L'iniquité de tous.
Il était maltraité et Lui se résignait,
Il n'ouvrait pas la bouche ;
Comme un agneau qu'on porte à la boucherie
Comme la brebis muette aux mains du tondeur,
Il n'ouvrait pas la bouche[1].

David est encore plus net ; le Psaume XXI raconte la terrible tragédie du Golgotha : « Tous ceux qui m'ont vu, se sont moqués de moi, leurs lèvres m'ont insulté, et ils ont branlé la tête... Mon cœur est devenu comme de la cire fondue au milieu de mes entrailles... Ils ont percé mes mains et mes pieds ; ils ont compté tous mes os ; ils se sont partagés mes vêtements et ils ont tiré au sort ma tunique. » Blessures des pieds et des mains, — nous ne trouvons pas dans l'Ancien Testament la blessure du côté qui laisse deviner la blessure du cœur, — blessures plus intimes de l'âme, atteinte par les paroles qui insultent et les branlements des têtes qui raillent ; de toutes parts les douleurs accablent le Rédempteur. Sa mort devient son triomphe :

S'il offre sa vie en sacrifice pour le péché,
Il aura une postérité, il multipliera ses jours.
.....

1. Is., LIII, 4-12. Cf. *Lumen vitæ*, p. 86, pour la traduction.

Le juste, mon serviteur, justifiera des multitudes,
Il se chargera de leurs iniquités ;
C'est pourquoi je lui donnerai, pour sa part, des multitudes,
Il recevra des foules pour sa part de butin ;
Parce qu'il s'est livré à la mort,
Et qu'il fut compté parmi les pécheurs,
Tandis qu'il portait les fautes d'une multitude
Et qu'il intercédait pour les pécheurs[1].

L'amour débordant de miséricordieuse pitié, l'amour vainqueur dans le sang et la mort, purifie ceux qu'il a sauvés ; les blessures du Rédempteur guérissent les plaies des rachetés ; sa gloire est leur gloire.

« Voici que je refermerai leurs plaies et je les soignerai, et je leur révélerai la paix et la vérité qu'ils me demandent... Je les purifierai de toutes les iniquités qu'ils ont commises contre moi ; et je leur pardonnerai tous les péchés par lesquels ils m'ont offensé et m'ont méprisé. Et ce sera pour moi le renom, la joie, la louange et l'allégresse chez toutes les nations de la terre qui entendront parler des biens que je leur ferai ; elles seront effrayées, épouvantées de tous les biens et de la paix que je leur accorderai. » (*Jérém.*, XXXIII, 6-8.)

« Les jours viennent, dit le Seigneur, où je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et la maison de Juda... Je mettrai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur, et je serai leur Dieu et ils seront mon peuple » (*Jérém.*, XXXI, 31, 33). Isaïe a décrit le règne pacifique et glorieux du Messie Rédempteur, ce sera l'âge d'or d'Israël. L'esprit du Seigneur se reposera sur le glorieux rejeton de Jessé, fleur divine de la race royale de David :

« Esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété, esprit de la crainte du Seigneur... Le loup habitera avec l'agneau, et le léopard se couchera auprès du chevreau ;

1. *Lumen vitæ*, p. 87.

le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble et un petit enfant, les conduira... Ils ne nuiront point et ils ne tueront point sur toute ma montagne sainte, parce que la connaissance du Seigneur a envahi la terre, comme les flots le lit de l'Océan qu'ils submergent. » (*Is.*, x, 2, 6, 8, 9.)

Les mots, les images manquent à Baruch pour célébrer l'allégresse du peuple juif et le triomphe de l'amour rédempteur :

« Quitte, Jérusalem, les vêtements de ton deuil et de ton affliction et revêts-toi de l'éclat lumineux de la gloire éternelle qui te vient de Dieu. Le Seigneur t'entourera de justice, comme d'un double manteau, et il mettra sur ta tête un diadème de gloire éternelle... Lève-toi, Jérusalem, et tiens-toi sur la hauteur, regarde vers l'Orient, et vois tes enfants rassemblés depuis le levant jusqu'au couchant, par la parole du saint parce que Dieu s'est souvenu d'eux... Dieu a résolu d'abaisser toute montagne élevée et les roches éternelles, et de remplir les vallées en égalisant la terre, afin qu'Israël marche promptement pour la gloire de Dieu. » (*Baruch.*, v, 1, 2, 5, 7.)

Pour bien traduire il faudrait le génie de Racine :

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond des déserts brillante de clartés ?

Plus encore que dans la pitié de sa miséricorde, dans l'affirmation de son martyre et la paix de sa gloire triomphale, l'amour du Rédempteur s'affirme par la délicate suavité de sa tendresse. Les fils d'Israël sont les enfants de Iahvé, on leur donnera le sein, ils suceront le lait, on les caressera sur les genoux. « Comme quelqu'un que sa mère caresse, je vous consolerai, et vous serez consolés dans Jérusalem » (*Is.*, LXVI, 13). Ce n'est pas assez. « Une femme peut-elle oublier son enfant et n'avoir pas pitié du fils de ses entrailles ? Mais quand elle l'oublierait, moi je ne t'oublierai pas. Voici que je t'ai gravé sur mes mains » (*Is.*, XLIX, 15). Quelle ampleur de sens, quelle profondeur d'amour donne à ces derniers mots le souvenir des clous du

Golgotha. Isaïe ne savait pas aussi bien dire. les Juifs ne comprenaient qu'à moitié, déjà c'était si beau[1]! Nous qui lisons au delà des pages du Prophète, sur le livre sanglant de la croix, nous ne dilaterons jamais assez nos esprits et nos cœurs pour comprendre et goûter la tendresse du Cœur de Jésus.

Il est un amour plus intime que l'amour d'une mère, l'amour des époux; il est plus intime parce qu'il unit davantage ceux qui s'aiment : ils sont deux, mais une même chair, un même esprit, une même volonté, un même cœur. Plusieurs fois Iahvé semble heureux de se dire l'époux d'Israël : au second chapitre d'Osée il l'affirme avec solennité : une triple répétition atteste la joie du divin fiancé. Son immortalité garantit un bonheur sans fin à celle qu'il a choisie pour épouse : « Je te fiancerai à moi pour jamais, je te fiancerai à moi dans la justice et le jugement, dans la compassion et la miséricorde ; je te fiancerai à moi dans la fidélité, et tu sauras que je suis le Seigneur » (*Os.*, II. 19, 20). La même idée se trouve encore dans Jérémie III, 14, et personne n'a oublié le magnifique passage d'Isaïe LXI, 10. 11. Le serviteur de Iahvé, c'est-à-dire le Messie, tressaille d'allégresse « parce qu'il a été revêtu des vêtements du salut, entouré des ornements de la justice, comme un époux orné d'une couronne et comme une épouse parée de ses bijoux ». La comparaison du prophète devient réalité au *Cantique des Cantiques*. Le mariage de la Sulamite et de Salomon n'est qu'une figure ; sous l'image, il est facile d'atteindre la vérité. Le Cantique exprime tout l'amour et tous les amours de Dieu pour les hommes : l'union de Dieu et de l'humanité, l'union de Dieu et de la Synagogue, l'union du Verbe et de la Vierge Marie, l'union du Christ et de l'âme fidèle, mais surtout l'union du Christ Rédempteur et de son Église, le mariage mystique du Salomon idéal et divin avec la très pure Sulamite qui n'a ni tache ni ride, toute sainte, toute immaculée (*Eph.*, V, 27). Jamais l'amour éternel ne s'est

1. Cf. *Ex.*, XXXIV, 15 ; *Lev.*, XX, 5-6 ; *Num.*, XV, 39 ; *Ps.* LXXIII, 27 ; *Is.*, L, 1 ; *Ez.*, XVI, 16 ; *Ps.* XLIV.

manifesté avec une pareille tendresse à la race humaine. Les mots ont peine à contenir les idées et les images : comme des bourgeons de printemps ils éclatent sous la poussée intérieure : *Lingua amoris*, dit saint Bernard, *ei qui non amat, barbara erit*[1], Sainte Thérèse écrit :

« Quand le texte de la sainte Écriture ou les mystères de notre foi dépassent votre entendement, (elle parle à ses filles), ne vous arrêtez pas plus que je ne vous l'ai dit. Ne vous effrayez pas des paroles enflammées par lesquelles on vous apprend que Dieu visite l'âme. L'amour qu'Il a eu pour nous et qu'il a encore me déroute et me suprend bien davantage, songeant à ce que nous sommes. Il n'y a pas d'ardeur dans ses paroles qui n'ait été dépassé dans ses œuvres. Quand vous penserez à ces choses, arrêtez-vous un peu, je vous prie ; méditez ce qu'Il nous a montré de tendresse, ce qu'Il a fait pour nous ; considérez combien le fait souffrir la violence et la force de son amour, et dites moi ensuite si ses paroles peuvent nous surprendre[2] ? »

Elle a raison la noble sainte qui a tant aimé. Écoutons quelques effusions de la divine tendresse :

« Lève-toi, hâte-toi, mon amie, ma colombe, ma toute belle, et viens. L'hiver est déjà passé, la pluie a cessé, elle s'en est allée. Voici les fleurs sur notre terre, voici le temps de tailler la vigne, la voix de la tourterelle s'est fait entendre sur notre terre. Les fruits mûrs du figuier embaument, les parfums des vignes en fleurs embaument. Lève-toi, mon amie, ma toute belle, et viens. Ma colombe s'est retirée dans les creux de la pierre, dans les fentes du rocher. Montre-moi ton visage, que ta voix résonne à mon oreille : ta voix est douce et charmant ton visage. » (*Cantic.*, II, 10-14.)

Le creux de la pierre, la fente du rocher, la blessure du côté de Jésus, les âmes aimantes, les âmes mystiques y viendront chercher le refuge, la paix, l'amour, le Sacré-Cœur.

1. *In cantic., Serm.* LXXIX, 1.

2. *Commentaires sur le Cantique des Cantiques.* Paris, éditions Georges Crès, 1920, p. 50. Le traducteur n'a pas voulu signer ; il sait pourtant tout le plaisir que j'aurais eu à écrire ici son nom.

L'époux divin ne sait comment célébrer la beauté de celle qui l'a ravi ; le Christ chante avec une infinie complaisance les charmes de son Église, de l'âme fidèle :

« Que tu es belle, ô mon amie, que tu es belle !... Tu es toute belle, ô mon amie, et il n'y a pas de tache en toi. Viens du Liban, ô mon épouse, viens, et tu seras couronnée ; viens du sommet d'Amana, de la cime du Sanir et de l'Hermon, des tanières des lions, des montagnes des léopards. Tu as blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, tu as blessé mon cœur, par un de tes regards, par un des colliers de ton cou (hébreu)... (VI, 1, 7, 10.) Elle est unique, ma colombe, ma parfaite ; elle est l'unique de sa mère, la préférée de celle qui lui a donné le jour. Les jeunes filles l'ont vue et l'ont proclamée bienheureuse. (VI, 8.)

Après de pareils transports, quels mots pourra trouver la tendresse du Verbe Incarné, pour égaler l'amour du Rédempteur promis ? L'Ancien Testament nous a introduits au plus intime du Cœur de Jésus ; il a ouvert les trésors infinis de son infinie charité.

A cet amour incompréhensible, comment Israël a-t-il répondu ? Quelle a été sa dévotion pour le Messie prédit, figuré pendant de si longs siècles ? Ardemment il a soupiré après le Sauveur promis. Isaïe exprime cette attente, dans un magnifique appel. L'Église l'a fait sien ; quand il passe sur nos âmes chrétiennes, aux jours de l'Avent, il nous émeut profondément : « Cieux, répandez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent pleuvoir le juste ; que la terre s'entr'ouvre et qu'elle germe le Sauveur. Que la Justice naisse en même temps. » Ce cri d'espérance et de filiale confiance monte jusqu'au cœur de Iahvé qui répond aussitôt : « Moi, le Seigneur je l'ai créé » (*Is.*, XLV, 8). Dans les desseins éternels, l'espoir d'Israël est déjà réalisé :

« L'inaccessible désert connaîtra l'allégresse, la solitude sera dans la joie, et fleurie comme le lis. Elle poussera, elle germera, le bonheur et la louange la feront tressaillir ; elle aura la gloire du Liban, la beauté

du Carmel et de Saron... Dites aux pusillanimes : courage, ne craignez point, voici votre Dieu, il apporte la vengeance et les représailles. Dieu lui-même viendra et il vous sauvera. » (*Is.*, XXXV, 1, 2, 4.)

A ce confiant appel, Israël joint l'aveu de sa détresse, il implore la pitié, il demande le secours :

« Ayez pitié de nous ô Dieu Souverain ; regardez-nous favorablement, faites luire sur nous la lumière de vos miséricordes... Renouvelez vos prodiges, faites de nouveaux miracles... Ayez pitié de votre peuple qui porte votre nom, et d'Israël que vous avez traité comme votre premier-né. Ayez pitié de la ville que vous avez sanctifiée, Jérusalem, la cité de votre repos... Accomplissez les oracles que les anciens prophètes ont prononcés en votre nom. Récompensez ceux qui vous attendent, afin que le témoignage de vos prophètes apparaisse dans toute sa vérité, exaucez la prière de vos serviteurs. » (*Eccli.*, XXXVI, 1, 6, 14, 15, 17, 18.)

Le cri de détresse, le long *Miserere* qui traverse tout l'Ancien Testament, même lorsqu'il s'élève et monte vers Iahvé pour exprimer des douleurs individuelles ou nationales, s'élargit souvent et finit par devenir messianique. « Seigneur ayez pitié de nous, car nous vous avons attendu », implorent les Juifs menacés par les armées de Sennachérib. Et pendant qu'Isaïe chante la toute-puissance de Iahvé qui disperse les nations, le regard du prophète entrevoit un triomphe plus éclatant : « Le Seigneur a été exalté, car il réside en haut, il a rempli Sion d'équité et de justice. La foi règnera dans votre temps ; la sagesse et la science seront les richesses du salut ; la crainte du Seigneur en sera le trésor » (*Is.*, XXXIII, 2, 5, 6).

C'est dans les pages consacrées par Isaïe à l'Emmanuel, au futur libérateur d'Israël que nous pouvons lire toute la joie reconnaissante du peuple juif pour celui qui doit venir, qui rétablira la première et solennelle alliance (*Is.*, VII, 1 ; XII, 6).

Deux cantiques superbes terminent ce livre de l'Emmanuel,

et résument dans un élan lyrique de toute beauté les sentiments et l'amour du peuple élu pour le Rédempteur (XII) :

« Un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné. Il portera sur son épaule la marque de sa puissance, et il sera appelé Admirable, Conseiller, Dieu, Fort, Père du siècle futur, Prince de la paix. Son empire s'étendra sur toute la terre, et la paix sera éternelle. Il s'assiéra sur le trône de David, il régnera sur son royaume pour l'affermir, et le fortifier dans le droit et la justice. Dès maintenant et pour jamais l'amour jaloux du Dieu des armées fera cela. » (IX, 6-7.)

« Et tu diras en ce jour :

« Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous vous êtes irrité contre moi ; votre fureur s'est apaisée et vous m'avez consolé. Voici que mon Dieu est mon Sauveur ; j'agirai avec confiance et je ne craindrai point ; car le Seigneur est ma force et ma gloire, et il est devenu mon salut : Vous puiserez de l'eau avec joie aux fontaines du Sauveur. » Les fontaines du Sauveur, ses blessures sacrés, les Pères de l'Église, les Docteurs du Moyen Age, y viendront puiser la foi, l'espérance et la charité. Avec quel bonheur ils rediront les paroles d'Isaïe ! Le Rédempteur lui-même au cours des siècles, par la voix, par le geste, invitera ses privilégiés à venir boire la vie et l'amour qui s'écoulent de son côté ouvert, qui jaillissent de son Cœur blessé. Quand les élus des grâces divines voudront raconter leurs célestes ravissements, ce sont encore les mots divins : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris*, qui d'eux-mêmes tomberont de leurs lèvres et de leurs plumes. Leurs lumières éclaireront les obscurités d'hier, et leurs transports donneront aux accents de la reconnaissance d'autrefois sa plénitude de sens. Ils éclataient déjà pourtant si puissants et si magnifiques, les versets sacrés :

« Et tu diras en ce jour :

« Louez le Seigneur et invoquez son nom, faites connaître aux nations ses merveilles ; souvenez-vous de la grandeur de son nom. Chantez le Seigneur, il a fait des choses superbes, annoncez-

les à toute la terre. Maison de Sion, tressaille de joie, et bénis Dieu. Il est grand, au milieu de toi, le saint d'Israël ! » (*Is.*, XII, 5, 6).

Le Psalmiste est aussi éloquent qu'Isaïe : n'est-ce pas chez l'un et l'autre, le même Esprit qui prophétise, le même voyant éternel qui contemple et décrit ! Nous comprenons la joie et l'orgueil des Juifs qui chantaient ces cantiques, filiale expression de leur tendresse pour le Messie qui doit venir, pour Iahvé qui doit l'envoyer :

« O Dieu donnez au roi votre sagesse, et au fils du roi votre justice[1], pour qu'il juge votre peuple avec justice, et vos pauvres selon l'équité. Que les montagnes donnent la paix au peuple, et les collines la justice. Il jugera les pauvres du peuple, et sauvera les fils des pauvres, et il humiliera les calomniateurs. Et il durera autant que le soleil et la lune, de génération en génération. Il descendra comme la pluie sur une toison, et comme les eaux qui tombent goutte à goutte sur la terre... Que son nom soit béni dans tous les siècles, son nom durera autant que le soleil. Et toutes les tribus de la terre seront bénies en lui, toutes les nations le glorifieront. Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël qui opère seul des merveilles... » (*Ps.*, LXXI, 1-7 ; 17, 18.)

Ces acclamations solennelles de son peuple bien-aimé réjouissent le cœur de Iahvé ; il aime l'action de grâces. Il est des paroles silencieuses et humbles qui redoublent sa joie, parce qu'elles disent mieux la reconnaissance et l'amour. Les âmes choisies, les Sulamites de l'ancienne Loi ont senti brûler leurs âmes des audacieux désirs de l'Épouse du Cantique des Cantiques !

« Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ; ton amour est plus enivrant que le vin... (I, 1.) Mon Bien-Aimé est blanc et vermeil, il est choisi entre mille... (V, 10.) Je suis à mon Bien-Aimé et mon Bien-Aimé est à moi, il se nourrit au milieu des lis... (VI, 2.) Je suis à mon Bien-Aimé et son cœur est à moi. Viens, mon Bien-Aimé,

1. Le roi et le fils du roi, c'est tout un : le Messie est roi puisqu'il est Dieu ; il est le fils du roi puisqu'il est homme.

sortons dans les champs, arrêtons-nous dans les villages. Dès le matin levons-nous ; allons dans les vignes. Voyons si la vigne a fleuri, si les fleurs donnent des fruits, si les grenadiers sont en fleurs ; c'est là que je te donnerai mon amour. » (VII, 10-13.)

Origène ne trouvait pas de pareils accents déplacés sur les lèvres de la Synagogue : « Pendant combien de temps mon Époux m'enverra-t-il des baisers par Moïse, des baisers par les Prophètes ? C'est le baiser de sa propre bouche que je désire, qu'il vienne lui-même, qu'il descende lui-même[1] ! » Si la Synagogue souvent infidèle a le droit de parler ainsi, quelle flamme de désirs consumait donc les cœurs des Patriarches, des Prophètes, des Justes ! Si l'Esprit-Saint n'a pas toujours voulu nous le dire, est-il tout à fait impossible de le deviner ? Le *Nunc dimittis* de Siméon a bien son éloquence. Le saint vieillard a tenu dans ses bras, serré sur sa poitrine le Sauveur désiré, la gloire d'Israël, la lumière du monde ; il a pu dire sa tendresse à l'Amour incarné qu'il contemplait de ses yeux ravis ; combien d'autres avaient désiré, aimé comme lui, plus que lui peut-être !

Quand bien même d'ailleurs, toutes les voix et tous les cœurs, pendant les longs siècles de l'attente, seraient demeurés silencieux, quand le souhait de la Sulamite n'aurait été redit par personne avant la plénitude des temps, un seul cri d'une seule âme aurait suffi pour combler de joie et ravir le cœur de l'Époux divin. Nous connaissons la vraie Sulamite, nous pouvons la nommer par son nom, c'est la Vierge qui doit enfanter, la Mère de l'Emmanuel, l'Immaculée, l'Unique, la Bien-aimée, l'Épouse, Marie.

« Elle est l'épouse : car si ce titre convient à chacune des âmes justes, il convient surtout à la plus sainte de toutes les âmes. Elle est l'épouse : car si ce nom est donné à l'Église et à l'assemblée des saints, celle-là y a droit la première, qui est la reine et le type idéal

1. FILLON, *Cantique*. dans *la Sainte Bible commentée*, t. IV, p. 599.

de l'Église de la terre et du ciel. Elle est l'épouse enfin, à un titre propre à elle seule et incommunicable : car, avant de se donner à l'humanité et à l'Église, Dieu, en s'incarnant dans son sein, s'est donné singulièrement à elle, dans le mystère d'une ineffable union[1]. »

Parce qu'elle est « unique », parce qu'elle est « parfaite », parce qu'elle est « bien-aimée », elle a mieux que toute autre, dès le premier moment de sa conception immaculée, compris l'insondable amour de Dieu pour ses créatures, et le plus insondable amour de Dieu pour elle. Dès ce premier instant aussi, la vie surnaturelle déjà développée, déjà agissante, s'est épanouie, au souffle de l'Esprit, dans le jardin fermé de son âme, en fruits et en fleurs de vertus, tout embaumée des parfums de la grâce. Que dira le cantique de louanges, les ineffables transports d'amour, de Marie à Jésus ! Les paroles de la Sulamite, dans son cœur et sur ses lèvres, brûlent comme la flamme de la charité qui ne dit jamais : c'est assez. « Ego dilecto meo et dilectus mihi qui pascitur inter lilia » (II, 16) ; Marie seule a donné à ces mots leur plénitude de sens, seule elle a répondu mieux que toutes les créatures à l'amour de Jésus, seule elle a pénétré les mystères de son Intérieur, seule elle a compris les merveilles d'amour de son Sacré-Cœur.

Faut-il dès lors écrire, dans joie de notre âme, que Marie, a été la première des créatures à concevoir et à vivre la dévotion au Sacré-Cœur ? Pourquoi pas ? dès le premier instant de sa conception glorieuse, instruite, au témoignage des meilleurs théologiens, des mystères du Verbe qui devait s'incarner, elle a compris, dans une grâce de lumière infuse tout exceptionnelle et toute miraculeuse, le sens des prophéties de l'ancienne loi. « Beaucoup enseignent, et il est probable que ce mode merveilleux d'opérations intellectuelles, ne lui fut jamais retiré[1]. » Est-il dès lors invraisemblable que la Mère des hommes, la

1. *La sainte Vierge*, René-Marie DE LA BROISE, 6e édit., p. 17.
1. P. DE LA BROISE, *La Sainte Vierge*, p. 62.

Médiatrice, après et avec son divin Fils, entre les hommes et Dieu, celle dont les mains maternelles répandent sur nous les grâces de l'infinie charité, connût, dès la première heure de sa vie, les grandes dévotions, par où s'écoule l'intarissable et divine miséricorde, et tout d'abord l'admirable dévotion au Sacré-Cœur? Celle qui devait donner le plus pur de son sang pour former le cœur de chair où battit toute la vie de Jésus, a dû comprendre le Sacré-Cœur et dignement adorer l'amour de son divin Fils pour elle et pour les hommes, amour dont elle percevait le rythme harmonieux avec les pulsations du cœur de son enfant. Quelle bonne raison pourrions-nous avoir de douter ?

Le cœur de chair du Rédempteur est-il désigné dans certains textes des Psaumes et du Cantique ? *Accedet homo ad cor altum* (*Ps.* LXIII, 8) ; ce cœur élevé, n'est-ce pas le plus élevé, le plus grand des cœurs, celui de Jésus ? Non, répond saint Athanase, et avec lui les meilleurs interprètes ; les mots du Psalmiste signifient : l'homme entrera dans le plus profond de son cœur, et il exaltera Dieu par des hymnes magnifiques ; d'autres traduisent : l'homme étudiera les desseins cachés de Dieu[1].

Au Psaume XXI, c'est bien le Rédempteur qui s'écrie : *Factum est cor meum tanquam cera liquescens in medio ventris mei* (15). Ce cœur qui fond comme la cire, n'est-ce pas dès lors, le Cœur de chair de Jésus ? La cire est matérielle, on la voit, on la touche ; l'auteur sacré ne fait-il pas allusion au cœur de chair qui semble se fondre sous la douleur, comme la cire sous la flamme, dans la poitrine de l'auguste Victime ? » Le Rédempteur donne le nom de cœur à sa volonté[2] », répond Cassiodore, et saint Augustin propose cette explication : « Mon cœur s'est fondu comme la cire, c'est-à-dire, ma sagesse qui est consignée dans les

1. *Expositio in Ps.* LXIII, 8. *P. G.* XXVII, 282.
2. P. L. LXX, 158.

saints Livres était comme figée, cachée, et n'était point comprise ; mais, rendue comme liquifiée par le feu de la Passion, elle s'est manifestée et a été conservée dans mon Église[1]. » On peut discuter la paraphrase du grand évêque ; aucun interprète n'a pensé au cœur de chair, le fait est indiscutable.

Il en est de même pour les versets bien connus du Cantique : « *Vulnerasti cor meum* » VI, 9 ; « *Pone me ut signaculum super cor tuum* », VIII, 6. Le cœur, c'est l'amour, le cœur, ce sont les pensées, le cœur c'est même, pour Théodoret, la vertu contemplative[2].

Un passage de Zacharie semble plus précis ; il l'est en réalité : « *Aspicient ad me, quem confixerunt* », XII, 10. Ils jetteront les yeux sur moi qu'ils ont percé. C'est un interprète divin, le Saint-Esprit qui va nous donner le vrai sens. « Arrivés à Jésus, dit saint Jean, [les soldats] voyant qu'il était déjà mort, ne lui rompirent point les jambes, mais l'un des soldats lui ouvrit le côté avec sa lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau... Ces choses ont été faites pour que l'Écriture s'accomplit... Ils regarderont Celui qu'ils ont percé » (*Joan.*, XIX, 33-37). C'est bien Jésus dont parle Zacharie, c'est bien le côté du Rédempteur que le prophète ouvre aux yeux de ses lecteurs. L'a-t-il compris ? Ses lecteurs ont-ils pénétré toute la pensée divine ? Même si nous l'admettons, il faudra dire que le côté n'est pas le cœur.

Nous lirons dans les écrits des ascètes et des mystiques ces mêmes textes de l'Ancien Testament, nous verrons comment ils les interprètent et les appliquent à la dévotion au Cœur de Jésus ; mais de curieuses analogies, d'intéressants commentaires ne peuvent leur donner un sens littéral qu'ils n'ont pas. Lors des débats de 1697, le postulateur du procès, Frigidiano Castagnori, en cita quelques-uns ; il n'osa pourtant les donner comme entiè-

1. *Enarrat. in Ps.* XXI, *P. L.* XXXVI, 169.
2. *P. G. In cantic.*, LXXXI, 139, 203.

rement favorables à sa cause, il conclut simplement : *hanc ipsam devotionem sacrae litterae insinuant*[1] : les saintes lettres insinuent cette dévotion. Sage parole que nous faisons nôtre. L'Ancien Testament laisse pressentir notre grande dévotion ; le Nouveau Testament va-t-il la révéler ?

---

1. Nilles : *De rationibus festorum sacratissimi Cordis Jesu et purissimi Cordis Mariæ*, Œniponte, 1873, t. I, p. 302.

CHAPITRE II

LE SACRÉ-CŒUR

Et Verbum caro factum est. — Le cœur de chair *primum movens.* — Le Cœur de chair de Jésus : Jésus tout cœur. — *Que faisait son Cœur ? Il aimait.* — Le Cœur de Jésus à Nazareth ; pendant la vie publique.

Amour de Jésus pour les hommes : miséricordieux, fort comme la mort. La dévotion au Cœur de Jésus et la Passion. Amour aux infinies délicatesses, amour qui divinise : *Sint unum sicut et nos unum sumus,* l'Eucharistie gage et moyen de cette union, dernière forme de cet amour.

Amour de Jésus pour son Père : *Qui habet mandata mea et servat ea ille est qui diligit me* ; amour obéissant, confiant, d'une tendresse respectueuse, d'une filiale fierté : fierté de la perfection et de la gloire du Père, fierté de se voir aimé, glorifié par Lui.

Le Cœur de chair de Jésus dans le Nouveau Testament : Bethléem, Nazareth, saint Jean à la Cène. La lance de Longin. L'embaumement du corps sacré. *Affer manum tuam et mitte in latus meum.*

« Lorsque vint la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils né de la femme, soumis à la loi, afin de racheter ceux qui vivaient sous la loi, pour que nous devenions ses enfants » (*Galat.*, IV, 5, 6). Rien de plus beau, rien de plus simple que le récit de saint Luc : « Au sixième mois, depuis la conception de Jean-Baptiste, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth, à une vierge fiancée à un homme dont le nom était Joseph, le nom de la vierge était Marie. L'ange — il avait sans doute pris une forme humaine — entra chez elle et dit : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. Entendant ces paroles, la vierge se troubla, elle cherchait ce que pouvait bien signifier ce salut. L'ange

lui dit : Ne craignez pas Marie — après l'avoir nommée pleine de grâce, il lui donne son vrai nom, il sait si bien qui elle est — vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que vous concevrez dans votre sein et enfanterez un fils, et vous le nommerez Jésus. Il sera grand, il s'appellera le Fils du Très-Haut, et le Seigneur lui donnera le trône de David, il règnera pour les siècles sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin » (*Luc*, I, 26-33).

Gabriel, par ce message divin, ne découvre pas à la vierge d'Israël toute la théologie de l'Incarnation. Dans les révélations qu'il daigne faire à des âmes privilégiées, Dieu se contente d'ordinaire de présenter quelques lumineuses et profondes affirmations, que la réflexion et la foi développeront. Les grâces déjà reçues ont instruit Marie sur le sens des prophéties et sur son ineffable destinée. La parole de l'ange est dès lors suffisamment claire : un fils lui est donné, le Fils même de Dieu, elle va devenir la mère du Messie : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole » (*Luc.*, I, 38). Elle accepte. Son âme est soudain ravie à la plus haute vision de Dieu, peut-être même, certains théologiens l'admettent, à la vision de l'essence divine ; les trois augustes personnes de la Très Sainte Trinité opèrent en elles leur chef-d'œuvre : l'Incarnation du Verbe. Du très pur sang de la Vierge, l'Esprit-Saint forme le corps ; une âme est créée qui le vivifie ; cette âme, ce corps humains sont unis à la personne du Fils de Dieu : *Et Verbum caro factum est* (*Joan.*, I, 14). Le Verbe s'est fait chair, une vierge est mère de Dieu.

Aristote estime que l'organe humain qui vit le premier et meurt le dernier, c'est le cœur, *primum movens*, *ultimum moriens*[1]. La plupart des physiologistes admettent cette opinion ; plusieurs font des réserves. Le corps de Jésus-Christ fut soumis aux lois de la nature humaine : « Puis donc que les frères du Christ *(pueri)* ont en partage la chair et le sang (d'une même nature

1. Riche : *Les merveilles du cœur*, Plon, 1877, p. 258.

humaine), il a voulu y participer lui-même » (*Heb.*, II, 14). La belle christologie de l'épitre aux Philippiens ne diffère pas de celle de l'épitre aux Hébreux : « Ayez en vous les sentiments qui étaient dans le Christ Jésus. Existant dans la forme de Dieu, il ne regarda pas comme une proie l'égalité avec Dieu, mais il se dépouilla lui-même (en) prenant la forme de l'esclave, et devenant semblable aux hommes[1] » (*Philip.*, II, 5-7). C'est donc par un battement de son Cœur de chair « primum movens », que le Verbe Incarné manifeste la vie humaine qu'il vient d'associer à sa vie divine. Dans ce premier battement, rythmé, ému par le premier sentiment de l'âme, le Cœur de Jésus, pour la première fois est le symbole de son amour et pour la première fois aussi, nous trouvons dans son entière et vivante réalité, l'objet complet de notre dévotion ; jusqu'alors il n'avait été qu'entrevu ou prédit.

Étudier le Cœur divin tel qu'il s'est révélé aux jours de sa vie mortelle, à Bethléem, à Nazareth, à Jérusalem, à Béthanie et au Golgotha, ce n'est pas nous éloigner de notre sujet, c'est le pénétrer à l'intime. Connaître « ce Cœur qui a tant aimé les hommes », c'est exposer les raisons magnifiques qui justifient notre amour et notre enthousiasme reconnaissants. Quoi, en outre, de meilleur et de plus doux à des âmes de foi, que de s'incliner avec une respectueuse reconnaissance, pour écouter dans les battements qui soulèvent la poitrine d'un Dieu, la voix du sang qui dit l'amour !

« Vous n'avez point voulu des sacrifices ni des offrandes, et vous m'avez formé un corps. Alors j'ai dit : Me voici, je viens comme il est écrit de moi dans le livre, pour faire, ô mon Dieu, votre volonté[1]. » Tel est, au témoignage de l'auteur de l'épitre aux Hébreux, le premier sentiment qui soulève le cœur de Jésus. L'écrivain sacré fait allusion au passage célèbre du Psaume XXXIX, 7, 8 : « *Sacrificium et oblationem noluisti... tunc*

1. Cf. F. Prat, *S. J. La théologie de saint Paul*, 4e édit., p. 449.

dixi : Ecce venio. In capite libri scriptum est de me, ut faciam voluntatem tuam[1]. » C'est un sentiment filial de soumission à la volonté du Père céleste : « *ut faciam voluntatem tuam* », qui, le premier remplit l'âme du Rédempteur. Les sacrifices de l'ancienne loi n'ont pas été agréés, ils étaient pourtant et variés et nombreux ; une seule hostie, une seule oblation va les remplacer, et suppléer à leur insuffisance : l'oblation du corps de Jésus-Christ faite une fois pour toutes.

L'acceptation de Nazareth, acte d'amour et d'obéissance aux ordres du Père, est aussi, dans l'âme et le cœur du Rédempteur, l'affirmation de son amour pour les hommes : « *Dilexit me et tradidit semetipsum.* » Il n'y a pas là deux sentiments distincts, mais deux manières également justes de considérer un même sentiment. Le Verbe s'incarne pour obéir à son Père, le Verbe s'incarne par amour pour les hommes. La première goutte de sang qui passe, avec la première étincelle de vie, dans le Cœur sacré, y fait passer et vivre l'amour de Dieu et l'amour des hommes : le fragile et si imparfait organe est le symbole du plus parfait amour. Est-il défendu de penser qu'au moment où, pour la première fois, dans le sein de Marie, les anges adoraient le Sacré-Cœur de Jésus, un sublime hommage d'adoration, de reconnaissance et d'amour lui fut rendu par sa mère bienheureuse ! Dans quelques jours Marie, traversant les montagnes de Galilée, rendra visite à Élisabeth. A peine les deux mères sont-elles en présence, et déjà les deux fils se connaissent. Jean tressaille, sanctifié à son sixième mois, par Celui qui l'a choisi pour Précurseur. Jésus n'a pas eu besoin de paraître, ni de toucher pour manifester sa présence et son amour, pour faire naître la joie et la reconnaissance. Qui dès lors, pourra exprimer ou concevoir les pensées et les sentiments de Marie au premier contact de son divin Fils, alors qu'une goutte de son sang le plus pur vient de former le divin Cœur de chair, qui vit de la vie du

1. *Heb.*, x, 5-7

sien, et bat de ses pulsations. Alors, pouvons-nous dire, le corps de Jésus est tout cœur, et son âme tout amour. Rien évidemment ne nous permet d'affirmer que le premier acte d'adoration et d'amour de Marie pour son divin Fils fut un acte de dévotion envers le Sacré-Cœur, mais n'est-il pas intéressant de constater que le premier hommage au Verbe Incarné lui a été rendu, alors que sa chair n'était qu'un cœur et que son âme n'était qu'amour. Sous la poussée de la vie, le cœur grandira ; avec lui, par lui le corps se développera et deviendra un corps humain parfait ; l'amour ne saurait augmenter, il est parfait dès le premier instant, mais peu à peu ses manifestations deviendront plus touchantes et plus lumineuses.

On a dit que le corps de l'homme est un monde en abrégé, un microcosme ; le cœur est le soleil de ce petit univers. Les Anciens qui regardaient le soleil comme le cœur du monde, appelaient le cœur, le soleil de l'homme. « L'image est hardie, écrit M. Riche, mais elle ne manque pas de vérité : oui, le cœur rayonne comme un soleil dans l'organisme humain, et c'est la chaleur et la vie que propagent ses rayons[1]. » Quand nous étudierons le symbolisme de ce *roi* et de cet *empereur* de l'organisme humain, nous admirerons quelques-unes des merveilles qu'y découvrent les physiologistes; il suffit de rappeler ici que le Cœur de chair de Jésus est le plus beau et le plus parfait des cœurs humains. C'est l'amour dont il est le symbole, l'amour qui le fait battre, que d'abord nous voulons connaître. Il Beato Angelico peignait à genoux les belles têtes de Christ qui font penser au ciel ; quel génie, quelle foi, quel amour oseraient rêver de comprendre et d'exprimer une tendresse divine, une tendresse infinie ! Par bonheur ceux qui ont été les témoins de la vie de Jésus, nous ont raconté plusieurs des prodiges qu'ils avaient vus, entendus et touchés de leurs mains ; l'infaillible vérité les a garantis de l'erreur, il est sûr et doux de les écouter et de les croire. Quelle

1. Riche : *Les merveilles du cœur*, Plon, 1877, p. 228. *Ut solem cor mundi, ita cor eleganter veteres homines solem vocarunt. Anthropograph.* lib. III, c. xii.

pitié pourtant de ne pouvoir embrasser d'un seul coup-d'œil l'idéal céleste, de considérer les traits les uns après les autres et d'en briser ainsi la divine harmonie !

« *Dilexit me* » ; l'amour est ce qu'il y a de plus intime en Jésus ; c'est l'âme de son âme ; toutes les pensées, tous les sentiments viennent s'y réchauffer. « C'est ce que saint Augustin avait dit ; ce qu'ont répété saint Thomas, Bossuet, tous les disciples des maîtres. Ce qui n'est pas amour, en Jésus, est sous l'influence de l'amour. Pourquoi ses douleurs ? Il a aimé. Que sont ses miracles ? Des effets d'amour et de bonté[1]. » Un long cantique du XVIII^e^ siècle « à l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus », raconte, en près de quatre-vingts couplets, la vie de Notre-Seigneur. Ce n'est pas un chef-d'œuvre ; mais le dernier vers de chaque couplet ramène comme refrain une belle et profonde idée :

Que faisait son Cœur ? Il aimait.

Le Verbe du sein de son Père,
De cet océan de bonheur,
Vient, touché de notre misère,
Revêtir un corps de douleur.
Caché dans le sein de Marie,
Comprendrons-nous ce qu'il souffrait !
Dans cet état qui l'humilie,
Que faisait son Cœur ? Il aimait.

Bientôt mon Jésus va paraître.
Ah ! quel bonheur, homme mortel,
Sous un tel Roi, sous un tel Maître,
Tu cesses d'être criminel.
Jésus naissant dans une étable,
Nu, délaissé, transi de froid,
En faveur de l'homme coupable,
Que faisait son Cœur ? Il aimait[2].

1. J. V. Bainvel : *La dévotion au Sacré-Cœur*, 4^e^ édit., p. 125.

2. *Le parfait adorateur du Sacré-Cœur de Jésus*, par Gabriel-Fr. Nicollet, très humble Adorateur du Sacré-Cœur de Jésus. Paris, Gabriel Valleyre, MDCCLXI, p. 470.

Gabriel-François Nicollet a raison. Ses couplets qui se chantent sur l'air : « A l'ombre de ce vert Bocage », médités aux jours où l'Église célèbre les divers mystères de Jésus « apprendront bien mieux à connaître les trésors infinis qui sont cachés dans ce Cœur sacré ». L'amour y éclate partout, il prend toutes les formes, il s'enveloppe de toutes les tendresses.

Amour d'enfant sur les genoux de Marie : la langue hésitante ne trouve pas encore les mots qui pourraient l'exprimer, il se traduit par des regards et des caresses délicieuses dans leur naïveté éloquente. Unis et comme fondus l'un dans l'autre, le Cœur de Marie et le Cœur de Jésus se comprennent et se pénètrent. Leur double et unique tendresse embaume l'âme de Joseph qui voit tout et jouit de tout comme époux et comme père ; troisième personne de cette humaine trinité de la terre, le plus éclatant reflet, la plus pure image de la divine Trinité du ciel. Le premier dessin du Sacré-Cœur fait par une novice de sainte Marguerite-Marie et vénéré à Paray, le 20 juillet 1685, portait en gros caractères le mot CHARITAS ; au-dessus, en grandes capitales, on lisait les trois noms bénis : JÉSUS, MARIA, JOSEPH. La sainte visitandine ne séparait pas dans son hommage, ceux que la volonté divine avait unis par la même charité. On lisait au bas de l'humble image ces deux mots : JOACHIM et ANNA. Plus d'une fois sans doute, la voix de Marie murmura doucement à l'oreille de son Fils les noms si chers à tous les deux. Celui qui voulut se « troubler » devant le tombeau de Lazare, et « qui aima les siens jusqu'à la fin », laissait alors l'amour de son âme battre plus vivement dans son cœur de chair, au souvenir de ceux qui étaient plus particulièrement siens. Elle est très éloquente, dans sa simplicité, la petite image de Paray-le-Monial ; c'est l'abrégé des premières manifestations de l'amour du Sacré-Cœur, l'amour de la famille.

Dès Nazareth, Jésus enfant, Jésus Rédempteur, révèle l'effrayante austérité de sa tendresse : « *Dilexit me et tradidit semelipsum pro me* » (*Gal.*, II, 20). Le véritable amour est un amour

sanglant ; celui-là seul aime, qui consent à donner sa vie pour ses amis (*Joan.*, XV, 13). Marie le sait depuis l'Annonciation, peut-être depuis sa Conception Immaculée, Joseph l'a compris aux jours de Bethléem, sans doute aussi parmi les angoisses du temps des fiançailles, mais la leçon est trop importante pour que le Cœur de Jésus n'insiste pas. Ni Marie, ni Joseph n'ont besoin de cette cruelle insistance, elle nous est nécessaire. Siméon, conduit au Temple par le Saint-Esprit, tient l'enfant dans ses bras que fait trembler la joie de son âme ; il vient d'achever son *Nunc dimittis*, Marie et Joseph admirent sa foi et son esprit prophétique. Le vieillard s'arrête un instant : il bénit le père et la mère, et s'adressant à celle-ci : « Cet enfant est venu pour la ruine et le salut de nombreux israélites ; il sera une pierre d'achoppement, et votre âme sera transpercée par un glaive de douleur » (*Luc.*, II, 34, 35). Il parle, au futur il devrait parler au passé. Depuis le message de Gabriel, Marie n'ignore rien, le glaive est entré dans son cœur, il n'en sortira pas. Peut-être ne l'aurait-elle pas révélé, peut-être ne l'aurions-nous pas deviné. Siméon nous l'a dit ; nous ne pourrons plus l'oublier. L'amour de Jésus est sanglant parce qu'il est fort.

Joseph est mort dans le baiser du Seigneur : la vie publique commence. Jésus répand sur les hommes, sur nous tous, la tendresse de son âme jusqu'alors concentrée sur les siens. Mêlés aux multitudes qui l'acclament, suivons le Sacré-Cœur. Les malades, les lépreux, les aveugles, les paralytiques, les mourants sont guéris, les morts de quatre jours ressuscitent, les démons s'enfuient, les péchés sont remis, une parole, un regard change les âmes : « *Lazare, veni foras* » (*Joan.*, XI, 43) ; « *Remittuntur ei peccata multa quoniam dilexit multum* » (*Luc*, VII, 47). Allons admirer, l'amour du Rédempteur promis, agrandi et réalisé dans le Cœur de Jésus.

« *Misereor super turbam, quia ecce jam triduo sustinent me* » (*Marc.*, VIII, 2). Aux affamés qui ne l'ont pas quitté depuis trois

jours, miséricordieux il donne du pain[1]. L'homme ne vit pas seulement de pain : aux brebis sans pasteur, miséricordieux il distribue la parole de vérité qui nourrit les âmes : « *Misertus est super eos quia erant sicut oves non habentes pastorem, et coepit illos docere multa* » (*Marc*, VI, 34; *Matt.*, IX, 36). Miséricordieux il rend la santé aux malades : « *Misertus est eis et curavit languidos eorum* » (*Matt.*, XIV, 14) ; il ressuscite le fils de la veuve de Naïm : « *misericordia motus super eam dixit illi : Noli flere... Adolescens tibi dico : surge* » (*Luc*, VII, 13, 14) ; il rend la vue à deux aveugles (*Matt.*, IX, 13) ; il guérit les lépreux (*Matt.*, I, 41) ; il cède à l'ardente prière de la chananéenne : « *Miserere mei, Domine fili David, filia mea male a daemonio vexatur* » (*Matt.*, XV, 22). Toute puissante sur les corps, la divine pitié purifie et grandit magnifiquement les âmes. Jésus a pleuré sur Lazare, sur les ruines de Jérusalem et du Temple dont il ne restera pas pierre sur pierre. Tous les morts ne sont pas ensevelis au sépulcre de Béthanie, et bien des âmes qui devaient être les pierres vivantes de la Jérusalem céleste, seront hélas ! enfouies dans les murailles de l'infernale cité. Jésus aime et recherche les pécheurs, l'amour de son Cœur sacré purifie et ressuscite : « *Non veni vocare justos sed peccatores* » (*Matth.*, IX, 13 ; *Marc*, XII, 17 ; *Luc*, V, 32). Il n'attend pas les coupables, il les appelle, il les poursuit, il les ramène au bercail et les sauve. Bon pasteur il rapporte sur ses épaules la brebis qui s'est enfuie (*Matt.*, XVIII, 13, 14) ; il se fatigue pour rencontrer au puits de Jacob la Samaritaine coupable (*Joan.*, IV, 6) ; père divin du prodigue, dès qu'il aperçoit, très loin encore sur la route du repentir, son malheureux fils, il se précipite vers lui, l'entoure de ses bras et le baise miséricordieusement : « *Misericordia motus est, et accurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum* « (*Luc*, XV

1. LANCICIUS, *De conditionibus boni superioris*, III, n. 32, rapporte un fait délicieux : *Christus Dominus, ut scribit S. Clemens, solebat discipulorum suorum sub dio dormientium, circa matutinum crepusculum (quod in æstate solet frigidius esse) nudos pedes tegere, tantillum attracta superiore veste, qua se noctu tegebant.* Cf. FRANCIOSI : *Le Sacré-Cœur de Jésus*, col. 1.

20) ; il jette à Pierre qui l'a renié trois fois un regard de douleur et d'amour qui pardonne : « *et conversus Dominus respexit Petrum. Et egressus foras Petrus flevit amare* » (*Luc*, XXII, 61-62) ; Madeleine pécheresse brise son vase d'albâtre sur les pieds nus du Sauveur, elle essuie de ses cheveux le parfum répandu : la voilà purifiée, la voilà sanctifiée : « *fides tua te salvam fecit, vade in pace* » (*Luc*, VII, 59) ; un bandit dont la croix touche la sienne reconnaît ses crimes, et proclame l'innocence du martyr divin : « *Memento mei quum veneris in regnum tuum. — Amen dico ibi : Hodie mecum eris in paradiso* » (*Luc*, XXIII, 42, 43). Quelle réponse, et dans quel moment !

La pitié miséricordieuse du Cœur de Jésus est inépuisable. Les hommes se fatiguent de pardonner. Pas de limite à la divine clémence. Pierre estime que l'on peut pardonner sept fois : « *Usque septuagies septies* » (*Matt.*, XVIII, 22), répond Jésus, c'est-à-dire toujours. Il a essayé de justifier ses bourreaux : « *Pater dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* » (*Luc*, XXIII, 34). Vraiment son cœur n'exagère-t-il pas. Absoudre celui qui se repent, oui, sans doute ; toujours, oui encore. Mais quel repentir dans l'âme de ses bourreaux ? Pilate, Caïphe, Anne, Hérode, les Princes des Prêtres n'ignorent pas qu'ils mettent à mort un innocent, si, peut-être, ils ne sont pas certains de crucifier le Messie des Prophètes. Ils savent ce qu'ils font et ils le veulent. Les Juifs l'acclamaient voilà cinq jours, par des Hosannah répétés ; dans la multitude qui le renie chez Pilate, il y a sans doute des inconcients ; il y a aussi des lâches. Celui qui voit tout, ne peut l'ignorer ; pourquoi donc cette étrange parole : « *Non enim sciunt quid faciunt* ? » Le Sacré-Cœur ne veut pas voir les coupables ; sa pitié est sans limites il est l'éternel miséricordieux.

La dévotion au Cœur de Jésus sera proposée au XVII^e^ siècle à sainte Marguerite-Marie, comme un suprême effort de la tendresse divine qui veut « favoriser les hommes, en ces derniers temps, de telle rédemption amoureuse, pour les retirer de l'empire de Satan, lequel il prétendait ruiner pour nous mettre sous

la douce liberté de l'empire de son amour, lequel il voulait rétablir dans le cœur de tous ceux qui voudraient embrasser cette dévotion[1]. » Avant de parler ainsi à la vierge de Paray, Jésus a déjà dit à Gertrude qui, inclinée sur la poitrine divine, perçoit les deux battements admirables du Cœur sacré :

« Chacun de ces battements opère en trois manières le salut de l'homme, le premier battement opère le salut des pécheurs, le second, celui des justes. Par le premier battement, j'interpelle sans repos Dieu le Père, l'apaisant avec bénignité pour les pécheurs, et l'inclinant à la miséricorde ; en second lieu, j'interpelle tous mes saints, excusant près d'eux les pécheurs, avec une fraternelle fidélité, et je les invite à prier pour eux ; en troisième lieu, je parle au pécheur lui-même, l'appelant miséricordieusement à la pénitence, et avec un ineffable désir j'attends sa conversion[2]. »

Les hommes mesurent la force de l'amour aux sacrifices qu'il impose ; il s'affirme et triomphe dans le sang et la mort. « *Fortis est ut mors dilectio* » (*Cant.*, VIII, 6). Jésus-Christ, pour l'avoir pétrie de ses mains et l'avoir faite sienne dans l'Incarnation, connaît les exigences de la nature humaine ; il tient à satisfaire toutes celles qui sont légitimes ; il prouvera donc par ses souffrances et par sa mort, la valeur infinie de sa charité. S'il est nécessaire de multiplier les miracles pour qu'il puisse souffrir, il mettra au service de son amour sa toute-puissance. Verbe fait chair, il échappe du droit de sa naissance aux misères et aux infirmités ; Fils éternel du Père, il communique nécessairement à sa chair et à son âme son impassibilité et sa béatitude ; la nature humaine qu'il a prise dans le sein d'une Vierge immaculée, puisqu'elle est exempte de péché, doit être exempte de peine. Son cœur ne raisonne pas comme notre intelligence, son amour choisit la peine et la douleur, il veut nous

1. Lettre au P. Croiset, 3 nov. 1689 ; *Vie et Œuvres*, G. II, 568.
2. *Revelationes Gertrudianæ ac Mechtildianæ*, I, p. 222. *Legatus divinæ pietatis*, III, c. LI.

sauver par sa Passion et sa mort. Pour mieux affirmer sa tendresse, il se dérobe à ses glorieuses et divines prérogatives : « *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* » (*Galat.*, II, 20).

Il livre son corps au froid de la nuit, à la pauvreté de la paille, à la dureté de la crèche, aux misères et aux souffrances de l'exil, au labeur obscur et prolongé de Nazareth, aux fatigues des voyages, à la soif, à la faim, aux soufflets, aux crachats, aux coups, aux fouets de la flagellation, aux épines de la couronne, aux clous, aux marteaux, au fiel, au vinaigre de l'éponge, à la lance, aux bourreaux, à Caïphe, à Hérode, à Pilate, à Judas : « Un perfide veut le baiser, il donne les lèvres ; on le veut lier, il présente les mains, frapper à coups de bâton, il tend le dos ; on veut qu'il porte sa croix, il tend les épaules, on lui arrache le poil, c'est un agneau, dit l'Écriture, qui se laisse tondre[1]. » Il livre son âme aux tristesses, à la peur, à l'accablement de Gethsémani : « *Cœpit pavere et taedere, et ait illis : Tristis est anima mea usque ad morlem* » (*Marc*, XIII, 33, 34) ; à la sanglante agonie du jardin, au déshonneur des prétoires : « *Ave rex Judæorum* » (*Matt.*, XXVII, 28 ; *Marc*, XV, 18 ; *Joan.*, XIX, 3) ; « *Non hunc sed Barabbam ; erat autem Barrabbas latro* (*Joan.*, XVIII, 40). *Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo, et illusit indutum veste alba* » (*Luc.*, XXIII, 11) ; aux blasphèmes ironiques de ses bourreaux : « *Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere ; si rex Israel est, descendat nunc de cruce, et credimus ei* » (*Matth.*, XXVII, 42) ; aux railleries des Juifs sur le Golgotha : « *Si filius Dei es, descende de cruce* » (*Ibid.*, 40) ; aux effroyables angoisses de l'abandon divin : « *Eli, Eli, lama, Sabacthani... Deus meus, Deus meus ut quid dereliquisti me* ? » (*Matt.*, XXVII, 46). Enfin, il se livre à la mort, n'a-t-il pas dit que l'amour humain peut aller jusque là, mais pas plus loin ; « *tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis* » (*Ephes.*, V, 2).

Au début du IIIe siècle, saint Hippolyte de Porto, exprimait

1. *Œuvres oratoires de Bossuet*, édition critique et complète par l'abbé J. Lebarq. Desclées, 1891, t. III, p. 721.

dans une page admirable, les ineffables et incompréhensibles souffrances du Verbe de Dieu incarné :

« Le Christ qui est démontré Dieu, ne récuse pas ce qui est de la nature humaine. Il a faim et se fatigue ; las, il s'assied ; tremblant, il se désole ; il prie dans l'accablement de sa tristesse ; il dort sur un coussin, lui, dont la nature comme Dieu ignore le sommeil ; il demande l'éloignement de son calice, lui, qui était précisément venu en ce monde pour le boire ; il sue dans son angoisse une sueur de sang et est conforté par un ange, lui, qui fortifie ceux qui croient en lui et qui, par son exemple, nous a enseigné à mépriser la mort. Il est trahi par Judas, lui, qui savait bien qui Judas était ; insulté par Caïphe après avoir été tout d'abord honoré par lui comme Dieu ; méprisé par Hérode, lui qui jugera toute la terre ; flagellé par Pilate, lui, qui a pris sur lui les infirmités de notre nature ; tourné en dérision par les soldats, lui, devant qui se tiennent debout des milliers de mille et des myriades de myriades d'Anges ; cloué par les Juifs à une croix, lui qui a étendu les cieux comme une tente. Poussant un grand cri, il remet son esprit entre les mains de son Père, lui, qui est inséparable de son Père, et inclinant la tête, il expire, lui, qui a dit : « J'ai le pouvoir de donner ma vie et le pouvoir de la reprendre. » (*Joann.*, x, 18.)

La mort n'avait aucune puissance sur lui qui est la vie ; il le signifie encore, disant « Je donne ma vie moi-même » *(Ibid.)*. La lance ouvre le côté de celui qui distribue la vie à tous : on enveloppe d'un linceul et on dépose dans un tombeau celui qui ressuscite les morts, et le Père ressuscite le troisième jour celui qui est la résurrection et la vie.

« Toutes ces choses, le Seigneur les a accomplies pour nous, lui qui pour nous s'est fait comme nous. « Car il a véritablement porté tous nos maux et s'est chargé de toutes nos douleurs », c'est pour nous qu'il pâtit, comme le dit le prophète Isaïe[1]. »

Saint Pierre (I *Petr.*, II, 24) rappelle et fait sienne la parole d'Isaïe ; saint Jean dit excellemment : « *In hoc apparuit*

1. *Contra Hæres. Nœti*, n. 18. P. G. X, 828-829. La traduction est de dom G. Démaret, moine de Solesme. Cf. *Regnabit*, décembre, 1921, p. 24-25.

caritas Dei in nobis, quoniam Filium suum unigenitum misit in mundum, ut vivamus per eum » (*I Joan.*, IV, 9).

Au Moyen Age, la dévotion au Cœur de Jésus naîtra du souvenir de sa Passion et de sa mort, dernier effort de son amour. « *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* » (*Is.*, XII, 13). Penchés sur leur crucifix, les ascètes et les mystiques verront du côté divin couler, avec le sang et l'eau, les sacrements et la grâce ; la blessure ouverte par Longin deviendra l'asile très sûr des âmes craintives et souffrantes, la douce et bien-aimée retraite des âmes contemplatives. Celles qui entreront ne voudront plus sortir ; lentement, peu à peu, elles percevront les battements du Cœur transpercé du très bon et très aimant Jésus ; la blessure visible dévoilera la blessure invisible, le cœur de chair dira l'amour.

Quand, au XVII^e siècle, le Sauveur trés aimant dévoilera sa mission à l'élue de Paray, il unira très intimement la dévotion à son Sacré-Cœur au souvenir de la Passion. La Croix qui surmonte le cœur, « signifiait que, dès les premiers instants de son Incarnation, la croix y fut plantée, et il fut rempli, dès les premiers instants, de toutes les amertumes que lui devaient causer les humiliations, pauvreté, douleurs et mépris que la sacrée humanité devait souffrir pendant tout le cours de sa vie, et en sa sainte Passion[1]. »

L'Église ne sépare pas ce que Jésus a si intimement uni.

Au jour de la fête du Sacré-Cœur, dans l'invitatoire, elle nous invite à venir adorer le Christ qui a souffert pour nous : « *Christum pro nobis passum venite adoremus.* » On sait l'importance donnée par Benoît XIV, à l'invitatoire, il y trouve la pensée intime, l'âme de l'office[2]. Dans la troisième leçon, nous lisons que Clément XIII concède cette fête, afin que, sous le symbole du Cœur très saint, les chrétiens adorent, avec une plus grande

1. *Vie et Œuvres*, G. II, 567. Lettre au P. Croiset, 3 nov. 1689.
2. *In (invitatorio) præsertim proponitur intentio Ecclesiæ. De serv. Dei beatif. et beat. canon.*, l. IV, p. II, c. XXXI, n. 20.

dévotion, la charité du Christ souffrant et mourant pour le salut des hommes[1]. Les antiennes, les hymnes chantent les douleurs sacrées et l'amour du Rédempteur :

Vibrantis hastam militis
Peccata nostra dirigunt,
Ferrumque diræ cuspidis
Mortale crimen acuit.
.....
Te vulneratum caritas
Ictu patenti voluit
Amoris invisibilis
Ut veneremur vulnera.

Le Cœur de Jésus aime d'un amour miséricordieux, d'un amour fort comme la mort ; il aime d'un amour tendre, aux délicatesses infinies. Il est un art de donner qui double le bienfait ; celui-là pardonne deux fois qui embaume son pardon dans la douceur. A ceux qu'il purifie Jésus n'adresse aucun reproche, ou bien il enveloppe la réprimande dans une tendresse délicieuse. « *Pater... accurrens cecidit super collum ejus* » (*Luc.*, xv, 20). Le prodigue comprend, à la chaude étreinte paternelle, que le passé ne compte plus ; aucune allusion n'y sera faite. — « Femme où sont vos accusateurs ? Personne ne vous a condamnée ? — Personne Seigneur. — Je ne vous condamnerai pas non plus. Allez et ne péchez plus » (*Joan.*, viii, 10, 11). C'est tout ; la femme adultère s'éloigne justifiée. Pierre lit et connaît dans un long et doux regard du Maître qu'il a renié, l'ingratitude de sa triple faute ; le larron contrit sent renaître son âme sous l'absolution du Rédempteur mourant : « *Hodie mecum eris in Paradiso* » (*Luc.*, xxiii, 43) ; pas un mot de reproche pour les crimes de sa vie. Simon, avec son orgueil de pharisien, a jugé et condamné la pécheresse agenouillée aux pieds de son convive, Jésus fait l'éloge de Madeleine qui a bravé des sourires moqueurs pour affirmer

1. *Bréviaire*, Office du Sacré-Cœur.

son amour, et puis, sans une parole, sans un geste de blâme : « Vos péchés vous sont remis... votre foi vous a sauvée, allez en paix » (*Luc*, VII, 48, 50). Dans la suavité des mots, on respire encore la suavité de l'âme ; même vide, le vase garde l'odeur du parfum.

L'amour de Jésus n'hésite pourtant pas à blâmer : « *O stulti et tardi corde ad credendum* » (*Luc*, XXIV, 25) ; les deux découragés d'Emmaüs méritaient cette leçon. Elle est d'ailleurs adoucie par la bonté du divin voyageur ; il explique, à ses auditeurs ravis, les prophéties de l'Écriture, et brûle leurs cœurs à la flamme de sa parole : « *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loquerelur in via et aperiret nobis scripturas* » (*Ibid.*, 32). Même quand le zèle de la maison de son Père et l'honneur de sa mission terrestre ont tiré de son âme irritée le cri vengeur d'une juste et sainte colère : « *Vae vobis, scribae et pharisaei, hypocritae, quia similes estis sepulchris dealbatis...* » (*Matth.*, XXIII, 27)... « *Serpentes, genimina viperarum* » (*Ibid.*, 33) ; il s'apaise vite, les menaces s'adoucissent, et de son cœur bouleversé s'échappe un sanglot de pitié douloureuse : « Jérusalem, Jérusalem qui tues les prophètes et lapides ceux qu'on t'envoie ; combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous son aile, et tu ne l'as pas voulu » (*Ibid.*, 37). Ce calme dans la plus légitime indignation, cette tendresse dans la douleur de l'amour méconnu, ce ne sont plus des sentiments et des vertus de la terre : dans l'âme humaine, ils sont les fruits précieux des grâces de choix, dans l'âme de Jésus, ils sont des fruits divins.

L'amour du Cœur de Jésus qui s'affirme dans une mansuétude toujours prête à pardonner, se surpasse, pour ainsi parler, dans l'effort de sa tendresse le plus touchant et le plus glorieux : unir l'homme à Dieu et le diviniser. « *Manete in dilectione mea* » (*Joan.*, XV, 9). L'Océan sans limite de son éternelle félicité ne suffit-il donc plus au Fils du Père, au Verbe, seconde personne de la bienheureuse Trinité ? Il supplie ses disciples groupés autour de lui, à la dernière cène, de ne pas sortir de sa tendresse,

d'y rester, comme s'il avait besoin d'eux. Les ardents appels de son Cœur angoissé sont jetés non seulement aux Onze qui sont là et l'écoutent ; ils vibrent aux oreilles de tous les hommes, de chaque homme, aux nôtres : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous resterons avec lui » (*Joan.*, XVI, 23). C'est bien de nous dont il parle, il suffit de savoir lire et de comprendre. Dieu veut venir chez nous, il veut rester avec nous : « Quiconque fait ici-bas la volonté de mon Père qui est dans le ciel, celui-là est mon frère, et ma sœur et ma mère » (*Matth.*, XII, 50). Il a dit : « et ma mère » ; Marie était tout près, peut-être a-t-elle entendu. Seule, elle est la mère de Jésus. Le mot pour elle seule, reste pleinement vrai. Pourtant, Jésus l'affirme, il convient à tous ceux qui font la volonté du Père. Pour que nous soyons mieux en lui, son amour le porte à s'incarner de nouveau, pourrait-on dire, en chacun de nous ; à cacher la gloire de sa divine Personne, sous les pauvres apparences de notre humanité. En nous, il implore, il mendie, il souffre, malade et prisonnier : « *Amen dico vobis* ». — c'est la formule solennelle par laquelle il exige l'attention des auditeurs — « *Amen dico vobis : quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* » (*Matt.*, XXV, 40). C'est encore insuffisant. Dans le discours après la cène, son amour trouve les suprêmes paroles : « Je suis la vigne, vous êtes les branches ; celui qui me reste uni et auquel je suis uni, peut porter des fruits abondants » (*Joan.*, XV, 5). La sève de grâce surnaturelle qui vivifie notre âme, jaillit de sa divinité comme d'une source intarrissable ; nos vertus, fruits célestes, mûrissent à la chaleur de son amour pour nous et de notre amour pour lui ; ils sont la joie et la gloire du Père, sa joie et sa gloire aussi. Jésus reste dans l'amour du Père, par sa fidélité à lui obéir : nous resterons dans son amour en lui obéissant. Cette union, cette cohabitation dans l'amour et par l'amour, cette incompréhensible intimité se resserre et s'achève dans une magnifique unité plus incompréhensible encore. L'amour de Jésus s'étend

et se dilate, dans la sublime prière sacerdotale : « *Rogo... ut omnes sint unum sicut tu Pater in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint* » (*Joan.*, XVII, 21). La charité humaine a pour idéal la charité du Père pour le Fils et du Fils pour le Père, notre union avec le Père et le Fils, sans cesse resserrée, doit tendre vers l'unité qu'elle n'atteindra jamais. Car il s'agit bien de nous et non des seuls disciples groupés au Cénacle autour de Jésus : « *Non pro eis rogo tantum, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me* » (*Ibid.*, 20). Quel rêve, quelle réalité ! Mystère de grâce aujourd'hui, demain mystère de gloire ; aujourd'hui et demain mystère de l'amour du Cœur de Jésus, de la plus humaine et de la plus divine tendresse. L'amour du Père pour le Fils, le Fils lui-même est en chacun de nous : « *Ut dilectio qua dilexisti me in ipsis sit, et ego in ipsis* » (*Ibid.*, 26). Seul le Cœur de Jésus sait aimer.

Jésus prie ainsi, sur la route de Gethsémani, entre l'Eucharistie et la Croix ! Il vient d'inventer le sacrement d'amour, gage et moyen de cette union, la plus étonnante des merveilles, la plus incroyable manifestation de sa tendresse. La présence mutuelle est une douce nécessité de l'affection ; il veut rester au milieu de ceux qu'il aime. Ce n'est pas assez, il veut s'unir à ceux qu'il aime : « Prenez et mangez, ceci est mon corps : prenez et buvez, ceci est mon sang. » Dans l'Eucharistie comme dans l'Incarnation, mais d'une manière différente, il veut, poussé par la même divine charité, établir entre notre nature et la sienne, entre sa chair et la nôtre, la chair d'un Dieu et la chair de l'homme, une union réelle, physique que Lui seul pouvait concevoir parce que Lui seul sait aimer, que Lui seul pouvait réaliser, parce que Lui seul est Tout-Puissant.

« Par l'Eucharistie, le chrétien devient membre du Christ « concorporel et consanguin » avec lui, il n'y a pas seulement union morale par la grâce, la foi, la charité, mais une union proprement physique : le corps du Christ s'unit à notre corps, comme une semence d'immor-

talité, comme un ferment qui, mêlé à la masse, la fera lever tout entière[1]. »

Les hommes estiment l'amour aux sacrifices qu'il impose, au prix qu'il coûte. Si l'œil des disciples pouvait pénétrer le Cœur de Jésus, au moment où les lèvres divines prononcent la parole créatrice : « *Hoc est corpus meum* », et le voir écrasé sous le pressoir de sa douleur : « *Torcular calcavi solus et de gentibus non est vir mecum* » (*Is.*, LXIII, 3), ils comprendraient moins mal la tendresse qui le remplit. Verbe du Père, Lumière des lumières, le Rédempteur, à ce moment comme toujours, aperçoit les conséquences les plus lointaines de ses actes ; mortel et passible, il ressent dans le plus délicat des corps et la plus sensible des âmes, les douleurs d'aujourd'hui et celles de demain : une à une il compte les négations coupables, les railleries injurieuses, il souffre du scandale des faibles, des doutes, des hésitations. Un Dieu sous les apparences du pain ; c'est le plus déconcertant des mystères !

In cruce latebat sola deitas
At hic latet simul et humanitas.

Les abaissements de la crèche, les plaies du Golgotha, le tombeau, lui laissaient pourtant forme humaine ; à l'autel seule la foi le reconnaît. Jésus voit tout, il entend tout, pas un des outrages futurs ne lui échappe, et pourtant il n'hésite pas à dire : « *Hoc est corpus meum.* » Il sait le nombre des communions sacrilèges, et toutes les manifestations sataniques, il prévoit l'indifférence des foules, l'insouciance des fidèles, l'indélicatesse des âmes privilégiées ; combien peu, combien mal sa tendresse sera payée de retour : un simple cœur humain n'aurait pu supporter une aussi monstrueuse ingratitude ; le cœur humain de Jésus est le cœur d'un Dieu : « *Hoc est corpus meum* ». Partout, toujours, il veut rester au milieu de ceux qu'il aime, et partout, toujours

1. LEBRETON, *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique* : Eucharistie t. II, col. 157.

s'immoler pour eux. Plus de trois cent mille messes sont célébrées chaque jour ; il n'est pas une seconde qui tombe dans l'éternité, sans entendre y tomber avec elle les paroles de la consécration prononcées quatre ou cinq fois. Le Cœur de Jésus est allé vraiment jusqu'au bout de son amour pour nous : « *In finem dilexit.* »

« *Hoc est corpus meum* ! » Ces paroles de la cène, véritable testament, nous lèguent le Cœur de Jésus. Laisser son cœur à quelqu'un, c'est, chez les hommes, la plus délicate, la plus solennelle affirmation de sa tendresse. Ceux qui ont reçu le précieux héritage l'entourent de leurs hommages et de leur reconnaissance. Pauvre cœur, chère relique, froide, morte, si aimée pourtant : les années qui passent la dessèchent bien vite ; les parfums dont elle est embaumée ne parviennent pas toujours à lui garder sa forme naturelle, bientôt elle n'est plus qu'une poussière rougeâtre. Le Cœur que Jésus nous a légués dans l'Eucharistie reste toujours chaud dans son éternelle vie ; l'amour dont il est le symbole l'anime aujourd'hui comme autrefois. « J'ai choisi ce lieu et je l'ai sanctifié... pour que mes yeux, pour que mon cœur y reste tous les jours » (*II Paral.*, VII, 16). Qu'était la présence du Cœur de Jéhovah dans le temple de Salomon ! Dans nos temples le Cœur de Jésus est réellement présent. Par la sainte Communion nous devenons ses temples. Jean repose sur la poitrine du Maître ; le Cœur divin repose sur notre cœur. Jésus a voulu plusieurs fois échanger son Cœur avec celui de certaines âmes privilégiées, il n'y eut pas d'échange réel, mais seulement l'impression réelle d'un échange : le Cœur de Jésus est réellement en nous, il bat près du nôtre :

« Tu me recevras, ordonne le Maître divin, à sainte Marguerite-Marie, dans le sacrement de mon amour, quelques mortifications et humiliations qui t'en doivent arriver, lesquelles tu dois recevoir comme des gages de mon amour. Tu communieras de plus tous les premiers vendredis de chaque mois... Je te demande que le premier

vendredi d'après l'octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur en communiant ce jour-là[1]. »

Comment dès lors les dévots du Sacré-Cœur ne seraient-ils pas les dévots de l'Eucharistie ?

Jésus veut être en nous par la sainte communion d'une bien autre manière qu'il est au Tabernacle. Le ciboire de notre âme est un ciboire vivant. Quand il contient celui qui est la vie, le sang surnaturel qui l'anime, la grâce, s'agite et bouillonne au contact du sang divin. L'effet propre et le fruit principal du sacrement d'amour c'est de grandir et d'alimenter en nous la charité, de resserrer les liens célestes qui nous attachent à Dieu, la surnaturelle union de grâce qui sera demain l'union de gloire : union de grâce, union de gloire qui consomment l'amour de Jésus pour les hommes, et nous révèlent pleinement sa délicatesse infinie. La dévotion au Sacré-Cœur qui nous conduit à l'Eucharistie, qui nous pousse à nous unir à Jésus dans la sainte Communion, et par Lui, au Père et au Saint-Esprit, seule peut nous faire comprendre la plénitude de sa tendresse, et l'inconcevable amour de l'indivisible Trinité. « *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* » (*Joan.*, III, 16).

Jésus aime les hommes, plus que les hommes il aime son Père ; de ces deux amours son cœur de chair est le symbole naturel et vivant. Miséricordieuse, forte, délicate, unissante, telle, aux pages de l'Évangile, nous est apparue la divine charité à l'égard des hommes ; comment se manifeste l'amour filial de Jésus envers le Père ? « Qui connaît mes commandements et qui les garde, m'aime » (*Joan.*, XIV, 21), a dit le Sauveur. Obéir c'est donc aimer[2]. Le Verbe s'est incarné pour obéir : « *Ecce venio... ut faciam, Deus, voluntatem tuam* » (*Heb.*, X, 7) ; il a obéi jusqu'à sa

1. *Vie et Œuvres*, G. II, 72, 102.

2. Primo Cor Christi se habuit ad patrem in reverentia et amore. Secundo se habuit ad hominem in misericordia et caritate. Tertio ad seipsum in humilitate et dejectione. *Revelationes Gertrudianæ ac Mechtildianæ*, t. II, p. 258.

dernière heure : « *Consummatum est* » (*Joan.*, XX, 30) ; « *Factus obediens usque ad mortem* » (*Philip.*, II, 8) ; toute sa vie par son obéissance, il a aimé son Père. Il a comparé son obéissance à une nourriture, « *Meus cibus est ut faciam voluntatem, ejus qui misit me.* » (*Joan.*, IV, 34.) Le corps pour vivre doit manger, l'âme obéir ; chaque vie a son aliment nécessaire. Sur la montagne de Kourin-Hattin, Jésus apprend à ses disciples et à la multitude groupée autour de lui comment il faut prier : « *Fiat voluntas tua* » (*Matt.*, VI, 10). Que de fois il a répété cette parole pendant les nuits, passées en colloques divins, avec son Père bien-aimé ; il l'a redite toute sa vie. S'il arrive que cette volonté éternelle froisse les impressions auxquelles il permet de troubler sa volonté sensible, avec une filiale confiance il exprime le désir de la faiblesse humaine, mais avec un respect infini il s'incline devant l'ordre céleste : « Père tout vous est possible ; détournez de moi ce calice, mais qu'il en soit fait non comme je veux, mais comme vous voulez» (*Marc.*, XIV, 36, cf. *Matt.*, XXVI, 37 ; *Luc*, XXII, 42).

L'obéissance est la nécessaire expression de l'amour ; il en est d'autres cependant que le Cœur de Jésus ne peut pas et ne veut pas ignorer. Nous avons besoin de nous entretenir avec ceux que nous aimons ; Jésus a besoin de parler à son Père. La parole qui de l'homme monte à Dieu est la prière. Jésus prie. Il aime à se retirer sur les hauteurs tranquilles, dans le silence du soir (*Luc.* VI, 12). Ce sont les hypocrites qui étalent au grand jour des places publiques et des synagogues, leurs bonnes œuvres et leurs oraisons (*Matt.*, VI, 5) ; il choisit, lui, la solitude qu'il recommandera tant à ses disciples ; l'humble solitude où, très doucement l'âme se recueille dans le calme et la paix, « *clauso ostio, ora Patrem tuum in abscondito* » (*Matt.*, VI, 6). Mais les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel leurs nids, le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête (*Luc.*, IX, 28) ; il cherche donc la solitude au désert, ou sur les collines de Judée et de Galilée : « *dimissa turba ascendit in montem solus orare, vespere autem facto, solus erat ibi* » (*Matt.*, XIV, 23). Qui dira les élans de

reconnaissance et de filiale tendresse de l'Homme-Dieu, élans qui s'épanchent à flots de son âme, comme d'une source bénie ? Quels mots humains trouve-t-il assez puissants pour exprimer son cœur ? Il nous est impossible de le soupçonner ; à quoi bon le rechercher !

Le Fils a dans le Père une infinie confiance : « Deux passereaux valent un as (six à sept centimes) ; pas un ne tombe à terre sans la volonté de votre Père » (*Matt.*, x, 29). « Considérez les lis des champs, ils grandissent sans travailler ni filer. Je vous le dis. Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu, comme l'un d'eux. Si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui vit aujourd'hui, qui demain sera mise dans le four, que ne fera-t-il pas pour vous, hommes de peu de foi ! » (*Luc*, xii, 27-20. Cf. *Matt.*, vi, 28-30.) Au contact de sa confiance, Jésus veut faire grandir la nôtre, mais excitant la nôtre, il nous révèle la sienne ; le grand et paisible amour dont elle est faite.

C'est le même amour qui transparaît encore dans la même confiance, lorsqu'il nous invite à prier sans multiplier les paroles, exposant notre âme à Dieu, dans un cœur à cœur filial ; un peu évidemment, comme il faisait lui-même :

« Quand vous priez, ne multipliez donc pas les mots comme les païens, ils pensent qu'à multiplier les paroles, ils seront exaucés. Ne faites pas comme eux. Votre Père, connaît vos besoins, avant que vous ne l'invoquiez. Voici donc comme vous prierez : Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. » (*Matth.*, ii, 7-13. Cf. *Luc*, xi, 2-4.)

Il est exaucé d'avance, il le sait bien, aussi d'ordinaire sa prière est une action de grâces : « Père, je vous rends grâces de

ce que vous m'avez écouté » (*Joan.*, XI, 41)[1]. Même quand il sait qu'il ne sera pas exaucé, il continue sa supplication ; il a besoin de dire et de redire sa mortelle angoisse ; il prie avec plus d'instance dans l'agonie, son amour y triomphe des émotions de la sensibilité « *factus in agonia prolixius orabat* » (*Luc.*, XX, 43). L'apôtre qui, par un touchant privilège, reposa, pendant la Cène, sa tête sur le Cœur de Jésus, nous a, seul, rappelé la divine prière faite sur la route de Gethsémani, avant de franchir le torrent du Cédron ; aucune n'est plus sublime dans la douceur abandonnée de son accent, aucune n'est plus révélatrice de la tendresse du Fils pour le Père et du Fils pour les hommes ; aucune ne fait mieux connaître le Sacré-Cœur :

« Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie, en accordant, selon la puissance qu'il a reçue de vous, sur toute chair, la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés. Or, la vie éternelle c'est vous connaître, vous, le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire. Et maintenant, glorifiez-moi, vous, Père, auprès de vous-même, de cette gloire que j'y avais déjà avant que le monde fût. »

Le Maître abaisse alors les regards sur ses disciples, le bon Pasteur sur ses brebis :

« J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés, les tirant du monde. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole. Ils savent maintenant que tout ce que vous m'avez donné, vient de vous ; je leur ai donné les paroles que vous m'avez données et ils les ont reçues ; ils ont vraiment connu que je suis sorti de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé... Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi, et j'ai été glorifié en eux... Que tous soient un, comme vous, Père, êtes en moi, et moi en vous ; qu'ils soient, eux aussi, un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. Je leur ai donné la gloire que

1. Cf. Matt., XV. 36 ; 26, 27 ; Marc, XIV, 23 ; Luc, XXII, 19 ; Joann., VI, 11.

vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un, moi en eux, vous en moi, et qu'ils soient consommés en un. Ainsi le monde saura que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés, comme vous m'avez aimé. Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient la gloire que j'ai reçue de vous, car vous m'avez aimé avant la création du monde » (*Joann.*, XVII, 1-24). »

Θέλω, je veux, quel mot dans une prière, mais c'est la prière du Fils, de la Victime ; parce qu'elle monte au Calvaire, elle a le droit strict d'être exaucée ! Quelle charité du Fils au Père et du Père au Fils, du Père et du Fils aux hommes, des hommes au Père et au Fils ! Quelle incompréhensible unité dans l'amour ; les mots rendent mal les idées, et nous ne pouvons réaliser les idées dans leur plénitude. Demain la lumière de gloire percera le mystère, les voiles seront soulevés ; même alors, même agrandie et comme divinisée, l'âme humaine ne pourra pas pénétrer le mystère d'amour. Une créature ne peut connaître le Sacré-Cœur ; c'est le cœur d'un Dieu. Nous ignorerons toujours une part de sa tendresse, la meilleure.

Jésus exprime son amour pour son Père avec une joyeuse et divine fierté, fierté de race, oserait-on dire. Pour se manifester elle choisit les mots les plus simples ; les plus usuels, les plus usés sont précisément ceux qu'elle préfère. A son contact ils revêtent une jeunesse, une plénitude, une vie dont ils paraissaient à jamais dépouillés. PATER ! Ces deux syllabes, sur les lèvres du Fils, ont un retentissement comme infini. Elles s'élargissent pour contenir son âme ; elles remplissent le ciel et la terre ; elles vibrent de sa joie, de sa reconnaissance, de son affection, de son respect : *Pater meus coelestis* (*Matth.*, XVIII, 35) ; *Pater, venit hora, clarifica filium tuum*, (*Joan.*, XVII, 1) ; *Pater sancte, serva eos* (*Id.*, 11) ; *Pater juste* (*Id.*, 25) ; *Pater quos dedisti mihi* ; (*Id.*, 24) ; *de Patre annuntio vobis ; Rogabo Patrem, Ipse Pater amat vos ; Exivi a Patre* (*Joan.*, XVI, 25, 26, 27, 28).

Il ne peut se retenir, il répète le mot glorieux et doux. Ses ennemis, le lui reprochent ; ils veulent sa mort non seulement parce qu'il viole le sabbat, mais surtout parce qu'il appelle Dieu son Père, et se fait l'égal de Dieu : « *patrem suum dicebat Deum aequalem se faciens Deo* (*Joan.*, v, 18). Jésus continue d'affirmer sa divine filiation. Il apprend même aux hommes, à ses frères de la terre, si malheureux et si coupables, que son Père du ciel est aussi leur Père : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum* (*Luc*, xx, 17) ; voici comment il faut prier, dit-il à ses disciples : *Pater noster qui es in coelis* (*Matt.*, vi, 9). Dieu est le seul qui mérite ce nom de Père : *Patrem nolite vocare vobis super terram ; unus est enim Pater vester qui in coelis est* (*Matt.*, xxiii, 9).

Ce Père, le seul Père, est infiniment bon : il veille sur les passereaux, il fait croître les lis, il fait luire son soleil sur les bons et les méchants, il verse les pluies fécondes sur le champ du juste et sur celui du pécheur (*Matt.*, v, 45) : seul il est bon comme seul il est Père : *unus est bonus, Deus* (*Matt.*, ix, 17). Seul Père, seul bon, il est seul parfait. La perfection paternelle est l'idéal que les enfants doivent toujours avoir devant les yeux : *Estote ergo vos perfecti sicut et Pater vester coelestis perfectus est* (*Matth.*, v, 48). La science du Père est infinie, il connaît ce que ni les hommes, ni les Anges, ni le Fils lui-même ne peuvent savoir : *De die autem illa et hora nemo scit, neque angeli coelorum, nisi solus Pater* (*Matt.*, xxiv, 36). Avec une divine assurance Jésus affirme que seul le Père pénètre à l'intime du Fils, et scrute les mystères de son être infini : *Omnia mihi tradita sunt a Patre meo, et nemo scit quis sit Filius nisi Pater* (*Luc*, x, 22).

Heureux et fier de la bonté, de la sagesse, de la perfection, de la science du Père, Jésus triomphe quand il parle de son union avec Lui ; l'union n'est-ce pas la perfection de l'amour ! *Ego et Pater unum sumus* (*Joan.*, x, 30). Il ne craint pas de revenir jusqu'à trois fois dans un même chapitre (*Joan.*, xvii) sur cette audacieuse affirmation ; il propose cette unité à ses disciples, à

tous les siens, comme modèle de leur union, il supplie le Père, jusqu'à lui imposer sa volonté, de réaliser son désir et de verser dans l'âme humaine son infinie charité. *Ego in Patre et Pater in me est* (*Joan.*, XIV, 11). Il l'avait dit deux fois au verset 10, il le répète au verset 11, jamais il n'a assez affirmé sa gloire et sa joie d'être un avec son Père, de posséder la même nature, les mêmes richesses : *Omnia quaecumque quae habet Pater mea sunt* (*Joan.*, XVI, 15). Ils ont la même autorité : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis* (*Joan.*, CVI, 23). Comment le Père pourrait-il refuser ; il a donné au Fils tout ce qu'il a : *omnia mihi tradita sunt a Patre meo* (*Matt.*, XI, 27). Toute la sagesse, toute l'autorité, toute la puissance du Fils, c'est la sagesse, l'autorité, la puissance du Père. *Verba quae ego loquor vobis a me ipso non loquor* ; *Pater autem in me manens ipse facit opera* (*Joan.*, XIV, 10) ; *Si judico ego judicium meum verum est, quia solus non sum, sed ego et qui misit me, Pater* (*Joan.*, VIII, 16) ; *Sicut novit me Pater et ego agnosco Patrem* (*Joan.*, XV, 15) ; *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos* (*Joan.*, XX, 21). Les mêmes amours, les mêmes haines adorent ou rejettent le Père et le Fils : *Qui autem diligit me, diligetur a Patre meo* (*Joan.*, XIV, 21) ; *oderunt et me et Patrem meum* (*Joan.*, XV, 24).

Un instant, sur la croix, le martyr divin qui laisse la douleur crucifier son âme, comme les clous de fer ont crucifié ses mains et ses pieds, veut paraître abandonné par le Père, et détaché de la divine et glorieuse Unité : *Eli, Eli, lama sabachtani. Deus, Deus, ut quid dereliquisti me* (*Matt.*, XXVII, 46). Il parle ainsi pour la consolation des siens ; ils auront toujours la suprême joie de le voir devant eux aux sentiers de la douleur. Mais comme il se reprend vite, et comme sa dernière parole, rayonne de filiale confiance et de généreux abandon : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum et haec dicens, exspiravit* (*Matt.*, XXIII, 46). Quand il ouvrira aux élus de son Cœur, les portes de l'éternité bienheureuse, quand, juge des humains dont il a été le rédempteur et la victime, Jésus prononcera les

paroles qui mettront fin à l'histoire des âmes dans le temps, il répétera encore une fois le nom de son Père bien-aimé ; les anges, les archanges, les séraphins, les chérubins nous accueilleront comme les bénis du Père : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi* (*Matt.*, XXV, 34).

L'amour de Jésus pour son Père et pour les hommes est la part la meilleure, la plus belle de la dévotion au Sacré-Cœur. Mais pour avoir la complète réalité, il faut voir cet amour battre dans le cœur de chair déchiré par la lance de Longin : l'un ou l'autre de ces deux objets ne suffit pas, ils sont nécessaires tous les deux. L'amour du Rédempteur remplit le Nouveau Testament, il embaume chacune de ses pages ; y trouve-t-on le cœur de chair ? A Béthléem, en Égypte, à Nazareth, la mère virginale a senti bien souvent le cœur de son enfant battre sous sa main et contre sa poitrine ; Joseph comme Marie a, plus d'une fois, tressailli au céleste contact ; tous les deux ont compris l'éloquence de ces pulsations. S'il n'avait pas suffi de les sentir pour les comprendre, Jésus n'aurait-il pas voulu faire connaître, par une grâce qui semble toute naturelle, aux deux êtres qu'il aima uniquement pendant sa vie mortelle, les secrets si doux de son Cœur ! Il les a révélés à tant de saints et de saintes dans la suite des âges. Le bon sens l'insinue, notre cœur le réclame, la conduite ordinaire de Dieu permet de le croire ! Pour Marie, la Mère de grâces, la co-rédemptrice, la chose paraît évidente ; pour Joseph, ne semble-t-elle pas très probable ? A Nazareth vécurent les deux premiers et les deux plus grands dévots du Cœur de Jésus, nous avons le droit de le penser. D'autres, pendant la vie du Sauveur, ont-ils entrevu la dévotion à son Cœur sacré ?

Quand il raconte la scène délicieuse du lac de Tibériade, le déjeûner au bord des flots par un clair matin d'avril, saint Jean, ne voulant pas se nommer lui-même, se cache, très peu, sous

ces mots « *discipulum... qui et recubuit in cœna super pectus ejus* » (*Joan.*, XXI, 20) ὁ ἀναπεσών ; il avait déjà écrit : « *Quum recubuisset ille supra pectus Jesu* » (*Ibid.*, XIII, 25). Incliné sur la poitrine du Maître dont il était si particulièrement aimé, l'apôtre vierge n'a-t-il pas dû percevoir les battements du cœur que soulevait l'amour : « *in finem dilexit eos?* » (*Ibid.*, XIII, 1). Il ne nous en a rien dit, dans son Évangile. Il a été moins discret avec sainte Gertrude. Un jour de sa fête, aux environs sans doute de 1283, pendant que les religieuses récitaient Matines, il avait invité la moniale bénédictine à reposer, avec lui, sur la poitrine de Jésus ; il était du côté droit, Gertrude du côté gauche, le côté de la blessure, croyait-on au XII^e^ siècle. Dans sa candide et impétueuse curiosité, la sainte lui demande si, pendant la cène, il n'a pas senti la douceur des pulsations divines : — « Je les ai senties et ressenties, leur suavité a pénétré mon âme jusqu'à la moëlle ; comme la douce saveur de l'hydromel imprègne et pénètre une bouchée de pain frais ; elle réchauffait mon être, comme l'ardeur de la flamme échauffe une chaudière bouillante[1]. » Personne ne sera tenté de donner à une révélation privée l'autorité d'une vérité de foi. Mais, n'est-il pas naturel de penser qu'à la cène, Jean entendit le Cœur de Jésus battre à son oreille ? Ce qu'il dit à la vierge d'Helfta, n'avions-nous pas, son récit en main, le droit de le supposer ? Il a bu l'eau jaillissante de l'Évangile à la source ouverte dans la poitrine du Sauveur : « *Fluenta Evangelii de ipso sacro Domini pectore potavit*[2] », il était le disciple chéri du Maître, il a révélé à sainte Gertrude qu'il a senti les divines pulsations de l'amour ; écrire qu'il connut et pratiqua la dévotion au Cœur sacré de Jésus, n'est-ce pas être aussi près que possible de la vérité !

1. Etiam fateor, veraciter sensi et persensi, quia suavitas illorum sic medullitus animam meam perstransivit, sicut dulcissimus medo unquam suavius pertranseundo dulcificare potest micam recentis similaginis. Insuper ex ipsis spiritus meus etiam tam efficaciter est succensus, sicut coquens olla ex nimio ardore ignis ferventius potest succendi : *Revelationes I*, l. IV, c. IV.

2. *Breviarium*, Office de saint Jean, 27 déc.

Plusieurs disciples de Jésus, pendant les heures qui suivirent la descente du cadavre divin de la croix, ont pu voir, toucher peut-être le cœur de chair, au fond de la blessure du côté ouvert. Le récit de saint Jean est dans toutes les mémoires. Jésus vient d'expirer ; des soldats brisent à coups de massues et de barres de fer les jambes des deux voleurs encore vivants. Longin approche du Rédempteur déjà mort et lui ouvre le côté avec sa lance : aussitôt il en sort du sang et de l'eau (*Joan.*, XIX, 34). Le disciple bien-aimé raconte ce qu'il a vu ; il insiste sur l'autorité de son témoignage pour mieux affermir la foi de ses lecteurs. Ce qu'il raconte fidèlement avait d'ailleurs été prédit : « *Os non comminuetis ex eo* » (*Joan.*, XIX, 36. Cf. *Exod.*, XII, 46 ; *Num.*, IX, 12). Le prophète Zacharie avait ajouté : « *Videbunt in quem transfixerunt* » (XII, 10). « Vous ne briserez pas ses os ; ils fixeront les yeux sur celui qu'ils ont transpercé. » Ceux qui contemplèrent longuement la sainte Victime, ont-ils pensé au Cœur de Jésus blessé ; la lance l'avait atteint. L'ont-ils deviné, l'ont-ils vu, à travers la poitrine déchirée ?

Cette blessure du côté sera, dans la suite des âges, le sanglant chemin qui mènera les chrétiens à la dévotion au Sacré-Cœur. Tout le chapitre III va lui être consacré, et dans ceux qui suivront, nous verrons mieux encore la vérité de cette affirmation. Saint Augustin[1] remarque déjà l'étonnante justesse du mot « *aperuit* ». La lance a ouvert un passage, tous les chrétiens sont invités à pénétrer dans le refuge très saint ; un jour où l'autre ils y trouveront le cœur où bat l'amour.

Un pieux auteur du XVI^e^ siècle nous montre Marie pleurant sur les blessures de son divin Fils, sur la blessure du cœur :

> In gremio Matris ligno deponitur alto,
> Plagas quasque rigans fletu, pia Cordis hiulcum
> Heu ! vulnus lacrymis implet amara suis[2].

1. P. L. t. XXXV, col. 1953.

2. *Petit office de J. B. Anyès*, dans *Petite anthologie du Sacré-Cœur*, par le P. Franciosi, *S. J.* p. 12.

Les saintes femmes, Nicomède, Joseph d'Arimathie, ont touché de leurs mains respectueuses la blessure sacrée[1]. Leur regard saintement audacieux a-t-il contemplé à travers la plaie béante le cœur blessé[2] ? On connaît les minutieux détails de l'embaumement chez les Juifs ; saint Jean les rappelle (XIX, 38, 39). Les premiers chrétiens observaient scrupuleusement les prescriptions de la loi juive. Un auteur inconnu dont les ouvrages nous sont parvenus mêlés à ceux de saint Epiphane écrit : « J'estime, ô Joseph, vos mains bienheureuses... d'avoir touché les mains et les pieds du corps de Jésus, humides encore de sang, j'appelle vos mains bienheureuses qui, avant Thomas, fidèle et incrédule, digne de louange et curieux, s'approchèrent du côté sanglant d'un Dieu[3]. » Est-ce assez pour conclure que Joseph d'Arimathie, Nicodème, les saintes femmes, ont vu, touché peut-être, le cœur de Jésus où avait battu son amour ?

Thomas « fidèle et incrédule, digne de louange et curieux », est invité par Jésus lui-même, le huitième jour après la Résurrection, à plonger la main dans la plaie glorieuse : « *Affer manum tuam et mitte in latus meum* » (*Joan.*, XX, 27). Le Maître voulait ainsi satisfaire l'audacieuse exigence du disciple. Saint Grégoire pense que Thomas toucha la blessure glorieuse « *leligit*[4] ». « Alors, écrit Cornelius a Lapide, son incrédulité vaincue jeta son cri de foi et d'amour : o mon Seigneur et mon Dieu ! L'apôtre voulut établir sa demeure dans cet asile très sûr, et pénétrer jusqu'au Cœur du Christ[5]. » Un tableau de Giotto montre l'incrédule enfonçant la main dans la poitrine béante. Saint Grégoire, Cornelius

1. Une chape en broderie de saint Louis de Toulouse montre Nicodème enfonçant des aromates dans la plaie du côté. On voulait témoigner par là que cette plaie pénétrait jusqu'au cœur et rendre à la divine victime, amour pour amour. *Les Images du Sacré-Cœur*, p. 29, par M. Grimouard DE SAINT-LAURENT.

2. B. P. DE GALLIFFET, *S. J.* : *L'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ*, Nancy, MDCCXLV ; addition au livre II, art. 2, p. 162.

3. P. G. t. XXIII, col. 1263. Cf. FRANCIOSI, col. 30.

4. P. L. t. LXXVI, col. 1202 ; Cf. col 1214. Ille enim dubitando vulnerum cicatrices tetigit.

5. NILLES, *De rationibus festorum*, t. I, p. 304.

a Lapide, Giotto ont-ils deviné juste ? Peut-être. L'hypothèse ne manque pas de vraisemblance.

Est-ce donc autour de la personne même de Jésus qu'il faut chercher les premiers adorateurs de son Cœur sacré ? Nous ne pouvons rien ajouter à ce que nous venons d'écrire.

Céleste arôme, l'ineffable parfum qui sanctifie le monde, l'amour jailli du Cœur de Jésus se révèle à chaque page de l'Évangile, amour pour les hommes, amour pour son Père : amour pitoyable et divinement miséricordieux, amour héroïque et sanglant que rien ne peut arrêter : ni le baiser de Judas, ni la trahison de Pierre, ni la lâcheté des disciples, ni les fouets, ni le gibet, amour qui unit, transforme et divinise : « *Sint unum ut unum sumus* » ; amour qui obéit au Père, qui s'épuise pour sa gloire, qui s'incline et s'épanouit dans la plus respectueuse, la plus confiante et la plus audacieuse prière ; qui triomphe dans la plus humble et la plus glorieuse fierté. Le cœur de chair du Verbe Incarné a battu contre le sein de Marie et de Joseph, le disciple bien-aimé s'est reposé sur la poitrine du Maître, les saintes femmes ont embaumé le corps descendu de la croix, Joseph d'Arimathie, Nicodème, les ont aidées, Thomas fut invité à mettre sa main dans la plaie du côté. Ces vérités et ces faits nous les connaissons certainement ; nous ne savons pas autre chose avec une entière certitude. Jamais les évangélistes n'ont fait la moindre allusion au cœur de chair. Il faut en revenir à la formule de Castagnori : *Hanc ipsam devotionem insinuant sacrae litterae.* Elle vaut pour le Nouveau Testament comme pour l'Ancien ; non pas pourtant avec la même rigoureuse restriction

CHAPITRE III

LA BLESSURE DU COTÉ

La dévotion au Sacré-Cœur pendant les dix premiers siècles de l'histoire de l'Église ; cris passionnés d'amour par lesquels les hommes répondent à la tendresse de Jésus : Paul, Ignace, Clément d'Alexandrie, Jérôme, Augustin, Patrice.

La blessure du côté : *aperuit.* — De cette blessure sont sortis le sang et l'eau symbolisant le Baptême, l'Eucharistie, la Pénitence, l'union de Jésus avec l'âme, avec l'Église ; — les écrivains des premiers siècles y trouvent la science de Dieu, toutes les divines vérités, les mystères de la vie intérieure de Jésus, son amour, le repos, la sécurité, la grâce.

Pourquoi les premiers chrétiens n'y ont-ils pas trouvé le Sacré-Cœur ? L'effort intellectuel précise le dogme, lutte contre les erreurs, établit les bases de la morale ; il atteint beaucoup plus, dans la personne de Jésus, le Dieu que l'homme. — Saint Augustin, au cœur si chaud, saisit Dieu surtout comme l'éternelle vérité. « Jésus n'est pas intériorisé. »

La loi du secret et les peintures des catacombes ; Jésus crucifié, triomphateur divin, et non martyr sanglant. — Personne pendant les dix premiers siècles, n'a formulé l'idée de la dévotion au Cœur de Jésus.

Sur les dix premiers siècles de l'ère chrétienne, l'historien de la dévotion au Sacré-Cœur a bien peu de chose à dire. Ardente période de foi et d'amour : les martyrs versent leur sang, les Pères de l'Église veillent sur son enfance agitée ; en Orient et en Occident les docteurs précisent les dogmes et les défendent ; le culte et la liturgie nés à l'ombre des catacombes se développent dans la splendeur des basiliques ; les erreurs se dissipent aux clartés du Verbe incarné, mais le Verbe incarné ne s'appelle pas encore le Sacré-Cœur. Ce serait une passionnante étude de rechercher l'idée que l'on se fait, aux premiers siècles, de la charité que nous venons d'admirer dans le Cœur de Jésus. Elle déborde

ce travail. Il importe cependant de recueillir quelques réponses faites par l'amour des hommes à l'amour du Rédempteur. Relire, dans la fierté de nos âmes chrétiennes, ces lignes émues, ce n'est pas sans doute voir réalisée, dans sa plénitude, la dévotion au Sacré-Cœur, c'est pourtant nous tenir et nous réchauffer dans son ambiance.

Mihi vivere Christus est (*Phil.*, I, 21) ; ces mots gravés sur le tombeau de Paul de Tarse, hébreu, fils d'hébreu et citoyen romain, résument son âme. Le Christ et Paul ne font qu'un ; Paul ne vit plus, le Christ vit en Paul. L'union des pensées, désirs, sentiments est complète, complète l'amitié qui rapproche jusqu'à les identifier le cœur du disciple et le Cœur du Maître : *Cor Christi, cor Pauli*[1]. Dans l'humble confiance que donne une mutuelle tendresse l'Apôtre n'hésite pas à écrire aux Corinthiens : « *Imitatores mei estote sicut et ego Christi* » (*I Cor.*, XI, 1 ; Cf. IV, 16) ; il veut que ses disciples revêtent le Seigneur Jésus, le Christ bien-aimé (*Rom.*, XIII, 14) ; il travaille à le former en eux (*Galat.*, IV, 19) ; à les grandir jusqu'à l'état d'homme parfait, à la mesure de la stature du Christ (*Eph.*, IV, 13). L'atmosphère qui l'entoure, l'air qu'il respire, c'est Jésus. « *In Christo Jesu* » ; il a besoin de répéter ces mots qui résument et sa tendresse et sa théologie :

« Béni soit Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous a bénis de bénédictions spirituelles, au ciel, dans le Christ... En lui, il nous a choisis avant la formation du monde... En lui, il nous a prédestinés à être ses fils adoptifs... En lui, nous avons la rédemption opérée par son sang... En lui, Dieu ramène à l'unité toutes choses... En lui, les Juifs ont été les premiers appelés à la foi... En lui, les Gentils sont, à leur tour, marqués du sceau de l'Esprit-Saint, qui est l'arrhe de notre héritage » (*Eph.*, I, 3-14)[2].

Paul a tout sacrifié pour son ami divin : « privilèges de race

1. Le mot est de saint Jean Chrysostome.

2. *Saint Paul*, par F. Prat, *S. J.* p. 135. Le P. P. Bover, *S. J.* a publié dans *Razon y fe* (1920) un excellent travail sur le *Cœur de Jésus et les Epîtres de saint Paul.*

et d'éducation, science de la Loi, justice pharisaïque, il a traité ces grandes choses, comme un fumier pour gagner le Christ » (*Phil.*, III, 4-8)[1]. Aussi quelle superbe confiance dans son amour pour Jésus ; rien ne saurait l'ébranler, ou l'amoindrir ; il l'affirme avec la plus audacieuse fierté : « Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la violence, ni ce qu'il y a de plus élevé, ni ce qu'il y a de plus profond, ni aucune créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, manifesté dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur » (*Rom.*, VIII, 38, 39). Seul Jésus-Christ a pu faire jaillir des lèvres humaines les accents d'une tendresse aussi passionnée ; il est l'Homme-Dieu.

« Mihi vivere Christus est », réponse du cœur de Paul au Cœur de Jésus ; *Amo Christum*[2], chante le cœur d'Agnès, vierge romaine, la plus frêle des fleurs du martyre : « J'aime Jésus-Christ, et cet amour me laisse chaste, je reste pure quand je m'approche de lui, et je suis vierge quand je l'embrasse. » Délicate comme Agnès, faible comme elle, Agathe, la vierge de Sicile, affirme que « la souveraine noblesse, c'est d'être esclave du Christ[3]. » La jeune lyonnaise Blandine, petite de taille, faible de corps, est restée la dernière sur l'arène sanglante :

« Comme une mère qui vient d'animer ses fils au combat, et les a envoyés vainqueurs devant elle, en présence du roi, suivant à son tour le chemin sanglant qu'ils ont tracé, elle se prépare à les rejoindre, joyeuse, transportée à la pensée de mourir ; telle une invitée qui se rend au festin nuptial, plutôt qu'une victime condamnée aux bêtes. Après avoir souffert les fouets, les bêtes, la chaise de feu, elle fut enfermée dans un filet, et l'on amena un taureau. Il la lança

1. *Jésus-Christ :* L. DE GRANDMAISON. *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique*, col. 1519.

2. Paul ALLARD, *Histoire des persécutions*, t. III, p. 385, 394 ; JUBARU, *S. J. Sainte Agnès, vierge et martyre, d'après de nouvelles recherches.* Paris, 1907. Il est inutile de rappeler que les antithèses d'Agnès sont loin d'être authentiques ; l'Église les a pourtant conservées ; la pensée est si belle et si vraie.

3. *Acta sanctorum*, février, t. I, p. 621.

plusieurs fois en l'air avec ses cornes ; elle ne paraissait rien sentir tout entière à son espoir, à la jouissance anticipée des biens qu'elle attendait, poursuivant l'entretien intérieur avec le Christ[1] ».

Que font à Blandine les Gaulois qui s'étonnent et murmurent : « Vrai, jamais dans nos pays, on n'avait tant vu souffrir une femme ! » le légat de l'empereur, les bourreaux, les fouets, les bêtes, le taureau furieux ? Elle s'entretient avec le Christ, elle sent la divine et paternelle présence au fond de son âme ; dans quelques instants elle va le contempler et jouir de son amour. Il est tout, le reste n'est rien ; elle vit de sa vie, elle l'aime.

Il faudrait s'excuser de citer les lettres de saint Ignace d'Antioche, si le contact de cette grande âme, passionnée pour Jésus, ne réchauffait toujours nos âmes mesquines et égoïstes. « L'antiquité chrétienne, aucune antiquité, sans doute, écrit Paul Allard, n'offre rien de plus beau[2]. » Celui qui s'appelait « le froment du Christ » et « désirait être moulu par la dent des bêtes pour devenir un pain immaculé » écrivait aux Romains :

« Quand serai-je en face des bêtes qui m'attendent... Si elles se font prier, je les provoquerai. Pardonnez moi ; je sais, moi, ce qui m'importe. C'est à présent que je commence d'être un disciple (véritable). Loin, toute créature visible ou invisible qui m'empêcherait de posséder le Christ ! Feu et croix, corps à corps avec les bêtes, plaies, écartèlement, dislocation des os, mutilation des membres, broiement du corps entier ; viennent sur moi les pires tourments du diable, pourvu que seulement je possède Jésus-Christ... Plutôt mourir pour le Christ Jésus que de régner sur tout le monde. Celui que je cherche, c'est celui qui est mort pour nous, celui que je veux, c'est celui qui est ressuscité à cause de nous. Ma délivrance est là... Laissez-moi imiter la passion de mon Dieu[3]. »

1. *Lettres des églises de Lyon et de Vienne aux églises d'Asie et de Phrygie.* Cf. Fernand Mourret : *Histoire générale de l'Eglise*, t. I, p. 491 ; le texte cité se trouve p. 498.

2. *Dix leçons sur le martyre*, p. 183.

3. A. Lelong a publié chez Picard, 1910, une traduction des lettres de saint Ignace, avec le texte grec. Cf. *Dictionnaire apologétique, Jésus-Christ*, col. 1524.

Le sang du glorieux martyr rougit l'arène vers 107 ; un siècle plus tard, Clément d'Alexandrie chante :

« Roi des saints, Verbe qui fais tout plier sous tes lois, suprême ordonnateur des conseils de la sagesse du Père, notre soutien dans les travaux, toi dont l'âge est l'éternité, sauveur du genre humain, Jésus, pasteur, jardinier, pilote, frein, aile divine sur laquelle monte vers les cieux la sainte phalange des élus...

« Les vestiges sacrés du Christ sont la voie du ciel, ô Verbe indéfectible, vie sans fin, lumière éternelle, fontaine de miséricorde, source féconde de vertu, gloire et vie des adorateurs du vrai Dieu, Jésus-Christ !

« Abreuvés du lait divin de la Sagesse, cette mère de grâce qui a fait goûter à nos lèvres enfantines la rosée de l'esprit, enivrés des ineffables douceurs que nous puisons à longs traits au sein de la vérité, chantons dans les transports d'un cœur ingénu et sincère, des hymnes au Christ, notre Roi.

« Chantons les récompenses qu'il réserve à la vie conforme à sa doctrine ; chantons l'Enfant tout-puissant. Chœur pacifique, rejeton du Christ, peuple digne de lui, chantons ensemble le Dieu de la paix[1]. »

Saint Jérôme appelle Clément le plus érudit des hommes : *omnium eruditissimus ;* les plus érudits sont parfois les plus aimants, et les plus austères ont les plus délicates tendresses. L'héroïque et sanglant ascète du désert de Chalcis, aux membres couverts d'un sac hideux, à la peau noircie comme celle d'un Éthiopien, Jérôme, aime Jésus d'une tendresse naïve, ardente, passionnée, comme l'aimeront dans huit ou neuf siècles Bernard et François d'Assise. Entre le solitaire de Bethléem et le Dieu qui, pour notre amour, voulut naître à Bethléem, s'est nouée une intimité profonde. Jérôme vit de la vie de Jésus

1. *Le Cœur de Jésus*, ascétisme et littérature, par le P. Eugène Desjardins, *S. J.*, Paris, 1855, p. 391-393. M. F. Batiffol, *Anciennes littératures chrétiennes*, 4e édit., p. 161, dit que l'hymne Ὕμνος τοῦ ἁγίου σωτῆρος χριστοῦ qui « porte le nom de Clément, est sujet à caution ».

comme Paul en vivait ; il le trouve partout présent à son esprit et à son cœur, et il lui dit dans une confiante allégresse : « Nous courons après vous à l'odeur de vos parfums[1] ! »

Il l'a suivi pas à pas sur les chemins de la Judée et de la Galilée ; dans les faits de la vie quotidienne, il le retrouve, il le voit, il l'entend. Blésilla, fille de Paule, gravement malade d'une forte fièvre, guérit ; Jérôme raconte cette guérison : « Le Seigneur Jésus vient à elle, il la touche de la main, et la voilà qui se lève et sert le Maître. Blésilla manquait un peu de zèle, liée par les bandelettes de la richesse, elle gisait enfermée dans le sépulcre du monde. Jésus a frémi, son âme s'est troublée, il s'est écrié : Blésilla, venez dehors. A cet appel, elle s'est levée ; sortie du tombeau, elle prend son repas avec Jésus[2]. » Quand il s'agit du Christ, de ses conseils, de son amour, de sa voix que l'on ne sait pas ou que l'on ne veut pas reconnaître ; l'âme de Jérôme est prompte à s'émouvoir, sa passion bouillonne :

« Vous avez peur de la pauvreté ? Mais le Christ appelle les pauvres bienheureux... Vous avez peur d'étendre sur la terre nue des membres amaigris par la peine ? Mais le Christ s'y étend avec nous. Des cheveux négligés, une tête repoussante vous font horreur ? Mais le Christ est votre tête[3]... Tout ce que je viens d'écrire semble dur à celui qui n'aime pas le Christ. Mais rien de dur à ceux qui aiment. Aimons-le donc nous aussi, le Christ, toujours recherchons ses embrassements : et tout ce qui est difficile paraîtra facile, tout ce qui est long paraîtra court, blessé des traits de son amour nous dirons à chaque minute des heures qui s'écoulent : « Pourquoi donc mon pèlerinage se prolonge-t-il ? Certes non, les douleurs de cette vie ne méritent pas la gloire qui nous sera révélée[4]. »

Jérôme et Augustin ont eu de violents désaccords ; la lutte des idées n'empêche pas les âmes de rester unies dans l'amour

1. *Epist., XXII, ad Eustochium*, 7. P. L. t. XXIII.
2. *Epist. XXXVIII*, 2.
3. *Epist. XIV*, 10.
4. *Epist. XXII*, 39, 40.

du Christ. Augustin, qui a longuement médité la vie et la personne de Jésus, parle de l'Incarnation du Verbe avec une précision qui n'a guère été dépassée. Le Christ est le Maître par excellence, le Maître unique ; il enseigne non seulement par son Évangile, mais par sa grâce, illuminatrice des âmes ; il est le soleil de justice, la vérité qui éclaire, le médecin qui guérit, notre science, notre sagesse : « Scientia ergo nostra Christus est, sapientia quoque nostra idem Christus est[1]. » Il est notre Roi, notre souverain Seigneur, il est l'Époux de l'Église et des âmes purifiées dans son sang, toutes belles de son amour, et qu'il voudrait immaculées. Comme Paul, Augustin se glorifie dans la Passion et dans la croix de Jésus. Sa foi lui révèle les beautés de son ami divin :

« Il est beau comme Dieu, comme Verbe de Dieu, beau dans le sein de la Vierge ou sans perdre la divinité, il a revêtu l'humanité ; il est beau le Verbe enfant nouveau-né, parce que, enfant à la mamelle, porté dans les bras, les cieux ont parlé, les anges ont chanté ses louanges, une étoile a guidé les Mages, il a été adoré dans la crèche... Il est beau dans le sein de sa mère, il est beau dans les bras de ses parents, beau dans ses miracles, beau sous les fouets, beau quand il invite à la vie, beau quand il méprise la mort, beau dans la mort, beau dans la résurrection, beau sur la croix, beau dans le sépulcre, beau dans le ciel[2] ».

Il continue à travers les siècles l'hymne de l'amour, toujours aussi jeune, toujours aussi ardent. Qui pourra dire et sonder la blessure qui a navré le cœur des hommes pour Jésus de Nazareth. « *Dilexit nos* » ; oui certes, ils nous a aimés, mais il a été aimé comme personne : qu'on me permette une dernière citation ; c'est presque un contemporain d'Augustin qui parle :

1. *De Trinitate*, lib. XIII, n. 5.
2. In Psalm. XLIV, n. 3. *Œuvres complètes de saint Augustin*, Vivès, 1870, t. XII, 353, 354.

Le Christ avec moi ; le Christ devant moi ;
Le Christ derrière moi, le Christ au-dedans de moi,
Le Christ au-dessous de moi, le Christ au-dessus de moi,
Le Christ à ma droite, le Christ à ma gauche,
Le Christ dans la forteresse,
Le Christ sur le siège du char,
Le Christ sur la poupe du navire,
Le Christ dans le cœur de tout homme qui pense à moi,
Le Christ dans la bouche de tout homme qui parle de moi,
Le Christ dans tout œil qui me voit,
Le Christ dans toute oreille qui m'entend[1]. »

Ainsi chantait, ainsi priait Patrice, l'apôtre de l'Irlande. Voix du midi, voix du nord, voix de l'aurore, voix du couchant, elles viennent de partout, toutes elles disent l'amour de Jésus.

Pour pleinement réaliser la dévotion au Cœur de Jésus, il faudrait, avec l'amour du Rédempteur, atteindre et chanter son Cœur de chair. Est-ce bien difficile ? La voie n'est-elle pas ouverte ! Longin a frappé la poitrine ; il suffit de lever les yeux, de regarder, de réfléchir un peu. Personne n'en a l'idée ; les esprits sont ailleurs. Les premiers chrétiens voient dans l'eau et le sang qui jaillissent sous la lance, la figure des sacrements de Baptême, de Pénitence et d'Eucharistie. Comme l'eau le Baptême et la Pénitence purifient ; c'est le sang de Jésus qui bouillonne au calice de l'Eucharistie. Ève, la femme coupable est sortie du côté d'Adam, il convenait que l'eau et le sang qui réparent son péché sortissent du côté du nouvel Adam. Rufin d'Aquilée écrit dans son *Commentaire sur le symbole des Apôtres* :

« L'eau et le sang coulèrent à la fois du côté de Jésus. Il y a là un mystère. Le Sauveur avait dit que des flots d'eau vive sortiraient de sa poitrine (*Joann.*, VII, 38). Le Sauveur a versé du sang, le sang, qui, selon le désir des Juifs, tombera sur eux et sur leur postérité ;

1. J'emprunte la traduction faite par le P. de Grandmaison sur un texte anglais littéral. Cf. *Dictionnaire apologétique, Jésus-Christ*, col. 1527.

il a versé de l'eau, l'eau qui purifie les croyants, il a versé du sang, le sang qui condamne les incrédules. Ce mystère symbolise encore la double grâce du baptême : grâce de l'eau qui purifie, grâce du sang répandu par le martyr. Si vous demandez pourquoi l'eau et le sang jaillirent du côté de Jésus et non d'une autre partie du corps ; il faut penser que le côté rappelle la naissance de la première femme. Eve, source de péché, source de mort, fut formée d'une côte du premier Adam, la source de la Rédemption et de la vie devait donc jaillir aussi d'une côte du second Adam[1]. »

Tertullien, saint Hippolyte, Origène, saint Athanase, saint Jérôme, saint Grégoire de Nysse, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome, saint Épiphane, saint Paulin de Nole, saint Augustin, saint Cyrille d'Alexandrie, beaucoup d'autres écrivains ecclésiastiques des premiers siècles développent, souvent d'une manière très personnelle, ces idées communes à tous[2]. La belle page de saint Augustin est dans toutes les mémoires : « *Sed unus militum lancea latus ejus aperuit et continuo exivit sanguis et aqua.* L'évangéliste emploie un terme très heureux. Il n'a pas écrit la lance frappa, blessa, ou quelque autre mot, mais ouvrit. Le coup en effet ouvrait la porte de la vie, par où sortirent les sacrements de l'Église, sans lesquels on n'entre pas dans la vie qui est la vraie vie. Le sang a été répandu pour la rémission des péchés, l'eau nous offre une boisson salutaire : c'est une purification, et c'est un breuvage[3]. »

Le sang et l'eau symbolisent aussi l'Église, Ève nouvelle, mère de la nouvelle vie, jaillie du côté de Jésus :

« La première femme, appelée la vie et la mère des vivants (*Gen.*, III, 20), est sortie du côté d'Adam endormi (*Gen.*, VI, 16). Ainsi était annoncé un grand bonheur, avant le grand malheur de la chûte. Le

1. P. L. t. XXI, col. 361. *In symbolum apostolorum*, n. 23 ; Franciosi ; col. 36.
2. Cf. Franciosi, *Le Sacré-Cœur et la Tradition.*
3. P. L. t. XXXV, col. 1953. *In Joannis Evangelium*, c. XIX ; Franciosi, col. 40.

second Adam incline la tête, il s'endort dans la mort ; alors l'épouse qui lui était destinée sort de son côté pendant qu'il sommeille[1]. »

Dans son *Historia Francorum*, notre premier écrivain national, saint Grégoire de Tours, développe la même pensée. Il rappelle comment Dieu, avec du limon façonna de ses mains divines, à son image et ressemblance, le premier homme, et comment d'une côte d'Adam qui sommeille, il forma la première femme :

« Tout le monde sait, conclut-il, que le premier homme, Adam, est, avant sa faute, la figure du Rédempteur ; notre Seigneur, de son côté ouvert, Jésus endormi du sommeil de sa Passion, laisse couler le sang et l'eau, et ainsi met au monde l'Église vierge, sans tache, baignée dans le sang, purifiée dans l'eau sanctificatrice, sans souillure et sans ride[2]. »

C'est l'épouse qu'il a choisie de toute éternité ; pour elle il abandonnera son Père céleste et la céleste Jérusalem, sa mère. Adam, au dire de saint Eusèbe[3], l'avait prophétisé, à l'aurore du monde : « *Propter hoc relinquet homo patrem suum et matrem suam, et adhaerebit uxori suae, et erunt duo in carne una* » (*Gen.*, II, 24). Ils sont subtils toujours et parfois très ingénieux les premiers interprètes de l'Écriture ; saint Bède le Vénérable demande pourquoi Dieu mit dans le côté d'Adam, un morceau de chair à la place de la côte enlevée. La chair symbolise la faiblesse, l'os la force : la chair remplace l'os pour signifier que le Verbe de Dieu a voulu revêtir l'infirmité humaine ; Ève formée d'une côte d'Adam « os de ossibus », rappelle que l'Église tire du Christ toute sa force.

L'eau et le sang sortis du côté de Jésus symbolisent l'union du Rédempteur avec l'Église son épouse immaculée ; ils symbo-

1. P. L. t. XXXV, col. 1953. S. Augustin : *In Joannis Evangelium* tract. CXX c. XIX.
2. P. L. t. LXXI, col. 163, *Historia Francorum* lib. I, prolog.
3. P. L. t. XXVI, col. 568.

lisent encore son union avec l'âme rachetée. « *Erunt duo in carne una.* Oui, ils sont deux, dit saint Léon, au langage clair et précis, à la pensée limpide et profonde, « Dieu et l'homme, le Christ et l'Église, épouse sortie de sa chair, avec le sang et l'eau jaillis du côté..... Telle est la nouvelle destinée de notre nature : ce n'est pas un vêtement de chair que nous revêtons au baptême ; nous sommes purifiés de l'antique souillure, l'homme devient le corps du Christ, parce que le Christ est devenu lui-même le corps de l'homme[1]. » C'est donc bien tout le mystère de notre vie surnaturelle qui s'épanche avec le sang et l'eau, de la blessure du côté : la rédemption par la mort du Christ, la tache originelle lavée dans l'eau baptismale, nos fautes personnelles purifiées par la Pénitence, la vie divine fécondée avec le sang du calice, et bouillonnante au corps de l'Église, dans chacune des âmes fidèles, unissant le nouvel Adam à l'Eve nouvelle, l'Époux à chacune de ses épouses. Avec fierté les écrivains sacrés célèbrent la victoire de Jésus qui est la leur et la nôtre, ils raillent l'antique serpent, vainqueur dans l'Eden, écrasé au Golgotha :

« Le sang que tu as versé, t'a vaincu et il m'a racheté. Quand je le bois, je ne crains pas ton infernal venin ; tu as triomphé au Paradis, mais par la croix tu as été écrasé. Ne me parle plus de l'épée flamboyante qui garde le jardin de délices ; l'eau sortie du crucifié, suspendu entre le ciel et la terre, a éteint cette flamme vacillante. Le Paradis pour la seconde fois est ouvert aux hommes, le Seigneur Jésus y fait entrer le larron qui avoue sa faute[2]. »

Dès cette vie même, par la grâce, les chrétiens forcent la porte et pénètrent au séjour de la paix et de la joie ; ils s'unissent merveilleusement par l'Eucharistie au Christ Jésus. « *Erunt duo in carne una* » ; on le retrouve partout le fécond et glorieux texte. Le Christ, c'est le sang ; l'Église, l'âme, c'est l'eau. L'eau

1. P. L. t. LIV, col. 871. S. Léon le Grand. *Epistola LIX*, c. iv.
2. P. L. t. XL, col. 647. Incertus auctor in operibus S. Augustini, *Sermo CLVI*, De Passione Domini.

et le sang sont mélangés au calice eucharistique ; après le mélange on ne peut plus les séparer[1]. Saint Césaire d'Arles, « un de ceux qui ont donné à l'Église mérovingienne une doctrine, une prédication, une discipline, et une culture[2] », qui sut condenser en maximes claires et brèves l'enseignement de saint Augustin, son maître, écrit :

« Comme les grains de blé, réunis dans le pain qui les assemble ne peuvent plus être désunis, comme l'eau mêlée au vin ne peut plus en être séparée, ainsi les fidèles, les justes qui sont instruits de leur rédemption par le sang et la Passion du Christ, doivent, comme des membres inséparablement unis à leur tête, lui rester indissolublement attachés. Il n'est pas de volonté, de nécessité, d'ambition humaine, il n'est pas de mort qui doive les diviser[3]. »

Aperuit ! Regardons encore ; le mystère de la grande blessure n'est pas épuisée. *Aperuit!* Une porte est ouverte, il faut la franchir, il faut entrer. Saint Avit, évêque de Vienne écrit au VI^e^ siècle : « *Videamus primum quid inde procedit, advertamus postea quomodo ibi Christianus introiit*[4]. » Le symbolisme est double. Entrons par la plaie béante, dans l'intime et précieux sanctuaire ; il récèle toutes les vérités qui nous donneront l'intelligence de Jésus, peut-être y découvrirons-nous son Cœur. Saint Grégoire de Nysse, qui poussa aussi loin que possible la raison dans les obscurités de la foi, commente le texte « *Introduxit me rex in cellaria sua ; exsultabimus et laetabimur in te, memores uberum tuorum super vinum* » (*Cant.*, I, 3) :

« Celui qui, pendant la Cène, reposa sur la poitrine du Seigneur, aimait la doctrine du Verbe (*Verbi amavit ubera*). Comme une éponge, il trempe son cœur dans la source de vie, tout imprégné, par une ineffable vue des mystères du Christ, il nous révèle son âme remplie

1. P. L. t. IV. S. Cyprien. *Epist.*, *LXIII*, n. 13.
2. Paul Lejay, *Le rôle théologique de Césaire d'Arles. Revue d'hist. et littér. rel.*, 1905, tome X, p. 616.
3. P. L. t. LXVII, col. 1055, Homilia V, *De Paschate.*
4. P. L. t. LVI, col. 311.

de la science du Verbe, et nous fait part des vérités qu'il a puisées à leur source ; il affirme de sa grande voix que le Verbe est éternel[1]. »

Le premier il entre dans la blessure ; là il « s'élève au-dessus des créatures, des montagnes, de l'air, du ciel, des astres, des trônes, des dominations, des principautés, de tous les anges et de tous les archanges[2]. » Sur le sein du Fils, comme le Fils unique est lui-même dans le sein du Père, la remarque est d'Origène[3], il pénètre les merveilles de la vie intérieure de Jésus, mieux qu'aucun autre Évangéliste. C'est lui qui nous en a donné ces lumineuses et profondes définitions : « *Ego sum lux mundi* » (*Joan.*, VIII, 2) ; *Ego sum via, veritas et vita* (*Joan.*, XIV, 6) ; *Ego sum resurrectio* (*Joan.*, XI, 25) ; *Ego sum ostium* (*Joan.*, X, 7) ; *Ego sum Pastor bonus* (*Joan.*, X, 11) ; *Ego sum Alpha et Omega, principium et finis, primus et novissimus* (*Apoc.*, I, 8)[4]. Toutes les âmes qui entrent par la porte, ne pénètrent pas aussi avant dans les divines profondeurs ; toutes néanmoins y trouvent la lumière et l'espérance dont elles ont besoin. Le seuil à peine franchi, elles se sentent baignées de miséricorde, enveloppées de pardon. Le bon larron est passé, qui donc ne pourrait le suivre ? L'ouverture est étroite, par cette étroite ouverture, tout le monde bientôt aura passé :

« Venez, vous les Juifs, il vous appelle le Fils de Dieu que vous avez crucifié : *Contendite intrare per angustam portam* (*Luc*, XIII, 24) ; vos pères sont déjà entrés. Ceux qui ont demandé à grands cris qu'on le crucifiât, ceux qui l'ont vu pendu sur la croix, qui l'ont raillé, qui branlaient la tête, ont passé par l'étroite ouverture. Ce n'est pas en vain que le crucifié suppliait : « Pater, ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt ». (*Luc*, XIII, 34.) Par cette petite porte, comme je viens

1. P. G. t. XLIV, col. 786. Homilia I in *Cantica canticorum.*
2. P. L. t. LXI, col. 251, S. Paulin de Nole, *Epist., XXI*, 2-4.
3. P. G. t. XIV, col. 799. Origène : *Commentar. in Joannem... Erat recumbens unus ex discipulis.*
4. P. G., t. XVI, col. 30.

de le dire, ouverte dans le côté de Jésus, le larron converti a passé; les Juifs repentants ont passé, les païens convertis ont passé[1]. »

Avec le pardon, l'âme trouve dans la plaie béante, une entière sécurité : « Qu'ils viennent ceux qui cherchent le jardin de délices, une place de sureté, l'éternelle félicité où les barbares ne sont plus à craindre, où il n'y a plus d'ennemis, ni d'adversaires ; venez tous, entrez tous, la porte est ouverte[2]. »

Il est des privilégiés de l'amour divin qui entendent un appel plus intime ; ils ne s'arrêtent pas au seuil ; ils pénètrent jusqu'au fond du sanctuaire, ils y vivent, ils y trouvent l'aliment de leur vie surnaturelle. « A mon avis, écrit, saint Grégoire le Grand, les trous de la pierre : *Veni columba mea, in foraminibus petrae, in caverna maceriae* (*Cant.*, II, 14), symbolisent les blessures des pieds et des mains ; le creux de la muraille, la blessure faite au côté de Jésus par la lance de Longin. Très justement il est dit que la colombe gîte dans les trous de la pierre et le creux de la muraille ; l'âme, en effet, qui médite la Passion du Christ et se souvient de Jésus en croix, rappelle à sa mémoire l'exemple divin et les divines blessures. Comme la colombe aux trous de la pierre, elle trouve, dans les plaies sanglantes, l'aliment qui entretient sa vie[3]. » La vérité y rayonne des clartés du Verbe, l'amour y brûle de la charité de Jésus. Saint Jean Chrysostome invite les fidèles à venir boire au calice de l'autel, avec le même filial respect qu'ils auraient si, du côté ouvert ils approchaient leurs lèvres tremblantes d'émotion. « *Cum ad tremendum poculum accesseris, sic venias ac si ex hoc latere potaturus esses*[4]. » Que de fois nous verrons les privilégiés de Jésus penchés sur sa poitrine, puiser avec leurs lèvres, dans la plaie divine, les eaux inépuisables de la grâce, la force des héroïques dévouements, la joie délicieuse des immola-

1. P. L. t. XL, col. 706.
2. *Id.*
3. P. L. t. LXXIX, col. 499.
4. P. G. t. XXXII, col. 463. Cf. P. G. t. LII, col. 660, un texte très beau de Georges de Nicomédie ; et t. XL, col. 647.

tions répétées : « *Haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris* » (*Is.*, XII, 3).

Rarement toutefois, il faut le reconnaître les Pères et les premiers écrivains ecclésiastiques appliquent les textes du Cantique à une âme particulière (*quaeque anima)* ; ils y voient surtout magnifiquement décrite la tendresse de Jésus pour l'Église. La pure et douce colombe qui ose se cacher dans les plaies du Sauveur, qui trouve là son refuge contre les poursuites de l'infernal vautour, qui, pacifique et confiante, réjouit par sa fécondité son Époux divin, c'est l'épouse glorieuse, sainte et immaculée, sans tache et sans ride *(Eph.*, v, 27) « *In his foraminibus ergo columba, id est, Ecclesia moratur*[1]. »

La fenêtre ouverte dans l'arche de Noé, la porte située au milieu du côté droit du temple de Salomon : « *Ostium autem lateris medii in parte domus dextrae* » (*3 Reg.*, VI, 8), sont des symboles de la plaie du côté ; Bède le vénérable y revient cinq fois, dans des termes à peu près identiques[2]. Il est inutile d'insister, nous connaissons déjà toutes ces interprétations. Pendant les dix premiers siècles de l'ère chrétienne, les fidèles sont surtout frappés par l'eau et le sang qui sortent de la blessure du Sauveur et symbolisent le Baptême, la Pénitence, l'Eucharistie, toute la vie surnaturelle de l'Église ; plus rarement ils considèrent l'ouverture sacrée, comme la porte qui donne accès dans l'intérieur divin. La franchir après l'avoir baisée : « *Tuum sacrum latus exosculor, ex quo fluxerunt vitae flumina, ex quo jugis mihi incorruptionis rivus manavit*[3] », c'est pourtant la voie naturelle pour atteindre et sentir les battements du Cœur de Jésus, blessé, lui aussi, par la lance de Longin : la blessure du côté révèle la blessure du cœur, la blessure du cœur, celle de l'amour. Les préoccupations et les

1. P. L. t. LXX, col. 1066. Le texte résumé dans ces lignes est d'un auteur inconnu, dont les écrits sont joints à ceux de Cassiodore. On le retrouve dans Bède, P. L. t. XCIV, col. 62 ; dans Alcuin, P. L. t. C., col. 647, dans Haymon, P. L. t. CXVII, col. 307.

2. P. L. t. XCI, col. 89, 221, 722, 754, 853. Cf. t. XCIV, col. 119.

3. Georgius, Nicomediensis metropolita. P. G. t. LII, col. 660.

esprits sont ailleurs, il faut défendre l'Église et sauver la foi.

Les trois premiers siècles secoués par les hérésies, ensanglantés par les persécutions, s'écoulent au milieu des luttes. Après s'être séparée de la Synagogue, l'Église doit se défendre contre ses enfants rebelles : les Nicolaïtes (*Apoc.*, II, 14-15, les Docètes (*I Joan.*, IV, 2, 3), et surtout contre Simon le magicien, le Père des hérésies. Les Gnostiques refusent de reconnaître la divinité de Notre-Seigneur. Les Manichéens enseignent l'existence de deux êtres éternels : le Dieu de la lumière, le Dieu des ténèbres.

Ne pouvant comprendre comment dans l'Être infini l'unité de nature peut se concilier avec la trinité des personnes, les uns rejettent l'unité de nature, les autres la trinité des personnes. Les *Patripassiani* font du Père et du Fils une même personne, les *Subordinationi* distinguent le Christ, Verbe de Dieu par qui tout a été fait, et du Père et des créatures, mais nient son égalité avec le Père. L'idée messianique mal comprise, certains passages de l'Apocalypse (XX, 2-7) au sens obscur, développent, parmi les judéo-chrétiens, les tendances Chiliates ou Millénaristes. Les Pères apostoliques, saint Justin, saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien, saint Cyprien, pour établir, contre ces erreurs, la véritable doctrine en appellent à la tradition apostolique, ils s'efforcent de démontrer que la vérité chrétienne est conforme à la raison. Passionnée de spéculation, l'école d'Alexandrie se sert des sciences humaines, de la philosophie en particulier, pour approfondir la théologie ; elle s'adonne à la critique biblique, à l'exégèse ; en Orient comme en Occident on lutte vaillamment.

Ces batailles de l'esprit ne font pas cependant oublier l'amour de Jésus. Partout se manifeste le sentiment très doux de la présence du Christ, dans l'Église et dans l'âme des fidèles. Tous l'adorent, l'aiment, tous s'efforcent de le reproduire. Clément d'Alexandrie, Origène et les premiers écrivains ascétiques, saint Antoine, saint Pacôme, saint Hilarion, les premiers docteurs du monachisme, en Orient et en Occident, ne parlent pas autrement que les Pères apostoliques, qui parlaient comme saint Jean et

saint Paul. C'est le Christ qu'il faut regarder, c'est le Christ qu'il faut aimer, c'est le Christ qu'il faut suivre à tout prix : « Licet, sparso crine et scissis vestibus, ubera quibus te nutrierat mater ostendat, licet in limine pater jaceat, per calcatum perge patrem, siccis oculis ad vexillum crucis evola[1] ! » Les austères leçons de saint Jérôme n'effraient pas.

Pourquoi dès lors les premiers chrétiens n'ont-ils jamais pensé au cœur de chair, en adorant l'amour de Jésus ?

A l'aurore de la vie chrétienne, l'humanité semble un peu disparaître dans l'éclat de la divinité. C'est Dieu qui s'incarne, Dieu qui rachète. Sans doute le Verbe ne rachète le monde qu'après avoir pris un corps, qu'après s'être fait chair ; mais le corps nécessaire à la Rédemption paraît surtout l'instrument du Verbe ; c'est le Dieu qui donne aux souffrances de l'homme leur mérite infini. Le sang et l'eau qui s'écoulent, versent des flots de miséricorde et de pardon, parce qu'ils sont divins ; ils donnent une vie divine à l'Église parce qu'ils sont eux-mêmes animés d'une vie divine, ils sanctifient les âmes, parce que, unis à la personne du Verbe, ils communiquent à sa sainteté. Quand ils luttent pour la divinité de Jésus-Christ contre Arius, pour l'union substantielle des deux natures divine et humaine, contre Nestorius qui distingue deux personnes dans le Christ, contre Eutychès qui lui retranche une nature ; quand ils réfutent Pélage dont l'erreur orgueilleuse rend inutile la Rédemption, niant le péché originel et la nécessité de la grâce, les docteurs chrétiens voient surtout dans le Rédempteur le Verbe de Dieu, le Fils éternel du Père, la seconde personne de la très sainte Trinité : c'est Dieu qui s'est incarné, c'est Dieu qui a souffert, c'est Dieu qui a racheté, c'est Dieu qui aime et c'est Dieu qu'il faut aimer. Des Pères grecs et des Pères latins, comme aussi des premiers ascètes et des premiers moines on peut dire que s'ils ont « intériorisé » Dieu, ils n'ont pas « intériorisé » Jésus ; « La grande nouveauté, l'incomparable

1. S. Jerom., *Epist.* XIV, *ad Heliodorum*, 2.

mérite religieux du Moyen Age ce *sera* l'intelligence et l'amour ou pour mieux dire, la passion de l'humanité du Christ[1]. »

Saint Augustin aurait dû, semble-t-il comprendre mieux que personne, la sainte humanité, qui comblait et dépassait magnifiquement les aspirations et les élans de son âme. Dans le cœur du fils de Monique, brûle un éternel besoin de Dieu et du bonheur : « *Quomodo ergo te quaero, Domine? Cum enim te Deum meum quaero, vitam beatam quaero*[2] » ; un irrésistible élan d'amour : « *Amare et amari dulce mihi erat... Nondum amabam et amari amabam*[3] ». La sensibilité puissante d'Augustin cherche Dieu et le poursuit, elle l'atteint, elle en jouit. Mais Dieu pour Augustin c'est avant tout la Vérité. Cette vérité sans doute c'est l'amour qui la désire, c'est l'amour qui la cherche, c'est l'amour qui la révèle, c'est l'amour qui rend seul au Dieu Vérité le culte dont il est digne : « *Pietas cultus Dei est, nec colitur ille nisi amando*[4] ». L'histoire de la vie du grand docteur n'est pas seulement l'histoire d'une intelligence que ne peut satisfaire aucune doctrine ; elle est l'histoire de deux amours : l'amour infini qui délicieusement attire l'amour créé, l'amour créé qui d'instinct et comme malgré lui recherche l'amour infini. « *Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te*[5]. » Tout cela est vrai. Mais l'amour de Dieu, la recherche du bonheur se confondent chez Augustin, avec l'amour et la recherche de la vérité ; ou plutôt ces deux amours, ces deux recherches ne sont qu'une seule et même chose. « Je t'invoque, ô mon Dieu, vérité. » Ce cri sort vraiment du fond de son âme. Bien, bonheur, vérité sont pour lui inséparables. « Désirer le souverain bien, c'est bien vivre... La poursuite de Dieu, c'est l'appétit du bonheur. » Une âme aussi essentiellement intellectuelle restera intellectuelle dans sa pitié ; et contemplant l'Homme-Dieu, elle s'attachera

1. *Christus*, p. 1119 (1916). Nous reviendrons bientôt sur cette idée féconde.
2. *Confessionnes*, l. X, c. xx, 1.
3. *Confessiones*, l. III, c. i, 1.
4. *Epist. CLXVII*, n. 11 ; Cf. CXL, n. 45.
5. *Divi Aurelii Augustini Hippon. episcopi lib. XIII confessionum*, l. I, c. i, 2.

au Dieu plus qu'à l'homme. Expliquant la célèbre parole du Christ : « Je suis la voie, la vérité et la vie », Augustin écrit : « Il est la voie selon sa forme d'esclave, il est la vérité selon sa forme de Dieu[1]. » La vérité d'abord, la voie ensuite ; la voie n'existe que pour la vérité. Au ciel la nourriture c'est la vérité, *cibus veritas*[2].

Peut-être l'ardeur intellectuelle de cette recherche a-t-elle été l'obstacle qui empêcha la profonde sensibilité d'Augustin de trouver, dès le IVe siècle, la formule de la dévotion au Sacré-Cœur. Il en est parfois si près, elle semble si bien répondre aux aspirations de son grand cœur, qu'on ne s'étonnait pas, au Moyen Age, de la trouver déjà sur ses lèvres ; on lui attribuait sans hésiter les phrases du *Manuale* qui l'expriment nettement : « *Tuta et firma requies est infirmis et peccatoribus, in vulneribus Salvatoris. Securus illic habito, patent mihi viscera per vulnera...* ; *Per foramina corporis patent mihi arcana cordis, patet magnum pietatis sacramentum, patent viscera misericordiae in quibus visitavit nos oriens ex alto*[3]. » Ces lignes sont de saint Bernard et non de saint Augustin ; le compilateur du *Manuale* modifie à peine le texte du grand abbé de Clairvaux.

Pour symboliser, j'allais écrire pour matérialiser la foi, pour faire pénétrer plus sûrement la piété dans les âmes fidèles, l'Église s'est toujours servi d'images, tableaux, peintures, sculptures qui parlent aux yeux et à l'esprit : la Passion de Jésus, la scène du crucifiement vivement représentées, agissent puissamment sur les cœurs. Au XIVe et au XVe siècle nous verrons les

1. *De moribus eccles., I*, 18 et 46. P. L. XXXII, col. 1319 et 1330.
2. *In Joannem* XXX, 7. P. L. t. XXXV, col. 1636.
3. *Manuale, XXI.* P. L. XL, col. 960. Le R. P. L. DE GRANDMAISON, dans son bel article : Jésus-Christ, *(Dictionnaire apologétique*, col. 1526*)* donne la traduction d'un texte du livre *De la sainte Virginité* de saint Augustin ; il y trouve la dévotion au Sacré-Cœur : « *Jésus* a la tête inclinée pour nous donner le baiser de paix, le cœur ouvert pour chérir ». Hélas, on cherche en vain ces lignes dans le traité *de sancta Virginitate, liber unus.* P. L. XL, col. 397-427. — Le texte du *Manuale* est tiré des *Sermones in Cantica*, LXI, 3, 4 ; P. L. CLXXXIII, col. 1072.

chrétiens agenouillés, tremblants d'émotion, baiser respectueusement les images des plaies de Jésus et de la blessure du côté. De vieilles gravures sur bois, de simples dessins populaires retracent les douleurs et les ignominies du Golgotha : le sang coule à flots, le corps divin tout marbré de taches rouges, descendu de la croix s'affaisse, pantelant, sur les genoux de Marie navrée d'une tristesse infinie[1]. Ces représentations sont partout dans les églises ; elles décorent le manteau de la cheminée de chaque paysan ; à tous elles rappellent le martyre du Christ, de son amour et de son corps. Que de fidèles à les contempler, trouvèrent l'idée de la dévotion au Sacré-Cœur ! Les chrétiens des premiers siècles voyaient-ils dessinées sur les parois des catacombes les mêmes scènes douloureuses, les mêmes sanglants souvenirs ? Le second concile de Nicée (787) recommande la lecture et la peinture comme deux moyens excellents de connaître et de pénétrer la foi[2] ; est-il une peinture plus éloquente que celle du crucifix ?

Jamais, dans les catacombes, les artistes chrétiens n'ont peint ni sculpté le drame du Golgotha. Les nouveaux convertis considèrent longtemps la croix comme un bois infâme. Le culte d'un Dieu crucifié, mal compris, odieusement travesti par les païens, est le prétexte de mille calomnies. Tacite accuse les chrétiens d'adorer un homme condamné au dernier supplice[3]. Le P. Garucci, S. J., a découvert, vers 1860, sous l'angle occidental du Palatin, une caricature : « C'est un crucifié à tête d'âne, tracé au stylet ; près de la croix un personnage adore ce Christ à la manière antique, c'est-à-dire en baisant la main ; au bas sont écrits ces mots en caractères cursifs : ΑΛΕΞΑΜΕΝΟΣ ΣΕΒΕΤΕ ΘΕΟΝ, Alexandre adore Dieu. Tertullien relevait déjà l'odieux de cette accusation à la fin du IIe siècle : « *Somniasti caput asininum esse*

1. Cf. Émile Male : *L'art religieux de la fin du Moyen Age en France*, c. II.
2. Sess. XXV. *De invocatione sanctorum.*
3. *Annales XV*, 63.

nostrum deum[1]. » On sait aussi combien, dans ces premiers siècles, est sévère la discipline du secret. L'Église ne révélait ses mystères qu'après de longues épreuves ; les écrits des Pères témoignent souvent de cette sage réserve : *Sciunt initiati.* Un poisson, un pasteur qui porte une brebis sur ses épaules, un agneau, voilà sous quels symboles le Christ se cache aux premiers siècles ; parfois même c'est Orphée ou Ulysse dont il emprunte les traits. Au IVe siècle le monogramme du Christ formé de la combinaison de X et de P, les deux premières lettres du mot XPICTOC, rappelle et le nom et la croix de Jésus ; plus tard apparaît la croix nue, « puis un agneau portant sur son épaule une croix hastée, puis un agneau couché sur un autel au pied d'une croix, *tanquam occisus*[2], un peu plus tard l'agneau a le flanc ouvert, et le sang coule de cette plaie ainsi que de celle des pieds, enfin un agneau au centre de la croix, à la place même où va bientôt paraître Notre-Seigneur en personne[3]. » Les deux plus anciens monuments chrétiens où l'on voit Jésus-Christ attaché à la croix sont du Ve siècle[4]. Au VIe siècle, assez nombreuses sont les représentations du Christ vivant, cloué à la croix par quatre clous, vêtu d'une longue tunique sans manche (Colobium), la tête nimbée[5].

Dans le crucifié du Golgotha, l'Église, pendant plusieurs siècles, voit surtout le triomphateur, le roi victorieux : « *Regnavit a ligno Deus.* » La croix est un arbre sacré, beau et glorieux, le sang de Jésus l'enveloppe de pourpre, c'est sa gloire d'avoir été choisi pour toucher les membres précieux du Roi :

1. Martigny : *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* ; au mot Calomnies.
2. *Apoc.*, v, 6.
3. Martigny : *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* : Crucifix. Cf. P. Bréhier *Les origines du crucifix dans l'art religieux.* Paris, 1908.
4. *Dictionnaire biblique :* Croix. Cf. G. de Jerphanion : *La représentation de la croix et du crucifix. Etudes*, 5 janvier 1923.
5. Cf. G. de Jerphanion, *Etudes*, 5 janvier 1923, p. 48, 49. *Les images du Sacré-Cœur* par Grimouard de Saint-Laurent, p. 19, 20, 22, 23.

Arbor decora et fulgida
Ornata Regis purpura,
Electa digno stipite
Tam sancta membra tangere[1].

Le duel sanglant de la vie et de la mort a été une insigne victoire pour l'auteur de la vie :

Mors et vita duello
Conflixere mirando ;
Dux vitæ mortuus
Regnat vivus[2].

Cette idée de triomphe inspire les artistes du IX^e^ au XIII^e^ siècle : la croix que le Christ montant au calvaire porte sur ses épaules est une croix glorieuse ornée de pierres précieuses ; le Christ en croix est un victorieux : ses bras sont majestueusement étendus, ses reins ceints d'une large écharpe, son front porte un diadème, les traits un peu raides sont d'une infinie majesté[3]. Le crucifix n'évoque aucun sentiment douloureux ; les plaies des mains et des pieds, la blessure du côté ruissellent de lumière. L'amour rayonne : *dilexit me* ; un amour tout de sérénité et de paix, l'amour du Dieu qui sauve et enseigne, l'amour du Dieu qui triomphe et qui règne. La Passion de Jésus fait monter aux lèvres émues des chrétiens rachetés un hymne de reconnaissance et de joie ; elle ne veut ni compassion, ni sanglots. Dès lors, aux fidèles agenouillés devant le crucifix où s'achève la victoire du Rédempteur, l'idée ne viendra pas de s'arrêter à contempler les membres humains du Dieu vainqueur, pour y chercher symbolisés les sentiments de son âme. Ils voient, ils louent, ils acclament le triomphateur divin : *Christus vincit*, *Christus regnat*, *Christus imperat ;* ils voient, ils louent, ils acclament l'amour, sans penser au cœur de chair.

1. Hymne : *Vexilla Regis.*
2. *Prose de Pâques.*
3. Cf. *L'art religieux de la fin du Moyen Age en France, loc. cit.*

Jésus, s'il l'avait voulu, ne manquait pas de moyens pour révéler aux chrétiens la dévotion à son Cœur sacré, il est toujours le Maître des heures et des âmes. Nous constatons seulement que les circonstances au milieu desquelles l'Église naît et se développe, ne favorisent pas ce culte : luttes longues et austères pour la défense de la foi, développements de la piété chrétienne plus intellectuels qu'affectifs, habitude universelle de voir dans le Christ Sauveur, même au milieu des ignominies de la Passion, le Dieu plus que l'homme, le Rédempteur plus que la victime, prudente et nécessaire réserve de l'apostolat ; les faits de l'histoire générale de l'Église, le pli des intelligences aux premiers siècles aident à concevoir ce qui nous paraît presque incompréhensible.

Un dévot passioné du Cœur de Jésus, le R. P. Xavier de Franciosi, S. J., a écrit : « J'ai dépouillé presque page par page la Patrologie de Migne (plus de trois cents volumes)... quand cette ressource m'a manqué il m'a fallu chercher et trouver auteur par auteur, ici il y a bien des lacunes[1]. » Nous en croyons l'humble et fervent travailleur, dans ses recherches immenses il y a des lacunes : un jour ou l'autre elles seront comblées. Alors cependant comme aujourd'hui, il sera vrai d'écrire : l'Église pendant dix siècles n'a ni fêté, ni adoré le Cœur de Jésus d'un culte public. Si peut-être quelques fidèles ont entrevu l'idée de la grande dévotion, certainement personne ne l'a exprimée nettement. Le R. P. Bainvel, S. J.[2], — je ne m'attarderai pas à ses remarques, elles sont définitives, — a démontré que les textes d'Origène, de saint Justin, de saint Jean Chrysostome, de saint Augustin et de saint Grégoire le Grand, sans excepter ceux de Bède, où certains croyaient découvrir une allusion au Cœur de chair de Jésus, doivent s'entendre autrement. Dans ces passages le mot cœur ou bien est employé dans une formule de langage

1. *Le Sacré-Cœur de Jésus et la Tradition*, p. VIII.
2. *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, 4e édit., p. 598-616.

courant et n'a pas un sens précis, ou bien signifie l'âme de Jésus, ses pensées, ses sentiments, son intérieur, parfois même simplement sa poitrine. Certaines expressions qui auraient aujourd'hui, en plein règne de la dévotion au Sacré-Cœur, un sens très net restent, sous la plume des Pères confuses et indécises ; ce serait une erreur de les lire aux clartés qui brillent sur nos âmes contemporaines. Quant aux *Odes* de Salomon, il faudrait la pénétration vraiment trop ingénieuse de M. Harnack pour y voir la dévotion au Sacré-Cœur. J'ai dit ailleurs ce qu'on doit penser de la fameuse inscription d'Autun : « Divine race du céleste Poisson... » ; il faut traduire le premier vers : « Divine race du céleste Poisson, conserve un cœur sacré[1]. »

On n'a rencontré jusqu'ici, dans les dix premiers siècles de l'Église, aucune trace de la dévotion au Cœur de Jésus ; telle est l'évidente vérité. Personne alors ne pénétra le mystère de la blessure du côté.

---

1. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, *Vie de sainte Marguerite-Marie*, 5e édit., p. 128, note. Harnack a trouvé dans les Odes de Salomon, la prédestination. Cf. Bainvel, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*[4], p. 600-601 ; *Bulletin d'ancienne Littérature et d'Archeologie chrétiennes*, n. 1, p. 58, article de M. Lejay.

CHAPITRE IV

L'IDÉE COMPLÈTE DE LA DÉVOTION

Le Sacré-Cœur et l'humanité de Jésus, — la Passion. Saint Anselme : *Seigneur faites-moi goûter par l'âme ce que je goûte par l'intelligence.* Anselme cherche Jésus « plus près de l'homme, plus doux à l'homme ». Il le cherche dans sa Passion, douceur et joie pour lui. Anselme « intériorise » Jésus. A-t-il eu l'idée de la dévotion au Sacré-Cœur ? Ce n'est pas certain, mais il ouvre toute large la route qui y conduit. Son influence sur son siècle, sur l'abbé de Clairvaux.

Saint Bernard ; son cœur miséricordieux et chaud : *Pudet nimirum magis ad hominem quam ad Dei memoriam moveri. Magna res est amor.* Bernard et Jésus enfant : *O parvule parvulis desiderate,* Bernard et la Passion : *Patet arcanum cordis per foramina corporis.* Enorme influence du fondateur de Clairvaux : monastères de religieux et de religieuses nés de Clairvaux ; la deuxième croisade, Bernard acclamé en France, dans les Pays-Bas, en Italie, sur les bords du Rhin, Imprégnées de sa tendresse, les âmes devinent la tendresse du Cœur de Jésus.

Guillaume de Saint Thierry, Guerric, abbé d'Igny, Gibert de Holland, amis de Bernard, ses disciples, les fils de son âme, formulent plus nettement que lui l'idée de la dévotion.

Nos vieux trouvères du XII^e^ siècle l'entrevoient, eux aussi :

Juifs le prirent et le travaillèrent et le peinèrent sur la croix,
Son Cœur fut traversé d'un grand glaive acéré.

Au XIII^e^ siècle, les scènes les plus dramatiques de la Passion, la mort de Jésus en croix elle-même, sont toujours représentées avec la plus grande simplicité. Les artistes ne se demandent guère comment l'action a dû se passer ; ils n'essaient pas de faire vivre un événement historique, ils commentent un dogme. Les écrivains font comme les artistes. On ne trouve nulle part, dans leurs écrits, les détails poignants des souffrances du Christ, ils

parlent de ses douleurs presque avec sérénité. Jamais ils n'oseraient montrer les membres que l'on tire et disloque avec des cordes, pour amener les pieds et les mains aux trous préparés, jamais ils n'oseraient employer les mots violents que Gréban fait prononcer au soudard qui commande la manœuvre du crucifiement :

Prenez-moi ces deux gros cordons
Que j'ai à son poignet serrés,
Et tirez tant que vous pourrez,
Vous quatre — jusqu'aux nerfs disjoindre,
Tant que vous fassiez la main joindre
Au pertuis qui est fait pour elle[1].

Les traités et les sermons consacrés à la Passion sont assez peu nombreux au XI^e^, au XII^e^ et au XIII^e^ siècle. Les sermonnaires parlent beaucoup de l'étable, de la vie et même du glorieux tombeau de Jésus ; ils ne conduisent guère leurs lecteurs sur le Golgotha. Si pourtant ils les y font monter, c'est beaucoup plus pour les instruire que pour les émouvoir. Un sermon d'Yves de Chartres sur la Passion, est composé d'une suite de symboles, il peut être pris comme le type de ce genre de discours[2]. Au moment où saint Anselme, penché dans sa prière sur les plaies béantes de Jésus, sent l'émotion étreindre son âme et mouiller ses yeux, il s'arrête brusquement. Pourquoi pleurer ? Cette agonie douloureuse ne l'a-t-elle pas sauvé ? A cette pensée, la joie envahit son cœur reconnaissant ; il exulte, il déborde[3].

A la fin du XIII^e^ siècle l'art chrétien, né de la théologie, est resté très symbolique ; il ne peut donc guère aider, semble-t-il, les fidèles à concevoir l'idée de la dévotion au Cœur de Jésus.

1. Male, *L'art religieux de la fin du Moyen Age*, p. 19. Cf. p. 47.
2. P. L. t. CLXII, col. 562.
3. P. L. t. CLVIII, col. 675. Nous retrouverons la même idée dans sainte Gertrude. C'est d'ailleurs la doctrine des Pères grecs, de saint Hilaire, qui célèbrent la Passion comme le triomphe éclatant de la puissance divine du Christ.

Elle va naître alors pourtant, au contact de la Passion ; non pas d'une Passion sanglante et torturée, celle qui bouleversera les âmes du XIVe et du XVe siècle, mais d'une Passion rédemptrice, toute de miséricorde et d'amour, imprégnant les cœurs de son infinie charité comme aussi de son humaine tendresse.

Quel docteur ou quel saint en parla nettement le premier ? Quand on pourra dire son nom, l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur ne sera guère modifiée, ni enrichie. Il importe beaucoup plus de connaître le mouvement intellectuel et moral, l'atmosphère de chaude tendresse où elle va naître et se développer. Celui qui, avant tous les autres, l'a nommée n'a fait qu'exprimer une idée déjà obscurément présente à bien des esprits. Saint Anselme est considéré comme le Père de la scolastique ; sans trop grand risque de se tromper, on peut aussi voir en lui le Père de la dévotion au Sacré-Cœur, même s'il n'en a pas eu la claire idée.

Attachante et très moderne figure que celle du savant abbé du Bec, de l'illustre archevêque de Cantorbéry. Il naquit en 1033 ou 1034 dans la petite cité alpine d'Aoste. Éducatrice parfaite, sa mère Ermemberge le sauve dans une crise terrible. Confié à un maître maladroit, l'enfant pétillant d'intelligence et d'une sensibilité aiguë, froissé dans sa délicatesse, s'était renfermé dans un sombre mutisme ; on craignit la folie. La tendresse et le tact maternels gardèrent et ouvrirent le pauvre petit cœur. Confié aux bénédictins d'Aoste, l'enfant se développe dans la douce atmosphère monacale ; il est déjà chez lui. A quinze ans, il veut se faire moine. Dans la naïve candeur de ses premières années, petit montagnard, il s'était imaginé que le Dieu du ciel, maître de toutes choses, habitait sur les sommets des Alpes et y tenait sa cour ; une nuit, il avait rêvé qu'il montait là-haut et prenait place à la suite du souverain Seigneur du ciel et de la terre[1]. Religieux, son rêve va

1. P. L. t. CLVIII, col. 50. *Vita sancti Anselmi*, auctore Eadmero.

enfin devenir réalité. Hélas, qu'il est loin de compte ! il lui faut attendre : pleurer la mort de sa mère, souffrir les rudes persécutions de son père, donner même quelques années à la vie mondaine. Il a vingt-sept ans quand il frappe à la porte de l'abbaye du Bec, bien loin d'Aoste, au milieu de la verte et ombreuse Normandie.

Dans ses voyages en Bourgogne, en France, à Avranches, il a entendu parler de Lanfranc, l'illustre et savant prieur, il veut le voir et s'instruire près de lui. La renommée du grand bénédictin attire de nombreux disciples, Anselme s'asseoit parmi eux ; il n'est pas encore moine, mais il travaille comme un moine, il souffre comme un moine, il est savant comme un moine, plus que bien des moines ; pourquoi donc, moine tout à fait, ne vivrait-il pas la vie d'un moine pour avoir les mérites d'un moine ? La conclusion s'imposait. Lanfranc pourtant hésite : le postulant est-il vraiment appelé ? Restera-t-il au Bec, ira-t-il à Cluny ? Maurille, évêque de Rouen, consulté, tranche le cas : Anselme restera au Bec.

A trente ans, il succède à Lanfranc, mis à la tête de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, fondée récemment par Guillaume, roi d'Angleterre et duc de Normandie ; le 20 août 1078, il prend la place du saint abbé Herluin, fondateur de l'abbaye du Bec ; le 6 mars 1093, à soixante ans, il remplace son vieux maître Lanfranc sur le siège archiépiscopal de Cantorbéry. Vite la supériorité intellectuelle de l'intrépide et saint prélat s'impose à tous ; au milieu des évêques, des ducs, des comtes, des seigneurs il ne tarde guère à se faire une place ; cette place est la première. Sa parole instruit, dirige, encourage ; ses actes excitent, en Angleterre, en Normandie, en France, dans la chrétienté entière, une indicible admiration. Saint Hugues, le grand abbé de Cluny, voit son influence dépassée par celle d'Anselme : l'archevêque de Cantorbéry domine son siècle par son intelligence et par ses actes. Il le domine surtout par son cœur.

« Seigneur, faites-moi goûter par l'amour ce que je goûte

par la connaissance. Faites-moi goûter par le cœur ce que je goûte par l'intelligence. Fac, precor, Domine, me gustare per amorem quod gusto per cognitionem, sentiam per affectum, quod sentio per cognitionem[1]. » Saint Anselme, comme saint Augustin, qui l'a marqué à son image, prie avec son intelligence passionnée de vérité, et toute la flamme de son cœur que brûle l'amour. Intelligence, cœur, ce n'est pas assez dire : c'est tout l'être humain d'Anselme qui aspire à trouver Dieu et veut le saisir. L'élan est d'une incomparable beauté, il s'exprime dans des mots de sainte et ardente passion.

« Je vous en supplie, ô mon Dieu, faites que je vous connaisse et que je vous aime, pour jouir de vous... Que mon intelligence vous médite, que ma langue vous célèbre, que mon cœur vous aime, que ma bouche ne parle que de vous. Soyez la faim de mon âme, la soif de ma chair, que tout mon être soupire après vous jusqu'au jour où j'entrerai dans la joie du Seigneur, le Dieu trine et un, béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il[2]. »

L'esprit d'Anselme est affamé de vérité ; cette vérité il l'aime de tout son cœur, il en jouit, oserait-on dire, par tous les sens ; cette vérité, c'est Dieu :

« O souveraine et inaccessible lumière, ô complète et bienheureuse vérité, comme vous êtes loin de moi qui vous touche pourtant de si près. Comme vous m'êtes peu présente, à moi, qui suis toujours en votre présence. Partout vous êtes tout entière et je ne vous vois pas. Je me meus en vous, je suis en vous, et je ne puis vous approcher. Vous êtes en moi, vous m'entourez et je ne vous sens pas. Vous vous cachez à mon âme dans votre lumière et votre béatitude ; et mon âme reste dans les ténèbres et la misère. Elle regarde et elle n'aperçoit pas votre beauté. Elle écoute et elle n'entend pas votre harmonie. Elle flaire et elle ne respire pas votre parfum. Elle goûte et ne connaît

1. P. L. CLVIII, col. 769. *Med. XI.* Dom A. Wilmart, dans la savante préface des *Méditations et prières de saint Anselme*, traduite, par Dom A. Castel, reconnaît l'authenticité de cette XI^e^ méditation.
2. P. L. CLVIII, col. 242, *Proslogion*, CXXVI.

pas votre saveur. Elle touche et ne sent pas votre douceur[1]. Car, Seigneur mon Dieu, vous possédez d'une manière ineffable tous ces dons, vous qui avez voulu donner aux créatures de les posséder à leur manière sensible. Mais sous la langueur invétérée du péché, les sens de mon âme se sont refroidis ; ils se sont émoussés, ils se sont fermés[2]. »

Ces cris sont vraiment nouveaux ; jamais, depuis Augustin, ils n'avaient jailli aussi forts, jamais aussi émus ils n'avaient tremblé sur des lèvres humaines. C'est par tout son être qu'Anselme cherche Dieu et qu'il va l'atteindre. Il l'appelle avec son âme et avec son corps, dans la plénitude harmonieuse de sa nature. Ce n'est pas simplement le Dieu, pur esprit, lumière et vérité de l'intelligence, amour et bien de l'âme qui va répondre, mais le Dieu fait Homme, le Verbe incarné, Jésus-Christ, plus près de l'homme, plus doux à l'homme :

« O bon Jésus, que vous êtes doux au cœur de celui qui pense à vous et qui vous aime. Je ne sais vraiment pas, et je ne puis vraiment pas comprendre, pourquoi au cœur qui aime vous êtes plus doux Verbe incarné que Verbe du Père ; plus doux dans votre humilité que dans votre sublimité ! En vérité, il est bien plus doux à celui qui vous aime de vous voir dans le temps naître d'une vierge, que de vous contempler avant tous les âges, dans les splendeurs de votre naissance divine[3] ».

Anselme aime à méditer la vie de Jésus : il naît d'une vierge immaculée, enveloppé de langes, le voilà couché dans la crèche, il supporte les affronts, se tait sous les injures, ceint d'un linge il lave les pieds de ses disciples, il prie longuement au Jardin des Olives, une sueur de sang couvre ses membres, il est vendu

1. Lenitatem, et non levitatem que donne le texte de Migne.
2. P. L. t. CLVIII, col. 236, *Proslogion*, c. XVII.
3. P. L. t. CLVIII, col. 770. Et certe nescio, quia nec plene comprehendere valeo, unde hoc est quod longe dulcior in corde diligentis te, in eo quod caro es, quam in eo quod Verbum ; dulcior in eo quod humilis, quam in eo quod sublimis. S. Bernard dira aussi : Suavem magis quam sublimem et unctum non altum loquar qualem denique Spiritus Domini unxit et misit evangelizare pauperibus. P. L. t. CLXXXIII, col. 879. *In cantic.*, XXII, 3. Ce texte tiré de la *XII*e méditation, n'est pas certainement de Saint Anselme, il est néanmoins conforme à sa manière de penser et de sentir.

trente deniers, trahi par un baiser, pris par des soldats armés de glaives et de bâtons, lié, jugé, condamné à la flagellation, conduit à la mort comme un innocent agneau ; maltraité il se tait ; accusé, il ne répond rien ; souffleté, battu de verges, couvert de plaies et de crachats, vêtu d'un manteau rouge, couronné d'épines, adoré par dérision, on frappe sa tête à coups de roseau, on le revêt d'une robe blanche, on le condamne à mort, il porte sa croix, il y est cloué, il prie pour ses bourreaux, on l'abreuve de fiel et de vinaigre, un voleur l'insulte, il verse son sang par les cinq plaies, il incline la tête, il meurt en recommandant son âme à son Père, et tout cela pour nous[1].

Dans la vie de Jésus, Anselme contemple surtout la Passion ; cette Passion lui est douceur et joie : « *Quis enim non lætetur et exsultet ? Quis non supra modum jucundetur et gratuletur videns conditorem suum non solum pro se hominem esse, sed tam dura tamque indigna sustinuisse ? Quid mente suavius ruminatur ? Quid dulcius gustatur ? quid lætius cogitatur*[2] *?* » Il faut sans doute compatir aux douleurs de Jésus, mais cette compassion doit naître de l'amour. Aimons, aimons d'abord ce Jésus qui nous a tant aimés.

« Ame que le sang d'un Dieu a rachetée... songe à ton rachat... réjouis-toi en cette contemplation... embrase-toi d'amour pour ton Sauveur. Goûte la douceur de ses paroles plus suave que celle du miel, mange et réjouis-toi, savoure et sois dans l'allégresse : cet aliment est si doux[3] ! »

Saint Augustin avait « intériorisé » Dieu ; saint Anselme « intériorise » Jésus-Christ ; Jésus ainsi « intériorisé » ne peut manquer d'être tôt ou tard connu comme le Sacré-Cœur ; voilà pourquoi saint Anselme mérite d'être appelé le Père de la dévotion au Cœur de Jésus.

En a-t-il trouvé la formule ! A Jésus on lui fait dire :

1. Cf. *Orat. XX.* P. L. t. CLVIII, col. 903, 904 ; *orat. XLI,* col. 935, 936
2. P. L. t. CLVIII, col. 771, *Médit. XII.*
3. P. L. t. CLVIII, col. 762, 763, *Médit., XI.*

« Je vous en supplie, pour que je puisse porter en moi l'image achevée du crucifix, faites en moi ce que la rage insatiable de vos ennemis a fait en vous, après votre mort. Que votre parole efficace et vivante, plus pénétrante que la lance la mieux acérée, blesse mon cœur, atteigne jusqu'à l'intime de l'âme, et qu'elle en tire, comme de mon côté droit, au lieu de sang et d'eau, votre amour, ô Seigneur, et l'amour de mes frères[1]. »

Dans ces lignes, on ne trouve aucune allusion directe au cœur de chair de Jésus. Est-il possible de les lire sans y penser ? Le cœur d'Anselme percé par la divine parole, c'est sa volonté, son cœur aimant ; mais la lance, le côté droit, l'eau, le sang rappellent nécessairement la chair de la Victime divine ; dès lors le mot *cor* n'invite-t-il pas à pénétrer, avec la lance qui traverse la poitrine, jusqu'au cœur de chair d'Anselme et même de Jésus ?

Nous lisons dans la Méditation X de *Passione Christi* : « Dulcis Jesus in inclinatione capitis et morte, dulcis in extensione bracchiorum, dulcis in apertione lateris... Jésus est doux quand il incline la tête pour mourir, il est doux quand il étend les bras, il est doux quand on lui ouvre le côté. » Le saint explique chaque douceur de l'Agneau plein de mansuétude : « Dulcis in apertione lateris ; apertio siquidem illa revelavit nobis divitias bonitatis suæ, caritatem scilicet cordis sui erga nos[2] ». Cordis sui, je le sais bien, on peut traduire : son cœur aimant, sa céleste bonté ; peut-être même est-ce le sens le mieux en harmonie avec le contexte. Et pourtant il reste que le mouvement de cette méditation, la suite des pensées, le drame de la Passion, les sentiments connus de l'âme d'Anselme nous font penser au cœur de chair. L'auteur ne le désigne pas, il ne le montre pas ; il

1. P. L. t. CLVIII, col. 759. Cf. P. L. t. CLXXXIV, col. 963, un texte identique.

2. P. L. t. CLVIII, col. 761, 762. Gerberon dit de cette X[e] méditation, conservée par le manuscrit du Vatican : Mihi non est unde illam S. Anselmi non esse judicem.

est là cependant qui anime les idées. « Dulciùs cor carnis quam cor Verbi ! » Est-il permis d'écrire ces mots, interprétant une parole d'Anselme déjà citée ? Le cœur de chair nous émeut plus fortement parce qu'il est plus près de nous ; il nous émeut purement, il nous émeut divinement parce qu'il symbolise le Cœur du Verbe et brûle de son amour. Hélas, les deux textes, longtemps attribués à saint Anselme, ne sont probablement pas de lui. Qu'importe ? Ce n'est pas sur une expression plus ou moins concluante que nous nous appuyons. Nous pensons que l'on peut donner à saint Anselme le titre de Père de la dévotion au Sacré-Cœur, non parce que le premier il en aurait donné la formule ; mais parce que nous trouvons et goûtons en lui, une nouvelle expression de la tendresse chrétienne. Son amour du Verbe Incarné atteint, d'un même élan de joie reconnaissante inconnu jusque là, et le Dieu et l'homme. La sainte humanité désormais mieux connue, la Passion ardemment méditée, conduiront les âmes au cœur de chair, naturel symbole de l'amour[1].

Anselme mourait à Cantorbéry en 1109 ; trois ans plus tard Bernard entrait à Citeaux.

« Ce serait rabaisser Anselme, au détriment de la vérité historique, que de présenter ses travaux comme le fruit longuement préparé des siècles antérieurs. C'est un des cas où l'histoire des idées, comme celle de la littérature, ne peut prétendre tout expliquer par l'étude du moment et du milieu : le génie échappe toujours par quelque côté à cette mesure[2]. » Le P. de Ghellinck a raison, sa remarque vaut encore, si nous l'appliquons à l'influence du saint archevêque de Cantorbéry sur la dévotion au Cœur de Jésus ; la piété, comme le génie, se laisse difficilement enclore par des limites trop rigides. Il faut reconnaître que cette influence n'a pas été immédiate ; elle se mêle en outre

1. L'auteur du *Commentaire de S. Trupter* (XII^e siècle), mentionne la blessure du Cœur aimable du Christ, il faut y appliquer ses lèvres et son cœur. *La dévotion au Sacré-Cœur dans l'ordre de S. Benoît.* D. Berlière, p. 8.

2. J. de Ghellinck, *S. J. Le mouvement théologique du XII^e siècle*, p. 59.

si intimement à celle de l'illustre abbé de Clairvaux, qu'il est souvent impossible de faire à chacune sa part. Une curieuse étude, personne ne l'a encore faite, serait de rechercher l'action d'Anselme sur Bernard. Bernard puise à mains pleines dans les trésors de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Grégoire le Grand, il invoque plusieurs fois l'autorité de saint Jérôme et sait ce qu'il faut penser d'Origène[1] ; je ne crois pas qu'il cite saint Anselme. Leurs âmes sont très proches, leurs piétés ont des affinités profondes, aussi ont-ils bien des idées communes ; ils ont senti de la même façon très vive et très humaine. Plus qu'Anselme encore, Bernard cite la Bible. Il l'a toujours dans la mémoire, et comme sous les yeux, il avoue que, à certains jours, pendant son oraison, les saintes Écritures sont ouvertes devant lui ; comme un livre dont il peut à son gré, parcourir et tourner les pages : « *Confessus est aliquando sibi meditanti vel oranti sacram omnem, velut sub se positam et expositam, apparuisse Scripturam*[2] ». Chez tous les deux c'est la même recherche de Jésus incarné, le même tendre et anxieux amour du Verbe fait chair[3] ; les mêmes expressions reviennent souvent : « *Jesus dulcis in ore, dulcis in corde, dulcis in aure*[4] », disait Anselme ; Bernard savoure la même divine douceur, Jésus devient : *mel in ore, in aure melos, in corde jubilus*[5] » ; le goût du miel s'était déjà répandu dans la bouche d'Anselme, il avait écrit, parlant au Christ : « *Melli dulcedinem suam præstitisti, et dulcior melle tu es*[6] ». Tous deux ils affectionnent les mystères de l'Enfance et de la Passion[7] ; ils en vivent ; pour les goûter, ils ont tous les deux un grand cœur et la plus exquise des sensibilités.

1. P. L. t. CLXXXIII, col. 630. *Sermo XXXIV*, De verbis Origenis.
2. P. L. t. CLXXXV, col. 307. *Bern. Vita*, l. III, c. III, n. 7.
3. P. L. t. CLVIII, col. 227 ; t. CLXXXIII, 557.
4. P. L. t. CLVIII, col. 762.
5. P. L. t. CLXXXIII, col. 847.
6. P. L. t. CLVIII, col. 774.
7. P. L. t. CLVIII, col. 769. Cf. VACANDARD, *Vie de saint Bernard*, 1895, t. I, p. 478.

Dans l'âme de Bernard, la pitié pénètre malgré lui ; conquérante, malgré la résistance de la volonté, elle y règne en maîtresse. Même si céder à cette pitié eut été un péché, Bernard eut commis cette faute ; les efforts les plus héroïques ne l'auraient pas retenu : « *(Misericordia) pias mentes ad compassionem dolentium necessario cogit affectu, ita ut, etiamsi peccatum esset misereri, etsi multum vellem, non possem non misereri*[1] ». Éloigné des siens, il soupire après son retour ; son âme vit au milieu d'eux. A prendre à la lettre le récit de l'*Exordium magnum*, il serait, pendant son séjour en Italie, revenu trois fois dans la claire vallée qui garde son trésor ; il aurait, par un véritable don d'ubiquité, visité la maison, les différents emplois des frères, et serait parti heureux d'avoir vu de ses yeux leur charité[2]. Robert, son cousin germain, avait cru devoir quitter les Cisterciens pour entrer à Cluny. Bernard lui écrit ; il est dehors, il pleut, pas une goutte de pluie ne tombe sur lui, ni sur son papier, « in medio imbre sine imbre ». Le fugitif est demeuré son très cher fils ; l'abbé de Clairvaux ne fait pas valoir les droits qu'il pourrait avoir d'exiger le retour, il laisse parler sa douleur. La douleur ne sait pas rougir, elle ne consulte ni la raison, ni l'honneur, elle ne sait que pleurer ce qu'elle a perdu : « *Me miserum quod te careo, quod te non video, quod sine te vivo, pro quo mori mihi vivere est, sine quo vivere, mori*[3] ».

Les accents qui ont retenti sur la tombe de Gérard, sont parmi les plus beaux cris de douleur humaine ; ces sanglots fraternels brisent toujours nos cœurs.

« Mon âme était collée à la sienne, de nos deux âmes la sympathie,

1. P. L. t. CLXXXII, col. 182. *Epistola* LXX.

2. P. L. t. CLXXXV, col. 422. Quamvis per hoc triennium visus fuerim longe remotus a vobis, non tamen putetis me semper absentem fuisse. Sciatis enim quod tribus vicibus interim reversus sum ad vos, visitans domum istam, officinasque perambulans... Vacandard n'admet qu'une visite en esprit (*op. cit.* II, p. 514). Peut-être ? Réelle ou en esprit cette visite prouve l'affection paternelle de Bernard pour ses moines ; et cela nous suffit.

3. P. L. t. CLXXXII, col. 71. *Epist. I*, 1.

plus que la parenté, n'avait fait qu'une seule âme. Sans doute il y avait en nous la voix du sang, mais la conformité de nos esprits, l'inclination de nos cœurs, la conformité de nos mœurs nous unissaient bien davantage. Nous n'étions qu'un cœur et qu'une âme ; le glaive a séparé en deux cette âme unique mienne et sienne ; une partie est montée au ciel, l'autre est restée sur la terre. Et c'est moi qui suis resté moi, pauvre malheureux ; je suis privé de ce qu'il y avait de meilleur en moi. Et l'on me dit : Ne pleurez pas ! On m'arrache le cœur et l'on me dit : Ne sentez rien. Je sens, je souffre et je ne puis pas ne pas souffrir. Ma résistance n'est pas celle de la pierre, ma chair n'est pas d'airain. Je souffre et je me plains, et ma douleur est là qui ne me lâche pas... Je l'avoue, je ne suis pas insensible à la souffrance ; j'ai peur de la mort pour moi et pour les miens. C'était mon Gérard, mon Gérard à moi ! Comment n'eût-il pas été mien ! Nous étions frères de sang, il était mon fils par sa profession religieuse, il était mon père par sa sollicitude envers moi, nous n'avions qu'un esprit, nous avions le même cœur. Il est parti, je souffre, je suis blessé, blessé à mort[1]. »

Quel cœur ! Bernard s'émeut à la moindre infortune ; le choc le plus léger froisse sa sensibilité. Un lièvre poursuivi par les chiens, un oiselet menacé par un vautour, et le voilà troublé ; vite un signe de croix pour sauver les innocentes petites bêtes. Il goûte le charme profond, le calme des forêts et de la campagne. Les grands arbres sont des amis, il a beaucoup causé avec eux, ils sont bien plus intéressants que les livres, il en a tiré toute sa science[2]. On devine les transports, les austères et saintes jouissances de son âme, quand, par delà les affections humaines, il entrevoit les merveilles de l'infinie charité. Il a écrit : « *Pudet nimirum magis ad hominis quam ad Dei moveri memoriam*[3] ». Le souvenir d'une pieuse conversation le touche parfois davantage que le souvenir de Dieu, et il en rougit. Qui

1. P. L. t. CLXXXIII, col. 909. *In Cant. XXVI*, 8.
2. P. L. t. CLXXXV, col. 240. Cf. t. CLXXXII, *Epist. CVI*, n. 2.
3. P. L. t. CLXXXIII, col. 842. *In cant.* XIV, 6.

pourtant mieux que lui parla de l'amour de Dieu ! Aigle audacieux, d'un puissant coup d'aile, il dépasse tous les soleils créés, il contemple la Charité incréée. Porté par la tendresse, soulevé par le désir, sans baisser la paupière, il jouit de l'aveuglant éclat ; son cœur brûlé d'amour rajeunit au contact de l'éternelle jeunesse. Alors de son âme aux inépuisables profondeurs, il laisse couler, — il ne pourrait pas les arrêter, — les flots d'une tendresse qu'il ne savait pas infinie dans son ardeur, inépuisable dans son abondance. Bernard a reçu la grande et suave blessure de l'amour[1].

« L'amour se suffit à lui-même ; quand il entre dans un cœur, il absorbe en lui tous les autres sentiments. L'âme qui aime, aime et ne sait rien autre chose... J'ai bien lu que Dieu est charité, je n'ai jamais lu qu'il fut honneur et dignité. Non pas que Dieu dédaigne l'honneur et le respect, il veut être redouté comme souverain, honoré comme Père, et aimé comme Époux. Lequel de ces sentiments doit dominer les autres ? L'amour ; la crainte et l'honneur sont sans grâce et Dieu les rejette, s'ils ne sont pas adoucis par le miel de l'amour. L'amour, au contraire, se suffit, il plaît par lui-même et pour lui-même il est à lui-même sa récompense. L'amour ne cherche pas en dehors de soi sa raison d'être et sa fin. Le fruit de l'amour, c'est l'amour : j'aime parce que j'aime, j'aime pour aimer. C'est une grande chose que l'amour. De tous les mouvements de l'âme, c'est le seul par lequel une créature puisse agir pour ainsi dire de pair avec Dieu. Dieu s'irrite contre moi, puis-je lui répondre par une ire semblable ? S'il me juge, dois-je le juger ? Quand il commande il faut que j'obéisse, et je n'ai aucun droit d'exiger de lui, à mon tour, l'obéissance. Mais voyez comme il en est autrement quand il s'agit d'amour. Lorsque Dieu aime, il ne veut qu'une chose : être aimé ; il n'aime que pour qu'on l'aime, sachant que l'amour rendra bienheureux tous ceux qui l'aimeront. C'est une grande chose que l'amour[2]. »

1. P. L. t. CLXXXIII, col. 933. *In cant.* XXIX, 8. « *Grande et suave amoris vulnus* ».

2. P. L. t. CLXXXIII, col. 1183 ; *In cant.*, LXXXIII, 4. La traduction est de VACANDARD, *op. cit.* t. I, p. 482, 483. Elle pourrait être plus exacte, elle rend bien le mouvement du célèbre passage.

Jésus, pour mieux ravir le cœur de l'homme, a voulu se faire homme ; Jésus, pour nous conduire plus sûrement à un amour spirituel, veut d'abord attirer sur sa chair les affections de nos âmes qui ne savent aimer que la chair : « *Ut carnalium videlicet, qui nisi carnaliter amare non poterant, cunctas primo ad suæ carnis salutarem amorem affectiones retraheret, atque ita gradatim ad amorem perduceret spiritualem*[1] ». Cette tactique profonde, si humaine et si divine, ravit Bernard qui appelle Jésus « *pius seductor* », pieux séducteur. Il s'attache aux paroles et aux gestes du Verbe incarné ; il n'est rien qu'il n'entende plus volontiers, qu'il ne lise avec plus de zèle, qu'il aime se rappeler davantage, qu'il médite plus suavement. Comme Anselme, il voit, dans sa prière, l'Homme-Dieu naître, grandir, enseigner, mourir, ressusciter, monter au ciel. Ces souvenirs font croître l'amour de la vertu, ils apaisent les révoltes de la chair[2].

Toujours comme Anselme, Bernard fréquente l'étable et le Golgotha, il vit des mystères de l'Enfance et de la Passion. Un tableau, qui vient sans doute de l'ancienne abbaye de Citeaux, le représente ravi et comme extasié en face du divin Enfant. Ses yeux mouillés de larmes, son maigre visage rougi légèrement du feu de son amour, reflètent une ineffable tendresse pour le dinin Emmanuel : « *O parvule, parvulis desiderate !* Cher enfant, le désiré des petits ! » Mais plus encore que devant la crèche, le saint abbé aime s'agenouiller devant la croix ; la Passion tient une large place dans son œuvre et dans sa vie, une plus large dans son cœur. Le souvenir des sanglants mystères monte souvent à ses lèvres, ses frères le savent bien ; il ne quitte pas son âme, Dieu le sait ; il revient sans cesse au bout de sa plume et dans ses écrits, nul ne l'ignore ; toute sa science, comme celle de saint Paul, c'est de savoir Jésus et Jésus crucifié[3]. Ce qui l'émeut davantage, le presse et l'enflamme, ce qui,

1. P. L. t. CLXXXIII, col. 870 ; *In cant.* XX, 6.
2. P. L. t. CLXXXIII, col. 870. *In cant.* XX, 6.
3. P. L. t. CLXXXIII, col. 995. *In cant.* XLIII, 4.

sur toutes choses, lui rend Jésus aimable, c'est le souvenir du calice qu'il a voulu boire, du martyre qu'il a subi[1]. Cette mort, cette rédemption exigent tout notre amour. On se rappelle l'admirable scène inventée par Bernard pour aider à comprendre la miséricorde ineffable du Cœur divin. Le fils d'un grand roi passe ; un condamné qui attend l'heure du supplice l'a entendu ; il gémit, il implore : « Fils de Dieu, ayez pitié de moi. » — D'où viennent ces gémissements et ces cris, demande celui qui passe ? On lui répond : — C'est Adam, le traître, que votre Père a fait jeter en prison et qui attend l'heure de sa mort. Celui qui est la bonté incarnée, qui a toujours pitié, qui pardonne toujours, descend dans le cachot, il délivre le malheureux coupable, il meurt à sa place[2].

Bernard ne peut se faire à l'idée qu'il n'assistait pas au crucifiement : « O Seigneur Jésus, qui me consolera jamais de ne vous avoir pas contemplé pendu sur la croix, couvert de blessures, livide et pâle dans la mort. J'aurais voulu compatir à votre martyre, mourir après vous, tout au moins, adoucir par mes larmes la cuisante douleur de vos plaies[3]. » Les plaies rouges et profondes qu'il n'a pu arroser de ses pleurs, il les contemple longuement, à la chapelle, dans sa cellule, errant au milieu des arbres de Clairvaux ; son âme, son cœur les voient mieux que ses yeux n'auraient pu les voir. Elles débordent d'une infinie miséricorde qui s'épanche avec le sang et l'eau sur l'Église, sur le monde, sur tous les fidèles, sur les moines, ses frères et ses fils, sur Bernard lui-même.

« Ils ont percé ses mains et ses pieds, la lance s'est enfoncée dans la poitrine ; par ces ouvertures, je puis sucer le miel sorti de la pierre, l'huile qui coule du très dur rocher, je puis goûter et voir combien le Seigneur est bon. Sa pensée était une pensée de paix, et je ne le savais

1. P. L. t. CLXXXIII, col. 867. *In cant.* XX, 2.
2. P. L. t. CLXXXIII, col. 738. *In Circumcisione Domini.* Serm. III, 4.
3. P. L. t. CLXXXIII, col. 303. *In Ascensione Domini.* Serm. III, 4. Anselme développe la même idée dans *Or. XX* (authentique) P. L. t. CCVIII, col. 903.

pas. Qui donc peut connaître les desseins du Seigneur et lui donner des conseils ! Les clous qui percent, les clous qui s'enfoncent me découvrent la volonté du Seigneur. Pourquoi ne pas regarder par l'ouverture ? Le clou parle, la plaie parle ; ils disent que Dieu est bien dans le Christ faisant la paix avec le monde. Le fer a transpercé son âme ; il a touché son cœur, ainsi a-t-il appris à compatir à nos infirmités. Je vois le secret du cœur par la blessure du corps, je vois le grand mystère de la bonté, la profondeur des miséricordes divines, qui nous ont valu la visite de celui qui est descendu des hauteurs du ciel[1]. »

« Patet arcanum cordis per foramina corporis, patet magnum illud pietatis sacramentum, patent viscera misericordiae. » La blessure du côté met à jour le grand mystère du cœur, le grand mystère de la miséricorde et de la pitié. Voilà enfin la formule obscure encore mais suffisamment nette de la dévotion au Cœur de Jésus. Dans le cœur de chair « *arcanum cordis* », saint Bernard contemple l'amour, « *pietatis sacramentum*, *viscera misericordiæ* », il a regardé par l'ouverture du côté, son œil a pénétré jusqu'au cœur. A-t-il, le premier, avant ses deux disciples et ses deux amis, Guillaume de Saint-Thierry et le bienheureux Guerric, abbé d'Igny, découvert le sacrement d'amour ? Peut-être ; une chronologie exacte est assez difficile à établir. Pensait-il, quand il écrivait son admirable discours LXI[e] sur le *Cantique des Cantiques*, à rendre un culte au Sacré-Cœur ? C'est peu probable. Jamais, dans l'œuvre si étendue du saint docteur, nous ne retrouverons ni ces mots, ni cette idée. On entrevoit dès lors ce qu'il faut penser de la dévotion de saint Bernard au Sacré-Cœur, et dans quel sens il peut être appelé un dévot du Cœur de Jésus. Une fois, et par hasard, oserait-on dire, il a exprimé en termes un peu voilés l'idée de cette dévotion, voilà tout.

1. P. L. t. CLXXXIII ; col. 1072. *In cantic.* Serm. LXI, 4. Ferrum pertransiit animam ejus, et appropinquavit cor illius, ut non jam non sciat compati infirmitatibus meis. Patet arcanum cordis per foramina corporis, patet magnum illud pietatis sacramentum, patent viscera misericordiæ, in quibus visitavit nos oriens ex alto. Le même texte se trouve dans le *de Anima*, l. IV, c. x, attribué quelquefois à Hugues de Saint Victor. Cf. P. L. t. CLXXVII, col. 181.

Il a pourtant largement travaillé pour elle ; il a merveilleusement préparé les âmes. Comme saint Anselme, plus que lui peut-être, il a eu le culte de l'humanité très sainte de Jésus-Christ ; il l'a suivi à toutes les étapes de sa vie mortelle, surtout aux heures douloureuses de la Passion et du Golgotha. Dès les premières années de sa jeunesse religieuse, il compose de toutes les angoisses, de toutes les amertumes, de toutes les souffrances divines, un bouquet de myrrhe qu'il place sur son cœur et dont il savoure, toute sa vie, l'âcre et doux parfum[1]. Dieu, c'est pour lui surtout Jésus. Le mystère de la double nature du Christ-Rédempteur s'incarne, à ses yeux, dans une noble image : Jésus est un lis divin ; les pistiles d'or enfermés au calice de la fleur sont le symbole de la divinité, la blanche corolle de l'humanité les ceint d'une couronne sans tache[2]. L'humanité de Jésus, la Passion de Jésus, les plaies de Jésus, la blessure du côté, c'est la route très droite qui conduit à la dévotion au Sacré-Cœur. Bernard, en la suivant, a entrevu le terme au moins une fois ; à sa suite, à sa voix, ses disciples demain, une petite foule au XIII^e^ siècle, marcheront par le royal chemin, et respireront la fleur divine.

L'influence de l'abbé de Clairvaux fut très grande. Aux confins de deux âges, il clôt le passé dont il recueille les enseignements, il ouvre l'avenir, auquel il les transmet, brûlants de sa charité. Au XIII^e^ siècle, écrivains, orateurs, professeurs, subissent l'ascendant de sa pensée. « Saint Bernard a tant fourni au texte de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'on a pu sans trop d'invraisemblance lui attribuer la paternité de l'ouvrage[3]. » Sa piété, pénétrante comme la grâce elle-même, atteint les profondeurs de l'âme,

1. P. L. t. CLXXXIII, col. 994. *In cantic.* XLIII, 3, 4.

2. P. L. t. CLXXXIII, col. 1118. *In cantic.* LXX, 5. Adverte de medio floris hujus quasi virgulas aureas prodeuntes, et cinctas candidissimo flore, pulchre ac decenter disposito in coronam ; et agnosce auream in Christo divinitatem, humanæ coronatam puritate naturæ.

3. Cf. VACANDARD, *Vie de saint Bernard*, III, p. 538, note. Les preuves données sont assez peu nombreuses et assez peu concluantes, il faut le reconnaître.

elle éclaire, elle émeut, elle échauffe. On se rappelle comment Fénelon juge ses ouvrages : « Doux et tendres écrits, tirés et tissés du Saint-Esprit même, précieux monuments dont il a enrichi l'Église même, rien ne pourra vous effacer ; et la suite des siècles, loin de vous obscurcir, tirera de vous sa lumière. Vous vivrez à jamais et Bernard vivra aussi en vous[1] ».

Moine depuis trois ans à peine, il fonde Claivaux en 1115 ; trois ans plus tard, les abbayes, filles de Clairvaux, commencent à naître en Bourgogne. Bernard avait vu, au début de son séjour dans la claire vallée, descendre des collines voisines vers le monastère, une foule d'hommes de tout âge et de toute condition, conquis par son éloquence[2]. La vision se réalise. Presque chaque année, une nouvelle abbaye sort de terre ; en 1131, les filles de Clairvaux passent la frontière, elles s'établissent à Mayence, en Angleterre, en Espagne, en Belgique, en Italie. Père aimant, saint Bernard n'abandonne pas les fils qui le quittent, il les suit : « *emisit, non dimisit*[3] ». C'est pour Fontenay, sa fille cadette, qu'il écrit son premier grand ouvrage : *De gradibus humilitatis et superbiæ*. En 1153, quand, une dernière fois, de son lit d'agonie, il bénit les siens, il compte soixante-huit monastères qui le reconnaissent pour leur fondateur ; glorieuse et sainte paternité.

Soixante-huit abbayes d'hommes étaient nées de Clairvaux, il est impossible de compter leurs sœurs, les abbayes de femmes. Le P. Janauschek, après cinquante ans de recherches, avouait humblement son incapacité de débrouiller le chaos de leurs origines ; il écrivait le 29 janvier 1895, à l'abbé Vacandard, qu'il renonçait à l'espoir d'y parvenir jamais : « *Neque spes ulla superesse videtur fore, ut initia monialium nostrarum fide historica enarrentur*[4] ».

1. Fénelon, *Panégyrique de saint Bernard.*
2. Vacandard, I, p. 80. P. L. t. CLXXXV, col. 242 ; *Bernardi vita*, l. I, c. v, 26.
3. P. L. t. CLXXXV, col. 262 ; *Bernardi vita*, l. I, c. xii, 54.
4. Vacandard. *Vie de saint Bernard*, II, p. 557. Le P. Janauschek a donné une bibliographie bernardine qui compte 2761 numéros. *Bibliographia bernardina*, Vienne, 1891.

L'influence de Bernard ne reste pas enfermée dans les limites d'un cloître ou d'une famille religieuse. Souvent, très souvent, pour employer une de ses expressions, il met la faux dans la moisson voisine. Il aide la réforme de nombreux monastères, beaucoup d'évêques subissent l'ascendant de sa vertu ; il parle devant le pape et devant le roi avec la sainte liberté d'un apôtre ; rien n'arrête son audace évangélique. Les affaires de Dieu sont les siennes ; il les revendique toutes[1]. Il lutte contre le schisme et l'hérésie. Quand la Palestine est menacée de retomber sous le joug de l'Islam, il fait bravement tête. A sa voix, deux cent quarante mille croisés se lèvent, passent la mer et dressent héroïquement entre le tombeau du Christ et les hordes mulsumanes, leurs poitrines de baptisés.

Bernard avait rêvé une vie calme dans la solitude du cloître, jamais il ne put réaliser ses jeunes espérances. Dès les premières années de Clairvaux, « *implumis avicula* », à peine couvert d'un léger duvet, il doit quitter le nid, braver les vents et la tempête : « *pene omni tempore nidulo exsulans ventis exposita et turbini*[2] ». Quand les ailes ont poussé, il n'a plus le moindre loisir, il vole à travers la Bourgogne, la France, les Pays-Bas, l'Italie, l'Allemagne. En décembre 1146 et janvier 1147, il parcourt les bords du Rhin, il prêche la croisade. Il prodigue les miracles et les discours. Les cloches de Cologne sonnent ses triomphes pendant trois jours. Bernard a beau se multiplier, il ne saurait aller partout ; là où il ne peut être lui-même, il envoie des lettres : il écrit aux Anglais, aux Bohémiens, aux Bavarois, aux pèlerins de Jérusalem, « *ad peregrinantes Jerusalem*[3] ». Toute la chrétienté entend parler de lui ; toute la chrétienté acclame le grand moine ; dans trente ans elle invoquera le grand saint : Bernard fut cano-

1. Etsi tanti non sum, ut Romæ habeam propria negotia, nullam tamen quæ Dei esse constiterit, a me duco alienam. P. L. t. CLXXXII col. 123 ; *Epist. XX.*

2. P. L. t. CLXXXII, col. 116 ; *Epist. XII.*

3. Une lettre de Bernard aux habitants de Spire, fin novembre 1146, fut conservée « in perpetuam rei memoriam, in tabulis ejusdem ecclesiæ pendentibus ». Cf. Vacandard. *Vie de saint Bernard*, II, p. 288, note.

nisé en 1174, vingt-quatre ans après sa mort. Après avoir régné par sa parole et ses vertus, il règne encore par sa gloire. Ses écrits lus partout, réchauffent partout et alimentent la vie chrétienne. Tout à l'heure, nous les verrons rayonner sur les âmes bénédictines d'Helfta. « *Fulgebunt justi* » (Sap., III, 7). Au ciel de l'Église du XII^e^ siècle, saint Bernard brille d'un éclat incomparable.

Cette atmosphère de douce et humaine piété que dégagent ses ouvrages et sa vie enveloppe l'Europe tout entière, l'imprègne et la pénètre ; la dévotion au Sacré-Cœur va y germer, y grandir. Les disciples de l'abbé de Clairvaux en parlent déjà mieux que leur maître. Entre l'année 1122 et l'année 1128, Bernard malade, avait mandé près de lui Guillaume, abbé du monastère de Saint-Thierry († vers 1150), au diocèse de Reims. Au cours de longues et douces causeries, il lui parle de ses projets. Le saint veut écrire un commentaire du Cantique des Cantiques ; beau rêve qu'il essaiera plus tard de réaliser ; le temps lui manqua pour achever un chef-d'œuvre. Guillaume écoute le maître exposer ses idées, il prend des notes. Pourquoi ses notes sont-elles perdues ; elles nous auraient peut-être donné la pensée complète du grand mystique ; nous pourrions en admirer l'entier développement ! Quand, dans la suite, Guillaume de Saint-Thierry écrit ses *Meditativæ orationes* et son *de Deo contemplando*, il exploite ce qu'il a noté à Clairvaux. Comme Bernard, il cherche Jésus, il l'aime, il veut le voir et le toucher tout entier « *eum totum* » ; il veut entrer dans la blessure du côté et pénétrer jusqu'au Cœur divin, « *Usque ad ipsum Cor Jesu* », l'urne d'or, l'âme de notre humanité qui contient en soi l'âme de la divinité[1]. Les secrets ineffables du Rédempteur étaient enfermés « dans le ciel caché de son cœur » ; la lance de Longin a ouvert le côté divin, et maintenant nous pouvons enfoncer les doigts et la main dans l'ouverture cachée, y entrer même et pénétrer jusqu'au trône sacré où siège la miséricorde : « *Usque ad Cor tuum, Jesus, certam sedem*

1. P. L. t. CLXXXIV, col. 368. *De contemplando Deo*, Serm. LXI, 4.

misericordiæ tuæ ». Seigneur, ouvrez votre côté, tous ceux qui doivent être sauvés des eaux du déluge y trouveront leur refuge[1] !

Un autre disciple de Bernard, Guerric, abbé d'Igny, était entré à Clairvaux vers 1130. Chanoine de Tournai, il avait été conquis par la piété et l'éloquence de Bernard. Pendant plusieurs années il vit à son école, sous sa loi ; mis à la tête de l'abbaye d'Igny, il meurt en 1157. Du saint abbé de Clairvaux, il a si bien pris les idées et le style que, pendant longtemps, on lui attribue le 8e et le 28e sermon sur le Cantique des Cantiques : dom Martène les a justement restitués à leur auteur. Guerric cherche sa joie en Jésus-Christ crucifié ; il a établi sa demeure et trouvé son repos dans les plaies sacrées. Mieux que son Maître, il explore la blessure du côté, admirable et douce retraite : « Jésus bon et miséricordieux a ouvert son côté, le sang de sa blessure te vivifie, le souffle de son cœur t'aspire et trouve un libre passage. Là tu seras en sûreté jusqu'à l'heure où disparaîtra l'iniquité ; jamais tu n'auras froid ; la charité du Christ brûle toujours ; tu vivras dans les délices et l'abondance de la joie, là, tout ce qu'il y a de mortel en toi et dans tous les hommes, s'animera de la vie du Christ, la vie de la tête descendra dans les membres[2] ».

Guillaume de Saint-Thierry et Guerric ont vécu près de Bernard, à son ombre, Gilbert de Holland ne l'a sans doute jamais vu. Abbé de Swenshed, aux confins de l'Écosse et de l'Angleterre, il mourut vingt et un ans après lui, en 1174. Il connaît ses ouvrages, il les aime, et il a conçu un projet superbe : achever le commentaire du *Cantique des Cantiques*. Bernard s'est arrêté au chapitre III ; Gilbert interprète les chapitres III et IV et les dix premiers versets du chapitre V. Il suit la méthode de l'abbé de Clairvaux. Comme lui, il connaît la bienveillance de

1. P. L. t. CLXXX, col. 225. *Meditativæ orationes*, VI.
2. P. L. t. CLXXXV, col. 140, *In dominica Palmarum*, Serm. IV, 5.

ceux qui écoutent, il connaît leur piété ; comme lui, il laisse parler son cœur. Paternellement, il s'entretient avec ses fils, les moines confiés à son zèle ; quelquefois il s'adresse à des moniales, vierges appelées à connaître tous les secrets du roi. Parmi ceux et celles qui écoutent Gilbert, comme parmi ceux et celles qui écoutaient Bernard, il en est qui ont goûté les douceurs de l'ineffable tendresse et joui des rapides moments où le ciel se dévoile : « *Rara hora et parva mora*[1] »... « *O si durassel*[2] ! »... L'abbé de Swenshed eut à expliquer le verset 9 du chapitre IV « *Vulnerasli Cor meum, soror mea, sponsa.* N'est-elle pas heureuse l'âme qui, par ses pieux élans d'amour, pénètre et blesse le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Elle est puissante violemment, cette force de la charité qui atteint et perce le Cœur *(affectum)* de Dieu, comme la flèche qui traverse son âme *(jecur ejus)*[3] ». Le Cœur de chair de Jésus n'est pas nommé, mais comme on le devine, au milieu de ces traits et de ces blessures ; il échauffe tout le passage, on le sent battre et aimer.

Au XII[e] siècle, on trouve l'idée de la dévotion au Cœur de Jésus exprimée plus ou moins nettement, une dizaine de fois peut-être. Bernard a parlé le premier, après lui deux de ses fils, l'abbé de Saint-Thierry et l'abbé d'Igny ; nous avons entendu ensuite un bénédictin anglais : la source bénie jaillit de l'âme bénédictine, d'une terre bénédictine. L'abbé de Clairvaux a exprimé une idée dont il ne savait pas la divine profondeur ; ses disciples l'ont précisée, animée et déjà un peu réchauffée. Ils ont dirigé vers le Cœur de chair de Jésus quelques-uns des brûlants désirs qui, au souvenir de la Passion et des Plaies sacrées, soulevaient

1. P. L. t. CLXXXIII, col. 1194, *In cantic.* LXXXV, 13, « Breve momentum, experimentum rarum ».

2. P. L. t. CLXXXIII, col. 893, *In cantic.* XXIII, 15.

3. P. L. t. CLXXXIV, col. 155, Serm. XXX, 1, 2. Le postulateur de 1697 cite un autre passage de Gilbert DE HOLLAND, pour montrer que la dévotion au Cœur de Jésus n'est pas nouvelle : le texte emprunté au sermon XXI, (P. L. t. CLXXXIV, col. 113) est moins net que celui du sermon XXX.

l'âme ardente de leur père très aimé ; ils ont vu le Cœur blessé d'où s'écoulent la grâce et les sacrements, le Cœur très sûr et très doux, refuge de l'amour : c'est lui qu'il faut aimer et c'est en lui qu'il faut vivre. Quand, pour la première fois, au fond de la poitrine divine, la foi et la reconnaissance des hommes ont découvert et touché le Cœur sacré, ils ont vu en lui le glorieux et naturel symbole de l'amour miséricordieux du Rédempteur. Telle fut la première idée de la dévotion au Cœur de Jésus.

Certains docteurs du XII^e^ siècle ont passé tout près ; ils l'ont frôlée. Richard de Saint-Victor, dans son *De Emmanuele*, écrit : « Rien de plus doux, de plus bienveillant que le Cœur de Jésus... Notre Emmanuel, plus que tout autre, a un cœur de chair, « *cor carneum*[1] ». *Cor carneum !* Richard pense-t-il au cœur de chair ? Non, il ne sent que la chaude tendresse du cœur, du cœur aimant. Il est facile et naturel de passer de l'amour du cœur, du cœur aimant, au cœur de chair ; les mots bien connus du prophète Ezéchiel[2] semblaient y inviter. Aujourd'hui les deux idées se sont tellement pénétrées, qu'il est impossible de les séparer. Richard de Saint-Victor ne semble pas les avoir rapprochées. Sur des textes analogues du cardinal Drogon, d'Hugues de Saint-Victor, de l'abbé Rupert[3], etc., il faudrait faire la même remarque : la répétition deviendrait fastidieuse sans rien nous apprendre. Nous savons maintenant ce que fut, pendant le XII^e^ siècle, la dévotion au Cœur de Jésus, du moins chez les religieux et les clercs, les laïques l'ont-ils entrevue ?

Nous sommes au soir de la Pentecôte, à la cour de Charlemagne,

Haute est la fête et le jour beau et clair.

1. P. L. t. CXCVI, col. 655. *De Emmanuele*, l. II, c. XXI.

2. Auferam cor lapideum de carne vestra et dabo vobis cor carneum *Ezech.* 36-26.

3. Cf. FRANCIOSI, col. 123-160. On peut encore citer EGBERT, abbé bénédictin de Schœnau († 1184), frère d'Élisabeth, la voyante du même monastère. Cf. *Regnabit*, sept. 1922, p. 326-332 ; RICHSTAETTER, t. I, p. 75-76 ; *La dévotion au Sacré-Cœur dans l'ordre de saint Benoit*, D. BERLIÈRE, p. 15-17 ; le *Liber de doctrina cordis ;* manuscrit espagnol du XII^e^ ou du XIII^e^ siècle. Cf. BAINVEL, p. 267.

Balan, messager du roi Agolant, vient, au nom de son maître, de défier audacieusement le grand Empereur ; Charles répond que dans quatre mois, à partir de ce jour, il ira porter son oriflamme en Aspremont, La perspective des sanglantes batailles de demain n'empêche pas le duc Naymes d'offrir une cordiale hospitalité à l'envoyé sarrazin ; il goûte son audace et sa loyauté. On cause religion, le « Turcopole » ne comprend pas qu'on puisse s'incliner devant un crucifié et adorer un Dieu mort sur le gibet. Le duc Naymes n'est pas grand clerc ; il résume noblement sa foi de chrétien. La création d'Adam et d'Ève, leur chute, le déluge, le malheureux sort de l'humanité, le Verbe qui s'incarne :

Oui, ce grand Dieu qui demeure en sa Trinité
S'appauvrit tant pour notre salut
Qu'il cacha son corps dans le sein de la Vierge,
Qu'il prit en elle chair et humanité !

Né le jour de Noël, il est baptisé dans le Jourdain ;

Qui sera régénéré par le saint baptême
Aura son lit tout préparé au Paradis.
Juifs le prirent, ils le travaillèrent et le peinèrent sur la croix,
Son Cœur fut traversé d'un grand glaive acéré.
Aussitôt après sa mort, son âme descendit tout droit en enfer[1].

Sur le Sauveur, le duc Naymes ne dit rien de plus ; s'il connaît peu les détails de sa vie, il a du moins appris que son cœur a été percé pour notre amour.

Léon Gautier ne croit pas que l'on puisse reculer bien au delà des dernières années du XII^e siècle, la *Chanson d'Aspremont*[2]. L'auteur, comme nous serions heureux de l'appeler par son nom ! n'est évidemment pas seul à penser ainsi. Ni de lui, ni de

1. *La chanson d'Aspremont*, B. N. 4^a, V^e, 94, p. 6, v. 80 et 599. Cette traduction est de Léon Gautier. Cf. *Regnabit*, septembre 1921.
2. L. Gautier : *Les Epopées françaises*, t. III, p. 70.

ceux qui pensent comme lui, nous ne songeons d'ailleurs à faire des dévots du Sacré-Cœur, et nous n'oserions pas parler « du rayonnement du Cœur navré de Jésus sur la pensée du Moyen Age[2] ». Pourtant, au fond de ces esprits incultes, dans les replis de ces grands cœurs aux nobles audaces, n'est-il pas déjà caché le *granum frumenti*, féconde et pure semence. A son heure, il grandira. Aujourd'hui, il a donné la moisson céleste dont nous vivons. Sans trop le savoir, nos aïeux du XIIe siècle n'en goûtent-ils pas déjà une première et lointaine saveur ?

---

1. *Regnabit*, septembre 1921, p. 270. Cf. *Regnabit*, octobre 1921, p. 341. *La bella prequieyra del senher de la Barra ;* comme le duc Naymes, Guillaume de la Barre nous dit que le cœur du Christ mort fut ouvert par le fer d'une lance :

Et quan tu fust martz, Senher, après
Ton Cor partit ab fere de lansa.

Le Roman dont Guillaume de la Barre est le héros, fut composé en 1318 par Arnaut-Vidal de Castelnaudari. Il a été publié par Paul Meyer dans la *Société des anciens textes français*.

CHAPITRE V

SAINTE GERTRUDE (1256-1302?)

La dévotion au Sacré-Cœur et les révélations particulières ; sainte Hildegarde. — Gertrude et le monastère d'Helfta. *Païenne, j'ai vécu au milieu des païens.* Le 27 janvier 1281. Jésus présent dans le cœur de Gertrude. Gertrude et Bernard ; Gertrude et la Passion : le crucifix et les clous de girofle. Gertrude et l'*Opus Dei*. La Sainte Face.

Gertrude aurait pu trouver dans la Liturgie et la Passion, la dévotion au Sacré-Cœur ; Jésus a voulu la lui révéler. Dans l'hiver de 1281-1282, elle reçoit les stigmates. En 1287, son cœur est traversé par un rayon de flamme sorti du Cœur de Jésus. Jésus lui découvre l'intime de son Cœur sacré ; elle y enfonce la main qu'elle retire chargée de sept anneaux d'or ; cette grâce est la preuve de la réalité des promesses qui lui ont été faites.

Gertrude et Mechtilde : *domna cantatrix*, influence mutuelle de leurs révélations : symboles sous lesquels se manifeste le Cœur divin : lyre, autel, encensoir, coupe d'or... Les battements du Cœur sacré ; le Cœur de Jésus médiateur.

Gertrude apôtre de la dévotion au Cœur de Jésus, qu'elle comprend dans sa magnifique plénitude... qui a été réservée, affirme saint Jean à son temps ; *moderno tempori*. Ses révélations hautement approuvées par les meilleurs théologiens dominicains et franciscains.

Malgré leur beauté, leur jeunesse, leur flamme, elles restent inconnues ; cependant l'âme de Gertrude les embaume de sa candeur, de sa simplicité. Un peu ombrageuse, mais humble, pure, ouverte, débordante d'amour pour Jésus et ses sœurs, la vierge d'Helfta semblait devoir attirer tous les cœurs. Pendant deux siècles, personne ne connaît ses écrits ; au XVI^e^ siècle on les lit, on les admire ; on ne dit rien de sa dévotion au Cœur de Jésus. Pourquoi ? — Cette dévotion, chez elle, ne se distingue pas assez des autres : Passion, Sainte Face ; le cœur de chair disparaît sous les symboles ; la dévotion de Gertrude était trop radieusement céleste pour devenir universelle.

Mort de Gertrude.

La dévotion au Sacré-Cœur a germé sur le souvenir de la Passion, dans le sang de Jésus ; les ascètes et les mystiques du XIIe siècle l'ont cueillie dans la blessure du côté ; ils s'y étaient introduits poussés par leur amour. A l'époque où saint Bernard en trouve l'idée, Notre-Seigneur daigne la révéler à des âmes privilégiées. Il choisit, parmi les filles de saint Benoît, ses premières confidentes. Ainsi le nouveau culte naîtra sous une double influence : la méditation des souffrances divines, les célestes communications du Sauveur à des âmes choisies ; c'est la même double influence qui le développera jusqu'à sainte Marguerite-Marie et même plus tard.

Sainte Ludgarde (1182-1246) était encore bien jeune quand, dans une circonstance critique, Jésus lui montra la plaie sanglante de son côté : « A quoi bon t'arrêter, lui faisait-il entendre, aux douceurs d'un fol amour. Regarde, voilà ce qu'il faut aimer et la raison d'aimer. Là, je te le promets, tu trouveras de pures et entières délices[1]. »

Entrée au monastère de Saint-Trond[2], Lutgarde avait reçu le don de guérir les malades. Ils arrivaient de tous côtés et fort nombreux. La fervente moniale se plaint de n'avoir pas le temps de prier : « Seigneur, à quoi bon cette grâce qui souvent m'empêche d'être à vous, reprenez-la, et m'en donnez une meilleure. — Laquelle veux-tu, en échange ? — Je veux comprendre mon Psautier et ainsi augmenter ma dévotion. » — Elle comprend son Psautier, mais elle n'est pas satisfaite : « Pauvre femme, ignorante et sans lettre, à quoi me sert de pénétrer les secrets de l'Écriture ! — Que veux-tu ? » L'amour a toutes les audaces, Ludgarde répond sans hésiter : « Je veux votre Cœur. — C'est

1. *Acta Sanct.* Jun., t. IV die XVI, page 192. A. Franciosi, col. 187.

2. Lutgarde, après quelques années quitta le monastère de Sainte-Catherine de Milen, près de Saint-Trond, pour le monastère cistercien d'Aynières. Cf. R. P. Jonquet : *Sainte Lutgarde ou la Marguerite-Marie belge*, Jette, 1907 ; P. Brœckaert, *S. J.*, *Vie de Sainte Lurgatde, surnommée Lutgarde du Sacré-Cœur*, Bruxelles, 1874.

moi plutôt qui veux le tien. — Eh bien, Seigneur, prenez-le. Mais daignez mesurer les élans du vôtre à la faiblesse du mien, et que, en vous, sous votre garde, mon Cœur soit toujours en parfaite sécurité[1] ». Alors, dans une admirable communication de grâces, s'unirent le cœur de Jésus et le cœur de Ludgarde.

Une nuit, la sainte, malade, hésitait à se lever pour l'office. Une voix impérieuse l'arrache du lit ; elle se hâte vers l'église, les Matines sont commencées. Sur le seuil, Jésus se montre à elle, crucifié, sanglant ; lentement il détache l'un de ses bras, et attirant Ludgarde, met ses lèvres émues sur la blessure du côté. Cette faveur lui fut renouvelée plusieurs fois[2]. Nous retrouverons souvent le beau geste humain de surnaturelle et divine tendresse : « *Sic Deus dilexit mundum.* »

La vénérable Ida[3], une des sœurs de Ludgarde (1243-1300), pénétra plus d'une fois dans la plaie d'amour, dans le cellier divin *(cellam vinariam)*, et comme l'Église le chante du disciple bien-aimé, but à la source très sainte qui jaillit de la poitrine de Jésus.

Sans doute, on ne dit pas nettement ce que trouve Ida dans la plaie du côté ; le cœur d'où jaillit la source qui l'enivre reste caché. Un grand souffle du ciel va soulever les voiles ; Jésus va révéler le mystère à l'une des saintes les plus pures et les plus radieuses, à Gertrude, la vierge d'Helfta.

Elle naquit en la fête de l'Épiphanie, le 6 janvier 1256. On ne sait rien de sa famille. A cinq ans, elle entre au monastère d'Helfta. Sous le petit habit bénédictin, Truda ou Trutta, on la nomme ainsi dans la douce familiarité du cloître, grandit au milieu des jeunes alumnates, ses sœurs, qu'elle surpasse et par la vivacité de son esprit et par la bonté de son cœur.

1. *Acta Sanct. loc. cit*, p. 193, B.
2. *Id.*, 193, D. F.
3. La vénérable Ida vécut au monastère cistercien de Roosendael, près de Louvain, elle reçut, comme la B. Élisabeth de Spalbeeck, cistercienne d'Herckenrode († après 1266), les sacrés stigmates.

Situé non loin d'Eisleben, ville saxonne où naîtra Luther deux siècles après la mort de Gertrude, le monastère d'Helfta avait été bâti par Gertrude de Hackeborn, la grande abbesse, celle-là même qui reçut notre sainte. Les moniales, quittant Rodandorf, s'y étaient installées en 1238. Vers 1340, Gertrude était morte depuis une quarantaine d'années, le prince-évêque de Brunswick y fit mettre le feu par ses soudards ; les religieuses vinrent alors habiter dans la ville même d'Eisleben, au Nouvel Helfta, ou « Trud Kloster ». Les lois de mai 1874 ont chassé les filles de saint Benoît. Ce qui restait du monastère a été racheté en 1890 ; on veut y bâtir une église qui sera consacrée à sainte Gertrude. Les ossements de la sainte n'y reposeront pas ; depuis le XIVe siècle, on ignore ce qu'ils sont devenus.

A Helfta, comme dans beaucoup de monastères bénédictins, les moniales de chœur appartiennent aux meilleures familles, quelques-unes sont de race princière. Aussi les plus hauts seigneurs aiment-ils à confier l'éducation de leurs filles à ces religieuses de leur lignage. Dans les écoles « Claustrales », fort bien dirigées, les enfants devenaient de vaillantes chrétiennes et des femmes accomplies. On y aimait passionnément l'étude[1] ; les petites alumnates apportaient à leur travail une fougue toute moderne. Gertrude n'est pas la moins ardente de ces jeunes intellectuelles ; très vite, elle prend la tête.

« Elle avait un esprit si subtil, si docile et si bien partagé de toutes les qualités nécessaires à bien réussir dans l'étude des sciences humaines, qu'aussitôt qu'elle s'y fut adonnée par le commandement de ses supérieures, elle emporta le prix sur toutes ses compagnes. Elle apprit les arts libéraux avec une facilité et une diligence incroyable. Ce que l'on peut attribuer en partie à la pureté de son cœur, parce que cette vertu a cela de propre qu'elle subtilise et spiritualise ceux qui la possèdent en un degré éminent,

1. Cf. *L'éducation des femmes au Moyen Age*, dans Charles JOURDAIN, *Excursions historiques et philosophiques*, p. 469 et 599. Firmin Didot, 1888

à mesure qu'elle les détache de la matière : ce qui leur fait mériter le nom d'Anges terrestres, ou d'Hommes célestes[1]. »

Les premières clartés de la science sont éblouissantes, l'esprit humain n'y résiste guère, le cœur même très pur s'y laisse un peu séduire. La passion du savoir, dans une intelligence qui s'ouvre, est souvent la plus difficile à dompter. Gertrude subit le charme. Elle n'aura pas assez de larmes pour pleurer cette première, j'allais écrire cette unique infidélité : « O salut et lumière de mon âme, que toute l'immensité du ciel, que tous les abîmes profonds de la mer vous remercient pour la grâce extraordinaire que j'ai reçue ; elle m'a fait connaître l'intérieur de mon âme. Jusque là, j'en avais aussi peu souci que, s'il est permis de parler ainsi, de l'intérieur de mes pieds[2]... Païenne, j'ai vécu comme au milieu des païens[3]. » Elle exagère, et peut-être, femme d'esprit mais saxonne, s'amuse-t-elle d'un rapprochement qui étonne notre bon goût français. Vivante, primesautière, elle jette sur le papier idées et sentiments, au hasard d'une première impression. La vérité est que Gertrude, jusque vers la vingt-cinquième année, mène une vie régulière mais un peu tiède, elle ne se passionne guère que pour l'étude, avide et curieuse de savoir toujours davantage.

Tout ce que connaissent les plus doctes moniales, Gertrude le possède aussi bien et mieux que ses sœurs. Elle sait admirablement la langue latine ; son style un peu précieux devient, sous la passion qui l'affine et l'échauffe, d'une netteté rare, ses mots brûlent ; s'il faut en croire les contemporains, l'éloquence de sa parole[4] dépasse celle de son livre. Sa vie spirituelle pâtit de

1. *Revelationes Gertrudianæ ac Mechtildianæ*, t. I, p. 7. Je transcris une traduction de 1671. Les insinuations de la divine piété de sainte Gertrude... Paris, Jean Hénault.

2. *Revelationes Gertrudianæ*, t. I, p. 61.

3. *Revelationes Gertrudianæ*, t. I, p. 104.

4. Le démon lui-même reconnaît et raille l'éloquence de Gertrude. *Revelationes*, t. I, p. 195.

cette ardeur inconsidérée ; un souffle de tiédeur la refroidit et l'étiole.

L'Avent de 1281 fut très pénible. Triste et comme esseulée dans le grand monastère qu'elle aime pourtant de tout son cœur, Gertrude sent une angoisse extrême l'envahir et l'étreindre : c'est comme un reproche intime. Elle y devine une grâce de choix. A la lumière divine, dans un appel d'amour qu'elle sent irrésistible, elle se ressaisit ; elle comprend la vanité du savoir humain qui l'a fascinée jusqu'alors ; elle essaie de s'en détacher. Après un mois de luttes, elle se convertit pleinement. Les merveilles vont commencer.

Le 27 janvier 1282, le lundi avant la fête de la Purification, Gertrude au dortoir saluait gracieusement, comme le veut la règle, une vénérable ancienne lorsque :

« Je levai ma tête que j'avais inclinée, je vous vis, ô mon très doux amour et Rédempteur ! beau par-dessus tous les enfants des hommes, en forme d'un chaste et aimable adolescent, qui paraissiez de l'âge de seize ans. Les yeux de mon corps et de mon âme en furent parfaitement satisfaits ; car vous aviez tempéré l'immense clarté de votre gloire, pour la rendre supportable à ma faiblesse et imbécilité. Et vous me parlâtes en ces termes pleins de douceur : « Pourquoi vous consommez-vous de tristesse, la douleur vous a toute changée ; n'avez-vous point qui vous conseille ? Consolez-vous car je vous apprends que votre salut est proche[1]. » En même temps je fus transportée en esprit du dortoir au chœur, en la place où j'avais coutume de faire tièdement ma prière, et j'entendis les paroles suivantes : « Je vous sauverai ; je vous délivrerai, ne craignez point. » Puis vous touchâtes de votre belle et délicate main dans ma main droite, pour m'assurer de la vérité de vos paroles, ajoutant ce sensible et amoureux reproche, fait autrefois au peuple infidèle : « Vous avez léché la terre avec mes ennemis et prétendu de trouver la douceur du miel

1. Cito veniet salus tua ; quare mœrore consumeris. Numquid consiliarius non est tibi, quia innovavit te dolor... Ces paroles du *Rorate cœli*, se trouvent aussi dans l'office du deuxième dimanche de l'Avent. On reconnaîtra plus loin le Salvabo te, noli timere.

parmi les épines ; mais laissez cette trompeuse opinion et revenez à moi. Je vous recevrai et vous enivrerai du torrent des véritables délices dont je suis la vive source. » Alors mon âme se liquéfia par la force de ces paroles, et brûlant d'un désir extrême de m'unir à vous, je voulus m'en approcher. Mais hélas ! j'aperçus entre vous et moi une haie d'épines d'une si étrange longueur et épaisseur, que je ne vis plus aucun passage pour retourner à l'unique joie et consolation de mon âme. J'eus recours aux larmes et aux gémissements, pour mes peines et défauts, que je connus bien être signifiés par la haie qui nous séparait. Pendant que je languissais et défaillais presque d'amour et de douleur, vous qui êtes le Père des pauvres, et dont les miséricordes s'étendent sur toutes vos créatures, fûtes touché de compassion de mes soupirs, et me prenant par la main, me mîtes sans difficulté auprès de vous. Je regardais avec reconnaissance votre puissante et obligeante main de laquelle je venais de recevoir un si grand bien. J'y aperçus, ô mon doux Jésus, vos précieuses plaies, par lesquelles l'arrêt de notre exil et de notre condamnation éternelle a été effacé. Ces connaissances ont été les prémices de votre douce vocation et les moyens dont vous vous êtes servi pour retirer puissamment et suavement mon cœur de l'amour déréglé des lettres et de toutes mes vanités. Dès lors, tout ce qui m'avait amusé et détourné de vous devint l'objet de mon mépris et de mon aversion. Et mon âme, quoique malade et imparfaite, commença à vous goûter. De quoi je bénis, adore, loue et glorifie de tout mon cœur, autant que je puis et non autant que je dois, votre miséricordieuse sagesse et votre sage miséricorde ; de ce que vous, mon Créateur et Rédempteur ! vous êtes servi d'un moyen si amoureux pour fléchir mon esprit rebelle et le soumettre au joug très doux et très suave de votre sainte loi ; éclairant mon entendement par l'infusion de votre divine lumière, et accommodant tellement votre grâce à ma faiblesse et disposition, que je commence à devenir toute autre et à courir à l'odeur de vos divins parfums, expérimentant que votre charge était très légère, qui m'avait semblé quelques jours auparavant pesante et insupportable[1]. »

1. *Revelationes Gertrudianæ*, t. I, p. 59 ; Traduction de 1671, p. 47-48.

La citation est longue, qui s'en plaindra ? Ces lignes, leur jeune simplicité, leur charme inimitable nous font entrer bien avant dans l'âme de Gertrude. Candide, gracieuse, aimante, l'élue divine révèle, dans ce premier contact surnaturel avec Jésus, la loyauté de son âme : son aveu est sans détour et sa reconnaissance sans borne. Remarquons le long regard qui s'attarde sur « la puissante et obligeante main de Jésus... sur les précieuses plaies par lesquelles l'arrêt de notre exil et de notre damnation éternelle a été effacé ». Gertrude, dès la première heure de sa conversion, et longtemps peut être avant, est déjà une dévote de la Passion.

A partir de janvier 1282, une nouvelle vie commence. La sainte a compris que le plaisir, le repos, la joie sont en Dieu seul ; les vertus restent froides et obscures sans le rayon de l'amour divin qui les échauffe ; elle aime avec toute la fraîche ardeur de son âme. Il y avait au monastère d'Helfta, proche d'un étang, un vert ombrage, où des colombes s'ébattaient en liberté. Gertrude se plaisait à y venir, à y méditer longuement. Parfois, elle eut désiré, près d'elle, dans cette douce solitude, un ami très cher et très bon qui l'eut aidé à en mieux comprendre et à en goûter mieux la tranquille paix :

« Mais vous, mon Dieu et mon Seigneur, torrent de voluptés inestimables, suppléâtes bien avantageusement à ce défaut, m'inspirant que, comme l'eau retourne à sa source, j'étais obligée de rapporter par une continuelle reconnaissance l'influence de vos grâces, à vous seul qui en êtes l'origine, que je devais croître et être chargée de vertus, comme les arbres le sont de fleurs et de fruits, que je devais mépriser tout ce qui est sur la terre et élever mon cœur libre et dégagé aux choses célestes, à l'imitation des colombes pures et simples, m'assurant que mon âme vous serait lors un séjour très agréable. »

Toute une journée, Gertrude vit de cette pensée qu'elle médite longuement. Le soir, au moment du coucher, un texte de saint

Jean lui revient à l'esprit : « *Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus* » (*Joan.*, XIV, 23). Elle perçoit alors Jésus présent dans son cœur et la divine promesse qui s'accomplit. La honte de sentir l'Ami divin dans un asile souillé l'envahit ; elle voudrait se laver dans une mer de larmes et de sang, ou bien arracher pour une heure ce cœur de chair « pour le purifier à plaisir par des charbons ardents ». Mais c'est Dieu lui-même présent en elle qui la purifie. Elle le voit continuellement tantôt doux, tantôt sévère, selon qu'elle a lutté contre ses passions ou négligé de les combattre.

« Après quelques heures, quelques jours et même quelques semaines, revenant de mes égarements et rentrant en moi-même, je vous y trouvais, mon Sauveur, sans que vous vous en soyez soustrait l'espace d'un clin d'œil, depuis l'heure que j'ai dite jusqu'à maintenant, qui est l'année neuvième que j'ai reçu cette grâce. J'excepte onze jours, que pour quelque discours mondain que j'avais écoutés, je fus privée de la joie de votre présence[1]. »

Nous constaterons plus d'une fois la sûreté de vue de Gertrude, la netteté avec laquelle elle décrit les phénomènes divins et humains. Il n'est pas toujours aisé cependant de comprendre la nature des grâces reçues ; souvent la vivacité de son imagination la trompe sur leur véritable cause, mais sa loyauté reste parfaite ; souvent aussi elle fait preuve d'une finesse d'observation peu commune.

Avec l'ardeur dépensée jadis aux études profanes, elle lit après sa conversion et médite la Bible ; elle enivre son âme des beautés et des joies de la Liturgie ; s'attache avec amour aux écrits des Pères et des docteurs. Saint Augustin[2], saint Grégoire le Grand[3], saint Bernard sont ses priviligiés : l'abbé

1. *Revelationes*, t. I. p. 62, 63. Traduction, p. 49, 50.
2. *Revelationes*, t. I, p. 448. Elle nomme aussi saint Dominique et saint François d'Assise.
3. *Revelationes*, t. I, p. 328.

de Clairvaux a la première place dans son cœur. Elle l'aime « *propter mellifluorum verborum ipsius praerogativam*[1]. » Si Jésus n'avait voulu intervenir en personne, c'est Bernard qui eut conduit Gertrude au Sacré-Cœur.

Elle le nomme « *devotissimus Abbas* ». Benoît est son très saint père, « *Benedictus Pater noster sanctissimus.* » Mais le père de son esprit et le père de son cœur, c'est le pieux et grand abbé cistercien. Elle le cite[2], elle l'imite, il est pour elle, « *favus mellis in ore, melos organicum in aure, jubilus spiritualis in corde* ». Elle connaît le beau passage du sermon LXI[e] *In Cantica*, où se trouve exprimée l'idée de la dévotion au Sacré-Cœur, elle s'en inspire[3]. Fréquents sont dans ses écrits les souvenirs de l'hymne « *Jesu dulcis memoria* ». Je sais bien que cet hymne n'est plus attribué à saint Bernard ; mais si l'abbé de Clairvaux ne l'a pas écrit, il n'en renierait ni l'inspiration, ni les idées, ni même souvent les mots. Elle incarne les idées de saint Bernard dans des images vivantes et suaves

« Au commencement de ma conversion, écrit l'abbé de Clairvaux dans le sermon XLIII *In cantica*, j'eus soin de cueillir, en guise de mérites, un bouquet de myrrhe et de le placer sur mon cœur. Je le composai de toutes les angoisses, de toutes les amertumes de mon Seigneur : d'abord de ses souffrances d'enfant, puis des labeurs et des fatigues qu'il endura dans ses courses et ses prédications, de ses veilles dans la prière, de ses tentations dans le désert, de ses larmes de compassion, des périls qu'il a courus parmi les faux frères, des injures, des crachats, des soufflets, des sarcasmes, des moqueries, des clous... Et parmi toutes ces menues tiges de myrrhe odorante, je n'oubliai pas de placer la myrrhe dont il fut abreuvé sur la croix[4]... »

1. *Revelationes*, t. I, p. 448.
2. *Revelationes*, t. I, p. 34, 51, 53, 64, 100...
3. P. L. t. CLXXXIII, col. 1071, 1072 ; *Revelationes*, t. I, p. 260. Dom U. Berlière, dans la *Revue bénédictine*, 1899, t. XVI, p. 457, 461, a établi que le monastère d'Helfta était cistercien.
4. *In cantic.*, Serm. XLIII, 13 ; P. L. t. CLXXXIII, col. 994. Cf. Vacandard, *Vie de saint Bernard*, t. I, p. 478.

Près du lit de Gertrude pend un crucifix. Un soir, elle croit le voir qui s'incline et va tomber sur elle. Émue, elle le redresse et demande : « O très doux petit Jésus, pourquoi vous pencher ainsi vers moi ? — C'est mon Cœur aimant qui veut vous attirer à Lui. » Gertrude saisit le Crucifix, le presse sur son cœur et le couvre de baisers : « *Fasciculus myrrhae, dilectus meus mihi !* » (Cant. I, 12.) Ce ne sont plus, comme dans la pensée de Bernard, les souffrances, les labeurs, les injures, les crachats, les fouets et les clous de la Passion qui s'assemblent et se nouent pour former un bouquet de myrrhe : le divin Bien-Aimé est la fleur vivante, la fleur douloureuse que Gertrude étreint dans ses bras. A ce bouquet de myrrhe, aux souffrances de Jésus, elle unit ses douleurs, pauvre brin d'herbe desséché, mêlé aux fleurs dont le parfum est éternel[1].

Le souvenir de la Passion et son amour pour l'abbé de Clairvaux attirent Gertrude, à son insu, vers la dévotion au Sacré-Cœur. Pour elle comme pour lui, le drame rédempteur commence à l'heure où Marie dépose son Fils sur le foin de la crèche (*super fœnum*) ; il se termine quand le divin Crucifié incline la tête et rend le dernier soupir[2]. Chaque vendredi, Gertrude honore les sanglants mystères. Qui touche de la farine voit bientôt ses mains couvertes d'une fine poussière blanche : à méditer la Passion du Sauveur, l'âme s'imprègne nécessairement de grâces surnaturelles[3]. Ce souvenir entretenu donne à l'âme des droits d'épouse[4]. Gertrude aime le Crucifix et se laisse aller à de tels transports de tendresse envers Jésus mourant sur la Croix, qu'elle s'en inquiète ; son Maître divin doit la rassurer[5].

1. *Revelationes*, t. I, p. 206, cf. p. 86. Gertrude interprète avec la même filiale et respectueuse hardiesse, un texte de Bernard : Facies non formata sed formans, non perstringens oculos corporis, sed faciem lætificans cordis, grata amoris munere, non colore, p. 100.
2. *Revelationes*, t. I, p. 104.
3. *Revelationes*, t. I, p. 206.
4. *Revelationes*, t. I, p. 203.
5. *Revelationes*, t. I, p. 208, 209.

Un jour elle enlève les clous de fer qui percent les mains et les pieds : à leur place elle enfonce des clous de girofle :

« Mon très doux Jésus, de quelle manière recevez-vous ce petit service que je vous ai rendu, ôtant des sacrées plaies de vos pieds et de vos mains les cruels clous de fer qui vous ont causé tant de douleur pour en mettre en leur place qui n'ont point cette dureté et qui répandent une suave odeur ? — J'ai pris un grand plaisir à cette action dont mon amour est le principe, et pour récompense j'ai versé dans toutes les plaies que le péché vous a faites, le très précieux baume de ma divinité, qui les guérira parfaitement ; et s'il en reste quelque souvenir, ce ne sera pas pour vous en donner de la confusion dans l'éternité, mais pour causer de la délectation aux anges et aux saints, qui recevront un contentement non pareil de la précieuse liqueur de ma miséricorde qui les a fermées et vous a rendu la santé[1]. »

La Liturgie, l'*opus Dei*, pénètre la vie bénédictine de Gertrude jusqu'à la moelle ; elle assiste aux mystères de Jésus. Une fois, au bruit de la claquette qui appelle les religieuses à l'office des Ténèbres, le Vendredi Saint, elle « entre en une aussi grande consternation que si on lui eût signifié l'arrêt de mort de son cher Sauveur et qu'on l'eût averti de se hâter pour assister à la funeste exécution qui devait s'en faire sur le Calvaire[2] ». Saint Jean révèle à Gertrude qu'il commençait toujours sa contemplation par la méditation des douleurs de Jésus ; il les avait vues de ses yeux, il les gardait vivement imprégnées dans son âme[3]. La sainte compose un petit poème sur la Passion, dans lequel elle recueille plusieurs sentences des Pères ; candidement elle demande à Jésus ce qu'il pense de son travail :

« Le plaisir que j'en ai reçu, est comparable à celui d'un homme qui serait mené par son ami avec toutes sortes de caresses dans un jardin délicieux pour la saison agréable du printemps, pour la beauté de

1. *Revelationes*, t. I. p. 211. Cf. traduction 1671, p. 181.
2. *Revelationes*, t. I, p. 381.
3. *Revelationes*, t. I, p. 303.

diverses fleurs, pour le parfum qu'un doux zéphyr y répandrait, pour l'agréable mélange de plusieurs voix et instruments de musique, et pour se voir servi des fruits délicieux selon son goût : c'est pourquoi je vous en réserve une ample récompense, et à tous ceux qui les liront et chanteront avec dévotion[1]. »

Gertrude ne semble pas avoir été attirée, au début, par la plaie du côté, la plaie du Cœur ; elle ne la mentionne que fort rarement. Dans la Passion, elle voit surtout Jésus qui souffre, qui expire, qui aime. La vierge d'Helfta avait une grande dévotion à la sainte Face, on ne l'a pas assez remarqué jusqu'ici. Le mystère de la flagellation la lui rappelle très vivement. Un lundi de Quasimodo, à l'heure de Tierce, elle contemple le Sauveur attaché à la sanglante colonne. Deux bourreaux le frappent au visage l'un avec des épines, l'autre avec des fouets noueux. A la vue de la sainte Face déchirée par les épines, livide, tuméfiée, Gertrude sent la douleur étreindre son âme. Jésus essaie en vain de détourner la tête pour éviter les coups. Quand il dérobe le côté droit, les bourreaux s'acharnent sur le côté gauche, et s'il veut protéger le côté gauche, ils meurtrissent le côté droit. Gertrude gémit, plus morte que vive ; avec amour Jésus se penche vers elle :

« Vous aviez pourtant lu et il est écrit : « *Vidimus eum tanquam leprosum* »... Nous l'avons vu semblable à un lépreux ! — Ah ! Seigneur, crie la vierge, comment calmer les douleurs de votre Face ? — Repassez doucement au plus intime de votre âme les outrages de ma Passion, versez sur vos fautes des larmes d'amour contrit et priez pour la conversion des pécheurs[2]. »

Comme plusieurs mystiques du XIII^e^ siècle, Gertrude aurait donc pu être conduite à la dévotion au Sacré-Cœur par le souvenir de la Passion. La route où elle marche déjà est facile et sûre ;

1. *Revelationes*, t. I, p. 227 ; traduction, p. 194.
2. *Revelationes*, t. I, p. 348, 349. *In quodam libro*, peut-être un des Manuels dont nous parlerons bientôt.

saint Bernard l'y précède et la guide : les écrits de l'abbé de Clairvaux excitent, réchauffent sa tendresse pour le Verbe incarné. Quelques pas encore à cette lumière, dans cette flamme, et la sainte cueillera la fleur royale, humide et rouge du sang divin. Jésus voulut la déposer lui-même dans son cœur.

L'année de sa conversion ou l'année suivante, c'est-à-dire en 1281 ou 1282, Gertrude trouve par hasard dans un livre de piété cette prière :

« O mon Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, donnez-moi la grâce d'aspirer à vous de tout mon cœur, d'un désir parfait et insatiable de vous posséder ; que je respire en vous, ô très doux et très suave Jésus ! que je languisse et soupire sans cesse après vous, qui êtes la vraie béatitude, de toutes les forces et puissances de mon âme. Écrivez, ô Seigneur très miséricordieux, vos sacrées plaies dans mon cœur avec votre précieux sang, afin que je lise en elles et votre douleur et votre amour ; que la mémoire de ces adorables cicatrices demeure toujours profondément gravée dans le plus intime de mon cœur ; qu'elles y excitent la compassion de vos souffrances et l'enflamment de l'ardeur de votre amour divin. Accordez-moi aussi cette faveur, que les créatures, ne m'étant plus rien, vous seul me soyez toutes choses. Ainsi soit-il[1]. »

La sainte prend l'habitude de la réciter. L'hiver vient de s'achever. Assise, un jour, au réfectoire, pour la collation, près d'une religieuse qui connaît tous les secrets de son âme, — sans doute sainte Mechtilde, ou peut-être l'abbesse Gertrude qui vivait encore, — elle perçoit nettement qu'elle vient d'obtenir ce qu'elle a demandé et si souvent, et si humblement. Jésus imprime dans son cœur les adorables stigmates de ses plaies très saintes. Les blessures restent spirituelles, si vive pourtant est la sensation, que Gertrude pourrait dire la place du cœur où chacune des plaies est gravée[2].

1. *Revelationes*, t. I, p. 66 ; traduction, p. 52.
2. *Revelationes*, t. I, p. 67.

Sept ans plus tard, en 1287 ou 1288, cédant à une inspiration divine, Gertrude demande à l'une de ses compagnes de vouloir bien faire, à son intention, cette demande : « O très aimable Jésus, par votre Cœur transpercé, je vous supplie de blesser mon cœur de votre divin amour, afin qu'il ne puisse plus rien contenir de terrestre et qu'il soit rempli de la force agissante de votre tendresse. » Quelques semaines plus tard, le troisième dimanche de l'Avent, toute brûlante de voir réaliser son désir, elle approchait de la sainte Table : « Je ne suis pas digne, ô mon Dieu, de recevoir la plus petite de vos grâces, mais je vous demande, par les mérites de toutes mes sœurs, de vouloir bien enfoncer dans mon cœur, comme une flèche d'amour, un rayon de votre charité. » Elle se sent exaucée, unie par le fond de l'âme au Cœur divin ; ses yeux de chair perçoivent dans une image la merveille cachée. A genoux, dans un coin, Gertrude voit un trait de lumière jaillir du côté du Crucifix qui domine le chœur ; il s'élance, puis se retire pour s'élancer de nouveau, incertain où il doit se fixer. Gertrude souhaite que ce soit dans son âme. Son désir se réalise le mercredi suivant : la flamme ardente creuse dans son cœur une profonde blessure. C'est dans cette blessure, lui fait comprendre Jésus, qu'elle doit désormais enfermer ses espérances, ses joies, ses craintes, son amour ; la divine tendresse leur communiquera son éternelle stabilité[1].

Ces deux grâces sont les seules dont nous pouvons fixer la date. Gertrude les raconte au deuxième livre du *Héraut de la divine piété*. Ce livre, commencé en 1289, était achevé en 1291, quand mourut la grande abbesse d'Helfta, une autre Gertrude avec laquelle notre sainte a parfois été confondue. Les révélations de ce deuxième livre sont intéressantes en elles-mêmes, et aussi parce qu'elles furent écrites avant l'intimité surnaturelle très étroite qui, en 1291, s'établit entre sainte Mechtilde, sœur de l'abbesse, chantre du monastère, et notre sainte Ger-

1. *Revelationes*, t. I, p. 69.

trude. Mieux que d'autres, à mon avis, elles expriment ses pensées, ses sentiments, ses rapports avec Notre-Seigneur.

L'année même où elle reçoit les stigmates intérieurs, le dimanche de la Quinquagésime[1], pendant que l'on chantait le répons : « *Tibi enim et semini tuo dabo has regiones*[2] », Jésus montre à Gertrude sa poitrine divine : « *Regiones has* », c'est la douce région, l'aimable patrie qu'il lui donne en héritage. Enivrée de tendresse, elle ne peut contenir sa reconnaissance :

« O région incomparable de bonheur et de fidélité, heureux ceux qui habitent en toi ! O champ abondant en délices, dont le moindre grain peut satisfaire les désirs insatiables du cœur humain... O mon Dieu, par quel jugement m'avez-vous choisie pour m'élever à un si sublime degré d'honneur ? La raison ne le comprend pas... La manière dont vous m'appropriâtes à vous, en la grâce dont je parle, est ineffable ; ce que j'en puis exprimer est que mon âme, fondue et liquéfiée par les ardeurs de votre divine poitrine, fut insinuée et introduite dans cette fournaise d'amour, comme une goutte de cire fondue dans la flamme. O Paradis d'éternelles délices, fleuve inépuisable de voluptés sans fin ! »

Le Carême fini, pendant les glorieuses journées pascales, la poitrine de Jésus s'entr'ouvre, et le cœur de chair se dévoile. Malade, Gertrude « au lit, seule et sans assistance, parce que les sœurs étaient occupées en diverses choses », méditait les paroles de David : « *Cum ipso sum in tribulatione mea*[3] ». Soudain Jésus se manifeste, il découvre son côté gauche et l'intime de son Cœur béni. Il en sort « un fleuve cristallin pur comme la rosée et solide comme l'or » qui entoure, comme d'une ceinture précieuse, la poitrine du Sauveur : deux couleurs s'y reflètent, celle de l'or, celle de la rose. Gertrude comprend que, grâce à ses souf-

1. La date sans être absolument certaine me paraît très probable.
2. Le répons est aujourd'hui le troisième de l'office du mercredi des Cendres : « Omnem terram quam conspicis tibi dabo et semini tuo in sempiternum ». La sainte cite de mémoire.
3. Ps. xc, 15.

frances, toutes ses pensées, paroles et actions restent unies à Dieu, comme les eaux célestes sorties du cœur se sont figées sur la divine poitrine. Les deux couleurs qui successivement les illuminent figurent, l'or la divinité, la rose l'humanité; leur double souvenir, leur double action purifient la volonté de Gertrude et la rendent agréable à Dieu :

« O élévation de la poudre et de la cendre, ou plutôt de la boue infecte, que la perle enrichie de toutes les beautés du ciel attire et rend semblable à soi... O âme bienheureuse, puisque le Dieu de Majesté la prise tant qu'il l'unit étroitement à soi, pour être le centre de son bonheur, comme il est le principe de son existence; âme embellie des traits de sa ressemblance, quoique toujours aussi éloignée de sa perfection que la créature l'est du Créateur et le fini de l'infini[1]. »

Gertrude, sur l'ordre de Dieu lui-même, avait commencé en 1289 le récit des grâces qu'elle recevait. Consciente du peu de profit qu'elle en retire et de son indignité, elle eut préféré se taire. Cédant à ce désir, elle s'arrête et n'écrit plus. Le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, Jésus intervient, il exige qu'elle se remette au travail. Elle cède, mais objecte son impuissance. Des grâces de choix lui sont assurées. Une difficulté reste : quelles paroles trouvera-t-elle assez pures, assez lumineuses pour traduire les merveilles célestes ? On sera tenté de les dédaigner sous le pauvre vêtement dont elle les aura revêtues. « Puisque l'affluence de mes grâces ne vous semble pas suffisante, je veux appliquer mon Cœur divin, source de tout don, au vôtre, pour y verser, goutte à goutte et suavement, les idées et les mots selon sa capacité[2]. »

Jésus fait à Gertrude des promesses magnifiques[3] ; la sainte hésite à les croire, ses mérites sont tellement pauvres, si pauvre

1. *Revelationes*, t. I, p. 77.
2. *Revelationes*, t. I, p. 79. Ecce nunc divino cordi meo te applicabo.
3. *Revelationes*, t. I, p. 96, 599.

sa vertu. Audacieuse, elle rappelle au Bienfaiteur divin qu'il n'a pas confirmé sa parole, comme on a coutume de sceller un serment, en joignant sa main à la sienne. Jésus, dont l'éternelle suavité est infiniment complaisante, daigne souscrire à cette enfantine exigence : « Ne vous plaignez pas, approchez, voici le gage de ma promesse. » Devant la religieuse anéantie, de ses deux mains, le Sauveur du monde ouvre l'arche de l'éternelle fidélité et de la vérité infaillible : son Cœur divin ; il ordonne à l'incrédule, qui, comme le peuple juif, demande des prodiges, d'y plonger sa main. Il referme alors l'ouverture sacrée.

« Je vous promets de tenir les promesses que je vous ai faites. Si pour un temps je dois suspendre leur effet, je m'oblige, par la Toute-Puissance, la Sagesse, la Bénignité de l'Auguste Trinité, en laquelle je vis et règne, vrai Dieu, pendant les siècles éternels, de vous donner trois fois plus, comme pour vous payer les intérêts. »

Après ces paroles, la sainte retire la main. Elle est chargée de sept anneaux d'or, un à chaque doigt, l'annulaire en porte trois : ainsi les sept promesses de Jésus sont solennellement confirmées. Pour payer la rente des biens reçus, Gertrude reçoit l'ordre de vivre confiante dans la fidélité et l'amour de son Dieu.

Ces grâces, qui s'échelonnent de 1281 à 1288, montrent la préparation, la naissance et les premiers développements de la dévotion au Sacré-Cœur dans l'âme de sainte Gertrude. Le culte de la Passion, l'intimité de saint Bernard créent l'atmosphère favorable ; peu à peu le divin soleil l'éclaire et l'embrase. Jésus imprime les stigmates sacrés dans le cœur de sa servante, les yeux du corps ne les voient pas, l'âme très nettement perçoit leur réalité. Gertrude invoque déjà le Cœur transpercé : « *Per tuum transvulneratum Cor*[1]. » Un trait d'amour sorti du côté du crucifix traverse son cœur ; les deux cœurs, les deux âmes se confondent dans une admirable union de grâces. L'époux

1. *Revelationes*, t. I, p. 68.

fait à l'épouse de magnifiques promesses ; pour les sceller, Gertrude plonge les mains dans le Cœur de Jésus entr'ouvert. Résumant ces grâces, elle écrit :

« Vous avez encore ajouté, Seigneur, à votre inestimable et familière tendresse, en m'offrant de diverses manières le noble trésor de votre divinité, je veux dire votre Sacré-Cœur, pour faire toutes les délices de mon âme. Vous me le donniez parfois en pur don, parfois vous preniez le mien en échange, pour marquer que j'étais toute à vous et que vous étiez tout à moi[1]. »

Dans ces premières révélations, c'est le cœur de chair que la sainte a contemplé ; dans celles qui vont suivre, très souvent le Cœur divin se manifeste voilé par une image, caché dans un symbole. Dieu sans doute est le maître de ses dons, il les manifeste comme il veut. La vie des saints nous apprend aussi qu'il aime à se servir des moyens humains et comme à y glisser les faveurs divines. Or, vers 1290, surviennent des événements qui modifient assez profondément la vie de Gertrude. L'abbesse du monastère, Gertrude de Hackeborn, tombe malade et doit rester alitée jusqu'à sa mort, pendant près d'un an. A la même date, sa sœur, sainte Mechtilde, la « *Domna Cantatrix*, le Rossignol du Seigneur », est aussi très souffrante. Elle ne peut ni visiter ni secourir l'abbesse. Sa douleur très grande l'affaiblit davantage. Les religieuses d'Helfta, les étrangers même qui la visitent sont témoins de phénomènes extraordinaires et de longues extases qu'elle avait pu dissimuler jusque là. Perdue dans la contemplation des grandeurs et des mystères divins, Mechtilde reste parfois comme morte de Matines à Prime et même jusqu'à None[2]. Enivrée d'amour, son âme, comme un vase trop plein, laisse échapper le parfum qui l'embaume, l'odeur céleste envahit tout le monastère. Sur l'ordre des supérieurs ecclésiastiques, Gertrude et une autre religieuse commencent à noter

1. *Revelationes*, t. I, p. 107, 109.
2. *Revelationes*, t. II, p. 169.

ce qu'elles peuvent connaître des faveurs célestes. Gertrude dicte, sa compagne écrit. Telle est l'origine du *Liber specialis gratiae*[1], précieux recueil des grâces faites par Jésus à la vierge Mechtilde.

Le travail est presque achevé, quand Mechtilde découvre la fraternelle trahison. Elle s'en plaint à Notre-Seigneur. Il y va de l'honneur divin ; ses paroles rendent si mal les enivrantes réalités. « Tout ce que je vous dis, c'est de l'air battu, les mots ne peuvent contenir ce que je vois[2] » ; que de fois elle l'a répété à celles qui l'écoutaient ! Notre-Seigneur calme sa crainte : « C'est moi qui excite le désir des personnes qui viennent t'entendre, c'est moi qui éclaire leur esprit et qui leur fais comprendre ce que je dis. J'aide la bouche qui parle, j'aide la main qui écrit... toutes les paroles dictées, tous les mots écrits sont vrais[3]. »

Chose bizarre, Gertrude qui de 1290 à 1298 aide à transcrire les révélations de Mechtilde, a cessé d'écrire les siennes depuis 1289. Seul, le second livre du *Legatus* est de sa main. Elle sent, comme sa sœur, sa pénible impuissance ; les mots sont trop fragiles, trop étroits ; les pensées divines les feraient éclater. Elle ne peut se résoudre à mal exprimer ce qu'elle sent si bien, une autre fera mieux. L'abbesse d'Helfta lui donne alors une moniale comme confidente, qui écrira pour elle. Gertrude dicte donc et pour elle et pour sainte Mechtilde. Ne lui arriva-t-il jamais de mélanger l'eau des deux sources et d'attribuer à Mechtilde ce qui venait de Gertrude, ou à Gertrude ce qui venait de Mechtilde. Il est plus facile de poser le problème que de lui donner une solution ferme. Un fait est certain : dans le *Legatus divinæ pietatis* et dans le *Liber specialis gratiæ*, plusieurs récits se ressemblent : la tentation est forte de les identi-

1. Le *Liber specialis gratiæ* forme la première partie du second tome des *Revelationes Gertrudianæ et Mechtildianæ*.
2. *Revelationes*, t. II, p. 177.
3. *Revelationes*, t. II, p. 365.

fier[1]. Rares sont les symboles quand Gertrude écrit ; ils se multiplient quand elle dicte. Très impressionnable, elle a dû subir, à son insu, l'influence de Mechtilde. Dieu a permis que les deux saintes bénédictines, très unies dans la vie, le fussent encore, et peut-être plus intimement, après leur mort, dans leurs ouvrages. Il importe donc de ne pas trop les séparer. Quand nous parlons de l'une, il pourrait se faire que nous parlions de l'autre.

Comme il convient à deux sœurs, les deux âmes ont bien des traits semblables : le même amour de Jésus les brûle, le même zèle de feu les consume ; toutes deux ont pour l'*Opus Dei* la même enthousiaste ferveur bénédictine. C'est à la sainte Messe ou pendant l'office divin que, le plus souvent, elles sont comblées des grâces surnaturelles. Mechtilde paraît plus austère, j'allais écrire plus céleste, il vaut mieux dire moins suavement et délicieusement humaine. Pour exprimer sa pensée elle use, elle abuse des images et des symboles, en cela elle est bien de son époque. « *Perambulabam in innocentia cordis mei, in medio domus meæ* » (Ps. c, 2) ; elle médite ce texte. Le Cœur de Jésus alors se manifeste à elle comme une vaste maison aux reflets d'or, où le Seigneur se promène. Dans cette maison habitent quatre jeunes filles : Humilité, Patience, Douceur Charité. Nous sommes en pleine poésie morale ; les vieux romans du Moyen Age sont conçus dans cet esprit. Pourquoi nous étonner ? *Quidquid recipitur, recipitur ad modum recipientis!* Les eaux du ciel, comme les eaux de la terre, prennent la forme du vase qui les reçoit.

Gertrude est plus attrayante ; dans sa confiante simplicité et sa filiale audace, elle est plus proche de nous, un peu moderne. Nos sentiments et nos désirs sont les siens ; mais ils entrent

1. Voici quelques exemples : *Legatus, IV*, 2, p. 293, *Liber*, p. I, c. v, p. 15 ; *Legatus, III*, 51, p. 222 ; *Liber*, p. I, c. v, p. 19. Cf. *Liber specialis gratiæ*, p. 51, 74, 95, 108, 132, 133, 188, 190, 191, 192, 241, 267, 325, 327, 330, 358, 365, 368, 373, 378, 381, 384, 393-405, 419... Il suffit de lire un peu attentivement pour voir que ces références des éditeurs de 1877, sont incomplètes.

dans une âme purifiée au feu de l'amour divin, comme les lèvres d'Isaïe au feu du charbon ardent. Elle est maîtresse chez elle, comme, avant la chûte, l'étaient Adam et Ève. Le charme de sa jeunesse, de sa grâce donnent à l'aurore de la dévotion au Sacré-Cœur une pure et matinale fraîcheur. La première, avant Mechtilde, elle attire et réjouit les yeux, elle éclaire et embaume les âmes ; mais dans l'ombre de cette lumineuse et illustre vierge, nos regards et nos cœurs n'ont pas de peine à distinguer son humble et douce compagne : elle est là. Elles sont là toutes les deux. Ouvrons ces belles âmes ; apprenons à mieux connaître le Sacré-Cœur.

Les symboles dans lesquels Jésus le manifeste à ses élues cachent toujours une idée théologique ou ascétique ; admirablement choisis, ils aident à pénétrer l'auguste réalité. La veille de la fête de la Très Sainte Trinité, au moment où les Vêpres vont commencer, Gertrude voit Jésus tenant dans ses mains son Cœur sous forme de lyre ; il l'offre aux trois divines Personnes. C'est à lui que les voix des moniales doivent s'unir pour donner à leur chant la suave douceur qui réjouit le Dieu de toute sainteté. Les notes basses, pesantes et moins sonores, sont émises par celles qui chantent sans grande dévotion, un peu par manière d'acquit ou pour se plaire ; celles qui veulent uniquement être agréables à l'éblouissante et toujours immobile Trinité, chantent les notes sonores, qui vibrent à l'unisson du Cœur de Jésus. A Laudes, quand retentit la cinquième antienne : « *Te pure laudant, te adorant, te glorificant, omnes creaturæ tuæ, o beata Trinitas* », l'auguste Trinité s'incline amoureusement vers le Cœur divin ; elle ajoute à la triomphante et céleste Lyre trois nouvelles cordes : la première célèbre sans fin la toute-puissance du Père, la seconde la sagesse du Fils, la troisième la très sainte bienveillance de l'Esprit. Ainsi Gertrude, en union avec le Cœur sacré, pourra toujours glorifier les trois Personnes divines et employer les forces de son âme à la louange de Dieu, répétant sans cesse, même à l'agonie, la

sainte et glorieuse antienne : « *Te pure laudant, te adorant, te glorificant omnes creaturæ tuæ, o beata Trinitas*[1]. »

Dans cette révélation, le Sacré-Cœur nous est montré comme un médiateur entre Dieu et les créatures. Il adore, il loue, il rend grâces. A son contact, dans son amour, les hommages imparfaits des hommes se purifient et se divinisent ; nos voix cassées et discordantes s'unissent à l'harmonie divine et s'y imprègnent de grâce et de fraîcheur ; elles deviennent mélodieuses. Le Père Éternel écoute avec amour ; les pauvres cantiques humains ne sont-ils pas mêlés à l'hymne infini du Verbe, son Fils bien-aimé, en qui il a mis toutes ses complaisances !

Un troisième dimanche de l'Avent, Gertrude, malade, se plaignait de ne pouvoir assister à la messe conventuelle : « Voulez-vous que je vous chante la Messe » ? demande Jésus. — « Je le désire, ô doux amour de mon âme, et je vous en conjure de toute l'affection de mon cœur. » Le récit de cette messe chantée et célébrée par le Prêtre éternel est de toute beauté ; trop long, hélas ! pour être cité entièrement. A l'offertoire, le Cœur de Jésus sort lentement de la poitrine sacrée et s'élève sous la forme d'un majestueux autel d'or rayonnant de flammes. Il se couvre d'offrandes : les anges gardiens apportent celles des hommes : pensées, désirs, ardentes prières, bonnes œuvres ; les élus entassent leurs mérites ; un prince de la milice céleste, celui qui veille sur Gertrude, dépose un calice d'or, où sont toutes les souffrances endurées par la sainte depuis son enfance. Le Pontife divin bénit ces dons de la terre et du ciel comme le prêtre, à l'autel, bénit l'hostie du Sacrifice. Au « *Sursum Corda* », les saints élèvent leurs cœurs, et les introduisent dans le Cœur de Jésus, sous la forme de chalumeaux d'or ; ils se remplissent de son abondance et reçoivent comme une augmentation de joie, de mérite et de gloire. Au moment où la cloche de la chapelle sonne

1. *Revelationes*, t. I, p. 415, 417. Cette cinquième antienne de Laudes, se trouve dans les anciens bréviaires. Cf. t. I, p. 109.

l'élévation de l'hostie, Jésus offre à son Père son Cœur sacré. Quelques instants plus tard, il invite Gertrude à réciter le *Pater* en union avec la tendresse infinie de son Cœur qui a conçu cette prière des prières[1].

Le Cœur de Jésus est notre médiateur ; c'est son amour qui invente l'Eucharistie, qui nous apprend à nommer Dieu notre Père ; c'est par lui que la grâce coule dans notre âme, fleuve de paix et de miséricorde, de bonté et de joie.

Pendant la sainte messe, Mechtilde, elle aussi, voit le Cœur sacré sous la forme d'une lampe cristalline et lumineuse : sa clarté pénètre partout et remplit les âmes d'une consolation délicieuse. Une autre fois, toujours pendant le saint sacrifice, le Seigneur Jésus, Roi de gloire, lui apparaît assis sur un trône radieux. A l'élévation, il prend dans ses deux mains son Cœur et l'élève sous la forme d'une lampe ardente, qui de partout déborde, et reste toujours pleine. Jésus veut signifier par là que de son Cœur les grâces peuvent se répandre à profusion, sans rien enlever à sa plénitude. Plus on prend, plus il reste à prendre[2].

Le Cœur de Jésus, c'est encore un encensoir embrasé qui reçoit, purifie et fait monter vers le ciel les prières et les adorations des hommes[3] ; une coupe d'or où Marie, les anges et les saints viennent s'enivrer d'amour, où les âmes encore exilées boivent la joie et la force[4], une source abondante où les âmes du Purgatoire trouvent le rafraîchissement et la paix[5] ; une maison de repos[6] ; le trésor des dons célestes[7]. C'est lui qui nous fait enfants de Dieu. Mais il faut entendre Jésus exposer lui-même

1. *Revelationes*, t. I, p. 483-493. De missa quam Dominus Jesus personaliter decantavit in cœlo cuidam virgini adhuc existenti in corpore, nomine Trutta. Gertrude est encore nommée Trudis, et même Werther. Cf. *Revelationes*, t. II, p. 487.
2. *Revelationes*, t. II, p. 219, 159.
3. *Revelationes*, t. I, p. 384.
4. *Revelationes*, t. I, p. 213 ; t. II, p. 10.
5. *Revelationes*, t. I, p. 566.
6. *Revelationes*, t. I, p. 476.
7. *Revelationes*, t. I, p. 412, 413.

l'économie de la belle et grande dévotion et interpréter les battements de son Cœur adorable.

Gertrude voyait un jour ses sœurs aller au sermon, elle ne pouvait les suivre parce qu'elle était malade, au lit; elle dit à Notre-Seigneur : « Mon très aimable Sauveur, vous savez que j'entendrais de bon cœur la prédication, si mon infirmité ne m'en empêchait. » Il lui répondit : « Ma fille, voulez-vous que je vous prêche ? — Oui, dit-elle, très volontiers. » Lors, il la fit reposer sur sa poirtine, en sorte que le cœur de la sainte était appliqué et uni à son Cœur divin, où après quelque espace de temps, elle ressentit deux merveilleux et très agréables mouvements qui lui donnèrent de l'admiration. Elle demanda ce qu'ils signifiaient. Notre-Seigneur lui dit : « Ces deux battements de mon Cœur opèrent le salut des hommes, l'un des pécheurs et l'autre des justes ; chacun en trois manières. Le premier parle sans cesse à Dieu mon Père pour apaiser le courroux qu'il a conçu contre les pécheurs et fléchir sa miséricorde, satisfaisant dignement pour leurs crimes ; il parle deuxièmement à tous mes saints qui, emportés du zèle de ma gloire, voudraient venger les injures que je reçois, pour excuser les pécheurs envers eux avec une charité fraternelle, et les exciter à prier pour eux ; il parle troisièmement aux pécheurs eux-mêmes, les appelant miséricordieusement à la pénitence, et attendant leur conversion avec un désir indicible.

« Mais par le second battement de mon cœur, je parle premièrement à mon Père, pour être congratulé d'avoir si utilement répandu mon sang pour la rédemption des justes, dont je me tiens récompensé, trouvant dans leur cœur des plaisirs inestimables. En deuxième lieu, je parle à toute la cour céleste pour l'obliger de louer avec moi la sainte conversation des justes qui vivent sur la terre, et l'inciter à me rendre grâces pour tous les biens que je leur ai faits par le passé et que je leur communiquerai à l'avenir. Troisièmement, je parle aux justes eux-mêmes ou pour les caresser amoureusement, ou pour les avertir fidèlement de profiter de jour en jour et d'heure en heure. Et comme

l'on voit que les actions et les occupations de l'homme n'empêchent point les battements de son cœur, ainsi le gouvernement du ciel et de la terre ne sauraient arrêter, diminuer pour un seul moment, jusqu'à la fin du monde, ces deux mouvements de mon Cœur divin[1]. »

C'est donc bien la dévotion au Cœur de Jésus dans toute sa hauteur et dans toute sa profondeur, la dévotion telle que l'Église la définira en 1765, qui est réalisée, à la fin du XIII^e^ siècle, par les deux grandes moniales bénédictines. Le Cœur de chair de Jésus est pour elles le glorieux symbole de l'amour et de tous les sentiments qui battent dans la poitrine du Verbe Incarné : adoration, louange, reconnaissance, service, amour du Dieu Créateur, Bienfaiteur souverain, Maître du monde et Père des hommes ; tendresse pour les hommes qui s'affirme et se déploie dans tous les mystères de Bethléem au Golgotha, qui triomphe dans les bienfaits de la grâce. Fleuve de lumière, de vie et de paix, elle jaillit de la plaie du côté, elle s'écoule par les sacrements, les vrais et divins chalumeaux d'or qui, sans mesure et sans fin, la déversent sur le monde. Gertrude et Mechtilde ont contemplé ces merveilles dans le cœur humain de Jésus, ou dans les gracieux symboles qui le voilaient sans le cacher.

La dévotion au Sacré-Cœur, oserait-on dire en exagérant très peu[2], n'était presque rien avant 1290 ; elles l'ont devinée, elles l'ont créée, inspirées par Jésus lui-même. Dès la première heure, elle jaillit de leur âme dans la pleine clarté d'un midi radieux. Elle ne s'attarde pas aux bégaiements de l'enfance ni aux expériences tumultueuses de la jeunesse ; elle naît et déjà, grande et forte, s'avance dans le plein épanouissement d'une opulente maturité. C'est un fait unique ; on peut fouiller les monastères du XIII^e^ siècle, on ne trouvera rien de semblable : le doigt de Dieu est là, nous avons le droit de l'affirmer.

1. *Revelationes*, t. I, p. 222, 223. Cf. t. II, p. 18.

2. Seul, saint Bonaventure, avant cette date, en a parlé d'une manière explicite, avec cœur et grande éloquence : je ne crois pas que Gertrude connaisse les écrits de saint Bonaventure ; elle fut pourtant en rapport avec des Franciscains. Je parle toujours comme si la *Vitis mystica* est bien du saint docteur.

La dévotion qu'elles comprennent si parfaitement, les deux moniales d'Helfta doivent contribuer, au moins indirectement, à la répandre. Leur mission ne ressemble pas à celle de sainte Marguerite-Marie ; aucun ordre précis, rien qui rappelle les décisives paroles : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes... Je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour l'honorer, en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable[1]... » Jésus, qui a voulu choisir le titre du livre : *Legatus divinæ pietatis*, promet seulement des grâces suaves et abondantes à ceux qui le liront. Il se penchera avec eux sur les pages ; leurs désirs pénétreront son âme, et le souffle de sa divinité passant sur leur intérieur, renouvellera toute leur vie surnaturelle. Ceux qui copieront les grands et célestes récits sentiront des traits de suave amour, jaillis du Cœur divin, pénétrer leur cœur et y répandre les joies des délectations éternelles[2]. Et encore : « Je pénétrerai de la douceur de mon divin amour toutes les paroles du livre qui m'est offert[3]. Je les féconderai, car, en vérité, tout a été écrit sous l'impulsion de mon Esprit. Si quelqu'un venant vers moi, le cœur plein d'une humilité profonde, médite ces pages, je le prendrai dans mes bras et lui montrerai, comme avec mon doigt, les passages utiles à son âme. » Plus d'une fois Gertrude vit Jésus presser sur son Cœur sacré les feuilles du manuscrit ; il semblait vouloir y faire entrer toute la tendresse de son amour[4].

Le geste divin n'est pas évidemment un gage d'inspiration, Gertrude peut se tromper, nous aurons à faire des réserves très nettes. Les paroles de Jésus signifient simplement que le

1. *Vie et Œuvres*, G. II, p. 102.
2. *Revelationes*, t. I, Prol. 2 ; cf. p. 239.
3. Jésus parle ainsi à l'une des moniales qui avaient copié le livre de Gertrude, et qui, allant communier, le portait dans la manche de son vêtement, pour le lui offrir. *Revelationes*, t. I, p. 610. Pour la traduction, voir *Sainte Gertrude*, par D. G. Dolan, Paris, 1922, p. 125.
4. *Revelationes*, t. I, p. 609.

Legatus divinæ pietatis doit continuer l'apostolat commencé à Helfta. Pas de mention spéciale de la dévotion au Sacré-Cœur ; toutefois, il est évident que la diffusion du livre aidera son développement. Saint Jean n'a-t-il pas révélé que cette dévotion, longtemps ignorée, a été réservée à l'âge qui commence. Plusieurs fois déjà nous avons fait allusion à la célèbre vision du 27 décembre. L'Apôtre bien-aimé, au jour de sa fête, invite Gertrude à s'incliner avec lui sur la poitrine du Sauveur. Pendant qu'ils l'adorent et l'aiment tous deux suavement, ils perçoivent avec une indicible joie les pulsations du Cœur divin :

« Lorsque vous reposiez à la Cène, sur le sein béni de Jésus, n'avez-vous pas, ô bien-aimé de Dieu, senti le charme de ces battements d'amour ? — Je l'avoue, je les ai sentis et ressentis. Leur suavité a pénétré mon être, comme un hydromel précieux imprègne de sa douceur une bouchée de pain frais ; mon âme devint brûlante comme une chaudière que la flamme environne. — Et pourquoi donc votre absolu silence ? Pas un mot qui, même de loin, ait révélé, au grand profit des âmes, le mystère ineffable. — Ma mission était de faire connaître à l'Église naissante le Verbe incréé du Père par une simple parole. Sans être jamais pleinement comprise, elle doit satisfaire toutes les intelligences jusqu'à la fin du monde. Il était réservé au temps actuel (moderno tempori) de percevoir la suave éloquence des pulsations d'amour ; la froide vieillesse du monde va s'y réchauffer au contact de la tendresse d'un Dieu[1]. »

Cette prédiction de saint Jean commence, du vivant même de Gertrude, à se réaliser. Plusieurs religieuses connaissent, pour les avoir écrites sous sa dictée ou les avoir lues, les révélations de la sainte. Les supérieurs, alarmés par certains récits de Mechtilde, veulent que les écrits de Gertrude soient examinés avec grand soin[2]. Le monastère entretenait de cordiales relations avec les Fransciscaines et les Dominicaines. Ces derniers

1. *Revelationes*, t. I, p. 305, 306.
2. *Revelationes*, t. I, p. 70.

avaient poussé une béguine nommée Mechtilde à se retirer à Helfta[1] : cette Mechtilde écrit aussi des révélations qu'elle rédige en bas allemand. Frère Henri de Mülhausen, homme de science et de piété, le Père Henri de Wernijerode lurent tous les deux et approuvèrent le *Legatus divinæ pietatis*. Deux frères mineurs, lecteurs en théologie à Halberstadt et à Hildesheim, examinent vers 1300 le même ouvrage et n'hésitent pas à lui donner une complète approbation. Les dominicains Thierry ou Dietrich d'Apolda[2], plusieurs autres personnages célèbres visitent à Helfta sainte Gertrude ; après avoir eu avec elle de fréquents entretiens, tous se montrent ravis de la sagesse de ses paroles ; l'un deux proclame spontanément qu'il est prêt à défendre, jusqu'à la mort, la vérité de ses révélations.

Rien ne s'oppose donc à la diffusion rapide d'un ouvrage unanimement approuvé ; chose curieuse, il reste ignoré, ou à peu près, jusqu'au début du XVI^e^ siècle, pendant plus deux cents ans. Tauler possède un exemplaire du *Liber specialis gratiæ* de Mechtilde, Boccace le connaît ; plusieurs auteurs pensent que notre Mechtilde est la Matelda de Dante : cette dame qui s'en va seule, chantant et choisissant les fleurs les plus belles. Elle fait au poète la grâce de lever les yeux sur lui et l'accueille par de douces paroles ; il la suit : « Je m surai mon pas à son petit pas[3]. » Bien rares au contraire, ceux qui, avant le chartreux Lansperge, ont lu le *Legatus divinæ pietatis ;* les bénédictins qui éditèrent l'ouvrage en 1875, n'ont trouvé que deux manuscrits contemporains de Gertrude[4].

Comment expliquer un pareil oubli, une pareille insouciance ? Bien peu d'ouvrages ascétiques et mystiques du XIII^e^ siècle

1. Il y avait à Helfta en même temps deux Gertrude : l'abbesse et notre sainte et deux Mechtilde : sainte Mechtilde et la sœur Mechtilde. Les révélations des deux Mechtilde se trouvent dans le tome II de l'édition de 1875.

2. *Revelationes*, t. I, p. 70 et 71.

3. *Revelationes*, t. II, p. V et VI. DANTE : *Le Purgatoire*, c. XXIII et XXVII. La question est très obscure.

4. *Revelationes*, t. I, p. XLIV, et XLV.

peuvent être égalés à ce chef-d'œuvre ; peut-être n'est-il pas alors une sainte aussi délicatement humaine que Gertrude, pas une n'a surpassé l'humilité et la confiance de son amour. Son livre et son âme auraient dû ravir tous les cœurs ; son livre, n'est-ce pas la fleur de son âme ! Pourquoi reste-t-il méconnu ?

Très intelligente, presque trop, « elle s'appliqua à la Théologie et à la Sainte Écriture, et ne désista point d'y étudier jusqu'à ce qu'elle eut entendu tous les livres sacrés qu'elle put avoir : ce qui la rendait si riche et abondante en diverses explications, qu'elle se servait avec grande facilité des passages des deux Testaments et de la doctrine des saints Pères pour convaincre, reprendre et consoler, mais avec tant de force et de clarté, qu'on ne pouvait lui contredire[1] ». Par la Liturgie, elle assiste, chaque jour, aux célestes mystères qu'elle a pénétrés avec amour dans l'étude et la contemplation. Les idées et les mots eux-mêmes, comme une douce et solide nourriture, après avoir entretenu la vie de son âme, la développent, la divinisent. Il est curieux et fort intéressant de voir comment, surtout dans les *Exercitia*[2], les pensées de Gertrude et les termes qui les expriment naissent et se développent au contact des paroles de l'Écriture : des pages presque entières sont remplies et comme gonflées du céleste levain qui les a fécondées. Le texte gertrudien est tellement lié aux textes sacrés, il leur est tellement subordonné qu'on ne peut les isoler, ils vivent d'une même vie : dans les deux troncs coule une même sève ; y a-t-il même toujours deux troncs[3] ?

1. « De grammatica facta theologa » *Revelationes*, t. I, p. 8. Cf. : *Des études classiques dans la société chrétienne, par le R. P. Charles* Daniel, Paris, 1853, 136.

2. *Sanctæ Gertrudis exercitia spiritualia septem. Revelationes*, t. I, p. 617. Dom Guéranger les a traduits, autant qu'ils peuvent l'être ; les traduire ce sera toujours les trahir. *Les exercices de sainte Gertrude*, traduits et publiés par le R. P. Dom Prosper Guéranger. Poitiers, Oudin, 1863.

3. O quando, quando ostendes mihi teipsum, ut videam et hauriam cum jucunditate te Deum fontem vivum ? Tunc *potabor* et *inebriabor ab ubertate dulcedinis fontis vivi*, qui distillat ex deliciis illius quem anima mea desiderat mellifluæ faciei. *O dulcis facies, de te me quando saties ? Tunc introibo in locum tabernaculi*

La pensée de Gertrude n'est pas gênée par le contact continu de l'Écriture ; elle reste elle-même, vivante, passionnée ; chaude et pleine, elle déborde d'une vie intense jaillie de l'âme de la sainte et de l'âme des auteurs sacrés, illuminée et agrandie par l'inspiration, par la pensée de Dieu même. Ainsi soulevée et comme portée, elle a d'incroyables audaces.

Le P. Monsabré cite un texte de Noël Alexandre[1] et ajoute :

admirabilis usque ad aspectum Dei, cujus ad ingressum cor meum fit gemens pro *mora incolatus mei. O quando adimplebis me lætitia* cum facie tua melliflua Tunc contemplabor et deosculabor verum animæ meæ sponsum Jesum meum cui jam in siti *adhæsit, et post quem simul abiit* totum cor meum. O quis *me liberabit peregrinationis hujus ab exilio ?* O quis me eripiet sæculi hujus a laqueo ? *O quando relinquam corpus hoc miserum*, ut sine medio videam te, o amor Deus, sidus siderum. In te, o amor care, eripiar mortis hujus a *tentatione*, in te *Deo amatore meo murum corporis transgrediens*, cum securitate et exultatione, ubi in veritate sine *ænigmate, facie ad faciem, videam te.* Eia tu fons sempiternorum luminum, repete me in tuum, a quo profluxi, abyssale profluvium, *ubi cognoscam sicut cognita sum*, amen, sicut amata sum : ut *sicuti es videam te Deum* meum visione, fruitione et possessione tua beatificata in perpetuum. Amen.

Revelationes, t. I, p. 667. Il est facile d'entrer dans l'âme de Gertrude et de voir comment l'idée principale toute scripturaire éveille, au contact des mots, les idées accessoires qui, elles-mêmes, trouvent leur naturelle expression dans des textes de l'Écriture. Toute brûlante de contempler Jésus, l'âme et la mémoire pleines des deux premiers versets du Psaume XLI : *Quemadmodum desiderat cervus*... versets cités quelques pages plus haut, la sainte jette le cri ardent de son cœur : « O quando, quando ostendes mihi teipsum » ! Suivent quelques mots où l'on peut retrouver un souvenir assez lointain d'Isaïe, XII, 13. « Haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris. » puis Gertrude revient à son texte « Deum *fontem* vivum ». Les bénédictins écrivent *fortem*. Gertrude a certainement écrit *fontem*. L'idée de breuvage qui se retrouve dans *fons* et dans *haurire* suggère la phrase et les mots qui suivent : « Tunc potabor et inebriabor ab ubertate dulcedinis fontis vivi ». Le souvenir du psaume XXXV, 9, « Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ et torrente voluptatis potatis eos », est évident : la correction ab ubertate... *fontis vivi*, est excellente. Gertrude suit son idée. Retrouvant le texte qui la guide (Ps XLI, 1... ita desiderat anima mea ad te), la sainte écrit : « qui distillat ex deliciis illius quem anima mea desiderat mellifluæ faciei ». Le souvenir du visage divin lui était rappelé par les derniers mots du verset 2 du Ps. XLI, « apparebo ante faciem Dei ». Cette face très sainte qu'elle a chantée si souvent lui arrache un cri passionné : « O dulcis facies, de te quando me saties »... Ces mots sont empruntés au « *Jesu dulcis memoria* ». Gertrude revient alors au psaume XLI : « Tunc introibo in locum tabernaculi admirabilis, usque ad aspectum Dei » ; c'est la deuxième partie du verset 4. David avait dit usque ad *domum* Dei ; après l'invocation « O dulcis facies », c'est le mot *aspectum* qu'il fallait écrire, et Gertrude n'y manque pas. Le lecteur peut continuer cette petite étude, les rapprochements sont aussi nombreux et aussi frappants jusqu'à la fin de la citation.

1. *La Prédication*, Paris, 1900, p. 228. Voici le texte de Noël ALEXANDRE : « Longe a sancti Augustini regulis ac præceptis recedunt concionatores illi, qui,

« Je n'ose traduire ses paroles, traduisez vous-même. » Il est des lignes de Gertrude plus embarrassantes. Dom Guéranger ne pouvait reculer devant la tâche ; mais que de ménagements, de périphrases, et certes, personne n'est tenté de lui en vouloir. Jamais la vierge d'Helfta n'eut consenti à verser froidement des idées aussi délicates dans la coupe de mots non purifiés par l'Écriture, la Liturgie, les Pères et les Docteurs de l'Église. Tant qu'elle ne trouva pas, au milieu des boues du déluge, un endroit où poser le pied, la colombe revint à l'arche. Seules des expressions sanctifiées par la pensée et la voix de l'Église ont pu permettre aux pensées de Gertrude de poser sur elles leur audacieuse pureté[1].

Aux livres sacrés, elle emprunte encore leur lyrisme, leur enthousiasme qu'elle éclaire d'un rayon de sa joie. Il est impossible de faire passer dans une traduction la jeunesse, la beauté, la tendresse filialement passionnée qui réchauffent et illuminent les expressions les plus simples ; la joie et la lumière, encloses comme dans un cristal, y pétillent. L'âme de Gertrude vit à fleur de texte ; elle a tellement pénétré les mots, elle les anime si véritablement de sa vie qu'il paraît impossible de les changer ; âme et corps sont devenus la même substance. Et pourtant, même traduit, c'est fort beau !

delectandis duntaxat auditoribus dant operam, adulteris similes, qui voluptatem quærunt, non prolem, adulterantes verbum Dei. *Institutio concionatorum*, IV, § 22.

1. Gertrude écrit : Inter cæteras virtutes quas filiis tuis non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, sed Spiritu tuo genitis indidisti, etiam hoc donum in quasdam mentes de largitatis tuæ fonte defluxit, ut cum honorem nuptiarum nulla interdicta minuissent, ac super sacrum conjugium initialis benedictio permaneret, existerent tamen sublimiores animæ, quæ in viri ac mulieris copula fastidirent connubium, concupiscerent sacramentum, nec imitarentur quod nuptiis agitur, sed diligerent quod prænotatur. *Revelationes*, t. I, p. 638 ; cf. p. 663. Mechtilde est aussi audacieuse. Cf. *Revelationes*, t. II, p. 68. Cf. Dom GUÉRANGER, *Les exercices de sainte Gertrude*, p. 74, 75 : « Les mots ont été inventés pour les usages ordinaires de la vie, et ils sont malheureux, inquiets et étonnés comme des vagabonds autour d'un trône, lorsque, de temps en temps, quelque âme royale les mène ailleurs », Mæterlinck : *L'ornement des noces spirituelles*, de RUYSBROECK l'admirable, traduit du flamand, 2e édit. Bruxelles, 1908, p. 18.

« O Amour, ton ardeur digne d'un Dieu m'a ouvert l'entrée du tendre Cœur de mon Jésus. O Cœur rempli de mansuétude ! O Cœur d'où la compassion déborde ! O Cœur où surabonde la charité ! O Cœur qui distille, comme une rosée, la suavité et la miséricorde, donnez-moi de mourir de tendresse et d'amour pour vous ! O Cœur bien-aimé, daignez, je vous en supplie, absorber dans le vôtre mon cœur tout entier. Daignez m'inviter à votre festin de vie, ô vous, la perle précieuse de mon cœur. Versez à votre indigne servante le vin de vos consolations, que votre divine charité comble le vide affreux de mon âme, et que son opulence généreuse supplée à ma pauvreté misérable !

« O Amour, prenez ce Cœur divin, cet encensoir où brûle un très-suave parfum, cette noble hostie : offrez-le pour moi sur l'autel d'or où l'humanité est réconciliée ; qu'il supplée à tout ce qui, jour par jour, fit défaut à la stérilité de ma vie. O Amour, plongez mon âme dans les flots qui jaillissent de votre Cœur, doux comme le miel ; ensevelissez dans les profondeurs de votre divine miséricorde mes lourdes iniquités et ma négligence. Au contact de Jésus, que mon intelligence s'illumine, que mon cœur se purifie, qu'il se vide de tout ce qui est charnel, qu'il soit libre et dégagé, afin que, à l'heure de la mort, je rende à Dieu mon âme immaculée dans un dernier soupir d'amour !

« O Cœur très aimé, vers vous maintenant monte le cri de mon cœur. Ne m'oubliez pas, que votre douce charité réconforte mon cœur. J'ai besoin de l'extrême et comme de la moëlle de votre miséricorde, car, hélas ! le mal est partout en moi, et je n'y vois pas le bien... Donnez-moi, ô mon Jésus aimé, de vous aimer en tout, de vous aimer plus que tout, de vous rester étroitement unie, d'espérer en vous, et d'espérer toujours davantage. Donnez-moi de vivre désormais une vie digne de votre mort, afin que je mérite, à mon dernier soupir, de goûter sans retard le fruit très doux de ma rédemption et l'infini mérite de votre mort, avec toute l'efficacité que vous m'avez souhaitée, au moment où vous rendiez l'esprit, dévoré de la soif de mon salut, et versant pour mon rachat le prix divin de votre sang. O Amour, quand je mourrai, dites-moi le plus doux des adieux et que je m'endorme dans la paix de votre suavité. Ainsi soit-il[1]. »

1. *Revelationes...*, t. I. 710, 711, 712.

Les mots ne sont qu'un reflet plus ou moins vivant de l'âme, d'elle seule vient tout leur charme. Je ne connais pas d'âme plus naïvement candide et plus délicieusement humaine que celle de Gertrude. L'aimable sainte se raconte avec une simplicité d'enfant. Elle pense tout haut ; jamais elle ne s'occupe de ses lecteurs, tout se passe entre elle et Dieu. C'est un plaisir délicat et très pur d'entrer en rapport avec elle, de l'entendre, de la voir ; très vite le cœur est pris. Il est impossible de ne pas aimer celle qui se livre avec un si complet abandon et ne s'en aperçoit même pas.

Ame toute blanche, âme d'enfant, mais aussi de sainte et de grande sainte, Gertrude n'est pas parfaite dès la première heure. Malgré les grâces reçues, nombreuses et intimes, elle garda longtemps, peut-être toujours, des défauts. Ses dons brillants : intelligence vive et pénétrante, gracieuse et vivante éloquence, bonté qui se refuse à faire la moindre peine, ne se conçoivent guère sans une tendance à se rechercher et sans une légère pointe de vanité. Gertrude s'accuse loyalement ; loin de rien dissimuler, elle n'hésite pas à dire qu'elle agit par malice, « *malitia impellente*[1] ». Elle exagère ; elle n'exagère plus quand elle se reproche d'avoir omis une des heures de l'office, par une volontaire négligence[2], de s'être emportée parce que l'infirmière ne lui apportait pas assez vite un remède[3]. Sa douce amie, sainte Mechtilde, la trouve rude dans ses réprimandes[4]. Gertrude s'indigne de voir une religieuse s'approcher du Saint Sacrement avec un empressement qui lui paraît de l'irrévérence[5], elle goûte trop humainement les chants sacrés[6] ; elle obéit avec peine quand Dieu lui demande d'écrire ses révélations ; elle

1. *Revelationes*, t. I, p. 84.
2. *Revelationes*, t. I, p. 287.
3. *Revelationes*, t. I, p. 288.
4. *Revelationes*, t. I, p. 35. Cf. 39.
5. *Revelationes*, t. I, p. 157.
6. *Revelationes*, t. I, p. 418.

a bien de l'amour-propre[1]. Notre-Seigneur fait connaître à l'une des religieuses que Gertrude doit veiller sur ses sens ; c'est au moment de la fête de Noël, il rappelle le zèle des bergers qui gardaient leurs troupeaux. Gertrude s'étonne de cet exemple qui la choque. « *Minus gratanter acceptum, et mihi valde incongruum judicans* ». Comment Notre-Seigneur a-t-il pu parler ainsi ! Elle, Gertrude, le servir comme un mercenaire, pour une récompense ; elle murmure et bouillonne du matin au soir, « *a mane usque ad vesperum* » ; Notre-Seigneur est obligé de la calmer[2].

La voilà tout entière, donnée sans retour. Un peu ombrageuse, elle se froisse vite, mais son émotion demeure à la surface de l'âme, elle ne pénètre pas. Des défauts lui sont restés pour son plus grand bien ; ils protègent son humilité ; ils ajoutent à la fécondité des grâces divines : « *Unde sicut campus fimo impinguatus uberius fructificat, sic ipsa ex cognitione defectuum suorum suaviores proferl fructus gratiarum*[3]. » Elle est d'ailleurs obligée de reconnaître que Notre-Seigneur met à la reprendre une admirable délicatesse. Il y apporte une telle réserve, qu'elle ose lui dire : « Vraiment, mon Dieu, vous craignez autant de froisser ma susceptibilité enfantine que si, par là, — laissez-moi le dire, — vous deviez perdre la moitié de votre royaume[4]. »

Pure, humble, ses rapports avec Jésus sont d'une étonnante familiarité. Plus libre qu'avec n'importe quel ami[5], elle propose ses difficultés[6]. Quand elle n'obtient pas de réponse, elle cherche une solution, et Notre-Seigneur daigne parfois lui faire comprendre qu'elle a trouvé la bonne[7]. Elle lui demande de bien vouloir fixer lui-même ses intentions[8]. Elle refuse parfois de

1. *Revelationes*, t. I, p. 119.
2. *Revelationes*, t. I, p. 83.
3. *Revelationes*, t. I, p. 17.
4. *Revelationes*, t. I, p. 107.
5. *Revelationes*, t. I, p. 108.
6. *Revelationes*, t. I, p. 171, 219.
7. *Revelationes*, t. I, p. 297.
8. *Revelationes*, t. I, p. 299.

comprendre et de suivre sa volonté[1]. Au jour de l'Annonciation, elle estime que Notre-Seigneur a été un peu oublié ; le prédicateur n'a parlé que de Marie ; elle en a de l'humeur, et passant devant l'autel de la très sainte Vierge, elle s'incline, mais avec mauvaise grâce, « *non pleniter suavi affectu erga ipsam Matrem omnis gratiae*[2] ». Une nuit de vendredi, elle reste longtemps éveillée, continuant ses colloques avec Jésus ; « elle prend le crucifix entre ses bras, le baisant et caressant en diverses manières, puis sentant que le cœur lui manquait, elle le pose près de son lit, disant : « Adieu, mon bien-aimé, bonsoir mon bien-aimé, permettez que je dorme pour réparer mes forces que je n'ai pas perdues, mais employées à vous servir. *Vale, dilecti mi, et habe bonam noctem*[3]. »

Gertrude vit unie à Jésus ; leur intimité est presque une identité. Longtemps la sainte entendit une voix céleste qui chantait dans son âme :

« Ma colombe se cache dans le cœur du rocher : « *Columba mea in foraminibus petræ* ». Le sentiment de la présence divine pouvait seul modérer sa brûlante soif de la mort[4]. — « Si, pour mon amour, tu consens à rester prisonnière en ton corps, moi je demeurerai en toi comme la colombe dans son nid. Je te réchaufferai sur mon sein, jusqu'au jour où je te conduirai aux régions délicieuses de l'éternelle jeunesse[5]. »

Entre toutes les autres, une vertu de sa bien-aimée plaisait au Sauveur : la liberté d'âme. Elle ne tenait plus à rien, Jésus seul comptait pour elle. Gertrude avait désiré voir et comprendre, autant que cela lui était possible, la gloire et la joie de saint Jean, perdu maintenant dans l'amoureuse contemplation de l'essence divine. Le Cœur de Jésus lui fut présenté

1. *Revelationes*, t. I, p. 111.
2. *Revelationes*, t. I, p. 164.
3. *Revelationes*, t. I, p. 212
4. *Revelationes*, t. I, p. 579.
5. *Revelationes*, t. I, p. 579.

comme une mer profonde et sans rivage ; l'apôtre, sous la forme d'une minuscule abeille, nageait à plaisir dans les flots de l'infinie tendresse et y goûtait d'incompréhensibles délices[1].

Ainsi vivait Gertrude, dans la vision de Dieu, dans le baiser de Dieu ; son ciel était commencé.

« Je vis une face... qui n'éblouissait point les yeux du corps, mais réjouissait ceux de l'âme, était agréable en amour non en couleur, puisqu'elle était invisible et n'était perceptible qu'à l'esprit. O mon cher Sauveur, vous connaissez les vives atteintes et les puissants attraits dont votre douceur et suavité pénétra mon âme... Lorsque vos doux yeux, mille fois plus brillants que le soleil, furent opposés aux miens et se rendirent si bien victorieux de moi par les charmes que j'y aperçus, que je demeure pour jamais l'esclave de votre amour et de votre beauté. Le seul souvenir qui m'en reste me fait encore nager dans la joie et la consolation, et après le plaisir d'en jouir, je n'en trouve point de plus grand que d'en entretenir l'idée ; comme l'on voit que la rose sèche et passée ne laisse pas de répandre une odeur agréable pendant l'hiver[2], quoiqu'elle soit beaucoup moindre que lorsqu'elle fleurit en sa saison... O que dirai-je davantage de cette charmante vision !... Mais lorsque vous y ajoutez le baiser qui excède le plaisir de la vision, j'assure et maintiens que personne n'est capable d'en supporter la grandeur et l'excès de la joie, sans que son âme s'envole de son corps, si votre Toute-Puissance ne fait un miracle pour la conservation de sa vie. Encore qu'il soit vrai que vous ayez accoutumé de tempérer les visions, embrassements et baisers et tous vos amoureux attraits, ayant égard au temps, au lieu, à la condition de notre mortalité. Je vous rends grâces en l'union du baiser du Père et du Fils qui n'est autre que le Saint-Esprit, de ce que j'ai expérimenté ses admirables faveurs[3]. »

Charmes pénétrants du livre, céleste beauté de l'âme, merveilles de grâce divine et humaine qui grandissent et transforment Gertrude, toutes ces splendeurs restent, pendant deux

1. *Revelationes*, t. I, p. 306.
2. Ronsard a écrit : Une rose d'automne est plus qu'une autre belle.
3. *Revelationes*, t. I, p. 100, 101 ; Traduction 1671, p. 78, 79.

siècles, cachées dans les pages jaunies de vieux manuscrits. Lansperge les découvre au XVI^e siècle. Alors sur les bords du Rhin, en France, en Italie, en Espagne, dans les Pays-Bas, les traductions et les éditions se succèdent[1] ; c'est du ravissement. Les plus grands docteurs approuvent, les mystiques admirent, les âmes se nourrissent de cette naïve et forte spiritualité : on aime la douce et radieuse moniale comme une sœur, dont la jeunesse et le charme font la joie et la gloire de la grande famille chrétienne.

Quelques-uns cependant ont peine à croire que Dieu se soit communiqué et si continuellement et si familièrement : l'imagination de Gertrude ne l'a-t-elle pas trompée ! Il est, en effet difficile d'admettre que Notre-Seigneur se soit amusé à faire des étymologies (I, p. 51) ; à remarquer que toutes les voyelles se trouvent dans le mot *alleluia*, sauf l'*o*, qui n'y serait d'ailleurs pas à sa place étant la voyelle de la douleur, l'*a* voyelle de la joie y sonne deux fois (I, p. 388) ; à citer saint Bernard (I, p. 53) ; à rappeler certaines coutumes païennes (I, p. 325) ; à noter que l'âme réside dans le cœur et dans le cerveau (I, p. 66). Rien de plus facile que d'allonger cette liste. La sainte, très innocemment, a été la dupe de son impressionnabilité ; nous ne sommes pas les premiers à faire cette remarque. Le sévère Amort (1692-1775), chanoine de Latran, théologien du cardinal Lercari regarde Gertrude comme une des gloires de l'ordre de saint Benoît ; il loue son érudition, sa sainteté et sa grande familiarité avec Dieu ; il reconnaît qu'elle a reçu des grâces et des révélations surnaturelles ; les clartés qui jaillissent de ses écrits ne peuvent venir que du Père des lumières. Mais aux faveurs les plus manifestes

1. *Revelationes*, t. I, p. XL, XLI, XLIII. A la fin de l'édition française de 1671, on lit les approbations du révérendissime évêque de Taraçonne, Fr. Diégo, du Carme déchaussé, François de Sainte-Marie, de François Suarez, Dominique Banès, et le fameux témoignage de Louis de Blois. Avant d'être évêque de Taraçonne, Fr. Diégo avait été confesseur de Philippe II. François Ribera S. J. dans sa vie de sainte Thérèse cite souvent sainte Gertrude. Cf. Dom BERLIÈRE, *La Dévotion au Sacré-Cœur dans l'ordre de S. Benoît*, c. III, p. 41-53.

peuvent se mêler les fantasmagories de l'imagination, ou même les artifices du diable. Il n'est pas toujours facile de voir clair et de faire aux diverses influences leur juste part, on peut l'essayer pour le bien de l'Église. Comme les parents se réjouissent des jeux de leurs enfants, et de temps à autre y glissent un paternel et sage avertissement, Dieu aussi laisse les facultés humaines se déployer librement ; à leur jeu naturel, il ne dédaigne pas de mêler, et pendant le jour, et pendant le sommeil, des grâces extraordinaires. Rien n'empêche pourtant de considérer Gertrude, même quand Dieu et l'imagination agissent à la fois dans son âme comme un vase très saint que remplit la divinité, comme une jeune épouse qui humainement et surnaturellement prend ses délices avec son époux céleste. Voici mon avis, conclut Amor : tout ce qui est humain doit être soigneusement examiné, corrigé au besoin ; il faut admettre et croire ce qui est divin[1].

D'ailleurs, historien de la dévotion au Sacré-Cœur, il nous importe moins de discerner la cause de cette dévotion dans l'âme de Gertrude, que de constater son existence et sa nature. Elle y vit dans toute sa plénitude et dans toute sa vérité, c'est l'essentiel. Il est très doux de penser que, pendant une vingtaine d'années, à la fin du XIII^e^ siècle, au monastère d'Helfta, Gertrude, Mechtilde, quelques-unes de leurs sœurs[2], peut-être toutes, adorèrent l'amour de Jésus et les divers sentiments de son âme, sous le symbole de son Cœur de chair. Jamais, jusqu'alors, cette dévotion n'avait été aussi bien comprise. Nous croyons que Jésus l'a révélée à la sainte bénédictine ; mais l'eût-elle trouvée au fond de son âme, dans la claire lumière

1. *De revelationibus, visionibus et apparitionibus privatis Regulae tutæ ex Scriptura, Conciliis, SS. Patribus, aliisque optimis auctoribus collectæ, explicatæ et exemplis illustratæ*, a Rev. Dom. Eusebio Amort, canonico regulari Lateranensi, Pollingæ, Eminentissimo cardinalis Lercari theologo. Venetiis, M.DCC.L. Apud Joannem Tybernium, p. 171. C'est parler d'or ; la difficulté commence quand on essaie de séparer l'ivraie du bon grain, de faire la part de l'humain et du divin.

2. Cf. *Revelationes*, t. I, p. 520, 521.

de sa tendresse échauffée par la seule grâce commune et ordinaire, les faits resteraient ce qu'ils sont. Je n'ose pas écrire que le mérite de Gertrude grandirait ; on doit cependant reconnaître qu'une aussi étonnante dévotion paraîtrait justement, à cette date, un prodige peut-être plus difficile à comprendre qu'un miracle bien avéré.

Pourquoi cette dévotion si lumineuse, si consolante, réservée, nous disait saint Jean, à l'âge de Gertrude, « *moderno tempori* », n'a-t-elle pas, au XIVe siècle, rayonné partout ? pourquoi, franchissant les murs d'Helfta, n'a-t-elle pas envahi la Saxe et la catholicité entière ? C'est le secret de Dieu. Il n'est pas impossible de trouver des raisons humaines.

Un fait est évident : ceux qui, au XVIe siècle, ont lu et publié les premiers le *Legatus divinae pietatis*, ceux qui l'ont alors loué magnifiquement, ne parlent jamais de la dévotion de Gertrude au Cœur de Jésus. Le chartreux Lansperge écrit une préface enthousiaste ; il rappelle les fruits de grâces cueillis par des hommes doctes et pieux, aux pages brûlantes et fécondes du volume, il n'a rien noté sur le culte qui nous est si cher, et pourtant il est lui-même un grand dévot du Sacré-Cœur. Pourquoi cet étonnant silence[1] ?

Il nous paraît incompréhensible, parce que nous lisons aujourd'hui l'ouvrage de Gertrude à la clarté des révélations de Paray. Pleine de ces grands souvenirs, notre âme s'arrête, avec amour, sur toutes les manifestations du Cœur de Jésus ; elle s'attarde à ces récits qui l'attirent d'abord et, parfois, lui font oublier les autres. Nous sommes ainsi presque invinciblement portés à croire que la dévotion au Sacré-Cœur avait, dans les siècles passés, la même glorieuse et unique place que dans le nôtre. Dans les *Exercitia* de Gertrude, elle n'a guère plus d'importance que la dévotion à la sainte Face. Dévotion à l'Eucharistie, au

1. Il faut faire une exception pour le bénédictin Laurent-Clément de Montserrat : *Insinuationes divinæ pietatis sive legatus memorialis a Christo sic nominatus... Salisburgi*, J. B. Maya MDCLXII, p. 15-16.

Crucifix, à la Passion, à Marie, aux âmes du Purgatoire, l'ardente moniale, sans oublier la dévotion aux saints dont le cycle liturgique ramène le souvenir, les embrasse toutes avec un juvénile entrain et une confiance superbe. Celle dont elle parle, au moment où elle en parle, semble toujours celle qu'elle préfère. Les premiers lecteurs n'avaient aucune raison de remarquer l'une plutôt que l'autre. Au XVII^e siècle, il en ira tout autrement. Les apôtres de la jeune dévotion s'efforcent de prouver à ses nombreux détracteurs qu'elle n'est pas nouvelle ; ils en recherchent les moindres vestiges, ils tressaillent de joie quand ils les rencontrent. Quelle enthousiaste allégresse lorsqu'ils ouvrent le *Legatus divinæ pietatis !* Ils lisent avec amour, ils citent, ils commentent les paroles et les révélations de Gertrude. A voir leur zèle ardent pour rassembler et mettre en valeur les textes chauds et lumineux, on est porté à croire que toute la piété de la sainte, que son âme entière s'incarnait dans la dévotion au Sacré-Cœur.

Même si les contemporains de Gertrude et ses premiers admirateurs avaient mieux compris son culte pour le Cœur de Jésus, s'ils en avaient mieux pénétré la beauté et la joie, le livre de la sainte n'est pas de nature à largement aider sa diffusion et surtout à le rendre populaire. Ce culte est très spécial. Le Cœur de Jésus, pour la moniale bénédictine, c'est presque toujours et uniquement Jésus lui-même : le cœur de chair et l'amour qu'il symbolise disparaissent dans le rayonnement de la personne. Toute dévotion sans doute s'achève en atteignant la personne, mais elle emprunte pourtant son caractère et son nom à l'aspect particulier de la personne qu'elle envisage d'abord : dévotion aux cinq Plaies, au précieux Sang, aux Clous, à la Lance, à la sainte Face, au Cœur. Chaque dévotion, pour rester elle-même, doit garder sa marque particulière, son empreinte. Quand l'une s'efface, l'autre s'efface ; quand l'une disparaît, l'autre disparaît. Gertrude a vu, touché, senti le Cœur de chair de Jésus ; mais dans son livre il est souvent voilé. Lyre, coupe, encens, autel,

ce n'est plus que le symbole d'un symbole. On est tenté de l'oublier ; tout au moins, il ne reste pas assez présent ; et les hommes, pour bien comprendre, pour se rappeler surtout, ont besoin d'un signe très sensible. C'est la grande force et la netteté du geste de Paray : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ». On se rappelle aussi la description détaillée de sainte Marguerite-Marie : le cœur surmonté d'une croix, brûlant de flammes, ceint de la couronne d'épines. Gertrude n'a probablement jamais vénéré une image du Cœur de Jésus.

Le signe sensible, le cœur de chair n'apparaît pas d'ordinaire assez nettement aux jours d'Helfta ; en outre, la chose signifiée, l'amour, l'âme de Jésus se manifeste avec un tel rayonnement de gloire, que la voir, l'adorer, l'aimer dans cette splendeur, sera toujours une faveur réservée à un petit nombre de privilégiés. La vie de l'homme ici-bas est un exil, la terre une vallée de larmes. La vie de Gertrude fut un avant-goût du ciel : Helfta, le vestibule de l'éternité. Le Cœur de Jésus se manifeste à la sainte, surtout dans sa gloire : lyre touchée par l'Esprit-Saint, autel où sacrifie le Prêtre éternel, coupe où s'abreuvent les saints, canal d'or par où passent toutes les faveurs divines, sanctuaire sacré où s'abîment les âmes, trésor aux infinies richesses ; il est notre médiateur tout-puissant, notre rançon surabondante. La lance de Longin l'a frappé ; dans la blessure ouverte il n'est pas resté une goutte de sang, mais pour Gertrude, la mort de Jésus est le plus magnifique et le plus consolant triomphe.

« O Amour, tu t'attaques au Cœur même de mon Jésus, et d'une main si rude que tu le fixes sur la croix, où il meurt d'amour. O Amour, que fais-tu ? Où s'adressent tes coups ? Tu n'épargnes rien, tu ne t'arrêtes pas avant d'avoir secouru les malheureux. Tu ne sais pas mettre des bornes à ta tendresse !... C'est assez, arrête-toi, ô amour, ne vois-tu pas que mon Jésus cloué sur la croix est sans vie. Il est mort, vraiment mort, afin que la vie déborde en moi ; mort afin que le Père m'adopte avec plus de tendresse pour son enfant ; mort, afin

que ma vie soit plus heureuse. O mort de Jésus, mort chérie, tu es mon héritage bienheureux. O mort, puisse mon âme trouver en toi le plus doux des asiles ; tu produis des fruits de vie éternelle, enveloppe-moi tout entière de tes flots d'où jaillit la vie. O mort, éternelle vie, à ton ombre je vis dans une immortelle espérance... O mort puissante, donne à ma mort la sécurité et la paix. O mort qui donne la vie, laisse-moi me liquéfier en toi... O mort glorieuse ! O mort aux fruits divins ! O mort, tout mon salut, aimable contrat de ma rédemption, pacte inviolable de la réconciliation ; ô mort triomphante, mort chérie, mort féconde, tu brilles d'une telle charité, que ni la terre, ni le ciel, n'ont rien de comparable[1]... »

Ces cris, cette joie, cet éclat radieux, cette mort triomphante, ce sont déjà les hymnes de la Jérusalem céleste ; ils ne retentissent guère sur nos lèvres d'exilés Une dévotion aussi séraphique peut bien être l'apanage de quelques âmes choisies ; comme aux jours de Gertrude, Dieu, aujourd'hui encore, a ses élus. Mais elle ne saurait devenir la dévotion de toutes les âmes chrétiennes ; y prétendre sans un appel certain, serait pure folie. Pendant l'exil ce n'est ni au ciel, ni sur le Thabor, mais à Bethléem, en Égypte, à Nazareth, sur les routes de Judée et de Galilée, au pied de la croix, et quand Jésus veut bien se faire notre doux et discret compagnon de voyage, sur le chemin d'Emmaüs, au bord du lac de Tibériade, que nous devons le suivre pour étudier, goûter, adorer les amabilités infinies de son Cœur sacré. Au ciel seulement, nous l'aimerons tous, comme Gertrude, dans le rayonnement éternel de sa gloire et de sa tendresse béatifiques.

La mort, pour la vierge d'Helfta, fut l'entrée de la gloire. Le Fils du Dieu Très-Haut, Jésus-Christ, dans un geste d'inexprimable amour, s'incline pour baiser son épouse, qu'il tient sur sa poitrine, pressée contre son Cœur sacré. Il attire par la vertu de sa divinité cette âme bien-aimée qu'entourent les saints et

1. *Revelationes*, t. I, p. 709-710.

les anges : patriarches, prophètes, martyrs, confesseurs, vierges, saintes veuves, tous sont là groupés autour de Marie leur Reine ; les petits martyrs de Bethléem ont revêtu celle qui va mourir de l'éclat très pur de leur vie sans tache ; robe d'exquise innocence et de blanche pureté. Le soleil, dans la flamme de midi, aspire et boit sans peine la frêle et humide goutte de rosée ; le divin Soleil de justice aspire lentement et glorieusement l'âme de Gertrude. Il l'échauffe, il la pénètre, elle devient semblable à Lui, comme le fer liquéfié, volatilisé par la flamme, devient flamme lui aussi. Plongée en Jésus, Gertrude contemple, Gertrude aime le Sacré-Cœur dans un transport de joie qui vient de commencer et qui ne finira jamais[1].

---

1. *Revelationes*, t. I, p. 608. D. Ursmer Berlière, dans son beau livre : ***La dévotion au Sacré-Cœur dans l'ordre de S. Benoît***, a tout un chapitre sur ***l'Influence de Sainte Gertrude*** p. 40-53. Il énumère de nombreuses éditions et traductions des Révélations de la Sainte, et plusieurs travaux parus pendant les cinquante dernières années qui « mettent en relief la vie, l'esprit, la doctrine des vierges d'Helfta », p. 51.

CHAPITRE VI

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE ET LES FRANCISCAINS

Le mont Alverne. — Les stigmates. — Le 4 octobre 1673. — Saint François d'Assise et la Passion de Jésus au Moyen Age.

Les Franciscains et le Sacré-Cœur. — Le Cœur de Jésus et saint François d'Assise, sainte Claire d'Assise. — Saint Antoine de Padoue : *Christus non solum se sed etiam latus et cor columbae aperuit.*

Saint Bonaventure et la Passion : *Vitis mystica* ; sa dévotion au Sacré-Cœur. — Etrange réalisme de Jacques de Milan.

La blessure du côté et sainte Marguerite de Cortonne. — Jésus crucifié et sainte Angèle de Foligno ; cris sublimes : *Pour les péchés de ton cœur, le mien a été percé d'un coup de lance !*

Ubertin de Casal : *Arbor vitae ;* toute la vie de Jésus dans sa Passion, la Passion consommée dans le cœur ; Pourquoi l'*Arbor vitae* a-t-il eu si peu d'influence ?

En 1224, au mois d'août, François d'Assise, accompagné des frères Masseo, Ange et Léon, gravissait les sentiers de l'Alverne, cime des Apennins qui se dresse, svelte et fière, au-dessus de la plaine du Casentin ; au centre même de l'Italie, elle domine la vallée supérieure de l'Arno. Sur les bords du fleuve croissent l'olivier, la vigne et le mûrier, des champs de blés coupés de prairies dorent les premières pentes ; un peu plus loin, les châtaigniers et les chênes s'accrochent aux flancs de la montagne ; plus haut encore, des pins, des mélèzes murmurent au vent qui passe, et puis enfin c'est la roche nue. Arrivés au dernier escarpement, les voyageurs s'arrêtent sous un gros chêne. Aussitôt des bandes d'oiseaux surviennent qui manifestent leur joie par des cris et des battements d'ailes ; empressés, joyeux, ils invitent leur

saint ami à ne pas aller plus loin. François comprend : « Je veux, s'il plaît à Dieu, que nous habitions ici, puisque nos frères et nos sœurs les oiseaux ont manifesté une telle joie à notre arrivée[1] ».

Le comte Orlando était venu lui souhaiter la bienvenue ; dès qu'il connaît son désir, il fait arranger à la hâte une hutte de branchages. François s'y retire, et, vers le 15 août, il commence un grand carême en l'honneur de l'archange saint Michel. Pour savoir quelles pensées devaient, pendant ce temps, occuper son esprit, il s'en remet à Dieu lui-même. Après une fervente prière à la Très Sainte Trinité, il fait consulter par un de ses compagnons le livre des Évangiles. Trois fois il s'ouvre au récit de la Passion de Notre-Seigneur. Le saint comprend que Jésus crucifié lui est donné pour modèle ; par un amour compatissant, il cherche à s'unir à celui qui a voulu mourir pour notre amour. Au milieu de septembre, vers la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, l'âme toute remplie du souvenir des divines douleurs, il priait ardemment, quand, un séraphin descend vers lui et s'arrête tout proche. Deux ailes entr'ouvertes laissent voir l'image d'un homme crucifié ; deux autres ailes s'élèvent au-dessus de sa tête, deux autres lui servent à voler. Une mystérieuse frayeur envahit François, une joie mêlée de souffrance consume son cœur ; il est comme transpercé par un dard brûlant. Quelques instants s'écoulent et le séraphin s'envole. Revenu à lui, le saint voit et sent dans sa chair les stigmates de Jésus crucifié. Ses mains et ses pieds portent la trace des clous, la blessure du côté est large de trois doigts[2]. Pendant les deux dernières années de sa vie, il s'efforce, sans y parvenir toujours, de cacher les glorieuses cicatrices ; à sa mort, tous les frères présents et beaucoup de laïques peuvent les vénérer. Le Frère Élie, en qualité de vicaire, voulut

1. S. Bonav., *Vita Sancti Francisci.* Romæ. 1686, p. 110.
2. *Vita Sancti Francisci,* p. 168.

annoncer à l'Ordre la grande joie et le miracle nouveau. « Jamais le monde n'avait vu un signe pareil, sinon dans le Fils de Dieu qui est le Christ Dieu[1]. » Le miracle des stigmates bouleversa l'Europe, il eut sur le changement de la sensibilité chrétienne une influence très grande ; à cause de cela, sa place, dans l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur, est au premier plan.

Quatre cent cinquante ans plus tard, le 4 octobre 1673, Notre-Seigneur fit voir à sainte Marguerite-Marie saint François d'Assise « revêtu d'une lumière et d'une splendeur incompréhensibles... à cause de la conformité qu'il a eue à la vie souffrante de notre Sauveur... et de l'amour qu'il avait porté à sa sainte Passion, qui avait attiré ce divin Amant crucifié à s'imprimer en lui par l'impression de ses plaies sacrées, ce qui l'avait rendu un des plus aimés favoris de son Sacré-Cœur... Après m'avoir fait voir toutes ces choses, ce divin Époux de mon âme me le donna pour conducteur comme un gage de son divin amour[2]. » La divine affirmation que nous transmet la vierge de Paray nous apprend que le stigmatisé de l'Alverne a connu et aimé le Cœur de Jésus, nous aurions pu le deviner. D'une sensibilité merveilleuse, d'une candeur d'enfant, François converti s'est donné dans tout l'élan de sa nature exquise et délicieuse. Il apporte au service du divin Crucifié des sens, une âme que l'horizon, l'air, le doux soleil de l'Ombrie ont affinés et rendus merveilleusement aptes à goûter toutes les délicatesses et toutes les magnificences. Les chants des troubadours provençaux l'ont ému jadis à l'intime de son être ; quelle ardente et douce pitié la Passion de Jésus ne va-t-elle pas exciter en son cœur !

Le crucifix de saint Damien lui a donné une mission : « Va, François, répare ma maison, tu vois bien qu'elle tombe en ruines ; en même temps, une main divine imprime sur son âme les plaies

1. *Vie de saint François d'Assise.* Paul Sabatier, Paris, 1899, p. 404.
2. *Vie et Œuvres...* G. II. 161. Cf. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur,* t. I, p. 119.

sacrées : « *Ab illa hora vulneratum et liquefactum est cor ejus ad memoriam dominicæ passionis*[1]. » Plus tard, le bras droit du Sauveur crucifié se détache de la croix et l'entoure avec une ineffable tendresse. Il embrasse à son tour le corps de Jésus et colle ses lèvres sur la plaie du côté. Le même fait est raconté de saint Bernard[2]. Même s'il n'y a là qu'une légende, comme certains auteurs le prétendent, la légende traduit une profonde réalité. Comme Bernard, plus que lui peut-être, François d'Assise a vécu du souvenir de la Passion. Elle a marqué sa vie, elle marque son apostolat, elle rougit l'un et l'autre de la même douloureuse auréole. Dans une célèbre peinture de la salle capitulaire de saint Marc, Fra Angelico a groupé au pied du crucifix les plus illustres amants de la croix au Moyen Age. François et Bernard sont tous les deux au premier plan. Le visage amaigri du stigmatisé de l'Alverne ne compatit pas seulement, dans sa douleur inexprimable, il incarne la compassion. L'angoisse de saint Bernard est plus concentrée, il s'efforce de la cacher, seule la fixité du regard la dévoile. L'abbé de Clairvaux n'a pas connu les âpres joies du crucifiement ; la douce blessure d'amour, « suave vulnus amoris », n'atteignit que son âme, elle n'a pas ensanglanté son corps.

Le séraphin aux six ailes qui perça les mains, les pieds et le cœur du Poverello d'un rayon de feu et d'amour, semble avoir blessé les âmes et la chair des contemporains de François. Dès la fin du XIVe siècle, la douceur, la bonté, l'amour, tous les rayons lumineux du christianisme qui avaient éclairé le XIIIe siècle semblen« s'obscurcir ; le ciel de l'Église s'assombrit, Jésus n'apparaît guère plus au peuple chrétien comme le céleste docteur, il est le Rédempteur ; il semble ne plus enseigner, il expie : ses plaies et sa mort sont la révélation suprême, le plus élevé et le dernier de ses enseignements :

1. *Legenda S. Francisci Assisiensis quæ dicitur legenda trium sociorum...* 14. *Act. Sanct. Octobris*, t. II, p. 723-742.
2. *Vie de saint Bernard*, VACANDARD, II, p. 526.

« Ce que nous allons rencontrer désormais, c'est Jésus nu, sanglant, couronné d'épines, ce sont les instruments de sa Passion, c'est son cadavre étendu sur les genoux de sa mère ; ou bien, dans une chapelle obscure, nous apercevrons deux hommes qui le mettent au tombeau, pendant que des femmes s'efforcent de retenir leurs larmes[1]. »

Au XIII^e^ siècle la piété[2] se détourne des vérités abstraites pour s'attacher aux concrètes réalités de l'Incarnation, à l'humanité très sainte de Jésus. Au XIV^e^ siècle, elle tend à envisager sa vie, les souffrances de sa Passion, non plus comme des victoires, mais comme l'effroyable prix du rachat. Au XV^e^ siècle, les âmes douloureuses viennent surtout pleurer au pied de la croix les souffrances du Martyr divin. Il est impossible de nier cette transformation dont personne n'a encore sérieusement cherché les causes. Ceux qui plus tard étudieront le grand et beau problème, ne devront oublier ni la colline d'Assise, ni le rocher de l'Alverne.

Les Frères Mineurs se répandirent très vite dans toute la chrétienté, et très vite leur influence fut immense. « Imprégnée de cette délicieuse atmosphère de naïveté, de joie, de lumière triomphante qui jaillissait naguère au long des routes poussiéreuses et des étroits sentiers rocailleux de l'Ombrie, sous les pas enchantés du Poverello[3] », leur vie perd bientôt la fraîcheur de son heureuse jeunesse ; elle se fatigue, se durcit, se meurtrit aux cailloux du chemin. Les chevaliers joyeux de dame Pauvreté ont au cœur une blessure toujours ouverte : le culte de la Passion, dévotion de famille léguée par leur bienheureux Père, les a marqués de son empreinte austère ; ils pleurent et prêchent Jésus crucifié ; ils portent, eux aussi, invisibles, les stigmates

1. E. Male. *L'art religieux de la fin du Moyen Age, en France*, p. 76.

2. L'art du XIV^e^ et du XV^e^ siècle est né de la représentation des mystères, et de la lecture des livres ascétiques et mystiques : nous aurons occasion de revenir sur cette idée que M. E. Male a nettement établie.

3. *Les petites fleurs de saint François d'Assise* (*Fioretti*), traduction de T. de Wyzeva, Perrin, 1912, p. XX.

de l'Alverne. Il y a bientôt, d'ailleurs, dans la chrétienté, d'autres stigmatisés, d'autres crucifix vivants. La Passion de Notre-Seigneur devient presque une actualité ; on ne peut plus en détourner les yeux. Toutes les âmes la méditent, la vivent, la pleurent avec des larmes, plus humaines, oserait-on dire, parce qu'elles ont compris la douloureuse humanité du Crucifié divin. Elles s'accoutument à lire les caractères sanglants qui disent son amour. Les fils de saint François ont brisé les sceaux qui fermaient le livre ; ils sont alors les plus fervents dévots du Sacré-Cœur.

Leur glorieux Père, le guide de sainte Marguerite-Marie, n'a pas laissé de témoignages certains de sa dévotion. Ses vers, corrigés par le Frère Pacifique, ancien poète lauréat de Frédéric II, sont brûlants d'amour pour Jésus :

Amour de charité,
Pourquoi m'as-tu ainsi blessé ?
Mon cœur est en morceaux,
Je brûle d'amour[1]...

Je savais parler et je suis devenu muet,
Je voyais, me voilà devenu aveugle.
Jamais, non, jamais, abîme aussi mystérieux !
Je me tais et je parle, je fuis et je suis enchaîné,
Je descends et je monte, je tiens et suis tenu,
Dedans et dehors je poursuis et suis poursuivi,

O amour sans mesure,
Pourquoi me rendre insensé,
Pourquoi me faire mourir dans la fournaise
De tes consumantes ardeurs[2] ?

1. Amor de charitate
Perche m' ha si ferito ?
Lo cor tutto partito
Et arde per amore...
Le Cœur de Jésus..., P. E. Desjardin, Paris, 1865, p. 468.
2. *Le Cœur de Jésus*, p. 474.

C'est à Jésus qu'il adresse ces demandes passionnées, ces mots qui se heurtent émus et comme titubants d'une céleste ivresse. Le cœur de chair n'est pas nommé ; il bat pourtant et il est impossible de ne pas le voir, de ne le pas sentir. Le Cœur de Jésus, nous dit sainte Marguerite-Marie, est « un soleil... une source de flammes... une fournaise... »; dans ces vers, le soleil brille, la flamme brûle, la fournaise consume, le Cœur de Jésus est bien là[1].

Si deux cantiques franciscains du XIII^e^ siècle étaient réellement de saint François d'Assise, aucun doute ne serait plus possible :

...Que mon cœur soit transpercé,
O Jésus, par cette lance
Qui, ô mon espérance,
Te transperça le cœur...

Embrasse-moi bien étroitement,
Baise mon côté...
Mon cœur appelle ton cœur,
Tu me fais languir d'amour ;
Hâte-toi de venir à moi,
Donne-moi ton cœur[2].

La dévotion, voilée et comme indécise dans les écrits de saint

1. Pour comprendre toute la valeur de cette conclusion il faut lire les deux cantiques de saint François d'Assise dans le texte italien. Je ne connais rien de plus beau.

2. Mio core sia trafisso
Gesu, con quella lanza
Che a te, la mia speranza,
Passo il cruore...

Abbiaciamini ben stretto
Bacia lo mio costeto...
Mo cor tuo cor desia
Mi fai d'amor languire
Frettati a me venire
Dammi il core.

Le Sacré-Cœur de Jésus, par le R. P. Henri DE GRÈZES, p. 40-41. Paris, s. d.

François, s'affirme chez ses enfants. La première abbesse de Saint-Damien, la fille aînée du Poverello, avait comme lui un amour ardent pour le crucifix et la Passion ; le dard enflammé de l'archange aux six ailes l'a transpercée. Toute petite, elle verse des larmes sur les plaies de son Dieu et de son Rédempteur. Au jour de ses vœux, dans la chapelle de Notre-Dame des Anges, François, avant de couper sa blonde chevelure, de la revêtir d'une tunique grossière en drap gris foncé, et de lui mettre une corde autour des reins, lui adresse, sur les souffrances de Jésus, de suaves paroles qui remplissent son cœur d'émotion. Plus tard, elle récite chaque jour l'office de la Passion[1] qu'il a composé et une prière aux cinq Plaies[2] :

« Louange et gloire vous soient rendues, ô très aimable Jésus, pour la très sainte plaie de votre côté. Par cette sacrée plaie, par cette immense miséricorde que vous avez montrée en voulant que votre cœur fût ouvert, et que vous déployez en faveur de nous tous, après en avoir fait part d'abord au soldat Longin, je vous en conjure, ô très doux Jésus, ne vous contentez pas de m'avoir purifiée du péché originel par le baptême, daignez encore me délivrer de tous les maux passés, présents et à venir, accordez-moi une foi vive, une espérance inébranlable et une charité parfaite, afin que je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces[3]. »

Un texte de Lyroeus est particulièrement intéressant : « Sainte Claire d'Assise ne laissait passer aucun jour sans saluer et sans vénérer le Cœur du Christ ; elle goûtait dans ce pieux exercice des joies ineffables : pour être toujours sûre d'y penser, elle portait sur sa chair une rude ceinture de corde[3]. » Malheureu-

1. L'original de cet office est conservé à Assise, dans les archives du Sacro-Convento. Il est composé uniquement de versets de la Bible. *Sainte Claire d'Assise*, par L. Moisson. Paris, 1912, p. 213.

2. Cette prière est-elle bien authentique ? Le P. Hilaire de Barenton : *La dévotion au Sacré-Cœur*, p. 63, l'emprunte à une *Vie de sainte Claire*, par l'abbé Demore : Le P. Henri de Grèzes, la cite : *Le Sacré-Cœur de Jésus*, p. 45, sans aucune référence !

3. S. Clara Assisiensis, nullo non die Cor Christi salutabat ac venerabatur,

sement Lyroeus (Adrien van Lyere, S. J., 1588-1661) écrit en 1655, et il ne donne pas de référence !

C'est en méditant la Passion et les cinq Plaies que sainte Claire d'Assise a trouvé le Sacré-Cœur. *Clara claris !* Ces deux mots clairs et harmonieux, qui commencent sa bulle de canonisation, évoquent par leur musique limpide le doux éclat de sa vie. La fresque de Simone Martini dans l'église de saint François à Assise, achève de la revêtir d'une beauté presque angélique :

« Qui n'a conservé dans ses yeux le ravissement de cette longue et pâle figure de princesse au visage pensif, si profondément plongée dans la contemplation d'une réalité supérieure que jamais, nous le sentons bien, son noble regard n'a consenti à descendre sur les vains simulacres de nos joies d'ici-bas ? Impossible de concevoir une créature humaine plus entièrement affranchie de toute servitude terrestre, plus librement rayonnante d'un reflet merveilleux de l'éternelle clarté[1]. »

A peine converti, François d'Assise, poussé par l'Esprit de Dieu, avait annoncé la bonne nouvelle. Dans sa candide ignorance de la théologie et de toute science sacrée, il dit ce qu'il sent ; ses paroles simples et cordiales pénètrent les consciences. Il exhorte à la pénitence et à la paix : la vie est courte, la récompense éternelle. Ces premières tentatives apostoliques sont tout ce qu'il y a de plus simple. François parle à ceux qu'il rencontre, il les connaît, il connaît leur point faible, il met le doigt dessus avec la sainte hardiesse de l'amour. Il insiste sur la nécessité de tendre à la perfection évangélique.

Le pauvre d'Assise était un ignorant. Jésus s'était manifesté à lui ; il n'avait pas eu à le chercher par l'étude dans les sciences humaines ; très vite ses disciples, et lui-même aussi, comprennent

quo in pietatis exercitio, non modicis voluptatibus perfundebatur, cujus ne unquam sibi obreperet oblivio nodo aspero ex funibus contexto corpus cingebat. Lyroeus. *De imitatione Jesu patientis*, lib. V, c. VI, p. 283, Antverpiæ, 1655.

1. Téodor DE WYZEVA, dans *Sainte Claire d'Assise*, de L. MOISSON, p. III.

que les grâces miraculeuses des débuts ne peuvent durer. A l'éloquence naïve et primesautière du saint patriarche, il faut joindre celle qui s'acquiert lentement par la méditation et le travail. François n'a voulu être que le poète, le troubadour du Seigneur : *jaculator Domini* ; ses fils n'oseraient y prétendre. Lire après la *Légende des trois Compagnons* ou la *Seconde vie de saint François*, par Thomas de Celano, les sermons de saint Antoine de Padoue[1], c'est presque du désenchantement. Les deux apôtres, le père et le fils, sont deux saints, deux grands convertisseurs d'âmes, deux puissants meneurs des foules qu'ils enthousiasment. Leur éloquence diffère totalement, et si leurs deux piétés ont des traits communs, elles ne se ressemblent pourtant guère ; ce qui n'empêche pas Antoine le Padouan d'avoir été le disciple chéri de François d'Assise. Tous les deux ont entrevu l'idée de la dévotion au Cœur de Jésus : François l'a sentie battre dans la blessure du côté et dans ses propres stigmates ; Antoine l'a vue rayonner à travers des allégories et des symboles parfois assez déconcertants.

Avant d'entrer chez les Frères Mineurs, Fernando Bulhom ou Bolhom[2] avait suivi la règle des chanoines réguliers de Saint-Augustin, à Saint-Vincent-hors-les-Murs, dans la banlieue de Lisbonne. En 1212, il a dix-sept ans ; pour éviter les visites d'amis qui viennent troubler sa solitude, il se retire à Coïmbre, dans le monastère de Sainte-Croix. Les études y sont fort en honneur ; c'est le centre de la culture scientifique et littéraire du Portugal : grammaire, rhétorique, Écriture sainte, théologie.

1. Sur l'authenticité des sermons attribués à saint Antoine de Padoue, cf. Lepitre : *Saint Antoine de Padoue*, p. 204-208 ; L. Roure, *Etudes*, septembre 1911, p. 773-776. Les néobollandistes acceptent le texte donné par Antoine-Marie Locatelli : *Sancti Antonii Pat. thaumaturgi incliti, Sermones Dominicales et in solemnitatibus, quos ex Mss. sæculi XIII codicibus qui Patavii servantur... consultis etiam vaticano, Casanatensi aliisque exemplaribus, edidit notisque et illustrationibus locupletavit Antonius Maria Locatelli.*

2. On a cru voir, sans preuve solide d'ailleurs, dans le nom de Bulhom un souvenir de celui de Godefroy de Bouillon, et, par les noms, essayé de rapprocher les familles ! !

Fernando veut tout apprendre. « Tout ce qu'il lisait, écrit son premier biographe, il le confiait aux prises de sa mémoire, si bien que, par la suite, les citations de l'Écriture lui venaient aux lèvres, sans recherche, à l'étonnement de tous[1]. » Plus tard, saint François, fier d'une pareille recrue, dira triomphant : « Savez-vous, mes Frères, nous avons un évêque ! » Cet évêque parle comme et mieux que les évêques de son temps. Lui-même expose ainsi sa manière de prêcher, apostolique, mais savante et compliquée[2].

Pour l'honneur de Dieu, pour l'édification des âmes et la consolation des lecteurs autant que des auditeurs, nous aidant de l'intelligence de la sainte Écriture en ses deux Testaments, nous avons construit un quadrige, pour aider l'âme à s'élever, loin des choses de la terre, dans les régions du ciel. Un quadrige est monté sur quatre roues. Notre travail met à contribution une quadruple matière : l'évangile du dimanche, les histoires de l'Ancien Testament telles qu'on les lit à l'église, l'introït et l'épître de la messe dominicale... Il faut le dire, le goût est devenu à ce point blasé chez les lecteurs et les auditeurs de nos jours que s'ils ne rencontrent un langage travaillé, recherché, avec une saveur de nouveauté, ils dédaignent. Nous n'avons pas voulu que la parole de Dieu fût exposée à souffrir du mépris et de la satiété au détriment des âmes, et nous avons mêlé à notre œuvre des remarques sur la nature du monde physique et animal, des considérations morales sur l'étymologie des mots. Bref, nous avons résolu d'y réunir tout ce qui peut lui assurer crédit[3]. »

Saint Antoine prêche sur le jugement dernier : *Erunt signa in sole* : Ces prodiges dans le soleil sont les cinq plaies du corps du Christ. Elles sont les cinq villes dont parle Isaïe : *In die illa erunt quinque civitates in terra Egypti, loquentes lingua chanaan* (XIX, 18). Celui qui n'aura pas cherché asile dans ces villes

1. L. Roure, *Etudes, loc. cit.*, p. 441.
2. Henri de Grèzes : *Le Sacré-Cœur de Jésus, Etudes franciscaines*, p. 46.
3. *Prologue des Sermones dominicales...* La traduction est empruntée aux *Etudes, loc. cit.*, p. 776.

de refuge périra, selon la remarque de la Genèse (VII, 23) : toute créature qui n'était pas dans l'arche fut submergée dans les eaux du déluge. L'arche, c'est le salut, il faut y courir, à l'exemple de Ruth : *Plenam mercedem recipias a Domino Deo Israel, ad quem confugisti et sub cujus alas venisti*[1]. Les bras du Christ en croix sont les deux ailes où viennent s'abriter les pécheurs, le Rédempteur les cache dans ses blessure, ils y vivent en sûreté.

Dans ces cinq villes, on parle la langue du pays de Chanaan. Les blessures du Christ ont leur langage ; au Père, elles demandent pour nous miséricorde et non vengeance : *Acessistis ad novi Testamenti mediatorem Jesum et sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel* (*Heb.*, XII, 24). Le sang d'Abel crie vengeance, le sang de Jésus miséricorde. L'homme trouve toujours un sûr accès auprès de Dieu, la Mère le conduit au Fils, le Fils au Père. La Mère montre au Fils sa poitrine et les mamelles qui l'ont allaité, le Fils montre au Père son côté et ses blessures.

Une des cinq villes est la ville du soleil : *Civitas solis vocabitur una.* La blessure du côté est la cité du soleil. Le côté de Jésus ouvert nous ouvre la porte du paradis, qui donne accès à la splendeur de l'éternelle lumière. L'histoire naturelle nous apprend que le sang qui sort du côté de la colombe guérit les yeux malades ; le sang qui sort du côté de Jésus ouvert par la lance guérit les yeux de l'aveugle-né, c'est-à-dire du genre humain.[2]

C'est bien le quadrige qu'il a promis de faire rouler. Nous venons de lire l'un des passages où le P. Henri de Grèzes découvre sa dévotion au Sacré-Cœur ; ne serait-il pas plus exact de dire à la Passion ? Dans le sermon XCVIII[e] sur le Psaume LIV, saint Antoine est vraiment en contact avec le Cœur de chair : « Le Christ a ouvert à sa colombe et lui-même, et son côté et son Cœur pour

1. *Ruth.*, II. 12.
2. *Antonii opera*... Ratisbonne, 1739. Cf. *Franciosi*, col. 181.

qu'elle s'y cache : « *Christus enim non solum se, sed etiam latus et cor columbæ aperuit, ut se ibi absconderet* ». En se retirant dans les profondeurs de la pierre, la colombe se met à couvert des poursuites de l'oiseau ravisseur ; en même temps, elle se ménage une demeure tranquille, où elle repose doucement. L'âme religieuse trouvera dans le Cœur de Jésus, avec un asile assuré contre toutes les machinations de Satan, une délicieuse retraite... Ne restons pas à l'entrée de la grotte, allons au plus profond : *summo ore foraminis*. Le texte hébreu dit : *trans os foveae*, bien avant dans l'enfoncement. A l'entrée de la grotte, aux lèvres de la plaie, coule, il est vrai, le sang qui nous a rachetés, *foraminis os est sanguis Christi*. Il parle, il demande miséricorde pour nous. L'âme religieuse doit aller plus outre. Après avoir entendu la voix du sang divin, qu'elle pénètre jusqu'à la source d'où il découle, au plus intime du Cœur de Jésus. Là elle trouvera la lumière, les consolations, la paix : *Estote quasi columba nidificans in summo ore foraminis*. (*Jerem.*, XLVIII, 28.) « La colombe bâtit son nid avec des pailles qu'elle recueille de çà de là. Et nous, avec quoi construirons-nous notre demeure dans le Cœur de Jésus ?... O âme religieuse, colombe aimée du Christ ! vois ces brins de paille que le monde foule aux pieds ! Ce sont les actes des vertus du Sauveur, ton époux, et dont lui-même donne l'exemple : humilité, mansuétude, pauvreté, patience, mortification. Le monde les méprise comme des brins de paille inutiles, et c'est cependant par elles que tu t'établiras pour jamais dans le creux profond de la pierre, dans le Cœur de Jésus. *Sed de quo nidum faciemus ?... Qui dedit nobis locum nidificandi, dedit et foenum, exemplum scilicet humilitatis et mansuetudinis*[1]. » C'est fort beau et très net. S'il n'est pas de saint Antoine de Padoue, le sermon XCVIII[e] reste un témoin irré-

1. *Sermones in Psalmos*, Bologne, 1757. « C'est moins un recueil de sermons qu'une série de leçons sur le psautier. Pour le fond comme pour la forme, ce traité ressemble aux discours du saint ; mais il nous faudrait de vraies preuves pour nous le faire considérer comme authentique, et l'éditeur ne nous en donne aucune A. LEPITRE, *Saint Antoine de Padoue*, p. 208. Cf. *Franciosi*, col. 183.

cusable de la dévotion franciscaine au XIII^e siècle ; il garde donc pour nous tout son intérêt.

Quand il cesse de faire rouler son quadrige, saint Antoine ravit les âmes par la puissance de son émotion, sa douce et conquérante piété : « Hélas ! celui qui rend la liberté aux captifs est livré, celui qui est la gloire est moqué, le Dieu de tous est flagellé, celui qui reflète comme un fidèle miroir l'éclat de la lumière éternelle est couvert de crachats, la vie est mise à mort. Et que nous reste-t-il ? qu'à le suivre et à mourir avec lui... Tu dis, ô traître : « Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ? Que fais-tu de cette incomparable humilité du Fils de Dieu et de sa pauvreté volontaire ? Que fais-tu de sa bénignité et de sa condescendance ? Que fais-tu de sa prédication miséricordieuse et des miracles opérés ? Que fais-tu de ses larmes de tendresse sur la ruine de Jérusalem et sur la mort de Lazare ? Que fais-tu du privilège par lequel il t'a élevé au rang d'apôtre et a fait de toi son familier ? Rien, rien de cela ne peut te toucher et tu oses dire : « Et je vous le livrerai[1]. »

Si nous ne trouvons pas plus souvent dans ses discours cette allure simple, cette populaire et pressante éloquence, il faut l'attribuer aux longues années de Coïmbre et à une éducation trop livresque. L'âme était déjà tout imprégnée d'une liqueur étrangère, quand y fut versé le jeune parfum de la dévotion franciscaine.

Saint Bonaventure fut plus heureux. Il naquit en 1221 à Bagnorea, ville épiscopale de l'Italie centrale, dans le district de Viterbe. Il était fils de Jean Fidanza et de Marie Botelli. Tout enfant, il est dangereusement malade. Un vœu de sa mère l'enlève à une mort certaine, par les mérites et l'intercession de saint François d'Assise, « *per ipsius invocationem et merita in puerili aetate, sicut recenti memoria teneo, a mortis faucibus erutus*[2]. »

1. *Sermones*, p. 37. Cf. p. 345, 412, 448, 471.
2. *Vita sancti Francisci, Prologus*, p. 4.

Était-ce du vivant même du saint ? Peut-être. Quelques mois avant sa mort, François est-il venu dans la demeure de Jean Fidanza bénir le jeune miraculé et, ravi du charme angélique qui rayonnait de son visage, s'est-il écrié : « *Oh ! buona ventura* » ? Ce récit ne s'appuie sur aucun témoignage sérieux. Qu'importe, après tout ; une tradition s'est cristallisée dans cette anecdote, preuve certaine de l'union intime, affectueuse qui, dès le début, existe entre l'âme séraphique de François et celle du Docteur séraphique. Plein d'admiration pour le stigmatisé de l'Alverne et ses premiers disciples, Bonaventure entre chez les Pères Mineurs en 1238 : il a dix-sept ans. Les Bollandistes estiment que ce fut en 1243 ou 1244[1]. Le 2 février 1257, le bienheureux Jean de Parme, ministre général de l'Ordre, donne sa démission. Bonaventure est élu à l'unaminité ; il a trente-six ans. Trois ans plus tard, il se retire sur l'Alverne. Sa tâche est particulièrement lourde : la lutte continue ardente entre les *Spirituels* et les *Conventuels* ; des deux côtés il y a bonne volonté comme aussi réelles exagérations. Le jeune ministre général a besoin de calme, il vient le chercher sur la sainte montagne où François a souffert, où il a aimé, où les blessures du Christ ont gravé leur empreinte dans sa chair meurtrie. Lui aussi va y trouver le divin Crucifié :

« Avec une âme haletante, comme le bienheureux père saint François, je cherchais cette paix (évangélique), moi, pécheur, moi qui lui succède, le septième depuis sa mort, dans la charge de ministre général. Par une permission divine, au même temps de l'année où, trente-trois ans auparavant, il était mort, je me retirai sur l'Alverne pour y trouver la paix de l'esprit. J'y étais occupé des choses de Dieu, quand revint dans mon âme le souvenir du prodige accompli là même en faveur du saint, la vision du séraphin semblable au crucifié... Le

1. *Acta Sanct.* julii, t. III, p. 816. L'opinion des Bollandistes semble moins sûre.

chemin de la paix, c'est l'amour très ardent du crucifié : *Via autem non est nisi per ardentissimum amorem crucifixi*[1]. »

Franciscain, Bonaventure est un grand dévot de la Passion ; comme saint Anselme, saint Bernard et son bienheureux Père, il a pour Jésus souffrant un amour débordant de pitié compatissante :

« Considère, homme racheté, la personne, la qualité et la grandeur de celui qui est pendu pour toi à la croix ; sa mort vivifie les morts, elle est pleurée par le ciel, par la terre, par les durs rochers qui se fendent comme émus de compassion. O cœur humain, tu seras plus dur que les pierres, si, au souvenir de l'immolation d'une telle victime, tu n'es pas secoué par la terreur, ému par la compassion, broyé par le repentir, attendri par l'amour[2] ! »

Avec saint Bernard et les Victorins, saint Bonaventure préfère aux spéculations scolastiques les affections de la volonté : l'étude qui nous unit à Dieu et nous rend meilleurs lui paraît seule vraiment intéressante. Au début de ses *Commentaires sur les quatre livres des sentences* de Pierre Lombard, il dit que la théologie est une science principalement affective[3]. Il n'est pas intellectuel, au sens actuel du mot, comme saint Thomas ; il préfère l'idéalisme de Platon au réalisme d'Aristote, l'Académie au Lycée. Ce serait pourtant une grosse erreur de penser que « son mysticisme, l'incarnation la plus parfaite du mys-

1. *Itinerarium mentis ad Deum. Prolog.* S. Bonaventuræ *Opera omnia*, Quaracchi, 1912, t. V, p. 293-313. M. de Margerie appelle cet ouvrage « une des plus belles consécrations que la philosophie ait fait à Dieu de toutes les facultés humaines ». *Essai sur la philosophie de saint Bonaventure.* Paris, 1885, p. 118. C'est une œuvre mystique, mais scolastique aussi, indispensable pour comprendre la philosophie de saint Bonaventure.

2. *Lignum vitæ*, n. 29 ; *Opera omnia*, 1902, t. VIII, p. 79. Cet écrit est encore intitulé dans les manuscrits : *Arbor crucis*, *Tractatus de arbore crucis*, *Arbor vitæ*, *Fasciculus myrrhæ*, *Comtenplatio de passione Domini*, etc.

3. *Commentarii in quatuor libros Sententiarum Petri Lombardi* ; Procem. qu. III. Opera omnia, 1902, t. I,-IV, S. Bonaventure avait 27 ans quand il écrivit ce commentaire ; ce travail d'un jeune homme ne pâlit pas trop devant la splendide et gigantesque *Somme de saint Thomas*, œuvre de toute une vie.

ticisme au XIII^e siècle[1] », diminue ses travaux philosophiques et théologiques. On se rappelle les glorieuses et claires paroles de Léon XIII : « *Theologia scholastica, quam duo potissimum gloriosi doctores S. Thomas et seraphicus S. Bonaventura... excellenti ingenio, assiduo studio, magnis laboribus et vigiliis excoluerunt* » (Encyclique *Æterni Patris*). Sixte Quint louait déjà ces deux gloires de l'Université de Paris, « ces deux oliviers et brillants chandeliers de la maison de Dieu » ; il établit entre eux « une merveilleuse similitude de vertu, de sainteté et de mérites ». (Bulle *Triumphantis Hierusalem*, n. 13.) Ils gardent cependant leur caractère propre :

L'un fu tutto serafico in ardore,
L'altro per sapienza in terra fue
Di cherubica luce un splendore.

Parad. cant., II.

Intelligence plus affective que spéculative, marquée dès le berceau et par toute son éducation de l'empreinte franciscaine, vrai fils du stigmatisé par son culte ardent de la Passion de Jésus, Bonaventure est admirablement préparé à trouver, à comprendre, à vivre la dévotion au Cœur Jésus ; personne, au XIII^e siècle, n'en a parlé mieux que lui. C'est dans la *Vitis mystica* qu'il expose et développe sa pensée.

Longtemps l'ouvrage a été attribué à saint Bernard ; les éditeurs de Quaracchi l'ont rendu, je n'ose dire définitivement, à saint Bonaventure[2].

1. De Wulf, *Histoire de la philosophie médiévale*, p. 291.

2. Dans l'édition de Quaracchi, les pages 189-229. contiennent des variantes et des interpolations nombreuses et parfois assez longues. — Les leçons du second nocturne de l'office du Sacré-Cœur sont extraites de la *Vitis mystica*. Quand elle a réformé le Bréviaire, la Congrégation des Rites les a restituées à saint Bonaventure, elles avaient d'abord été attribuées à saint Bernard. Sur les 175 manuscrits consultés par les derniers éditeurs, un seul, le n° 15 de Munich, attribue la *Vitis mystica* à saint Bernard ; 126 portent le nom de saint Bonaventure, 46 n'ont aucun nom d'auteur. Il reste vrai que le style et le genre rappellent plutôt saint Bernard et l'école cistercienne, mais saint Bonaventure et la première école franciscaine s'en rapprochent beaucoup. Les manuscrits suffisent-ils cependant pour résoudre le problème ? Dom Berlière : *La dévotion au Sacré-Cœur dans l'ordre de S. Benoît*, p. 17, 18, en prend difficilement son parti.

Propriétés, culture, fruits de la vigne naturelle, l'auteur les retrouve ou les applique à la vigne surnaturelle, à Jésus. Il montre comment les Juifs ont ravagé cette vigne mystique, creusé, par les blessures, de larges fosses dans le corps du Rédempteur, terre divinement fertile ; fait couler à flots la sève sanglante pour le dessécher et le rendre à jamais stérile. Ils ont transpercé les mains et les pieds, ouvert le côté ; une lance furieuse a déchiré le cœur qu'un glaive d'amour avait déjà blessé :

« Puisque nous sommes venus au Cœur très doux de Jésus, et qu'il est bon d'y habiter, ne nous éloignons pas à la légère. De lui il est écrit : « *Recedentes a te in terra scribentur* (*Jer.*, XVII, 13)... Nous nous approcherons donc de vous, ô Jésus, le souvenir de votre Cœur nous remplira de joie et d'allégresse. Qu'il est bon, qu'il est agréable d'habiter dans ce Cœur. Le bon trésor, la perle précieuse que votre Cœur, ô bon Jésus ! Nous l'avons trouvée en creusant le champ de votre corps. Cette perle, oh ! qui ne la convoiterait ? En échange, je donnerai tout : les pensées et les affections de mon âme ; je veux l'acquérir et jeter tous mes soucis dans le Cœur de Jésus ; sans faute, il me nourrira. *Jacta super Dominum curam tuam et ipse te enutriet*[1]. » (*Ps.* LXI, 23.)

Nourri de la moëlle des Écritures, saint Bonaventure y trouve la naturelle expression de sa pensée ; c'est presque uniquement avec les mots du texte sacré qu'il chante son amour et son culte pour le Cœur divin :

« J'irai donc, continue-t-il, adorer et prier le nom du Seigneur dans ce temple, dans ce Saint des Saints, dans cette arche du Testament, et je dirai avec David : J'ai trouvé mon cœur pour prier mon Dieu (*Ps.* V, 8 ; *Ps.* LXVIII, 31 ; *II Reg.*, VII, 27). J'ai trouvé moi aussi le cœur du roi, mon Seigneur, mon frère et mon ami, le très bon Jésus. Est-ce que je ne prierai pas ? Oh ! oui, je prierai. Son Cœur est aussi

1. *Vitis mystica*, édit. QUARACCHI, t. VIII, p. 159-189... Cf. P. L. t. CLXXXIV, col. 642 ; *Franciosi*, col. 138.

mon cœur, je le dis sans crainte. Si, en effet, ou plutôt puisque le Christ est *mon chef* (*caput meum*), comment ce qui appartient à mon chef ne serait-il pas mien. Comme les yeux de la tête de mon corps sont véritablement miens, ainsi le cœur de celui qui est la tête de mon être mystique est véritablement mon cœur. « *Sicut ergo corporalis capitis mei oculi, mei oculi vere sunt ; ita et spirituale cor, meum est.* » Il est donc bien à moi ; avec Jésus je n'ai qu'un seul cœur[1]. Quoi d'étonnant ? La multitude des croyants n'avaient-ils pas qu'un seul cœur ? (*Act.*, IV, 32.) Puis donc, ô Jésus, que j'ai trouvé ce Cœur qui est vôtre et mien, je vais vous parler, ô mon Dieu. Accueillez ma prière dans le sanctuaire de vos largesses, ou plutôt, emportez-moi tout entier dans votre cœur. La laideur de mes fautes est un obstacle, mais votre Cœur s'agrandit et se dilate dans une incompréhensible charité, et seul il peut rendre pur l'homme conçu d'un germe impur. (*Job*, XIV, 4.) O Jésus, ô beauté sans égale, lavez-moi toujours plus, effacez mon iniquité, purifiez-moi de mes fautes. (*Ps.* L, 4.) Purifié par vous, je pourrai m'approcher de vous, la pureté même, habiter dans votre Cœur tous les jours de ma vie, y contempler et y faire votre divine volonté. (*Ps.* XXVI, 4 ; CXLII, 10). »

La suite est encore plus belle ; la dévotion se précise dans des mots colorés, enflammés : « O Jésus, ils ont percé votre côté pour nous ouvrir une entrée ; ils ont blessé votre Cœur pour nous creuser en Lui, dans cette vigne sacrée, un asile sûr, à l'abri de tous les troubles extérieurs. La vraie, la grande raison de la blessure de votre Cœur, ce fut de nous faire comprendre par cette plaie visible la plaie invisible de votre amour... La lance qui non seulement a percé le corps, mais frappé le Cœur lui-même, atteste, et rien ne vaut un pareil témoignage, l'ardeur brûlante de l'amour. La blessure de la chair laisse voir la blessure de l'âme. Et voilà sans doute pourquoi l'auteur déjà cité répète le mot : *Vulnerasti*. Les deux blessures sont faites par l'épouse, par la sœur. La pensée de l'épouse se comprend facilement : parce que votre amour m'a blessé, la lance du soldat

1. Nous retrouverons cette idée chère au P. Eudes.

m'a blessée aussi. On ne se laisse pas ouvrir le cœur par une lance, à moins qu'il n'ait déjà été ouvert par l'amour : « *Vulnerasti Cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti Cor meum.* » (*Cant.*, IV, 9.) Qui donc n'aimerait pas ce Cœur si profondément meurtri ? Qui donc ne chérirait pas un Cœur aussi aimant ? Qui hésiterait à embrasser un époux aussi chaste ? Elle aime vraiment ce Cœur blessé, l'âme qui, percée elle aussi du trait d'amour, s'écrie :

« J'ai été blessée par l'amour : « *Vulnerata caritate ego sum* » (*Cant.*, IV, 9). Elle aime son cher Époux l'âme qui peut dire : « Annoncez à mon bien-aimé que je languis d'amour : « *Nuntietis ei quia amore langueo* » (*Cant.*, V, 8)... Aimons à plein cœur, embrassons notre divin Blessé, rendons-lui amour pour amour. Des impies laboureurs ont percé ses mains et ses pieds, son côté et son cœur, prions pour qu'il enserre, dans les liens de sa tendresse, notre cœur encore dur et impénitent, pour qu'il le transperce d'une flèche d'amour[1]. »

Personne encore n'avait aussi nettement exprimé l'idée de la grande dévotion, son double objet, son but. Le séraphique docteur indique plusieurs moyens pratiques de la réaliser. Il faut vivre dans le Cœur divin, c'est une sûre demeure, un temple où il est doux de prier, où il est facile d'être exaucé ; le Cœur de Jésus est un divin idéal qu'il faut essayer d'imiter, la source visible de la charité dont les flots nous inondent. L'âme du saint s'échauffe au contact de ces idées, elle jette des cris émouvants. La page que nous venons de transcrire est splendide ; elle est unique, hélas ! dans une œuvre immense. Ici ou là, saint Bonaventure rencontre encore le Cœur de Jésus[2] ; la porte de l'arche lui rappelle la blessure du côté : *Ostium arcæ pones in latere deorsum* » (*Gen.*, VI, 16) ; le souvenir de

1. *Vitis mystica*, c. III, édit. de Quaracchi, t. VIII, p. 163-164 ; Cf. P. L. t. CLXXXIV, col. 641-644.

2. *Lignum vitæ*, édit. de Quaracchi t. VIII, p. 68-86 ; *Dominica in octava Paschæ, Sermo IV ; Dominica I post octavam Paschæ, Sermo I.*

la Passion, le geste de Thomas, la lance de Longin le conduisent à la plaie d'amour ; quelquefois, il pénètre jusqu'au Cœur ; jamais il ne retrouve l'émotion puissante et la claire lumière de la *Vitis mystica*.

Comment l'illustre franciscain réalisa-t-il dans sa vie et dans son âme la dévotion au Cœur de Jésus, quels gestes, quelles paroles, quelles prières ont traduit ses sentiments, nous l'ignorerons toujours.

Une fois, contemplant le côté de Jésus ouvert par la lance, écoutant sonner dans sa mémoire quelques mots du Cantique des Cantiques, douces paroles de l'incompréhensible et divine tendresse, il a magnifiquement parlé du Sacré-Cœur. Un éclair rapide et chaud qui traverse le ciel de son âme illumine son œuvre ; c'est tout ce qu'il nous est donné de voir. Est-ce assez pour que saint Bonaventure soit considéré comme un grand dévot, ou simplement comme un dévot du Cœur de Jésus ?

Nous retrouvons quelques-unes de ses idées dans plusieurs ouvrages de la seconde moitié du XII.e siècle qui lui furent attribués, mais ne sont pas de lui ; ce fait permet d'entrevoir son influence. Il y a des poèmes rimés : *Laudismus de S. Cruce*, *Philomena* (Philomela), etc....

> ...Suo quippe corpore languidum te pavit,
> Quem in suo sanguine gratis balneavit,
> Demum suum dulce Cor tibi denudavit,
> Ut sic innotesceret quantum te amavit[1] ;

Il y a des écrits ascétiques et mystiques, parmi lesquels nous signalerons le *Stimulus amoris*[2]. Jacques de Milan en serait

1. Philomena, édit. de QUARACCHI, t. VIII, p. 672.

2. *S. Bonaventuræ Opera Omnia*, QUARACCHI, t. VIII ; Cf. édit. VIVÈS, t. XII, et FRANCIOSI, p. 189-195. Dans les *Etudes franciscaines*, à partir de janvier 1921, le R. P. SYMPHORIEN, O. M. C., a publié une série d'articles sur *l'Influence spirituelle de saint Bonaventure et l'Imitation de Jésus-Christ ;* les Frères de la Vie commune, l'avaient en grand honneur, et ont utilisé largement ses écrits ; dans son « *Omnes, inquit, artes* », Florent RADEWYNS le cite au moins vingt-trois fois. Cf. *La Vie spirituelle*, mai 1922, p. 166, 167.

l'auteur. Plusieurs passages sont imités de saint Bonaventure, quelques-uns même simplement transcrits. Nous n'y apprenons rien sur la dévotion elle-même ; il faut noter une tendance qui va se développer et marquera, aux XIVe et XVe siècles, le culte naissant d'une réaliste et sanglante empreinte.

« O blessures du Christ, toutes rayonnantes d'amour ! Un jour je pénétrai dans les plaies sacrées. Mes yeux ouverts se remplissent soudain de sang, je suis aveuglé. Me guidant avec la main, je m'avance alors jusqu'au sanctuaire de la plus intime charité, j'y suis comme enfoui, impossible de revenir sur mes pas. »

Jacques de Milan suppose que, ainsi renfermé dans le corps du Rédempteur, il pourrait en sortir, en être chassé, comme par une sorte d'enfantement : « *Sed multum timeo ne veniat partus ejus, et ab illis deliciis excidar quibus fruor.* » Si pareil malheur arrivait, Jésus ne devrait-il pas le nourrir, le porter, le presser dans ses bras comme une mère son enfant ?

« *Sed certe etsi me pepererit, debebit sicut mater me lactare uberibus, levare manibus, portare bracchiis, osculari labiis, foveri gremiis, aut certe quid faciam scio. Quantumcumque me pariat, scio quod semper sunt vulnera aperta, et per ea in ejus uterum iterum introibo, et hoc toties replicabo quousque ero sibi inseparabiliter conglobatus*[1]. »

Cet odieux réalisme et atroce mauvais goût s'étale au milieu des effusions les plus touchantes, fort belles quelquefois :

« O bienheureuse lance, bienheureux clous qui m'ont ouvert un tel passage. A la place de la lance je n'aurais pas voulu quitter le côté du Sauveur, je me serais écrié : « *Hæc requies mea in sæculum sæculi. Hic habitabo quoniam elegi eam* » (*Ps.* CXXXI, 14)... O âme créée à l'image de Dieu, comment peux-tu tarder encore ? Du sein de la gloire, ton Époux, le doux Jésus, blessé pour ton amour, veut te presser dans ses bras, te donner les plus doux baisers et tu ne te hâtes pas d'accourir L'excès de son amour a ouvert son côté, c'est pour te donner son

1. *Stimulus amoris*, édit. VIVÈS, t. XII, c. VII, p. 643.

cœur... O mes bien-aimés, approchons-nous de ce cœur profond, plongeons-nous tout entier dans cet océan d'infinie bonté. Approchons-nous avec confiance, entrons dans le côté de Jésus. Accourons, ô mes bien-aimés, pour mourir avec Lui... Entrons dans son côté pour boire son sang[1]. »

Ces idées, ces images ne doivent pas nous surprendre. Le XIIIe siècle est l'adolescence du Moyen Age ; la sève y bouillonne comme la vie dans un corps et une âme de vingt ans ; nous sommes en Italie, en pleine agitation religieuse, politique, mystique, dans cette Italie au génie spécial qui perçoit le contour des hommes et des choses avant de saisir l'intérieur et la pensée ; nous sommes dans la jeune famille franciscaine, ardente et troublée : conventuels et spirituels se heurtent avec une violence inouïe, souvent avec une égale bonne foi. Les blessures du stigmatisé de l'Alverne ensanglantent les âmes, elles meurtrissent quelquefois les corps. Le Cœur de chair bat, souffre, saigne au fond de la blessure du côté ; on le voit, on le touche, on y pénètre, on y voyage, comme Jacques de Milan. Ne peut-on pas craindre qu'il fasse oublier l'amour qui l'anime, l'amour qui le blesse ! La plaie visible ne va-t-elle pas cacher la plaie invisible ? Quand nous signalerons et blâmerons certains excès du XIVe et du XVe siècles, il faudra nous souvenir de Jacques de Milan et du *Stimulus amoris*.

Au XIIIe siècle, rares sont les abus : une sensibilité ardente, mais qui reste suavement humaine, tire des âmes et des cœurs des cris splendides d'amour et de foi. Je ne sais rien de plus beau que certaines effusions de sainte Angèle de Foligno. Avant elle, sainte Marguerite de Cortonne (1247-1297) avait trouvé dans les plaies sanglantes la dévotion au Sacré-Cœur.

Brebis infidèle, le bon Pasteur l'avait à peine arrachée aux griffes du loup infernal, qu'il la traitait déjà en privilégiée et l'inondait de faveurs. Sans cesse il lui parle de ses douleurs

1. *Stimulus amoris*, édit. Vivès, t. XII, c. XIV, p. 658.

et de sa croix ; elle trouve dans la méditation des mystères douloureux des pensées très simples et très hautes que le monde ne peut comprendre et qu'il n'est pas bon de lui faire connaître. « Il faut, lui dit Jésus, t'approcher souvent de la blessure de mon côté, y coller tes lèvres pour entrer dans les secrets de ma tendresse. » C'est peu de mettre ses lèvres sur la plaie d'amour, elle doit pénétrer dans la blessure du côté, elle y trouvera le calme et la paix. Cela ne suffit pas à Marguerite :

« M'aimes-tu, lui demandait, le 3 juin 1291, son divin Rédempteur ? — Non seulement je vous aime, mais, si c'est votre plaisir, je désire habiter dans votre Cœur. — Pourquoi veux-tu habiter dans mon Cœur et n'entres-tu pas dans la blessure de mon côté ? — Seigneur, si je suis dans votre Cœur, je suis dans la blessure de votre côté, je suis dans les plaies des pieds et des mains, je suis dans la couronne d'épines, je suis dans le fiel et dans le vinaigre... — Ma fille, m'aimes-tu ? — Non, Seigneur. — Quand donc m'aimeras-tu ? — Seigneur, je vous aimerai quand j'éprouverai dans mon corps une part si cruelle des douleurs que vous avez souffertes pour moi que, joignant les mains, je sentirai mon âme se séparer de mon corps[1]. »

Aimer, c'est souffrir, Marguerite connaîtra les souffrances de Jésus, quand elle sera entrée dans son côté ; elle aimera quand elle connaîtra le Sacré-Cœur. Son Maître divin la charge de dire à ses disciples, les fils de saint François, qu'ils doivent méditer sa vie et suivre ses enseignements, de la crèche au Golgotha ; à chacune de ses souffrances, il faut considérer l'amour brûlant de son Cœur : *In quolibet gradu meorum suppliciorum considerent ardentis Cordis dilectionem*[2].

Marguerite obéit sans doute à l'ordre céleste ; mais nous ne savons rien de son apostolat ; nous connaissons mieux celui de sainte Angèle de Foligno (1248-1309), une pécheresse convertie

1. *Acta sanct.*, Febru, 22. c. 330. Cf. Franciosi, col. 208 ; Hilaire de Barenton, *La dévotion au Sacré-Cœur*, p. 79.
2. *Acta sanct.*, Febru, 22, p. 351, B.

comme elle, comme elle une tertiaire franciscaine. Spectacle curieux, ses Frères mineurs groupés, au XIII^e^ et au XIV^e^ siècle, autour de femmes qu'ils écoutent comme des prophétesses, qu'ils suivent, qu'ils aiment comme des mères ! Touchante et redoutable maternité. Angèle n'a pas encore quarante ans, quand elle réunit et enseigne des religieux de vingt-cinq ans. Ils la vénèrent comme une sainte, et dans leur admiration filiale, ils n'hésitent pas à lui appliquer les versets divins réservés à la maternité virginale de Marie : « *Velint, nolint aemuli detractores... fit mater pulchræ dilectionis, timoris et magnitudinis, et sanctæ spei. Quia veniunt eis omnia bona pariter cum illa, et innumerabilis honestas per manus illius, et in multis qui fuerant prioribus temporibus dissoluti*[1]. » Saint François d'Assise assure Angèle qu'il bénit ses disciples ; ils sont ses vrais enfants, parce qu'ils sont les serviteurs de dame pauvreté ; qu'ils observent avec une ardeur de feu ses lois austères ; il les voudrait plus rigides encore. Angèle prend nettement parti pour les spirituels, alors bien éloignés des coupables excès qui suivront, hélas ! « Qu'ils ne craignent point, ajoute le séraphique Patriarche, car je suis avec eux, et le Dieu éternel est leur soutien. » Il les bénit ; si tendre est sa bénédiction, que son Cœur semble vouloir sortir de sa poitrine et se répandre sur tous[2].

La Passion de son Jésus est toute la vie, tout l'amour d'Angèle convertie ; elle pousse ses fils à en vivre comme elle. Au septième pas de sa marche à la sainteté, elle reçoit la grâce spéciale d'un regard sur la croix, qu'elle contemple avec les yeux du cœur et ceux du corps ; cette vision lui est insipide, quoique très dou-

1. *Arbor vitæ, Prolog. I*, col. 5. Cf. *Le Sacré-Cœur*, par Henri DE GRÈZES, p. 142. C'est le fameux Ubertin de Casal, qui parle ainsi d'Angèle de Foligno « J'étais âgé de vingt-cinq ans, ajoute-t-il, quand la bonté divine me mit en relation avec elle ».

2. *Le livre des visions et instructions de la B. Angèle de Foligno*, traduction de P. Hello, 4^e^ édit. Paris, 1910, p. 177. Hello prend de grandes libertés avec le texte, auquel il faut toujours recourir ; mais il est inimitable dans ce qu'il nomme : « l'exactitude selon l'esprit, qui infuse le sang de l'auteur d'une langue dans une autre ».

loureuse (p. 45). Elle comprend que, pour aller à la croix, il faut être légère et libre. Elle renonce aux somptueux vêtements, aux aliments délicats, aux coiffures recherchées ; elle y éprouve beaucoup de difficultés et de honte, très peu d'amour. Elle perd alors son mari et son fils : « Regarde vers mes plaies, lui dit Jésus. » Jour et nuit elle contemple le terrible et sanglant spectacle, les plus minimes et les plus atroces détails ; la nuit surtout, c'est épouvantable. Il me faisait voir les tortures de sa tête, les poils des sourcils, de la barbe arrachés. « Il comptait les coups de la flagellation, me montrait à quelle place *exacte* chacun d'eux avait porté, et me disait : C'est pour toi, pour toi, pour itoi[1] !... Il continuait toujours, étalant sa Passion devant mo et disant : Que peux-tu faire pour ma récompense ? Je pleurais, je pleurais, je pleurais, je sanglottais à ce point que je vis mes larmes brûler ma chair. Quand je vis que je brûlais, j'allai chercher de l'eau froide[2]. »

Fille du stigmatisé de l'Alverne, fille de son esprit et de son cœur, Angèle de Foligno contemple le martyr du Golgotha non plus entre les deux ailes ouvertes du séraphin au dard de feu, mais sur le gibet, rouge de sang, épuisé, agonisant. Elle souffre avec lui dans sa chair et dans son cœur, elle voudrait aimer comme elle a été aimée, et, dans son impuissance, elle pleure, elle pleure, elle pleure. Jamais encore une âme humaine n'avait trouvé de pareils accents ; les mots éclatent sous la pression de la douleur et de l'amour ; elle doit les répéter jusqu'à trois fois pour exprimer la plénitude et la force de son martyre. Angèle avait demandé à Jésus et à Marie un signe qui gravât dans sa mémoire pour l'éternité la Passion du Sauveur. Elle eut un songe où le Cœur du Christ lui fut montré, elle entendit ces paroles : « Dans ce Cœur, il n'y a pas de mensonge ; tout est vérité[3]. » Un jour

1. « Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi. » *Le mystère de Jésus.* Pascal n'est pas aussi poignant, il sent moins ardemment.

2. Hello, p. 50, *Acta sanct.*, t. I. Janu. 4, p. 188.

3. Hello, p. 53, *Acta sanct.*, t. I. Janu. 4, p. 189 ; Franciosi, c. 229. « Accidit mihi somnium, in quo ostensum fuit mihi Cor Christi et dictum est mihi : In isto Corde non est mendacium, sed omnia sunt vera ».

Jésus l'appelle : « Je ne dormais pas. Il me dit de poser mes lèvres sur la plaie de son côté. Il me sembla que j'appuyais mes lèvres et que je buvais du sang, et dans ce sang encore chaud, je compris que j'étais lavé » (p. 54).

« Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée » (p. 133). Cette parole porte à son âme un coup mortel. Ses yeux voient dans une indicible lumière de quelle vérité elle est vraie. « Je fus transformée en la douleur de Jésus crucifié » (p. 129). Les deux amours, les deux passions, celle de Jésus et celle d'Angèle, se sont comme pénétrés. A celui qui lui raconterait le supplice du Golgotha tel qu'elle l'a vu, tel qu'elle l'a senti, Angèle dirait sans hésiter : « C'est toi, c'est toi qui l'as souffert » (p. 127). Il est dans l'admirable récit de la sainte pénitente une page belle entre toutes. Dans la douleur toujours renaissante de son âme, elle repassait humblement les fautes de sa jeunesse coupable :

« Ma fille, ne crains ni ne désespère. Quand tu serais infectée de toutes les putréfactions et morte de toutes les morts, je suis puissant pour te guérir, si tu veux appliquer sur ton âme et sur ton corps ce que je te donnerai. Tu m'as longuement détaillé les infirmités spirituelles de ta tête, tu t'es lamentée au fond de moi. Les attentats que tu as commis dans tes parures, par les couleurs contre nature que tu as données à tes joues, et les torsions contre nature que tu as données à tes cheveux, toute ta fierté honteuse, tout ton orgueil, toute la vaine gloire avec laquelle tu t'es montrée devant les hommes et contre Dieu, toutes ces misères pour lesquelles il te semble qu'une honte éternelle t'attend en enfer, dans l'endroit du lac le plus profond, tout cela est expié. J'ai satisfait, j'ai porté ta pénitence, j'ai souffert horriblement. Pour toutes ces peintures et ces onguents qui ont déshonoré ta tête, la mienne fut tirée par la barbe, dépouillée de cheveux, percée d'épines, frappée à coups de roseau, ensanglantée, moquée, méprisée, méprisée jusqu'au couronnement ! Tu te peignais les joues... ma face a été couverte par les crachats... Tu t'es servie de tes yeux pour regarder en vain, pour regarder ce qui nuit... Mais les miens ont été voilés dans mes larmes d'abord, et ensuite dans mon sang... Pour les crimes de tes oreilles... j'ai entendu les fausses

accusations, les parodies dénigrantes, les insultes, les malédictions. Tu as connu les plaisirs de la gourmandise... Mais j'ai eu la bouche desséchée par la faim, la soif et le jeûne... Ton cou s'est agité par les mouvements de la colère, de la concupiscence et de l'orgueil... Mais le mien a été frappé et meurtri par les soufflets. Pour les péchés de tes épaules, les miennes ont porté la croix. Pour les péchés de tes mains et de tes bras... mes mains ont été percées de gros clous. Pour les péchés de ton cœur où se sont déchaînés la haine, l'envie et la tristesse, de ton cœur possédé par la concupiscence et par l'amour mauvais, le mien a été percé d'un coup de lance (*ego habui cor meum et latus meum lancea acuta perforatum*), et c'est de ma blessure qu'a coulé ton remède : l'eau pour éteindre le mauvais feu, le sang pour la rédemption des colères et la rédemption des tristesses[1]. »

Les lignes qui terminent cette page ensanglantée et le mot cité plus haut, sont les seuls endroits où sainte Angèle fait allusion au Cœur de chair de Jésus, et encore le premier texte n'est-il pas très net. La Passion remplit ses yeux, son âme, son cœur ; elle a compté les plaies du Sauveur, scruté chacune de ses blessures, lavé, une à une, ses fautes dans son sang et dans ses douleurs ; elle aime avec l'emportement et l'audace d'une tendresse qui étonne nos timidités : « Si une créature me prédisait la mort de mon amour, je lui dirais : Tu mens ; et si c'était un ange, je lui dirais : Je te connais, c'est toi qui es tombé » (p. 98). Sa dévotion au Sacré-Cœur n'est pas autre chose qu'une manifestation et comme une extension de sa dévotion à la Passion. Elle aime et choisit son Jésus bafoué, couronné

1. Hello, p. 144-146. *Acta sanct.*, I, c. 203. Pro peccatis cordis tui quo peccasti, ira, invidia, tristitia et malo amore et malis concupiscentiis et cupiditatibus, ego habui cor meum et latus meum lancea acuta transfixum ; ex quo medicina validissima ad curandum omnes cordis passiones et peccata sufficienter emanavit, aqua scilicet ad refrigerandum malas concupiscentias et amores, et sanguis ad redimendum iracundias, tristitias et rancores. — On connaît la dure parole de sainte Angèle : « Leur mort (celle de sa mère, de son mari et de ses fils) me fut une grande consolation ». Elle explique sans doute ce qu'elle veut dire : les mots restent cruels, et saint François de Sales n'aimait pas ces exagérations. Cf. *Introduction à la vie dévote*, IIe partie, c. xvii, t. III, p. 108,

d'épines, le Jésus aux lambeaux de chair enfoncées avec les clous dans le bois de la croix. Elle est toute à Lui ; Il est tout à elle : « Tu es à moi et je suis à toi » (p. 105). Bien rares alors ceux qui, comme Gertrude et ses sœurs les moniales d'Helfta, contemplent dans le cœur de chair le glorieux et pur symbole de l'amour.

A lire l'*Arbor vitæ* d'Ubertin de Casal, l'un des fils spirituels de sainte Angèle de Foligno, on a pourtant l'impression que la dévotion au Cœur sacré aurait pu pénétrer les âmes chrétiennes dès le XIII^e siècle. Singulier personnage[1], et vie plus singulière encore ! On le vénère, on l'acclame chez les Frères Mineurs ; son livre très beau, très pieux, devient la bible des Franciscains de l'étroite observance. Choisi pour être le défenseur des *Spirituels* au Concile de Vienne, il peut estimer que la bulle de Clément V *Exivi de paradiso* (6 mai 1312) lui donne raison. Mais les *Conventuels* aussi trouvent qu'elle leur est favorable. Les luttes recommencent plus ardentes. Ubertin quitte les Frères Mineurs en 1317, sans doute après la publication de la bulle *Quorumdam exigit*, 7 octobre 1317, qui marque la défaite finale des spirituels. Il devient bénédictin. Il quitte cet ordre, soutient Louis de Bavière contre le Pape ; une bulle de Jean XXII (16 septembre 1325) le signale comme vagabond, errant de ci de là par le monde. On ne sait où il meurt. Qui nous dira le dernier mot sur son âme et sa vie ! Quoiqu'il en soit de ses erreurs, de ses fautes et de sa fin, il a écrit un livre magnifique ; l'*Arbor vitæ* a sa place, une belle place dans l'histoire de notre dévotion.

Ubertin est l'un de ceux que, vers 1284, Angèle de Foligno a

1. *Etudes sur Ubertin de Casal* dans *Recueil de travaux*, publié par l'Université de Louvain, 28^e fascicule, p. 87-90, Paris, 1911 ; René DE NANTES, *Histoire des spirituels dans l'Ordre de Saint-François*, in-8, Paris, 1909 ; Henri DE GRÈZES, *Le Sacré-Cœur de Jésus*, p. 102-140. Il ne faut pas accepter à l'aveugle la traduction du P. Henri DE GRÈZES, mais toujours recourir au texte : « Réjouis-toi donc, ô mon âme, *dans le Cœur de ton Jésus*, écrit-il, p. 131, le texte porte : Exulta, anima mea in *bono Jesu. Arbor vitæ*, l. I, c. IX, col. 23.

vu attirés par Jésus, embrassés par lui avec un immense amour, un de ceux dont le Sauveur prend la tête dans ses mains divines, à qui il donne la plaie de son côté à baiser. A quatorze ans, il revêt l'habit des Frères Mineurs, il date sa conversion, — conversion à une vie plus parfaite, car ses débuts religieux sont fervents, — de sa rencontre avec la sainte ; il avait vingt-cinq ans. A cette époque, 1284, il devient grand admirateur de Jean de Parme, l'ancien général des Frères Mineurs, retiré dans son ermitage de Greccio. « A ses pieds, contemplant son auguste visage, il entend sortir de ses lèvres vénérables nombre de récits sur les chevaliers intrépides de dame Pauvreté... frère Léon, frère Ange, frère Ruffin, frère Masseo... Il *reçoit* le baptême du feu[1]. » En 1305, célèbre dans tout l'Ordre, il est envoyé dans le monastère du mont Alverne. « Mon Père, lui demandent les moines ses frères, écrivez pour nous la vie de Jésus et les souffrances de son Cœur : *Christi Jesu vitam et cordiales ejus passiones* ». Il cède aux instances réitérées du P. Gardien, et sur la sainte montagne franciscaine, il compose l'*Arbor vitæ :* l'ouvrage était terminé le 8 septembre ; l'amour du Cœur de Jésus y rayonne et le brûle.

Dès les années de son noviciat, miséricordieusement poursuivi par les invitations réitérées du divin Jésus, Ubertin s'était rendu pour ainsi dire présente la vie du Sauveur : le lundi, il médite le mystère de l'Incarnation promise, figurée, annoncée ; le mardi, la naissance du Sauveur et les années de l'enfance ; le mercredi, sa vie publique ; le jeudi, la Transfiguration et l'entrée triomphale à Jérusalem ; le vendredi, c'est non pas le souvenir, mais la présence vive et réelle de la Passion et de la mort du Sauveur qui l'absorbe : « Au repas, je mangeais avec Jésus le pain de l'agonie, mêlant les épines, les clous, la lance et le sang, et je buvais l'eau qui coule de la veine ouverte de son Cœur, *et bibebam aquam de aperta vena cordis sui*[2] » ; le samedi, il contemple la sépulture

1. *Catherine de Sienne*, par Johannès Jœrgensen, p. 231. Beauchesne.
2. *Arbor vitæ*, prol., col. 3.

de Jésus et sa descente aux Limbes ; le dimanche, il chante dans la joie : *Surrexit Dominus vere, alleluia.* Pendant les années qui précèdent sa rencontre avec Angèle de Foligno, le frère Ubertin s'attache surtout à la vie extérieure de Jésus, il ne pénètre pas à l'intime, aux inestimables douleurs du cœur. Vers 1284, il vient à Rome, il visite Jean de Parme, il gagne l'indulgence à Sainte-Marie des Anges, il trouve en Toscane des âmes enflammées de l'amour de Dieu : Pierre de Sienne le peigneur, et la très dévote vierge Cécile de Florence ; d'autres encore. A force de méditer les souffrances de Jésus, il en arrive à voir toute la vie du Christ dans sa Passion, sa Passion envahissant toute sa vie : « Souvent, ajoute-t-il, j'étais submergé dans l'abîme des douleurs de son Cœur, « *et quasi inter abyssales cordis sui dolores sœpius submergebar*[1] ».

La Passion de Jésus a commencé avec sa vie ; elle n'a eu de valeur que pour avoir été consommée dans son cœur et dans son amour. Ces deux idées ne quittent pas l'âme d'Ubertin. Connaître Jésus crucifié, l'aimer, vivre de sa vie, substituée à la nôtre, c'est le commencement, le progrès, le sommet de la perfection ; c'est tout l'enseignement de l'*Arbor vitæ*. L'arbre de vie, c'est Jésus-Christ ; les racines, le tronc, les feuilles sont vivifiées par une sève divine, la vie divine de Jésus. Deux mots la résument : amour et sacrifice. Le sacrifice c'est la douleur, c'est la croix que la Rédempteur trouve déjà dans le sein de Marie et sur laquelle il meurt au Golgotha ; croix, douleur qui sont le signe sensible et comme le sacrement de son amour, de son cœur, — presque toujours les deux mots sont synonymes : — *Fundamentum et radix omnis gratiæ et meriti est dolor cordis et corporis crucifixi Christi Jesu*[1]. La base, la racine de toute grâce et de tout mérite c'est le martyre invisible du Cœur de Jésus, joint au martyre visible de son corps crucifié. Le corps tout entier du divin martyr est le signe sensible de son amour.

1. *Arbor vitæ*, prol., col. 4.

Dans tout le livre d'Ubertin de Casal et sous toutes les formes revient cette idée juste et capitale. Tout ce que Jésus souffre pendant son enfance, à Nazareth, au désert, dans sa vie publique, il le souffre par amour pour nous, poussé par son cœur sacré ; le sacrifice de la Cène comme le sacrifice de la croix sont tous les deux le signe sensible du sacrifice invisible qu'il offre dans le temple de son Cœur infini : *in latissimo templo Cordis sui*[1]. C'est l'amour du Cœur de Jésus pour nous qui, pendant l'agonie de Gethsémani, fond et consume sa chair adorable ; c'est lui-même encore, cruellement miséricordieux, qui livre le Rédempteur aux Juifs, jouet qu'ils se renvoient les uns aux autres de leurs mains déicides ; Anne le jette à Caïphe qui le passe à Pilate, qui l'envoie à Hérode, qui le renvoie à Pilate ; c'est lui qui le fait monter au Calvaire pour achever l'immolation, commencée trente-trois ans plus tôt dans le sein virginal[2]. C'est le cœur aimant de Jésus qui pardonne au bon larron, qui de ses ardeurs dessèche son corps et brûle son âme. *Sitio.* Mais il faut que la parole du prophète Zacharie (XIII, 10) s'accomplisse : « Leurs yeux contempleront celui qu'ils ont transpercé. » Le côté de Jésus est ouvert par la lance, et du trésor de son Cœur sortent les sacrements (*a fonte Jesu, scilicet Cordis arcano*). La pierre est creusée, la muraille ouverte, l'asile de la colombe est prêt.

« *Exsurge ergo, virgo beata... esto nidificans in summo ore foraminis aperti cordis et lateris Christi tui... O tu, devote fili hujus virginis matris, ingredere cum ipsa devotissima virgine intra penetralia cordis Jesu, quod tibi lancea crudeliter aperuit et ibi adimpleas quæ desunt passioni Christi, degustes simul cum virgine dolores vulnerum Salvatoris vice ipsius Jesu Christi, quia jam ipsos sentire non potest exspiratus in morte pro tua æterna morte solvenda*[3]. »

1. *Arbor vitæ*, l. IV, c. XV. col. 5.
2. *Arbor vitæ*, l. IV, c. XXIV, col. 1.
3. *Arbor vitæ*, l. IV, c. XXIV, col. 1.

L'idée est magnifique et si profondément chrétienne ! Le Christ mort ne peut plus souffrir ; à chacun de nous de pénétrer dans son cœur pour y grandir notre amour au contact du sien, ajouter nos souffrances aux siennes, et par notre passion continuer la sienne. Ubertin de Casal l'enchâsse dans un désir, tout brûlant de ferveur ; ce désir, cette ferveur sont des actes de dévotion au Cœur de Jésus ; impossible même d'en douter. Le cœur où nous sommes invités à pénétrer est celui qui a été ouvert par la lance, le cœur de chair, il ne peut plus souffrir, mais sa mort et son amour nous ont sauvés ; goûtons sa divine et miséricordieuse douleur.

Jésus ressuscité apparaît à Marie et lui présente ses plaies glorieuses ; éternellement elles resteront ouvertes, éternellement elles offriront un large et sûr chemin vers son Cœur sacré L'apôtre Thomas est embrasé d'un feu divin parce qu'il a mis la main dans la fournaise d'amour, dans la plaie du côté. Il faut y entrer et n'en plus sortir : « *Clauso itaque ostio Cordis Jesu nihil nisi ipsum senties in illo quietissimo cubiculo, altissimum Patrem exora et dic : Hæc requies mea in sæculum*[1]. »

Ubertin de Casal a compris que toute la religion chrétienne, toute la vie de Jésus est la splendide expression de son amour pour les hommes : « *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* » (*Galat.*, II, 20). Cet amour, il le suit avec un filial empressement ; dans toutes ses manifestations, il note ses nuances les plus délicates; ses yeux en sont pleins, son cœur en déborde. Avant 1305, personne n'a vu aussi juste, aussi profondément.

Livre de chevet des spirituels, l'*Arbor vitæ* fut aussi, de 1305 à 1317 tout au moins, très lu dans les monastères franciscains. Les Frères Mineurs avaient à chercher dans les livres de leurs frères les traditions théologiques, ascétiques et mystiques de leur Ordre. Ubertin de Casal avait lui-même cet esprit de famille : il ne se fait pas faute de citer saint Bonaventure et saint

1. *Arbor vitæ*, l. I, c. IX, col. 24.

Antoine de Padoue ; saint Bernardin de Sienne n'hésitera pas à citer Ubertin de Casal, et, au besoin, à copier textuellement des pages entières. Tous les enfants ont des droits sur l'héritage. Dès la fin du XVe sicèle, l'*Arbor vitæ* est imprimé. L'exemplaire de 1495, sur lequel le P. Henri de Grèzes a travaillé, est couvert de notes :

« C'est une parenthèse à l'encre rouge et noire ; ce sont des numéros indiquant les divisions et subdivisions du chapitre ; c'est souvent une main dont l'index, longuement tendu, attirera forcément l'attention ; c'est une fleur emblême du charme qu'a dû éprouver le lecteur ; c'est, aux passages les plus émouvants, un œil longuement ouvert et duquel s'échappent de grosses larmes ; c'est enfin, parfois, un cœur toujours surmonté d'une croix[1]. »

Presque tous les textes qui ont rapport au Cœur de Jésus sont soigneusement notés : « *O verba mentibus semper meditanda bealis !* »

Il ne faut pas dire : *Ab uno disce omnes.* Cependant l'*Arbor vitæ*, cela est indéniable, a été très connu et très goûté chez les Frères Mineurs au XIVe et au XVe siècle. Il ne semble pas toutefois avoir beaucoup propagé la belle dévotion. Riche au XIIIe siècle en fervents adorateurs du Cœur de Jésus, la grande famille franciscaine devient, au XIVe surtout et même au XVe, d'une pauvreté qui étonne. Le Père Henri de Grèzes cite trois noms[2] au XIVe siècle : saint Elzéar de Sabran, comte d'Ariano, la bienheureuse Claire de Rimini et le bienheureux Jean d'Alverne. C'est un bonheur pour « le bienheureux Elzéar, comte d'Arian en Provence », que saint François de Sales ait parlé de lui dans l'*Introduction à la vie dévote* (2e p., c. XII). Le passage si délicieusement traduit est tout ce que nous connaissons du récit de Surius : « Je me porte fort bien, ma chère

1. *Le Sacré-Cœur de Jésus*, 138, 139.

2. Il nomme encore Angèle de Foligno, mais Angèle meurt en 1309, elle appartient au XIIIe siècle. Jean d'Alverne meurt en 1322 et saint Elzéar en 1323.

femme, écrit le bienheureux à la dévote et chaste Delphine, que si vous me voulez voir, cherchez-moi en la plaie du côté de notre doux Jésus, car c'est là où j'habite et où vous me trouverez ; ailleurs, vous me chercherez pour néant[1]. » C'était un chevalier chrétien celui-là. Oui, mais quelle idée nous faire de sa dévotion au Cœur de Jésus ! Le bienheureux Jean d'Alverne vécut trente ans dans une petite cellule de branchages, construite un peu au-dessus de l'église des stigmates, sur le mont Alverne, du côté du couchant. Jésus lui apparaît un jour, près d'un grand hêtre qui ombrage une petite esplanade de vingt pas ; il lui donne ses mains à baiser et Jean d'Alverne a la filiale ardeur de poser ses lèvres sur la plaie du côté ; elle exhalait un parfum si suave que tous les parfums du monde réunis ne lui eussent paru que puanteur en comparaison... « Senti tanta soavita et fraganza di odor divino, che se tutti gli odori del mondo fossero stati insieme congregati in paragone di quello sarebbero paruti fedore[2] ». « Ma fille, avait dit Notre-Seigneur à la bienheureuse Claire de Rimini en lui montrant la plaie béante de son côté, tu obtiendras de mon cœur tout ce que tu lui demanderas[3] ». Un geste et une parole, c'est tout ce que nous connaissons de la dévotion de ces deux âmes privilégiées ; et ni le geste, ni la parole ne désignent nettement le cœur de chair. En somme, l'*Arbor vitæ* paraît en 1305 ; il parle beaucoup du Cœur de Jésus, il est beaucoup lu, et les Frères Mineurs, les spirituels eux-mêmes semblent avoir très peu subi son influence. Pourquoi ?

Les tempêtes qui bouleversent alors l'Église et secouent si violemment le jeune arbre franciscain, ne permettent ni aux esprits ni aux cœurs de s'arrêter au doux mystère de l'amour de Jésus et au repos de la contemplation. Les âmes ardentes et aigries bouillonnent, se heurtent et s'épuisent dans des que-

1. *Œuvres de saint François de Sales*, t. II, p. 94. Annecy.
2. *Le Sacré-Cœur de Jésus*, p. 99 ; Cf. *Acta sanct.*, t. II, Aug. ad diem 9, p. 471, F
3. *Le Sacré-Cœur de Jésus*, p. 148.

relles et dans des luttes folles et continues. La vie d'Ubertin de Casal, après 1317, n'est pas une recommandation pour son livre. Si les spirituels en ont fait leur bible, les conventuels doivent regarder de mauvais œil ces pages d'un hérétique.

Pour Ubertin de Casal et pour ses lecteurs, l'expression Cœur de Jésus n'a pas la plénitude de sens que nous y mettons ; elle exprime surtout l'amour de Jésus pour les hommes. Plusieurs fois, sans doute, l'auteur très nettement parle du Cœur de chair ; on trouve dans son ouvrage les deux éléments de notre dévotion. Bien rares cependant les passages où il établit une relation entre le cœur de chair et les sentiments qui battent dans l'âme divine. Il reste que le grand et malheureux franciscain a écrit un livre magnifique sur la vie et la Passion du Sauveur, vie et Passion débordantes d'amour pour les hommes ; il reste que personne n'a mieux justifié la douce et profonde parole de saint Paul : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Son ouvrage, manuel admirable de la dévotion à la Passion, peut être aussi, pour nous, un manuel de la dévotion au Cœur de Jésus.

CHAPITRE VII

LE CŒUR DE JÉSUS AU XIVe SIÈCLE LES DOMINICAINS

Summi Regis Cor aveto : hymne très répandu au XIVe siècle. — Le *St Georgener Prediger.* — Le mouvement mystique dominicain allemand. — La Fête des Cinq Plaies.

Maître Eckart. — Tauler le plus grand prédicateur allemand dominicain au XIVe siècle, a-t-il prêché la dévotion au Sacré-Cœur ? Il pénètre dans la blessure du côté, jusqu'au cœur.

Suso ; le serviteur de la Sagesse éternelle ; *Il faut que tu entres par mon côté ouvert dans mon Cœur blessé d'amour ;* influence de Suso au XIVe et au XVe siècle.

Elisabeth Staglin, Marguerite Ebner et les dominicaines des bords du Rhin.

Sainte Catherine de Sienne ; les premières révélations, l'été de 1370 ; *Voici mon cœur, je te le donne aujourd'hui, tu le garderas toujours ;* la plus belle manifestation du Cœur divin au XIVe siècle, reste inconnue ; pourquoi Catherine n'a-t-elle rien dit ?

Sainte Julienne de Norwich. — La dévotion du Sacré-Cœur et les Manuels du XIIIe et XIVe siècle. Le Cœur de Jésus, urne d'or qui contient la divinité.

Dans les premières années du XIVe siècle, deux courants, deux fleuves de pur et reconnaissant amour apportent aux âmes la dévotion au Cœur de Jésus. Le premier est sorti de l'âme de saint Anselme, il a traversé le cœur de saint Bernard, baigné la vie de sainte Gertrude, de sainte Mechtilde et de leurs sœurs, les moniales bénédictines d'Helfta. Le second, jailli des stigmates de saint François d'Assise, descend du mont Alverne et roule à travers l'Europe des flots de sang : les âmes francis-

caines en sont toutes pénétrées et comme blessées. Avec elles et par elles, l'art chrétien, la mentalité chrétienne sont profondément changées. « Les Franciscains et les Dominicains, en parlant sans cesse à la sensibilité, finirent par transformer le tempérament chrétien : ce sont eux qui ont fait pleurer toute l'Europe sur les plaies de Jésus-Christ[1] ». Larmes sereines et douces au début ; écoutons-les tomber doucement et comme goutte à goutte. Plus tard elles éclateront en bruyants et lugubres sanglots.

Manus sanctae, vos amplector,	Mains sacrées, je vous baise,
Et gemendo condelector,	Je gémis et je suis heureux.
Grates ago plagis tantis,	Je rends grâce à ces plaies cruelles,
Clavis duris, guttis sanctis,	Aux rudes clous, aux gouttes de sang [sacrées,
Dans lacrymas cum osculis[2].	Je donne mes pleurs et mes baisers.

Le rythme auquel ces rimes sont prises se lit à la suite des œuvres de saint Bernard, mais l'abbé de Clairvaux n'en est pas l'auteur. Le P. Clément Blume, S. J., l'a savamment étudié ; il y voit réunies deux prières distinctes. L'une, plus récente, adressée *ad pedes*, *ad genua*, *ad manus*, *ad latus*, *ad pectus* ; l'autre, qui nous intéresse davantage, *ad cor*, *ad faciem*. Il l'attribue au R. P. Joseph Hermann, de l'Ordre des Prémontrés, qui mourut archevêque de Cologne en 1241. On peut discuter cette affirmation, néanmoins très probable ; on doit affirmer que cet hymne *ad cor* est le plus ancien que nous possédions ; il est fort beau :

Summi Regis cor, aveto !	Cœur du souverain Roi, je vous salue !
Te saluto corde laeto,	Je vous salue d'un cœur joyeux,
Te complecti me delectat,	A vous baiser je me réjouis,
Et hoc meum cor affectat,	Et ce que mon cœur désire,
Ut ad te loquar animes.	C'est que vous l'excitiez à vous parler.

1. E. Male : *L'art religieux de la fin du Moyen Age en France*, p. 383.
2. P. L. t. CLXXXIV, col. 1321.

Quo amore vincebaris
Quo dolore torquebaris
Cum te totum exhaurires,
Ut te nobis impertires,
Et nos a morte tolleres !

O mors illa quam amara,
Quam immitis, quam avara,
Quae per cellam introivit
In qua mundi vita vivit
Te mordens, Cor dulcissimum !

Propter mortem quam tulisti,
Quando pro me defecisti,

Cordis mei Cor dilectum,
In te meum fer affectum
Hoc est quod opto plurimum.

O Cor dulce praedilectum,
Munda cor meum illectum,
Et in vanis obduratum ;
Pium fac et timoratum
Repulso tetro frigore.

Per medullam cordis mei
Peccatoris atque rei
Tuus amor transferatur,
Quo Cor tuum rapiatur
Languens amoris vulnere.

Dilatare, aperire
Tanquam rosa fragrans mire,
Cordi meo te conjunge,
Unge illud et compunge,
Qui amat te quid patitur ?

Quidnam agat nescit vere,
Nec se valet cohibere,
Nullum modum dat amori,
Multa morte vellet mori,
Amore quisquis vincitur.

Viva cordis voce clamo,
Dulce cor ; te namque amo :
Ad cor meum inclinare,
Ut se possit applicare
Devoto tibi pectore.

Quel amour triomphait de vous,
Quelle douleur vous torturait,
Lorsque tout entier vous vous épuisiez
Pour vous donner à nous
Et nous arracher à la mort.

Oh ! qu'elle a été douloureuse cette [mort,
Et atroce et exigeante,
Qui a pénétré dans le sanctuaire
Où vit la vie du monde,
En vous mordant, Cœur très doux.

Par cette mort que vous avez soufferte
Quand pour moi vous avez cessé de [battre,

O Cœur si cher à mon cœur,
Attirez à vous toutes mes affections.
C'est là mon ardent désir.

O Cœur très doux, Cœur le plus aimé,
Purifiez mon cœur attiré
Et endurci par tout ce qui est vain,
Remplissez-le de piété et de crainte,
Chassez-en les ténèbres qui glacent.

Jusqu'à la moëlle de mon cœur
Pécheur et coupable,
Que votre amour pénètre ;
Qu'il m'aide à ravir votre Cœur,
Moi languissant et blessé d'amour.

Dilatez-vous, ouvrez-vous,
Comme une rose au délicieux parfum,
Unissez-vous à mon cœur, [tume,
Inondez-le de délices, noyez-le d'amer-
Celui qui vous aime, peut-il souffrir ?
[pas,
Ce qu'il doit faire, il ne le sait vraiment
Il ne peut se contraindre,
Il ne met aucune limite à l'amour,
Cent fois il voudrait mourir
Celui dont l'amour a triomphé.

De toutes ses forces mon cœur vous [appelle,
Cœur très doux ; car je vous aime ;
Vers mon cœur, inclinez-vous
Afin qu'il puisse reposer
Pieusement sur votre poitrine.

Tuo vivat in amore, Ne dormitet in torpore ;	Qu'il vive en votre amour, Pour ne point s'endormir dans la [tiédeur ;
Ad te oret, ad te ploret, Te adoret, te honoret Te fruens omni tempore.	Vers vous, qu'il prie, qu'il pleure, Qu'il vous adore et vous honore, De vous qu'il jouisse toujours.
Rosa cordis aperire Cujus odor fragrat mire,	Rose du Cœur, ouvrez-vous, Votre parfum embaume merveilleuse- [ment ;
Te dignare dilatare, Fac cor meum anhelare Flamma desiderii.	Daignez vous dilater, Rendez mon cœur tout haletant De la flamme de ses désirs.
Da cor cordi sociari Tecum Jesu, vulnerari, Nam cor cordi similatur	Que mon cœur à votre Cœur s'unisse, Avec vous, Jésus, qu'il soit blessé ; Mon cœur au vôtre devient sem- [blable,
Si cor meum perforatur Sagittis improperii.	S'il est percé Par les flèches du mépris.
Infer tuum intra sinum Cor ut tibi sit vicinum ; In dolore gaudioso, Cum deformi specioso Quod vix se ipsum capiat.	Enfermez dans votre poitrine Mon cœur pour qu'il soit près du vôtre ; Heureux dans la douleur, Gardant sa beauté sous ses plaies, Qu'il ne se reconnaisse plus lui-même.
Hic repauset hic moretur, Ecce jam post te movetur, Te ardenter vult sitire Jesu, noli contra ire Et bene de te sentiat[1].	Là qu'il repose, là qu'il demeure, Voici qu'il s'avance vers vous. De vous il a une soif ardente, O Jésus, comblez ses désirs, Afin qu'il vous aime toujours.

Vraiment, on ne chantera pas mieux le cœur de Jésus au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle. Souvent même on ne le chantera pas aussi bien. C'est toute la dévotion qui vit, souffre, aime dans ces strophes superbes. Union des douleurs, union des désirs,

1. P. L. t. CLXXXIV, col. 1322. L'article du P. Blume a paru dans les *Stimmen aus Maria Lach*, 1^er^ janvier 1909, t. LXXVI, p. 121-124. Le texte donné par le P. Blume diffère ici ou là de celui de Migne. Intéressantes en elles-mêmes les variantes le sont assez peu pour l'histoire de la dévotion au Cœur de Jésus. Le P. Bainvel donne les principales dans *Etudes*, 5 juin 1911, p. 609. Dom Berlière, *(La dévotion au Sacré-Cœur dans l'Ordre de Saint-Benoît*, p. 20*)*, sur le témoignage formel d'un manuscrit de 1302 revendique cet hymne pour l'abbé Arnoul de Louvain, contemporain du B. Hermann : *sub judice lis est!*

union des âmes et des cœurs ; louange, adoration, espoir, regret, pardon, ces pensées soulèvent les mots, elles animent les vers ; elles s'épanouissent, elles fleurissent parfois dans des images embaumées de fraîcheur et de grâce.

Rosa cordis aperire...
Tanquam rosa fragans mire...

L'auteur comprend la dévotion comme elle sera définie par l'Église en 1765 ; le cœur de chair est là, blessé, douloureux, aimant de tout l'amour de Jésus.

Quo amore vincebaris
Quo dolore torquebaris
Cum te totum exhaurires,
Ut te nobis impertires
Et nos a morte tolleres !

Cor dulce, Cor dulcissimum ! Le pieux archevêque de Cologne n'hésite pas à désigner par le mot *Cor*, Jésus tout entier, et c'est la première fois que nous trouvons la glorieuse identification de Jésus avec son Cœur sacré :

Viva cordis voce clamo,
Dulce cor, te namque amo ;
Ad cor meum inclinare,
Ut se possit applicare
Devoto tibi pectore.

Il a commencé par invoquer le Cœur de Jésus, et puis c'est Jésus lui-même qu'il voit et contemple, qu'il prie : un désir puissant l'envahit : oh ! s'il pouvait s'incliner sur la divine poitrine. La substitution s'est faite dans l'esprit et le cœur de Joseph Hermann sans qu'il y pensât : elle est si naturelle ! Ce n'est plus seulement l'idée de la dévotion qui éclaire cette prière : la dévotion elle-même la fait vivre et l'échauffe : intelligence, volonté, cœur, l'âme humaine est là tout entière. L'idée agit, la fleur a donné son fruit.

L'hymne *Summi Regis Cor, aveto*, se trouve dans de nombreux manuscrits du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle. Il contribua beaucoup à propager la dévotion sur les bords du Rhin.

Un auteur, probablement franciscain, au témoigange du P. Richstaetter, S. J., réunit, entre 1250 et 1280, un certain nombre de sermons en moyen allemand, sous le titre : *St Georgener Prediger*, *Le Prédicaleur de saint Georges*. L'idée de la dévotion au Sacré-Cœur y revient plusieurs fois.

« Le Seigneur a laissé ouvrir son Cœur pur par une lance tranchante, son Cœur tout plein de sagesse, de miséricorde et de pureté. Il montrait ainsi son amour. Il n'est plus d'obstacle désormais devant ceux qui veulent pénétrer dans l'asile d'amour. Ce Cœur ouvert exige que nous ouvrions le nôtre. Jésus a voulu nous montrer que sa tendresse est toute loyale et sans feinte, et il a versé pour nous tout le sang de son Cœur[1]. »

Le Sacré-Cœur est donc connu en Allemagne dès la seconde moitié du XIII^e^ siècle. Les révélations de sainte Gertrude n'y sont alors pour rien ; en sera-t-il de même au XIV^e^ siècle ? Le P. Richstaetter pense que oui : on ne trouve que rarement le nom de la moniale d'Helfta dans les écrits de cette époque, et il n'existe qu'un seul manuscrit complet de ses œuvres. Cela est exact. Cependant, il ne faut pas oublier que les meilleurs théologiens de l'Ordre de Saint-François, comme de l'Ordre de Saint-Dominique, ont approuvé et loué, entre 1280 et 1300, le *Legatus divinæ pietatis*, bien peu d'années avant l'heure où les grands mystiques Tauler et Suso entrevoient et prêchent l'amour du Cœur divin à Cologne et sur les bords du Rhin. Suso a une âme très gertrudienne, et il ne serait peut-être pas difficile de trouver, dans son œuvre, des idées et des formules d'Helfta.

Un beau travail — sans doute un fils de saint Dominique

1. *Der S. Georgener Prediger*, publié par R. RIEDER dans *Textes allemands de l'Académie royale des Sciences*, Berlin, 1908 ; t. X, p. 318. Cf. 38, 39, 271, 313. Cf. RICHSTÆTTER, *S. J., Die Herz-Jesu Verehrung des deutschen Mittelalters*. Paderbon, 1919, 1 Band, *Predigt und Mystic*.

voudra y consacrer son talent et sa vie — serait l'étude des influences diverses d'où sortit le mouvement mystique du XIVe siècle en Allemagne. Cette étude jetterait une grande lumière sur l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur, intimement unie alors à celle de la mystique.

Il faudrait faire revivre, dans sa pittoresque variété, le milieu rhénan si bruyant, si agité, si divisé, où grandissent et luttent, pêle mêle, les groupements religieux, orthodoxes ou hérétiques : Béghards, Béguines, Frères et Sœurs du libre esprit, Amis de Dieu. Une vision nette des nécessités du moment, un but souvent très noble fait surgir de nombreuses associations que ne protège, hélas, aucune ferme discipline, proies dès lors faciles pour l'erreur ou le vice qui les guettent. Dès 1311, au Concile de Vienne, les évêques allemands demandent la condamnation des Béghards hétérodoxes ; leur spiritualité, qui est déjà celle du quiétisme, conduit aux mêmes erreurs, à la même immoralité. Il faudrait ensuite nettement caractériser les grands courants intellectuels qui, du Nord et du Midi, des pays entre l'Escaut et le Rhin, comme des montagnes de l'Ombrie, viennent se heurter, se fondre les uns dans les autres sur les rives du vieux Rhin, « fleuve sacré plein d'histoire et de mystère ». Très vite les écrits de saint Bonaventure[1], comme les apocryphes qui circulent sous son nom et vivent de sa gloire, l'*Arbor vitæ* d'Ubertin de Casal, d'autres volumes franciscains sortent d'Italie et se répandent dans les Pays-Bas ; ils y sont très lus ; et par eux la spiritualité franciscaine est toute-puissante. Elle pénètre, en touchant les bords de la Meuse, dans les innombrables béguinages qui y fleurissent, dès le début du XIIIe siècle, et dans les monastères cisterciens à leur âge d'or. Jamais la moisson des saints n'a été plus abondante. Quand l'évêque Foulques de

1. *Etudes franciscaines*, janvier 1921, l'influence spirituelle de saint Bonaventure et l'*Imitation* ; *Revue d'histoire ecclésiastique*, Louvain, 1921, t. XVII, p. 533-546, l'influence et la diffusion de l'*Arbor vitæ*, d'Ubertin DE CASAL. Les manuscrits néerlandais ne contiennent pas les diatribes contre Boniface VIII et Benoît XI.

Toulouse se réfugie à Liège, en 1212, fuyant la persécution des Albigeois, il croit entrer dans la terre promise. Il rencontre partout des vierges du Seigneur, des femmes du monde, des recluses favorisées de grâces extraordinaires qui mènent une vie angélique. Sainte Lutgarde, sainte Julienne du Mont-Cornillon, sainte Christine de Saint-Trond, la bienheureuse Marie d'Oignies, la bienheureuse Marguerite d'Ypres, la vénérable Ida de Louvain, la recluse de Saint-Martin de Liège et vingt autres sont la gloire de ce temps. Il faudrait enfin rechercher quelle fut alors l'action profonde et continue des auditoires sur les prédicateurs et sur la prédication. Les chrétiens, pour échapper aux vilenies et aux douleurs de la terre, se réfugient dans les églises, trop étroites ; ils y cherchent les espérances éternelles, de nouveaux monastères se fondent chaque jour ; dans la province d'Allemagne, soixante-dix s'ouvrent aux seules religieuses dominicaines.

« Ces religieuses, confiées à la garde des frères de leur Ordre, devaient être instruites, édifiées ; c'était un auditoire complaisant, mais aussi plein d'exigences ; pour le satisfaire, on choisissait les maîtres les plus savants, les théologiens les plus distingués. Nul doute que certains thèmes préférés du mysticisme n'aient trouvé dans ces auditoires un accueil très favorable ; nul doute que les dispositions mystiques de certains prédicateurs ne se soient fortifiées dans ce milieu[1]. »

Dans l'Ordre même des Frères-Prêcheurs, une influence plus directe et plus efficace inclinait, peut-être dès cette époque, les âmes vers le Cœur de Jésus. Les Dominicains célébraient une fête en l'honneur de la plaie du côté de Jésus ; fête fixée au vendredi qui suit l'Octave du Saint-Sacrement, le jour même que Notre-Seigneur désignera cinq siècles plus tard à sainte Marguerite-Marie. Ils chantaient ce jour-là :

1. H. Delacroix, *Essai sur le mysticisme spéculatif en Allemagne, au XIV^e siècle*, p. 142, 143.

Dulcis hasta latus Dei
Te replevit sanguine,
Dulcis mucro per Cor Dei
Volvitur in flumine,
Sic salvantur omnes rei
Secreto Dei munere.

L'office des Cinq Plaies contient deux mentions du Cœur de Jésus :

Si cor habes maculatum
Inspice vulnus tam latum
Cordis ejus... ;

la neuvième leçon rappelle l'ouverture du côté et du Cœur par la lance de Longin : « *Dum enim apertum fuit latus, usque ad Cor Domini penetravit accessus*[1]. » En 1247, le pape Innocent IV, « voulant donner un blason aux missionnaires dominicains de la célèbre congrégation des *Frères Pérégrinants pour le Christ*, fit graver un Christ debout et dépouillé, répandant son précieux sang par la plaie du côté[2] ».

C'est sans doute à travers ce culte de famille pour la Passion de Notre-Seigneur, peut-être aussi dans quelques pages d'Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin (cf. Franciosi, col. 198-201), que les mystiques dominicains allemands, au XIVe siècle, entrevoient et découvrent d'abord l'idée de la dévotion au Cœur de Jésus. Dans leurs livres assez obscurs, souvent discutables, ici ou là nettement erronés, on sent passer une affectueuse et chaude pitié, pleine de Jésus-Christ et du souvenir de sa mort.

1. Franciscus Collius, *De sanguine Christi* l. IV, c. VII, p. 616. Mediolani, MDCXVII. Cf. Franciosi, col. 641. Le P. Bernardot (*La vie spirituelle*, juin 1920 p. 200) écrit que les Dominicains célébraient cette fête en l'honneur de la Plaie du côté, dès le XIIIe siècle. Il ne donne pas de référence. M. E. Male, *L'art religieux de la fin du Moyen Age en France*, p. 101, n. 3, n'a trouvé dans les manuscrits de messe en l'honneur des Cinq Plaies qu'au XVe siècle. Franciscus Collius avait écrit simplement : « juxta antiquum dominicanæ familiæ psallendi ritum ».

2. *La vie spirituelle*, juin 1920, p. 200.

Maître Eckart, « à qui Dieu ne cacha jamais rien », une fois au moins touche le Cœur de Jésus : « Frappe à la porte par laquelle on entre, écrit-il, c'est-à-dire adresse-toi au Seigneur Jésus. Les hommes qui veulent posséder Dieu frappent à cette porte de trois côtés. D'abord avec une grande dévotion au sein déchiré de Jésus-Christ et à son Cœur ouvert par l'amour[1]... » Deux fois provincial de Saxe, professeur à Paris et au *Studium generale* dominicain de Cologne, Eckart, avant de mourir, avait soumis ses écrits au Souverain Pontife, blâmant d'avance ce qui serait erroné en matière de foi ou susceptible d'être mal interprété[2]. Deux ans après sa mort, Jean XXII condamnait vingt-huit propositions extraites de ses œuvres, le 27 mars 1329. Eckart les avait condamnées d'avance ; le P. Denifle a essayé de justifier la doctrine du grand mystique allemand, trop attaqué sans doute, mais qui aussi prête trop le flanc. Si Eckart a péché, il lui sera beaucoup pardonné, car il aima beaucoup Notre-Seigneur : « La piété la plus haute, a-t-il dit, et toute la splendeur de la prière résident dans la contemplation de Jésus-Christ et de son martyre adorable. Par elle, nous possédons l'Homme-Dieu, celui qui a sanctifié les saints... Plus nous regarderons le Christ avec amour et plus nous conformerons notre vie à la sienne, plus nous serons certains d'être exaucés ici-bas, et plus notre récompense sera grande dans l'éternité[3]. » De telles paroles font oublier bien des erreurs ; elles effacent bien des fautes. Eckart eut une très grande influence.

Tauler (1290-1361) a-t-il suivi au *Studium generale* de Cologne ses leçons, de 1321 à 1327, les deux dernières années en compagnie de Suso ? C'est fort possible ; mais disciple ou non d'Eckart, le grand prédicateur dominicain allemand du XIVe siècle

1. Denifle, *O. P. La vie spirituelle*, p. 34.
2. M. Henri Delacroix « perçoit à travers l'ambiguité de ce passage, le désir de former une équivoque ». *Le mysticisme spéculatif*, p. 238. Il est sévère et, dans cette occasion, vraiment trop difficile ; la bulle de Jean XXII est très nette.
3. Denifle, *La vie spirituelle*, p. 34.

l'admire presque sans réserve et tient à honneur de le justifier : « Un maître aimable vous a instruits, dit-il à ses auditeurs, et parlé sur l'*union divine*, et vous ne l'avez pas compris. Il parlait du point de vue de l'éternité et vous l'avez entendu du point de vue du temps[1]. » Tauler à saint Thomas préfère Albert le Grand, Maître Albert, la gloire de l'école de Cologne. Il a parcouru quelques *florilèges* très répandus aux XIVe et XVe siècles ; — des bénédictins y avaient recueilli des fragments des traités de Proclus et de Porphyre ; — les œuvres du Pseudo-Denys, de saint Augustin, de saint Grégoire le Grand, de saint Bernard, qu'aimait tant sainte Gertrude, lui sont très familières ; il cite Richard de Saint-Victor. Au début du XIVe siècle, Tauler est très applaudi à Strasbourg, à Bâle, à Cologne. L'Allemagne traverse alors une période des plus critiques. Les luttes sans fin entre Frédéric d'Autriche et Louis de Bavière l'épuisent ; partagée entre les deux Césars, elle se meurt. Le 25 mars 1324, Jean XXII excommunie le bavarois et jette l'interdit sur ses domaines. L'interdit, une peine spirituelle qui semblerait aujourd'hui bien anodine et peut-être ferait sourire. Il n'en va pas ainsi au Moyen Age. L'interdit supprime la vie religieuse extérieure et publique, il pénètre jusqu'aux consciences individuelles qu'il trouble, il bouleverse les sociétés qu'il divise, même les sociétés religieuses. Dans une même ville, prêtres, moines, moniales, magistrats, bourgeois appartiennent souvent à des partis opposés. Dans ces époques troublées, précisément parce qu'elles sont troublées, les âmes éprouvent un besoin irrésistible de dépasser les instables réalités de la terre, leur insécurité les épouvante, un irrésistible élan les emporte vers les réalités éternelles. Sur ces années de haines et de tempêtes politiques fleurit le merveilleux printemps de la mystique allemande.

Tauler prêche l'union divine aux religieuses dominicaines, à

1. Sermon XV, p. 69. Die Predigten Taulers... XIe volume de la collection *Deutsche Texte des Miltelalters*, publiée par l'Académie royale de Berlin. Cf. *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, avril 1921, p. 195.

toutes les âmes chrétiennes, avec une conviction vivante qui entraîne. Je ne sais rien de plus populaire, de plus éloquent, de plus apostolique que ses sermons. Sa foi, son cœur, sa charité rencontrent les accents les plus beaux et les plus persuasifs, les plus simples aussi ; leur beauté et leur force de persuasion viennent de leur simplicité.

« Oui, une souffrance, si petite soit-elle, ne peut tomber sur toi sans que Dieu l'ait prévue de toute éternité, l'ait aimée, l'ait pensée... As-tu mal au doigt ? mal à la tête ? as-tu froid aux pieds ? as-tu faim ? soif ?... Tout cela te prépare et sert à ta vie de noble joie... Que mon œil reste dans ma tête, c'est prévu de toute éternité par Dieu le Père qui est dans les cieux ; qu'il me soit arraché et que je devienne aveugle ou sourd, le Père qui habite dans les cieux a encore prévu éternellement qu'il en devait être ainsi, il avait pour cela de toute éternité, un dessein éternel, et c'est ainsi de toute éternité qu'en Dieu j'ai perdu la vue. Ne dois-je pas ouvrir l'œil ou l'oreille de mon cœur et remercier mon Dieu de ce que son dessein éternel est accompli en moi ? Devrais-je en souffrir ? Ce devrait être pour moi un admirable sujet d'actions de grâces... Il y en a qui disent : « Maître, je vais bien mal et je souffre beaucoup. »

Et quand je leur réponds que c'est très bon pour eux, ils reprennent : « Non, Maître, j'ai mérité cette souffrance, j'ai attiré en moi une image mauvaise. — Ne t'inquiète pas, cher enfant, si la souffrance est méritée ou non méritée, et pourvu qu'elle vienne de Dieu, remercie Dieu, livre-toi et soumets-toi[1] ». Qui parle ainsi avec son cœur, son expérience et son amour des âmes, est maître de ceux qui l'écoutent, il les mène où il veut. En même temps qu'il touche l'esprit et entraîne la volonté, Tauler charme l'imagination. Un jour d'Épiphanie, il veut apprendre aux raisonneurs trop subtils à goûter plus sim-

1. *Sermon pour l'Epiphanie*, traduction du R. P. Hugueny, *O. P.* Cf. *La vie spirituelle*, déc. 1920 p. 216, 217. Surius a publié à Cologne en 1603 : *Joannis Tauleri opera omnia*. Le P. Noel, *O. P.*, a traduit le texte latin de Surius : *Œuvres complètes* de Tauler, 8 vol., in-8, Paris, 1911-1913.

plement la myrrhe de la pénitence, il leur conseille de s'abandonner à Dieu ; alors la plus petite goutte de sang versé leur sera d'une utilité extraordinaire. Il ajoute : « De cette goutte de sang germe une noble petite tige, un petit rameau, porteur du précieux grain d'encens. L'encens contient un excellent parfum, et quand la flamme atteint son petit grain, elle le lèche, elle ne cherche dans le grain que le parfum, elle délivre le prisonnier retenu dans ce grain, lui permet ainsi de s'échapper, et de là vient la bonne odeur. Cette flamme n'est pas autre chose que le brûlant amour de Dieu qui est dans la prière. »

Comment résister à un pareil homme ! Aussi marche-t-il de triomphe en triomphe. Il lit si bien dans les âmes de tous ceux qui l'écoutent et le mangent des yeux ! Il voit leurs petites vanités :

« D'ordinaire, les hommes veulent tirer gloire de leurs charités ; ils dotent les églises de vitraux, d'autels, d'ornements marqués à leurs armes, afin que nul n'ignore le nom du généreux donateur. Par là, ils ont reçu leur récompense. » Je les ai entendus s'excuser : « On priera davantage pour nous. »

La réponse ne manque pas d'à-propos. « Mais, ajoute-t-il très surnaturellement, une aumône cachée dans le sein de Dieu contribuerait plus à leur béatitude éternelle qu'une église bâtie au su et au vu des foules réunies, afin d'intercéder pour eux[1]. » Qui oserait affirmer qu'il a tort ?

Les religieux et les religieuses, comme les séculiers, sont justiciables de son zèle : « Les moines travaillent, les moniales filent avec une telle ardeur qu'à peine rentrent-ils en eux-mêmes une fois par jour... Ils s'occupent de Dieu tant que la nécessité l'exige, mais restent l'âme attachée à de viles guenilles[2]. » Ce n'est pas dans les collèges de Paris que s'apprend la vertu, et les plus célèbres docteurs de Sorbonne, en dépit de leur science

1. R. P. Denifle, *La vie spirituelle*, 2e édit. Lethielleux, p. 90.
2. R. P. Denifle, *La vie spirituelle*, p. 83.

subtile, ne sauraient décrire les « Noces spirituelles ». Voilà deux mots qui datent le sermon et nous apprenennt que Jean Tauler lit les ouvrages de Jean Ruysbroeck. Pour placer ses discours dans leur milieu géographique et agrandir leur horizon, Tauler y fait courir et bouillonner le vieux Rhin allemand : « ...D'autres sont troublés par des tentations si étranges et si nombreuses qu'ils semblent emportés par les flots tumutueux du Rhin... Rentre au fond de ton cœur, cherche en toi quel est l'obstacle principal, et dès que tu auras trouvé cette pierre d'achoppement, jette-la vite au plus profond du Rhin[1]. »

Avec ces dons merveilleux, cette extraordinaire puissance, avec cette éloquence populaire, pleine de vie et qui, malgré les subtilités scolastiques de certains développements, entraîne l'auditeur, comme un torrent une branche morte ; avec son zèle d'apôtre et la jeune grâce d'une sobre imagination qui garde la mesure, — chose bien rare au XIV^e^ siècle. — si Tauler avait prêché la dévotion au Cœur de Jésus, s'il l'avait pratiquée, comme tout près, à Helfta, l'ont connue et pratiquée Gertrude et Mechtilde, quelle trace lumineuse elle aurait laissée dans son œuvre, quels chefs-d'œuvres elle eut inspirés à son génie. Les deux sœurs bénédictines venaient à peine de mourir quand, en 1308, il entrait chez les dominicains. A-t-il connu leurs écrits ? Il est difficile, je crois, de ne pas reconnaître chez Suzo l'influence de Gertrude. Si Tauler a lu le *Legatus divinæ pietatis*, les pages qui parlent du Cœur de Jésus ne l'ont guère frappé.

Comme tous les grands mystiques, il mène son disciple à l'union par celui qui lui-même s'est appelé la voie : *Ego sum via* (*Joan*, XIV, 6).

« Le chemin qui conduit (à la haute contemplation) doit passer par l'adorable vie et passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, car il est la voie... Il est la porte, et celui qui entre par une autre porte, celui-là est un brigand. C'est par cette aimable porte qu'on doit

1. DENIFLE, *La vie spirituelle*, p. 43, 45.

passer en brisant la nature et en s'exerçant à la vertu avec humilité, douceur et patience. Sachez-le en vérité : celui qui ne va point par ce chemin, finira par s'égarer[1]. »

Chemin de la contemplation, la vie de Jésus, la Passion de Jésus surtout est aussi le chemin de la dévotion au Sacré-Cœur. Comme ses prédécesseurs, comme son maître Eckart et comme Suso, Tauler trouve, au bout de cette voie, le Cœur de Jésus percé par l'amour. Un chrétien doit imiter le Christ crucifié : qu'il prenne son repos sur la croix, qu'il s'endorme sur la divine poitrine, sur le Cœur sacré, le plus doux des oreillers : *Corque suavissimum pulvinar* : les bras de Jésus seront la plus agréable couverture. S'il mange, qu'il trempe chaque morceau dans les blessures d'amour ; s'il boit, qu'il voie Jésus bénir la coupe et la lui présenter, ou même qu'il la contemple rouge du sang divin[2]. Dans un sermon sur la Commémoration de saint Paul, Tauler fait parler Jésus :

« La soif très ardente que j'avais du salut des hommes, faisait bouillonner et jaillir mon sang brûlé d'amour. Garder dans mon Cœur une seule goutte de sang ou d'eau, sans pouvoir le verser hors de ce Cœur aimant pour le salut des hommes, eut été plus cruel à mon âme que de souffrir ma mort très dure. Comme le sceau marque sa forme sur la cire, ainsi l'amour puissant dont j'aime les hommes a imprimé en moi, dans mes mains, dans mes pieds, dans mon Cœur divin lui-même l'image de l'homme, que désormais je ne puis oublier[3]. »

Puisque le P. Denifle ne veut pas, et il a raison, que l'on attribue à Tauler les *Exercitia de vita et passione Salvatoris nostri Jesu Christi*, les textes que je viens de citer sont les seuls, ou

1. *Sermon LV*, p. 258. Cf. *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, avril 1921, p. 213.

2. Franciosi, col. 242. Il cite les *Sermons de Tauler* d'après l'édition de Venise, 1556.

3. D. J. Thauleri *Homiliæ*. Venetiis, 1556, p. 460 ; Franciosi, *loco citato*.

à peu près[1], qui peuvent nous aider à comprendre ce que fut dans l'âme du célèbre dominicain la dévotion du Cœur de Jésus. Il a vu le Cœur de chair brûlant d'amour ; l'a-t-il considéré comme objet propre d'un culte distinct de celui de la Passion, c'est peu probable. La vue du crucifix, la méditation des divines douleurs l'ont conduit au Cœur sacré. Il s'endort sur la poitrine et le Cœur de Jésus, il prend son repos sur le lit de la Croix, il s'abrite, il se cache dans les bras du Rédempteur. Il a vu l'image de l'homme imprimée sur le Cœur de Jésus, il l'a vue aussi sur les pieds et sur les mains. En mémoire de la Passion, Tauler trempe dans les blessures d'amour chaque morceau qu'il porte à sa bouche ; Suso le plongera dans le Cœur sacré : « Lorsqu'une nourriture ne plaisait pas au serviteur, il la trempait dans le Cœur de Jésus, et croyait fermement qu'alors elle ne pourrait lui nuire[2]. »

Suso (1295 ?-1366) naquit à Ueberlingen, près du lac de Constance. De sa mère, il tient son âme aimante, si impressionnable et si vivante ; de son père, rude chevalier de la famille de Berg, un courage de feu, une ardeur enthousiaste pour la lutte. A 13 ans, il entre chez les dominicains au monastère de Constance, monastère hélas, relâché ; à 18 ans, il se convertit. Pendant vingt-deux ans, il multiplie les pénitences extérieures les plus atroces. S'il n'est pas mort sous les coups, c'est que Dieu voulut miraculeusement soutenir sa faiblesse. A quarante ans, il cesse, sur l'ordre de Notre-Seigneur, de martyriser son corps ; des souffrances mille fois plus pénibles torturent son âme, que remplissent parfois les plus inexprimables joies divines. Au début de sa vie spirituelle, il s'était vu entouré d'esprits célestes. A l'un d'eux il demande de lui montrer Dieu vivant en lui. Il entend cette réponse :

1. Le P. Richstætter en cite quelques autres dans *Regnabit*, octobre 1922 ; ils ne changent rien à notre idée de la dévotion du grand prédicateur dominicain.

2. *Œuvres mystiques du B. Henri Suso*, traduction du P. Thiriot. *O. P.*, t. I, p. 39. *Le livre de la Sagesse* (*Horologium Sapientiæ*) fut l'ouvrage le plus répandu en Allemagne pendant le XIV^e^ et le XV^e^ siècle. Il existe de nombreuses traductions françaises.

« Fixe joyeusement les yeux en toi-même, et regarde comment le Dieu d'amour joue le jeu d'amour dans ton âme aimante. » Suso aperçoit la divine Sagesse tranquillement assise au milieu de son cœur, sous une forme tout aimable ; à côté d'elle, l'âme du serviteur (Suso) rayonne inondée de célestes désirs, aimablement penchée sur le sein de Dieu qui la presse sur sa poitrine ; ivre d'amour, elle repose dans les bras du Bien-Aimé[1].

Suso est souabe, la Souabe est le pays des Minnesaenger, des chantres d'amour ; Suso est leur héritier, le meilleur. Les Minnesaenger chantaient les amours de la terre, Suso emprunte leurs coutumes, leurs expressions pour célébrer l'amour divin. La première nuit de l'année, les jeunes Souabes font retentir leurs chansons joyeuses, pour être couronnés de la main de leurs amies : cette nuit-là, Suso célèbre la Sagesse éternelle, son Amie divine, pour recevoir une couronne de vertus. François d'Assise s'était fait l'amant et le chevalier de dame Pauvreté, Suso est l'amant et le chevalier de la Sagesse divine. La Pauvreté prit-elle dans l'âme et l'imagination de François un visage toujours le même, une forme qui ne changeait point et toujours la faisait reconnaître ? Le Poverello n'a pas songé à nous le dire. Nous connaissons mieux la divine fiancée du grand mystique dominicain. La Sagesse éternelle, c'est l'intelligence divine, c'est la Sagesse incarnée, c'est Jésus : Suso a gravé sur son cœur le nom de celle qu'il aime. IHS ; avec elle il a contracté un spirituel et divin mariage ; il est à Elle, Elle est à lui. Toute céleste fut leur première rencontre : « Ce qu'il vit n'avait aucune forme, ni aucune manière d'être, et cependant il éprouvait un plaisir égal à celui qu'aurait pu lui faire éprouver la vue de toutes les formes et de toutes les choses. Son cœur était rempli de désirs, et cependant ses désirs étaient comblés, son âme était joyeuse et contente[2] ». Il aime avec des cris sublimes,

1. *Œuvres mystiques du B. Suso*, t. II, p. 32.
2. *Œuvres mystiques du B. Suso*, t. I, p. 17.

des mots de feu, une ardeur qui brûle encore les mots : « Arbre de salut, belle fleur de mai ; buisson empourpré par les roses, n'avez-vous pas dit de vous-même, ô divine Sagesse : « Venez « à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, et vous serez « remplis de mes fruits ; je suis la mère du bel Amour, mon « esprit est plus doux que le miel... Le vin et la musique ré- « jouissent le cœur, mais l'amour de la Sagesse les surpasse » (*Eccl.*, XXIV, 26-27 ; XL, 20).

« Doux Seigneur, vous offrez votre amour avec tant de bonté, que tous les cieux se tournent vers vous et gémissent du désir de vous posséder. Les paroles d'amour coulent suavement de vos lèvres, elles ravissent les cieux, et, en la fleur de leur jeunesse, certains reçoivent de vous une telle blessure d'amour qu'ils ne peuvent plus abriter d'amours passagers. Seigneur ! Seigneur ! moi aussi je désire votre amour, moi aussi je vous fais entendre les gémissements de mon esprit. A moi aussi, votre pauvre servante, parlez, consolateur unique ; consolateur que j'ai choisi, parlez, ne fut-ce que pour dire un mot, un seul. Je suis doucement endormie à votre ombre. Mais mon cœur veille[1]. » (Cart. II, 2 ; v. 2.)

Les pauvres amours de la terre sont dépassés ! quel cœur et quelle tendresse ! Sur une âme pareille, des torrents de douleurs pourraient s'abattre, ils s'y perdraient dans la joie, comme une goutte d'eau amère dans des flots infinis de douceur. Entre le disciple et le Maître, entre le serviteur et la Sagesse éternelle, ce sont d'admirables dialogues, où les cœurs et les esprits se pénètrent. Jésus instruit Suso ; il le modère, il le forme. D'un seul élan, l'amant impétueux voudrait s'élancer jusqu'à la divinité. Jésus l'arrête à son humanité ; dans le Dieu incarné, Suso

1. DENIFLE, *La vie spirituelle*, p. 248, 249. Je m'excuse du souvenir, il me hante. A lire les admirables dialogues de la Sagesse et du disciple, on songe aux plus belles pages des *Nuits*, les plus graves, les plus pures :

Poète, prends ton luth, c'est moi ton immortelle...

« Que t'est-il donc arrivé que tu ne me reconnais plus ?... O mon bien-aimé, me voici, c'est moi l'éternelle Sagesse... » C'est le même accent, la même flamme.

voudrait, du premier contact et uniquement, toucher le Dieu, Jésus le force à voir, à comprendre l'homme d'abord. Il s'étonne, il se plaint :

« Seigneur, c'est votre divinité que je cherche et vous me présentez votre humanité ; je réclame des douceurs, et vous m'offrez des amertumes... Voyez ceux qui aiment les créatures. Ils dissimulent avec soin leurs défauts, leurs difformités, mais possèdent-ils des beautés même trompeuses, ou des grâces séductrices, ils les étalent au dehors... Vous, mon Amour bien-aimé, vous cachez ce que vous possédez d'aimable pour faire voir ce qu'il y a en vous de douloureux, vous proposez vos peines et vous dérobez vos joies. Pourquoi, ô mon Bien-Aimé ? — T'inquiètes-tu des épines, quand tu veux cueillir une rose ? Si mon corps apparaît misérable, rebutant, couvert de blessures, en moi rayonne l'invisible éclat de la divinité. Ma forme n'est point celle de la laideur, comme tu sembles le croire, j'ai la forme de la sublime beauté. Au lieu de regarder les plaies de mon visage, vois la cause de mon martyre dans l'amour le plus grand qui fut jamais. J'ai supporté tous les maux, me laissant déchirer pour te rendre ton intégrité première, me laissant mettre à mort pour te donner l'immortalité. Mon aspect est un symbole d'amour, bien plus qu'un symbole de souffrance[1]. »

Suso a compris la divine leçon. Le corps sanglant de Jésus, dont il peut compter tous les os, ses membres crucifiés, son visage jadis rayonnant comme la voûte du firmament, inondé maintenant de larmes et couvert de la rosée des nuits, ses yeux clairs qui regardaient le soleil en face, éteints et fermés comme les yeux des autres morts, ses lèvres qui s'épanouissaient comme une rose entr'ouverte, sa bouche, école de toute vertu, sa langue collée au palais desséché ; tout cet horrible spectacle de mort ne peut effrayer le disciple de la Sagesse éternelle. Il n'a pas peur des lèvres glacées, il les cherche ; il se précipite dans les bras sanglants, il couvre de baisers pieux le

1. Denifle, *La vie spirituelle*, p. 129, 130.

corps étendu sans vie et sans mouvement au pied de la croix : « O Jésus, je vous trouve vraiment aimable, je vous appartiens tout entier[1]. »

Joyeux, il entre dans le champ des douleurs divines, pour y chercher le trésor caché, dont nulle langue ne peut exprimer l'opulence : chacune des plaies possède sa richesse et sa grâce. Sur cette terre féconde croissent le raisin qui désaltère, le froment qui nourrit : « Mangez des viandes grasses, buvez du vin mêlé de miel... Enivrez-vous, mes biens-aimés » (*II Esd.*, VIII, 10 ; *Cant.*, V, 1). La gelée et la grêle épargnent le divin froment et le raisin céleste ; l'été, l'hiver, à tout moment ils germent, ils croissent ; à tout moment on moissonne, on vendange : à tout moment, sous la faucille et les ciseaux tombent sans cesse les épis et les grappes qui ne s'épuisent jamais. Il faut construire de vastes greniers et de larges pressoirs pour entasser les gerbes et fouler le raisin.

Comme Gertrude, Suso contemple toujours, même dans les scènes les plus horribles de la Passion, le corps sanglant du Rédempteur auréolé de grâce et de douceur célestes. Endormi un jour sur sa chaise, après avoir longuement médité les douleurs de Jésus, il voit pendant son sommeil, à sa droite, l'aimable Sauveur tel qu'il était à l'heure où il fut détaché de la colonne de la flagellation. Le corps divin a la couleur du froment mûr, blanc et rouge mêlés ; il est couvert de plaies, les unes rondes, les autres angulaires, d'autres longues, selon la forme des fouets. Ces plaies sont sanglantes. Jésus se tient devant Suso debout ; il fixe sur lui un regard si bon que le Frère Prêcheur, enhardi lève ses mains, les passe et repasse sur les blessures saignantes. Il comprend alors qu'une merveilleuse puissance lui a été donnée, et que Dieu couvre du vêtement rose et éternellement beau de ses blessures, ceux qui méditent ici-bas les douleurs de la Passion[1].

1. Denifle, *La vie spirituelle*, p. 144.
2. *Œuvres mystiques du B. Suso*, t. II, p. 7.

Penché sur le crucifix, Suso s'attarde avec amour aux plaies divines, à celles du côté comme à celles des pieds et des mains. Notre-Seigneur lui a révélé que son corps meurtri est le symbole de son amour[1] ; il contemple cet amour dans les blessures et le sang rédempteur. « Il faut que tu entres par mon côté ouvert dans mon cœur blessé d'amour, lui dit la Sagesse éternelle, que tu t'y enfermes, il faut que tu y cherches une habitation, que tu y demeures. Je te purifierai alors dans l'eau vive et je te colorerai en rouge avec mon sang ; je m'attacherai et je m'unirai à toi éternellement[2]. » Si Jésus n'avait pas possédé pleinement déjà l'âme du serviteur, par les attraits de son éternelle Sagesse, si cette dévotion n'avait pas été la grande dévotion de Suso, le Cœur divin, symbole vivant et naturel de l'amour infini, eut sans doute tenu une large place dans sa vie ; alors, au lieu d'être le chevalier et l'amant de la Sagesse éternelle, il eut été le chevalier et l'amant du Sacré-Cœur ; les temps n'étaient pas accomplis.

Suso, après saint Bernard, avant saint Bernardin de Sienne, a célébré l'ineffable douceur et l'infinie puissance du nom de Jésus :

« Chantez, grande armée des étoiles. Voici l'été ! Humbles bruyères, couvrez nos landes et nos côteaux ; que vos fleurs de pourpre se dressent vers le Seigneur dans un élan d'amour. Voici l'été !... Seigneur, je veux balbutier vos louanges, mais mon cœur semble se liquéfier dans ma poitrine, mon intelligence défaille, la parole me manque, je m'évanouis. Et pourtant votre saint Nom, quand je le prononce, ô Bien inaccessible, me remplit le cœur d'un je ne sais quoi de lumineux et de chaud qui est inexprimable, Seigneur[3]. »

Suso a gravé le nom divin sur sa poitrine, il est là comme une agrafe d'or[4]. L'Eucharistie fait ses délices, son âme déborde

1. Denifle, *La vie spirituelle*, p. 130
2. *Œuvres mystiques du B. Suso*, t. II, p. 130.
3. Denifle, *La vie spirituelle*, p. 271.
4. *Œuvres mystiques du B. Suso*, t. I, p. 27, 228 ; t. II, p. 322, 325. A cette même

d'allégresse quand elle reçoit la Sagesse incarnée sous l'apparence de l'hostie : « Bénies soient les espèces eucharistiques ; elles contiennent, *Seigneur*, tout le don fait par votre amour, et elles voilent ce qui effraierait ma nature[1]. » « Ah ! mon doux Seigneur, il me semble que je désire recevoir dans ma bouche, par les plaies ouvertes de mon Bien-Aimé, une seule goutte du sang de son Cœur. Mais, ô miracle incompréhensible, j'ai reçu de son Cœur, de ses pieds, de ses mains, de ses tendres blessures, non pas une ou deux gouttelettes, mais tout son sang vermeil et chaud qui a coulé par ma bouche, dans mon cœur et dans mon âme[2]. » C'est toujours dans le souvenir de la Passion de Jésus que Suzo rencontre le cœur de chair, symbole de l'amour. Mais le corps douloureux du Sauveur est aussi le symbole de son amour ; les mains, les pieds, la poitrine, la tête sacrée, les yeux sanglants et douloureux symbolisent la divine charité ; cependant ni aux mains, ni aux pieds, ni à la tête, ni à la poitrine, ni au cœur, Suso ne pense à rendre un culte spécial. Il reste le dévot de l'éternelle Sagesse incarnée qui daigna mourir pour les hommes :

« Éternelle Sagesse, j'ai compris vos paroles. Pour acquérir la couronne éternelle et le bonheur suprême, la science absolue et la sagesse parfaite, pour accepter avec sérénité les joies et les tristesses de la vie, pour me garder du mal, enfin pour goûter vos amertumes et vos douceurs, je dois, ô Jésus crucifié, vous voir toujours des yeux de mon cœur, vous imiter fidèlement, et régler en tout ma vie sur la vôtre[3]. »

L'influence de Suso fut immense. Au XIV^e^ et au XV^e^ siècle, le livre de l'éternelle Sagesse est lu dans toute l'Allemagne, il marque les âmes plus profondément que ne fera plus tard l'*Imi-*

époque, l'ermite Richard Rolle de Hampolle (t 1349), portait le nom de Jésus écrit sur le devant de son habit : *Revue d'Ascétique et de Mystique*, p 226.

1. Denifle, *La vie spirituelle*, p. 174.
2. *Œuvres mystiques du B. Suso*, t. II, p. 164.
3. Denifle, *La vie spirituelle*, p. 143.

tation de Thomas a Kempis[1]. Les religieuses dominicaines, les Sœurs Prêcheuses viennent longtemps y réchauffer leurs âmes. Élisabeth Staglin (ou Stagel[2]) avait demandé au Serviteur de la Sagesse éternelle de la nourrir de sa doctrine spirituelle, comme le pélican nourrit ses petits de son sang. C'est vraiment le plus pur de son sang et de son cœur qu'il donne à Élisabeth, à ses sœurs dominicaines et à toutes les âmes auxquelles il parle, pour lesquelles il écrit. Son amour de Dieu, purifié par les plus austères mortifications, détaché de tout le créé, lui donne des audaces qui étonnent et pourraient scandaliser ceux qui n'ont pas fréquenté chez ce grand amant de l'éternelle Sagesse. A une religieuse trop mondaine qu'il veut ramener à une vie plus fervente il n'hésite pas à écrire : « Je vous en prie, chère et aimable vierge, ouvrez vos yeux clairs comme ceux des faucons, et pensez à ce bel amour qui commence ici-bas et qui durera toujours... C'est pourquoi vous qui avez une figure angélique et un aimable et noble cœur, tournez-vous à cause de la noblesse de votre naissance, vers la noblesse éternelle, et cessez de vivre comme vous avez vécu jusqu'ici[3]. »

Au XIVe siècle, sur les deux rives du Rhin, les monastères des religieuses dominicaines dressent partout dans l'air, comme de longues fleurs immaculées, leurs jeunes et blancs campaniles. De Medingen Sainte-Marie, entre Nüremberg et Augsbourg, descendez vers le fleuve, voici près de Fribourg-en-Brisgau, sur les premières pentes de la Forêt Noire, Adelhausen : plus haut, près de Colmar, Unterlinden, le val Sainte-Catherine, près de Diessenhofen ; Töss au sud-ouest de Winterthur, Töss, où vit Élisabeth

1. En 1645, le P. Jacques Renault, *S. J.*, dans ses *Conduites particulières pour plusieurs actions de piété*, imprime l'*Office de la Sapience incarnée*, par Henry Suso, que les Escholiers de la Sapience doivent lire tous les jours. Le P. saint Jure, *S. J.*, recommande cet office dans ses *Méditations sur les plus grandes vérités*, Paris, Pierre le Petel, p. 7.

2. Élisabeth Staglin, née à Zurich, entra chez les dominicaines de Töss en 1337 et y mourut en 1350. Elle a composé un ouvrage sur la Vie spirituelle. Bibl. S. Gall., Ms, n° 603.

3. *Œuvres mystiques du B. Suso*, t. I, p. 162.

Staglin ; Otenbach aux portes de Zurich. De ces foyers ardents rayonne une intense vie surnaturelle ; « l'art nouveau, né parmi les femmes », écrit avec dédain Lambert de Ratisbonne. Mauvaise humeur ou défiance, il s'indigne, mais n'y peut rien. En Allemagne, comme dans les Pays-Bas, ces auditoires féminins agissent puissamment sur les prédicateurs : Frères Prêcheurs et Franciscains, sur les religieux de grande vertu et de science profonde chargés de les instruire. Ces âmes contemplatives qui, sous l'action divine, ont pénétré dans les mystérieuses et troublantes régions de la vie mystique, stimulent et Suso et Tauler, et Nicolas de Strasbourg et vingt autres. Les prêcheurs instruisent et s'instruisent, ils enseignent à aimer Dieu et ils apprennent à l'aimer. Cette floraison de vie surnaturelle, ces ardeurs mystiques ne nous intéressent ici que dans leurs rapports avec la dévotion au Sacré-Cœur.

Comme dans les livres de Tauler et de Suso, cette dévotion naît, dans les monastères, du souvenir de la Passion. A Unterlinden, c'est dans la plaie du côté que Catherine de Guebwiller et plusieurs de ses compagnes trouvent le Cœur de Jésus. Un jour, Hedwige de Guebwiller, depuis longtemps en oraison et dévorée par une soif ardente, s'endort. Elle voit un vase plein jusqu'au bord d'une eau fraîche et limpide ; une voix lui dit : « Désaltérez-vous, ma fille, buvez de cette eau dont la source est dans mon Cœur[1]. » A Medingen, Marguerite Ebner (1291-1351), à qui Henri de Nordlingen écrivait en 1347 : « Mon cœur n'est plus attaché à Suso comme autrefois[2] », se consumait dans un désir de feu. Elle aurait voulu baiser et presser sur son sein le grand crucifix du chœur, comme elle baisait les autres.

1. *Les Mystiques d'Unterlinden*, par la Vesse A. Bussières, p. 165, 222. Cf. 72 88, 103, 159, 160, 164.

2. *Œuvres Mystiques du B. Suso*, t. I, p. xvii. Henri de Nordlingen écrit cette lettre au moment où sa doctrine spirituelle est violemment attaquée, même et surtout chez les Dominicains.

« Mais il était trop grand et trop haut pour moi. Parmi mes sœurs, une seule possédait le secret de mon désir, mais hélas ! elle se refusait à m'aider, craignant que l'entreprise ne fut trop lourde pour mon humanité. Notre-Seigneur est clément et bon ; il ne peut pas résister à mes désirs. Ce qui ne m'échut pas durant la veille, il me l'accorda par miséricorde, une nuit, durant mon sommeil. Il me sembla que je me trouvais devant cette image avec le désir que j'ai toujours d'elle, et comme je me tenais en sa présence, voilà que mon Seigneur Jésus-Christ se pencha vers moi et, du haut de sa croix, il me donna son Cœur à baiser, il m'y fit boire son sang comme dans une coupe, et je reçus ainsi grande et forte grâce, douceur qui persévérèrent longtemps en moi[1]. »

Par la violence presque maladive de son désir, Marguerite Ebner est bien allemande, mais sa rudesse germanique s'est adoucie, humanisée au contact de la piété catholique, sous la caresse maternelle de l'Église romaine. Elle garde pourtant la violence première et la fougue brutale de sa race, je ne sais quoi d'emporté et de sauvage qui étonne et froisse notre délicatesse latine. Presser le grand crucifix du chœur sur sa poitrine, boire le sang de Jésus comme dans une coupe ! Bien d'autres, avant elle, ont mis leurs lèvres aimantes sur la blessure du côté et bu le sang divin ; ils nous l'ont dit sans nous étonner.

Catherine de Sienne (1347-1381) est moins crûment réaliste. Elle est aussi impulsive, aussi ardente *la mia natura e fuoco*. L'influence franciscaine l'a fortement marquée, elle reste pourtant dominicaine par la tournure tout intellectuelle de son âme. Les beautés de la nature qui faisaient les délices de François d'Assise et de ses disciples de l'Ombrie, la laissent froide, elle n'y voit que de purs symboles. C'est une *Manlellata*, elle porte l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, mais comme Mar-

1. *Etudes*, 5 mars 1922, p. 353. Ses révélations sont conservées dans un manuscrit du couvent de Medingen daté de 1353. Strauch a publié une longue effusion de son âme sur la Passion : *Margareta Ebner und Heinrich von Nördlingen*. Fribourg en Brisgau, 1882.

guerite Ebner, comme les mystiques dominicaines et les moniales de Souabe, comme Angèle de Foligno, comme Marguerite de Cortonne, la flamme jaillie du stigmatisé de l'Alverne brûle son âme :

« Sois crucifié avec le Crucifié, écrit-elle dans l'une de ses lettres, suis-le sur le chemin du Calvaire[1], deviens semblable à lui, persévère jusqu'à la fin, en ne cherchant de réconfort que dans le sang qui ruisselle de la croix... Rien ne doit nous réjouir autant que de partager les humiliations et les souffrances de Jésus... Vêtu de persécutions, de tourments et de peines, le Fils de Dieu a sans doute choisi le plus beau vêtement qu'il pût trouver. Revêtez-vous, revêtez-vous du Christ, le doux Jésus[2]. »

A l'aurore de sa vie, elle reçoit des mains de Marie une céleste tunique. C'était à la tombée de la nuit, à l'heure où les désirs troublants qui ont peur de la lumière pénètrent l'âme, poussés par les démons jaloux et haineux : souvenirs mélancoliques, rêves dangereux qui torturent et découragent les meilleurs. La lutte avait été rude et prolongée ; Catherine, victorieuse, tombe à genoux devant son crucifix : « O vous, mon bien-aimé, vous savez bien que je ne désire que vous seul. » Le Crucifié paraît ne pas entendre, mais voici la patronne de Sienne, la vierge sainte, la Mère de Dieu, *Madona Maria*. Comme le tentateur, quelques instants auparavant, elle porte sur son bras

1. Elle commence ainsi une autre lettre : « Au nom de Jésus crucifié et de notre douce Mère, Marie. » *Sainte Catherine de Sienne*, par Johannès Jœrgensen, p. 225. Bien des problèmes sont encore incomplètement résolus qui touchent la grande mystique siennoise : authenticité des documents, de *la Legende* du B. Raymond, valeur critique de Caffarini ; M. Robert Favotier vient de les poser à nouveau : *Sainte Catherine de Sienne. Essai de critiques des sources, sources hagiographiques.* Paris, de Boccard, 1921. Le P. Mandonnet a répondu dans l'*Année dominicaine*, janvier, février 1923. Le travail de M. Favotier doit être pris en considération, il force à contrôler de plus près, à modifier même parfois la *Légenda major*, mais très peu de vies de saints du XIVe siècle présentent des garanties aussi sérieuses d'authenticité que la vie de sainte Catherine de Sienne.

2. *Lettres*, 5, 25, 39, 63, 75, édit. de Tomaseo, 1860. Cf. Johannès Jœrgensen, *sainte Catherine de Sienne*, Beauchesne, 1920, 10e édit., p. 134, 135. Les références sont très soigneusement données, mais à la fin du volume ; la lecture de l'ouvrage en devient plus facile, les recherches plus difficiles.

une robe resplendissante brodée d'or et de perles. Elle l'offre à Catherine : « Cet habit, ô ma fille, je l'ai tiré pour toi du Cœur de mon Fils ; il était contenu dans la blessure de son côté, comme dans un écrin doré, et de mes propres mains je l'ai brodé[1]. » Brûlante de désir, tremblante d'humilité, la sainte incline la tête, et Marie la revêt.

Pendant trois années les luttes terribles continuent : au moment du triomphe définitif, Jésus apparaît sur sa croix, couvert des sanglantes blessures : « *Figlia mia Catarina, figlia mia !* » Comme Madeleine au jardin quand elle entend le divin *Maria*, Catherine se prosterne aux pieds du Sauveur : Rabboni ! Le dernier combat avait été particulièrement dur : « O bon et doux Jésus, où donc étiez-vous, tandis que mon âme était en proie à de tels tourments ?... » J'étais dans ton cœur, de même que j'étais sur la croix, souffrant et cependant heureux ». *Figlia mia Catarina, figlia mia !* Le crucifié l'avait appelée sa fille : quelle joie de se répéter mille fois les mots délicieusement paternels[2].

Elle allait entrer dans sa vingt et unième année, le mardi gras de 1367 en présence de saint Jean l'Évangéliste et de saint Paul, le prophète David était là aussi qui jouait de la harpe. Marie place la main de la jeune fille dans celle de son Fils, qui passe un anneau d'or au doigt de sa nouvelle épouse : « Moi, ton Créateur et ton Sauveur, dit-il, je t'épouse aujourd'hui et te fais don d'une foi qui ne fléchira jamais et sera préservée de toute atteinte, jusqu'au jour où nos noces seront célébrées dans le ciel[3]. »

Trois ans plus tard, en 1370, c'est l'été des grandes visions, l'été brûlant, l'été royal du Cœur de Jésus. « Ne voyez-vous pas que je suis devenue tout autre », disait-elle à son confesseur, le P. Tommaso ? De fait en quelques jours elle avait bien changé.

1. *Sainte Catherine de Sienne*, p. 43, 44.
2. *Sainte Catherine de Sienne*, p. 58, 59.
3. *Sainte Catherine de Sienne*, p. 87.

Le 17 juillet, elle communiait à San Domenico, dans la *Capella delle volte*, de la main du Père. « Mais, pourquoi donc, lui demanda-t-il, le lendemain, ton visage flamboyait-il, pourquoi était-il perlé de gouttes de rosée ? — J'ignore, mon Père, de quelle couleur était mon visage, mais lorsque, de votre main, je reçus l'hostie sainte, je vis non des yeux du corps, mais du regard de l'âme, une beauté, une suavité qu'aucune parole ne peut rendre. » Jésus lui montrait la plaie de son côté, comme une mère présente le sein à son petit enfant bien-aimé. Catherine se met à pleurer. Le divin Époux sourit à ses larmes, et la prenant entre ses bras, il applique ses lèvres contre la sainte blessure. « Mon âme alors, pressée d'un immense désir, pénétra dans cet asile sacré ; j'y appris tant de secrets sur la nature divine, j'y goûtai une telle douceur, que si vous pouviez la concevoir, vous vous étonneriez que mon cœur ne se soit pas brisé d'amour[1]. » Elle vit alors son cœur sortir de sa poitrine et s'unir intimement au Cœur de Jésus.

Le même jour, Catherine répétait la prière du Prophète : « *Cor mundum crea in me Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis* (*Ps.* L, 11). Créez-en moi, Seigneur, un cœur nouveau et renouvelez en moi l'esprit de droiture. » Elle suppliait son doux Seigneur de lui enlever son cœur et sa volonté propre. Alors elle vit l'Époux éternel s'approcher, lui ouvrir le coté et retirer son cœur. La vision a été si nette qu'elle n'hésite pas à dire à son confesseur qu'elle n'a plus de cœur. Le P. Tommaso sourit d'une pareille simplicité et déclare la chose impossible. Catherine continue d'affirmer. Deux jours après, le 20 juillet, toujours à San Domenico, toujours dans la *Capella delle volte*, la sainte aperçoit Jésus devant elle ; il tient dans ses mains un cœur humain, rouge et resplendissant ; il le dépose dans le côté gauche de Catherine en disant : « Ma fille bien-aimée, l'autre jour je t'ai enlevé ton cœur, voici le mien, je te le donne

1. *Sainte Catherine de Sienne*, p. 137, 138. *Legenda major* de Raymond de Capoue, L. II, 6, 1-8.

aujourd'hui, tu le garderas toujours ». Il ferme alors la plaie ; une cicatrice seule révèle le miracle. De nombreuses amies peuvent la voir. Souvent, le nouveau cœur de Catherine battait si fort après la sainte communion, que le P. Tommaso et les Mantelettes, sœurs de la sainte, durent bien admettre le prodige. Depuis lors, Catherine ne disait plus dans ses prières : « Seigneur je te recommande mon cœur », mais « Seigneur je te recommande ton Cœur[1] ».

Le 11 août, elle était agenouillée au fond de la chapelle ; son confesseur lui avait ordonné de se tenir loin de l'autel, pour ne pas troubler par ses larmes et ses gémissements le prêtre qui célébrait. A voix basse, elle répétait ardemment : « Je voudrais recevoir le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » Jésus lui apparaît de nouveau, il applique ses lèvres à la blessure du côté et lui fait signe qu'elle se peut rassasier de son corps et de son sang. Elle pensa mourir d'amour et, quand le P. Tommaso lui demandait d'exprimer ce qu'elle ressentait : « Je ne le puis pas », disait-elle simplement[2].

C'est sans doute dans ces jours si pleins du Cœur de Jésus que Catherine demanda : « Doux Agneau immaculé, vous étiez dé à mort sur la croix, quand votre côté fut percé par la lance ; pourquoi donc avez-vous décrété qu'il fut alors frappé et si cruellement blessé ? » Jésus répondit : « Pour plusieurs motifs dont voici l'un : J'avais un désir infini du salut des hommes ; mes souffrances et mes douleurs finies ne pouvaient manifester ce désir sans limite. J'ai donc voulu que mon Cœur fût ouvert ; par là vous connaîtriez ses intimes secrets et qu'il vous aimait bien plus que ne peut le montrer une douleur finie. »

A lire le récit de ces journées de feu, à voir Catherine puiser

1. *Legenda major*, l. II, 6, 7. Cf. le *Supplément de* Caffarini à la Légende de Raymond de Capoue, P. II, tr. 6, § 12, *Sainte Catherine de Sienne*, p. 142. J'ai déjà dit que cet échange des cœurs, n'est pas réel ; il produit cependant et dans l'âme et dans le corps une impression réelle.

2. *Le Dialogue de sainte Catherine de Sienne*, traduction du P. Hurtaud, *O. P.* Paris, 1913 p. 253. Cf. Franciosi, col. 257.

aux sources mêmes de l'amour, s'enivrer du sang du Cœur de Jésus, le Cœur divin battre dans sa poitrine, uni, presque identifié avec son propre cœur, surtout à entendre le Rédempteur révéler les derniers secrets de sa tendresse et montrer dans la blessure éternellement béante, le parfait symbole de son amour éternel ; il semblerait que le Verbe incarné voulût, dès 1370, amener l'héroïque vierge et, par elle, les âmes chrétiennes au culte du Sacré-Cœur. Que manque-t-il à la fille de Giacomo Benincasa, pour devenir l'apôtre de la dévotion bénie ? Autour d'elle, groupée dans un respect filial, une admiration et un dévouement absolus, voici la *bella Brigala* : ses vieux amis les Pères Dominicains, des hommes illustres, la gloire de sa petite patrie, qui ne rougissent pas de l'appeler leur *Mamma* : Messer Matteo di Cenni Fazi, Francesco di Lando, Neri (Binieri) di Landoccio dei Pagliaresi, Francesco di Messer Vanni Malavolti, Nigli di Doccio Arsocchi, Sano di Maco, etc. ; ses ardentes compagnes, celles de toujours, celles qui sont venues une à une se joindre à la troupe bénie : Alesia Lisa, les deux Catherine, Francesca Gori, Giovanna Manetti, de l'illustre maison des Pazzi, très vite surnommée la folle (Pazzo veut dire fou), Giovanna s'est vengée fraternellement en appelant Cecca (Francesca)Gori, Francesca la Sotte. La vie surnaturelle de la *Bella Brigata* rayonne en aimable gaieté. La Mamma sourit, et le sourire maternel illumine les lèvres filiales. Tous avec amour s'inclinent devant un désir de Catherine. Pour les diriger, elle a reçu du ciel une volonté puissante. A travers ses *Lettres*, dans ses *Dialogues*, résonne, parfois à chaque page, son perpétuel et très féminin *Io voglio*. Quand elle a dit : « Je veux », il n'est pas de puissance pour résister à cette petite femme. Elle est née souveraine, la fille du teinturier de Fontebranda. Elle commande, son autorité semble être de droit divin : Qui oserait résister ? Ce qu'elle veut n'est-il pas juste et raisonnable ! « Je désire voir en vous un homme courageux[1] », écrit-elle à Pierre d'Estaing, légat du Pape en

1. *Sainte Catherine de Sienne*, p. 245. Certains auteurs parlent beaucoup de l'in-

Italie, demain cardinal d'Ostie ; à la frivole et fière Béatrice : « Je veux que vous soyez pour votre mari un guide dans la voie de la vérité et de la vertu... Je ne veux pas que vous soyez tous deux ingrats envers Dieu[1]. » A l'évêque de Florence, elle dit simplement : « Je veux » ; au Roi de France : « Faites la volonté de Dieu et la mienne » ; au Pape : « Accomplissez la volonté de Dieu en exauçant l'ardent désir de mon âme[2]. » « Je veux absolument que tu guérisses », dit-elle à Stefano Maconi, et la fièvre obéit. Andrea de Bellanti, grand seigneur et grand pécheur, va mourir et refuse de se confesser : « Seigneur, je désire et je veux, je prie et commande que toutes les rigueurs de ta justice s'exercent sur moi, afin que ce pauvre homme soit sauvé, et je suis même disposée à être damnée à sa place s'il le paraît impossible d'opérer son salut d'une autre manière. Je ne me relèverai pas avant que tu m'aies promis de m'accorder cette faveur[3]. » Le Seigneur obéit, la faveur est accordée. Grégoire XI, parce qu'elle le veut, quitte Avignon, pour rentrer à Rome. Si cette âme de feu : *la mia natura è fuoco*, avait entendu les paroles qui, trois cents ans plus tard, ont résonné dans la petite chapelle de Paray-le-Monial : « Je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur[4] », elle aurait soulevé le monde, aidée de sa *bella Brigata* et de sa volonté de fer.

On serait tenté de croire qu'elle a oublié, presque aussitôt reçues, les célestes faveurs de juillet et d'août. Le souvenir de la Passion continue à remplir son âme ; toujours elle parle, toujours elle commande au nom du Crucifié ; elle l'a revêtu, tous ses disciples doivent le revêtir, à son exemple : « Le trouble de l'âme *doit disparaître* dans le sang de Jésus... On triomphe du démon

capacité de vouloir propre aux mystiques, de leur aboulie et de leur besoin de direction. Sainte Catherine de Sienne est une grande mystique, et personne peut-être n'a su dire comme elle : « Je veux ! »

1. *Sainte Catherine de Sienne*, p. 259.
2. *Sainte Catherine de Sienne*, p. 240.
3. *Sainte Catherine de Sienne*, p. 155, cf. 358.
4. *Vie et Œuvres*, Gauthey, t. II, p. 102.

par une foi vive et une ferme espérance dans le sang de Jésus[1]. » Les fleurs rouges de la campagne de Sienne ont été teintes dans les plaies sanglantes du Sauveur[2]. La blessure du côté est une *bottega* toujours ouverte, une cellule où l'âme, dans le repos, apprend à connaître Dieu et à se connaître elle-même[3]. Le Crucifix est le grand livre où tous peuvent puiser la science de Dieu et la haine du péché ; les cinq plaies en sont les rouges initiales[4]. Nicollo Toldo a été condamné à mort pour avoir insulté les Défenseurs ; son jeune sang bouillonne de fureur, jamais il ne se confessera à un prêtre ou à un moine ; Catherine l'apaise ; la douce voix change le loup en agneau. Au matin du supplice, Catherine est à genoux près du billot fatal. « Il arriva enfin, écrit-elle... et en me voyant, il se mit à sourire. Il voulut que je fisse sur lui le signe de la croix. Quand il l'eut reçu, ce signe, je lui dis tout bas : « Va, mon doux frère, sous peu tu seras aux noces éternelles ! » Il s'étendit avec une grande douceur, je lui découvris le cou, et, inclinée vers lui, je lui rappelai le sang de l'Agneau. Ses lèvres ne proféraient que « Jésus et Catherine ! » Fixant mes yeux sur la divine bonté et disant : « Je veux ! » je reçus sa tête entre mes mains. Aussitôt je vis l'Homme-Dieu, dont la clarté ressemblait à celle du soleil ; et son côté était ouvert et recevait le sang, et dans ce sang était un feu de désir saint donné à l'âme... Dieu reçut l'âme qu'il mit dans l'ouverture béante de son côté plein de miséricorde[5] ». Bles-

1. *Sainte Catherine de Sienne*, p. 199, 200.
2. *Sainte Catherine de Seinne*, p. 355.
3. *Sainte Catherine de Sienne*, *page* 442.
4. *Sainte Catherine de Sienne*, p. 442. Quelques comparaisons de Catherine ne valent rien : la croix est la broche sur laquelle a été rôti l'agneau pascal, au feu de la Passion ; le corps du Christ est un tonneau de vin, on l'a goûté au jour de la Circoncision, un robinet y fut mis quand Longin le perça de la lance, etc. Catherine est italienne.
5. *Sainte Catherine de Sienne*, p. 383, 384. Cf. Maxime DE MONTMORAND, *La Psychologie des mystiques*, p. 230. *Le Lettere di S. Catarina da Siena*, édit., Tommasco, Sienne, 1912, t. IV lett. 273. J'ai complété la traduction de Johannès Jœrgensen par celle de M. de Montmorand. M. l'abbé Leclercq (*Sainte Catherine de Sienne*, Lethielleux, p. 153) dit de cette sanglante aventure, qu'on « la croirait empruntée à un conte ». M. FAVOTIER, n'y veut précisément voir qu'un conte ; mais il a commis bien des erreurs de méthode. Cf. *Analecta Bollandiana*, oct. 1922.

sure du côté, plaies sanglantes, supplices de la Passion, douleurs du Crucifié, ces souvenirs reviennent sans cesse, après 1370, sous la plume de Catherine ; dans quelques rares occasions seulement, elle nomme le Cœur de Jésus. A-t-elle donc oublié ? Evidemment non. Les divines faveurs furent sans lendemain dans sa vie, parce qu'il n'entrait pas dans la pensée de Dieu de révéler au XIVe siècle les ineffables mystères.

Fiancée à Jésus en 1367, trois ans avant l'échange des cœurs, Catherine, huit ans plus tard, reçoit, comme saint François d'Assise, les sacrés stigmates. Déjà le 18 août 1370 un clou d'or avait traversé sa main droite ; quelques semaines après, son cœur se fend de haut en bas ; pendant quatre heures elle cesse de vivre. Son visage, quand elle revint à elle, exprima une indicible déception : « Ah ! que je suis malheureuse, s'écria-t-elle : *Vidi arcana Dei !* » Le divin spectacle venait de disparaître ; ses yeux ne voyaient plus que des choses terrestres : il fallait vivre encore ! Le quatrième dimanche de Carême de l'année 1375, Catherine venait de communier de la main de frère Raymond. Elle tombe en extase.

« Je vis mon Seigneur crucifié, environné d'une grande lumière, descendre vers moi, et, dans mon ardeur à m'élancer à sa rencontre, mon corps se redressa brusquement. Cinq rayons sanglants émanant de ses plaies sacrées se dirigèrent vers mes mains, mes pieds et mon cœur, et comprenant ce mystère, je m'écriai : « O Seigneur, mon Dieu, je t'en supplie, que tes plaies ne paraissent pas sur mon corps, il suffit que je les porte invisiblement empreintes dans ma chair[1] ! Et, comme je parlais encore, avant que ces rayons m'eussent touchée, leur couleur sanglante prit une teinte d'or, et ils s'imprimèrent sur mes mains, mes pieds et mon cœur[2]. »

Les douleurs désormais ne ce seront plus, mais elles seront une douceur et un réconfort. Pour ceux qui ont atteint la per-

1. *Sainte Catherine de Sienne*, p. 287. *Legenda maj.*, II, 6, 10 11.
2. *Dialogue*, c. 78.

fection de la charité, la souffrance est une joie ; ils ne veulent que la croix de Jésus, et de leur corps meurtri rayonne l'amour crucifié.

Au jour où elle reçut les stigmates, Catherine ne parle pas du Cœur de Jésus ; les cinq rayons qui ont touché ses mains, ses pieds et son cœur, sortaient des plaies sacrées. Elle ne dit rien de plus. Elle semble oublier encore le Cœur divin dans la longue lettre du 15 février 1380 à Raymond de Capoue, lettre son vrai testament. Elle n'en dit rien dans les longs entretiens des mois de mars et d'avril avec ses disciples, rien à ses derniers moments ; nous pouvons y assister, grâce à la belle lettre de Barduccio Conigiani à sœur Catherine Petriboni, du couvent de San Pietro, à Monti-Celli, près Florence[1]. Les jours de 1370 n'eurent pas de lendemain. La plus belle manifestation du Cœur de Jésus, au XIV^e^ siècle, ne laisse pas de trace dans la vie de Catherine.

Un fait aussi curieux aide à comprendre ce que dut être, dans la vie des contemporains de la grande mystique italienne, la dévotion au Cœur de Jésus, et nous apprend à interpréter leurs écrits. Un peu partout alors, en Italie et dans les Pays-Bas, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, des âmes privilégiées entrevoient, dans leurs contemplations, ou apprennent de Jésus lui-même les naturelles et divines liaisons qui unissent le Cœur de chair aux sentiments les plus intimes de son âme. La B. Christine de Stommeln, près Cologne (1230-1312), supplie le Seigneur Jésus par son Cœur très doux, broyé pour notre amour... de bien veiller sur son pauvre cœur troublé et affligé, et de le garder miséricordieusement dans son très doux Cœur. Souvent elle voyait le divin Bien-Aimé paraître à l'improviste et serrer sur son Cœur très doux le cœur de son épouse[2].

A Norwich, dans une étroite cellule de quelques mètres

1. *Sainte Catherine de Sienne*, p. 384, sqq.
2. Franciosi, col. 231. *Acta sanct.*, juin t. V, p. 299, 328.

adossée à l'église Saint-Julien[1], en face du couvent des Augustins, vit Julienne, la recluse. Une fenêtre, dont il reste encore la partie supérieure, lui permet de voir l'autel. Un peu plus haut, dans Kingstreet, se trouve le couvent des Grey Friars (Franciscains), qui, installés dès 1226, ont répandu partout leur ardente dévotion à la Passion de Jésus. Les visions de Julienne sont de 1373 ; elles durent à peine quelques heures. Elles ont pour but d'aider les âmes à mieux comprendre l'amour divin : *All is for love*. Jésus montre les scènes de sa Passion sanglante : les détails sont très réalistes : « Je vis alors la chair desséchée perdre une partie de son poids et rester collée autour des épines. En sorte qu'on eut dit que Jésus avait une double couronne, l'une d'épines, l'autre de sang coagulé. Quant à la peau de la Sainte Face[2] et à celle de tout le corps, elle était toute ridée, comme tannée, de la couleur d'un vieux morceau de bois sec... Ensuite ce fut le corps sacré de Jésus qui m'apparut couvert de sang comme si on venait de le flageller... Sur toutes les parties du corps, la peau était arrachée, et les chairs profondément entaillées par des coups cinglants ; du sang vermeil jaillissait de partout, si bien qu'on ne pouvait plus voir ni peau, ni plaies, mais rien que du sang... Au commencement, quand la chair était encore fraîche et ensanglantée, le frottement continuel des épines (de la couronne) avait agrandi les blessures faites par leurs pointes aigues : en certains endroits, la peau qu'elles avaient soulevée demeurait toute boursoufflée sur les os, tandis qu'en d'autres, rompue et déchirée, elle pendait par morceaux qui semblaient sur le point de se détacher tout à fait et de tomber[3]. » Notre-Seigneur, paraissant tout heureux, regarde son

1. Beaucoup d'églises furent bâties sous le vocable de saint Julien en Angleterre, pendant le règne d'Henri II. Ce prince s'appelait Julien et avait été baptisé dans l'église Saint-Julien, au Mans. Julienne de Norwich : *Révélations de l'amour de Dieu*. Oudin, Paris, 1910, p. xvi.

2. Julienne, comme Gertrude, comme Catherine de Sienne, a une grande dévotion à la sainte Face.

3. *Révélations de l'amour de Dieu*, p. 53, 85, 69, 70.

côté ouvert et le considère quelque temps avec une joie visible ; il invite la sainte à y pénétrer par l'ouverture béante.

« Enfin tout radieux, il me fit voir son Cœur divin percé par la lance. Et pendant que je jouissais d'une vision aussi douce, Jésus me dévoila en partie sa divinité, s'efforçant d'amener ma pauvre âme, dont la simplicité est si grande, je ne dis pas à comprendre, mais à réfléchir seulement un peu à l'amour infini qui n'a pas eu de commencement, qui est et qui sera éternellement. Ensuite, notre bon Sauveur me dit tout à fait délicieusement : Vois combien je t'ai aimée[1] ! »

Magnifiques révélations, nous ignorons leur influence sur l'âme et dans la vie de la bienheureuse Julienne.

Une autre recluse, la bienheureuse Dorothée (1343-1394) contemple le Cœur de Jésus ouvert ; elle sent qu'on lui enlève son vieux cœur, un cœur nouveau bat dans sa poitrine, flamme qui la consume[2]. Sainte Claire de Rimini (1300-1346) voit Jésus lui montrer la plaie du côté : « Tu obtiendras de mon Cœur tout ce que tu lui demanderas[3]. » Simon de Cassia († 1348) développe le texte de saint Jean.

« *Unus militum lancea latus ejus aperuit, ut aperto latere cognoscamus dilectionem cordis usque ad mortem, et ad illum ineffabilem amorem ejus ingrediamur, quo ille processit ad nos, et accedamus ad Cor ejus, Cor altum, Cor secretum, Cor omnia cogitans, Cor omnia sciens, Cor diligens, et per apertam portam fiamus saltem in amoris vehementia cordiformes, et mente intremus ad secretum ab æterno absconditum, nunc in morte quasi aperto latere revelatum*[4]. »

Nous retrouverons ces lignes dans saint Bernardin de Sienne

1. *Révélations de l'amour de Dieu*, p. 95, 96. Cf. *Revelations of Divine Love*, by F. Collins, *O. Cist.* Londres, 1877, p. 82. Sur Julienne de Norwich, voir Lucie Félix-Faure Goyau, *Christianisme et culture féminine*. Paris, 1914, p. 210-263.

2. *Acta sanct.*, t. LXI, p. 517 ; cf. Franciosi, col. 260.

3. *Le Sacré-Cœur de Jésus. Etudes franciscaines*, p. 147 ; Franciosi, col. 241.

4. *Egregii evangelicæ veritatis narratoris Simonis de Cassia opus in quatuor evangelia*, Cologne, 1533, l. XIII, p. 807 ; Franciosi, col. 241.

(Franciosi. col. 271). Les auteurs, au Moyen Age, se pillent avec un étrange sans-gêne[1], ils prennent sans scrupule ce qu'ils estiment leur bien, où ils le trouvent. Des opuscules, copiés et recopiés cent fois, font passer de mains en mains, de monastères en monastères, les meilleures pages des ascètes et des mystiques. Composés au XIIIe siècle et au XIVe siècle, ils groupent autour des grands noms de saint Augustin, de saint Anselme, de saint Bernard, d'Hugues de Saint-Victor[2], des pages empruntées quelques-unes à ces docteurs, d'autres à saint Grégoire le Grand, à saint Pierre Damien, à Boèce, à Alcuin. Manuels. Méditations. Soliloques, Traités de l'âme, de la Maison intérieure, Contemplations sur l'amour divin, toutes ces mosaïques spirituelles, tous ces petits livres d'une dévotion ardente développent la même idée fondamentale : la vraie piété, c'est de connaître Dieu et de se connaître soi-même. Saint Augustin adressait déjà cette prière au Seigneur : *Noverim te, noverim me*[3]. Tous les fidèles l'ont répétée après lui ; sainte Catherine de Sienne n'avait rien de plus à cœur que de l'inculquer à sa *bella Brigata*.

Ces *manuels* propagent l'idée de dévotion au Sacré-Cœur. Le fameux texte de saint Bernard : *Patet arcanum cordis per foramina corporis* se trouve dans le *Manuale* (P. L., t. XL, 960) ; il est dans le traité de *Anima*, (P. L., t. CLXXVII, 181) ; les *Exercitia de vita et Passione salvatoris nostri* le citent (Franciosi, col. 246) ; nous les trouverons bientôt dans Ludolphe le Char-

1. La mode continue au XXe siècle ; elle n'a jamais cessé ; voir Georges Maurevert ; *Livre des Plagiats*, Fayard, 1923.

2. Trois recueils sont attribués à saint Augustin : *Liber soliloquiorum animæ ad Deum* P. L. t. XL, 863-901 ; *Manuale* P. L. t. XL, 951-967 ; *Meditationes*, P. L. t. XL, 901-942 ; le *de Anima* eut presque la renommée de l'*Imitation ;* il se compose des *Meditationes piissimæ de cognitione humanæ conditionis*. P. L. t. CLXXXIV, 485-508 attribuées à saint Bernard, du *de Spiritu et anima* P. L. t. XL, 779-832, attribué à saint Augustin ; du *Tractatus de interiori domo* P. L. t. CLXXXIV, 508-552, traité qui se trouve à la fois dans les œuvres de saint Bernard et d'Hugues de Saint-Victor, l'auteur est inconnu ; du *de Anima* P. L., t. CLXXVII, 171-180, attribué à Hugues de Saint-Victor. *Les Contemplationes de divino amore* seraient de Raymond Jourdan, abbé de Selles-sur-Cher, † 1381.

3. *Soliloq.* l. II, c. 1

treux (Franciosi, col. 251). L'illustre renommée du docteur d'Hippone autorise ces textes ; son grand amour les brûle ; les âmes s'y réchauffent et s'y éclairent ; par la charité, par le cœur d'Augustin, elles trouvent la charité et le Cœur de Jésus. Bernard, Augustin, les noms d'ailleurs importent peu ; c'est l'amour des hommes, l'amour des rachetés qui cherche à formuler sa tendresse, à traduire sa reconnaissance, qui accepte avec joie et fait siennes toutes les expressions.

Grâce donc aux écrits d'Anselme et de Bernard, de Bonaventure et d'Ubertin de Casal, aux brûlants stigmates de l'Alverne, aux prédicateurs, fils de Dominique et de François d'Assise, aux opuscules qui sont dans toutes les mains, aux traités que tout le monde lit, Jésus, *Homo Christus Jesus*, l'homme qui s'appelle Jésus-Christ, et cet homme est Dieu, devient chaque jour plus présent aux cœurs et aux intelligences des chrétiens. Leurs yeux contemplent son humanité très sainte, leurs lèvres baisent ses mains et ses pieds ensanglantés, ils se prosternent devant sa Face adorable, révèrent son Nom doux comme le miel, et pénètrent par la blessure du côté jusqu'à son Cœur de chair, symbole de son amour. Le Sauveur lui-même veut aider leurs efforts, exciter leurs désirs, grandir leur espérance, il daigne apparaître à ses élus, comme il était aux jours de sa vie mortelle. Le plus souvent il choisit de revivre les jours de sa Passion sanglante : « *Oh ! si Jésus crucifixus in cor nostrum veniret*[1] ! Il vient, présent non pas seulement au cœur, mais présent aux mains, aux yeux ; il parle et on l'entend, il touche et l'on sent, les regards se croisent. Presque toujours, c'est une vision de l'*Ecce homo* qui commence la divine et sanglante série, qu'achève la vision du Cœur entr'ouvert, asile très sûr et très doux à l'âme purifiée ; elle y comprend les mystères de l'eau et du sang, de l'Église et des sacrements. Au contact du Cœur divin, dans la flamme de sa charité, elle se purifie, elle s'embrase. Comme signe sensible de son union, Jésus parfois fait l'échange des cœurs. Un jour,

1. *Vita D. N. Jesu Christi e sacris quatuor evangeliorum Sanctorumque patrum fontibus.* Lyon, 1644, II[a] Pars. cap. LXXXIX, p. 735.

formulant lui-même l'idée de la dévotion, il présente à sainte Catherine de Sienne son Cœur de chair, comme le plus glorieux et le plus éloquent symbole de son amour.

A la suite des œuvres de Tauler, Surius a imprimé le traité *de Decem caecitatibus, des Dix aveuglements*[1]. L'auteur est inconnu. Le livre se termine par un « triple exercice divinement révélé qui contient en bref toute la perfection de la sainteté ». Pour y parvenir, il faut méditer la vie et la Passion du Sauveur; par l'humanité, atteindre la divinité. Dans les plaies des pieds, on jette ses misères : dans les plaies des mains on trouve un amour dépouillé, un amour pur, trésor immense, source de bonté et de charité infinie.

« Ainsi uni à lui, vous irez à la divinité même et vous vous plongerez si profondément en votre Dieu si doux, que les créatures ne vous retrouvent pas comme créature, et là vous désirerez être absorbé en lui, et à votre tour l'absorber lui-même, puisqu'il n'est qu'une montagne ou une mer immense d'amour et de bonté... Et si pendant que vous êtes ainsi dans le Cœur de Jésus la divinité vous absorbe, vous serez heureux[2]. »

Le vieil auteur a raison. C'est par l'humanité de Jésus que nous atteindrons la divinité, c'est par le Cœur de Jésus que nous atteindrons le Cœur de Dieu. Il comprend très bien la dévotion au Sacré-Cœur ; il comprend encore mieux la place de cette dévotion dans l'ascétique chrétienne. Guillaume de Saint-Thierry ne nous avait-il pas déjà présenté le Sacré-Cœur comme l'urne d'or qui contient la divinité ? et sainte Marguerite-Marie écrira demain qu'il est « le Saint des saints, le Saint d'amour, qu'il voulait qu'il fut connu pour être le médiateur entre Dieu et les hommes[3] ». *Ego sum via, veritas et vita.*

---

1. D. J. Thauleri, *Sermones, reliquaque opera omnia.* Paris, 1623, p. 806-905 ; cf. Noel, t. VII, p. 504, sqq.

2. J'emprunte la traduction du P. Bainvel : *La dévotion au Sacré-Cœur*, 4e édit., p. 253.

3. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 300. Lettre XXXVII à la Mère Greyfié. Les Contemporaines avaient déjà cité cette lettre. *Vie et Œuvres*, 1876, t. I, p. 249.

CHAPITRE VIII

LA DÉVOTION AU XV^e SIÈCLE

Les âmes et les corps secoués par les guerres, les schismes, les excès de la Renaissance païenne. — Puissance des orateurs populaires. — Saint Vincent Ferrier pèlerin de la parole divine. — *Misericordia.*

Saint Bernardin de Sienne (1380-1444) : *Ce bon petit Père si misérablement vêtu, on n'a jamais vu son pareil. Concurrebant ad ecclesiam instar formicarum.* — Saint Bernardin prêche le crucifix en main : « *Allons au Cœur de Jésus !* » — Saint Bernardin apôtre du saint Nom de Jésus, n'est pas l'apôtre du Sacré-Cœur.

Le Sacré-Cœur et la Passion. — Le Christ de pitié. — *Les arma Christi.* — Le pape Innocent VIII et la sainte Lance. — *Illud cor transfixum est cum lancea Domini nostri Jesu Christi.* — Le Précieux Sang.

Sainte Lydwine (1380-1433) ; sainte Catherine de Bologne (1415-1463) ; la bienheureuse Baptiste Varani (1458-1527) ; saint Laurent Justinien (1381-1455) ; sainte Françoise Romaine (1384-1440) et les Oblates della Torre de Spechi ; — *l'Alcoranus anciscorum.*

La bienheureuse Jeanne de Valois (1474-1505) et les Annonciades ; le tableau du musée de Bourges. — La Congrégation des Chanoines Réguliers de Windesheim et les Frères de la vie commune — *O Cor divinum... tua caritate cor meum vulnera.*

Jean Veghe. — Le bon Fridolin de Nüremberg († 1498). — Le Cœur de Jésus est le trésor du Saint des Saints.

Nicolas Basilas et le Cœur de Jésus.

Dieu, pour accomplir ses éternelles volontés, n'a besoin du secours de personne ; d'ordinaire, cependant, il aime à leur donner comme une préparation humaine. Au XV^e siècle, l'Europe et l'Église sont agitées par de furieuses tempêtes qui, secouant

les âmes et les corps, ne semblent guère favorables au développement de la dévotion au Sacré-Cœur.

C'est l'époque de la guerre de Cent Ans, du grand schisme et de la Renaissance païenne. Si la chaire de saint Pierre n'était pas établie et fondée sur des promesses d'immortalité, on aurait pu prédire l'heure où elle allait s'écrouler. Pierre le Suchenwirt exprimait ainsi la pensée de tous :

A Rome nous avons un Pape,
Un autre en Avignon.
Chacun veut être le vrai...
Deux Papes cela ne doit pas être,
Dieu même n'en a voulu qu'un[1].

Urbain VI, Clément VII, quel est le vrai pape, le pape de Dieu ? Le pape de l'Allemagne, c'est Urbain VI ; le pape de la France, c'est Clément VII. Sainte Catherine de Sienne, sainte Catherine de Suède vivent dans l'obédience du Pape de Rome ; saint Vincent Ferrier et le bienheureux Pierre de Luxembourg dans celle du pape d'Avignon. Saint Antonin écrit dans sa chronique : « *Non videtur necessarium credere istum esse vel illum, sed alterutrum eorum*[2]. » Il a raison, il faut portant choisir, la pire indécision tourmente les esprits.

Comme il arrive aux époques tourmentées, les visions et les révélations se multiplient, elles augmentent l'universelle confusion. Grégoire XI, à son lit de mort, recommande à ses cardinaux « de se méfier des hommes et des femmes qui, sous le voile de la religion, débitent des visions de leurs têtes ». Gerson[3], qui raconte le fait, vise-t-il Catherine de Sienne, qui n'est pas encore canonisée ? Elle a conseillé à Grégoire XI de revenir à Rome

1. Louis Pastor, *Histoire des Papes*, t. I, p. 152.

2. *S. Antonius, archiepiscopus Florentinus : Chronicon.*, t. XXII, c. II. Cf. Pastor, *op. cit.*, *I*, p. 151, note 2.

3. Gerson, *De examinatione doctrinarum*, II, part. II, consid. 3. Cf. Mourret : *Histoire générale de l'Eglise*, t. 5, p. 109, note 3. En même temps que Catherine de Sienne, Gerson vise aussi sainte Brigitte, qui avait eu le même rôle.

et de quitter Avignon. C'est possible. Mais s'il se trompe en appliquant à la grande Siennoise les paroles du pontife expirant, elles gardent toute leur opportunité.

Les âmes sont brûlées par une fièvre intense de plaisirs et de jouissances sensuelles. Elle grandit en Italie au premier souffle de la Renaissance païenne. Lucien Valla écrit son mauvais livre *de Voluptate*. Les hardiesses de Valla peuvent paraître des timidités aux lecteurs de l'*Hermaphrodite* d'Antoine Beccadelli, dit Panormita († 1471). En vers légers l'auteur, il est impossible d'écrire le poète, s'amuse dans son odieux volume, avec des idées et des images du sensualisme le plus répugnant[1]. Comme pour lui donner raison et justifier de pareilles infamies littéraires, les vices les plus abominables s'étalent dans les grandes villes d'Italie. Florence et Sienne, — la Sienne de sainte Catherine, *Sena vetus, civitas virginis*[2], — sont après Naples les villes les les plus décriées. Les idées valent les mœurs. Débauchés, les humanistes sont des païens et des sceptiques. Leur vanité et leur soif de gloire sont inextinguibles. Ils parlent grec, ils savent le latin ; voilà qui suffit. Ces vauriens lettrés n'ont pas de mots assez durs pour flétrir ce qu'ils appellent l'immoralité, l'avarice, l'ignorance, la suffisance des prêtres, et surtout des moines :

« Il existe, c'est Poggio qui parle et nous l'entendrons bientôt railler le nom de Jésus, une sorte de moines qui se nomment mendiants, ramassis de paresseux, vivant de la sueur des autres ; si bien que ce sont eux au contraire qui réduisent les autres à la mendicité. Certains d'entre eux s'affublent du nom d'observantins. J'ignore jusqu'à quel point ces gens-là sont heureux ; mais ce que je sais, c'est que la majorité de ceux qui se donnent le nom de Frères Mineurs et y ajoutent l'épithète d'observantins, se compose de grossiers paysans et de mercenaires paresseux qui se préoccupent peu

1. Pastor, *op. cit.*, p. 32.

2. Saint Bernardin de Sienne ne ménage pas ses compatriotes. Cf. *Enseignement et Apologues*. Perrin, 1923, p. 53, 60, 64, 73.

de mener une vie sanctifiée et pour qui la grosse affaire est de ne pas travailler[1]. »

L'auteur des *Facélies* et des *Bains de Bade* s'exprime très souvent, au témoignage de Voigt[2], comme un polisson des rues ; il faut ajouter qu'il ment sans vergogne. Les moines, grâce à la foi restée vivante dans le peuple, les moines franciscains, dominicains, augustins, servites, ont, par leurs prédications, arrêté la Renaissance païenne et maintenu la dévotion et l'amour du Christ. Dans les églises quelquefois, presque toujours sur les places publiques, ils prêchent, des heures entières, devant un auditoire entassé ; les plus grands espaces ne suffisent pas à contenir les foules accourues de toutes parts. Au xv^e^ siècle, le livre est rare, le journal inconnu, le sermon alimente la curiosité, satisfait l'esprit, émeut les cœurs. Il est tout-puissant, il pourrait tout pour notre dévotion s'il en parlait au peuple.

Saint Vincent Ferrier, le grand Frère-Prêcheur, a commencé en 1397 son apostolat à travers les pays d'obédience avignonaise. « Pèlerin de la parole divine », il ne s'arrête nulle part. En vain chaque ville qui le possède veut le retenir, il marche, il prêche, il évangélise l'Espagne, la Provence, la Savoie, la Suisse, les Flandres ; il parcourt, dans tous les sens et à plusieurs reprises, la France entière ; en 1419, il meurt épuisé en Bretagne. Des prêtres l'accompagnent pour les confessions, des chantres pour les offices, un notaire pour sceller les réconciliations. *Misericordia!* c'est le grand cri poussé par la multitude, le sermon terminé. Réveil de la foi, réforme des mœurs, pacification des âmes, merveilleux efforts de pénitence ; à ces traces, on peut suivre les grands prédicateurs du xv^e^ siècle. Que disent-ils de la dévotion au Cœur de Jésus[1] ?

1. Pastor, *op. cit.*, p. 39, 40.

2. Voigt, *Wiederbelebung*, t. I, 2^e^ édit., p. 338 ; Pastor, *op. cit.*, p. 39. Ces diatribes n'empêchèrent pas Poggio de demander à être enseveli dans l'église de Santa Croce desservie par les Franciscains ; deux de ses fils furent prêtres, l'aîné, dominicain. Les actes heureusement ne s'inspirent pas toujours des écrits

3. Burckhardt, *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, t. II, p. 241. Plon, 1885.

En 1417, saint Bernardin de Sienne débute à Milan. Très vite il a la vogue. Un vieux professeur de grammaire vante à ses élèves, chaque matin, l'éloquence de « ce bon petit Père si misérablement vêtu ; il n'a jamais vu son pareil ». Le ciel même justifie cet enthousiasme. Bernardin prêche, en 1418, le carême dans la principale église de la ville quand, au grand étonnement de ses auditeurs, il s'arrête soudain. Pendant quelques instants il paraît ravi en extase ; puis il descend de chaire sans achever son discours. On l'interroge : « J'ai vu, dit-il, ma sœur Tobia, que j'ai toujours vénérée comme ma mère, rendre à ce moment le dernier soupir, et son âme, revêtue de la robe d'immortalité, s'élever au ciel[1]. » C'était la vérité ; Tobia venait de mourir à Sienne. L'enthousiasme redouble, les conversions se multiplient, les multitudes envahissent l'église trop étroite. « *Concurrebant ad ecclesiam instar formicarum*[2] », écrit Maphaeus Vegius, l'un des élèves du vieux professeur de grammaire. Bientôt l'orateur est célèbre dans toute l'Italie. Il faudrait l'avoir entendu pour bien apprécier son éloquence :

« C'est la libre et vivante parole, avec son aisance, sa variété d'allure familière ou véhémente, satirique ou tendre, allègre ou pathétique, trahissant tantôt le sourire sur les lèvres de l'orateur, tantôt le tremblement ému de sa voix, mêlée d'interjections, d'apostrophes, de questions et de réponses, parfois presque de petits drames vivement mis en scène, toute de verve, *alla gagliardorza*, comme il aime à dire lui-même. Il va, vient, se répète, appuie sur les idées qu'il sent insuffisamment comprises, suit les pistes qui se présentent, obéit aux inspirations qui lui viennent des circonstances, s'interrompt pour donner un avis ; puis quand il se voit ainsi entraîné trop loin de son sujet, il s'y rappelle lui-même : *A casa*, dit-il, *torniamo a casa*[3]. »

Jamais la parole religieuse n'eut une influence aussi pro-

1. Thureau-Dangin, *Saint Bernardin de Sienne*, 1380-1444, p. 57. Plon, 1896.
2. Thureau-Dangin, *Saint Bernardin de Sienne*, 1380-1444, p. 58.
3. Thureau-Dangin, *Saint Bernardin de Sienne*, 1380-1444, p. 202.

fonde et aussi universelle qu'à cette époque ; saint Vincent Ferrier mis à part, personne n'est populaire comme saint Bernardin de Sienne. Au-dessus de la porte Cornullia, on pouvait lire : *Cor magis tibi Sena pandit* : Sienne t'ouvre plus largement son cœur que ses portes. Tous les cœurs sont ouverts à Bernardin, et son cœur est ouvert à tous. Que pense-t-il du Cœur de Jésus ?

Nous sommes au Vendredi Saint. Interrompu souvent par les larmes des auditeurs, Bernardin parle le crucifix en main. Écoutons : Par les plaies de Jésus, c'est tout un incendie d'amour qui s'échappe brûlant, qui envahit et consume le monde. *Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut ardeat* (*Luc.*, XII, 49) : *accepit Angelus thuribulum* (*Apoc.*, VIII, 5). L'ange qui tient en main l'encensoir d'or, tout plein du feu de l'autel, c'est l'Ange du Grand Conseil, le Christ ; son Cœur est l'encensoir mystique où brûle la plus ardente charité.

« O amour qui liquéfiez toute chose, dans quel état avez-vous mis celui qui vous aime ! Pour que le déluge de feu envahisse la terre, les abîmes insondables se sont ouverts sur nous ; les plus profonds mystères du Cœur divin nous ont été révélés ; n'épargnant rien, la lance cruelle a pénétré jusqu'à l'intime... L'évangéliste Jean a écrit : « L'un des soldats ouvrit le côté de Jésus. » Le côté ouvert découvre le cœur, le cœur qui aime jusqu'à en mourir ; nous sommes invités à entrer dans cet amour ineffable qui l'a fait descendre jusqu'à nous. Allons donc au Cœur de Jésus, Cœur profond, Cœur secret, Cœur qui n'oublie rien, Cœur qui sait tout, Cœur qui aime, Cœur qui brûle d'amour. La violence de l'amour a ouvert la porte, entrons ; aimant comme Jésus, pénétrons dans le secret divin caché de toute éternité. La blessure du côté laisse voir le temple éternel de l'éternelle félicité[1]. »

Où trouver des paroles plus nettes, plus brûlantes ? Bernardin de Sienne montre à ses auditeurs les plaies béantes ; leurs

1. *Sancti Bernardini Senensis opera.* Venetiis 1591, t. I, p. 617 ; Cf. t. I, p. 432

yeux devinent, au fond de la blessure du côté, le cœur de chair. Quel spectacle et quelle émotion ! A travers cette foule pressée, ardente, l'étincelle de la divine charité jaillie du corps et du cœur du crucifié va propager l'incendie d'amour, comme l'étincelle de flamme embrase les roseaux desséchés[1]. Ne va-t-elle pas allumer partout la chère et grande dévotion ? L'orateur la célèbre en mots de feu ; la vue du crucifix est plus éloquente encore. Parole humaine, image divine, les auditeurs doivent comprendre le double langage si clair et si beau. Qui nous dira l'impression faite sur leurs âmes, la place de la dévotion au Cœur de Jésus dans la vie de saint Bernardin de Sienne qui en parle si bien ?

Il est l'apôtre du saint Nom de Jésus. Il n'a pas invoqué le premier ce Nom trois fois saint que les cieux, la terre et les enfers adorent en tremblant : « *In nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum* » (*Phil.*, II, 10). A Sienne même, le bienheureux Giovanni Colombini, dès 1360, en a chanté la douceur et l'ineffable puissance :

« O Francesco, mon cœur se gonfle dans ma poitrine quand je constate combien le saint Nom de Jésus est peu aimé. Partout on trouve plus de science, plus de vertu, plus de bonté qu'autrefois ; mais devant l'eau les hommes oublient la source, devant les dons ils oublient le donateur, et Jésus-Christ est de plus en plus méprisé. O saint Nom de Jésus, personne ne comprend plus ce que tu signifies... Loué soit le saint Nom de Jésus[2]. »

L'ermite Richard Rolle de Hampolle († 1469) le porte écrit sur son habit[3], Suso l'a gravé sur sa poitrine, saint François d'Assise tressaille comme au son d'une divine mélodie, quand les syllabes sacrées passent sur ses lèvres. Saint Bernardin de Sienne ranime la dévotion qui semblait s'éteindre et chante

1. *Sap.*, III, 7.
2. Johannès JŒRGENSEN, *Le Feu sacré*, p. 42, 39.
3. *Revue d'Ascétique et de mystique*, juillet, 1920, p. 226.

la beauté, la grandeur, les mytérieuses vertus du Nom céleste[1]. Il fait plus : « *Pictura est laicorum scriptura*[2] » ; il trace un cercle sur une tablette et peint, au milieu, le trigramme I H S, entouré de rayons. C'était à Bologne en 1424 ; désormais il porte partout avec lui la sainte image. Il la fait reproduire ; les lettres du Nom rédempteur, gravées sur les monuments de l'Ombrie, permettent de suivre la trace du grand prédicateur[3].

Apôtre du saint Nom de Jésus, saint Bernardin de Sienne n'est pas, directement au moins, l'apôtre du Sacré-Cœur. On a pu écrire sa vie sans même parler du Cœur de Jésus. Les ardentes invocations que nous écoutions tout à l'heure : « Cœur profond, Cœur qui n'oublie rien, Cœur qui sait tout, Cœur qui aime, Cœur qui brûle d'amour, » ne sonnent qu'une fois sur ses lèvres. Pour lui la dévotion au Cœur de Jésus n'est que la dévotion à la Passion.

Une image, un signe sensible l'aurait précisée en l'isolant. Le jour où il a dessiné sur la tablette de Bologne le trigramme glorieux, saint Bernardin de Sienne a vu très juste. Il a fait un geste éminemment apostolique ; avec les intelligences, il a pris les yeux. A ceux qui ne sont pas clercs il faut des images. Peut-être dans son fameux discours du Vendredi Saint a-t-il, de son doigt tremblant d'émotion, montré sur le Crucifix qu'il tenait dans sa main la blessure du côté. Geste éloquent ; geste incomplet, le côté n'est pas le cœur ; geste d'un instant que fait oublier le geste suivant. Ah ! s'il avait montré, à côté de la tablette du Nom, une tablette représentant le Sacré-Cœur ! Pour

1. Thureau-Dangin, *Saint Bernardin de Sienne*, p. 78, 86.

2. *S. Vincentii opera*, Augustæ Vindelicorum, 1729, p. 226, cf. Franciosi, col. 263.

3. Thureau-Dangin, *op. cit.*, 105. On lit dans une biographie du saint : Is quoque in tabella pictum nomen Jesus deferebat, hominibusque adorandum ostendebat multumque suadebat ante ostia domorum hoc nomen depingi. Burckhardt, *La civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, t. II, p. 239. Poggio félicitait son ami l'humaniste Barbaro de ne plus commencer ses lettres par le nom de Jésus, et il s'élevait contre l'impudence de ces hommes qui, attachés au seul nom de Jésus, fomentent une hérésie nouvelle. *Poggii Bracciolini, Historiæ de varietate fortunæ*. Parisiis 1723, *epist. XIV*, p. 176, 177.

lui-même, pour tous ceux que passionne sa parole de grand orateur populaire et de grand saint, comme le résultat eût été différent. Les appels sont divers, et diverses les grâces. C'est un trait de génie pratique de sainte Marguerite-Marie d'avoir fait crayonner, par une de ses novices, adorer par ses sœurs, une image, si pauvre fût-elle, du Cœur divin ; que dira toute la puissance d'une gravure, entrée par les yeux, fixée dans la sensibilité par l'imagination. Après de longs jours, elle touche l'âme aussi fortement parfois qu'au premier contact.

Au XVe siècle les prédicateurs n'ont eu presque aucune influence sur le développement de la dévotion au Cœur de Jésus : elle va continuer à vivre dans le culte de la Passion de plus en plus populaire, de plus en plus réaliste.

Suso, Tauler, les auteurs des *Manuale*, *Meditationes*, *Soliloquium*, *Enchiridion*, *Exercitia*, ont dressé devant nous le Crucifié divin dans toute l'horreur de son martyre. Sainte Brigitte a entendu la Vierge sainte lui dire qu'elle s'est évanouie au moment où elle vit mettre en croix son Fils ; quand elle revint à elle : « Il était couronné d'épines, ses yeux, ses oreilles, sa barbe ruisselaient de sang. Ses mâchoires étaient distendues, sa bouche ouverte, sa langue sanguinolente. Le ventre ramené en arrière touchait le dos, comme s'il n'avait plus d'intestins[1]. » Le pseudo Bonaventure[2] écrit qu'avant le crucifiement la robe de Jésus, arrachée violemment, débrida toutes les plaies auxquelles elle était collée, il en sortit des flots de sang. Gerson sait qu'alors on mit pour la troisième fois la couronne d'épines sur la tête du Sauveur[3].

Les gravures décuplent l'action des livres. On représente le Christ assis, dépouillé de sa robe, les mains liées, attendant,

1. *Revelations*. Rome, 1628, t. II, p. 22. Olivier Maillard a traduit ce passage dans son *Histoire de la Passion*. Cf. E Male, *L'art religieux de la fin du Moyen Age*, p. 80.

2. *Meditationes vitæ Christi*, c. LXV.

3. *Expositio in Passionem Domini*. *Opera omnia*. Anvers. 1706, t. III, p. 1190. *L'Expositio* s'étend de la page 1153 à la page 1203.

sur le calvaire, dans une douloureuse résignation, que les bourreaux aient préparé la croix.

« Ce Christ assis résume toute la Passion... Il a déjà été souffleté, couronné d'épines, couvert de crachats, flagellé. Il a porté sa croix sur le chemin du Calvaire. Les bourreaux lui ont brutalement arraché sa robe, qui était devenue comme sa propre chair, puisqu'elle collait à toutes ses plaies. Maintenant il s'assied, épuisé et il ne lui reste plus qu'à mourir. Par une dérision suprême, et comme s'il était capable de s'enfuir, on lui a lié les pieds et les mains. La tête penchée sur l'épaule, les bras croisés sur la poitrine, il attend... »

« Dieu de pitié », ou encore « Dieu piteux », vraiment il est bien nommé[1].

Le « Christ de pitié », Jésus est encore représenté debout, couronné d'épines, la tête penchée sur l'épaule, souvent adossé à la croix. Il semble encore souffrir, bien qu'il ait passé par la mort, puisque son côté est ouvert. Une légende raconte que le Christ apparut sous cet aspect à saint Grégoire le Grand, pendant qu'il célébrait la sainte messe. Au xv^e^ siècle, cette image se répand dans toute l'Europe. Des indulgences très nombreuses sont attachées à la récitation de sept *Pater*, de sept *Ave* et de sept courtes oraisons de saint Grégoire : quarante-six mille années d'indulgences affirment certains manuscrits dès la fin du siècle ! Pour les gagner, il faut réciter *Pater*, *Ave* et oraisons devant une image du Christ de pitié. Tout le monde veut donc en avoir ; on la trouve dans presque tous les livres d'heures manuscrits et imprimés. Des vitraux, des tableaux, des rétables la reproduisent, à l'usage des pauvres, qui pourront ainsi gagner les précieuses faveurs. Très répandu en Italie au xiv^e^ siècle, le Christ de pitié

1. E Male. *Op. cit.*, p. 88. Sciendum quod beatus Gregorius Papa, omnibus in statu gratiæ existentibus et coram armis seu imaginibus Christi sanguinolentis et vulnerati, genibus flexis, quinque Pater noster devote legentibus in honorem quinque vulnerum ejus, concessit xiiii millia annorum indulgentiæ... Nicolas V et Calixte IV augmentèrent ces indulgences et ordonnèrent de réciter les oraisons de saint Grégoire. *Pharetra divini amoris*, Parisiis, 1573, X, iii. La pagination n'existe pas,

ne devient d'un usage commun en France qu'au xve. Chez nous, dans les Pays-Bas et en Allemagne, le génie des artistes conçoit d'une façon très vivante ces représentations. Saint Grégoire dit la messe seul ou entouré de cardinaux et d'évêques ; le Christ de pitié paraît sur l'autel, debout, adossé à la croix, ou jusqu'à mi-corps dans le tombeau. Il presse les lèvres de la plaie du côté, le sang jaillit dans le calice. C'est ce qu'on appelle la « Messe de saint Grégoire ». C'est elle que représentent presque toujours les gravures sur bois qui se vendent dans les foires, gravures très répandues dans les pays du Nord.

Les artistes aiment à reproduire les instruments de la Passion : croix, colonne, lance, échelle, clous, couronne d'épines. Une curieuse miniature du xive siècle les montre enfermés dans le champ d'un écu. Le Christ n'était-il pas assez puissant baron pour avoir des armes ! Ces représentations furent appelées *arma Christi*. Après les instruments de la Passion, on devait naturellement penser à reproduire les plaies de Jésus. Saint Bernard, dès le xiie siècle, avait magnifiquement célébré « ces ouvertures sacrées qui fondent notre foi en la résurrection et en la divinité du Christ[1] ». Les pieds, les mains, le côté, la poitrine avaient été chantés dans des hymnes, quelques-unes très belles :

Clavos pedum, plagas duras,
Et tam graves impressuras
Circumplector cum affectu...

Salve mitis apertura,
De qua manat vena pura,
Porta patens et profunda
Super rosam rubiconda,
Medela salutifera[2].

1. *In cantica...* Sermon LXI, 3, 4.

2. P. L., t. CLXXXIV, col. 1319-1322. Dom Berlière cite plusieurs manuscrits du xve siècle de la Bibliothèque royale de Bruxelles où se trouvent des prières aux plaies, aux membres, à la poitrine, à la sainte Face, au Cœur de Jésus. *La dévotion au Sacré-Cœur dans l'Ordre de Saint-Benoit*, p. 89-93.

Cf. *Augustini Meditationes XLI* ; Manuale, XXIII. P. L. XL, 940, 961, etc.

Au XIVe et au XVe siècle, la dévotion aux plaies du Sauveur devient générale[1]. Alors aussi paraissent certaines images curieuses et fort intéressantes. On y voit représenté un cœur blessé ;

Illud cor transfixum est
Cum lancea Domini Nostri Jesu Christi.

La plus ancienne est celle de Nüremberg. Schreiber, dans son *Manuel de l'amateur de la gravure sur bois au* XVe *siècle*, l'appelle le *Sacré-Cœur sur le suaire tenu par l'ange*[2]. Nous nous demanderons au chapitre X si ce cœur est bien celui de Jésus.

Le pape Innocent VIII avait obtenu, en 1492, du sultan Bajazet, le fer de la sainte lance. Pour commémorer cet heureux événement, on multiplie les images de ce fer en grandeur naturelle ; on représente aussi un cœur avec une blessure de la même dimension. Dès la première moitié du XIVe siècle, on trouve cette blessure dans l'*Image du monde*, manuscrit qui appartint au duc de Berry. Deux anges quelquefois la portent dans une coupe d'or[3]. Ainsi isolée, elle paraît et elle est peu gracieuse. On aime mieux la représenter sur un cœur :

Illud cor transfixum cum vera
Lancea quæ aperuit latus et cor Chri
Sti unde exivit sanguis et
Aqua in remissionem peccatorum[4].

Les instruments de la Passion, *arma Christi*, avaient leur blason, on en donne un aux Plaies. Sur le saint Sépulcre de l'église cathédrale de Limoges on grave un écusson « avec les cinq plaies au naturel sur fond d'or[5]. » Des confréries s'érigent en

Presque tous les auteurs ascétiques et mystiques consacrent un traité à la Passion ; celui qui voudra étudier le drame du Calvaire au Moyen Age, écrira un livre bien intéressant et fort utile.

1. Cf. *De Imit. Christi*, l. II, c. 1.
2. *Manuel de l'amateur de la gravure*, nº 1801.
3. E. Male, *Op. cit.*, p. 102.
4. *Manuel de l'amateur de la gravure*, nº 806.
5. E. Male, *Op. cit.*, p. 101.

l'honneur des cinq Plaies ; oraisons des cinq Plaies, messes des cinq Plaies se lisent dans les manuscrits du XIVe et du XVe siècle, elles sont fréquentes dans les Missels imprimés[1]. Une prière en leur honneur empêche de mourir de « vilaine mort »[2].

Des plaies ruisselle le sang. Dès le XIVe siècle, les artistes dans leurs tableaux le font couler à flots. Les fontaines de vie se multiplient : « Au centre d'une grande vasque s'élève une croix. De longs jets de sang jaillissent des plaies du Sauveur et emplissent la cuve autour de laquelle se pressent les pécheurs[3] ».

Sanguis, animarum lavacrum, lava nos.
Sanguis, piscina languentium, salva nos.
Sanguis, fons puritatis, irriga nos,

chantaient les moines de Fécamp. Dès l'année 1330, Jean XXII enrichit d'indulgences la prière *Anima Christi*. Un peu partout on récite la belle invocation : *Sanguis Christi inebria me*. Les formules varient, le précieux sang les baigne toutes, et par elles inonde et purifie les âmes. L'*Anima Christi* est probablement une fleur dominicaine ; elle a germé sur les bords du Rhin, peut-être dans le cœur de Marguerite Ebner[4].

La violente poésie du sang jailli des cinq Plaies et qui ruisselle, de vasque en vasque, dans la piscine que sa chaleur attiédit, ne suffit pas aux dévots de la Passion pour exprimer l'horrible cruauté du drame du Calvaire. Ils réalisent une parole d'Isaïe (LXIII, 3), ils mettent, sous la vis d'un pressoir, le corps blessé de Jésus. Le sang coule comme le vin du raisin foulé ; il se répand dans la cuve mystique.

« Dans l'église de Barelle (Pas-de-Calais), la croix a été en effet transformée en pressoir ; une vis y a été adaptée que Dieu le Père lui-même fait mouvoir : le sang du Christ jaillit de toutes

1. Bibl. l'Arsenal, Ms n° 650, f° 111 ; B. N. Franc. Ms. 442, f° 184. MALE, *Op. cit.*, 101.
2. E. MALE, *op. cit.*, p. 101.
3. E. MALE, *op. cit.*, p. 104.
4. *Collection de la Bibliothèque des Exercices de Saint-Ignace*, n° 43, p. 50.

ses plaies et se mêle au jus du raisin dans la cuve[1]. » Barbarie naïve et subtile, choquante pour notre goût, mais si curieuse pour l'histoire. L'art chrétien a matérialisé la Passion, elle est devenue sensible à la chair et au sang. Nous ne pouvons, certes, approuver une aussi brutale incarnation des idées les plus sublimes, ces détails pourtant nous aident à comprendre comment la Passion de Jésus captive les yeux et les âmes, comment, c'est presque uniquement par elle, que les docteurs et les ignorants, les moniales et les religieux ont conçu l'idée de la dévotion au Sacré-Cœur et ont fait entrer dans leur vie quelques-unes de ses pratiques[2].

Sainte Lydwine (1380-1433) trouve un grand soulagement à ses douleurs continuelles dans la méditation de la Passion du Sauveur, elle en fait son occupation continuelle. Elle a coutume de visiter les lieux où souffrit Jésus, de baiser sa croix et ses plaies sacrées, de pénétrer dans la plaie du côté, d'y rester longtemps, comme en extase, perdue dans la suavité de l'amour. « Saluez mon Bien-Aimé, disait-elle à son bon Ange, dans le sanctuaire de son cœur ; demandez-lui de ne pas permettre que j'admette dans mon cœur un autre amant que lui[3]. » Elle reçut les sacrés stigmates.

Sainte Catherine de Bologne (1413-1463) chante la blessure du côté, elle y voit le Sacré-Cœur.

Anima benedetta	Ame bénie,
Dell' alto Creatore,	Par le Créateur tout-puissant,
Risguarda il tuo Signore...	Contemple ton Seigneur.....
Risguarda quella piaga	Regarde cette plaie
Ch' egli ha dai latto daitto	Qu'il porte au côté droit
Vedi che il sangue paga	Vois le sang qui paie

1. E. Mâle, *op. cit.*, p. 113.

2. L'abbé Jean Trithème (1462-1516) est tout pénétré de la dévotion aux cinq Plaies et à la Passion : *Opera omnia*, p. 630-633, 637, 659 ; 483, 604-606, 613, 631, 638, 640 ; il entrevoit la dévotion au Sacré-Cœur, p. 638, 643, 657.

3. *Acta sanct.*, ad diem 24 april. p. 315 ; cf. p. 281, 294, 328, 329.

Tutto il tuo delitto ;	Tous tes péchés ;
Pensa che fu afflitto	Considère qu'il fut blessé
Da una lancia crudele :	Par une lance cruelle ;
Per ciaschedum fedele	Pour chaque fidèle
Passo il Cor la saetta...	Le fer traversa le Cœur[1].

D'autres Franciscaines ont répété les mêmes paroles :

« Le second vendredi qui suivit notre entrée dans le monastère (d'Urbino), raconte la B. Baptiste Varani, j'étais avec sœur Constance ; elle filant au coin du feu et moi cousant, lorsqu'elle se prit à chanter ce cantique de notre père saint François : *Anima benetta dell' alto Creatore*. Je lui donnai la réplique, et après avoir écouté la première strophe, je chantai la seconde. Quand elle vint à ces paroles : *Risguarda quelle mani*, *Risguarda quelle piedi*, *Risguarda quello lato*, je ne pus aller plus loin. La parole mourut sur mes lèvres et je tombai évanouie dans les bras de la sœur[2]. »

Saint Jean de Capistran (1385-1456), commissaire général de l'Ordre des Frères-Mineurs, appelle sainte Colette (1381-1447) sa très chère fille dans le Cœur de l'Époux des vierges. Cette sainte, écrivant à ses filles recluses, s'écrie : « O heureuse clôture ! Être toujours enfermées dans les sacrées plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ. O heureuses captives[3] ! »

La bienheureuse Baptiste Varani (1458-1527) raconte au P. François d'Urbino sa conversion :

« A la fin d'un de vos sermons, vous parliez avec beaucoup d'ardeur pour amener les âmes de vos auditeurs au souvenir... de la Passion du Christ... vous suppliiez chacun d'eux de se souvenir,

1. Henri DE GRÈZES : *Le Sacré-Cœur de Jésus*, p. 162. Ces vers, s'ils sont de sainte Catherine de Bologne ne font que modifier un cantique connu déjà dans les milieux franciscains du XIII^e siècle, Ils ont été attribués à Jacopone, à saint François d'Assise lui-même. Cf. *Regnabit*, mars 1923, p. 329 ; PACHEU : *Jaccopone de Todi ;* Tralin 1914, p. 159-161.

2. Comtesse DE RAMBUTEAU : *La B. Varani*. Paris, 1906, p. 85 ; Cf. : *Le opere spirituali della Beata Batista Varani*, Camerino, 1894, p. 365, 366.

3. Henri DE GRÈZES, *op. cit.*, p. 150. Madame E. sainte Marie Perrin dans son livre très vivant : *La belle vie de sainte Colette de Corbie ;* Plon, ne parle pas du Sacré-Cœur. Son héroïne ne l'a qu'entrevu.

au moins tous les vendredis, de la très sainte Passion et de verser au moins une larme, ne fût-ce qu'une seule, par amour de cette Passion... C'est alors que je m'engageai par vœu à répandre chaque vendredi une larme par amour de la Passion du Christ. Et ce fut là le commencement de ma vie spirituelle[1]. »

Larme bénie. La sainte clarisse ne veut plus méditer que les souffrances de Jésus, elle désire se plonger dans la mer de douleurs qui submergea le Cœur divin et ne vivre qu'en lui. Elle y a lu en lettres d'or, en belles capitales anciennes : « Je t'aime, Camille ». Elle s'étonne, elle ne peut comprendre une pareille tendresse ; Jésus lui affirme qu'il n'y peut rien, qu'il porte son nom dans son cœur. Il lève son bras glorieux et lui fait lire de nouveau les enivrantes paroles : « Je t'aime, Camille[2]. » Après deux années d'attente, elle pénètre, par une grâce admirable du Saint-Esprit, dans la retraite sacrée, embaumée de myrrhe : là seulement on peut apprendre les divins secrets de la perfection que Jésus ne révèle pas à tous. Elle en fait part à l'un de ses fils spirituels :

« Ame chérie, avec tout le soin possible, veillez à être humble de cœur, charitable, pieux et doux, les yeux attachés, comme sur un miroir, sur le Cœur très pur du doux Jésus ; c'est à lui qu'il faut ressembler, si vous désirez sa familiarité très douce et son amitié si honorable... O âme, entrez-y et vous serez bientôt parfaite. C'est la route courte, cachée, sûre et qui ne trompe pas, votre mère y a marché, suivez-la[3]. »

Qui désire comprendre toute la Passion ne peut pas s'arrêter aux seules douleurs extérieures, douleurs du corps ; il faut atteindre l'intime, les souffrances du cœur. Au bord de la coupe, les gouttes du miel n'ont pas le parfum ni le goût délicat de celles

1. Hilaire de Barenton, *La dévotion au Sacré-Cœur*, p. 97.
2. *Acta sanct.*, maii, tom. VII, p. 478. Cf. Comtesse de Rambuteau, *La B. Varani*, p. 75-77.
3. *Acta sanct.*, maii, t. VII, p. 492. Cf. Franciosi, col. 292-294.

qui sont restées encloses dans la tiédeur du vase lui-même. Il ne suffit pas de goûter le sang des pieds et des mains, il faut pénétrer par la plaie du côté dans le Cœur sacré, au fond du vase divin.

Henri de Herph († 1479) nous apprend à y unir notre volonté chancelante à la volonté inébranlable de Jésus. Sa mort exige que nous préférions à tout son vouloir très saint. La flamme de la charité doit fondre et unir les deux volontés, comme la flamme du feu fond et unit deux métaux : « Apprends, âme fidèle, quel amour brûlait le Cœur du Christ : immense, infini, il n'a pu le contenir ; le feu sacré est sorti par les plaies béantes du corps, et le voilà qui pénètre jusqu'à la moëlle de notre être[1]. »

Lorenzo Gustiniani, saint Laurent Justinien (1380-1455), parle admirablement de la Passion dans son *Incendium divini amoris*, il aime à citer le beau texte : « *O si fuissem loco illius lanceae exire de Christi latere noluissem, sed dixissem : Haec requies mea in sæculum sæculi : hic habitabo quoniam elegi eam*[2] ». Premier général des Chanoines Réguliers de Saint-Georges *in Alga*, évêque de Venise (1433), patriarche de Venise (1437), comme tant d'autres, comme saint Antonin, archevêque de Florence, comme saint Vincent Ferrier, comme saint Bernardin de Sienne, saint Jean Colombini, saint André Corsini, il exerce, au XV^e siècle et au XVI^e siècle, une grande influence par ses écrits ascétiques et mystiques. Dans le *Divinum incendium amoris* et dans ses autres ouvrages, on le sent imprégné des souvenirs de la Passion de Jésus, tout proche de son Cœur :

« Vaillants lutteurs, soldats du Roi éternel, regardez donc le côté, les mains, les pieds du Sauveur ; ils sont ouverts, ne craignez

1. *Theologia mystica.* Coloniæ MDXLV, fol. XVII. Avant ces lignes Harphius cite le texte de saint Bernard : *Patet arcanum cordis per foramina corporis.* Sur Harphius et la *Theologia mystica*, on peut lire quelques pages excellentes du P. Villers, *S. J.*, dans *Revue d'ascétique et de mystique*, avril 1922, 155-162.

2. *Incendium amoris*, c. II. *Opera omnia*, Venise, 1751, t. II.

pas d'entrer. A l'intérieur l'étendue est immense, les délices inexprimables, les parfums embaument les sens de l'âme, le repos est absolu. Faites-en l'expérience ; voyez combien il est doux et suave, combien il est sûr d'habiter dans le côté de Jésus. » Méditer, comprendre les fatigues, les voyages et les crachats, c'est entrer dans les plaies des pieds ; repasser le souvenir des miracles, des bienfaits : morts ressuscités, célestes enseignements prodigués, c'est pénétrer dans les plaies des mains. Dans la plaie du côté on goûte l'ardeur de l'âme divine, son infinie dilection, son admirable sagesse, les trésors de la divinité, la surabondance des dons de l'époux, l'union intime des deux natures. Dans cet asile très sûr les forces reviennent, l'âme se réchauffe, l'esprit reprend sa vigueur ; on y retrouve ce qui avait été dissipé, perdu, affaibli, ou ce qui allait périr. En Épire, dit-on, il existe une source qui éteint, comme les autres sources, les flambeaux allumés qu'on y plonge ; mais, à la différence des autres sources, elle rallume les flambeaux éteints. Les plaies du Sauveur sont des sources qui éteignent l'ardeur de la concupiscence et allument la flamme de la charité[1]. »

A lire les auteurs du xv^e^ siècle, on éprouve parfois l'impression que Dieu prépare une diffusion prochaine, large et facile de la dévotion au Sacré-Cœur. Elle attire non seulement des âmes isolées ; des congrégations religieuses sont renouvelées ou fondées, pour qui elle va devenir, semble-t-il, une dévotion de famille, à juger sur les apparences.

Sainte Françoise Romaine naît en 1384. Mariée à douze ans, à Laurent Ponziani, elle est dans le monde le modèle des Tertiaires franciscaines. Le P. Barthélemi, du couvent de San Francesco, à Ripa, la dirige longtemps. Entrée chez les Bénédictines, elle en sort et fonde, en 1425, à Rome, les *Oblates della Torre de specchi*. Sans faire de vœux, les dames et les jeunes filles de la noblesse romaine peuvent, dans cette nouvelle congrégation, vivre une vie religieuse très intense et y pratiquer toutes les

1. *De Casto connubio*, c. VIII, 4, 2. La meilleure édition des *Opera omnia* de saint Laurent Justinien est celle de Lyon, 1751.

vertus. Elles suivent la règle de saint Benoît, telle que l'observent les Olivétains[1]. L'idée de sainte Françoise Romaine, très originale au XV^e siècle, reprise au XIX^e et au XX^e siècle, a donné des résultats magnifiques. Entrée elle-même chez les Oblates en 1436, la sainte y meurt en 1440, sa piété et sa charité la firent vénérer de toute la ville de Rome.

Sainte Françoise Romaine n'a rien écrit. Elle se borne à répondre aux questions de son confesseur. Sa vie est une splendide floraison de grâces mystiques et de faveurs extraordinaires. Plusieurs fois le Cœur de Jésus lui est manifesté. Surtout, semble-t-il, car la chronologie est assez difficile à fixer, après la fondation des Oblates. Introduite dans la plaie du côté, comme dans un océan d'infinie lumière, elle y boit à longs traits et voudrait s'y plonger tout entière. Elle est retenue sans trop savoir comment et entend une voix : « Je suis l'amour qui crie : « Si quelqu'un a soif qu'il vienne et qu'il boive. Ceux qui viennent, je veux les désaltérer et je leur ouvre mon Cœur, c'est là qu'ils doivent habiter. » Pendant qu'elle étanche avidement sa soif, la sainte aperçoit le Cœur de Jésus et la blessure faite par la lance[2].

Dans une autre vision, la 14^e, alors qu'elle était toute recueillie, cachée dans la blessure du côté, abîme insondable de charité, Jésus lui dit :

« Je suis l'amour filial, je mets l'âme dans la vérité, je lui fais haïr et mépriser le monde, je lui inspire le désir du recueillement, des douleurs et des croix. Quand ces désirs lui sont devenus habituels, je la fais monter plus haut. Je l'admets au repos du ciel empyrée, elle y contemple mes plaies. Leur splendeur la brûle d'amour. Quand elle est ainsi tout en feu, je la transfigure, alors elle s'abandonne à

1. Les Olivétains ont été fondés en 1313, au Mont Oliveto, en Italie, par Bernard Tolomei. Cf. Dom MARÉCHAUX, *Vie du B. Tolomei*. Paris, 1893. Sur sainte Françoise Romaine, on peut consulter *Acta sanct.*, ad diem 9 martii, *Vie de sainte Françoise Romaine*, par dom RABORY, O. B. Paris, 1884 ; comtesse DE RAMBUTEAU, *Sainte Françoise Romaine*.

2. *Acta sanct., loc. cit.*, p. 96, 108.

mon Cœur et à ma volonté, elle y trouve un abîme de douleur et d'amour. Elle y demeure comme submergée sous les merveilles qu'elle y découvre[1]. »

Le cœur, ici, c'est l'intérieur, l'âme entière ; mais la voie sanglante qui y conduit, les plaies, restent si présentes à l'âme, qu'il est impossible de ne pas sentir et deviner le cœur de chair.

Entrer dans les plaies du Sauveur, y demeurer, y vivre, est devenu une pensée si habituelle aux âmes chrétiennes, que les humanistes et les protestants ne manquent pas de la railler. L'auteur de l'*Alcoranus Franciscorum* cite, parmi ce qu'il appelle des sottises, des blasphèmes contre le Christ, la religion et les saints, le fait suivant :

« Le frère Gérard, grand prédicateur, fit un grand éloge de saint François, le jour de sa fête. Un des auditeurs eut, la nuit suivante, un songe. Ravi au ciel, il vit Jésus, Marie, tous les saints les uns après les autres venir saluer le Christ et sa Mère. Ne voyant pas saint François, il demande à l'ange qui le guide : « Où donc est François que Frère Gérard a tant exalté ? » — Attends un peu et tu verras quelle place il occupe. » Le Christ alors lève son bras droit et de la plaie du côté sort saint François, la croix en main, suivi de la multitude de ses frères. »

Et l'auteur s'exclame : « Il faut donc que le corps de Jésus-Christ soit devenu au ciel aussi grand que le colosse de Rhodes, entre les jambes duquel les navires passaient ! » Sa ridicule plaisanterie et sa mauvaise humeur nous laissent froids, son témoignage reste curieux[2].

Quelques années avant la naissance des Oblates de sainte Françoise Romaine, la bienheureuse Jeanne de Valois (1464-1505), fille de Louis XI, fondait, avec le concours du P. Gabriel-

1. *Acta sanct.*, ad diem Martii, 9, p. 111.

2. *Alcoranus Franciscanorum*, p. 77. Les premières pages manquent dans l'édition que j'ai entre les mains : le volume a été traduit en français par Conrad Badius, Genève, 1556. La préface est de Luther. L'auteur n'est pas Erasme *Désiré*, mais Erasme *Albère*, Erasmus *Alberus*.

Maria, l'Ordre des Annonciades. Louis XII avait raison d'oublier les injures faites au duc d'Orléans ; il fut moins bien inspiré le jour où il oublia une promesse solennelle jurée par le duc d'Orléans à une fille de France, au pied des autels. Jeanne de Valois pardonna, mais elle n'oublia jamais ; la blessure est trop profonde pour se fermer, elle saigne toujours. La bienheureuse aurait mis en tête de son testament ces deux vers :

Filia Francorum regis, soror unaque conjux
Et non pulsa toro Johanna ego mater eram[1].

« Fille, sœur, épouse des rois de France, si l'on ne m'avait chassée du lit nuptial, moi Jeanne, j'eusse été aussi mère de rois. » Retirée dans son duché de Berry, la douloureuse princesse mène une vie de religieuse, tout occupée des intérêts divins.

Comme les Clarisses et les Tertiaires, les Annonciades vivent sous l'obédience complète des Franciscains du premier Ordre ; elles ont les mêmes supérieurs. La fille du roi Louis XI, l'épouse du roi Louis XII voulut être ensevelie revêtue de la bure grise, ceinte de la corde que portaient ses filles. Pendant sa vie, la bienheureuse fut fidèle à la pratique franciscaine, si chère à tous les enfants du patriarche d'Assise ; elle récitait chaque jour cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur des cinq Plaies. Un écusson que l'on prétend avoir été le sien porte d'un côté les cinq Plaies et de l'autre un calice surmonté de l'hostie[2]. Cependant c'est une révélation particulière, une grâce intime qui lui donne l'idée de la dévotion au Cœur de Jésus. Jeanne est malade ; le P. Gabriel-Maria ne s'y trompe pas, la maladie n'a pas une cause naturelle ; c'est l'amour de Jésus qui la crucifie délicieusement. Il interroge donc sa pénitente. Après bien des hésitations, elle est contrainte d'avouer que Notre-Seigneur l'a invitée à un repas pour un jour très prochain. Le surlendemain, après la sainte

1. Hilaire de Barenton, *La dévotion au Sacré-Cœur*, p. 102, note.
2. *Revue de l'Art chrétien*, 1879, t. II, p. 150. Cf. Hilaire de Barenton, *loc. cit.* p. 107, note.

messe, pendant que ses yeux se remplissent délicieusement de grosses larmes d'amour, elle tombe en extase. Jésus et Marie sont là qui l'invitent à s'asseoir près d'eux. Le repas commence, deux cœurs sont servis sur un plat. Jésus demande à Jeanne si elle ne serait pas heureuse de joindre à ces deux cœurs le sien. Jeanne porte la main à sa poitrine ; tout émue, elle s'étonne de ne pas y trouver son cœur. Jésus sourit doucement. « Ce n'est pas merveille, ajoute l'historien, si la sainte ne trouvait pas son cœur, depuis longtemps l'amour l'avait uni au Cœur de Jésus, il vivait en lui beaucoup plus qu'en elle. » Le cœur de Jeanne et le Cœur de Jésus ne font qu'un seul cœur[1].

Jeanne de Valois se souvint de cette vision, quand elle peignit une aquarelle conservée dans un reliquaire à l'archevêché de Bourges. Elle représente un cœur percé de la lance ; dans le haut on lit en abrégé l'inscription que nous connaissons déjà : *Illud Cor transfixum est cum lancea Domini Jesu Christi*[2]. Le cœur peint par Jeanne n'est pas le Cœur de Jésus, mais pendant son travail, elle avait certainement présent à son esprit et à son amour le Cœur divin percé par la lance.

Dans le *Testament spirituel* laissé aux Annonciades par le P. Gabriel-Maria, le bienheureux fondateur déclare à ses filles qu'elles ont été établies pour « *répondre* fidèlement aux désirs du divin Cœur de leur céleste époux, et de même qu'autrefois la divine Majesté avait pu dire de David : « J'ai trouvé un homme selon mon cœur », de même le Fils de Dieu pourra dire : « J'ai trouvé des filles telles que ma mère et moi les désirions. » Dans ce *Testament spirituel*, le mot cœur signifie évidemment la volonté, l'âme, l'intérieur de Jésus. On en sera plus convaincu si l'on

1. *Acta sanct.*, februar ad diem 4. p. 583. Cf. Franciosi, col. 290. Le récit le même pour le fond, est un peu dramatisé dans *La Vie de la V. servante de Dieu, Jeanne de Valois*, p. 185, Paris, Ve Mazières, 1741.

2. Hilaire de Barenton, *op. cit.*, p. 104. Le P. Hilaire de Barenton croit que l'aquarelle représente le Cœur de Jésus. Je dirai bientôt pourquoi je ne puis partager son avis. Cf. Othon, *Le B. Gabriel Maria et l'Ordre de l'Annonciade*, p. 161.

parcourt *la Règle des religieuses de l'Ordre de la B. V. Marie, autrement appelé de l'Annonciade ou des dix vertus de Notre-Dame* (Paris, Gabriel Martin, 1681). L'auteur, le P. Gabriel-Maria, s'étend longuement sur les vertus de Marie, comme le titre l'indique, il ne dit rien du Cœur de Jésus.

Il existe au musée de Bourges un tableau de Jean Boucher, peint en 1604, à l'occasion du centenaire de la mort de la bienheureuse Jeanne de Valois, tableau fort curieux. Au milieu des nuages, entouré d'anges, le Cœur de Jésus est représenté ouvert par la lance, surmonté d'une croix, des flammes en jaillissent, et il est entouré d'épines[1]. Marie, la main droite sur la poitrine, montre le Cœur sacré de la main gauche ; en face, saint Joseph l'adore, agenouillé ; au bas, sur terre, Jeanne de Valois en extase, revêtue du costume des Annonciades, le contemple ; à gauche, un prêtre en surplis avec une étole, entr'ouvre sa soutane, comme pour rafraîchir sa poitrine brûlée d'amour. Le Père Éternel, la main droite étendue, la main gauche posée sur le globe du monde, domine toute la scène.

Ce tableau, si véritablement il est de 1604, et nous n'avons aucune raison convaincante d'en douter, ne laisse pas d'être troublant. Il n'a aucune relation avec la vision que nous venons de raconter ; cette vision nous révèle les seuls rapports connus de la bienheureuse Jeanne de Valois avec le Cœur de Jésus. Où Jean Boucher a-t-il pris l'idée de représenter le Cœur de Notre-Seigneur justement comme sainte Marguerite-Marie, quatre-vingt-un ans plus tard, le fera vénérer à ses novices. Il y a là un problème dont je ne vois pas la solution[2]. Il reste que nous possédons une preuve de la dévotion des Annonciades

1. Le P. Bainvel, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*[4], p. 616, écrit « encadré dans des lacs d'amour » (comme dit la B. Marguerite-Marie). Sainte Marguerite-Marie a bien parlé des lacs d'amour, mais le cœur du musée de Bourges est entouré d'épines.

2. Jamais sainte Marguerite-Marie n'est allée à Bourges, jamais je n'ai trouvé la moindre allusion au tableau de Bourges, ou à une reproduction de ce tableau, sinon au XIXe siècle.

au Cœur de Jésus, en 1604, dévotion qu'elles tenaient sans doute de la bienheureuse Jeanne et du P. Gabriel-Maria. Il est regrettable et un peu déconcertant que, dans toute la suite des années du premier siècle de leur existence, nous n'ayions qu'un autre témoignage de ce culte. Les Annonciades de Boulogne, maintenant à Douvres, conservent un tableau qui représente une vision du P. Gabriel-Maria. La bienheureuse Jeanne, au ciel, adore un cœur glorieux ; la sainte Vierge, saint François d'Assise, sainte Catherine et saint Laurent sont près d'elle, courbés dans la même adoration. Il serait bien intéressant de savoir ce que fut, au XVI^e siècle, la dévotion au Cœur de Jésus dans les monastères fondés par Jeanne de Valois, fille de Louis XI, sœur de Charles VIII, femme de Louis XII ; comment on la pratiquait, sur notre terre de France, pas très loin de Paray-le-Monial, chez les Annonciades de Bourges[1].

Sur les bords du Rhin, nous la retrouvons au XV^e siècle, jeune, ardente, trésor et parfum des âmes. Les documents nous manquent, — ils viendront sans doute à leur moment qui sera celui de Dieu, — pour suivre le mouvement dominicain commencé au XIV^e siècle ; nous ignorons comment les frères de Suso et les sœurs de Marguerite Ebner continuent les pratiques de leur Ordre. La Congrégation des Chanoines Réguliers de Windesheim et les Frères de la Vie commune prennent alors dans les Pays-Bas et en Allemagne une grande importance. Il est difficile de mieux parler du Cœur de Jésus que Jean Veghe de la Congrégation de Windesheim, nous le verrons tout à l'heure.

Gérard Groot, Maître Gérard, Gérard le Grand (1340-1384) avait été le fondateur de la nouvelle communauté, le père de la « dévotion moderne », *primus fuit nostrae reformationis pater, et totius modernae devotionis origo*, écrit J. Busch, l'historien

1. En 1604, les capucins avaient un monastère à Bourges.

des chanoines de Windesheim[1]. Gérard se donne à Dieu assez tard, en 1374.

Au début de sa conversion, il connaît Jean Ruysbrœck ; le grand mystique le marque à son empreinte[2]. A Groenendael, Gérard a vu cet homme dévoué au Seigneur, il a entendu résonner cette voix qui est la voix de l'Esprit-Saint. Ses paroles ont transformé sa vie. Je ne crois pas que dans les ouvrages si beaux de Ruysbrœck on trouve l'idée de la dévotion au Sacré-Cœur. Mais le grand mystique flamand éprouve et goûte si profondément l'amour de Jésus, qu'à le lire et à l'entendre, les âmes s'embrasent. Son cœur, brûlé à la grande flamme du soleil divin, dont la montée et la descente mystérieuse au ciel de l'âme, symbolisent le développement de la vie spirituelle, laisse échapper des paroles ardentes comme le feu, elles consument tous ceux qu'elles touchent. Gérard n'avait jamais encore conversé avec pareil homme. Il est subjugué dès la première rencontre. Son âme demeure unie, collée à jamais à celle de Ruysbrœck, pour le temps comme pour l'éternité ; il n'a qu'un désir : être l'escabeau de ses pieds. Il répète à travers la Hollande ce qu'il a entendu à Groenendaël ; il prêche jusqu'à trois fois par jour. Les églises sont trop étroites ; il parle dans les cimetières qui les entourent ; ses discours jaillis de son cœur atteignent les cœurs. Pastor résume ainsi son apostolat : « Il rappela les hommes à l'imitation de Jésus-Christ[3]. »

Gérard réunit à Deventer de jeunes clercs qu'il emploie

1. *Chronicon can. reg. cap. Windesemensis*, lib. II, c. XVII. Sur l'influence vraiment étonnante des Frères de la vie commune, voir Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, t. I, p. 50.

2. Né à Deventer, en octobre 1340, Gérard commence ses études à l'école du chapitre de cette ville ; il les continue à Aix-la-Chapelle, à Cologne, et les achève à Paris où il prend le grade de maître ès-arts. Cf. *Œuvres de Ruysbrœck l'admirable*. Wromant et C^ie, 1921, t. I, p. 19.

3. PASTOR, *Histoire des Papes*, t. I, p. 159. Dans une lettre inédite sur le grand schisme, Gérard Groot souhaitait « quod ambo pontifices cum omnibus cardinalibus cantarent in cœlo empyreo *Gloria in excelsis*, et alius verus Eliachym poneret pacem et unitatem in terris ». Cf. PASTOR, *loc. cit.*

à copier des manuscrits ; c'est un bibliophile. Son ami, Florent Radewyns, a l'idée de grouper ces copistes en communauté[1]. Sans faire de vœux, ils ajoutent à leur travail commun des exercices de piété. Gérard aurait voulu leur donner la règle des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, il meurt trop tôt, en 1348. L'association des Frères de la vie commune devint la pépinière de la Congrégation de Windesheim. Centre d'une importante réforme de la vie monastique et d'une intense piété, elle étend son action sur de nombreuses communautés des Pays-Bas, d'Allemagne et de France. L'auteur de l'*Imitation* décrit avec amour la claire aurore des jours de Windesheim : « Du plus grand au plus petit, chacun y exerce l'humilité, qui est la première des vertus. Elle fait de la maison de la terre un paradis et transforme les hommes mortels en perles du ciel, en pierres vivantes de la maison de Dieu... Là, l'amour de Dieu et des hommes échauffe les cœurs et répand à l'extérieur de tels rayonnements que les pécheurs endurcis fondent en larmes, pendant qu'ils écoutent les saintes prédications des Frères ; ceux qui étaient venus froids, repartent pleins de joie, tout échauffés par la parole sacrée... Là semble revivre, dans toute sa fraîcheur, la mémoire des Pères de l'antiquité... Là on entend de pieuses exhortations au combat spirituel, et l'un des sujets ordinaires des considérations qui font l'objet de la méditation journalière est la sainte et douloureuse Passion de notre Sauveur Jésus-Christ. Le souvenir vigilant de la Passion est, on le sait, une source de salut pour notre âme ; elle peut guérir la morsure venimeuse du serpent, modérer les passions du cœur et, par l'imitation du Crucifié, élever de la terre au ciel l'âme relâchée[2]. » La Congrégation de Windesheim fut approuvée par Boniface IX, en 1395. En 1464, quatre-vingt-deux monastères s'y étaient rattachés.

1. Gerson loue les copistes de Deventer, *Gersonii opera*, Anvers, t. II, p. 694.
2. *Opera Thomæ a Kempis*, Antverpiæ 1615, p. 951, c. XXI, n. 2. Cf. PASTOR, *Histoire des Papes*, t. I, p. 160, 161.

Jean de Scoonhoven, Thomas a Kempis, Henri Mande, Gerlac Peters, Mauburnus ou Jean de Bruxelles se font gloire de lui appartenir. Ce dernier édite en 1491, chez Petrus de Os, des *Exercitia utilissima... cum consideralionibus variis de vita et passione Domini*[1]; en 1494, le *Roselum exercitiorum spiritualium*, loué par le P. Possevin dans son *Apparatus*. Dans ce *Rosetum*, Mauburnus a rassemblé plusieurs rosaires; le premier traite des membres de Jésus. Voici ce qu'il dit de son Cœur : « *O Cor divinum, tanquam cera liquescens uno cerne* (crine) *et oculo sponsæ vulneratum, propter nos contristatum et militari lancea vulneratum, vere sanctum sanctorum, armarium vitæ, portans nomina filiorum, tua cor meum vulnera caritate.* » Douce et belle prière, acte précis et fervent de notre dévotion. De 1496 à 1502, Jean Mauburnus réforme l'abbaye de Saint-Séverin à Château-Landon, le prieuré de Saint-Sauveur à Melun, l'abbaye de Saint-Evert à Orléans, de Saint-Martin à Nevers, de Livry près de Paris. Sans doute, il y porte avec lui son *Rosetum*, et il apprend aux religieux à réciter ses rosaires : rosaire sur les membres, rosaire sur la passion, rosaire sur la vie de Jésus, et encore rosaire sur la vie de Marie, rosaire sur la Salutation angélique, rosaire sur les membres de Marie ; son cœur très pur n'est pas oublié : *Cor piissimum, amore liquefactum, dominicis necessitatibus invigilans, caritate vulneratum, caritatis exemplum.* Dévotion au Cœur de Marie, dévotion au Cœur de Jésus, Mauburnus les unit et les pratique toutes deux ; il les prêche à tous et surtout aux communautés qu'il réforme. Il n'est pas le seul des chanoines de Windesheim à propager la dévotion bénie.

Dans le couvent de Münster, en Westphalie, vit alors Jean Veghe, puissant orateur, fervent dévot du Cœur de Jésus. Il prêche en bas-allemand. Le P. Richstætter, *S. J.*, qui a si bien étudié cette époque, estime que Veghe parle plus de deux cent-

1. Bib. Nat. D., 34508. Cf., *Revue d'ascétique et de mystique*, janvier 1923. *La Méditation méthodique et Jean Mauburnus* par le P. Watrigant 13-29.

fois, dans ses sermons et ses œuvres mystiques, du Cœur de Jésus : « La flamme d'amour qui brûlait dans le Cœur du suave et béni Jésus, était si grande, qu'elle perça son saint corps en cinq endroits, c'est-à-dire aux cinq plaies sacrées[1]. » Jean Veghe a écrit la *Vigne de l'âme ;* plusieurs titres de chapitres sont significatifs : « Qu'il nous faut donner notre cœur à Jésus parce qu'il nous a donné son cœur le premier ; le Christ nous donne son cœur comme nourriture. » « Tourmenté par la tentation, hâte-toi de pénétrer dans le château fort de ton Seigneur, dans le cœur de ton époux. La porte en est ouverte pour toi, les ponts-levis sont abaissés, la plaie est large et son cœur est ouvert, il tend ses mains vers toi et il t'attend dans l'amour et la douleur. » C'est fort beau, malgré les traits d'un goût allemand qui n'est pas le bon goût. Trésor inépuisable, le Cœur de Jésus renferme bien d'autres richesses que celles laissées à Salomon par David. Avec ces trésors, nous bâtirons un temple, un château-fort, une salle de festin, un lieu de repos, et si nous ne savons pas bâtir, Jésus est le meilleur des architectes. Dans le Sacré-Cœur, notre cuivre devient de l'or, notre étain de l'argent, notre paille se change en froment, notre eau en vin, notre pauvreté en richesse ; de lui rayonne la joie éternelle. Le Cœur de Jésus est un encensoir d'or attaché à la croix ; dans les flammes de l'amour, le parfum de la souffrance s'y consume, qui contraignit Dieu à pardonner. Que rendre au Cœur divin pour sa charité ?

« Ame dévote, veux-tu donner, abandonner, sacrifier ton cœur ? Ton époux divin a sur ce cœur le premier et le meilleur droit, parce que, le premier, il a donné son Cœur en faisant tout par amour pour ton salut. Saint Augustin a dit : « Tout ce qui est donné ou fait par amour ne peut être récompensé que par l'amour. » Si tu prouves

1. *Regnabit*, revue universelle du Sacré-Cœur, octobre 1922, p. 403 et sqq. Il suffit de lire l'article du P. Watrigant, *La Méditation méthodique et l'école des Frères de la vie commune, Revue d'ascétique et de mystique*, octobre 1922, p. 134-155, pour voir quelle large place occupe la Passion de Notre-Seigneur dans la spiritualité de cette école.

ta reconnaissance envers ton divin Époux et l'amour de son Cœur en lui donnant ton cœur, tu seras encore endettée vis-à-vis de lui, dans la mesure où son divin Cœur est meilleur que le tien, à moins que tu ne lui offres son Sacré-Cœur lui-même, le posant sur le tien. »

Arrêtons-nous sur cette image : le Cœur de Jésus posé sur le cœur du fidèle, offert avec lui, priant avec lui, donnant à cette offrande et à cette prière le mérite infini de son offrande et de sa prière. L'idée est vraie, elle est belle, elle s'exprime par des gestes imprégnés de la plus exquise suavité[1].

Le franciscain Fridolin, mort à Nüremberg en 1498, prêche longtemps dans cette ville, comme Jean Veghe à Münster. Lui aussi est un grand dévot du Cœur de Jésus. Le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ est le Cœur de Dieu. Sa bonté et sa fidélité sont incommensurables. « Le Cœur de l'homme est impénétrable et mauvais, dit Jéhovah, qui pourra l'explorer ? Moi, le Seigneur, je sonde les cœurs et j'éprouve les reins » (*Jer.*, XVII, 9-10). Si Jéhovah seul peut pénétrer le cœur humain, qui entrera dans le Cœur du Christ, abîme insondable de sagesse, de bonté, de douceur et d'amour ? Il est, comme Dieu lui-même, sans mesure et sans limite, il contient le ciel et la terre. Siège de toutes les vertus, salle du trône de toute gloire, palais magnifique de toute royale dignité, source de la vie, repos de l'âme, fleur virginale sortie de la tige de Jessé, dont la sève féconde

1. Jean Veghe et Mauburnus ne sont pas seuls des chanoines de WINDESHEIM à parler du Cœur de Jésus. Jean Scutken qui fut le conseiller spirituel de Peters Gerlac et de Henri Maude, aimait à méditer la vie de Notre-Seigneur : « Quid mirum, écrit Jean Busch, si in singulis vitæ Jesu Christi et Passionis ejus articulis accensus sit et calefactus, tanquam ipse sub cruce, immo et in cruce Jesu Christi consisteret ? Ibi ad cor ejus per aperta vulnera mente ingressus et cor cordi conjungens, ab omnibus suis peccatis in sanguine Christi se lavit », *Chronicon Windeshemense*, p. 195. édit. Grube, Halle, 1886. Vos de Huesden, prieur de Jean Scutken parle du Cœur blessé de Jésus, et appelle un de ses correspondants : frater præamande in corde Jesu Christi », *Ibid.*, p. 226 ; il ajoute : « Cor tuum cordi ejus conjunge », p. 234. Cf. *Revue d'ascétique et de mystique*, avril 1922, p. 144, 141, note. L'article est du P. WATRIGANT, qui connaît si bien l'histoire des chanoines de Windesheim.

s'alimente dans le sang de Marie, divine corolle embaumée par les sept dons de l'Esprit, le Cœur de Jésus est le trône de l'éternelle Sagesse et de la Sainte Trinité, le temple de l'infinie Majesté, la cause du salut des hommes, la source de la véritable félicité. « Tu comprendras bien maintenant, ajoute le pieux docteur, que les images puissent me manquer pour faire connaître suffisamment la dignité, les qualités et les fonctions du Cœur très sage et très doux du Maître. »

C'est toute la théologie du Sacré-Cœur développée dans sa large beauté et dans son infinie richesse; jamais Étienne Fridolin ne pense avoir dit assez. Il a lu la *Vitis Mystica*, il s'en souvient, il laisse surtout parler son cœur. Il trouve des accents vraiment nouveaux d'humble adoration et de filiale reconnaissance :

« Considère attentivement d'un cœur reconnaissant et pieux, et garde-toi d'oublier que nous devons au Cœur du Christ tout ce que nous possédons de sa doctrine et de sa vie, de son sang divin et de son corps sacré, des sacrements augustes et de la grâce du Saint-Esprit, de toutes les vertus et de tout ce qui rend la vie agréable aux yeux de Dieu. De ce Cœur nous vient aussi tout ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a mérité par ses pensées, par l'ardeur de ses désirs, par ses larmes, ses soupirs et ses prières, par ses paroles, par son jeûne, par ses peines et ses travaux, par sa pauvreté et ses privations, par ses œuvres de charité et de miséricorde. A ce Cœur, abîme de bonté et de douceur, nous devons enfin et surtout les bienfaits qu'il nous a acquis par ses souffrances et par le sang qu'il a versé pour nous, par sa mort résignée, par son humilité profonde et sa sublime obéissance inspirée par son amour sans bornes... Bien que l'humanité tout entière du Christ, comme aussi son saint corps, soient d'une façon spéciale un temple de la divinité, sa poitrine est cependant le véritable Saint des Saints. Mais le Cœur est l'Arche d'Alliance et le trésor du Saint des Saints. Aussi ne peut-on pas trouver assez de symboles pour faire comprendre la sublime grandeur du très saint Cœur. »

Vraiment, il est regrettable de ne pas connaître le bas-allemand, pour pénétrer et goûter dans leurs nuances les plus délicates d'aussi consolantes et fortes pensées ; nous ne saurions avoir trop de reconnaissance au P. Richstætter qui les a découvertes et nous les a traduites[1].

Fils du stigmatisé de l'Alverne, à une époque où les yeux et les âmes sont remplis des souvenirs sanglants de la Passion de Jésus, dans cette Allemagne dont le rude réalisme s'affirme dans des images parfois choquantes, et semble s'y complaire, le P. Étienne Fridolin a découvert le Cœur de Jésus non dans la blessure du côté, mais dans la contemplation des beautés et des grandeurs de Jésus. Sa dévotion, plus large, plus complète, je ne veux pas dire plus divine, est cependant plus imprégnée des souvenirs de la divinité. Peut-être le doit-il à cette atmosphère mystique où baignent les deux rives du Rhin et les plaines de Westphalie ; qu'il respire à pleins poumons, qui pénètre et nourrit son âme. Avant sainte Marguerite-Marie, la dévotion française au Cœur de Jésus fut, elle aussi, au début du XVIIe siècle, comme toute saturée de divinité. Elle en oublia un peu, dans ses sublimes contemplations, l'humanité de Jésus ; tout au moins, elle n'eut pas assez présent le Cœur de chair, symbole des sentiments de l'âme. Notre Franciscain du XVe siècle l'a présent, lui. Il avait composé pour le 30 mai une méditation sur le Cœur transpercé de Jésus, ouvert et débordant d'amour :

« Considère le Cœur blessé du Christ comme la véritable porte par laquelle on parvient à la grâce et à l'amitié de Dieu, par elle on monte vers les joies éternelles qui ne prennent jamais fin.

« Regarde le Cœur blessé du Christ. En lui a reposé sa très sainte Ame et son adorable Divinité, par laquelle nous sommes maintenus dans l'existence.

« Considère le Cœur ouvert du Christ comme le plus sûr asile des réfugiés. Où pourrait-elle s'envoler ailleurs, ta pauvre âme,

1. *Regnabit*, décembre 1922, p. 25-34.

lorsque les ennemis infernaux la poursuivent de leurs attaques durant la vie et au moment de la mort ?...

« Considère le Cœur bienveillant du Christ comme une parfaite compensation de tes péchés et des péchés de l'humanité, puisque le Seigneur a répandu le très saint sang de son Cœur...

« Considère le Cœur enflammé du Christ comme l'origine de ton éternelle béatitude et le véritable chemin par lequel tu dois entrer dans la céleste patrie. Oh ! qui peut imaginer et exprimer la bonté, la hauteur, la longueur et la largeur du très saint Cœur de Jésus-Christ. Il dépasse de loin la compréhension et l'entendement des hommes. Voilà la merveilleuse cité de grâce que ton plus cher Seigneur t'a préparée, sur le bois fleuri de la sainte croix. Entres-y avec foi et chasteté : Seigneur, c'est ici le lieu de mon repos, c'est ici que je veux demeurer, parce que je l'ai choisi. »

Le bon Fridolin, en cela il est bien de son temps, nous propose tout un alphabet composé des qualités du Cœur de Jésus : affligé, beau, chaste, etc., autant de lettres, autant de vertus ; lettres et vertus se succèdent dans le même ordre. A chaque vertu qui passe, il s'efforce de faire naître dans l'âme du lecteur un sentiment qui y corresponde. Sa dévotion élevée, théologique et chaude, est aussi très pratique.

« Au Cœur aimable, pacifique du Christ offre ton méchant cœur incliné vers la terre....

« Au Cœur chaste de Jésus, offre ton cœur impur... Prie-le, puisqu'il a été affligé pour toi jusqu'à la mort, qu'il infiltre dans ton cœur une goutte du chaste sang du sien...

« Au Cœur fervent du Christ, offre ton cœur pécheur...

« Au Cœur humble et patient du Christ, offre ton cœur aride et indigent...

« Au Cœur noble du Christ, offre ton cœur vaniteux et obstiné...

« Ainsi, quel que soit le mal qui t'oppresse et quoi qu'il t'arrive de joyeux et de triste, recommande tout au si bon et si fidèle Cœur de Jésus. A lui, tu peux te plaindre de tous tes soucis comme

à ton meilleur ami, comme à celui qui sait le mieux te consoler et t'encourager[1]. »

De tous les dévots du Sacré-Cœur qui ont vécu du XIIe au XVe siècle, l'humble franciscain a certainement été l'un des plus grands, à en juger par ses écrits ; jusqu'au P. Richstætter, il a été le plus inconnu.

« Le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ est le Cœur de Dieu », aimait-il à répéter ; il est aussi notre cœur, puisque nous appartenons au « corps mystique » du Christ. C'est par la doctrine du corps mystique, qu'un byzantin du XIVe siècle finissant, entrevoit notre dévotion. Évêque de Thessalonique, ami du basileus Jean Cantacuzène, Nicolas Basilas a écrit la *Vie dans le Christ*, περὶ τῆς ἐν χριστῷ ζωῆς. Il dit : « Nous n'avons pas cherché Dieu, mais nous avons été cherchés par lui[2] ». L'union de l'homme à Dieu exige une descente de Dieu vers l'homme, plutôt qu'une ascension de l'homme vers Dieu. *Inclinavit cœlos et descendit* (*Ps.* XVII, 10). Dans cette recherche de nous-mêmes, dans cette sortie et cette extase de Dieu dans ce vide, dans cette « Kénose », le Christ affirme son amour surtout par ses souffrances :

« Deux choses révèlent l'amant... combler son ami de bienfaits, et vouloir souffrir pour lui... Cette seconde marque d'amour est beaucoup plus grande que la première, mais elle était interdite à Dieu, puisque Dieu est absolument impassible. Comme il aimait l'homme, il pouvait le combler de bienfaits ; mais souffrir... il ne pouvait y arriver, ni même s'en approcher. Son amour était surabondant, mais il n'avait pas de signes pour le montrer. Et pourtant, il ne fallait pas qu'il fût ignoré de ses amis, il fallait qu'il nous donnât l'expérience de la plus grande affection et qu'il nous montrât qu'il nous aimait du plus extrême des amours ; c'est pourquoi il a machiné

1. *Regnabit*, décembre 1922, p. 32.
2. *Revue d'Ascétique et de Mystique*, janvier 1922, p. 30.

(μηχανᾶται) et exécuté cette « Kénose », il s'est fait tel qu'il pût souffrir et sentir la douleur[1]. »

Au ciel, le Christ est heureux de garder et de montrer ses plaies. Il conserve les glorieuses cicatrices de sa mort rédemptrice ; avec elles, il est allé s'asseoir sur le trône royal. La Passion est glorieuse à Bysance à la fin du XIVe siècle, comme dans les catacombes et aux dix premiers siècles en Occident, c'est la victoire triomphale de l'amour d Christ. L'amour du Christ bat dans le cœur de chair du Christ, Nicolas Basilas n'y pense pas ; les Pères de l'Église et les premiers docteurs n'y avaient pas pensé non plus. C'est l'union de l'homme avec le Christ. qui fait entrevoir à l'évêque byzantin le Cœur de chair de Jésus.

« Cette union est plus grande que celle de nous-mêmes à nous-mêmes. Nous ne nous servons pas sans cesse de tous nos membres ; par exemple, pour entendre, nous n'avons besoin ni de l'œil, ni de la main ; mais, le Sauveur, nous nous en servons à tout instant. Il est toujours et de toute manière avec nous et ne nous laisse user d'aucun autre moyen que de lui, ne prêter attention à autre chose qu'à lui. Cette « nécessité admirable », cette tyrannie amoureuse, nous tire vers lui et nous attache à lui seul ; il n'est pas seulement un compagnon, nous avons le même corps, le même sang que lui ». Il nous a donné ses pieds, ses mains qui dépendent de son *Cœur*... Nous ne pouvons vivre sans être attachés à son *Cœur* et... nous ne pouvons être attachés à son *Cœur*, sans vouloir les mêmes choses que lui... La puissance de la sainte Table attire la vraie vie de ce bienheureux *Cœur*[2]. »

Les cris d'amour et les exhortations passionnées du franciscain de Nüremberg laissent bien loin derrière elles les timides allusions de l'évêque de Thessalonique, chaudes pourtant, elles aussi. sous leur calme apparence. Une plus humaine

1. *Revue d'Ascétique et de Mystique, loc. cit.*, p. 31. Cf. P. G. t. C, col. 644-645.
2. *Revue d'Ascétique et de Mystique, loc. cit.*, p. 32. Note. Cf. P. G. t. C., col. 648.

compréhension de la vie et de la Passion de Jésus, la vue des plaies sanglantes et non pas seulement glorieuses, eut amené Basilas à une plus complète intelligence de la dévotion au Sacré-Cœur. Il rappelle que du côté percé ont jailli le sang et l'eau[1] ; pour, lui la plaie du côté est la plaie par excellence ; il veut que nous fassions nôtres et les plaies et la mort du Rédempteur[2]. Il aime en outre à considérer Jésus comme la tête et surtout comme le cœur du corps mystique dont tous les fidèles sont les membres. Penser, écrire que nos membres qui contiennent, comme des vases, le sang du Christ (καθάπερ φιάλη τὸ ἐκείνου φερουσιν αἷμα) doivent être des membres saints, c'est rappeler fortement l'union étroite entre les communiants et le Dieu de l'Eucharistie, source de sainteté, tête et cœur de la vie surnaturelle ; ce n'est pas pénétrer dans la dévotion au Sacré-Cœur aussi avant que le veut la Congrégation des Rites de 1765. Le souffle qui passe sur les collines et les vallées des bords du Rhin, qui vivifie les peuples chrétiens d'Occident, n'a pas encore touché les rives lointaines du Bosphore.

---

1. P. G. t. C, col. 381, 385, 452.

2. P. G. t. C, col. 516. Cf. *Regnabit*, mars, 1923, p. 298-308. Le P. Salaville, A.-A. croit que Basilas n'a pas été évêque de Thessalonique, qu'il n'a même jamais porté ce titre : on lui a donné une dignité qui est celle de son oncle, mort en 1361, évêque élu, mais non sacré de Thessalonique. Basilas fut au témoignage de Bossuet, « un des plus solides théologiens de l'Eglise grecque depuis trois à quatre cents ans, et au reste, grand ennemi des latins ». *Explication de quelques difficultés sur les prières de la messe à un nouveau catholique.*

CHAPITRE IX

MOUVEMENT DE COLOGNE

La première « Semaine du Sacré-Cœur ». L'Université de Cologne. Werner Bolewinck, prieur des Chartreux. La chartreuse de Cologne. Pierre Blomenvenna, 1466-1536. La dévotion au Sacré-Cœur, dévotion cartusienne. La *Vie de Jésus-Christ* de Ludolphe de Saxe. Henri de Calkar (1328 — ?). Dom Dominique de Trèves et l'image du Sacré-Cœur (1384-1461). Les Chartreux et le Cœur de Jésus au XVe siècle.

Lansperge le Chartreux, 1489-1539 : sa dévotion au Cœur de Jésus fait partie de sa dévotion à la Passion ; il adore, il baise, il prie le Cœur de Jésus : *Ostium per quod nos ad Deum et ipse ad nos descendit.* Lansperge édite les *Révélations* de sainte Gertrude en 1536. Canisius, Surius à la Chartreuse de Cologne. *Ora pro Cartusiana coloniensi, unde hic liber prodiit.* Van Esche et le Sacré-Cœur.

Canisius à Rome ; le 4 septembre 1549 : « *Vous m'avez ouvert votre Cœur adorable... et ordonné de boire à vos fontaines sacrées...*

Influence de Lansperge et du *Legalus divinae pietatis.* Au XVIe siècle, identité pratique de la dévotion aux Cinq Plaies et de la dévotion au Sacré-Cœur.

Louis de Blois, abbé de Liessies (1506-1566). Sa dévotion à l'Humanité de Jésus et à sa Passion ; au Sacré-Cœur. Louis de Blois et sainte Gertrude. Les *Exercices* de saint Ignace. Dévotion au Sacré-Cœur à la fin du XVIe siècle. Les Jésuites et le P. Anchieta. Le petit office du Sacré-Cœur de J.-B. Anyès.

La dévotion a trouvé tous les actes essentiels qui l'expriment ; elle ne se répand que très lentement.

Une âme est vraiment dévouée au Cœur de Jésus quand elle l'adore, le remercie, s'offre à lui, l'invoque et le prie. Elles sont très rares, avant le XIVe siècle, les prières adressées au Sacré Cœur venues jusqu'à nous. Nous avons cité le *Summi Regis*

Cor aveto. Traduite en bas-allemand, cet hymne se répand très vite, et peut-être cette diffusion explique-t-elle un fait curieux

Au XIVe et au XVe siècle, on trouve, dans la Westphalie et sur les bords du Rhin, un assez grand nombre de prières au Cœur de Jésus ; prières non pas liturgiques, mais privées ; expressions magnifiques parfois d'une piété très intense, mais individuelle. Le P. Richstætter[1] exagère sans doute en disant que, vu leur multitude, il est difficile de les compter ; mais il a raison d'affirmer que, dans les pays de langues romanes, on ne rencontre guère, avant le XVIe siècle, de semblables prières. Ce fait nous permet de constater une fois de plus que, pendant les deux derniers siècles du Moyen Age, la dévotion au Sacré-Cœur grandit et se développe surtout dans les pays de langue allemande. Une de ces prières, très longue et très belle, a été conservée dans trois manuscrits différents. Celui de l'Université de Münster (nº 902, 133-147) la divise en sept parties ; il en fait comme une première « semaine du Sacré-Cœur » :

« Lundi :

« Salut, très doux et saint Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Mon cœur désire vous saluer dans un ardent amour, mon âme désire s'entretenir intimement avec vous et votre Divinité toute pleine de suavité, je désire être rempli de cette charité dont vous, mon doux Seigneur, vous avez été blessé...

« Jeudi :

« O Cœur aimable de mon Seigneur Jésus-Christ, je vous remercie de la grande angoisse, qui vous entoura, lorsque la sueur de sang ruissela de votre corps béni.

« O Cœur sacré, je vous remercie des grandes douleurs que vous avez souffertes, lorsque votre saint corps fut fait prisonnier, lié, frappé, outragé, dépouillé de ses vêtements et si inhumainement et cruellement maltraité à cause de moi...

1. C. Richstætter, *Deutsche Herz-Jesu-Gebete des* 14 *und* 15 *Jahrhunderts* (1922), 38-48. Cf. *Regnabit*, février 1923, p. 216-223.

« Vendredi :

« O Cœur très saint de mon bien-aimé Maître Jésus-Christ, je vous remercie de cette grande douleur que vous avez soufferte lorsque le lourd fardeau de la croix pesait sur votre épaule, car en même temps vous portâtes, plein de douleur, le fardeau des péchés du monde entier... »

Ce Cœur sacré, ce Cœur aimable, ce Cœur très doux, ce Cœur très saint, c'est, pour le pieux auteur inconnu, tantôt le Cœur de chair, tantôt l'âme et l'amour, tantôt la personne de Jésus ; c'est au calvaire, sur la croix, qu'il les voit, les adore et les aime. Nous reconnaissons la dévotion que nous avons vu naître et grandir dans le sang et les douleurs du Rédempteur :

« O cruauté sans pitié des Juifs, qu'est-ce que le Cœur charitable du Seigneur vous a donc fait ? Pourquoi l'avez-vous si cruellement transpercé, ô Longin ? N'étiez-vous pas encore satisfait de ce qu'il fut brisé ?... Et pourtant il était si pur et sans la moindre tache de péché. O Cœur aimant, laissez-moi mourir avec vous, car je ne saurais vivre sans votre amour... Je me mets profondément dans la plaie de votre sacré côté, où votre Cœur aimant est caché. O vie de mon âme, de quelle mort douloureuse vous êtes mort pour moi ! O source de grâces que vous êtes tarie, rose odorante que vous êtes desséchée... »

Cette dévotion traditionnelle s'alimente aux sources traditionnelles, elle s'incarne dans les images traditionnelles, celles surtout de la fin du XV^e^ siècle :

« Je veux aller à la vigne sainte du Calvaire, où mon Maître est suspendu à la croix, lui, le doux raisin, dans la chaleur ardente des plus grands tourments ; où le précieux vin, le sang divin ruissela en abondance. J'y contemplerai en même temps Marie, la rose virginale, debout dans cette vigne, toute concentrée dans une grande amertume. Je veux lui ouvrir mon cœur et toutes les facultés de mon âme pour recevoir le vin de la consolation et de la grâce, et je désire que mes pensées accueillent toutes les gouttes de sang, et toute la rosée de grâces précieuses renfermées dans cette rose. Je renfermerai tout

cela dans mon pauvre cœur pécheur, et alors m'appropriant le tout, je vous témoignerai, ô Cœur de mon Dieu, une reconnaissance éternelle, je vous offrirai mon cœur en digne hommage d'amour et de tendre dévouement, et comme une digne louange pour toute la douleur et la souffrance que vous, ô Cœur adorable, avez souffertes pour moi. Ainsi soit-il. »

Certains indices, assez vagues, auraient permis de penser que la dévotion au Cœur de Jésus, restée jusqu'alors individuelle et personnelle, allait enfin réunir et grouper ses fidèles, devenir dans quelques congrégations religieuses comme une dévotion de famille ; cet espoir ne se réalisa pas ; sauf peut-être pendant quelques années à la chartreuse de Cologne.

Dans la dernière partie du XV^e^ siècle et dans les premières années du XVI^e^, une vie intellectuelle très intense fermente dans les pays du Rhin ; elle coule à pleines veines dans la glorieuse et célèbre université de Cologne. Avec ses deux mille étudiants venus de Westphalie, de Hollande, d'Écosse, de Suède, de Danemark, de Norvège, de Livonie, cette université est, après celle de Paris, le plus lumineux foyer de science profane et religieuse. La « Rome allemande » compte dix-neuf paroisses, plus de cent chapelles, vingt-deux monastères de moines et de religieuses, onze collégiales, douze hôpitaux soixante-sept congrégations. Plus de mille messes s'y célèbrent chaque jour.

« Les livres matriculaires de l'Université nous prouvent qu'une grande partie des savants qui ont contribué le plus à propager et affermir l'humanisme en Allemagne, avaient été formés à Cologne, ou du moins, y avaient enseigné quelque temps... Les études classiques y prennent un large essor, lorsque Erasme de Rotterdam commence à rassembler autour de lui un cercle de jeunes disciples. Dans le groupe des humanistes, on compte le Frère mineur Dederich Cœlde, auteur de plusieurs livres populaires et de l'un de nos plus anciens catéchismes[1]. »

1. Jansen, *L'Allemagne à la fin du Moyen Age*, p. 77. Cf. Krafft, *Renseignements sur les inscriptions de l'Université de Cologne*, p. 468-483 ; *Lettres et documents*, p. 117-127 ; 182-201.

Deux des grands promoteurs des études classiques chrétiennes n'appartiennent pas à l'Université : Adam Mayer[1], abbé de Saint-Martin († 1499), et le prieur des chartreux, Werner Rolewink, un des religieux les plus remarquables de la fin du xv^e^ siècle. A l'âge de soixante-seize ans, il fait des cours publics sur les épîtres de saint Paul, et enthousiasme son auditoire ; de nombreux professeurs accourent l'entendre. Ce vieillard blanchi dans les études théologiques, pour qui la mystique n'a plus de secrets, est un ardent patriote. Son cœur bat chaudement pour la grande patrie allemande, et surtout pour sa petite patrie de Westphalie. Son *Eloge du pays de Saxe*, c'est la Westphalie qu'il nomme ainsi, déborde du plus filial enthousiasme ; il l'appelle « la vraie terre des héros ».

« Efforçons-nous, dit-il à ses compatriotes, de continuer et de transmettre à nos descendants la bonne réputation qui nous vient de nos pères, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours ; soyons, comme eux, remplis de la crainte de Dieu, simples et droits de cœur... Reçois, ô ma patrie, ô toi qui t'es toujours montrée reconnaissante envers moi et n'auras vraisemblablement pas mes os, le faible hommage que je t'offre, et efforce-toi de donner un si excellent exemple, que ceux qui viendront après nous et qui se souviendront peut-être de moi, brillent par leurs bonnes mœurs, par l'observation de tout ce qui est juste, et s'acquièrent ainsi une gloire légitime[2]. »

Autour de lui, dans cette illustre chartreuse, qui offre « à tous les Ordres religieux le modèle de la parfaite discipline ascétique », se cachent, dans un complet isolement du monde, des érudits humbles et laborieux, des humanistes, poètes et savants : Hermann Appeldorn († 1472), Henri de Birnbaun († 1473), Hermann Gregke († 1480), Henri de Dissen († 1484), Pierre

1. Jansen, *op. cit.* p. 79. Adam Mayer souvent appelé Villicus a écrit un *Tractatus asceticus de septem gradibus spiritualis ascensionis in Deum* ; il n'admet pas que tout le monde soit appelé à la contemplation. *Revue d'Ascétique et de Mystique,* janvier 1922, p. 79.

2. Jansen, *op. cit.* p. 80. Cf. De laude veteris Saxoniæ. t. XV, p. 239-247.

Blomenvenna, le plus intime ami de Rolewink, son successeur dans la charge de prieur ; il l'occupe et l'illustre pendant trente ans, de 1506 à 1536. Blomenvenna connaît et prêche le Sacré-Cœur.

Egredimini filiæ Sion, et videte Regem in die lætitiæ cordis ejus (*Cant.* III, 11) ; « Ame du chartreux, écrit le grand prieur, fille de Sion, c'est-à-dire fille de la contemplation, sortez de vous-même et voyez comme Jésus est couronné au jour de la joie de son Cœur » ! Ce jour de joie, c'est le jour de la Résurrection. Blomenvenna invite ses frères à contempler dans les plaies glorieuses la vérité de la victoire éternelle. Ce livre mystique, imprimé avec le sang très précieux de la victime rédemptrice, Jésus le présente à lire surtout à ses Chartreux.

« Dans la blessure du côté qui nous conduit au Cœur de Jésus, dans la blessure du côté qui est la représentation extérieure de la blessure du Cœur, lisez l'amour de Jésus, amour qu'aucun autre amour ne pourra surpasser. C'est en voyant cette blessure du Cœur que vous comprendrez seulement combien Dieu vous a aimés, combien Jésus vous a aimés, puisqu'il a donné sa vie pour vous, misérables pécheurs. Jésus ressuscité montre cette blessure mortelle qu'il reçut au Cœur ; lecteur, profitez de cette lecture, en aimant Jésus-Christ de tout votre cœur[1]. »

Pierre Blomenvenna a une idée très juste de la dévotion au Cœur de Jésus qu'il s'efforce de répandre parmi ses frères, les Chartreux de Cologne. Il la propage en son nom, sans doute ; mais aussi comme témoin d'une vieille et sainte tradition de son Ordre : la dévotion au Sacré-Cœur est une dévotion cartusienne. Cela n'est pas pour nous surprendre.

Les fils de saint Bruno sont des contemplatifs, ils sont des solitaires : séparés du monde par la solitude, séparés de leurs frères

1. Dom LE MASSON, *Semaine du Sacré-Cœur*, p. 142, Toulouse 1886. Blomenvenua né à Leyde en 1466, mourut à Cologne, en 1536, avec la réputation d'un saint, il avait fait profession le 7 mars 1490. On trouvera dans Hurter : *Nomenclator litterarius*, t. IV, col. 1149 la liste de ses ouvrages, mystiques et polémiques.

par le silence. Ce qui les distingue des autres ordres contemplatifs, c'est la juste part qu'ils donnent à la fois aux exercices de la vie érémétique et à ceux de la vie cénobitique.

« Dans notre ordre, écrit Lansperge — un grand dévot du Cœur de Jésus, un fils spirituel de Blomenvenna, la gloire de la chartreuse de Cologne — dans notre Ordre, vous avez les deux vies érémitique et cénobitique, et l'une et l'autre tellement tempérée par le Saint-Esprit que tout ce qui, dans l'une ou dans l'autre, aurait pu vous être un danger, n'existe plus, et que l'on a seulement conservé et augmenté tout ce qui sert à votre avancement spirituel et votre perfection[1]. »

Le chartreux aime la cellule ; dans le silence recueilli du monastère il travaille, il lit, écrit, il prie, il médite, il contemple ; le travail des mains le repose et le récrée ; sa vie, sa vocation sont angéliques. Innocent II a dit que l'Ordre de Saint-Benoît est *angelica religio*. Dès le XII^e^ siècle, Guillaume de Saint-Thierry écrivait aux Pères de la chartreuse de Mont-Dieu : « *Altissima est perfectio vestra, cœlos transit, par Angelis est, Angelicæ similis puritati. Aliorum est Deo servire, vestrum adhærere. Aliorum est Deum credere, scire, amare, revereri ; vestrum est sapere, intelligere, cognoscere, frui*[2] ». Cette connaissance savoureuse, ce goût de Dieu, cette paix des âmes et des choses ont donné, dès son origine, à l'Ordre des chartreux une grâce austère de mysticisme pratique qu'il a toujours gardée. Elle a, pour ainsi dire, trouvé sa forme définitive, au milieu du XIV^e^ siècle, dans la *Vie de Jésus-Christ*[3], de Ludolphe de Saxe,

1. *Dictionnaire de Théologie*, Chartreux, col. 2288. *Enchiridion*, c. XLIX.

2. Dom Autore pense avec Mabillon que Guillaume DE SAINT-THIERRY est l'auteur de la *Lettre aux Frères du Mont Dieu ;* Kutter pense que c'est dom Guigues ; Gerson l'attribuait à saint Bernard. Cf. P. L. CLXXXIV, 297-300.

3. *Vita D. N. Jesu Christi e sacris quatuor evangeliorum sanctorumque patrum fontibus pie simul ac ample derivata in christianæ pietatis educationem et oblectamentum.* Strasbourg 1474. Nuremberg 1478. Paris 1502, 1517. Lyon, 1530, 1554, 1644, etc. Traduite en français, Paris, 1490, 1500, 1580 ; en catalan, 1495, en espagnol, 1502-1503. Cf. *Etudes*, 1897, t. II, p. 519.

surnommé Ludolphe le Chartreux, un dévot du Cœur de Jésus.

Né en Saxe, vers 1300, Ludolphe, d'abord dominicain, entre à la chartreuse de Strasbourg vers 1330, il y devient prieur. Résumé de toute la spiritualité du Moyen Age, pure essence des méditations de saint Anselme, de saint Bernard, du pseudo Bonaventure et des plus saints docteurs sur la vie et la mort du Sauveur, le livre de Ludolphe marque la piété cartusienne et la piété chrétienne d'une empreinte profonde. Il est traduit dans toutes les langues, lu et médité par toutes les âmes. Toute l'existence du Verbe Incarné, simplement esquissée dans les ouvrages antérieurs, s'y déroule avec une suite merveilleuse ; drame divin qui passionne et sanctifie. Un grandiose prologue montre la génération éternelle du Verbe et la lutte de Charité contre Justice, au sein de l'indivisible Trinité, lutte qui décide l'Incarnation. La divine et sanglante tragédie terminée, un épilogue solennel met en scène le Christ, juge souverain de l'humanité rachetée par sa mort ; la toile tombe sur l'irrévocable sentence : *Ite maledicti in ignem æternum... Venite benedicti Patris mei.*

Le centre de l'action est au Golgotha. *Un soldat ouvrit le côté de Jésus avec sa lance.* Ludolphe insiste sur cette blessure :

« Pourquoi le Cœur de Jésus a-t-il été blessé, à cause de nous, d'une plaie d'amour ? Afin que, entrés par la porte du côté, pénétrant jusqu'au Cœur divin, nous puissions lui rendre amour pour amour, unir si intimement notre charité à la sienne, qu'il n'y ait plus qu'une charité ; comme le fer embrasé s'unit dans la même flamme au feu qui le consume. Puisque Jésus, pour notre amour, s'est laissé percer les mains et les pieds, nous devons aussi, pour son amour, lui consacrer nos mains et nos pieds, c'est-à-dire lui offrir toutes nos affections et nos œuvres ; nous devons surtout lui offrir notre cœur, en conformant notre volonté à celle de Dieu, par reconnaissance pour cette blessure d'amour que Jésus-Christ reçut à cause de nous sur la croix, lorsque la flèche d'un invincible amour transperça son Cœur, plus doux que le miel. Saint Augustin était entré par cette blessure

dans le Cœur de Jésus, quand il disait : Longin m'a ouvert avec sa lance le côté de Jésus-Christ, j'y suis entré, je m'y repose en toute sécurité. Les clous et la lance me crient que je suis ressuscité avec lui, si je lui donne mon amour[1]. »

Saint Chrysostome, saint Augustin, saint Grégoire le Grand saint Anselme, saint Bernard nous révèlent, dans le livre de Ludolphe, l'auguste mystère de la blessure du côté ; Ludolphe pénètre hardiment jusqu'au Cœur divin :

« O Jésus, en faisant ouvrir votre Cœur, vous avez entr'ouvert à vos élus les portes de la vie. Vous-mêmes êtes cette porte, ô Seigneur, et les justes passeront par elle. Maître, je vous en conjure, oubliez mes iniquités, puisqu'elles vous engageraient à me fermer la porte ménagée, par vos soins, aux pécheurs convertis et aux vrais pénitents... Et le Cœur blessé de Jésus ne blessera-t-il pas notre cœur ? N'aurons-nous point compassion de Lui, ne l'aimerons-nous point ? Certes, il est bien clair maintenant que c'est en Lui que se trouve la miséricorde et une surabondante rédemption[2]. »

Que de fois, dans les deux cents chartreuses disséminées sur la terre d'Europe, les âmes recueillies méditèrent les douces et traditionnelles pages de la *Vita Christi !* Le sage auteur ne voulait pas qu'on lût son livre à la hâte ; il fallait s'y attarder, comme l'abeille aux fleurs pleines de suc. Avant de l'ouvrir, les abeilles du cloître doivent déposer le fardeau encombrant des affaires quotidiennes ; le livre fermé, elles doivent embaumer leurs pensées, leurs affections, leurs prières, leur travail, au souvenir, au contact du parfum longuement puisé dans les pages gonflées de miel angélique. Ludolphe a voulu écrire non un livre de lecture, mais un livre de méditations ; l'amour divin y germe et y grandit comme un beau fruit d'éternité[3]. La *Vita*

1. *Vita D. N. Jesu Christi* II^e part., c. LXIV, n. 14. Je me suis servi de la traduction de Dom LE MASSON, *Semaine du Cœur de Jésus*, p. 107-108. On trouvera dans Franciosi d'autres passages de Ludolphe sur le Cœur de Jésus, tirés de la II^e partie, c. LVI, n. 7 ; c. LXIV, n. 12 ; c. LXV, n. 17.

2. Dom LE MASSON, *op. cit.*, p. 109.

3. Habes quippe meditationum spiritualium seminarium, ex quibus divini

Christi ne nous suffirait plus aujourd'hui ; notre critique, notre piété même ont des exigences que le pieux auteur ne pouvait songer à satisfaire ; pendant deux siècles, son livre a fait la joie des âmes chrétiennes. Saint Ignace a dû le feuilleter dans la solitude de Manrèze ; certains détails des *Exercices* en sont visiblement inspirés.

Dans cette chartreuse de Strasbourg, où Ludolphe écrit, deux de ses frères entrevoient, comme lui, la dévotion au Sacré-Cœur : dom Jean de Brunswick († 1380) et dom Henri de Calkar (1328- ?) ; tous les deux furent prieurs. Dom Jean de Brünswick aimait, avant de communier, répéter ces paroles : « O Cœur très doux, Cœur très indulgent, Cœur très bon, Cœur paternel, Cœur infiniment aimable et miséricordieux ! Moi, misérable et indigne d'être appelé votre Fils, voici que je vais m'approcher de cet auguste sacrement... O Cœur charitable, Cœur doux, Cœur aimable, je me recommande entièrement à vous, je me jette tout entier en vous, je me livre tout entier à vous[1]. »

« Très miséricordieux Jésus, suppliait dom Henri de Calkar, je m'offre maintenant à votre Majesté et à votre Bonté, je me recommande humblement à Vous ; je vous supplie, par toutes les blessures de votre corps, par chaque goutte de votre précieux sang, par l'immense tendresse de votre Cœur, de me recevoir dans votre grâce, de me délivrer et préserver de tout péché[2]. »

Humble prière, simple souvenir du Cœur de Jésus ; le contact du Cœur de chair est plutôt deviné que senti. Gérard Groot, dont nous avons dit ailleurs l'influence sur la congrégation de

amoris fructus uberior oritur. II[e] part., c. LXXXIX, p. 735. Lyon, 1644. Cf. *Prolog.*, p. 2-3. Ludolphe est un mystique et non un historien, par les récits des apocryphes, par ses pieuses méditations, il supplée au silence des Evangiles. Il estime qu'on n'a rien à lui reprocher si ce qu'il raconte est conforme à la foi, aux bonnes mœurs et aux vraisemblances. *Prol.*, p. 3-4.

1. *Prières du Sacré-Cœur*, dans *Semaine du Sacré-Cœur*, p. 260.
2. *Prières au Sacré-Cœur*, dans *Semaine du Sacré-Cœur*, p. 275.

Windesheim, fut converti par Henri de Calkar ; pendant deux années, il vit près du prieur de Strasbourg, dans une cellule de la chartreuse, s'exerçant, sous sa direction, aux exercices de la vie ascétique. Gérard lit sans doute la *Vita Christi* de Ludolphe de Saxe ; il apprend à méditer la vie et surtout la Passion du Sauveur, à reproduire l'exemplaire divin :

« *Passio Domini nostri Jesu Christi frequenter et quasi semper in mente est habenda et retractanda, et non solum hoc, ut sit ipsa per meditationem in nostro intellectu, sed etiam et magis, ut per penarum, opprobrium et laborum imitationem sit per desiderium in affectu ; ut et inde surgat per configurationem Christi in opere et effectu*[1]. »

Au XV^e^ siècle, un Chartreux de Trèves, dom Dominique (1384-1561), trouve une belle et féconde idée : mise en pratique et répandue largement parmi les fidèles, elle eût sans doute profondément modifié l'histoire de notre dévotion et hâté le triomphe du Sacré-Cœur. Il rappelle que tout bien découle du Cœur de Jésus, plus doux que le miel, et non point d'ailleurs ; qu'il faut, dès lors, tout rapporter à ce divin Cœur, y plonger notre âme et notre être. N'est-il pas le séjour de la Très Sainte Trinité, la plénitude de la divinité n'y habite-t-elle pas (*Col.*, II, 9) ; n'est-ce pas en lui que nous avons accès près du Père, et son immense charité ne réchauffe-t-elle pas les élus au ciel et sur la terre ? Par le chant du *Gloria Patri*, par la récitation des hymnes et des psaumes qui célèbrent la gloire de Dieu, il faut faire remonter tous les dons à leur céleste origine, au Cœur de Jésus. C'est encore en lui qu'il faut déposer nos fautes, demander grâce et pardon, louer et bénir Dieu, pour soi, pour les autres, pour toute l'Église, pénétrant, du fond de l'abîme de nos misères dans l'abîme des miséricordes infinies. « Voilà pourquoi vous baiserez souvent ce Cœur très bon de Jésus, inséparablement uni au

1. *Venerabilis Gerardi Magni Epistolæ VIII*, publiées par Mgr DE RAM, dans Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire de Belgique. Bruxelles, 1860. p. 87. Cf. *Revue d'Ascétique et de Mystique*. avril 1922, p. 137.

Cœur de Dieu, Cœur où sont enfouis tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu ; vous le baiserez lui ou son image, ou l'image du Seigneur crucifié, avec une grande reconnaissance[1]. » Que veut dire Dominique de Trèves par ces mots : *hoc ipsum piissimum Cor Jesu osculaberis ?* Probablement baiser en esprit le Cœur divin. Obscure d'abord, la pensée devient très nette, quand il propose de baiser une image du Cœur de Jésus, ou l'image du Sauveur crucifié. Dans quelques années Lansperge, à la chartreuse de Cologne, précisera encore et demandera aux dévots du Cœur de Jésus de mettre, dans un endroit où ils passent souvent, une gravure qui représente le Cœur du Seigneur, ou les cinq Plaies, ou le Crucifié[2]. Jamais nous n'avons encore entendu un pareil langage ; et peut-être n'est-ce pas de Dominique de Trèves que nous l'eussions attendu. Il considère le Cœur de Jésus surtout dans la gloire de sa divinité, comme le séjour de la Trinité adorable, débordant d'une infinie charité, asile très doux des âmes. Dominique n'a pas vu la lance de Longin ouvrir la sanglante et divine poitrine du Christ, il paraît oublier son humanité, il ne le voit que dans le rayonnement et la splendeur de sa divinité, et c'est lui cependant qui, le premier, nous invite à baiser l'image du Cœur de chair. Anselme, Bernard, François d'Assise, Bonaventure, Gertrude, Gertrude qui met des clous de girofle dans les plaies des mains et des pieds, n'y avaient pas songé. Quelle influence profonde ils ont eu, ces grands dévots de la très sainte humanité, sur la piété chrétienne du Moyen Age ! A tous ceux qui méditent la Passion, il est devenu presque impossible désormais de ne pas voir le Cœur de chair, même s'ils ont tendance, comme Dominique de

1. Quapropter ipsum piissimum Cor Jesu, quod Cordi divino inseparabiliter est unitum, in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ Dei absconditi, sive illius, aut crucifixi imaginem, grata mente frequenter osculaberis. *Mois du Sacré-Cœur*, dans *Semaine du Sacré-Cœur*, p. 114-115. Cf. Franciosi, col. 276.

2. *Pharetra divini amoris...Parisiis* 1573, page qui précède la lettre L. Au chapître suivant, nous dirons ce qu'était cette image, et pourquoi son influence fut diminuée.

Trèves, à laisser un peu dans l'ombre l'humanité de Jésus. Même quand ils n'en parlent pas, même quand ils semblent n'y plus songer, les chrétiens du xv^e^ siècle ne peuvent cependant pas l'oublier. Il est dans leur mémoire, il est sous leurs yeux. L'heure paraît bien venue de rendre un culte particulier à ce naturel symbole de l'amour de Jésus. La semence de la dévotion au Sacré-Cœur, jetée un peu partout en terre chrétienne, va grandir et donner sa rouge fleur d'amour. L'idée féconde éclaire les intelligences, échauffe les volontés ; les yeux voient, les lèvres ont baisé dans le respect d'un amour silencieux ; qu'est-il besoin d'attendre encore ; les chrétiens n'ont plus qu'à se prosterner, adorer, aimer, prier, fêter le Cœur sacré de Jésus. « La dévotion, écrira trois siècles et demi plus tard sainte Marguerite-Marie, ne veut pas être forcée ; mais (le nouveau culte) veut s'insinuer doucement et suavement dans les cœurs, par la sainte onction de la charité, à la façon d'une huile, ou plutôt d'un baume précieux dont l'odeur et la liqueur se répand doucement[1]. » Il est impossible de hâter l'heure de Dieu.

Contemporains de Dominique de Trèves, Jacques de Clusa (1386-1466) à Erfurt, Henri Arnoldi († 1487), prieur des Chartreux de Bâle, Nicolas Kempf (1393-1497) en Autriche, Pierre Dorland (1456-1507), vicaire de la Chartreuse de Zeelhem près de Diest, Denys-le-Chartreux (1402-1471), le *Docteur extatique* qui jeûne, médite, prie la moitié du jour, et emploie le reste de son temps à composer les magnifiques traités que la chartreuse de Notre-Dame des Prés vient de réimprimer : trente-cinq volumes in-4° à deux colonnes ; un chartreux anonyme de Nüremberg, bien d'autres encore dont les noms ne sont pas venus jusqu'à nous, trouvent dans la plaie du côté le Cœur de Jésus, ville de refuge, livre d'amour, le centre et repos des âmes, la source féconde de l'huile de la miséricorde[2]. Jean Juste ou Gerecht,

1. *Vie et œuvres de Marguerite-Marie Alacoque*, édit. Gauthey, t. II, p. 475.
2. *Semaine du Sacré-Cœur de Jésus. Mois du Sacré-Cœur*, p. 132. Cf. p. 127, 135, 139, 123. Franciosi, col. 278, 283, 291, 278, 282. *Dictionnaire de théologie :*

« célèbre dans le monde sous le nom de Lansperge... parce que la ville de Landsberg, au duché de Bavière, était le lieu de sa naissance[1] », réunit au commencement du XVI^e siècle, dans son âme et dans ses écrits, les traits épars de la dévotion cartusienne au Cœur de Jésus », il en devient l'adorateur et l'apôtre le plus illustre avant le XVII^e siècle.

Né en 1489, Jean Juste[2] termine son cours de philosphie à l'Université de Cologne, en 1509. Il offre à Dieu la fleur de ses vingt ans, « quitte le monde de corps et d'esprit, choisit l'Ordre austère des chartreux et se fait courageusement inscrire sur les rôles de la milice sacrée[3] ». La chartreuse de Cologne avait été fondée, en 1336, sous le vocable de sainte Barbe. L'archevêque Wulfram l'avait élevée au lieu même où, d'après la tradition, saint Séverin avait entendu les chants des anges emportant au ciel l'âme de saint Martin. C'est une des plus illustres de l'ordre. Dom Pierre Blomenvenna reçut le jeune postulant. Prieur de Sainte-Barbe (1506), visiteur de la province du Rhin, ce grand Blomenvenna est un contemplatif. Ceux qui le connaissent le mieux affirment qu'il conserva l'innocence baptismale. Au seul nom de Dieu, au souvenir de son divin amour, son âme tressaille, il ne peut maîtriser son émotion, les pleurs jaillissent de ses yeux. Aux jours où le prieur doit chanter la messe, Blomenvenna n'ose le faire, incapable de retenir ses larmes. Il a su lire lui-même et il apprend aux chartreux de Cologne à lire dans le livre du Cœur de Jésus. Sous un tel prieur, rapides sont les progrès de Jean Juste.

Denys le Chartreux, Pierre Dorland ; — Dom Cyprien-Marie Boutrais, *Lasperge-le-Chartreux et la Dévotion au Sacré-Cœur*, p. 181-185, éd. 1875.

1. Dom Boutrais, op. cit., p. 3.

2. Nomine non tantum justus, sed rebus honestis,
Justus uterque parens, justus et ipse fuit

Ces deux vers ont pu faire penser à Moréri (Dictionnaire) que Lansperge avait été surnommé le *Juste* à cause de sa vertu. Non, Juste est son nom, il signe toujours Jean Juste de Landsperg. Cf. Dom Boutrais. *Op. cit.*, p. 3, note.

3. *Bibliotheca cartusiana colon.* A. Hierat, 1609. Dom Bruno Loer a écrit l'article consacré à Lansperge.

« J'ai connu un religieux, écrit Lansperge parlant de ses premières années à la chartreuse, qui, pendant dix ans, ne manqua jamais une seule fois au silence sciemment et volontairement : trois ou quatre fois tout au plus, il lui arriva par inadvertance et par surprise de dire quelques mots qu'il n'aurait pas voulu dire, mais ils lui échappèrent dans le moment. En deux circonstances, il crut nécessaire de parler, mais après deux ou trois mots, il s'aperçut qu'il aurait parfaitement pu s'en abstenir. Hors ces cas bien rares, jamais, pendant dix années, il ne manqua autrement à la loi du silence ; bref, il était toujours à l'église ou chez lui[1]. »

En 1520, Jean Juste est nommé maître des novices. Il est prêt. Dès son entrée à la chartreuse, il a pris l'habitude de noter tout ce qui peut aider sa vie intérieure.

« Étant encore bien jeune, je fis pour moi et pour mon usage un ramas de diverses instructions qui tendaient principalement à déraciner les vices pour acquérir les vertus, de sorte que quand j'entendais dire ou que je lisais quelque chose qui me semblait digne de remarque, je la mettais aussitôt par écrit. »

Plus tard, Lansperge classe ces premières notes sur le conseil de ses amis et les leur abandonne[2]. En 1530, il quitte la maison de Cologne ; il est nommé prieur de Candave. Fondée en 1475, par Guillaume VI et sa femme Élisabeth, la chartreuse de Candave, dédiée à la Compassion de la très sainte Vierge, était située à une demi-lieue de Juliers, petite ville sur la Ruhr, à égale distance de Cologne et d'Aix-la-Chapelle. Strict observateur de la règle, Lansperge sait compatir avec la bonté d'une mère aux

1. Dom Boutrais, op. cit., p. 10.

2. *Manuale militiæ christianæ*. Colon. H. Demen. 1693. Ce manuel est un vrai résumé de la piété cartusienne. En 1671 Dom de Roignac le traduisait : *La milice chrestienne ou le combat spirituel*. Paris, Pierre Le Petit in-18. Les œuvres complètes de Lansperge ont été publiées à Cologne 1630, 5 vol. in-4 par dom Georges Garnefelt ; une nouvelle édition a paru en 1820 à Montreuil-sur-Mer, *Opera Joannis Justi Lanspergii* Monsterolii, 4 vol. *Le Manuale ou Enchiridion militiæ christianæ* fut mis à l'index. Cf. Hartgheim, Bibliotheca coloniensis, Coloniæ 1747, p. 183.

souffrances des siens, aimable et doux envers tous. Sa haute vertu s'épanouit dans une rayonnante sagesse ; esprit réalisateur et d'un admirable bon sens surnaturel, il veut voir pratiquée de tous cette vertu d'obéissance joyeuse dont il donna toute sa vie le plus magnifique exemple. A un novice de Candave il disait : *Novitius sui capitis numquam erit bonus monachus*[1]. Les devoirs de sa charge, de précoces et cruelles infirmités n'arrêtent pas son zèle, il continue d'écrire. Ses livres, à Candave comme à Cologne, prolongent sa prière. Il compose la *Vita et Passio servatoris nostri Jesu Christi in quindecim meditationes distincta*, dédiée à Jean Hardenrath, sénateur de Cologne ; il envoie à la Révérende Mère Abbesse de Hensberch, religieuse prémontrée, sa *Lettre de Notre-Seigneur Jésus-Christ à l'âme dévote ;* ses *Sermones capitulares*, publiés en 1536, sont de cette époque. Dès 1534, Lansperge revient à Cologne, la santé ruinée par les mortifications et le travail, peut-être aussi par les imprudences. Le climat très humide de Juliers lui était très contraire, des vomissements fréquents qui allaient jusqu'au sang l'épuisaient, jamais il ne voulut demander à quitter Candave. Ses supérieurs le déchargèrent d'un emploi que ses infirmités corporelles avaient rendu impossible. Aux vomissements si douloureux de Candave, s'ajoute, à Cologne, une maladie de poitrine ; la pierre le torture ; c'est vraiment l'or purifié dans le creuset. Lansperge a demandé de faire son purgatoire ici-bas, il est exaucé. Ses dernières années, malgré de continuelles souffrances, sont les plus fécondes : la dévotion à la Passion et au Cœur de Jésus les sanctifie.

C'est dans la blessure du côté que Lansperge trouve le Cœur ; sa dévotion au Cœur sacré est une forme de sa dévotion aux Cinq Plaies. Mieux que personne avant lui, il la comprend, il la vit, mais il ne la sépare pas de son culte pour la Passion.

1. *Epistolæ paraeneticæ ac morales ad diversorum ordinum statuumque homines. Epist.* XXIV, *Opera*, t. IV.

Il baise et adore les pieds et les mains, en même temps qu'il baise et adore le côté. Il a composé *Septem effusiones cordis ad septem horas canonicas*[1], il y suit Jésus du jardin de Gethsémani au sépulcre, il le remercie de tout ce qu'il a souffert : douleurs, tristesses, injures, blasphèmes, coups; il le supplie de l'aider à comprendre son néant et le mépris qu'il mérite. « *Dulcis Jesu, fac ut cupiam ex animoque gaudeam nesciri, despici, vilis æstimari, atque contumelias pati*[2] ». Il souhaite que le souvenir de la Passion ne le quitte jamais ; il ne veut rien savoir sinon Jésus crucifié, et crucifié dans les plus cruelles tortures. Sur les quinze méditations qu'il consacre à la vie et à la passion de Jésus, la première conduit le lecteur jusqu'au Cénacle, la dernière chante la Résurrection, les treize autres développent le drame du Golgotha. La quatorzième est consacrée à la blessure du côté.

« O très bon Jésus, il ne suffisait pas à votre divine charité de vous livrer à la mort, de répandre votre vie avec votre sang, de laisser broyer tous vos membres, il a fallu encore que votre Cœur blessé déjà par l'amour, fût aussi percé par la lance : vous vouliez par là nous faire comprendre que tout ce que vous aviez fait et souffert pour nous, vous l'aviez fait et souffert par amour[3]. »

Dans l'*Exercitium ad quinque vulnera Christi*, il s'adresse à Jésus pour obtenir le pardon de ses fautes et les grâces qui les lui feront éviter. « O très doux Jésus, par cette blessure (du cœur), veuillez me pardonner toutes les défaillances de ma volonté mauvaise ou chancelante; je vous offre mon cœur, unissez-le au vôtre, afin que toujours et en toutes choses, loyalement, je ne cherche que vous, n'ayant point d'autre volonté que la vôtre. » Dans un autre exercice, il demande que toutes les puissances de

1. *Pharetra divini amoris...* II. Presque à chaque pas du *Pharetra* revient le souvenir de la Passion.
2. *Pharetra divini amoris...* H.
3. *Pharetra divini amoris...* Q. IIII.

son être, ses intentions, ses sentiments soient enfermés dans la blessure du côté, pour y être dévorés, anéantis dans l'amour de Jésus ; il souhaite encore que le Cœur divin soit le lit nuptial où la divine charité de Jésus viendra s'unir à son âme[1]. Ailleurs, il demande que son cœur soit transpercé par la lance de l'amour : il prie *per humilitatem cordis tui*[2], *per cor tuum*[3], *per amarissimam mortem et vivifici cordis tui ruptionem*[4], *per dulcedinem cordis tui*[5], *per mitissimum cor tuum*[6], *per amorem cordis tui*[7], etc... Son amour a des trouvailles merveilleuses de pieuse audace et de filiale piété. Le soir, quand le sommeil est long à venir, quand la crainte de l'éloigner encore empêche de s'abandonner librement à la méditation et à la prière, qu'on se figure dormir, les lèvres respectueusement posées sur la blessure du côté divin. A chaque respiration, que notre âme prononce le nom de Jésus doucement et par syllabe, *Jé* quand le souffle sort de notre bouche, *sus*, quand il y entre ; continuons jusqu'à ce que le sommeil arrête nos lèvres et assoupisse notre âme[8].

Pour aider la dévotion, Lansperge propose, comme Dominique de Trèves, d'avoir sous les yeux une image du Cœur, des Cinq Plaies ou du Crucifix ; il faut la placer dans un lieu où l'on passe souvent, sa vue excite à multiplier les actes d'amour. Si la dévotion y pousse, on peut même baiser cette image du Cœur de Jésus, se persuader qu'on pose les lèvres sur le Cœur divin ; souhaiter que cœur, esprit, l'être tout entier y soit plongé, absorbé pour jamais.

« Ou bien encore vous vous figurez attirer de ce Cœur gracieux dans le vôtre, son esprit, ses vertus, ses grâces et tout ce qu'il contient,

1. *Pharetra divini amoris*, L. IIII.
2. *Pharetra divini amoris*, E.
3. *Pharetra amoris divini*, F.
4. *Pharetra divini amoris*, H. IIII.
5. *Pharetra divini amoris*, I.
6. *Pharetra divini amoris*, K. et K. III.
7. *Pharetra divini amoris*, K. II.
8. *Justi Lanspergii opera*. Monsterolii, 1890, t. IV, p. 132.

il est infini, de salutaire pour vous. Le Cœur de Jésus déborde de tous les biens. Il importe et c'est une marque de grande piété, d'honorer dévotement le Cœur du Seigneur Jésus : dans tous vos besoins, courez à lui ; il console, il secourt toujours. Quand tous les cœurs des hommes vous abandonneraient et vous tromperaient, n'ayez pas peur, ce Cœur très fidèle ne vous trompera pas, ne vous abandonnera pas[1]. »

Ces conseils sont tirés d'une lettre à un jeune chartreux, novice de Candave, ils sont suivis, dans le *Pharetra divini amoris*, d'une admirable prière au Cœur de Jésus :

« O Cœur très noble, très bon et très doux de mon ami le plus fidèle, Jésus-Christ, mon Dieu et mon Seigneur, je vous en supplie, attirez, brûlez mon cœur, mes pensées, mes sentiments, les forces de mon âme et de mon corps, tout ce qui est en moi ; tout ce que je suis, tout ce que je puis, consumez tout pour votre gloire et selon votre bon plaisir. »

La prière continue, rayonnante de la même gratitude, enflammée du même amour, des mêmes désirs, mais Lansperge ne s'adresse plus directement au Cœur divin, il s'adresse à Jésus lui-même : « *O misericordissime Domine Jesu Christe, in Cor tuum commendo atque resigno tibi me ipsum totum*[2]... »

1. Ad venerationem cordis piissimi Jesu, amore ac misericordia exuberantissimi, studeas teipsum excitare, ac sedula devotione ipsum frequentare illud deosculando et mente introeundo. Per ipsum petenda petas et exercitia tua offeras, quia charismatum omnium est apotheca et ostium per quod nos ad Deum et ipse ad nos accedit. Itaque figuram aliquam dominici cordis aut quinque vulnerum, aut cruentati Jesu vulneribus ac livore saucii, ponas in loco aliquo quem sæpius transire habeas qua sæpius exercitii tui et amoris excitandi in Deum admonearis. Hanc intuens, memor sis exilii miseræque captivitatis in peccatis... Desideres videarisque tibi ex gratioso corde ipsius attrahere in cor tuum spiritum ejus, gratiam quoque ejus et virtutes ac prorsus quidquid fuerit ibi (quod mensuram excedit) salutare. His enim omnibus cor Jesu exuberantissime scatet. Expedit autem et valde pium est, cor domini Jesu valde honorari, ad quod in omni necessitate confugias unde consolationem quoque et omne auxilium haurias. Nam ubi cunctorum te mortalium corda deseruerint, ubi imposuerint tibi, securus esto, hoc fidelissimum cor te non decipiet, nec derelinquet. *Pharetra divini amoris*, L.

2. Je ne me rappelle pas avoir trouvé dans Lansperge une autre invocation directe au Cœur de Jésus. Le *Pharetra* fut imprimé dès 1536, du vivant de Lans-

Le fils respectueux et chéri de Blomenvenna, le saint prieur de Candave, aime, vénère, adore le Cœur de chair de Jésus, symbole sanglant et glorieux des sentiments de son âme ; il comprend comme le décret de 1675, comme nous tous, la dévotion au Sacré-Cœur, il la pratique comme personne ne l'a pratiquée avant lui. Il demande à Jésus ou bien de lui donner son Cœur, ou bien de rendre son pauvre cœur d'homme semblable au Cœur divin.

Da mihi cor stabile quod nulla a te abstrahat evagatio ; da rectum quod nulla obliquet sinistra intentio, da simplex quod nulla distrahat cogitatio, da nudum quod nulla occupet formarum aut rerum sensibilium imaginatio, da castum atque fervidum quod indigna nulla tangat affectio. Dulcis Jesu, da mihi cor mundum atque novum, da mihi Cor secundum cor tuum[1]. »

Cœur très miséricordieux, Cœur très doux, Cœur brûlant d'amour, le Cœur de Jésus a été ouvert par la lance de Longin, pour répandre sur nous l'eau du baptême, le sang de l'Eucharistie, les pardons de la pénitence, pour servir à nos âmes de sûr asile et de sûre retraite. Refuge de nos tentations, consolation de nos tristesses, sécurité de nos craintes, lumière de nos ignorances, suave attrait de nos meilleures tendresses, il est notre joie, notre salut, notre éternelle félicité. « *Hoc ergo vulnus porta est paradisi, janua vitæ, fons gratiæ*[2]. » En lui habite la douceur des douceurs, la sérénité des sérénités, la béatitude des béatitudes ; il est la source première, la seule source de tous les biens ; de lui jaillissent les premières eaux des joies saintes et suaves... Il faut passer par le Cœur de Jésus pour monter à Dieu et pour descendre à nous Dieu doit passer par le Cœur de son Fils bien-aimé : « *Ostium per quod nos ad Deum et ipse ad nos descendit* » (*Pharetra L*). La voie de la sainteté, voie royale et divine, tra-

perge, c'est une des raisons pour lesquelles j'aime y prendre mes citations ; il contient d'ailleurs les plus belles prières au Cœur de Jésus. Cf. Dom Boutrais, *Lansperge-le-Chartreux*, p. 130, note.

1. *Pharetra divini amoris*, f° 3, après EIIII.
2. *Justi Lanspergii opera* t. I, p. 295.

verse le Cœur de Jésus. Tous les mystiques nous l'avaient répété : pour atteindre en Jésus la divinité, il faut comprendre, aimer, adorer l'humanité : *Per Christum hominem ad Christum Deum ;* pour s'approcher de la très simple Unité de Dieu, il faut être conduit par le Dieu Incarné ; pour comprendre, aimer, adorer le Dieu incarné, pour marcher à sa suite à la rencontre du Père, il faut comprendre, aimer, adorer son Cœur sacré.

Quand Lansperge revint à la chartreuse de Cologne, en 1534, Blomenvenna vivait encore ; il mourut plein d'œuvres et de mérites en 1536. Dom Gérard Kalkbrenner, surnommé Hammontanus, lui succède. « Jamais, dit Petreius, notre chartreuse de Cologne ne fut plus prospère à tous égards que sous le gouvernement du Père Dom Hammontanus[1]. » Dom Thierry Loher, vicaire de Cologne, ayant été élu prieur d'Hildesheim, Lansperge fut mis à sa place, malgré ses infirmités. Le choix ne semblait guère heureux, mais dom Gérard savait l'influence d'un saint sur une communauté. La dévotion de Lansperge pour le Sacré-Cœur rayonne plus largement que jamais. Avant de partir pour Hildesheim, dom Thierry Loher l'aide à terminer l'édition des œuvres de sainte Gertrude, préparée depuis longtemps. Dom Loher signe l'introduction et la dédicace : *Venerabili admodum ac erudito viro D. Lamberto Gulielmi... F. Theodoricus Loher a Stralis, carthusiensis, in Colonia vicarius S. D.;* mais le travail presque tout entier a été fait par Lansperge, « homme d'une érudition plus qu'humaine et dont la piété surpasse l'érudition ». On a donc bien raison de nommer cette édition de 1536, l'édition de Lansperge. En 1505, le dominicain Paul de Werda avait, sur la demande de la duchesse de Saxe, publié le *Liber legationis divinæ pietatis.* L'ouvrage est resté presque inconnu ; et vraiment c'est justice, tant l'éditeur se

1. Hunc talem tantumque virum meruit habere successorem, dit encore Petreus, parlant de dom Pierre Blomenvenna. Cf. dom Boutrais, *op. cit.*, p. 43, 46. Dom Kalkbrenner fut nommé Hammontanus parce qu'il était né à Hammon village de Belgique, il mourut en 1566, il avait été, comme Blomenvenna prieur pendant trente ans.

montre au-dessous de sa tâche. Les chartreux de Cologne semblent avoir ignoré ce travail. Dans le titre même du volume s'affirme leur joie de publier enfin les pages ignorées depuis deux cent cinquante ans, « *post ducentos quinquaginta annos quibus ferme latuerunt, nunc primum in lucem editi*[1] ». Dom Thierry Loher date son introduction : « *Ex Carthusia nostra Agrippinensi, feriis sancti Benedicti Abbatis, anno a Christo nato MDXXXVI* ». Vingt-quatre ans plus tard, l'édition latine de Lansperge est traduite en italien[2]. Vers 1570, Tilmann Bredenbach, chanoine de Saint-Géréon, après l'avoir cherché longtemps, finit par mettre la main, à Anvers, sur un exemplaire de l'édition de 1535 devenue introuvable. Il le lit plusieurs fois, le couvre de notes, le montre à un imprimeur de Cologne, Louis Alector. Celui-ci le supplie d'en permettre la publication ; Tilmann Bredenbach y consent ; le texte de Lansperge est réimprimé à Cologne en 1579 ; sauf les *Exercitia spiritualia*. En 1599, Castaniza publie à Madrid *Insinuationum divinæ pietatis libri quinque in quibus vita et acta sanctæ Gertrudis monialis ordinis sancti Benedicti continentur*. Castaniza suit l'édition de Lansperge, mais ne se gêne pas pour modifier le texte. En 1605, le P. Léandre de Grenade Maurique traduit en espagnol l'édition de Castaniza et la fait imprimer à Salamanque. Au XVII^e^ siècle, les éditions nouvelles et les traductions se multiplient. M. Jacques Ferraige, « prestre et docteur en théologie, Cozéranois », publie chez Marin Vaugon, en 1633, une version française du texte de Castaniza. Grâce à Lansperge, Gertrude est désormais connue partout.

1. *Insinuationum divinæ pietatis libri quinque, totius christianæ perfectionis summam complectentes*, ab opt. quibusque desiderati jam diu et commendati, atque tandem post ducentos quinquaginta annos quibus ferme latuerunt, nunc primum in lucem editi, Coloniæ, ex officina Melchioris Novesiani, anno MDXXXVI Anno MDXXXVI. Cum privilegio cœsareo ad sexennium.

2. La vita della beata vergine Gertrude ridotta in cinque libri dal R. F. Gio. Lanspergio, monacho della Certosa ; tradotta per l'excellentissimo medico M. Vincenzo Buondi. In Venetia per Nicolo Pezzana MDLX. Dans la *Dévotion au Sacré-Cœur*, dom Berlière, p. 40-53, donne des Œuvres de sainte Gertrude une très copieuse bibliographie, que seul il a peut-être le droit de dire incomplète.

Pendant que le vicaire de la chartreuse de Cologne édite les révélations de la moniale d'Helfta et jette, sans trop y penser, la semence féconde de la dévotion au Cœur de Jésus, il accueille dans sa petite cellule des écoliers, des professeurs de grand renom, qui deviendront les dévots du Cœur divin.

En 1536, le 18 janvier, Pierre Canisius s'était fait inscrire au registre de l'Université de Cologne[1]. Mis en pension chez le chanoine André Herll de Bardwick, de Nimègue comme lui, il habite près de l'église de Saint-Géréon, qu'on appelle aussi les Martyrs d'or ; on y vénère les reliques de beaucoup de saints et surtout celles des martyrs de la Légion Thébaine. Canisius suit les cours du Collège du Mont[2]. Nicolas Van Esche, de Nimègue lui aussi, y enseigne la rhétorique. Van Esche est un savant et un saint. Il a voulu entrer chez les chartreux ; sa santé ne le lui a pas permis ; il obtint cependant une cellule dans leur monastère de Cologne, il y vécut quelque temps en vrai fils de saint Bruno. Dans le monde, il mène encore la vie d'un moine : il prend sur les jeunes disciples groupés autour de lui une influence profonde : « O mon âme, écrit Canisius dans ses *Confessions*, bénis Dieu et n'oublie jamais ses miséricordes. Il t'a procuré un maître pour te former à la piété, t'exciter à la vertu et s'occuper tous les jours, avec zèle, non point de tes vains intérêts, mais de ce que tu as de plus intime, de ta perfection et de ton salut[3]. » Les rapports du disciple et du maître nous laissent entrevoir la piété angélique et la fraîche candeur du grand jésuite en sa quinzième année... Il n'a pas de secret pour Van Esche : chaque soir, il lui rend

1. Postquam nuces reliqui, et annos quindecim ætatis attigi, adolescens Coloniæ Agrippinæ tali sum traditus præceptori, Van Esche (Eschius). Braunsberger *Beati Petri Canisii epistulæ et acta*, t. I, p. 36. Cf. p. 16.

2. Il y avait trois collèges à Cologne : le collège du Mont (*C. Montanum*) ; le collège de Saint-Laurent (*C. Laurentianum*) ; le collège *Eucanum*, appelé plus tard collège des Trois Couronnes (*Gymnasium trium Coronarum*) : en 1556, il fut cédé à la Compagnie de Jésus.

3. L. Michel, *S. J.*, *Vie du bienheureux Canisius*, Société de Saint-Augustin, p. 28.

filialement compte de sa journée : chutes légères, enfantines sottises, il confesse tout humblement, demande une pénitence ; repris, consolé, béni, il s'endort dans la paix et la pureté de son adolescence. « O Dieu, gardien fidèle des hommes et protecteur de ma vie, c'est assurément votre divine Providence qui m'a envoyé ce guide comme un autre Ananie, pour m'instruire et me rapprocher de vous. »

Cette même année, ou l'année suivante, Laurent Surius vient s'asseoir aux leçons de Van Esche, près de Canisius[1]. Très vite, ils se lient d'une amitié très intime et très sainte. Surius était de Lübeck. « *Vixit mecum Laurentius ille Surius Lubencis. ex hæretico catholicus, me adjutore, Coloniæ factus* », écrit Canisius dans son *Testament*. Hartzheim *(Bibliotheca Coloniensis)* affirme que Surius naquit de parents catholiques, il donne des détails très précis. Canisius, dans le texte cité, fait peut-être simplement allusion à l'heureuse influence qu'il eut, dans une circonstance délicate, sur son compagnon. Ils suivaient tous les deux les leçons de philosophie de Jean de Nimègue. Brillant professeur, d'une doctrine peu sûre, celui qui, revenu à de meilleures idées, devait être recteur de l'école de Deventer, poussait alors ses auditeurs inquiets et turbulents vers la Réforme ; Surius allait céder, quand Canisius intervient et sauve son jeune ami.

Toujours moine de désir, Van Esche aime conduire ses élèves à cette chartreuse de Cologne, où il a laissé le meilleur de son âme. Avec lui ou sans lui, Canisius et Surius y viennent souvent, ils causent avec Lansperge : « Surius et moi, adolescents tous deux, nous allions souvent visiter ce vénérable Père et les autres religieux de la communauté, pour jouir, dans le Seigneur, de leur aimable et utile conversation[2]. » Parmi les religieux que fré-

1. L. Michel, *S. J.*, *Vie du bienheureux Canisius*. Société de Saint-Augustin, p. 32, note.

Sur le bienheureux Canisius, consulter surtout *Beati Petri Canisii societatis Jesu Epistolæ et Acta* publiés par le P. Braunsberg, *S. J.*, Friburgi-Brisgoviæ.

2 Le P. Braunsberger, *S. J.*, a publié le Testament du bienheureux Cani-

quentent les deux amis, il faut compter dom Thierry et dom Bruno Loher. Dom Hugues Loher, leur frère, pour lequel Lansperge a écrit ses *Méditations de la vie de Notre-Seigneur*, n'a fait que traverser la chartreuse. D'une vive intelligence, d'une candeur admirable, cet angélique enfant n'est pas de la terre. En peu de jours, il vit de longues années ; à peine entré au noviciat, il ouvre ses ailes, quitte ses frères les chartreux et s'envole au ciel. Dom Thierry et dom Bruno Loher sont, avec Lansperge, parmi les meilleurs écrivains qui vivent alors dans la très docte chartreuse de Cologne. Dom Théodore Petreius donne, dans la *Bibliotheca cartusiana*, la liste de leurs écrits ; ils éditèrent Denys le Chartreux et le pseudo Aréopagite. Les fils de saint Bruno suivent de très près le mouvement littéraire contemporain. Ils ont à l'intérieur du monastère une presse à imprimer *(prælium domesticum)*. Peu soucieux de renom personnel, ils se contentent de mettre à la dernière page de leurs volumes : « *Ora pro cartusiana Coloniensi, unde hic liber prodiit*[1]. » Priez pour la chartreuse de Cologne, ce livre en vient ; le nom de l'auteur n'importe guère. Simplicité charmante, touchante humilité.

Sans doute Surius, l'infatigable écrivain qui publiera les œuvres de tant d'auteurs, Surius que nous devons souvent critiquer, et louer plus souvent encore, trouva dans ces visites à la chartreuse de Cologne, dans les longues conversations avec Lansperge et les deux Loher, le germe de sa vocation. Il demande, le 22 février 1540, à dom Gérard Hammontanus de le recevoir comme novice et fait profession le 24 février 1541. Canisius avait fait vœu de virginité perpétuelle, au lendemain de l'entrée de Surius à la chartreuse, le 25 février 1540. L'amour de la paix et de la contemplation l'aurait attiré lui aussi près

sius dans : *Beati Petri Canisii, societatis Jesu Epistolæ et Acta*, t. I, p. 31-32. Canisius dicta ce Testament au P. Sigismond Islung en 1596 ou 1597. La traduction dont je me sers, est du P. Michel, *op. cit.*, p. 465.

1. Dom Boutrais, *Lansperge-le-Chartreux*, p. 17.

de Lansperge, mais Dieu le voulait ailleurs. Ce fut cependant, tout le donne à penser, dans ces visites aux chartreux de Cologne qu'il conçut l'idée de son premier ouvrage, une édition allemande des sermons et autres travaux ascétiques ou mystiques de Tauler ; le gros in-folio parut à Cologne en 1543[1]. Il est dédié à l'archevêque de Lund, Georges de Skodborg, primat de Suède et de Danemark.

Les deux amis durent souvent entendre Lansperge, et peut-être quelquefois aussi dom Thierry Loher[2], parler avec Van Esche du livre de sainte Gertrude, qui venait de paraître précisément à l'époque où Canisius arrivait à Cologne. Apôtre par toute son âme, Lansperge traite les deux jeunes gens un peu comme autrefois ses novices. Avant toutes choses, il prend à cœur de les instruire et de les sanctifier[3]. Les deux amis ne manquent pas de feuilleter l'*Enchiridion militiæ christianæ* et le *Pharetra divini amoris ;* ils y trouvent le Cœur de Jésus. Lansperge leur donne-t-il le paternel conseil de mettre dans leur petite chambre d'étudiant une image du Cœur de Jésus ou des Cinq Plaies, ou du Crucifix[4], c'est bien probable. Certainement, Canisius et Surius ont lu aux pages du *Pharetra* cette douce et pieuse recommandation. Leur maître Van Esche, dont ils buvaient les paroles et admiraient les exemples, connaissait, lui aussi, la dévotion au Cœur de Jésus. Il écrit dans ses *Exercitia pia, spiritualia, vere divina* : « *Obsecrabis eumdem (Jesum) per amorem divini Cordis sui et per humanum transfixum Cor suum*[5] ». Rien de plus net ; le cœur divin, l'amour, voilà l'objet

1. *Der erleuchten D. Johannis Tauleri, von eym warem evangelischen Leben, Götliche Predig, Leren, Epistolen, Cantilenen, Prophetien.* in-f° Cologne, 1543.

2. Dom Thierry Loher est nommé prieur d'Hildesheim en 1536. On se rappelle peut-être qu'un frère mineur, lecteur en théologie à Hildesheim avait été chargé, du vivant de sainte Gertrude, d'examiner ses écrits. Cf. p. 136.

3. *Testament du bienheureux Canisius*, II. Cf. *Vie du bienheureux Canisius*, p. 465.

4. Une image des cinq Plaies, la plaie du côté représentée par le cœur de Jésus percé par la lance, avait été gravée avant 1535 pour les chartreux de Cologne : dom Boutrais, *Lansperge le Chartreux*, p. 126. 4

5. *Exercitia pia spiritualia, vere divina.* Antverpiæ, 1563. Ces *Exercitia pia*

spirituel de la dévotion ; le cœur humain transpercé, voilà l'objet matériel. Les *Exercitia* n'ont été publiés à Anvers qu'en 1563 ; mais il est bien probable que, à cette chartreuse de Cologne, où viennent se concentrer et battre dans l'âme de Lansperge toutes les ardeurs et toute la tradition d'amour des fils de saint Bruno, Van Esche a lu sur les lèvres et dans le cœur de celui qui a écrit le *Pharetra divini amoris*, quelques-uns des mots de feu qui brûlent, même aujourd'hui, nos âmes. Voici une des prières qu'il aime à réciter :

« O très doux Seigneur Jésus-Christ, je vous en supplie, par l'amour tout brûlant de votre Cœur divin et par votre Cœur de chair transpercé et broyé de douleurs, veuillez imprimer sur mon cœur les plaies dont le vôtre est navré et le remplir de cette très parfaite charité qui supprime entièrement tout amour propre et tout amour de la créature. Qu'un trait de feu de votre amour me blesse et m'enflamme ! O mon très doux Seigneur, puissé-je vous aimer très parfaitement, de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon esprit, de toutes mes forces, vous aimer pour votre bonté seule, sans considérer aucune récompense, tout abandonner pour vous, travailler et souffrir pour votre seul amour, et cela jusqu'à la mort. Je veux soupirer, crier, frapper à votre porte, demander sans cesser jamais, par des désirs enflammés et des prières continuelles, une abnégation complète de moi-même et l'union d'amour avec vous. A vous seul je veux penser, à vous seul parler, avoir faim et soif de vous seul, vous chercher, vous trouver, jusqu'à mon entière transformation en vous ; devenir un même esprit avec vous, vous en moi et moi en vous pour l'éternité. Donnez-moi aussi d'aimer les hommes de cette même charité en vous et pour vous, comme moi-même[1]. »

ont été publiés par dom Bruno Loher dans les *Opera* de Lansperge, en 1555 ; ils ont été édités plus tard par Surius : *Exercitia prorsus divina*, auctore D. Nicolao Eschio. Cf. Henri Watrigant, *La méditation fondamentale, avant saint Ignace*. C'est le fascicule 9 de la *Bibliothèque des Exercices*.

1. Cf. Franciosi, col. 320. Il renvoie à un texte imprimé à Lyon en MDLVI, p. 496-497. Dom Boutrais, *Lansperge le Chartreux*, cite une traduction du Père Jacques Talon de l'Oratoire, 1669, approuvée par Messire Bossuet, doyen de l'Église de Metz ». Cf. dans Bainvel, *La Dévotion au Sacré-Cœur* p. 294, une autre belle prière de Van Esche.

Baignés dans cette pure atmosphère et comme imprégnés, dès leur adolescence, du parfum de la dévotion au Cœur de Jésus. Canisius et Surius n'ont-ils pas dû la vivre, dès les jours de Cologne. De Surius nous ne dirons rien, puisque nous ne savons rien. Canisius, l'un des premiers, le premier peut-être des fils de cette jeune Compagnie de Jésus qui devait tant lutter pour la gloire du Sacré-Cœur, approche ses lèvres brûlantes de la très douce blessure, et, sur l'ordre de Jésus lui-même, ose se désaltérer à la source divine, boire aux fontaines sacrées. C'était à Rome, le 4 septembre 1548, mais une dizaine d'années après les visites à Lansperge, mort en 1539. Canisius, rappelé de Messine par Ignace lui-même, allait faire profession entre les mains du fondateur de la Compagnie de Jésus. Deux jours avant, au sortir de l'audience pontificale, il était entré dans la basilique de Saint-Pierre « pour demander aux puissants Apôtres l'invisible ratification de la bénédiction visible qu'il venait de recevoir. O Père très-saint et Pontife éternel ! alors j'éprouvai une grande consolation et je crus sentir la présence de votre grâce accordée à ma prière... Vous savez, Seigneur, combien de fois en ce même jour, et avec quelle force vous m'avez recommandé l'Allemagne... Vous me pressiez de continuer à me dévouer pour elle... Vous me montriez comment en vous et par vous s'opèrent ces prodiges de la grâce qu'aucun homme n'osera jamais révéler, s'il ne veut s'exposer au reproche de présomption. Eh ! qui voudrait avouer, quand même en toute humilité il en aurait conscience, qu'il a été choisi comme un vase d'élection pour porter votre nom devant les peuples et les rois ? Souvent, Père très-haut et seul digne de louange, vous m'avez promis et fait entrevoir des choses merveilleuses : mais, je le sais, de pareilles faveurs permettent des interprétations diverses, et il n'y faut pas chercher son repos. Peut-être est-ce l'effet de ma faiblesse qui soupire après le lait des enfants, incapable que je suis de supporter encore la nourriture substantielle des parfaits. » Ce sont là de bien graves paroles, très sages, et très humbles ; nous pouvons avoir confiance dans celui qui

les écrit, il ne se laissera pas séduire par des illusions, il voit et dit la vérité. Le 3 septembre, Canisius revient à Saint-Pierre. Prosterné dans la poussière, il prie et il a conscience d'être exaucé ; les saints Apôtres, Dieu lui-même ratifie le serment qu'il prononcera demain. Le 4, avant de prononcer ses vœux dans « le sanctuaire de Sainte-Marie della Strada », Canisius retourne prier devant l'autel des saints Apôtres[1] :

« J'étais à genoux... quand, par un nouveau bienfait, vous m'avez envoyé (mon Dieu !) un ange pour m'instruire et m'aider dans la vie plus parfaite du religieux profès. Accompagné de cet esprit bienheureux, je m'avançai vers l'autel, je tombai à genoux et je connus quelle était la mission de cet autre ange gardien. Mon âme difforme, impure et faible, souillée par le vice et les passions, était gisante à terre. L'ange, tourné vers le trône de la divine Majesté, dévoilait l'étendue de mes misères et la multitude de mes fautes, pour me faire comprendre toute mon indignité ; il semblait dire : Voyez comme il sera difficile de le conduire dans une voie si haute !

« Mais alors, ô divin Rédempteur, vous m'avez entr'ouvert votre Cœur adorable et vous m'avez permis d'y plonger mon regard ; vous m'avez invité à puiser en vous les eaux du salut et ordonné de boire à vos fontaines sacrées. Comme je désirais avec ardeur être inondé des flots d'amour, d'espérance et de foi que j'en voyais jaillir ! Quelle soif de pauvreté, de charité, d'obéissance ! Je vous conjurais de me purifier, de me revêtir d'innocence, comme au baptême. Enfin, approchant mes lèvres brûlantes de votre Cœur très doux, j'osai me désaltérer à cette source divine ; et vous me promettiez, Seigneur, pour couvrir la nudité de mon âme, un vêtement composé de trois étoffes les mieux adaptées à la profession : la paix, la charité, la constance. Orné de cette robe de salut, j'avais pleine confiance que

1. Le bienheureux Canisius dit qu'il fit ses vœux « au sanctuaire de Sainte-Marie della Strada » ; Jésus lui ouvrit son Cœur lors d'une visite « à la Basilique Vaticane ». C'est après cette visite, après avoir été instruit et consolé par l'ange, qu'il prononce ses vœux de profès ; il suffit, pour s'en convaincre, de lire le récit de la cérémonie du 4 septembre. Le P. Michel a donc bien raison contre le P. Boero ; Canisius a fait profession non à la basilique vaticane, mais dans l'église della Strada. Cf. *Vie du bienheureux Canisius*, p. 80, note.

rien ne me manquerait plus et que tout me réussirait pour votre gloire[1]. »

Au matin de sa profession, Canisius a plongé son regard dans le Cœur de Jésus ; les eaux de la source sacrée ont purifié son âme ; avec la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, il a bu à longs traits la constance, la paix, la charité. Le 4 septembre 1649, le Sacré-Cœur paraît, pour la première fois, dans la vie de l'apôtre de l'Allemagne. C'est là un fait curieux. Pendant trois ans, le disciple de Van Esche a pu causer avec Lansperge, qu'il vénère, lire les révélations de sainte Gertrude, réciter les prières du *Pharetra divini amoris*, peut-être baiser l'image du Cœur de Jésus, où Lansperge vient de poser ses lèvres avant de la lui présenter. Ces souvenirs de Cologne, souvenirs du Sacré-Cœur j'entends, ne paraissent ni dans son *Testament*, ni dans ses *Confessions ;* c'est seulement quand Jésus lui a montré son Cœur divin qu'il en parle, et, la remarque est d'importance, il en parle sans insister. La grâce qu'il reçoit, Jésus l'a faite à bien d'autres avant de la lui accorder, elle reste dans l'âme du grand jésuite un suave et fortifiant souvenir ; elle ne change guère, il faut dire, elle ne change pas l'orientation de son âme, sa spiritualité. Elle l'impresisonne très vivement comme faveur extraordinaire, fort peu comme manifestation du Cœur de Jésus.

Dans les *Exhortations* qu'il adresse, au soir de son magnifique apostolat, à ses frères jésuites, Canisius leur recommande d'unir leur volonté à celle du Cœur de Jésus : le Rédempteur divin leur a donné à boire le sang de son Cœur, qu'ils sachent donc, comme lui, se dépenser pour les âmes et ne rien refuser ; il les invite à faire leur nid dans le trou de la pierre ; à unir leur reconnaissance à celle du Cœur sacré[2]. « Boire le sang du Cœur ! »

1. *Beati Petri Canisii Epistulæ et Acta*, t. I, p. 53-55. La traduction est du P. Michel.

2. *Beati Petri Canisii, S. J., exhortationes domesticæ collectæ et dispositæ a Georgio Schlosser ejusdem societatis presbytero*, in-16. Ruremonde, 1876, p. 181, 435-437, Page 435 commencent sept méditations sur les vertus de Jésus-Christ :

on peut croire qu'il y a dans cette pensée un souvenir de la grâce du 4 septembre 1549. Les idées traditionnelles que Canisius rappelle à ses frères s'éclairent sans doute pour lui des lumières de Cologne et de Rome, elles s'échauffent à leur flamme. Dans un manuscrit écrit de sa main, on trouve une *Prière pour saluer au matin le Cœur du Christ*. Lansperge avait, dans le *Pharetra*, conseillé une invocation *Post somnum* et une autre *Ante somnum*. « O très doux Jésus, laissez-moi m'endormir sur votre poitrine ; que la respiration sacrée de votre cœur pénètre jusqu'à mon âme, la ranime, la saisisse, l'entraîne, l'absorbe et l'unisse entièrement à vous. » Il est probable que Canisius la connaît et la récite ; il en conseille une autre :

« Je loue, je bénis, je glorifie, je salue le très doux et très bon Cœur de Jésus-Christ, mon très fidèle ami ; je vous remercie (ô Jésus), de la vigilance avec laquelle vous m'avez gardé cette nuit, et continuellement, à ma place, rendu au Père, les louanges, les actions de grâces, tout ce que je lui devais. Et maintenant, ô mon unique ami, je vous offre mon cœur comme une rose printannière ; que sa grâce, tout le jour, attire vos yeux, que son parfum embaume votre Cœur[1]. »

Cette prière est de sainte Mechtilde, la compagne de sainte Gertrude. Pendant tout le XVI^e^ siècle, ses révélations et le *Liber specialis gratiae* sont beaucoup plus connues que celles de sa sœur d'Helfta. Dès 1503, elles sont publiées en allemand ; des éditions latines plus ou moins exactes se succèdent en 1508, 1510, 1513, 1522, 1558, 1590 et 1597. Celle de 1513, attribuée à Lefèvre d'Etaples, est imprimée par Robert Estienne. Dans le

elles eurent une grande influence sur la vocation de saint Louis de Gonzague. Cf. *Historia provinciæ Societatis Jesu Germaniæ superioris*, Augsbourg, 1729. t. II, p. 221 ; *Acta sanctorum*, junii, t. IV, p. 897.

1. Laudo, benedico, glorifico et saluto dulcissimum et benignissimum Cor Jesu Christi, fidelissimi amatoris mei, gratias agens pro fideli custodia, qua me hac nocte protexisti, et pro me laudes et gratiarum actiones et omnia quæ ego debebam Patri incessanter persolvisti. Et nunc, o unice amator meus, offero tibi cor meum, ut rosam vernantissimam, cujus amoenitas tota die oculos tuos alliciat, et ejus flagrantia cor tuum delectat. *Liber specialis gratiæ* p. 3, c. XVII, p. 217 ; cf. p. 3, c. XXXIV, p. 238.

même manuscrit, on trouve deux autres formules inspirées à Canisius par sainte Mechtilde. C'est au déclin de sa vie, une quarantaines d'années après son premier séjour à Cologne, vingt-cinq ans après que Jésus a daigné lui ouvrir son Cœur, que Canisius révèle la place que tient dans sa dévotion le Cœur divin : n'aurions-nous pas, dès lors, le droit de nous demander si les paroles et les exemples de Lansperge ont eu sur lui une véritable influence ! Certains indices permettent de penser que même à la chartreuse de Cologne, même dans l'âme de Lansperge qui se révèle si lumineuse et si brûlante dans les prières du *Pharetra*, la dévotion au Cœur de Jésus n'a pas tenu la place que nous sommes aujourd'hui portés à lui attribuer.

Dans la belle lettre qu'il met au début du *Legatus divinae pietatis*, le dévot Chartreux s'excuse de publier un livre où l'on ne parle que de révélations et de grâces merveilleuses, alors que tous les esprits, non pas, hélas ! pour les mêmes raisons, ne s'occupent que de l'Écriture sainte. Il a pourtant soin de remarquer, et rien n'est plus exact, que les révélations de sainte Gertrude s'appuient toujours sur l'Écriture, et souvent même sont exprimées par les mots de l'Écriture. Lansperge, et, par cette appréciation, il prend nettement parti pour l'idée de la Renaissance, abandonnant celle du Moyen Age, fait un grand éloge des femmes et de leur dévotion ; il ne trouve pas de termes assez forts pour magnifier la sainteté de Gertrude : on ne peut lire ses écrits sans grandir son âme, sans la sentir comme soulevée, transformée, unie à Dieu. Humbles sont les mots ; incomparable le trésor de divine piété qui s'y cache. Tout lecteur y apprend à mieux connaître Jésus, sa vie, sa passion, sa mort, à prier, à aimer le Rédempteur céleste ; désireux de l'imiter, il lui offre ses adorations, et ses actes ses prières, qu'il daigne en user pour sa gloire et le bien de son Église. Il est impossible de feuilleter le *Legatus divinae pietatis* sans trouver la manne cachée qu'il renferme et dont les effets sont merveilleux[1].

1. *Legatus divinæ pietatis, Epistola Lanspergii*, p. LXIII, LXIV, LXVIII, LXIX.

Jésus, sa vie, sa passion, sa mort, son amour, tels sont les traits qui, pour Lansperge, résument le mieux l'âme et le livre de Gertrude. Lui, dévot du Sacré-Cœur, qui a déjà écrit sa *Lettre à un novice chartreux*, qui récite chaque jour les prières du *Pharetra*, ne dit pas un mot de la dévotion de la moniale bénédictine pour le Cœur divin. N'est-on pas, dès lors, en droit de penser que, pour Lansperge, comme pour les chartreux de Cologne, et l'on me permettra d'ajouter pour les âmes chrétiennes du début du XVI^e^ siècle, cette dévotion ne constitue pas encore une dévotion particulière, distincte ; elle semble n'être qu'une forme très belle et très consolante de la dévotion générale à la Passion. Elle n'a pas d'être propre, de vie spéciale, de nom qui soit vraiment le sien ; on la pratique sans la pratiquer. Dom Bruno Loher, qui édite en 1553 une partie des œuvres de Lansperge[1], de Lansperge qui a été son maître des novices (*praeceptor in nostrae religionis instituto*), ne dit pas un mot de sa dévotion au Cœur de Jésus. Il se lamente sur la légèreté des esprits contemporains, avides d'érudition et de beau style, comme aussi de trompeuse gloriole humaine : on accumule les livres, on s'instruit par vanité, bien rares ceux qui pensent à devenir meilleurs et qui lisent pour perfectionner leur vie ! Au Sacré-Cœur, je le répète, il ne fait aucune allusion. Son frère Thierry Loher, aide Lansperge pour l'édition de 1536 ; il vante les livres de Gertrude : *pii devotissimique Libri... Exercia inflammativa... nec minus suavia, utpote quæ efficaciter dulciterque animum meditantis trahunt in Deum... Revelationes sunt divinæ*[2]. Il ne dit pas un mot du Sacré-Cœur. Tilman Bredenbach réédite en 1579 le travail de Lansperge et de dom Thierry Loher ; il célèbre le volume avec enthousiasme ; comme les premiers éditeurs, il ne parle pas du Cœur de Jésus[3]. Traduit en italien, en français,

1. *Minorum operum D. Johannis Justi Lanspergii Carthusiani libri sex... Coloniæ excudebat Joannes Novesianus*, MDLIII. La pagination n'existe pas.

2. *Revelationes Gertrudianæ ac Mechtidianæ*, t. I, p. XLVIII.

3. *Revelationes Gertrudianæ ac Mechtidianæ*, t. I, p. LXXIV. Le bienheureux Pierre Le Fèvre a lu, à Ratisbonne, en 1541, le livre de Gertrude (*Memoriale B. Petri Fabri*, p. 20), il aime Lansperge, il prie pour lui au moment de sa mort

en espagnol, le livre de Gertrude parcourt au XVIe siècle les diverses contrées de l'Europe, partout acclamé ; tous ceux qui le vantent gardent le même silence sur la dévotion au Cœur de Jésus. La traduction espagnole de 1605 est approuvée par les plus illustres docteurs : Diego de Yepes, confesseur de Philippe II, évêque de Taragonne ; François Ribera, S. J., François Suarez, professeur en théologie, de la première chaire en l'Université de Coïmbre ; Dominique Banès, professeur en théologie de la première chaire en l'Université de Salamanque, et jubilaire de l'Ordre de Saint-Dominique ; François de Sainte-Marie, prieur du couvent et collège des Carmes Déchaussés de Salamanque ; Maître Pierre de Amoraga, provincial de l'Ordre de saint-François de Paule, qui est des Minimes ; Maure de Salazar, maître général de l'Ordre de Saint-Benoît et maître gradué en théologie ; Pierre de Herrera, O. P., Jean de Ciquença, S. J.[1]. Bénédictins, Carmes, Dominicains, Jésuites, Minimes, docteurs, confesseur de roi, évêques, tous ceux qui, au XVIe siècle comme aux jours d'Helfta, lisent le livre de joie divine et de céleste charité ne savent comment exprimer leur respectueuse et touchante admiration, leur saint enthousiasme, pas un seul ne fait allusion au Cœur de Jésus. J'ai omis l'un des meilleurs témoignages, et peut-être le plus autorisé : celui du vénérable Louis de Blois[2]. Tilman Bredenbach, qui a connu

(*Memoriale* p. 305) ; il invoque tous les saints dont il entend parler dans ses voyages : saint Narcisse, saint Jacques, saint Ildefonse, saint Isidore, saint Juste sainte Ursule, sainte Pinose, saint Benoît, saint Maxime, saint Denis l'aréopagite, sainte Marthe et sainte Madeleine, saint Bruno, saint Amédée, etc., les saints canonisés et ceux qui ne le sont pas (*Memoriale* p. 24, 25) ; si à Ratisbonne ou à Cologne il avait entendu parler de la dévotion au Cœur de Jésus, il nous l'aurait dit. Il ne l'a trouvée ni dans le livre de Gertrude, ni à la chartreuse de Cologne.

1. *Les Insinuations de la divine Piété*... Paris, Jean Hénault, MDCLXXI, p. 474-479.

2. Revelationes sanctæ Gertrudis ante et post obitum ejus, fuerunt a doctissimis illustrissimisque viris summa cum diligentia examinatæ, quorum unus post accuratam illorum lectionem, scripsit sententiam suam hoc modo : Ego, inquit in veritate divini luminis sentio neminem qui Dei spiritu sit illustratus, posse calumniari et impugnare ea quæ in hoc libro habentur ; nam catholica sunt et sancta. Ex quibus omnibus liquet, quam longe adhuc a spiritu Dei sint, qui

le saint abbé, rapporte qu'une année il lut douze fois ces livres débordants de chaude tendresse... *duodecies in anno libros hosce æstuantissimo affectu evolverit*... Tilman Bredenbach tenait le fait d'un de ses amis, l'intime de Louis de Blois. L'abbé de Liessies ne dit rien, lui non plus, de la dévotion de Gertrude au Cœur de Jésus ; cependant il doit à la moniale bénédictine quelques-unes de ses meilleures pages, et personne mieux que lui, au XVI^e^ siècle, je n'excepte pas Lansperge, n'a chanté la divine dévotion.

Il naquit en octobre 1506, au château maternel de Donstienne, en Hainaut. Son père, Adrien de Blois, descendait des comtes de Blois et de Champagne, sa mère appartenait à l'une des meilleures familles de Belgique : noblesse de sang, noblesse de l'esprit, noblesse plus haute encore de la piété. L'âge pendant quelques années de celui qui sera bientôt l'empereur Charles-Quint, il pouvait cueillir les honneurs de la terre, tous à la portée de sa jeune main. Il choisit les honneurs éternels. Il préfère à la cour du roi d'Espagne, la cour du Roi des cieux ; à quatorze ans, il entre à l'abbaye bénédictine de Liessies[1] ; *liesse icy*, traduit un vieux chroniqueur.

Hélas ! non, tout n'était pas liesse, aux jours de 1520 à Liessies. L'abbé dom Gilles Gippus recommande avec instance au maître des novices, dom Meurisse, le jeune postulant ; ses éminentes vertus l'ont frappé, il voit en lui le futur réformateur de son monastère. Il ne se trompe pas. Après avoir terminé à Louvain ses études de théologie et d'Écriture Sainte, Louis de Blois,

prædictas divinas revelationes, tanquam somnia muliercularum rejiciunt et irridenl. Deus illis ignoscat, et meritis atque intercessionibus carissimarum sponsarum suarum, quas Spiritu sancto abunde perfudit, lumineque veritatis excellenter illustravit, nos omnes post miseram hanc vitam, vitæ æternæ beatitudini conjungere dignetur. Amen. *Revelationes Gertrudianæ ac Mechtildianæ*, t. I, p. LXXII. Dom Laurent Clément seul, à ma connaissance, parle du rôle du Sacré Cœur dans la spiritualité de Gertrude. *Insinuationes divinæ pietatis... Salisburgi* M DCLXII, J. B. Mayr, p. 15-16.

1. Liessies est situé aux confins du Hainault et de la Thiérarche, sur les bords de l'Helpe, au milieu des bois et des collines, en terre française, dans l'arrondissement d'Avesnes.

ordonné prêtre le 11 novembre 1630, reçoit le 13 la bénédiction abbatiale et succède à dom Gilles Gippus. Le réformateur de Liessies connut des heures lourdes et très pénibles ; sa ferme droiture, sa paternelle charité finissent par l'emporter ; Paul III, dans la bulle *Alto divinæ Providentiæ consilio*, approuva les statuts que le très sage abbé avait habilement proposés à ses moines. A l'insu de tous, il avait composé le *Speculum monachorum ;* sous le nom de l'abbé Dacryanus, il y enseignait au frère Odon la prière, les vertus monastiques et tous les moyens d'atteindre la perfection. Quand il leur présenta ce *Miroir*, les bénédictins de Liessies n'eurent pas peur de s'y regarder ; ils reconnurent leurs défauts avec humilité, pleins de confiance en Dieu et en leur abbé ils résolurent de se corriger. Ils réussirent. Louis de Blois, qui avait refusé, pour ne pas les quitter, et l'abbaye : aint-Martin de Tournai et l'évêché de Cambrai, pouvait dire sur son lit de mort : « Vous savez combien notre monastère est estimé partout ; faites en sorte de garder cette bonne réputation. » Un siècle après, le P. Etienne Binet écrivait qu'il avait vu à Liessies trois sortes de saints : des saints dans des reliquaires, des saints dans des tableaux et des saints vivants[1]. Le vénérable abbé mourut le 7 janvier 1566 : il avait gouverné Liessies trente-cinq ans, il était dans sa soixantième année.

Auteur ascétique et mystique, Louis de Blois n'est pas très personnel ; il est inférieur à ses deux illustres contemporains : saint Jean de la Croix et sainte Thérèse ; l'idée ne viendra à personne de le comparer à Ruysbroeck, à Tauler ou à Suso, qu'il a tant aimés et si vaillamment défendus. Il pénètre doucement les cœurs par sa chaude piété, il les gagne par sa simplicité ; sa charité paisible et tendre les ravit. Il est impossible de ne pas l'aimer, il aime tant et si bien. Pas un détour dans cette âme loyale, pas une erreur dans sa vie ni dans sa doctrine : sa piété est sûre comme son affection. « C'est au Christ que Louis de

1. *Œuvres spirituelles du V. Louis de Blois.* Oudin, Paris-Poitiers, *Prières et Règles de vie*, p. VIII.

Blois mène directement son disciple, écrit dom Guéranger, à ce Jésus que notre bienheureux Père nous avertit de préférer à tout... La vie et la passion du Verbe incarné, les sacrés mystères de notre salut ont toujours la première place dans le mode de contemplation qu'il nous propose ; et en effet, nous ne l'ignorons pas : posséder le Christ, c'est posséder Dieu lui-même[1]. » La vie et la passion du Christ sont le meilleur des livres, il supplée tous les autres, il apprend à ses lecteurs toute vérité et toute vertu. Au centre de la vie chrétienne, le saint abbé plante l'arbre fleuri de la croix ; à chaque âme, il choisit pour très cher Epoux « le Seigneur Jésus épuisé de tourments et couvert de plaies ; contemplez-le et embrassez-le avec amour, car de ses blessures fraîches et vermeilles découlent des ruisseaux de grâces plus doux que le miel[2] ».

Pour lui comme pour saint Anselme et saint Bernard, plus nettement que pour Tauler et Ruysbroeck, la très sainte Humanité de Jésus est *tuta via ipsissimaque janua perveniendi ad ejus divinitatem*[3]. L'âme qui ne sait pas encore voler doit se blottir, comme un petit poussin, sous les ailes de cette très aimante Mère, la Sagesse éternelle incarnée pour notre salut. « Cachez-vous et prenez votre repos dans la très sainte Humanité du Christ[4]. » Il faut enfermer dans l'écrin du cœur la très sainte passion de Jésus, comme une perle précieuse, la considérer sans cesse avec la plus ardente reconnaissance. Doctes et ignorants, parfaits et imparfaits, tous ceux qui désirent plaire à Dieu doivent apprendre à lire le livre de la Croix et la page d'amour écrite dans le sang divin[5]. » A la veille de son paisible trépas, il aimait à répéter : « Je regarde la très sainte Passion

1. *Enchiridion benedictinum*, præfat., p. XXV, Dom GUÉRANGER, en insérant dans son *Enchiridion* le *Speculum monachorum* de Louis de Blois, montre l'estime qu'il en fait.

2. *Œuvres spirituelles du V. Louis de Blois : Traités ascétiques*, p. 186.

3. *D. Ludovici abbatis lætiensis nostri seculi landatissimi opera...* Coloniæ 1606, p. 364a. Cf. *L'Institution spirituelle*, c. VI, *Traités ascétiques*, p. 39.

4. *Traités ascétiques*, p. 187.

5. *Opera*, p. 444b.

(de Jésus) comme mon asile et mon rempart le plus assuré ; c'est l'armure impénétrable avec laquelle je veux aborder mes ennemis invisibles. Je l'offre à la Très Sainte Trinité pour les mérites que je n'ai pas et pour l'entière satisfaction de mes péchés[1]. » Son disciple aura toujours le crucifix devant les yeux, il méditera la Passion une ou deux fois, chaque jour, pendant quelques instants ; il devra, chaque jour, autant qu'il le pourra, réciter cette prière à Jésus en croix : « *En præclarus vestitor siderum, nudus, contemptus, vulneratus, et immensis doloribus afflictus, pro me pependisti in cruce, pro me fudisti purissimum sanguinem tuum, pro me mortuus es. Amplector ulnis animæ meæ venerandam crucem tuam et eam pro tui honore atque amore osculor*[2]. »

Celui qui peut approcher du côté ouvert du Sauveur la bouche de son âme, demeurer là et atteindre jusqu'au plus intime du Cœur sacré, savoure déjà le bien de la vie éternelle et connaît combien Jésus est un doux paradis. En présence du Cœur divin, Louis de Blois ne peut retenir sa tendresse : de son âme jaillissent les plus amoureuses salutations :

« Salut, doux Jésus ; louange et gloire à vous, ô Christ, qui avez voulu que la lance du soldat ouvrit votre côté sacré, pour que le sang et l'eau dont il était la source fussent le breuvage, la purification et la vie de nos âmes. Vous avez voulu, mon Bien-Aimé, que votre Cœur très doux fut blessé pour mon salut. Que la lance de votre amour pénètre si profondément mon cœur et l'unisse si intimement au vôtre, que je ne puisse plus vouloir que ce que vous voulez. Seigneur, introduisez mon âme par la blessure de votre côté dans l'arcane de votre charité, dans le sanctuaire de votre divnité, afin que je vous glorifie en toute allégresse, vous, mon Dieu crucifié et mort pour moi... Salut, plaies empourprées, suaves et brillantes plaies de mon

1. *Opera*, Anvers, 1633 ; *Enchiridion parvulorum* II, c. II, p. 696.

2. *Igniarium divini amoris seu precationes piæ ex operibus V. P. Ludovici Blosii abbatis latiensis excerptæ*. Anvers, 1635, p. 237. « O vous, qui avez donné aux étoiles leur vêtement de lumière, nu, méprisé, blessé, broyé sous d'immenses douleurs, vous avez été pendu pour moi à une croix, pour moi vous avez versé votre sang très pur, pour moi, vous êtes mort. Je presse dans les bras de mon âme votre croix vénérée, et je la baise par honneur et par amour pour vous ».

Rédempteur et de mon Roi. Salut, sceaux illustres de ma réconciliation et de mon salut[1]. »

Ces mots, ces cris, ces prières rappellent la joie et l'amour de Gertrude ; l'abbé de Liessies est un fervent de la moniale d'Helfta. Au milieu de ses difficultés avec ses moines, entre 1636 et 1640, il a connu l'édition de Lansperge et de Loher ; il trouve dans le livre divin la consolation, la paix, la sainte et brûlante charité. Saint Bernard et sainte Gertrude sont ses auteurs préférés. Ceux qui ont, même distraitement, feuilleté Louis de Blois, savent comme il aime à glisser ses pensées sous les mots et dans les phrases des ascètes et des mystiques qui l'ont précédé. Certains de ses ouvrages sont de véritables centons ; il a simplement noué la gerbe des phrases recueillies dans ses lectures : c'est dans les champs de Cîteaux et d'Helfta qu'il glane avec le plus d'amour et le plus de succès. Le jour des ides de septembre 1551, il envoie à Florent du Mont son *Institution spirituelle* et en même temps une lettre où il fait le plus grand éloge de Gertrude ; Florent du Mont est aussi l'un des fervents de la sainte[2] ; le *Monile spirituale* est composé en entier d'extraits des révélations de Brigitte, Catherine de Sienne, Mechtilde et Gertrude : « *Revelationes... sanctæ toto orbi innotuerunt et a piis eruditisque viris jam olim fuerunt approbatæ et sancti patres passim eas citant in scriptis et in libris suis*[3] ». Les mots, les exclamations, les souvenirs de sainte Gertrude comme de sainte Mechtilde illuminent d'une jeune allégresse les écrits du saint abbé ; ils ont tellement pénétré son âme, qu'ils sont devenus sa propre substance intellectuelle. Ils entrent dans sa phrase sans trace d'effort,

1. *Prières et règles de vie*, p. 119. *Ignarium divini amoris*, p. 118-119.

2. Ce Florent du Mont, *Florentius a Monte*, est absolument inconnu ; la lettre dont nous parlons est dans *Opera*, 1606, p. 346-353.

3. Le *Monile spirituale* est dans *Opera*, 1606, p. 67 et sqq. Les « sancti patres » dont parle Louis de Blois sont les écrivains du Moyen Age. Il dit ailleurs (*Margaritum spirituale*, *Opera* 1606, p. 440) « ex duobus sanctissimis patribus nempe ex ipso Joanne Taulero et ex Joanne Ruisbrochio... » La vie de sainte Gertrude et celle de sainte Mechtilde sont résumées dans le *Monile spirituale*, p. 111, 115.

c'est son bien propre. Gertrude avait dit qu'il est impossible de méditer, même sans grande attention, la Passion de Jésus et de n'en pas retirer un vrai fruit surnaturel, comme il est impossible de toucher la farine sans blanchir ses doigts ; Louis de Blois affirme qu'on ne peut regarder sans profit l'image de Jésus crucifié, comme on ne peut toucher la farine, même de l'extrémité des doigts. sans les blanchir[1]. Il signale d'un mot la dévotion de sainte Mechtilde pour le Cœur de Jésus ; il ne dit rien de celle de sainte Gertrude. La sienne se répand et s'épanouit dans les plus ardentes prières : « *Ave, dulcis Jesu... voluisti charissime mi, mellifluum cor tuum vulnerari pro me. Utinam cor meum lancea amoris tui profundissime saucies, illudque sacratissimo cordi tuo unias, ita ut aliud non possim velle quam quod tu vis... Introduc, Domine, introduc animam meam per vulnus lateris tui ad arcanum charitatis tuæ, in gazophylacium divinitatis tuæ*[2]... »

Reconde me, o charorum omnium charissime, reconde me in splendidam, amœnam ac suaveolentem lateris tui cavernam, ut ibi feliciter obdormiens sopore mellifluæ charitatis refociller[3].

Mellifluus, le mot de Bernard, où l'âme de Gertrude a versé le parfum de sa jeunesse, revient à chaque page de Louis de Blois, comme aussi les *Ave* et les *Salve* de la grande moniale.

« Salut, belle fleur divine, poitrine sacrée de Jésus... ensanglantée pour mon amour... Salut. côté très saint, percé par la lance... Salut, le plus aimant, le meilleur, le plus doux des cœurs, blessé par amour pour moi ! Salut. trésor incomparable de tous les biens et de toutes les béatitudes. A l'heure de ma mort, oh ! soyez mon doux refuge, et, après la mort, ma demeure éternelle... Il continue : *Salve, sanctissimum dorsum.... dulcissima bracchia... nitidissimi humeri... purissimum Collum...*

1. *Revelationes Gertrudianæ ac Mechtildianæ*, t. I, p. 206 ; *Institutio spiritualis*, *Opera*, 1606. 364ª.
2. *Ignarium divini amoris*, p. 119.
3. *Igniarium divini amoris*, p. 147.

guttur... facies... aures... oculi... caput. Il conclut : O très aimable Jésus, sanctifiez par vos membres sacrés tous mes membres ; effacez toutes les fautes que j'ai commises, tous les abus que j'en ai faits[1].

Dans la page qui suit, il baise chacune des plaies du Rédempteur, il s'attarde avec amour à celle du côté. Ailleurs, il salue la splendeur vermeille des blessures douces comme le miel : *salvete roseæ, fulgentes et mellifluæ plagæ Redemptoris mei, Regis mei.*

La dévotion au Cœur de Jésus est pour Louis de Blois une partie, une forme de la dévotion à la Passion. Il vénère, adore, chante le Cœur sacré ; de tous les membres du Corps divin, n'est-il pas le plus précieux, le plus digne de respect et d'amour ! Mais l'abbé de Liessies vénère, adore, chante dans la même prière, dans le même acte de filiale tendresse, les pieds et les mains sacrées, les bras, les épaules, la face, le cou, les yeux, les oreilles du Rédempteur divin. Le cœur de chair, symbole des sentiments de Jésus, est présent à la pensée et sous les yeux de Louis de Blois, douce retraite, abri sûr de l'âme orpheline, source intarissable de grâces, porte céleste qui s'ouvre sur la divinité, signe glorieux de l'amour qui l'a blessé et de tous les sentiments qui inclinent l'âme du Rédempteur vers les hommes rachetés ; il faut sur ce Cœur divin appliquer le nôtre, faire nôtres les sentiments qui y battent, lui rendre amour pour amour, nous unir à lui, nous laisser absorber en lui :

« *O dulce lumen animæ meæ... Applica me divino cordi tuo, et in fruitionem vernantium amœnitatum immerge. Eia amor suavissime, Deus meus, vora et prorsus consume pulvisculum totius substantiæ meæ. Transfer Cor meum in te ; ut glutino inseparabili tibi adhærens,* (encore un souvenir de Gertrude), *vivam de te, et tanquam lilium efflorem coram te.* »

Les âges qui viendront, les révélations les plus divines n'ajou-

1. *Igniarium divini amoris*, p. 220. Cf. *Opera.*, 1606, p. 414[b].

teront rien d'essentiel à ces idées ; ils n'échaufferont pas ces brûlantes ardeurs ; ils ne formuleront pas de plus suaves prières ; ils ne pratiqueront pas d'autres vertus ; ils ne rêveront pas une plus étroite et plus céleste union. Mais idée, ardeur, prières, vertus, union, ces pensées, ces actes, ces désirs qui constituent, sous le symbole du cœur de chair, la dévotion au Cœur de Jésus, seront réunis pour former un tout et une dévotion particulière. Alors, dans une lumière bien à elle, il deviendra impossible de ne pas voir la jeune et vieille dévotion ; douce et brillante étoile d'amour au ciel de l'Église, son rayonnement ne se perdra plus dans celui de la Passion. Les temps sont proches, ils ne sont pas venus.

Louis de Blois a été en rapport avec saint Ignace de Loyola, le fondateur de la Compagnie de Jésus ; il s'est lié d'amitié avec les premiers Jésuites qui vinrent dans les Pays-Bas. A-t-il connu le bienheureux Pierre Le Fèvre ? Je ne le crois pas. Le Fèvre estime et fréquente la chartreuse de Cologne ; Canisius l'y a introduit. Le pieux Gérard Hammontanus aime à lui demander conseil. Il ne veut pas que le jésuite loge ailleurs que chez lui ; avec ses religieux il fait, sous sa conduite, les *Exercices spirituels*[1]. Van Esche, sollicité par son ancien disciple Canisius d'imiter les chartreux de Cologne, s'y refuse, mais il pense que Corneille Wischaven y consentira ; Wischaven fait les Exercices ; puis il entre dans la Compagnie de Jésus. En 1550, Louis de Blois prie le P. Ursmar de vouloir bien prêcher les Exercices à ses moines de Liessies. Le résultat est excellent, le saint abbé en informe lui-même le P. Adriani[2]. Plût au ciel que ces jours de grâce eussent sonné vingt ans plus tôt. Vingt ans plus tôt, en 1550, Ignace de Loyola, pensionnaire au collège

1. Le bienheureux Pierre Le Fèvre laissa même aux Chartreux de Cologne une copie des *Exercices*. Cf. *Bibliothèque des Exercices*, n° 52-53.

2. ...Puto D. Ursmarum per litteras indicasse Exercitia quædam tradita esse nostris juvenibus. Utinam hoc factum fuisset ante annos XX. Ita enim cum senioribus melius forte ageretur. Laudamus benignissimum Dominum qui per vos istam rationem nos docuit. Ex ea et ipsius Dei honor et salus animarum, uti confido, consequetur. Prat, *S. J.*, *Histoire du P. Ribadeneyra*, Paris 1862, p. 92.

Sainte-Barbe, suivait le cours de philosophie de Jean de Pena! Trois ans après ses fils de Liessies, Louis de Blois entrait, pour son compte, dans la belle et sainte carrière. A faire les exercices, il comprend mieux la vie et les exemples de Jésus qu'il médite depuis si longtemps, il pénètre plus avant dans cet amour et dans ce cœur divin dont il a goûté et chanté les suaves merveilles ; peut-être même à genoux au pied de la croix, près de Marie et de Jean, contemple-t-il au fond de la blessure du côté, le cœur de chair entr'ouvert : *Percussum lancea latus ejus manavit aqua et sanguine*[1]. Les Exercices spirituels sont une voie très sûre pour parvenir à la dévotion au Sacré-Cœur.

Depuis le XI^e^ siècle, c'est en méditant la vie de Notre-Seigneur et surtout sa Passion, que les chrétiens ont pénétré jusqu'au Cœur blessé. Cette méthode traditionnelle sera celle de saint Ignace. Par la contrition et les larmes, son retraitant vient d'obtenir le pardon de ses fautes ; aussitôt le saint le prend comme par la main, et, dans la généreuse allégresse de son innocence reconquise, le prosterne devant Jésus-Christ. C'est le plus puissant, le plus magnanime, le plus beau et le plus aimant des rois : roi du genre humain, roi des esprits, roi des cœurs. Cet homme royal et divin, ce Dieu vêtu d'un corps mortel, Ignace qui ne peut s'en séparer, Ignace qui le connaît bien et l'aime encore mieux, demande à son retraitant de l'accompagner pas à pas, depuis l'Incarnation jusqu'à l'Ascension. Il l'incline sur chacun de ses actes, lui fait méditer chacune de ses paroles, savourer ses pensées et ses sentiments, fruits de grâce mûris à la chaleur de son amour. Quel que soit le fait, le mystère qui s'accomplit, Jésus le remplit ; Homme et Dieu, il est là tout entier.

Il faut le connaître. A la première minute de chaque exercice, Ignace nous le rappelle : *Erit hic petere cognitionem intimam Domini*[2]. Pour mieux acquérir cette connaissance intime, le

1. *Exercitia spiritualia :* de mysteriis factis in cœna.
2. *Exercitia spiritualia*, 2^a^ Hebd., 1^a^ Contemplatio.

grand manieur d'hommes et le profond psychologue qui a écrit les Exercices, exige que nous assistions à chaque événement, comme s'il se déroulait sous nos yeux. Jésus le vit à nouveau, il faut le vivre avec lui. Nous voyons de nos yeux, notre esprit comprend, notre cœur s'émeut, nos mains et nos lèvres touchent, notre âme se nourrit de vie divine. Paroles, actions de Jésus, fatigues, travaux, faim, soif, joie, fierté, bonheur et tristesse, les malédictions et les Hosannah, les triomphes et les palmes, les parfums de Madeleine et le vinaigre de l'éponge, les fouets et les injures, la gloire du tombeau et les ignominies du Golgotha, tout est nôtre, puisque tout nous aide à mieux connaître Jésus. Nous respirons à côté de lui l'air qu'il respire, nous marchons sur le même chemin : la route est-elle étroite ou large, longue ou courte, monte-t-elle sur les collines, ou se déroule-t-elle au fond des vallées ; la grotte de Bethléem est-elle grande ou petite ? Détails sans importance et dont la minutie peut prêter à sourire ; la personne de Jésus les divinise, elle y met un reflet de beauté infinie et de charité éternelle. Tout intéresse quand on aime. Ignace aime Jésus et veut le faire aimer. Jour après jour, mystère après mystère, nous atteignons la Passion du Sauveur. Voici Longin, la lance qui ouvre la poitrine d'où jaillit la dernière goutte du sang rédempteur : *Percussum lancea latus ejus manavit unda et sanguine.* Nos yeux contemplent la grande blessure ; avec tous les ascètes et tous les saints, notre âme y pénètre ; elle voudrait y vivre. Saint Ignace ne montre pas au fond de la plaie d'amour le Cœur percé ; il n'invite pas à l'y chercher. Mais depuis bientôt trois siècles, des mystiques, des ascètes, des religieux, des moniales, des prêtres et des séculiers, des hommes et des femmes sont entrés, ont vu, ont trouvé. Saint Ignace le sait, il a lu Ludolphe le Chartreux ; plusieurs, beaucoup de ses retraitants ne l'ignorent pas : que se passera-t-il dans leur âme pendant qu'ils la tiendront, de longues minutes, penchée sur la divine blessure ! Dieu et la grâce agissent toujours avec une souveraine liberté, il faut le reconnaître ; mais ne faut-il pas

aussi reconnaître que, comme sur le chemin d'Emmaüs, il est facile de rencontrer, dans les sentiers où nous conduit le solitaire de Manrèze, le paternel et miséricordieux voyageur, de réchauffer notre cœur au contact du sien.

Le bienheureux Louis de Blois a-t-il expérimenté, en faisant les Exercices de saint Ignace, comme il est facile d'y trouver le Cœur de Jésus ? Il n'en dit rien. Le fondateur de la Compagnie de Jésus avait mis à la première page de son livre la belle prière : *Anima Christi*[1], si voisine de l'idée de la dévotion au Sacré-Cœur ; a-t-il été lui-même un dévot de ce divin Cœur ? Les révélations faites au P. Claude Bernier († 1655), et au P. Bernard-François de Hoyos[2] peuvent intéresser et convaincre une dévotion filiale ; elles ne peuvent fournir une preuve historique. Un fait du moins s'impose. Pendant les cinquante dernières années du XVI^e^ siècle, c'est dans la jeune compagnie de Jésus que vivent les plus nombreux et quelques-uns des plus fervents adorateurs du Cœur divin.

Le P. Henri de Grèzes ne donne que trois noms franciscains pour le XVI^e^ siècle : saint Pierre d'Alcantara (1499-1562), Nicolas Factor (1520-1583) et le P. Bernard d'Osimo (1581-1588), provincial des Frères Mineurs Capucins de Paris[3]. Les textes qu'il cite n'ont rien de bien saillant. Le P. Pierre Doré (1505-1569) O. P.. a écrit quelques belles pages sur le Sacré-Cœur[4] ; le vénérable Louis de Grenade (1505-1588) rappelle toutes les grandes pensées traditionnelles, il formule à nouveau les désirs si souvent déjà sortis des cœurs chrétiens.

1. Saint Ignace ne donne pas l'invocation : Cor Christi, inflamma me, que souvent, plus tard, on ajoute à la prière *Anima Christi*. En 1540, personne n'y songe le n° 43 de la *Bibliothèque des Exercices*, contient une intéressante étude sur l'auteur de l'*Anima Christi*.

2. *Ménologe de la Compagnie de Jésus, Assistance de France*, 17 juin ; *Le V. P. Bernard-François de Hoyos, S. J.* par le P. J. B. Coudrc, Casterman, Tournai et Paris, 1907, p. 153.

3. *Le Sacré-Cœur de Jésus*, études franciscaines, p. 176-189.

4. Franciosi, col. 394, 395. Cf. *Le nouveau testament d'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ signé de son sang.* Paris, 1550.

« Je vous rends grâces, doux Jésus, qui avez voulu que votre très doux Cœur fut ouvert par la lance du soldat et qu'il en sortit de l'eau et du sang pour laver nos âmes et leur donner la vie. Oh ! si vous blessiez mon cœur avec la lance de votre amour, de façon qu'il ne pût rien vouloir, sinon ce que vous voulez ! Que mon âme ait accès par la plaie de votre côté au secret sanctuaire de votre amour[1]... »

Le bienheureux Jean d'Avila († 1569) invite à contempler le Cœur de Jésus-Christ ; il n'est pas seulement saint, mais la sainteté même. Le divin Sauveur ne s'est pas contenté de souffrir extérieurement, il a souffert dans son âme, il a souffert par amour. Il ne suffit donc pas de nous immoler avec lui, il faut entrer dans son cœur, y découvrir son amour et souffrir, nous aussi, par amour[2]. Sainte Thérèse (1525-1582), dans une lettre à l'évêque d'Osma, l'excite à chercher un refuge dans la plaie sacrée qui montre le Cœur à découvert ; c'est la porte de l'arche, notre refuge à l'heure de la tentation. Le Cœur de Jésus s'est ouvert, ouvrons le nôtre ; découvrons nos misères, elles seront soulagées[3]. Sainte Catherine de Ricci (1522-1590), dans une extase, se voit conduite par la Vierge-Mère à son divin Fils : « O mon Fils, voici que je vous présente notre très chère vierge Catherine qui sollicite, de votre tendresse, la grâce de changer son cœur de chair en un cœur tout céleste ; ainsi elle sera plus digne de vous, ayant un cœur semblable au vôtre. — O ma chère Mère, répond Jésus, vous ai-je jamais refusé quelque chose, et votre cœur n'est-il pas le chemin naturel qui conduit à mon Cœur ? Il sera fait comme vous avez demandé[4] ». Jésus touche

1. Franciosi, col. 324 ; cf. Bainvel, *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 303 sqq.

2. Franciosi, col. 312. *Obras del Ven. Maestro Juan de Avila.* Madrid 1759, t. IV, p. 10, 32, 33.

3. *Lettres*, traduction Bouix, t. III, p. 336 ; Franciosi, col. 321-322. — Le P. Richstaetter II, p. 171, 172 rappelle que Wolfang Seidel † 1562, a écrit quelques belles pages populaires sur le Cœur de Jésus. Cf. dom Berlière, *La Dévotion au Sacré-Cœur dans l'Ordre de Saint-Benoit*, p. 64.

4. Franciosi, col. 328. Cf. *Messager du Sacré-Cœur*, février 1862, p. 28. C'est a première fois que nous rencontron la douce formule : le cœur de Marie conduit au Cœur de Jésus.

alors le côté gauche de Catherine, il crée en elle un cœur nouveau, qui réfléchit comme un cristal la lumière de la beauté céleste. Sortie de sa longue extase : « Je vis, s'écrie la sainte, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. » De 1530 à 1600, on pourrait encore citer quelques âmes dévouées au Cœur sacré ; leur nombre est restreint et leur dévotion peu marquée.

Voici, pour la même époque, les noms des jésuites que l'on trouve au catalogue du P. Franciosi : le bienheureux Le Fèvre (1503-1546), saint François-Xavier (1506-1662), saint François de Borgia (1506-1572), le P. Martin Gutti·rez (1524-1573), le P. Barthélemy Isla (1530-1576), le P. Simon Rodriguez († 1579), le P. Balthasar Alvarez (1533-1580), le P. Alphonse Pacheco (1551-1583), le P. Salmeron (1515-1585), saint Louis de Gonzague (1568-1591), le P. Jean Lopez de Salavar († 1596), le P. Paul de Azevedo († 1595), le bienheureux Canisius (1521-1597), le vénérable Joseph Anchieta († 1597), le P. Pierre Ribadeneira (1527-1611). Le P. Franciosi, on le sait, use et abuse même du *Compelle intrare ;* on sait encore que son pieux empressement à découvrir un peu partout des dévots du Sacré-Cœur demeure aussi large, qu'il s'agisse de ses frères en saint Ignace ou de ses frères en Jésus-Christ. Il connaît mieux sans doute ceux qui sont siens. Pour la même raison, le P. Henri de Grèzes et dom Le Masson connaissent mieux les Franciscains et les Chartreux ; cependant les *Etudes franciscaines* et le *Mois du Sacré-Cœur ne* citent que très peu de noms pour la seconde moitié du XVI^e^ siècle. A réfléchir sur ces faits, l'idée s'impose peu à peu que les *Exercices spirituels* sont en partie la cause de ce mouvement ; sans eux, il paraît inexplicable. Terre puissante et riche, fécondée par la pensée et le cœur d'Ignace, ils ont alimenté cette floraison d'âmes pénétrées de la Passion de Jésus, du sang de ses plaies, de l'amour de son Cœur.

Le bienheureux Le Fèvre médite souvent le mystère de la blessure du côté ; devant le crucifix miraculeux de Mayence, il est comme envahi par la bonté du Rédempteur divin...

il aime à penser que le sang du côté n'a coulé qu'après la mort de Jésus ; que, dès lors, il apporte à nos âmes le prix infini des mérites divins, agréé par le Père[1]. Saint François de Borgia a laissé jaillir de son âme une des plus belles prières à la plaie du côté : « Je vous salue, très sainte plaie du côté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, plaie auguste que l'injustice a ouverte et sur laquelle la Vierge Mère de Dieu a versé des pleurs... Je vous salue, ô porte empourprée par laquelle sont sortis le sang et l'eau qui purifient toute l'Église. Je vous salue, ô source très limpide de l'éternel bonheur... Je vous salue, ô plaie infiniment précieuse, entrée de l'éternelle vie, porte du ciel, très sûr moyen d'arriver à la gloire qui nous est promise ! Je vous vénère, ô clef d'or de la divine miséricorde !... Je vous adore, ô plaie très auguste, c'est de vous que jaillissent avec plénitude toutes les largesses et toutes les grâces prodiguées à la terre. Le ciel vous doit ses honneurs, l'Église ses ornements et sa beauté ; vous jetez la terreur aux enfers et portez aux tristes prisonniers des limbes la nouvelle de la délivrance ; vous donnez aux pécheurs la conversion, aux martyrs la constance, aux vierges la chasteté, la paix et la concorde aux époux, aux religieux le zèle de la perfection, aux voyageurs le retour dans la patrie, aux vainqueurs la couronne de la gloire. La lance du soldat vous a ouverte, mais la toute-puissance vous conserve ; vous avez perdu du sang, mais la divinité à laquelle vous êtes unie entretient votre fraîcheur ; un corps sans vie a reçu votre empreinte, et pourtant vos charmes garderont éternellement leur éclat, ô perle de la souveraine Majesté ! Vos effusions rouges comme l'écarlate et limpides comme le cristal ont arrosé la terre ; mais la divinité qui vous couronne règne au plus haut des cieux. Votre sang si beau, votre eau si pure, ô joie de mon cœur, paraient d'une grâce ineffable la croix qui les recevait, ils consacraient

1. *Memoriale du B. Petri Fabri*, septembre 1542 ; p. 114. juillet 1543, p. 323. Le P. Bouix traduit très largement, parfois il met cœur là où le bienheureux Le Fèvre écrit côté.

la terre qui en était humectée, ils embellissaient les cieux, ils fortifiaient la Mère de Dieu dans ses douleurs, ils embrasaient de nouvelles ardeurs d'amour le disciple bien-aimé. O plaie ! ô ciel dont la lumière si belle éclate à mes yeux dans sa resplendissante blancheur ! ô lance qui avez troué par une blessure glorieuse la poitrine de mon Créateur, si vous aviez connu la divinité de ce sein que vous avez déchiré, vous auriez adouci votre élan...

« Soyez donc bénie et adorée à jamais, ô précieuse plaie, origine de notre bonheur... attiré par votre douceur, je fixe en vous ma demeure, je mets en vous, comme dans un port à l'abri de toute insulte, tout ce que je suis, tout ce que je possède, tout ce que j'espère ; et j'implore humblement la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour que, par vous, il me soutienne, lui qui, par vous, a daigné me guérir. Ainsi soit-il[1]. »

Une si ardente effusion ne nous surprendra plus, quand nous rappellerons que le saint, pour offrir le sacrifice de la messe, ne voulait pas d'autre basilique que les plaies du Sauveur, ni d'autre autel que le Cœur ouvert par la lance. Il avait coutume de mettre dans la blessure de la main droite toutes les affaires de l'Église, dans celle de la main gauche celles de l'État ; dans la blessure du pied droit il plaçait les ordres religieux, la Compagnie de Jésus, sa mère ; dans celle du pied gauche ses bienfaiteurs et ses amis. Il se réservait la blessure du côté, il y trouvait le pardon de ses fautes et le secours dans ses besoins[2].

Au témoignage du P. Louis du Pont, le P. Balthasar Alvarez (1533-1580) avait pénétré, en passant par Jésus, jusqu'aux plus intimes mystères de l'adorable Trinité : « *Ego sum ostium. Per me si quis introierit, salvabitur ; et ingredietur et egredietur et pascua inveniet* » (*Joan.*, x, 9). Par les secrets du Cœur du

1. *Etude sur le Sacré-Cœur*, Letierce, *S. J.*, t. I, p. 47, 49. Le P. Letierce renvoie aux *Œuvres complètes de S. François de Borgia*, livre I, c. vi.

2. Lyroeus, *de Imitatione Jesu patientis*, l. V, c. vii, p. 294. Cf. Franciosi col. 314, 315.

Dieu fait homme, il s'était enfoncé dans les mystères du Dieu qui est trois en personne et un en essence. Il en sortait « pour se mortifier et travailler à sa propre perfection par l'exercice des vertus, et ensuite pour se dévouer, avec une admirable ferveur, au service du prochain[1] ».

L'un des héroïques compagnons de martyre du P. Rodolphe Aquaviva, le P. Alphonse Pacheco (1551-1583), au premier coup de lance qui atteignit sa poitrine, leva les yeux au ciel, étendit les bras en forme de croix et s'écria : « Seigneur Jésus qui, par amour pour moi avez voulu qu'une lance vous transperçât le Cœur, au nom de cette blessure, pardonnez à mes meurtriers, je vous en conjure, et envoyez-leur d'autres missionnaires qui leur prêchent la foi et leur enseignent le chemin du ciel[2]. »

Le P. Benoît Nigri mourait à Nancy (1591) ; il venait de recevoir les derniers sacrements et disait un dernier adieu à ses novices groupés autour de lui : « Je vous souhaite d'habiter dans le Cœur de Jésus-Christ, et je désire que vous formiez pour moi le même vœu. » Un Père s'approcha, qui prit la main du mourant et la soutint pendant qu'il donnait à ses enfants une suprême bénédiction. Le lendemain, le P. Nigri expirait doucement, les yeux sur le crucifix[3].

Au début des *Fleurs des vies des Saints*, le P. Ribadeneira résume la doctrine traditionnelle sur la blessure du côté et la plaie du Cœur[4] ; nous avons parlé plus haut du bienheureux Canisius ; nous ne connaissons la dévotion de saint Louis de Gonzague (1568-1591) que par les révélations de sainte Madeleine de Pazzi[5]. Le nom du jeune saint jésuite sera très intimement uni au mouvement de Paray-le-Monial.

1. *Vie du P. Balthasar Alvarez* par le V. Louis du Pont, traduite par le P. Marcel Bouix, p. 24.
2. Nadasi, *Annus dierum memorabilium societatis Jesu*, Antverpiæ, 1665, 15 juillet. Cf. Franciosi, col. 323.
3. Fouqueray, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France*, t. II, p. 242.
4. Franciosi, col. 336.
5. *Acta sanctorum*, maii, t. VI, ad diem 25, p. 212. Cf. Junii, t. V, ad diem 21, p. 903.

Le P. Anchieta a-t-il réellement fait ériger en 1585 la première église en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, dans la mission de Guarapary ; le territoire de cette mission est aujourd'hui compris dans le diocèse de Spirito Santo[1]. Nous n'avons aucun moyen de contrôler ce fait bien extraordinaire. Le vénérable Père fut certainement un dévot du Cœur de Jésus : dès 1562, il composait cette belle prière :

O vulnus dulci præcordia vulnere findens,
Qua patet ad Christi Cor via lata pium...
Da mihi ut ingrediar per apertum cuspide pectus,
Ut possim in Domini vivere Corde mei...
Hic mea sanguineo redimam delicta liquore,
Hic animi sordes munda lavabit aqua.
His mihi sub tectis erit, his in sedibus omnes
Vivere dulce dies, hic mihi dulce mori.

Mais a-t-il bâti une église au Sacré-Cœur ? Le fait, s'il est exact, est chose nouvelle et inouïe, *cosa nuova e inaudita* : il faudrait, pour l'admettre, des preuves irréfutables. Dans la première moitié du XVII^e^ siècle, on voyait — on voit encore aujourd'hui — sculpté sur le fronton de l'église du collège des Jésuites de Rio-de-Janeiro, un cœur dans les armoiries de la Compagnie de Jésus ; cette église, disait-on, avait été bâtie par le P. Anchieta. Le fait n'est pas impossible. Cette église de Rio-de-Janeiro, qui porte un cœur sur son fronton, a peut-être donné l'idée de l'église de la mission de Guarapy, consacrée au Cœur de Jésus par le vénérable P. Anchieta. Je ne crois pas d'ailleurs que, avant 1597, le cœur ajouté aux armes de la Compagnie de Jésus représente le Cœur de Jésus.

S'il est peu probable qu'une église ait été consacrée au Cœur de Jésus, en 1585, au Brésil, il est certain qu'un petit office

1. F. Tournier, *Vie de Madame d'Herculais*, p. 264, 265. Le P. Tournier cite une lettre du 1^er^ janvier 1903, d'un missionnaire du Brésil, qui rapporte ce fait curieux : les sauvages du Brésil, auraient les premiers rendu des hommages publics au Cœur de Jésus !

du Cœur de Jésus était publié à Valence, en 1550, par J. B. Anyès, sous ce titre : *Septem horæ precariæ ad christi Cor prestringentes præcipuos Passionis Domini actus ab ejus captione in sepulturam.* Des rives du Rhin, par les Pays-Bas, la dévotion au Cœur divin, descendue en Espagne, brûle cette terre de foi. Dans cette seconde moitié du XVI^e^ siècle, le pays du Cid presque seul donne des dévots au Cœur de Jésus. Pieux et savant, ami de sainte Thérèse et de saint François de Borgia, J. B. Anyès dédie son travail à la Révérende Mère Françoise de Borgia, abbesse du monastère de Sainte-Claire, à Gandie.

Ad Matutinum.

Cordis pura tui puro praconia corde
Da modulis celebrare piis mihi, dulcis Iesu ;
Corde ut agone tuo tecum certemus amaro,
Vincti et amore simul tua vincula dura feramus,
Atque alapas animo verbera, sputa, pio.

Cinq vers à chaque heure : Matines, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres, Complie, résument la pensée de l'auteur ; ils sont suivis d'un verset, d'un répons et d'une oraison qui ne varient pas : ℟. O Christ donnez-nous un cœur pur et des fleuves de larmes ; ℣ Pour pleurer vos souffrances et d'esprit et de cœur.

Cor mundum da Christe, pii da flumina fletus,
Plangamus pœnas corde animoque tuas.

L'oraison est splendide : c'est la première prière liturgique adressée à Dieu le Père en l'honneur du Cœur de son Fils :

« Dispensateur de tous les biens, ô Dieu qui avez caché tous vos trésors dans l'arche sainte du Cœur de votre Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour les répandre libéralement sur nous, pauvres misérables, la lance du soldat ayant ouvert sur la croix ce Cœur sacré, nous vous conjurons de les enfoncer si avant dans nos cœurs que, gardant toujours le souvenir de la vie et de la mort de votre Fils,

nous devenions dignes d'avoir part à la gloire de sa résurrection. Par le même Jésus-Christ... »

J. B. Anyès se fait une idée juste de la dévotion ; son petit office que les clarisses de Gandie et leur abbesse ont redit sans doute très souvent, l'exprime en mots heureux, à l'heure de sexte surtout ; l'heure est d'ailleurs bien choisie :

Quanta est, Christe, pii caritatis fervida Cordis
Flamma tui, ligno ligni quum damna rependis,
Abluis et roseo nostras in sanguine sordes !
Tecum fige tui clavis me cordis amoris
Dulcia de vitæ ut stipite poma legam[1].

La Passion et le Cœur de Jésus, c'est bien la dévotion traditionnelle. Il semble cependant que l'heure approche où les deux cultes vont se séparer et la dévotion au Cœur sacré se détacher, comme un fruit mûr, de la branche qui l'a portée : « *Septem horæ precariæ* AD CHRISTI COR *perstringentes præcipuos Passionis Domini actus.* » Le Cœur de Jésus est isolé : à lui seul montent les sept prières, et les sept prières résument la Passion. Jusqu'ici, les âmes étaient parvenues au cœur de chair de Jésus, symbole de son amour, par la blessure du côté, l'une des cinq plaies de la sanglante Humanité. J. B. Anyès, — c'est l'aboutissement du travail de trois siècles, — contemple le Cœur de Jésus en lui-même : *Ad Christi Cor :* Cœur blessé par la lance, Cœur brûlant d'amour, Cœur où viennent battre et se réunir toutes les douleurs, tous les sentiments de l'âme rédemptrice, consommant sur la croix son sacrifice divin. Le Cœur de Jésus est pour lui le centre de la Passion, demain il sera le centre de toute la vie du Sauveur, les âmes acclameront la grande dévotion dans sa magnifique plénitude et dans son unité visible : humaine et divine, matérielle et spirituelle, cœur de chair et charité infinie. Demain elle ne sera plus, comme du XII^e^ au XVII^e^ siècle, la dé-

1. DE FRANCIOSI, *Petite anthologie du Sacré-Cœur de Jésus*, Desclée, 1903, p. 12.

votion de quelques âmes privilégiées, de l'élite, la dévotion entrevue et non pas pleinement comprise, aurore indécise et partielle clarté, ce sera le jour parfait, le rayonnement de midi ; une lumière sans ombre, la flamme d'une charité infinie.

Quand J. B. Anyès vient d'ensevelir, avec Joseph d'Arimathie, le corps de Jésus embaumé de myrrhe et d'aloës, quand il voit luire déjà les premiers feux de la résurrection sur le cadavre de l'auteur de la vie, il termine par cette douce prière le premier office du Sacré-Cœur :

Cordis diva tui cecini præconia, Christe,
Pleni divitiis deitatis, lucis, amoris,
Flaminis et vitæ. Toto fac corde animoque
Te deamem, cupiam, quæram, inveniam teneamque,
Post mortem, ut cœlo te super astra fruar.

Le Cœur sacré, tout rempli des trésors de sa divinité, de sa lumière et de son amour, de son esprit et de sa vie, il faut l'aimer, le désirer, le chercher, le trouver, ne jamais nous en séparer ici-bas pour en jouir éternellement, par delà les astres, dans la hauteur des cieux. J. B. Anyès a compris le rôle admirable et quasi universel de la dévotion au Sacré-Cœur dans la vie surnaturelle :

...Toto fac corde animoque
Te deamem, cupiam, quæram, inveniam teneamque,
Post mortem, ut cœlo te super astra fruar.

CHAPITRE X

L'ICONOGRAPHIE DU SACRÉ-CŒUR

XIVe-XVIIe SIÈCLE

Les représentations du cœur humain, rares dans l'antiquité. Le cœur humain, symbole de la charité. Armes héraldiques parlantes. *Crucifixi fige plagas cordi meo valide* : la strophe du *Stabat* devenue réalité. *Cur non utrumque ?*

Les firmes des libraires : *Sola fides sufficit.* Les Corbon, Nicolas de la Barre, Jean Longis, Pierre Levet, Estienne du Hamel, « A l'enseigne du Sacré-Cœur ».

Le cœur figurant la blessure du côté. Lansperge. *Illud cor transfixum est.* Le cœur aux cinq blessures. Les sculptures de Langeac. Le livre de Pierre Regnart : l'*Exercice du cœur crucifié.*

Le monogramme de Jésus, les trois clous et le cœur. Saint Bonaventure, saint Bernardin de Sienne. Le *Ratio studiorum* de 1586. Le chiffre de la Compagnie de Jésus. *Qui cor addunt ii contra consuetudinem faciunt.* Le cœur représenté dans les armes de la Compagnie de Jésus, n'est pas au début, le Cœur de Jésus.

Le *Palais de l'amour divin,* de Laurent de Paris. L'*Oratoire du Cœur,* le graffite de Chinon, le petit sceau d'Estienne Couret.

Conclusion.

Une dévotion, comme tout autre manifestation de l'âme humaine, se fait connaître et se propage par des discours ou des livres ; des images peuvent la révéler aux yeux, des lignes et des couleurs la faire pénétrer dans les esprits et les cœurs. Au Moyen Age, les clercs, ceux qui savent lire les livres, sont l'exception, tous lisent et comprennent les tableaux, peintures et gravures, vrais livres des pauvres et des ignorants. Les vitraux

des églises sont des bibles coloriées toujours ouvertes, les chrétiens, comme la mère du poète Villon, peuvent y apprendre leur catéchisme. Rappelons-nous la parole si juste de saint Vincent Ferrier : *Pictura est laicorum scriptura.*

Les prédicateurs, les écrivains ascétiques et mystiques ont révélé aux âmes rachetées par le sang du Rédempteur la dévotion à son Cœur sacré ; les peintres et les sculpteurs ont-ils aidé cet apostolat[1] ? Oui ; les uns et les autres ont, pour ainsi dire, marché du même pas, suivi les mêmes sentiers : orateurs et écrivains, peintres et graveurs ont exprimé, avec le même amour empressé, le drame sanglant de la Passion, ils se sont attardés aux plaies, à celle du côté surtout et, par la rouge blessure, ils ont pénétré jusqu'au Cœur.

Dans l'antiquité profane et chrétienne, les représentations du cœur humain sont rares et peu expressives. « On a pris pour des cœurs certaines feuilles qui servent à marquer la ponctuation dans les inscriptions, ou des formes accidentelles de rinceaux, comme sur la couronne des rois lombards à Monza. Les cœurs renversés que l'on voit semés sur la robe d'Eléonore d'Aquitaine, à Fontevrault, ne sont là qu'à titre d'ornementation. On n'a vraiment, dans l'art chrétien, représenté le cœur humain sous ses formes naturelles, d'une manière certaine et continue, qu'à partir du XIII^e^ siècle[2].

On sait la grande puissance du symbolisme au Moyen Age. Le monde est une immense énigme qu'il faut déchiffrer, chaque être matériel une parole obscure où se cache une pensée divine, il exprime, en la voilant, une idée du Verbe. Le cœur humain apparaît d'abord comme le symbole de la charité[3]. La famille

1. C'est de ce seul point de vue que nous étudions dans ce chapitre l'iconographe du Sacré-Cœur ; plus tard nous aurons à l'envisager autrement.

2. Comte Grimouard de Saint-Laurent, *Les images du Sacré-Cœur au point de vue de l'histoire et de l'art*, Paris, Bureaux de l'œuvre du vœu national, 1880, p. 34.

3. Mgr Bougaud, *Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie*, Paris, 1900, p. 410.

de la Charité qui, de 1228 à 1284, a donné plusieurs maires à la ville de Poitiers, avait pour armoiries : d'or au cœur enflammé de gueules. Ces armes parlantes paraissent bien être la première expression héraldique du cœur, symbolisant la charité. Mgr Bougaud énumère sept familles françaises et sept familles anglaises qui portent un cœur dans leur blason : « Un cœur blessé, un cœur enflammé, deux cœurs unis, un cœur couronné, un cœur traversé d'une flèche, etc. ; révélation discrète de ce cœur délicat, sensible, aimant, blessé, heureux, triste, qui battait sous la rude armure de fer ». On pourrait en trouver un plus grand nombre, mais, selon la remarque du comte Grimouard de Saint-Laurent[1], aucune de ces familles ne remonte au XIII^e siècle. Au XIV^e, le cœur symbole n'est plus seulement placé dans un écusson, près de la statue ou de l'image de la charité, la charité elle-même le tient dans la main et l'offre à Dieu. Il est inutile de rappeler ici les saints très nombreux qui portent dans la main leur cœur, ardent symbole de leur amour.

Un manuscrit des œuvres de Guillaume de Machant, chanoine de Reims, représente, au folio 186, l' « Ymage du vrai amour ». Le dieu d'amour apparaît au héros du poème sous la forme d'un « jouvencel » à la barbe courte, vêtu d'un manteau bleu et rouge,

> ...le côsté fendu avoit
> Si qu'on veoit appertement son cuer...
> Et si l'enseignoit de son doi.

La rencontre est curieuse ; mais ce dieu d'amour n'est pas le Dieu de l'amour infini, son geste n'est pas le geste de Paray ; ce cœur n'est pas le Cœur de Jésus, il symbolise l'affection humaine, l'amour humain[2].

Le cœur symbolise la charité. Assez vite on conçoit l'idée du Cœur de chair de Jésus, symbole de sa charité pour les

1. Grimouard de Saint-Laurent, *Les images du Sacré-Cœur*, p. 34, n. 2.
2. B. N. *Ms* 22545. Cf. *Regnabit*, septembre 1921, p. 254.

hommes et pour son Père ; les artistes chrétiens la trouveront en méditant le drame du Calvaire.

Quand le bois de la croix ne fut plus seulement le glorieux étendard de la divine victoire,

Vexilla Regis prodeunt
Fulget crucis mysterium ;

le trophée paré de la pourpre du roi, le plus beau et le plus éclatant des arbres, celui qui a l'honneur de toucher les membres sacrés ;

Arbor decora et fulgida,
Ornata regis purpura,
Electa digno stipite
Tam sancta membra tangere[1] ;

quand, au XIII^e^ et au XIV^e^ siècle, la Passion fut devenue le drame sanglant où le Dieu incarné verse, par toutes les plaies de son corps, les gouttes de son sang précieux ; quand le triomphateur disparut sous les traits du martyr, une immense pitié envahit les âmes chrétiennes : martyre pour martyre, sang pour sang, plaies pour plaies, amour pour amour. « *Confige illi* (cruci) *manus meas et pedes meos, et totum passioni tuæ conforma servum tuum Domine* », s'écrie déjà un auteur du XII^e^ ou du XIII^e^ siècl , peut-être saint Anselme, peut-être saint Bernard. Et quelques lignes plus loin : « *Ut autem integram Christi imaginem me portare glorier illud quoque quod post mortem tuam insatiabilis malitia Judaeorum impiorum in te exercuit, hanc in me similitudinem exprime. Vulneret cor meum vivus et efficax sermo tuus, penetrabilior omni lancea acutissima, pertingens usque ad divisionem animæ, et producat ex ea tanquam de dextero latere meo, vice sanguinis et aquæ, amorem tuum, Domine, et fratrum meorum*[2] ». Ce n'est pas

1. *Vexilla Regis prodeunt.* Cet hymne, on le sait, a été composé par saint VENANCE FORTUNAT, à la demande de sainte Radegonde.
2. P. L. t. CLXXXIV, t. col. 963, 964.

encore l'image des plaies que l'auteur désire voir imprimée dans son cœur ; la blessure faite par le glaive de la parole ne fera pas jaillir le sang. Mais le passage est facile de la blessure matérielle du côté de Jésus, « *illud quod post mortem tuam insatiabilis malitia Judaeorum impiorum in te exercuit* », à l'impression d'une blessure réelle, d'un stigmate sacré dans le cœur du fidèle, « *hanc in me similitudinem exprime* ». On y pensera bientôt.

Quando sedes stas et jaces,
Quando loqueris et taces
Cum fessus quieveris.
Jesum semper in quo speras
Crucifixum corde geras
Ubicumque fueris[1].

Porter le crucifix gravé dans son cœur, n'est-ce pas ce que demandait Jacopone de Todi, ce que demandent, avec le poète franciscain, tous ceux qui chantent déjà, tous ceux qui chanteront demain les paroles de son hymne au martyre de Marie :

Sancta Mater, istud agas
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide[2].

Ce n'est plus même simplement le crucifix ; le désir des chrétiens s'est fait plus précis ; il insiste sur les plaies douloureuses et sanglantes du Rédempteur, « *Crucifixi fige plagas* », il réclame des blessures, des blessures dans le cœur, les blessures du Crucifié. Le souhait va se réaliser.

Saint Laurent Justinien enseigne qu'au temps de la Passion le Cœur de Marie était tout semblable à une glace de miroir, mais c'était un miroir animé par Jésus mourant. Les clous, les

1. Ces vers sont cités dans l'*Oratoire du Cœur* de M. Querdu Le Gal, 1713, qui les attribue à saint Bonaventure. Dans le même petit volume on peut lire d'autres textes d'Albert le Grand, Thomas à Kempis, sainte Thérèse, saint Augustin, Tauler, sainte Catherine de Sienne, sainte Gertrude, etc.

2. *Stabat Mater.*

cordes, les épines, les douleurs, la mort même, tout cela paraissait dans cet aimable cœur, et tout cela y était ressenti comme dans un miroir animé[1].

L'image que Marie, la première, avait portée dans son cœur, Jésus voulut, dans de rares occasions, la graver matériellement dans l'âme de quelques-unes de ses divines privilégiées. *Christo confixus sum cruci*, la parole de l'apôtre devient réalité. Nous avons déjà rapporté le miracle constaté lors de la mort de sainte Claire de Montefalco ; son cœur ouvert permit de voir les instruments de la Passion qui y avaient été gravés[2]. Sainte Véronique Guilani fut gratifiée du même étonnant privilège. Il est inutile d'insister[3]. Je voulais simplement montrer que l'idée dut venir nécessairement aux artistes du Moyen Age, de réaliser par l'image les désirs brûlants de la piété chrétienne.

Le cœur représenté dans les premières gravures n'est pas le cœur de Jésus, on pourrait s'y tromper quelquefois ; c'est le cœur du fidèle. « Blessez mon cœur de votre amour, demande à Jésus, le chartreux anonyme de Nüremberg, vers la fin du XV^e^ siècle, faites pénétrer la lance du soldat à travers ma poitrine

1. Boudon, *Le saint esclavage*, MDCLXXIV, p. 303. Paris, Estienne Michallet. Saint François de Sales écrit : « Il ne faut pas douter qu'elle (Marie) n'eust en son cœur gravées les armes de sa Passion ». *Œuvres*, t. VII, p. 451.

2. *Acta sanct.*, april, ad diem XII.

3. *Acta sanct.*, jul., ad diem XVIII. On me permettra de transcrire ici une bien curieuse page et fort intéressante du *Traité de l'amour de Dieu*. Saint François de Sales s'adresse à Théotime : Ce grand serviteur de Dieu (saint François d'Assise), homme tout séraphique, voyant la vive image de son Sauveur crucifié, effigiée en un séraphin lumineux qui luy apparait sur le mont Alverne, il s'attendrit plus qu'on ne saurait imaginer, saisi d'une consolation et d'une compassion souveraine... Cette âme donques, ainsi amollie, attendrie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se trouva par ce moyen extrêmement disposée à recevoir les impressions et marques de l'amour et douleur de son souverain Amant... Or, l'âme, comme forme et maistresse du corps, usant de son pouvoir sur icelluy imprima les douleurs des playes dont elle estait blessée, ès endrotz correspondans à ceux esquelz son Amant les avoit endurées. L'amour est admirable pour aiguiser l'imagination affin qu'elle pénètre jusques à l'extérieur... L'amour donq fit passer les tourmens intérieurs de ce grand amant saint François, jusques à l'extérieur, et blessa le cors d'un mesme dard de douleur duquel il avait blessé le cœur. *Œuvres de saint François de Sales*, Annecy, t. IV, p. 358, 359, 360.

et que mon cœur vous soit ouvert uniquement à vous seul et soit fermé au monde et au démon[1] ! » « Verrais-tu ton âme au moment où ma chair s'unit à la tienne, tu y trouverais une image de mon crucifiement et de ma mort, autrement belle que les œuvres des peintres[2]. » Mgr Bougaud a vu à Cologne une palle du XIII[e] siècle, « sur laquelle est brodée en soie rouge, un cœur percé d'une lance[3] ». Il est bien peu vraisemblable qu'à cette date on ait songé à représenter le Cœur de Jésus, il s'agit plutôt soit du cœur du fidèle, soit d'une simple représentation de la blessure du côté.

Ferdinand, roi de Portugal (1367-1383), aurait pris pour blason personnel deux cœurs : « le Cœur sacré de Jésus, caractérisé par sa blessure et, à gauche de celui-ci, son propre cœur avec cette devise : *Cur non utrumque ?* » Ici, le doute n'est plus possible, c'est bien le Cœur de Jésus blessé que Ferdinand met dans ses armes. La belle devise qu'il y inscrit est une traduction de la grande pensée qui agite alors les âmes chrétiennes et qui se traduit de cent manières différentes : imiter par amour la Passion et les douleurs de Jésus. Malheureusement, c'est Ginther, curé de Sainte-Croix, à Bibrach, dans le Würtemberg, qui, le premier, nous fait connaître, en 1705, dans son *Speculum amoris et doloris in Corde Jesu*[4], le blason et la devise du roi de Portugal. Que valent et son affirmation et son autorité ?

Si le fait est exact, il est isolé. Jusqu'à la fin du XV[e] siècle, sous des formes différentes, c'est surtout le cœur du fidèle que les artistes représentent. C'est lui qui est gravé dans le *Manipulus curatorum* de Guy de Montrocher, *translaté en français*. Ce volume, imprimé à Orléans en 1490 par Mathieu Vivian (le premier livre imprimé dans cette ville), contient l'image d'un cœur où sont gravées les initiales du libraire, V. M. Le

1. Dom Le Masson, *Semaine du Sacré-Cœur*, p. 132.
2. R. P. Denifle, *La vie spirituelle*, Lethielleux, Paris, p. 176, 177.
3. *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*, p. 196, note, 10[e] édit.
4. Grimouard De Saint Laurent, *Les images du Sacré-Cœur*, p. 40.

cœur est surmonté d'une croix ; au-dessus se lisent les monogrammes de Jésus et de Marie. Mathieu Vivian a voulu exprimer sa foi, comme son amour pour Jésus et Marie ; c'est son cœur qui est représenté. Vers la même époque, on trouve plusieurs autres firmes de libraires où figure le cœur surmonté de la croix[1].

La plus ancienne est celle de Pierre Jacobi, imprimeur à Toul (1503-1521). Deux anges portent un écusson, un cœur au-dessous d'une grande croix ; trois clous la traversent de part en part, là où naturellement devraient se trouver les pieds et les mains du Sauveur. Des deux côtés de la croix, une devise moitié en rébus, moitié en lettres ordinaires ; à gauche, deux notes de musique, sol et la, à droite le mot *fides* au-dessus de *ficit* : traduction *sola fides sufficit (sus ficit)*. Le cœur ainsi représenté est le cœur du fidèle, à qui la foi suffit[2].

Jean I et Jean II Corbon ou Corbom, sont libraires à Paris de 1545 à 1614, d'abord en la rue des Carmes, près le collège des Lombards, à l'enseigne des Porcellets, puis près Saint-Hilaire, *sub signo Cordis boni*, au Cœur-bon. Non content de jouer en latin sur leur nom, ils prennent comme devise : Οἱ Ἀγαθοκάρδιοι. Comment a-t-on pu voir dans ces jeux de mots une allusion au Cœur de Jésus[3] ?

Nicole ou Nicolas de la Barre change plusieurs fois de demeure de 1497 à 1522 ; il change aussi de firme. Son premier blason typographique est assez banal : un cœur surmonté d'une croix. Plus tard, il applique le cœur sur la croix, et, dans le sens de la longueur, il le perce d'une flèche « qui fait, supposons-nous, *la barre* ». La firme est devenue parlante. Ce cœur est environné de têtes de morts et d'ossements ; on y a joint cette devise un

1. *Gravures sur bois tirées des livres français du XV^e siècle*, Paris, 1868, pl. II fig. 8. Cf. *Les images du Sacré-Cœur*, p. 42.
2. *Les images du Sacré-Cœur*, p. 62.
3. Ph. Renouard, *Imprimeurs parisiens*. A. Claudin, 1898, p. 81 ; cf. *Regnabit*.

peu macabre : *Mors omnibus una.* Personne évidemment, en face de ce cœur, n'aura l'idée de penser au Cœur de Jésus. Mais le blason se complique et l'idée aussi. Antoine de la Barre, probablement fils de Nicolas, libraire de 1531 à 1533, garde comme firme ce cœur appliqué à la croix percé d'une flèche, mais aux attributs de la mort, il joint les instruments de la Passion ; dans le cœur ouvert longitudinalement il inscrit, à droite, le monogramme de Jésus, à gauche, celui de Marie ; en dehors et entre les deux monogrammes, il grave les trois lettres de son nom D. L. B., et choisit pour devise : *Arma nostræ salutis.* Comment interpréter la firme d'Antoine de la Barre ? Il semble bien que les trois lettres de son nom gravé dans le cœur nous donnent le véritable sens : Les mérites de Jésus mort pour nous, mérites rappelés par les instruments de la Passion, sont les armes du salut pour le chrétien qui porte dans son cœur les noms de Jésus et de Marie[1].

Jean Longis, libraire de 1524 à 1562, « soubz la seconte porte du Pallais, ou en la gallerie par où on va à la chancellerie, en la première boutique », a vite fait de s'apercevoir que les quatre premières lettres de son nom sont les quatre premières lettres du nom de Longin ; Longin qui, de sa lance, perça le Cœur de Jésus. Il a trouvé ses armes : un cœur entouré de gouttes de sang et traversé d'une flèche. Il met ses initiales de chaque côté du cœur, J. L. Ce blason ne lui suffit pas ; il en invente un second : une main perce un cœur tout illuminé de rayons descendus du ciel. Le premier blason n'avait pas de devise. Sur le second, Jean Longis inscrit : *Nihil in charitate violentia.* La violence ne peut rien à l'amour. A cause de la similitude des deux noms : Longis et Longin, Grimouard de Saint-Laurent estime que c'est le Cœur de Jésus qui est représenté dans les

1. Grimouard de Saint-Laurent, *op. cit.*, p. 91, note, propose encore cette interprétation moins vraisemblable à son avis : les Cœurs de Jésus et Marie sont, avec la Passion, les armes du salut. Il n'y a qu'un seul Cœur, dans ce Cœur les initiales de la Barre D. L. B. ; cette seconde interprétation n'est donc pas à retenir. Cf. Renouard *Imprimeurs parisiens*, p. 202, 203.

deux firmes de Longis. N'est-ce pas plutôt le cœur de Longis ? Il porte ses initiales : c'est une pensée bien humaine qu'expriment et la devise *Nihil in charitate violentia*, et le cœur transpercé d'une flèche et les rayons venus d'en-haut qui l'éclairent et l'échauffent. « Plus fait douceur que violence », traduirait La Fontaine. Cependant, même si le cœur représenté n'est pas celui de Jésus, souvent il y fera penser[1].

Je crois, par contre, que la firme de Pierre Levet représente le Cœur de Jésus. Appliqué à la croix, au-dessous de l'embranchement, un cœur percé de trois clous et de la lance est entouré d'une large couronne d'épines ; au bas de l'écusson, les dés des soldats, en dehors les fouets de la flagellation. Ici, nous sommes en pleine Passion. Aucun jeu de mots, aucune lettre dans le cœur ; inclinons-nous, vénérons, adorons, c'est bien le Cœur sacré du Rédempteur, représenté pour lui-même, centralisant toutes les plaies du corps, comme il centralisait tout l'amour de l'âme. Pierre Levet exerçait son métier de libraire-imprimeur de 1485 à 1502, d'abord rue Saint-Jacques aux Balances d'Argent, puis rue Saint-Jacques, près du Petit-Pont, enfin à la Croix d'or, au faubourg Saint-Germain[2].

Le cœur héraldique de la firme de Pierre Levet ne parle qu'aux yeux, il faut un raisonnement pour en pénétrer tout le sens. En 1535, un libraire parisien, Estienne du Hamel, associé à Jean Guérin, a trouvé mieux. Sur la boutique où il vend des livres, près de la porte Saint-Victor, rue d'Arras, il écrit : *A l'enseigne du Cœur de Jésus*[3]. Personne ici ne peut hésiter ; Estienne du Hamel sait ce qu'il veut, et il le dit.

A l'Enseigne du Cœur de Jésus, en 1535 ! A cette date, Lansperge et Loher préparent, à la chartreuse de Cologne, leur édi-

1. *Les images du Sacré-Cœur*, p. 61.

2. La marque de Pierre Levet, gravée au canif par L. Charbonneau-Lassay, d'après la reproduction qu'en donne Claudin, *Histoire de l'imprimerie en France*, se trouve dans *Regnabit*, août, 1922, p. 211.

3. Renouard, *Imprimeurs parisiens*, Paris, A. Claudin, p. 110, 166. Archives nationales, S., 498.

tion du *Legatus divinæ pietatis*. Estienne du Hamel n'a pas lu Gertrude. Où a-t-il été prendre l'idée de son enseigne si caractéristique ? Rue Saint-Jacques, dans tout le quartier de l'Université, dans celui de la Cité, on en chercherait vainement une qui lui ressemble. Tous les étudiants qui passent rue d'Arras la lisent ; au début du XVI^e^ siècle, en pleine effervescence protestante, quand la cour chante les cantiques de Clément Marot, quand les hérétiques brisent, au coin des maisons, les statues de l'Enfant Jésus, de saint Roch et de saint Fiacre, quand le curé de Condé-sur-Sarthe ose dire : « Si les os de saint Pierre étaient dans mon église, je les ferais mettre en terre, et si mes paroissiens allaient les vénérer, je les mettrais dans un sac et je les jetterais à la rivière[1] ; » on va, rue d'Assas, à Paris, acheter et faire relier des livres chez Estienne du Hamel et Jean Guérin, à l'enseigne du Cœur de Jésus ! Peut-être Estienne du Hamel a-t-il trouvé son idée en feuilletant un volume édité par Lefevre d'Etaple, chez Robert Estienne, en 1593 : *Liber trium virorum et trium spiritualium virginum : Hermas, Ugueltinus, Frater Robertus, Hildegardes, Elizabeth, Mechtildes*[2] ? Cette Mechtilde est la Mechtilde d'Helfta, la sœur bénédictine de Gertrude, beaucoup plus connue qu'elle au début du XVI^e^ siècle.

Les peintres qui, pour répondre à la piété des fidèles du XV^e^ siècle, essaient de représenter les plaies de Jésus, sont assez embarrassés. Il est facile de montrer aux yeux les blessures des pieds et des mains, mais comment s'y prendre pour la blessure du côté. Deux lignes, deux longues lèvres d'où tombent des gouttes de sang, l'ont d'abord assez mal figurée[3] ! Un manuscrit de l'*Image du monde*, nous la montre ainsi dès la première partie du XIV^e^ siècle : deux anges parfois la portent dans une coupe.

1. Etienne Dolet, par Duval-Arnould, *La Quinzaine*, 1^er^ août 1898. Cf. Mourret, *Histoire générale de l'Eglise*, t. V, p. 406.

2. *Revelationes Gertrudianæ ac Mechtildianæ*, t. II, p. XII.

3. E. Male, *L'art religieux de la fin du Moyen Age en France*, p. 102 ; cf. Richstaetter *op. cit.*, p. 96^c^.

Quelques artistes, au XVe siècle, se contentent d'une aussi pauvre image ; d'autres cherchent et trouvent mieux. Une palle d'un monastère de Cisterciens représente les instruments de la Passion, les *arma Christi :* au centre, les plaies de Jésus, les mains et les pieds blessés, entourent un cœur surmonté d'une croix, ouvert par la lance[1]. Est-ce le cœur de Jésus ? Ceux même qui le pensent sont obligés de reconnaître que ce cœur n'a pas d'autre objet que de rappeler la plaie du côté. Un autre cœur la rappellerait également.

Il existait pourtant des images du Cœur de Jésus dès la première moitié du XVe siècle. Le chartreux Dominique de Trèves († 1461) invitait ses disciples à baiser fréquemment : *Hoc ipsum piissimum cor Jesu... sive illius cordis sive crucifixi Domini tui imaginem*[2]. Qu'étaient ces images, nous l'ignorons. Jean Juste Lansperge faisait la même recommandation, dans les premières années du XVIe siècle, aux novices de la Chartreuse de Cologne. Ils doivent avoir une image du Cœur adorable, la mettre en un lieu où ils puissent la voir souvent, la baiser comme si vraiment ils baisaient le Cœur divin : « *Posses etiam, urgente devotione interna, figuram hanc, id est Cor Domini Jesu osculari, et animo tuo persuadere quasi verum deificum cor domini Jesu sub labiis habeas osculandum, in quod cor tuum imprimere gestias atque spiritum tuum immergere, absorberique*[3] ». Dans la première édition du *Pharetra divini amoris*, d'où sont extraites ces lignes, édition de 1523, il existe une estampe qui permet de comprendre l'idée de Lansperge : le Cœur de Jésus est représenté, avec sa blessure pour figurer la plaie du côté, au milieu des pieds et des mains percés.

Dans sa notice sur Lansperge-le-Chartreux, dom Boutrais reproduit une image du Sacré-Cœur et des plaies de Jésus-

1. *Die Herz-Jesu Verehrung der deutschen Mittelalters*, 2 *Band*, Carl. Richstaetter, *S. J.*, 1919, p. 40a.
2. *Semaine du Cœur de Jésus*, par Dom Le Masson, p. 114.
3. *Pharetra divini amoris*, 1573, L.

Christ, gravée pour les chartreux de Cologne en 1535, Lansperge vivait encore. Le cœur rayonnant et percé de la lance est appliqué sur la tige de la croix. Les mains et les pieds rayonnants aussi sont autour, disposés en quadrilatère, au-dessous des bras de la croix ; ils sont marqués de leurs glorieux stigmates. La couronne d'épines est suspendue à l'embranchement de la croix, au sommet sont fixés les trois clous, à droite l'éponge, à gauche la colonne[1].

Ces gravures de 1523 et de 1535 rappellent directement la dévotion aux cinq Plaies, et le cœur blessé représente la plaie du côté[2]. Lansperge parle cependant et de l'image des cinq Plaies et de l'image du Cœur de Jésus; les deux images existent donc bien pour lui : il semble que l'image des cinq Plaies est alors plus répandue que celle du Cœur. Le pieux chartreux les vénère d'ailleurs et conseille de les vénérer pour le même but : « *Ad venerationem cordis piissimi Jesu* » ; et encore : « *Ut erigas cor tuum ad Deum, et mente duntaxat, sine strepitu oris, aut etiam verbis (si haec te juvant) ad illum clama, desiderans cor tuum mundari atque cum Christi corde, id est, cum divino beneplacito, tuam voluntatem uniri.* »

Schreiber, dans son *Manuel de l'amateur de la gravure sur bois au* XV^e^ *siècle*, décrit ainsi une gravure très répandue sur les bords du Rhin, aux environs de 1490. « Le milieu de l'illustration nous présente, entre la couronne d'épines, le cœur portant la blessure de pointe largement ouverte et saignante ; dans les coins se trouvent les mains et les pieds blessés ; en haut, une planchette avec I. H. S., en bas, une autre avec X .P. S., au-dessus le texte suivant, en quatre lignes :

1. Dom Boutrais, *Lansperge le Chartreux*, p. 127. Le fait a déjà été cité au chapitre précédent.

2. Grimouard de Saint-Laurent, *Les images du Sacré-Cœur*, p. 45. Le P. Richstaetter, *Die Herz-Jesu Verehrung...* 2 *Band*, p. 232^b^, reproduit l'image d'une croix sur l'arbre de laquelle un cœur largement déchiré, traversé de part en part, laisse couler du sang en abondance ; les trois clous sont à leur place, entourés de sang, les fouets pendent au bras gauche de la croix, la couronne d'épines au bras droit ; un ange entoure la croix de son bras gauche.

« Cet ovale sur le cœur montre la vraie longueur et largeur de la blessure du côté du Christ. Tout homme qui, avec un vrai regret, et confession, et contrition la regarde, gagne sept années d'indulgence de tous ses péchés, par concession du Saint-Père et Seigneur Innocent huit, pape, aussi souvent qu'il le fera[1]. »

J'ai dit au chapitre VIII que le pape Innocent VIII (1484-1492) avait obtenu de Bajazet le fer de la lance qui avait percé le côté de Notre-Seigneur. Authentique ou non, la relique est reçue avec enthousiasme et les gravures se multiplient qui montrent aux yeux le fer de la lance et la blessure du côté avec leurs dimensions réelles ou proportionnelles :

Istud cor transfixum est
Cum lancea Domini nostri Jesu Christi.

La bienheureuse Jeanne de Valois peignit une aquarelle qui représentait un cœur percé de la lance, surmonté de l'inscription que l'on retrouve partout dans cette fin du XV^e^ siècle[2].

Par ces images, on veut surtout rappeler les dimensions de la lance et de la blessure. Le cœur percé n'est pas celui de Jésus.

Istud cor transfixum cum vera
Lancea q̄aperuit latus est Cor Chri
S^tī^ unde exivit sanguis et
Aqua in remissionē peccatorū[3].

Istud Cor ; le cœur représenté ici a été percé par la vraie lance qui a ouvert le côté et le *Cœur* du Christ : *latus et Cor Christi.* Les deux cœurs ne sont donc pas le même cœur, et puisque l'un est le Cœur de Jésus, l'autre ne l'est pas. On a eu tort, semble-t-il, d'appeler ces gravures : *les Sacrés Cœurs à la lance*[4].

Le cœur blessé se trouve parfois au milieu des cinq Plaies ;

1. Schreiber, *Manuel de l'amateur de la gravure sur bois au XV^e^ siècle*, t. II, n° 1788. Cf. Hilaire de Barenton, *La dévotion au Sacré-Cœur*, p. 129.
2. Hilaire de Barenton, *La dévotion au Sacré-Cœur*, p. 104.
3. Hilaire de Barenton, *La dévotion au Sacré-Cœur*, p. 127.
4. Hilaire de Barenton, *La dévotion au Sacré-Cœur*, p. 126.

c'est alors souvent le Cœur de Jésus représenté non pour lui-même, mais pour rappeler la blessure du côté. Le P. Richstaetter[1] reproduit un curieux dessin : une lance énorme traverse un cœur, entouré des mains et des pieds sanglants.

« Voilà, nous dit-on, la véritable forme de la lance qui transperça le cœur et le côté du Sauveur et fit jaillir le sang et l'eau. Un noble chevalier l'apporta de Constantinople ; une personne pieuse a connu par révélation surnaturelle la longueur, la largeur, la grandeur (magnitudo) de la blessure du Christ. Celui qui, chaque jour, l'honore et la regarde, ne pèchera pas mortellement pendant la journée et obtiendra vite par la grâce de Dieu le pardon de ses fautes vénielles. Celui qui contemple cette image avec dévotion et pour honorer le Cœur très doux du Christ sera, pendant ce jour, protégé de Dieu[2]. »

Suivent des prières en l'honneur de la Passion de Notre-Seigneur, à ses mains, à son Cœur, à ses pieds, à ses plaies sacrées :

Manus sanctæ vos avete,
Rosis novis adimpletæ...

Summi regis Cor aveto,
Te saluto corde læto...

Cette gravure du XV^e^ siècle montre comment, à cette date, la dévotion au Cœur de Jésus se confond pratiquement avec la dévotion aux cinq Plaies et à la Passion ; comment aussi elle tend à s'en séparer. Le cœur qui figure la blessure du côté,

1. *Die Herz-Jesu-Verehrung des deutschen Mittelalters*, 2 *Band*, Paderborn, 1919, p. 40c.

2. N'y a-t-il rien de ces vieux souvenirs dans la prière naïve que bien des enfants récitent encore aujourd'hui :

Trois vierges, trois saints
S'en allaient pleurant ;
Rencontrèrent le petit saint Jean.
Où allez-vous ?
Je vais voir le petit Jésus
Mort sur la Croix,
Les pieds cloués,
Les mains attachées,
Le côté percé,
Une couronne d'épines sur la tête.
Ceux qui disent cette prière
Soir et matin
Jamais ils ne verront les flammes de [l'enfer.

Comment élever nos filles, par M^me^ Léon Daudet.

a déjà une place à part : des grâces spéciales sont promises à qui contemple ce cœur dévotement. Encore un peu et le Cœur de Jésus isolé recevra des hommages et des adorations qui seront pour lui seul, il aura son culte spécial, ses dévots bien à lui.

Vers la fin du xv^e^ siècle, on représente en Angleterre les cinq Plaies non seulement par un cœur entre deux mains et deux pieds percés ; mais aussi par un cœur percé de cinq blessures ; un cuivre de la chapelle du roi à Cambridje reproduit cette gravure. C'est toute la Passion résumée dans le Cœur blessé de Jésus. Sur le tombeau de Jean de Newland, abbé du monastère de Saint-Augustin à Bristol, on voit un cœur saignant dans lequel sont fixés trois clous. Une peinture de l'église abbatiale de Withby, conservée au château de Raby, reproduit la même image[1]. Dans le cloître de la Grande-Chartreuse, une clé d'archivolte représente un cœur percé de la lance, appliqué à une croix, autour de la croix divers instruments de la Passion, les trois clous groupés au pied, la couronne d'épines passée au bras gauche[2] ; cette très ancienne sculpture date de 1474.

En 1526, le vénérable chapitre de Langeac, gros bourg de la Haute-Loire situé sur l'Allier, fit construire le chœur de l'église afin d'y exalter chaque jour (dietim) la gloire du Christ, en chantant l'office divin. Quatre sculptures des stalles « évoquent dans un langage linéaire de la plus belle allure héraldique et mystique » les souffrances du Sauveur. L'une d'elles représente un ange qui tient sur sa poitrine un grand blason droit. Tout le champ de cet écu est meublé d'une forte couronne d'épines de deux scions entrelacés, au milieu de laquelle le Cœur divin se montre percé des clous qui firent saigner les membres de

1. *Les images du Sacré-Cœur*, p. 41. Cf. *Du symbolisme dans les Eglises du Moyen Age* par M. J. Mason-Neal et Benj. Web... publié par l'abbé Bourassé. Tours, 1847, in-8, p. 150 ; *Theses de Cultu sacratissimi Cordis Jesu*, André Martorell et Joseph Castella, in-8 Toulouse, 1875 ; Dolan, *S^t^ Gertrude the Great*, Londres 1913 p. xx, note ; Dom Berlière, *La dévotion au Sacré-Cœur dans l'Ordre de Saint-Benoît*, p. 85, 86.

2. *Semaine du Sacré-Cœur de Jésus*, Dom Le Masson. Toulouse, 1886, p. 160.

Jésus crucifié et de la lance qui ouvrit son côté[1] ». C'est donc bien comme sur le tombeau de Jean de Newland, comme sur la firme de Pierre Levet, toute la Passion résumée dans les blessures et dans le martyre du Cœur. Qu'on veuille pourtant ne pas l'oublier : le Cœur de Jésus n'est représenté que pour rappeler et faire honorer la Passion. Ce n'est pas lui que l'on voit et que l'on adore, c'est dans son image le martyre douloureux et rédempteur du Christ. On m'excusera d'insister sur cette idée, essentielle à mon avis, pour bien saisir l'histoire de notre dévotion, Elle seule aide à comprendre pourquoi le Cœur de Jésus, dont l'image est très répandue au XVI^e^ siècle, que l'on baise à la chartreuse de Cologne, dont le nom se balance, rue d'Arras, sur l'enseigne d'Estienne du Hamel, que l'on prie, que l'on invoque sur les bords du Rhin et dans les Flandres, ne devient pas l'objet d'un culte spécial. On le fête en souvenir de la Passion, on le fête avec les cinq Plaies, avec le précieux Sang, avec la couronne d'épines, on ne le fête pas lui-même et pour lui-même ; il disparaît un peu. Voilà qu'il va disparaître davantage.

Au moment même où Lansperge édite son *Pharetra divini amoris*, quand les chanoines de Langeac bâtissent le chœur de leur église, un pieux cordelier. Pierre Regnart, imprime à Paris, en la rue Neuve-Notre-Dame à l'Escu de France, un livre qu'il a écrit au couvent de Fontenay-le-Comte, au bord de la Vendée : *L'Exercice du Cœur crucifié*[2]. En tête, se trouve une vignette en si parfait rapport avec le livre, que l'auteur en a très probablement lui-même déterminé la composition. Elle représente un cœur, surmonté de la croix, entouré de la couronne d'épines, au milieu duquel on distingue le fer de la lance et les trois clous... La lance est nommée *Cherité :* les clous *Obédience*, *Povreté*, *Charité* (?) Le cœur contient un écusson avec les deux monogrammes

1. *Regnabit*, août 1922, *Le Cœur blessé de l'église de Langeac*, par L. Charbonneau-Lassay ; cf. *Les images du Sacré-Cœur*, p. 54.
2. *Les images du Sacré-Cœur*, p. 53.

de Jésus et de Marie, une banderolle avec le mot *Patience ;* il est paré des fleurs de *Pénitence*, *Fidélité*, *Bénignité*, *Joie.* Ce cœur fixé à la croix par la lance de charité, par les trois clous, les trois vœux de pauvreté, chasteté, obéissance, est très certainement le cœur du fidèle, où par la charité et les vertus des vœux fleurissent, avec l'aide de Jésus et de Marie, la fidélité et la bénignité, la pénitence et la joie.

Le cœur isolé percé de la lance et des trois clous semblait devoir être l'image naturelle et exclusive du Cœur de Jésus ; il devient, dès le début, l'image du cœur fidèle attaché à la croix par les vœux, sol fécond où germent les vertus divines.

Grimouard de Saint-Laurent écrit[1] que l'image de Langeac et celle de l'*Exercice du Cœur purifié* sont les deux premières où se trouvent associés le Cœur isolé et les trois clous. Il ignorait la marque de Pierre Levet qui leur est antérieure, elle remonte à la fin du XV^e^ siècle. De 1526 à 1586, on ne connaît guère d'images du cœur isolé percé de trois clous. Une très curieuse reliure de volumes ayant appartenu à Henri III porte sur les plats une intéressante association du monogramme du nom de Jésus, avec son divin Cœur et les trois clous. Le monogramme est formé par les personnages de la sainte Vierge, de sainte Madeleine et de saint Jean. Marie et Jean sont les deux jambages de L'H, un chérubin aux ailes étendues, sur lequel repose la croix, tient lieu de ligne transversale ; Madeleine représente l'I initial, un S orné achève le monogramme : le cœur et les trois clous au bas de l'image reposent sur une couronne d'épines horizontale. Cette reliure est de 1578.

Il faut insister sur la curieuse histoire du monogramme de Jésus, du cœur et des trois clous. Saint Bonaventure au XIII^e^ siècle avait mis dans ses armes cardinalices le monogramme I. H. S. et l'avait enfermé dans un soleil de flammes ; deux siècles plus tard, saint Bernardin de Sienne se fait, dans toute

1. *Les images du Sacré-Cœur*, p. 54.

l'Italie, l'apôtre du saint Nom de Jésus. Comme celui de saint Bonaventure, son monogramme est enclos dans un soleil brûlant mais l'H ne porte pas de croix. Après sa mort, on barra parfois d'un trait la hampe de l'H, comme nous le voyons dans une gravure conservée au cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale et reproduite par le P. Hilaire de Barenton dans *la Dévotion au Sacré-Cœur*, p. 117. Un sceau de la province franciscaine d'Autriche, qui porte la date de 1452, montre nettement la croix appuyée sur la barre de l'H. Il semble pourtant que le monogramme avec la croix soit assez rare jusqu'aux dernières années du XVIe siècle ; le cœur et les clous n'y sont pas joints.

En 1586, les Jésuites font imprimer à Rome le *Ratio studiorum*. Le monogramme du saint Nom de Jésus est gravé sur la première page, l'H est surmonté d'une croix. En dessous du monogramme, on voit un cœur et les trois clous. Saint Ignace avait mis dans les armes de sa Compagnie le Nom de Jésus qu'il lui avait donné, et, au-dessous, il avait fait graver trois clous. « A mon avis, écrit le P. Nigronus, il voulait ainsi faire comprendre que nous n'avons pas seulement à chercher dans ce Nom sacré une suave et très douce dévotion... mais qu'il nous faut aussi, sous cet étendard, porter la croix de la mortification, laisser les clous de la souffrance et du labeur percer notre chair pour l'amour de Jésus-Christ et nous blesser jusqu'à l'effusion du sang, jusqu'à la mort[1]. » Le P. Nigronus écrit cela en 1613 ; il est jésuite depuis quarante ans ; il était entré au noviciat quinze ans après la mort de saint Ignace. Nigronus est un curieux, passionné de tout ce qui touche la Compagnie. C'est un bonheur pour lui d'interroger les vieux Pères qui ont vu les origines de l'Ordre et vécu près du fondateur, de fouiller les archives. Il aime à se rendre compte de tout, il ne veut rien affirmer dont il ne soit certain[2] : nous pouvons nous fier à son témoignage.

1. *Regulæ communes societatis Jesu, commentariis asceticis illustratæ a Julio Nigrono genuensi, societatis ejusdem theologo.* Mediolani, MDCXIII, p. 115.

2. Curiosissime pervestigavi qua legendis litterarum monumentis, qua senio-

Le but de saint Ignace, en ajoutant les trois clous au monogramme de Jésus, est donc, d'après lui, de rappeler à ses enfants non pas les souffrances de Jésus, sa Passion, sa mort sanglante, mais l'obligation où ils vivent, de travailler et de peiner jusqu'au sang, jusqu'à la mort sous l'étendard de la croix : *usque ad vulnera, sanguinis effusionem, ac mortem.* Nigronus écrit ces mots dans un livre où il interprète les Règles communes de la Compagnie de Jésus, livre approuvé par le P. Claude Aquaviva lui-même, général de la Compagnie, et qui lui est dédié, livre qui doit servir de manuel aux Maîtres des novices, aux Pères spirituels, aux Instructeurs du troisième an. Nous pouvons avoir confiance dans la prudence de l'auteur.

Immédiatement après la phrase que je viens de traduire, Nigronus ajoute : *Qui cor addunt, in quo clavi figantur, ii contra consuetudinem faciunt.* Ainsi à Rome, en 1613, on écrit, sous les yeux de Claude Aquaviva, que c'est aller contre la coutume de la Compagnie d'ajouter un cœur aux clous que saint Ignace avait joints au monogramme. Il est certain que cette pratique ne remonte guère au delà de 1584[1]. Mais une coutume chasse une autre coutume ; en 1613, on peut déjà compter au moins une cinquantaine de gravures différentes, qui reproduisent le monogramme avec le cœur et les clous. Que signifie ce cœur ? Voilà qui nous intéresse surtout. *Qui cor addunt :* ceux qui ajoutent *un* cœur ; c'est bien le sens exact. Si Nigronus avait pensé que le cœur joint aux trois clous était le Cœur sacré de Jésus, ne l'aurait-il pas laissé entendre ou même dit nettement. Pour lui, les termes qu'il emploie le prouvent suffisamment, le

ribus interrogandis, initia et progressiones meæ religionis, tum ut satiarem animum meum avidum cognitionis ejus modi rerum, tum ut in asceticis elucubrandis, ne quid calamo excideret, quod non esset omnino certum, aut cujus ratio a me reddi non posset luculenter. R. P. Julii Nigroni genuensis *S. J.*, presbytero. *Historica disputatio de S. Ignatio Loyola...* Neapoli, MDCXXXI, p. 24.

1. Richstaetter, *op. cit.*, 2 *Band*, p. 160*. Cf. les *Litteræ annuæ de* 1584, sorti des presses du Collège Romain.

cœur que l'on ajoute aux clous est un cœur quelconque, vraisemblablement le cœur du jésuite[1].

Ces gravures se multiplient avec une étonnante rapidité, et Nigronus, en 1613, s'y prend déjà tard pour protester. Les *Litteræ annuæ* de 1584, 1586, 1587, 1589, 1590, 1591, 1595, toutes imprimées au Collège Romain, le *Manuel des catholiques*, publié par Plantin en 1588, à Anvers, traduction du *Manuale catholicorum* du P. Canisius portent, en tête, le monogramme du Nom de Jésus avec le cœur et les clous. Il reparaît quatorze fois dans les *Notæ in evangelicas lectiones* du même Canisius, au début de chaque chapitre. Il est gravé sur le tombeau du Bienheureux, dans l'église Saint-Nicolas, à Fribourg. Des lettres du Japon imprimées à Madrid en 1591, à Rome en 1592, 1593, 1597 l'ont sur leur première page, on le voit sur la relation du martyre de Paul Miki, Jean de Goto, Jacques Kisaï (1597), sur le *de Cruce* du P. Grester, imprimé à Ingolstadt, en 1598; pour faire court, on le signale de 1584 à 1600, trente et une fois dans des ouvrages de Jésuites.

Jamais, officiellement, la Compagnie de Jésus ne paraît s'être expliquée sur la signification de ce cœur que plusieurs imprimeurs et quelques-uns de ses enfants avaient ajouté à son chiffre. Certains faits permettent de penser que parfois, au XVII^e^ siècle, on a bien voulu représenter l'image du Cœur de Jésus.

Au frontispice de l'ouvrage du P. Cosma Maglianus : « *In sacram Josue historiam* (2 in-f°, Turoni. 1612), au lieu de la croix ou du crucifix traditionnels, sur la traverse de l'H se dresse Notre-Seigneur ressuscité : on lit cette légende autour du rayonnement projeté par le saint Nom de Jésus : « *Magnus secundum nomen tuum.* » Le Nom de Jésus ne rappelle plus ici le souvenir

1. Que ce cœur ait fait penser ceux qui le voyaient au Cœur de Jésus, c'est de toute évidence ; mais la question n'est pas là. Nous nous demandons si au moment où écrit Nigronus, le cœur mis au-dessous des trois clous, dans le blason de la Compagnie de Jésus, représente, pour les Jésuites, le Cœur de Jésus.

de la Passion, c'est la gloire de la résurrection qui rayonne et illumine le monde.

En 1616, Michel Luyders grave pour les Pères de la maison professe d'Anvers une planche avec les portraits des quatre bienheureux : Ignace, Xavier, Louis de Gonzague et Stanislas Kostka ; au milieu, le monogramme que surmontent le cœur et les clous. Sur la barre de l'H, on voit l'Enfant Jésus avec les instruments de la Passion.

Ces quatre portraits se retrouvent au frontispice des *Œuvres spirituelles* du P. Louis du Pont, traduites par René Gaultier, conseiller du Roy en son Conseil d'État (Paris, Denys de la Noue, 1621). Porté par un ange vu de face, le blason de la Compagnie se détache sur un fond de lumière ; le Cœur avec les trois clous est au-dessous de la barre de l'H ; au-dessus un globe que foule aux pieds l'Enfant Jésus couronné de rayons ; il tient dans sa main gauche une croix à longue tige, de la droite il bénit le monde.

Joindre ainsi le souvenir de Jésus ressuscité ou de l'Enfance de Jésus aux armes de la Compagnie de Jésus, n'est-ce pas paraître oublier la signification qui leur a été donnée peut-être officiellement, peut-être par l'usage : « *sub illo vexillo ferendam esse crucem mortificationis, perpetiendos clavos laborum et dolorum pro Christo usque ad vulnera, sanguinis effusionem ac mortem*[1] ? » N'est-ce pas, dès lors aussi, permettre de voir dans le cœur où pénètrent les trois clous non plus le cœur du fidèle, mais le Cœur de Jésus. Le sens de certaines gravures est déjà très net au début du XVII^e^ siècle. Dans la firme de Robert Maud'huy, imprimeur à Arras, à l'enseigne du Nom de Jésus (1592-1632), le cœur placé sur le monogramme n'est plus percé que d'un seul clou saillant à gauche[2]. Un livre du P. Jean Bourgeois, publié à Douai en 1620, *Societas Jesu Deiparæ virgini*

1. *Regulæ Communes Societatis Jesu...* illustratæ a Julio Nigrono, p. 115.
2. *Les Images du Sacré-Cœur*, p. 60, note.

sacra, porte au frontispice un cœur sur un calice, la couronne d'épines est au-dessous, les instruments de la Passion sont suspendus à la croix qui surmonte le monogramme : quatre anges adorent le nom divin qu'enferme deux branches de lis[1]. Dans une vie du P. Colnago, publiée en 1662, le Nom de Jésus est gravé à l'intérieur d'un cœur, transpercé par les trois clous et environné de flammes, une croix sort de ce cœur et domine le monogramme. Ici, le doute ne paraît pas possible, c'est le Cœur de Jésus qu'on a voulu figurer[2].

Quelquefois donc ceux qui, dans la Compagnie de Jésus, et en dehors, joignirent un cœur aux trois clous placés par saint Ignace au-dessous du Nom de Jésus, voulurent figurer, par ce cœur, le Cœur de Jésus ; plus souvent, surtout à la fin du XVI^e^ siècle, ils pensèrent au cœur du jésuite ou au cœur du fidèle. L'usage répandu au XVII^e^ siècle finit par tomber, il a presque disparu au XVIII^e^[3]. « Je ne crois pas que cela ait été fort accepté dans la pratique », écrit le P. Cahier ; son jugement ne semble pas exact s'il s'agit du XVII^e^ siècle. Mais il a pleinement raison d'ajouter : « En tout cas, ce n'est pas la forme qu'ait adopté la Compagnie de Jésus[4]. »

Les Jésuites, leurs écrivains et leurs imprimeurs ne furent pas les seuls au XVII^e^ siècle à représenter, au-dessous du monogramme du saint Nom de Jésus, un cœur surmonté ou percé de trois clous. Ils commencèrent, on les imita un peu partout[5]. Chez leurs imitateurs comme chez eux, le cœur du monogramme est quelquefois le Cœur de Jésus, plus souvent le cœur du chrétien.

Dans son *Manuel de l'amateur de la gravure sur bois au*

1. *Les Images du Sacré-Cœur*, p. 64.
2. Letierce : *Etude sur le Sacré-Cœur*, t. II, p. 512.
3. Si le P. de Galliffet et le P. Croiset avaient pensé que le cœur ajouté aux trois clous dans le chiffre de la Compagnie, était le Cœur de Jésus, ils n'auraient pas manqué de le dire. C'était du coup fortement combattre le reproche de nouveauté le seul reproche sérieux fait à la dévotion au Sacré-Cœur.
4. R. P. Cahier, *S. J. Caractéristique des Saints*, t. I, p. 97.
5. Cf. Hilaire de Barenton, *La dévotion au Sacré-Cœur*, p. 172, 173.

XV^e *siècle*, Schreiber[1] reproduit une gravure du musée de Goettingen : Au centre, un cœur soutenu par deux anges, au-dessus le buste du Père éternel, de la main droite il tient le globe, de la gauche il enfonce une flèche dans le cœur. Au-dessous un chartreux en prière tient, dans ses mains, une banderolle avec ces mots : *Miserere mei Deus.* C'est bien le Cœur de Jésus qui est ici représenté pour rappeler le souvenir de la Passion.

L'étude de l'iconographie du Sacré-Cœur rend donc plus nette encore la conclusion imposée par l'étude des documents écrits hymnes, sermons, ouvrages ascétiques ou mystiques : par deux voies différentes, nous arrivons au même point. Ces recherches distinctes aboutissant au même résultat, donnent plus de force à notre affirmation.

S'il était besoin d'insister, nous rappellerions une gravure curieuse. Elle se trouve dans le livre du P. Laurent de Paris, capucin : *le Palais de l'amour divin entre Jésus et l'âme chrétienne*[2]. Ce n'est pas un ouvrage quelconque, il a eu son heure de célébrité : « Nous voyons de plus, écrit saint François de Sales dans la préface du *Traité de l'Amour de Dieu*, un magnifique *Palais*, que le R. P. Laurent de Paris, prédicateur de l'Ordre des Capucins, bastit à l'honneur de l'amour divin, lequel estant achevé sera un cours accompli de la science de bien aimer[3]. » Cette gravure signée L. Gaultier, 1614, exprime, à elle seule, autant d'idées qu'un volume. Jésus est debout, la tête couronnée d'épines, vêtu d'un grand manteau, la poitrine est découverte : une large blessure laisse voir nettement le cœur transpercé par un poignard à cinq pointes ; au-dessus de la poignée, on lit ces

1. *Manuel de l'amateur de la gravure sur bois au XV^e siècle*, t. II, n° 1803.
2. Cf. Hilaire de Barenton, *La Dévotion au Sacré-Cœur*, p. 174-178.
3. *Œuvres de saint François de Sales*, édit. d'Annecy, t. IV, p. 7. Voici le titre complet du livre du P. Laurent de Paris : *Le Palais de l'Amour divin entre Jésus et l'Ame chrestienne composé par le R. P. F. Laurent de Paris prédicateur capucin. Dédié à la Reine des Cieux et à la très chrétienne Reine de France, Marie de Médicis.* in 4. 1614. Le premier volume devait être suivi de quatre autres qui n'ont pas été publiés. *Divini amoris Camera thesauri, Aula, Stromata, Thalamus.*

deux mots : *Peccatum mortale*. Liée, enchaînée aux pieds du Sauveur, l'âme coupable pousse des gémissements : *Heu, heu, Domine, ut quid peccavi*. L'auteur, en deux grandes pages, expose le sens de l'image et des vingt et quelques sentences qu'on y lit. Voici le passage qui nous intéresse : « Le côté ouvert du Sauveur avec son Cœur percé d'un poignard à cinq pointes, enseigne que l'âme pécheresse, par chaque péché mortel fait, d'un seul coup, cinq plaies mortelles au Cœur de Jésus. Ces plaies sont cinq douleurs spirituelles qu'il a ressenties dans sa Passion... qu'il a signifiées par les cinq plaies cruelles dont il voulut que sa chair fut transpercée... En montrant son Cœur (il le montre de la main gauche, la droite tient une banderolle : *Vulneratus sum propter te et fecisti mala ut poluisti*) », il fait entendre les paroles suivantes : « Tu m'as fait et renouvelé toutes les plaies de mon corps et les douleurs de mon âme, et cependant j'ai dissimulé, je me suis tu, j'ai eu patience, je n'ai dit mot, t'attendant toujours à pénitence, je t'ai supportée longuement. » Par ces mots, il lui découvre l'amour secret qu'il a eu pour elle, alors qu'elle était son ennemie par le péché. Il montre en même temps ses mains et ses pieds cloués, sa tête couronnée et couverte d'épines, en lui adressant les dix reproches suivants. »

Inutile de citer les dix reproches et les dix textes de l'Écriture qui les formulent. Dans cette gravure, évidemment inspirée par le P. Laurent de Paris, on trouve certainement l'idée de la dévotion au Cœur de Jésus ; le Cœur de chair blessé par amour pour les hommes. Mais le P. Laurent s'y arrête à peine ; cette idée n'est pour lui qu'une manière, entre plusieurs autres, de traduire la grande pensée de son volume : l'âme, par le péché mortel, renouvelle la Passion de Jésus et se plonge dans le malheur et la honte. Combien de lecteurs du *Palais de l'amour divin* ont-ils songé, en 1614, en regardant cette gravure, à témoigner leur reconnaissance et leur amour au Sacré-Cœur ! En 1923, nous ne pourrions pas l'oublier. Depuis 1675, il n'est plus permis à

nos yeux de ne pas voir un autre geste, nos oreilles entendent toujours une autre parole : le geste de Paray, les mots inoubliables : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! »

Je ne veux pas fatiguer le lecteur par des descriptions nouvelles qui, souvent, appelleraient les mêmes réserves. Je ne dirai qu'un mot de certaines images qui représentent Jésus dans un cœur. Nous retrouverons ces gravures, à la fin du XVII^e^ siècle et au XVIII^e^, dans *l'Oratoire du cœur* et autres petits volumes semblables. Alors le cœur représenté est certainement le cœur du fidèle ; cœur que Jésus balaie, nettoie, fustige, illumine, pare, couronne. « Par le cœur, nous dit-on, dans lequel est représenté l'Enfant Jésus, il nous est signifié que nous pouvons considérer Jésus Enfant dans notre cœur, comme dans une crèche intérieure..., etc.[1] » En est-il de même à la fin du XV^e^ siècle, et plus tard au XVI^e^ ? Nous avons déjà lu le texte de M. E. Male : « D'autres fois, ils enferment l'Enfant Jésus dans un cœur blessé, et disposent autour deux pieds et deux mains transverbérés[2] ». Le savant auteur ne pense pas que ce cœur blessé soit le Cœur de Jésus. M. Grimouard de Saint Laurent est du même avis : « Il ne semble pas que, dans ce cas, le cœur représenté soit celui de Jésus, c'est plutôt encore celui du fidèle qui possède en quelque sorte le divin Sauveur dans son cœur, quand il médite la Passion[3]. » Il estime toutefois que, très aisément, on a pu passer d'une signification à l'autre. Schreiber[4], lui, croit que, si parfois ces images représentent le cœur du fidèle, elles représentent surtout le Cœur de Jésus. Ainsi ceux dont le jugement pourrait faire autorité ne sont pas d'accord ; il est bien difficile de se prononcer.

M. Charbonneau-Lassay, de Loudun, un distingué spécia-

1. *L'oratoire du cœur*, par M. de Querdu Le Gall, Docteur en théologie, et recteur de Servel en Bretagne. Lyon chez Nicolas de Ville. M.DCC. XIII.
2. *L'art religieux de la fin du Moyen Age, en France*, p. 101, 102.
3. *Les Images du Sacré-Cœur*, p. 42.
4. Hilaire de Barenton : *La dévotion au Sacré-Cœur*, p. 131-134.

liste de l'iconographie du Sacré-Cœur, a longuement et savamment étudié dans la jeune revue *Regnabit* (Janvier et Mars 1922), le « Graffite », dit des Templiers, du château de Chinon. Sur la muraille intérieure du grand donjon du Coudray, centre de la forteresse, on voit encore creusés dans la pierre, au couteau, des dessins grossiers. Cinq mots en lettres gothiques sont encore lisibles : « Je requiers à Dieu pardon. » On distingue quelques figures de blason, des croix, des profils de personnages prosternés... Ces inscriptions proviennent assurément des chevaliers du Temple[1]... » M. Gabriel Richaud, dans son histoire de Chinon, ne dit rien de la figure qui a surtout frappé M. Charbonneau-Lassay : un cœur très profondément creusé et entouré de rayons. La perfection du travail, la profondeur de l'affouillement de la pierre, la gloire qui en rayonne, le voisinage d'une croix où sont enfoncés trois clous, que touche une lance à la hauteur du côté blessé de Jésus, font croire au savant antiquaire de Loudun que ce cœur est le Cœur de Jésus. Ce n'est pas impossible. Est-ce certain ? Le graveur a voulu représenter les *arma Christi*. Le souvenir de la Passion faisait sa force, il a sculpté dans la pierre ce qui était sculpté profondément dans son âme. Dans les premières années du XIV^e^ siècle, au moment où il creuse avec son couteau la muraille du grand Coudray[2], il n'est encore venu à l'idée de personne de représenter, dans les *arma Christi*, un cœur rayonnant, on y a toujours mis un cœur blessé ; il est là d'autant plus à sa place qu'il n'y est pas pour lui-même, mais pour rappeler la blessuredu côté[3].

1. Gabriel Richaud : *Histoire de Chinon*, Paris, Jouve, 1912, p. 68. M. Charbonneau Lassay est moins affirmatif. Il avoue ne pas avoir la preuve certaine (*Regnabit, mars* 1922 p. 373) que le dessin est d'un templier : la forme des lettres *Je requier à Dieu pardon*, permet cependant de l'attribuer vraisemblablement à la première partie du XIV^e^ siècle.

2. *Regnabit*, janvier, 1922.

3. *Regnabit*, septembre, 1922. Je sais bien que M. Charbonneau-Lassay veut voir le Cœur de Jésus dans le cœur de Chinon, précisément parce qu'il est le centre d'une gloire rayonnante. Sans doute, mais l'auteur du graffite pensait « certainement à la plaie du côté divin puisque en deux endroits la lance y paraît appointée à la place qu'occupait sur la croix le flanc du Sauveur crucifié. » Comment aurait-

Je ne suis pas encore autrement certain que le cœur gravé sur le petit sceau d'Estème Couret[1] figure le Cœur de Jésus. Qu'il soit du XIVe ou du XVe siècle, il importe assez peu : que Couret (Coeuret) ait voulu jouer sur son nom par le choix de ce cœur, M. Charbonneau-Lassay en convient, et c'est l'évidence même. Estème Coeuret a donc dû penser, semble-t-il, d'abord à son cœur, puisqu'il pensait à son nom. Pourquoi, en outre, sur un sceau personnel qui est un sceau parlant, graver le Cœur de Jésus ? M. Charbonneau-Lassay rappelle fort à propos pour sa thèse le blason de Simon Laurent du XIVe siècle, où se trouve le gril de saint Laurent, ceux de Jean Cloche (1414) et de Jean Crète (1385), où figure la tête de saint Jean-Baptiste ; il ajoute que plusieurs libraires, comme Anthoine Vérard, représentent dans leurs firmes « le Cœur de Jésus et le leur l'un au-dessus de l'autre, mais avec des attributs propres à empêcher qu'ils soient confondus l'un et l'autre ». Soit ; ni les blasons de Simon Laurent, Jean Cloche et Jean Crète, ni la firme des Vérard ne prouvent pourtant que Couret (Coeuret) a voulu sur son sceau graver le Cœur de Jésus. Les rayons qui « sont le signe spécial et réservé de l'état glorieux » ne touchent pas au cœur ; comment pourraient-ils le caractériser ? M. Charbonneau-Lassay ne veut pas qu'ils caractérisent la croix, autour du pied de laquelle ils brillent superposés et qu'ils touchent. Il en donne d'ailleurs une bonne raison. Mais comment dès lors des rayons qui ne sortent pas du cœur, qui ne le touchent même pas, peuvent-ils bien être le signe que ce cœur est un cœur glorieux ? « Le graveur, nous dit-on, paraît surtout là s'être défié, non de son burin qu'il maniait en maître, mais plutôt du métal qu'il travaillait et qu'il trouvait peut-être cassant[2]. » Il est bien facile de s'incliner devant

il en l'idée de peindre un cœur glorieux dans cette gravure où « toute la composition sue l'angoisse et crie le repentir » ? Il est encore d'autres détails obscurs : la main ouverte, la fleur de lys ?

1. *Regnabit*, février 1922.

2. Dans *Regnabit*, numéros d'octobre et de novembre 1922, mars 1923, M. Charbonneau-Lassay a publié d'intéressantes études sur l'*Iconographie ancienne du*

l'érudition du savant antiquaire, un peu moins devant son hypothèse ; est-ce vraiment exagéré d'estimer discutable son interprétation du sceau d'Estème Couret ? Il faut d'ailleurs lui dire un gros merci pour les vrais trésors qu'il étale à nos yeux : grâce à lui, nous connaîtrons beaucoup mieux l'iconographie du Sacré-Cœur et une période fort intéressante de notre dévotion : l'épopée vendéenne.

Nous pourrions continuer et ces recherches et ces discussions, à quoi bon ? Des faits, si intéressants, si nombreux qu'ils soient, ne sauraient obscurcir, ni changer l'idée qui se dégage des longues pages de ce volume : du XII^e^ au XVII^e^ siècle, la dévotion au Cœur de Jésus n'a jamais eu ni dans l'Église, ni dans un ordre religieux, ni dans un groupement quelconque une vie propre, vraiment à elle ; rarement même elle a marqué une âme individuelle à son empreinte, la faisant pour ainsi dire sienne.

Attirés par la bénignité et l'humanité du Christ notre Sauveur, saint Anselme, saint Bernard, quelques moines du XII^e^ siècle en ont trouvé la formule dans une ardente contemplation de la vie et des souffrances du Verbe Incarné *(Patet arcanum cordis per foramina corporis)*. L'idée entrée dans l'intelligence s'est vite échauffée au contact du cœur. Les stigmates sanglants de saint François d'Assise, le souvenir de son amour pour le Crucifié divin allument dans l'âme de ses fils une tendresse passionnée pour le Rédempteur, aux mains et aux pieds percés, au côté ouvert. La colline de l'Alverne, le séraphin aux six ailes, les plaies, le sang et la charité ne sortiront plus de leurs mémoires. Pieux pèlerins, quelques-uns réellement avec saint Bonaventure et Ubertin de Casal, tous, par le désir, ils ont gravi la sainte montagne ; les souffrances du Pove-

Sacré-Cœur. Comme lui, je crois que c'est le cœur divin qui est représenté sur une buire-fontaine du XVI^e^ siècle, conservée au musée des Augustins de Poitiers, comme aussi sur le monogramme du nom de Jésus, que l'on voyait sur la margelle du puits de Château du Bois-Rogues près de Loudun, avec ces mots : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.*

rello les ont aidés à comprendre celles de Jésus. Leur zèle ardent, leur populaire éloquence ont comme projeté sur l'Europe l'ombre sanglante de la croix qui racheta les hommes : « Christ, nous vous adorons ; Christ, nous vous bénissons, parce que par votre croix sainte vous avez racheté le monde[1]. » A côté d'eux, les fils de saint Dominique fêtent et prêchent les Plaies du Sauveur. Sur les bords du Rhin, en Italie, en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre, Tauler, Suso, saint Antoine de Padoue, saint Bernardin de Sienne, Gerson, Olivier Maillard, les Frères de la Vie commune, Louis de Blois, les Bénédictins, les Chartreux, Gertrude, Angèle de Foligno, Brigitte, Catherine de Sienne, ascètes, mystiques, prédicateurs, écrivains, dans les courtes pages d'un manuel que tout le monde peut lire, dans les innombrables colonnes d'in-folios poudreux, en bas allemand et en latin, en flamand et en français, en anglais et en italien, demain en espagnol, tous les rachetés adorent, prient, aiment le Crucifié divin ; ils portent gravé dans leurs âmes le souvenir de son martyre d'amour. Strophes superbes, vers mal rimés, plus mal rythmés encore, discours familiers, pages éloquentes, immenses basiliques, humbles chapelles, froc des moines, manteau des moniales, Pieta douloureuse et douloureux Christ de pitié, fêtes des cinq Plaies, du précieux Sang, de la Couronne d'épines et de la sainte Lance, *arma Christi*, sombres et poignantes gravures que l'on trouve partout, sur la cheminée des paysans, comme à la foire de Francfort, représentations de Mystères qui durent huit jours et plus, où les spectateurs assistent à la flagellation, à la montée au Calvaire, au crucifiement, à la descente de croix, Livre d'heures aux miniatures richement coloriées, Bibles des pauvres, vitraux des églises, croix qui partout montrent les bras étendus du Crucifié sanglant ; par leurs yeux, par leurs oreilles, par leurs mains, par leur être entier, les chrétiens du Moyen Age vivent en contact perpétuel avec la Passion ; ils

1. Celano, *Legenda prima*, 45. *Acta sanct.*, oct. t. II, p. 683-723.

sentent, comme s'ils en éprouvaient la mystérieuse brûlure, les douleurs de la chair et du Cœur de Jésus.

Émus et comme hors d'eux-mêmes, ils s'arrêtent frémissants devant l'amour infini qu'ils ne peuvent comprendre : sur le corps, sur chacun des membres sacrés ils lisent, en lettres de sang, son ardeur divine : sur le front couronné d'épines, sur les mains, sur les pieds, sur les deux lèvres rouges de la blessure du côté, sur la blessure du cœur que voient les yeux de l'âme plus pénétrants que les yeux du corps. Leur reconnaissance, leur adoration, leurs hommages embaumés par leur tendresse montent, avec leurs prières, vers le Dieu martyr et sauveur de l'humanité coupable. Jamais ils n'en ont dit, jamais ils n'en ont fait assez. A l'amour qui s'immole, ils offrent tout leur amour ; ils l'appliquent, avec leurs lèvres, sur chacune des plaies rédemptrices ; ils baisent les mains et les pieds, les épines et la lance, la poitrine entr'ouverte, le front déchiré. Pour mieux graver dans leur mémoire et dans leur vie cette Rédemption sanglante, ils la multiplient, pour ainsi parler, dans des fêtes particulières : les cinq Plaies, le saint Suaire, la Lance et la Couronne d'épines, le précieux Sang ; ils l'honorent dans la Compassion de Marie et dans les Sept douleurs de sa crucifixion maternelle ; ils en suivent au chemin de la croix les cruelles étapes. L'idée si simple et si naturelle ne leur vient pas de lui donner son éclat le plus magnifique, de lui mettre au front, oserait-on dire, le plus riche diadème, en fêtant le Sacré-Cœur de Jésus. Pourquoi cet oubli incompréhensible ?

De la grande dévotion, de son double objet, plusieurs n'ignorent rien. Longuement, ardemment méditée, la Passion leur a livré les secrets de la charité de Dieu pour les hommes : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Ils ont épuisé le sens de la parole du grand Apôtre. Les mystiques l'ont dépassé. Dans le symbolisme agrandi du cœur de chair, ils ont vu, avec l'amour de Jésus pour les hommes, son amour pour son Père : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem.* Sur le Cœur divin, comme sur une lyre céleste,

Gertrude a entendu sonner les louanges de toute l'auguste Trinité : hymne d'amour à la puissance du Père, à la sagesse du Fils, à la très sainte bienveillance de l'Esprit. L'amour, l'infinie charité de Jésus pénètre d'ailleurs tous les sentiments de son âme divine, c'est donc encore tous les sentiments de l'âme qui viennent battre, avec l'amour, dans le Cœur de chair : le symbolisme, agrandi une seconde fois, les reflète et les contient tous : louange, adoration, prière, pitié, miséricorde, piété sainte, austère justice, crainte, abandon confiant, zèle qui ne dit jamais : c'est assez, suavité triomphante, tous les désirs, toutes les pensées, toutes les impressions, tous les regards, tous les gestes, toutes les paroles de Jésus retentissent dans son Cœur sacré. Le franciscain Fridolin le dit nettement au XVI^e^ siècle, Gertrude l'avait chanté à la fin du XIII^e^ et bien d'autres au Moyen Age ont pensé et dit comme eux. Pourquoi donc la dévotion comprise pleinement, quatre cents ans avant sainte Marguerite-Marie, ne prend-elle pas dès lors la place qui lui est due, la première place dans l'Église de Dieu ? Pourquoi reste-t-elle cachée au fond de quelques âmes privilégiées ? Pourquoi ces âmes si jeunes, si ardentes, si apostoliques parfois, restent-elles des âmes isolées ?

L'heure de Dieu n'a pas sonné. Il faut aussi toujours en revenir aux mêmes explications humaines ; qu'on veuille bien m'excuser de les répéter encore une fois. Pendant de longs siècles, la dévotion au Cœur de Jésus se présente aux fidèles comme une forme de la dévotion à la Passion et aux cinq Plaies. Même à la fin du XVII^e^ siècle, même à Rome, il existera encore une tendance très nette à les identifier. Quand la reine d'Angleterre, en 1697, demande pour les monastères de la Visitation Sainte-Marie l'autorisation de célébrer, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, la messe et l'office du Sacré-Cœur, on lui répond : Qu'on prenne la messe et l'office des Cinq Plaies. Fêter le Sacré-Cœur, pense-t-on, c'est fêter la blessure du côté, et la blessure du côté est l'une des cinq Plaies. Depuis longtemps déjà les ascètes et les mystiques ont vu, au fond de la blessure du côté,

le Cœur blessé ; mais la fleur divine, éclose dans la plaie ouverte par la lance de Longin, y reste cachée. Elle l'embaume de son parfum et l'éclaire de sa grâce, elle n'en sort pas. La dévotion au Cœur de Jésus demeure une forme, bien spéciale sans doute, mais pourtant une forme de la dévotion aux cinq Plaies. La Passion sanglante a envahi toutes les âmes, elle les possède. La Passion, c'est Jésus qui meurt sur la croix du Golgotha par amour pour les hommes et par amour pour les ordres de son Père, et voilà bien sans doute l'objet le plus noble, la part la plus riche et la plus royale de la dévotion au Sacré-Cœur, mais pour que cette dévotion existe dans sa divine plénitude, cet amour doit vibrer et battre dans le Cœur de chair percé par la lance du soldat. Cet amour et ce cœur, pour qu'ils deviennent l'objet d'une dévotion distincte, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, il faut, par la pensée, les isoler non pas évidemment de la personne du Verbe fait chair, mais des autres parties humaines de l'adorable personne ; ils doivent avoir comme leur être à part, former un tout complet et distinct. Il ne faut pas que les voix et les âmes chrétiennes chantent, dans un même acte de reconnaissance et d'amour, les mains, les pieds, la poitrine, les genoux, la face, le cœur[1] ; au Cœur de chair du Rédempteur, au Cœur symbole naturel de l'amour, au Sacré-Cœur seul doivent monter les hommages et la reconnaissance de ses dévots quand ils l'adorent et le prient.

Plus d'une fois, sans doute, dans l'âme de Gertrude et du bon Fridolin, par exemple, aux deux pôles de la périodes que nous venons de parcourir, la dévotion au Sacré-Cœur est apparue nettement pratiquée pour elle-même. Mais alors pourtant même dans ces privilégiées des grâces divines, elle n'a pu être pleinement conquérante, parce qu'elle ne régnait pas en souveraine. Jamais elle n'a résumé, contenu toutes les aspirations, tous

1. *Rythmica oratio ad unum quodlibet membrorum Christi patientis et a Cruce pendentis : Ad pedes, ad genua, ad manus, ad latus, ad pectus, ad cor, ad faciem...* P. L. t. CLXXXIV, col. 1319-1323.

les actes, toute la vie de Gertrude, comme elle réunira demain toutes les pensées et tous les désirs de Marguerite-Marie. Pour la vierge de Paray, Jésus c'est le Sacré-Cœur ; pour la vierge d'Helfta, Jésus c'est Jésus, le Sacré-Cœur est un de ses noms, ce n'est pas son nom. Elle prie, elle adore les Plaies, la sainte Face, avec la même ardente dévotion que le Cœur divin ; son âme bénédictine se répand avec bonheur sur tous les mystères, sur toutes les fêtes de l'année, sur tous les saints qui reviennent, avec le cycle liturgique, consoler, réjouir, sanctifier l'exil de la terre. Qui songe à le lui reprocher ? Mais qui ne voit aussi que cette multiplicité des dévotions diminue l'attrait et l'influence de chacune. Si Gertrude avait toujours sur les lèvres et sous sa plume le Cœur de Jésus, comme sa dévotion plus agissante serait aussi plus conquérante !

L'heure de Dieu approche. Soixante-quinze années, les trois premiers quarts du XVII^e^ siècle vont la préparer. Le P. Joseph prêche à ses religieuses du Calvaire la dévotion au Sacré-Cœur, il la pratique avec elles il la conseille à ses novices franciscains ; saint François de Sales en verse le suave parfum dans ses écrits et dans les cœurs de ses filles cachée, discrète, elle embaume la Visitation ; le P. Eudes la chante en accents de feu, il la développe avec toute la pompe de la Liturgie sacrée : le 20 octobre, à partir de 1672, ses enfants la célèbrent dans leurs églises. Tous les ordres religieux, toutes les congrégations d'hommes et de femmes, celles d'hier, celles qui, un peu partout, sortent de terre, au clair et chaud soleil du printemps spirituel du XVII^e^ siècle ; Bénédictins et Chartreux, Franciscains et Dominicains, Moines et Moniales, Jésuites, Ursulines, Visitandines, Carmélites, Chanoinesses de Notre-Dame, les Oratoriens, les Sulpiciens, les Lazaristes et les Filles de la Charité connaissent et pratiquent la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Nulle part elle n'est universelle, nulle part, sauf chez les enfants du P. Eudes et au Calvaire, elle n'est une dévotion de famille ; partout elle

a des fidèles. En dehors des cloîtres, des prêtres comme Boudon, des laïques comme Jean de Bernières ou M. de Renty la devinent, ils en vivent quelquefois. Elle est, à partir de 1650, un peu partout dans le sanctuaire des âmes, elle n'a pas encore sa place dans les temples et au grand soleil de l'Église de Dieu. Jésus lui-même en 1675 viendra révéler sa divine volonté. Les hommes pourront la combattre, ils n'empêcheront pas son triomphe.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION : La Dévotion au Sacré-Cœur..... v

La dévotion au Sacré-Cœur, quintessence du christianisme, vi. Le Cœur de Jésus, nouveau *Labarum*, vii. *O Cor manans dulcedine*, viii. L'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur, x. Qu'est-ce que la dévotion au Sacré-Cœur ? xi. Le décret du 26 janvier 1765, xii. Sa signification, xv. Le Cœur de chair objet nécessaire de la dévotion au Cœur de Jésus, xv. Cœur symbole et Cœur métaphore, xvi. Sens du mot cœur, xvii. Les représentations du cœur : les *arma Christi*, le cœur du fidèle, xxii. La dévotion au Cœur de Jésus est un acte de volonté, xxvii. La dévotion au Cœur de Jésus se termine à la personne de Jésus, xxx. Le geste de Paray : *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes*, xxxiii. L'heure est-elle venue d'écrire l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur ? xxxiii. Oui, les découvertes futures ne changeront pas l'idée que nous en avons aujourd'hui, xxxviii.

CHAPITRE I. — Lueurs indécises..... 1

Quand commence la dévotion au Sacré-Cœur ? 1. *Finis legis Christus*. Jésus est dans l'Ancien Testament, « comme le jour dans l'aurore », 3. Le mot cœur dans l'Ancien Testament, 4. Amour de Iahvé pour le peuple juif et du peuple juif pour Iahvé, 5-7. Iahvé n'est pas Jésus, Jésus seul est le Sacré-Cœur, 7. Le Rédempteur, le Messie, c'est Jésus promis, 8. *Scio quod Redemptor meus vivit*, 10. Amour du Messie pour les petits et les humbles, 12. Amour fort comme la mort, 13. Amour triomphant, 14. Amour délicat, 15. Amour de mère et d'épouse, 16-18. Comment Israël répond à cet amour, 18. Désir et pitié qui implorent, 19. Joie et reconnaissance, 20. Réponse plus ardente des âmes privilégiées, 21. de la vraie Sulamite, 22. Marie et le Sacré-Cœur, 23. Le Cœur de chair de Jésus dans l'Ancien Testament, 24. *Hanc ipsam devotionem sacræ litteræ insinuant*, 26.

CHAPITRE II. — Le Sacré-Cœur..... 27

Et verbum caro factum est, 27. Le Cœur de chair *primum movens*, 28. Le cœur de chair de Jésus, Jésus tout cœur, 31. *Que*

faisait son Cœur ? Il aimait, 32. Le Cœur de Jésus à Nazareth, 33 ; pendant la vie publique, 34. Amour de Jésus pour les hommes miséricordieux, 35 ; sanglant ; 37. La dévotion au Cœur de Jésus et la Passion, 40. Les délicatesses du Cœur de Jésus, 41. *Sint unum sicut et nos unum sumus*, 44. L'Eucharistie, gage et moyen de cette union, dernière forme de l'amour de Jésus, 44. Amour de Jésus pour son Père : *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me*, 47. Amour obéissant, 48 ; confiant, 49 ; d'une tendresse respectueuse, d'une filiale fierté, 50. Le cœur de chair de Jésus dans le Nouveau Testament, 54. Bethléem, Nazareth, saint Jean à la Cène, la lance de Longin, l'embaumement du corps sacré : *Affer manum tuam et mitte in latus meum*, 57.

CHAPITRE III. — La blessure du côté..... 59

La dévotion au Sacré-Cœur pendant les dix premiers siècles de l'histoire de l'Église, 59. Comment les hommes répondent à la tendresse de Jésus, 60. La blessure du côté, 66. L'eau et le sang qui en sont sortis sont, pour les premiers chrétiens le symbole du Baptême, de l'Eucharistie, de la Pénitence, 67 ; de l'union de Jésus avec l'âme, avec l'Église, 68. Pénétrant dans la blessure du côté, les Pères y trouvent les divines vérités, 71 ; les mystères de la vie intérieure de Jésus, le repos, la sécurité, l'amour, 72. Pourquoi n'ont-ils pas pensé au Sacré-Cœur ? 73. Alors il faut défendre l'Église, établir le dogme et la morale, 74. L'humanité de Jésus disparaît un peu dans le rayonnement de la divinité, 75. Jésus n'est pas intériorisé, même par Augustin, au cœur si humain, 76. La loi du secret et les peintures des catacombes, 78. Jésus crucifié, triomphateur divin, et non martyr sanglant, 79. Pendant les dix premiers siècles, personne n'a formulé l'idée de la dévotion au Cœur de Jésus, 82.

CHAPITRE IV. — L'idée complète de la dévotion..... 83

Le Sacré-Cœur et l'humanité de Jésus, 83. Saint Anselme, 85. *Seigneur faites-moi goûter par l'âme ce que je goûte par l'intelligence*. 87. Anselme cherche Jésus « plus près de l'homme plus doux à l'homme », 88. Il le cherche dans la Passion, 89. Il « intériorise » Jésus, 89. A-t-il eu l'idée de la dévotion au Sacré-Cœur ? Peut-être. Certainement il ouvre la route qui y conduira, 90. Son influence, 91. Saint Bernard, son cœur miséricordieux et chaud, 93. *Pudet nimirum magis ad hominis quam ad Dei moveri memoriam*. 94. Magna res est amor, 95. Bernard et Jésus, 96. Bernard et la Passion, 97. *Patet arcanum cordis per foramina corporis* 98. Influence de Bernard : monastères nés de Clairvaux, 100 ; la deuxième croisade, 101 ; ses voyages, ses lettres, 102. Imprégnées de sa tendresse, les âmes deviennent la tendresse du Cœur de Jésus, 102. Guillaume de Saint-Thierry, Guerric, abbé d'Igny.

Gilbert de Holland, fils de son âme, formulent plus nettement que lui l'idée de la dévotion, 103. Nos vieux trouvères l'entrevoient, 105.

CHAPITRE V. — Sainte Gertrude (1256-1302 ?)..... 109

La dévotion au Cœur de Jésus et les révélations particulières : sainte Ludgarde, 110. Gertrude au monastère d'Helfta, 111. *Païenne, j'ai vécu au milieu des païens*, 113. Le 27 janvier 1281, 114. Jésus présent dans le cœur de Gertrude, 117. Gertrude et Bernard, 118. Gertrude et la Passion, 119. Le crucifix et les clous de girofle, 120. Gertrude et *l'opus Dei*, 121. Gertrude aurait pu trouver dans la Passion et la Liturgie, la dévotion au Sacré-Cœur. Jésus a voulu la lui révéler, 122. Elle reçoit les stigmates, 122. Son cœur est traversé par un rayon sorti du cœur de Jésus, 123. Jésus lui découvre l'intime de son Cœur sacré, 124. Elle y enfonce la main, et la retire chargée de sept anneaux d'or, 126. Gertrude et Mechtilde, influence mutuelle, 127. Symboles sous lesquels se manifeste le Cœur divin, 130. Les battements du Cœur sacré, 133. Gertrude apôtre de la dévotion au Cœur de Jésus, 135 ; réservée à son temps, *moderno tempori*, 136. Ses révélations approuvées par des docteurs franciscains et dominicains, 137. Elles restent presque inconnues, malgré leur beauté. Pourquoi ? 138. L'âme de Gertrude y paraît très intelligente, 138, enthousiaste, 140 ; simple, 142 ; un peu ombrageuse, 143 ; débordante d'amour pour Jésus 144, ; toute céleste, 145. Et cependant son livre reste inconnu pendant deux siècles, 146. Au XVI^e^ siècle on le lit, on l'admire, et on ne dit rien de la dévotion de Gertrude au Cœur de Jésus, 148. Pourquoi ? Le Sacré-Cœur est *une* dévotion mais non *la* dévotion de Gertrude, 149. Le cœur de chair disparaît un peu sous les symboles, 150. La dévotion est trop radieusement céleste pour devenir universelle, 151. Mort de Gertrude, 152.

CHAPITRE VI. — Saint François d'Assise et les Franciscains 153

Le Mont Alverne, les stigmates et la dévotion au Sacré-Cœur, 153. Le 4 octobre 1673, 158. Saint François d'Assise et la Passion au XII^e^ siècle, 157. Les Franciscains et le Sacré-Cœur, 158. Le Cœur de Jésus et saint François d'Assise, 158. Sainte Claire d'Assise, 160. Saint Antoine de Padoue, 162. *Christus non solum se sed etiam latus et cor columbæ aperuit*, 265. Saint Bonaventure et la Passion, 168. *Vitis mystica*, 169. La dévotion de saint Bonaventure au Sacré-Cœur, 172. Jacques de Milan, 174. La blessure du côté et sainte Marguerite de Cortonne, 175. Jésus crucifié et sainte Angèle de Foligno, 176. *Pour les péchés de ton cœur... le mien a été percé d'une lance !* 180. Ubertin de Casal : *Arbor vitæ*, 181. Toute la vie de Jésus dans sa Passion, toute sa Passion

dans son Cœur, 183. Pourquoi l'*Arbor vitæ* a-t-il eu si peu d'influence ? 186.

CHAPITRE VII. — Le Cœur de Jésus au XIVe siècle. Les Dominicains 189

Summi Regis Cor aveto : hymne très répandu au XIVe siècle, 189. Le *St-Georgener Prediger*, 194. Le mouvement mystique dominicain allemand, 195. La fête des Cinq Plaies, 197. Maître Eckart, 198. Tauler, le plus grand prédicateur allemand dominicain au XIVe siècle, a-t-il prêché la dévotion au Sacré-Cœur ? 198. Il, pénètre par la blessure du côté jusqu'au Cœur divin, 203. Suso, le serviteur de la Sagesse éternelle, 204. *Il faut que tu entres par mon côté ouvert, dans mon cœur blessé d'amour*, 209. Influence de Suso, au XIVe et au XVe siècle, 210. Élisabeth Staglin, Marguerite Ebner et les dominicaines des bords du Rhin, 211. Sainte Catherine de Sienne, 213. L'été des grands visions (1370), 215. *Voici mon Cœur, je te le donne aujourd'hui, tu le garderas toujours*, 216. La plus belle manifestation du Cœur divin au XIVe siècle, reste inconnue, 218. Sainte Julienne de Norwich, 222. La dévotion au Sacré-Cœur et les manuels, 225. Le Cœur de Jésus, urne d'or qui renferme la divinité, 227.

CHAPITRE VIII. — La dévotion au XVe siècle 229

La Renaissance païenne, 229. Puissance des orateurs populaires, 232. Saint Vincent Ferrier, 233. Saint Bernardin de Sienne : *Ce bon petit Père, si misérablement vêtu, on n'a jamais vu son pareil*, 233. Saint Bernardin prêche le crucifix en main : *Allons au Cœur de Jésus*, 234. Apôtre du saint Nom de Jésus, il n'est pas l'apôtre du Sacré-Cœur, 236. Le Sacré-Cœur et la Passion : 237 ; le Christ de pitié, 238 ; le *Arma Christi*, 239. Innocent VIII et la sainte Lance, 240 ; le précieux sang, 241. Sainte Lydwine (1380-1433), 242 ; sainte Catherine de Bologne (1415-1463), 242 ; la bienheureuse Baptiste Varani (1458-1527), 243 ; saint Laurent Justinien (1381-1455), 245 ; sainte Françoise Romaine et les Oblates della Torre de specchi, 246 ; l'*Alcoranus franciscorum*, 248. La bienheureuse Jeanne de Valois (1474-1505) et les Annonciades, 249. Le tableau du musée de Bourges, 251. La Congrégation des chanoines réguliers de Windesheim et les Frères de la vie commune, 252. *O Cor divinum... tua caritate cor meum vulnera*, 255. Jean Veghe, 256. Le bon Fridolin de Nuremberg († 1498), 257. Le Cœur de Jésus est le trésor du Saint des Saints, 258. Nicolas Basilas et le Cœur de Jésus, 261.

CHAPITRE IX. — Mouvement de Cologne 265

La première « Semaine du Sacré-Cœur », 266. L'Université de Cologne, 268. La chartreuse de Cologne, 269. Pierre Blomen-

venna prieur, 270. La dévotion au Sacré-Cœur, dévotion cartusienne, 271. La *Vie de Jésus-Christ* de Ludolphe de Saxe, 272. Henri de Calkar, 274. Dom Dominique de Trèves et l'image du Sacré-Cœur, 275. Les Chartreux et le Cœur de Jésus au xv^e siècle, 277. Lansperge-le-Chartreux (1489-1539), 278. Sa dévotion au Cœur de Jésus fait partie de sa dévotion à la Passion, 280. L'image du Sacré-Cœur, 282. Lansperge éditeur de sainte Gertrude, 285. Canisius et Surius à la Chartreuse de Cologne, 287. Van Esche et le Sacré-Cœur, 290. Canisius à Rome, le 4 septembre 1549, 292. *Boire le sang du Cœur*, 294. Influence de Lansperge et du *Legatus divinæ pietatis*, 296. Au xvi^e siècle, identité pratique de la dévotion au Sadré-Cœur et de la dévotion aux Cinq Plaies, 297. Louis de Blois, abbé de Liessies (1506-1566), 299. Sa dévotion à l'humanité de Jésus, à la Passion, au Sacré-Cœur, 300. Louis de Blois et sainte Gertrude, 303. Les *Exercices* de saint Ignace, 306. Les Jésuites et la dévotion au Sacré-Cœur, 311. Le P. Anchieta, 315. Le petit office du Sacré-Cœur de J.-B. Anyès, 316. La dévotion a trouvé tous les actes essentiels qui l'expriment, elle se répand lentement, 317.

CHAPITRE X. — L'Iconographie du Sacré-Cœur xiv^e-xvii^e siècle 319

Les représentations du Cœur de Jésus et la dévotion au Sacré-Cœur, 319. Représentations du cœur humain rares dans l'antiquité, 310. Le cœur symbolise la charité, 321. *Crucifixi fige plagas cordi meo valide*, 323. *Cur non utrumque*, 325. Les firmes des libraires, *Sola fides sufficit*, 326. Les Corbon, Nicolas de la Barre, Jean Longis, Pierre Levet, Estienne du Hamel, 327. « A l'enseigne du Cœur de Jésus », 328. Le cœur figure la blessure du côté, 329. Lansperge, 330. *Istud cor transfixum est*, 332. Le Cœur aux cinq blessures, 334. Les stalles de Langeac, 334. *L'Exercice du Cœur crucifié*, 335. Le monogramme de Jésus, les trois clous et le Cœur, 336. Le *Ratio studiorum* de 1586, 337. Le chiffre de la Compagnie de Jésus, 337. *Qui cor addunt ii contra consuetudinem faciunt*, 338. Au début, le cœur mis dans les armes de la compagnie, n'est pas le cœur de Jésus, 339. *Le palais de l'amour divin* de Laurent de Paris, 342. *L'oratoire du Cœur*, 344. Le graffite de Chinon, 345. Le petit sceau d'Estienne Couret, 346. Conclusion, 347.

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR L'IMPRIMERIE DE L'EST, A BESANÇON, POUR GABRIEL BEAUCHESNE, A PARIS, LE 2 FÉVRIER MCMXXV, EN LA FÊTE DE LA PURIFICATION.

2840

233.729
H185

HAMON, A.

AUTHOR

Histoire de la Devotion au Sacri

TITLE Coeur l'aube de la Devotion

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER

2840